DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA PERSE

ET DES CONTRÉES ADJACENTES.

DU MÊME AUTEUR :

Notice sur Mohammed ben Hassan Cheibani, jurisconsulte hanéfite; in-8°.
(Extrait du *Journal asiatique*, 1852.)

Tableau littéraire du Khorassan et de la Transoxiane au IVe siècle de l'hégire; in-8°
(Extrait du même recueil, 1853.)

Description historique de la ville de Kazvin, d'après le Tarikhé-Guzideh; in-8°.
(Extrait du même recueil, 1857.)

SOUS PRESSE :

Extraits de la Chronique persane d'Herat, traduits et annotés.

Les Prairies d'or de Maçoudi, texte arabe avec une traduction française par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille; in-8°. Imprimerie impériale.

A PARIS,

CHEZ

BENJAMIN DUPRAT, LIBRAIRE DE L'INSTITUT,

Rue du Cloître-Saint-Benoît, n° 7,

CHALLAMEL AINÉ,

LIBRAIRE-ÉDITEUR, COMMISSIONNAIRE POUR L'ALGÉRIE ET L'ÉTRANGER,

Rue des Boulangers, n° 30.

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA PERSE

ET DES CONTRÉES ADJACENTES,

EXTRAIT DU *MO'DJEM EL-BOULDAN* DE YAQOUT,

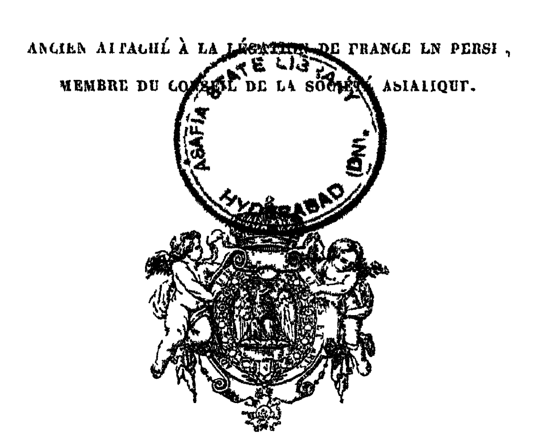
ET COMPLÉTÉ

A L'AIDE DE DOCUMENTS ARABES ET PERSANS

POUR LA PLUPART INÉDITS,

PAR C. BARBIER DE MEYNARD,

ANCIEN ATTACHÉ À LA LÉGATION DE FRANCE EN PERSE,
MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXI

A

MONSIEUR J. MOHL,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

PROFESSEUR DE PERSAN AU COLLÉGE DE FRANCE.

TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE

ET DE SINCÈRE AFFECTION

PRÉFACE.

Avant de discuter la valeur scientifique du Dictionnaire des pays (*Mo'djem el-Bouldân*), dont j'ai extrait tout ce qui concerne la Perse, il me paraît utile de retracer en peu de mots les progrès que l'étude de la géographie avait accomplis en Orient, au début du XIII[e] siècle, c'est-à-dire à l'époque où cette vaste compilation fut rédigée. Cette rapide esquisse, inspirée par les savants travaux de Fraehn et de M. Reinaud, permettra au lecteur de mieux apprécier l'emploi que Yaqout a fait des matériaux réunis par ses devanciers, et ce qu'il a ajouté de son propre fonds.

A la naissance de l'islamisme, alors que l'ardente prédication du Coran franchissait les limites du désert, les tribus du Hedjaz, qu'elle appelait à la conquête du monde, connaissaient à peine les voies frayées par les caravanes, entre la Méditerranée, la mer Rouge, et le golfe Persique. Mais peu d'années après la mort du Prophète, dès que le monothéisme régénéré des Sémites eut renversé la vieille civilisation des Césars et des Cosroès, les conquérants sentirent la nécessité de connaître l'étendue de leur nouvel empire, d'en évaluer les ressources, et de tracer les routes qui, de tous les points de leurs frontières, convergeaient vers le parvis sacré de la Mecque. Ce besoin donna naissance à quelques itinéraires informes, ou à des essais de statistique pour lesquels les connaissances locales des vaincus étaient souvent mises à contribution. Ce ne fut cependant que sous le règne brillant d'el-Mansour et d'el-Mamoun que la géographie, prenant droit de cité à Baghdad à la suite des sciences mathématiques, entra définitivement dans le domaine des études musulmanes. On vit alors les bibliothèques des khalifes s'enrichir d'un grand nombre de traités grecs; des traduc-

tions d'Euclide, d'Archimède, et de Ptolémée, furent publiées sous les auspices de ces princes éclairés, et deux observatoires s'élevèrent aux foyers mêmes de la civilisation orientale, Baghdad et Damas. Les théories indiennes furent étudiées avec une égale ardeur et devinrent le point de départ de travaux importants, tels que les Tables astronomiques d'Abou Mansour Yahia, celles d'Ahmed Habesch et le Traité de Ferghâni. Mais les études spéculatives ne pouvaient trouver leur consécration que dans le contrôle des faits recueillis par l'observation. L'extension que prit le commerce des Arabes, vers la fin du VIIIe siècle, fut pour elles un auxiliaire puissant. De hardis voyageurs, que l'appât du gain ou la curiosité attirait jusqu'aux frontières de l'empire, livrèrent au public le récit de leurs voyages et la description des contrées qu'ils avaient parcourues. La relation du marchand Suleimân et d'Abou Zeid, celle de Sallem le drogman, le Livre des cités (*Kitab el-Amsar*), de Djahez, furent les premiers résultats de ces lointaines explorations, et la faveur qui les accueillit les a sauvées de l'oubli. Tandis que ces narrations naïves propageaient le goût des voyages et du merveilleux, plusieurs agents du gouvernement, parmi lesquels on comptait quelques néo-musulmans, comme Qodamah et Ibn Khordadbeh, rédigeaient avec plus d'exactitude et de méthode les notions qu'ils avaient recueillies, dans l'exercice de leurs fonctions, sur les ressources financières, agricoles et industrielles des provinces soumises au Coran.

C'est à cet heureux accord entre les études scientifiques et les récits de voyages que sont dus les travaux d'ensemble qui signalèrent le Xe siècle, et notamment les ouvrages encyclopédiques de Maç'oudi où l'expérience de l'explorateur venait corroborer les théories du savant. Vers la même époque parurent deux autres écrivains, qui occupent une place importante dans l'histoire de la géographie au moyen âge, et dont les noms reviennent fréquemment dans le *Mo'djem*. Le premier, le scheikh Abou Ishak, originaire d'Isthakhr (Persépolis), avait plutôt le goût des voyages que le savoir qui les rend utiles à la postérité; mais il visita tour à tour la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, et il donna dans son Livre des climats (*Kitab el-Aqalim*), non-seulement le résultat de ses observations, mais souvent aussi celles de ses

devanciers. Le soin avec lequel il décrit la Perse, sa patrie, donne une haute valeur à son livre, et on doit savoir gré à Yaqout d'invoquer tant de fois son autorité en ce qui concerne cette contrée. Le second, Ibn Haukal, dont les voyages paraissent avoir été poussés plus loin que ceux d'Isthakhri, ne se fit aucun scrupule de puiser à pleines mains dans l'ouvrage de celui-ci comme dans les relations plus anciennes. Il put ainsi donner une description plus complète du monde connu à cette époque, et les fleurs de rhétorique sous lesquelles il cherche à cacher l'aridité de son sujet, et peut-être le sans façon de son plagiat, n'enlèvent presque rien au mérite de son Livre des voies et des provinces (*Kitab el-Mesalik wel-Memalik*). Le XIe siècle fut illustré par un écrivain dont la prodigieuse érudition imprima une puissante impulsion à toutes les sciences. Abou Rihân, surnommé *el-Birouni*, ayant visité l'Inde à la suite du célèbre conquérant Mahmoud le Ghaznévide, put soulever le voile qui cachait ce berceau de l'humanité, et la géographie lui dut plus d'une découverte. Les dernières années de ce siècle et le commencement du XIIe, sans être complétement stériles, ne contribuèrent que dans une faible part aux progrès de cette science. On n'a à signaler, pendant cette période, que des descriptions d'un intérêt local, comme les dictionnaires de Bekri et de Zamakhscheri, ou des livres n'ayant qu'une parenté éloignée avec la géographie, tels que les Traités des origines (*Ansab*), dus à Sem'âni, à el-Hazemi, etc. Le seul nom qui ait laissé une trace brillante au XIIe siècle est celui d'Edrisi, auquel la cosmographie a des obligations sérieuses. La vie de ce savant, ses voyages et ses travaux, sont des faits trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici, et d'ailleurs il est un de ceux que notre auteur paraît avoir le moins consultés. En dehors de ces ouvrages d'érudition, les voyages ou les itinéraires de pays continuaient à tenir la curiosité en éveil, et, parmi ces derniers, les relations d'Ibn Djobeir et d'Heravi méritent une mention particulière à cause de la bonne foi et de la sagacité de leurs auteurs.

On voit par ce qui précède quels riches matériaux l'érudition et les voyages offraient à Yaqout, lorsqu'il conçut le plan de son grand dictionnaire. Cet écrivain avait assez de savoir pour profiter de ces travaux, et de patience pour les coordonner; mais il était de son siècle, et

ne pouvait posséder ces saines habitudes de critique qui permettent de faire un choix entre la vérité, l'hypothèse et le mensonge. Heureusement que ces défauts, communs à presque tous ses contemporains, sont rachetés par la grandeur et la hardiesse de son plan. En effet, 'Obeïd Allah el-Bekri, dans son Dictionnaire des noms inintelligibles, et l'imam Zamakhscheri, dans son Livre des montagnes, etc. n'avaient guère dépassé les limites de l'Arabie; leur but était surtout d'éclaircir certains passages du Coran, ou de déterminer la position des localités citées dans les anciennes poésies. Ni l'un ni l'autre ne songèrent à enrichir leur traité de ces innombrables notions historiques, bibliographiques et littéraires, qui font du *Mo'djem* un monument encyclopédique, unique en Orient, et dont le premier essai en France ne date que du XVIIIe siècle. Là est la véritable originalité de Yaqout, et son titre le plus légitime à notre reconnaissance[1].

La vie de ce fécond écrivain, entièrement absorbée par les voyages et d'infatigables études, n'offre pas un vif intérêt, et nous avons peu de choses à ajouter aux détails qui ont été publiés jusqu'à ce jour[2]. Obéïd Allah Yaqout, fils d'Abd Allah, naquit vers 574 (1178), dans une famille grecque. Tombé de bonne heure entre les mains des musulmans, il fut élevé dans la religion du Prophète et acheté par un marchand domicilié à Baghdad, mais né à Hamah; cette circonstance valut au jeune esclave le nom de *Hamawi*. Il fut aussi surnommé *Roumi* ou Grec, à cause de son origine infidèle, et *Baghdadi*, par suite de son long séjour dans la capitale des khalifes. Le nom de *Yaqout* (rubis), souvent donné aux esclaves, en Orient, paraît ne pas avoir été de son goût, et il chercha, dit-on, à le transformer en celui de *Ya'qoub*, à l'aide d'une légère modification de lettres; mais la postérité n'a pas sanctionné cette substitution. Grâce à la libéralité de son maître, il étudia avec succès les sciences cultivées alors à Baghdad, surtout la

[1] Voyez la notice de M. Reinaud sur les dictionnaires géographiques arabes (*Journal asiatique*, août-septembre 1860, p. 82 et suiv.)

[2] On peut consulter, sur la vie et les travaux de Yaqout, Hamaker, *Specim. Catalog.* p. 67, 113; Freytag, *Mines de l'Orient*, VI, 258; Kohler, *Eichhorn. repertor.* 11, 56; de Rossi, *Dizionario storico*, p. 183; Wahl's, *Nord- und Mittel-Asien*, I, p. 183; Fraehn, *Ibn Fozlan's Berichte*, introd. XXXVIII et suiv. M. Reinaud, *Introd. à la géogr. des Orientaux*, p. CXXIX; M. Juynboll, *Lexic. geographicum*, 9e fascic. p. XXVII et suiv.

théologie, le droit canon et les belles-lettres. Après avoir obtenu son diplôme de licence (*idjazet*[1]), il prit le surnom de *Schehab ed-din* (foyer de la religion), qui, en rappelant son grade universitaire, attestait son zèle pour la religion. Affranchi par son bienfaiteur et associé à son commerce, dont une des branches principales était la librairie, il entreprit de longs voyages. Il visita le nord de la Perse et relâcha plusieurs fois dans l'île de Kisch (ou Qais), qui était un des plus considérables entrepôts du commerce de l'Inde avec l'Égypte, la Syrie et l'Europe. Après la mort de son ancien maître, il séjourna successivement à Damas, Alep et Moçoul (613=1216); il traversa le nord de l'Iraq 'Adjemi et du Khoraçân, et se fixa, pendant trois ans, à Merw (Mérou), capitale de l'ancienne Margiane, où ses goûts littéraires et ses connaissances en librairie le mirent en rapport avec plusieurs personnages marquants. Merw était alors un des centres les plus florissants de la civilisation musulmane; les vastes bibliothèques qu'elle possédait, et dont il nous a laissé une nomenclature détaillée (voy. p. 530), l'accueil hospitalier qu'il y reçut, peut-être aussi certaines sympathies religieuses[2], l'avaient décidé à y passer le reste de sa vie au sein de l'étude et de la dévotion, quand l'approche des hordes formidables de Djenghiz-Khân le forcèrent à quitter son séjour de prédilection. Malgré le danger au-

[1] Voyez, sur cette expression, une note d'É. Quatremère, dans le tome XIII des Notices et extraits, p. 153, et un article de M. Belin (*Journal asiatique,* juin 1855).

[2] On a prétendu que Yaqout avait adopté les croyances des Schiites. Il se peut que son long séjour dans le Khoraçân et son goût pour les controverses religieuses aient donné quelque vraisemblance à cette opinion, qui ne repose cependant sur aucun témoignage historique. Mohammed Schusteri, dans son ouvrage intitulé *Séances des croyants,* sorte de panthéon élevé en l'honneur des sectateurs d'Ali, ne fait aucune mention de notre auteur, quoiqu'il cite des fragments du *Mo'djem* dans sa première séance. On ne trouve dans le Dictionnaire des pays aucune des formules de bénédiction si ordinaires dans les livres de cette secte. Enfin on lit sur un feuillet de garde de la copie du *British Museum* la note suivante rédigée en persan : «On a dit que Yaqout appartenait à la secte «d'Ali et que le zèle imprudent qu'il dé«ploya dans les discussions religieuses mit «sa vie en péril et l'obligea à se cacher pen«dant quelque temps. Cependant j'ai lu avec «attention le Dictionnaire des littérateurs «(*Mo'djem el-Oudeba*), qui est un autre de «ses ouvrages, et j'ai remarqué qu'en parlant «d'Ali, il se borne à rendre hommage à ses «talents et à ses vertus, sans cependant dire «un mot qui sente l'hérésie. Peut-être Dieu, «qui sait mieux la vérité, avait-il touché son «cœur de repentir.» Cette observation est confirmée par un passage qu'on trouvera ci-dessous au mot *Âmol,* note, p. 6.

quel il s'exposait, il prit le chemin le moins direct, afin de visiter le Kharezm et l'Azerbaïdjân. De retour à Moçoul, il ne trouva pas dans cette ville menacée par l'invasion mongole le calme nécessaire à ses travaux littéraires. Il transporta sa résidence d'abord à Sindjar, et en dernier lieu à Alep; ce fut dans cette ville qu'il mourut, en 626 de l'hégire (1229). Les dix dernières années de sa vie furent donc consacrées à la révision des documents qu'il avait réunis pendant ses voyages, et c'est à cette période qu'il faut reporter la rédaction de son grand dictionnaire, d'un abrégé qu'il intitula *Meraçid el-Ittila'* ou Champs de l'observation, d'un petit traité sur les synonymies géographiques nommé *Moschtarek*, et de plusieurs autres livres qui ne nous sont pas parvenus[1].

Ce fut en 615 (1218), dans la ville de Merw, que Yaqout conçut le dessein d'écrire son Dictionnaire des pays, et il nous apprend, dans son introduction, comment cette pensée lui fut suggérée. Il se trouvait un jour avec d'autres érudits chez Fakhr ed-din 'Abd er-Rahim, fils du savant jurisconsulte Sem'âni, lorsque la conversation tomba sur un nom de lieu mentionné dans les traditions. Une discussion s'étant

[1] Rasmussen (*Athene.* II, 182, et *Mines de l'Orient,* IV, 328) croit, d'après une note du manuscrit de Copenhague, que le *Mo'djem* fut terminé en 625 (1227); mais l'année 621 est positivement indiquée dans le manuscrit d'Oxford, ainsi que l'ont déjà remarqué Uri et Kohler. C'est ce qui fait dire à Fraehn (*ibid.* p. XXXVIII), non sans raison, qu'il s'agit de deux rédactions différentes. La comparaison de la copie de Copenhague avec celles de Paris et d'Angleterre trancherait cette difficulté. Je ne puis me dispenser de mentionner ici un petit traité de geographie qui fait partie de la collection de M. Schefer, et dont le seul mérite est de rappeler le nom de Yaqout. Ce traité, qui se compose de quarante feuillets in-4°, porte le titre suivant : *Livre des sept climats et des pays situés hors des sept climats, avec leurs degrés de longitude et de latitude, la nomenclature, la description et l'histoire des principales villes du monde habité, par le scheikh l'imam Ahmed, fils de Yaqout, fils d'Abd Allah el-Djizri el-Murschidi el-Hamawi, astronome, géomètre et grammairien.* Ce livre n'est qu'un extrait sec et écourté du Livre de géographie, composé par 'Ali el-Maghrebi, d'après le grand ouvrage d'Ibn Fatimah, et je suis très-disposé à le croire apocryphe. On n'y trouve aucune mention du nom et des ouvrages de Yaqout; l'auteur n'est lui-même cité ni par Ibn Khallikan ni par Hadji Khalfa; et enfin on lit sur le dernier feuillet que cet ouvrage a été composé entre 721 et 723 (1321, 1323). Or Yaqout étant mort en 626, son prétendu fils aurait rédigé ce livre à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, ce qui est peu vraisemblable. N'est-il pas plus naturel de croire que l'auteur anonyme de cet insignifiant extrait a cru lui donner plus de valeur en faisant usage d'une pareille supercherie?

engagée sur ce sujet, et chacun soutenant son opinion avec chaleur, Yaqout prit l'engagement de réunir en faveur de la sienne tous les témoignages qui étaient contenus dans les traités de géographie. Il fouilla dans ce but toutes les bibliothèques de la ville, relut les meilleurs ouvrages sur la matière, et ne parvint à trouver l'objet de ses recherches qu'avec des peines infinies, tant les livres qu'il consulta manquaient d'ordre et de méthode. Ce grave inconvénient et le désir d'épargner à la postérité une tâche aussi ingrate le déterminèrent à réunir en un seul corps d'ouvrage, et par ordre alphabétique, tout ce qu'il avait pu recueillir sur ce vaste sujet.

Je ne puis mieux faire connaître la marche suivie par l'auteur et les sources auxquelles il a puisé qu'en donnant ici l'analyse de son introduction.

Yaqout commence par établir que la connaissance de ce monde, soit par les voyages, soit par l'étude des traités scientifiques, est une des obligations rigoureuses imposées au vrai croyant. C'est ce que confirment quelques versets du Coran et plusieurs sentences authentiques de Mahomet (*hadis*) qu'il me semble inutile de traduire. A côté de ces preuves théologiques se place une série d'arguments rationnels, qui démontrent que la géographie est un besoin de tous les temps et de tous les pays. Ne voyons-nous pas les oracles de la tradition, les historiens les plus exacts confondre dans leurs écrits une localité avec une autre, ou du moins en citer le nom de la façon la plus incorrecte? Que de fois ne sont-ils pas pris en défaut lorsqu'ils ont à préciser l'origine d'un roi ou d'un personnage célèbre, mais né dans un village obscur! Comment accomplir en temps opportun, pendant le pèlerinage, les prières prescrites par la religion, si l'on ne sait relever la position des stations principales? Les circonstances qui ont accompagné la conquête des pays infidèles par les Arabes ne doivent pas être ignorées des fonctionnaires publics, à cause des conséquences qui en découlent relativement à la répartition de l'impôt, des tailles, etc.

Il n'est pas moins aisé de prouver combien la géographie est indispensable non-seulement au savant de profession, mais aussi à l'homme de lettres.

C'est pour avoir négligé cette étude que Hariri, ce maître de l'élo-

quence arabe, a déparé ses belles Séances par un certain nombre d'erreurs topographiques. Ainsi, il place Keredj entre Hamadân et l'Azerbaidjân, tandis que cette ville est située entre Hamadân et Ispahân, c'est-à-dire vers le sud-est et non au nord-ouest (voy. p. 479); il donne pour chef-lieu à la Mésopotamie Barqaïd, simple bourgade qui dépend de Moçoul; et enfin, erreur plus coupable, il fait de Tebriz un des boulevards de la Syrie, à 20 farsakhs (100 kilomètres) de Manbedj[1].

Ces faits une fois établis, l'auteur passe en revue les écrivains qui l'ont précédé et auxquels il a fait des emprunts plus ou moins importants. Il distingue d'abord ceux qui ont décrit les pays civilisés de ceux qui ont parlé des peuples nomades.

Parmi les premiers, les anciens auteurs, comme Pythagore, Platon et Ptolémée, ont laissé des ouvrages qui sont remplis d'erreurs et que leur antiquité rend presque introuvables. Les autres, nés dans le sein de l'islamisme et adoptant, dans leurs généralités, les théories anciennes, se sont préoccupés avant tout de l'évaluation des distances, de la connaissance des routes et d'autres détails de ce genre. Tels sont : Ibn Khordadbeh, Djeihâni, Ibn el-Faqih, Abou Zeïd de Balkh, Isthakhri, Ibn Haukal, Abou 'Abd Allah el-Beschari, Bekri, auteur du *Mesalik el-Memalik*, etc.

Les écrivains de la seconde classe sont plutôt des hommes de lettres

[1] De pareilles inexactitudes n'auraient pu rester inaperçues de S. de Sacy ou des derniers éditeurs de Hariri, MM. Reinaud et Derenbourg; hâtons-nous de dire qu'on n'en trouve pas trace dans le texte des Séances. On lit, il est vrai, t. Ier, p. 293 de la réimpression et dans le commentaire seulement, que Keredj était une bourgade du territoire d'Isfahân, et (*ibid.* p. 75) que Barqaïd est le chef-lieu du Diar-Rebiah, au-dessus de Moçoul, ce qui devait être exact à l'époque où ce commentaire fut rédigé. Quant à Tebriz, sa position est parfaitement indiquée dans les gloses de la séance dite *tebrizieh.* Faut-il donc supposer que ces erreurs existaient en effet dans les premières copies des *Méqamat* et qu'elles furent corrigées plus tard? Doit-on, au contraire, taxer Yaqout de mauvaise foi, et croire qu'un siècle seulement après la mort de Hariri il ait osé formuler une accusation aussi gratuite contre un ouvrage dont la popularité était immense? Il y a là une difficulté que je ne suis pas en état de résoudre. J'ajouterai seulement que notre géographe, sans sortir de son domaine, aurait agi avec plus de prudence s'il se fût borné à signaler le vague des descriptions et le défaut de couleur locale qu'on remarque dans quelques-unes de ces séances. (Voyez à ce sujet la préface que M. Reinaud a ajoutée à la nouvelle édition des Séances de Hariri, t. II, p. 53.)

qui sont allés étudier dans le désert les poésies et les légendes d'un passé fabuleux, ou les mœurs des âges héroïques. Les plus célèbres sont : Abou 'Obeïd Allah es-Sukouni, Haçan ben Ahmed el-Hamadâni, auteur de la Péninsule arabe (*Djeziret el-'Arab*); Abou Mohammed el-Aswed el-Foundidjâni, auteur des Arabes célèbres (*Mebahi el-'Arab*); Mohammed, fils d'Édris, qui a laissé un livre sur les Abreuvoirs des Arabes (*Menahil el-'Arab*); Hischam, fils de Mohammed el-Kelbi, auteur d'un traité sur l'étymologie des pays (*Ischtiqaq el-Bouldân*); Abou'l-Qaçem Zamakhscheri et son élève Abou'l-Mehasin el-'Amrâni, qui ont laissé des travaux du même genre. Yaqout cite encore le dictionnaire des Significations inintelligibles dans les noms de lieu, de Bekri, livre qu'il dit avoir cherché vainement; l'ouvrage d'Abou Bekr Mohammed, fils de Mouça el-Hazemi, sur les synonymies topographiques (*Kitab ma ittafaqa lafdhoou*), et enfin un abrégé, fait par Abou Mouça Mohammed Isfahâni, d'un livre portant le même titre que celui d'el-Hazemi et dont l'auteur est Aboul-Fath Nasr ben 'Abd er-Rahman el-Iskenderi. Il prodigue les éloges à ce dernier écrivain et avoue lui avoir emprunté des citations étendues. Outre ces sources écrites, Yaqout a interrogé les anciens recueils de poésies, les traditions locales, les biographies et même les contes populaires; enfin ses propres voyages lui ont fourni plus d'une observation intéressante.

« Cependant, ajoute-t-il, les ouvrages que je viens d'énumérer offrent tous d'assez graves inconvénients. Les uns sont d'une date reculée, et les rares copies qui circulent encore présentent de nombreuses lacunes. Les autres ne doivent être considérés que comme de minces abrégés, ou des recueils de littérature n'ayant qu'un faible rapport avec l'étude de la géographie. J'ai donc cru rendre un service réel à la science en prenant la substance de tous ces écrits et en réunissant dans un travail d'ensemble tant de documents épars. » Voici en quels termes il expose son plan : « J'ai disposé ce livre d'après l'ordre alphabétique, en suivant la méthode des meilleurs dictionnaires, et en ayant soin d'épeler chaque nom et de déterminer la voyelle qui appartient à chaque lettre, de manière à ne laisser aucun doute au lecteur. Puis je recherche l'origine de ce nom, s'il est étranger ou arabe, et, dans ce dernier cas, j'indique le sens adopté par les meilleurs lexi-

cographes. Je donne ensuite la définition de chaque contrée; l'horoscope de toute ville importante, l'histoire de sa fondation; le nom et la distance des localités voisines; les monuments ou particularités curieuses qu'elle renferme, et, en dernier lieu, la liste des personnages célèbres auxquels elle a donné naissance ou dont on y visite le tombeau..... Si je cite parfois quelques vers inspirés à un poëte par l'amour du sol natal, c'est parce que je les considère comme utiles pour fixer une orthographe douteuse. Enfin je raconte rapidement les premières conquêtes des Arabes, les conditions dans lesquelles tel ou tel pays fut soumis, et je nomme le chef qui le possède aujourd'hui. Tel est le cadre que je me suis tracé; s'il ne m'a pas été donné de le remplir pour tous les noms cités, je n'ai rien négligé du moins afin de n'omettre aucun de ces détails dans les articles importants. Jaloux d'être aussi complet que possible, j'ai reproduit quelquefois des récits fabuleux que la raison repousse ou qui ne s'accordent pas avec l'idée que nous avons de la puissance divine; je compte, en pareil cas, sur l'indulgence du lecteur, que j'ai constamment cherché à instruire. C'est à lui que je laisse le soin de discerner la vérité de la fable, me bornant, quant à moi, à *répéter ce que je trouvais ailleurs*. Je puis en outre invoquer pour ma défense l'exemple des plus respectables traditionnistes, lesquels, voulant présenter un tableau complet des saints *hadis*, n'ont pas hésité à insérer dans leur collection plus d'un témoignage suspect ou entaché de fausseté. »

L'auteur, donnant ensuite à son style une allure plus pompeuse, et faisant choix des expressions les plus poétiques, rappelle que ce livre est le fruit de longues veilles, que la neige de la vieillesse a remplacé la noirceur (allusion à la chevelure) de ses jeunes années. Aussi croit-il pouvoir affirmer, avec un légitime orgueil, que son ouvrage doit être placé au-dessus de tout ce qui a été composé jusqu'à ce jour, et, dans une conjuration assez commune chez les anciens encyclopédistes, il voue à la vengeance divine le plagiaire ou l'abréviateur qui oseraient porter la main sur ce monument grandiose. Il nous apprend enfin que la copie autographe du *Mo'djem* a été offerte par lui au juge Kemal ed-din Abou'l-Haçan 'Ali, fils de Youçef Scheibâni et-Temimi[1].

[1] Le manuscrit de la Bibliothèque impériale le seul que j'ai pu consulter pour cette

A la suite de ces considérations générales, Yaqout développe les théories accréditées de son temps sur la configuration du globe; il résume d'abord les opinions des anciens et des modernes sur la forme de la terre, ses dimensions, sa division en degrés de longitude et de latitude. Puis il explique la formation des mers, leur nombre, leur étendue, et leur constitution physique. Passant à la division du monde habité en sept *climats*, il fait connaître l'origine de ce mot et le sens général ou restreint qu'il a chez divers peuples, en Espagne, par exemple, où il ne désigne qu'une bourgade d'une certaine importance. Il rend compte de l'influence que les astres exercent sur chacun de ces climats, et rappelle la classification adoptée autrefois par les Perses d'un groupe de pays sous chaque signe du Zodiaque. Pour donner plus de clarté à ces démonstrations, dans lesquelles il suit généralement les idées de Birouni, il dessine un certain nombre de cartes ou planisphères. Mais ces cartes, peu différentes de celles d'Ibn Haukal, n'ont été signalées dans aucune copie du *Mo'djem* conservée en Europe; il y a lieu de croire qu'elles ont été supprimées de bonne heure, soit par la paresse des copistes, soit par l'auteur lui-même, frappé de leur imperfection.

La troisième partie de son introduction est consacrée à l'explication des termes techniques qui reviennent le plus souvent dans le corps de l'ouvrage. La confusion qui règne chez les auteurs orientaux relativement à des expressions qu'on retrouvera à chaque pas dans ce Dictionnaire, m'oblige à donner une traduction plus fidèle de ce passage.

Mesures itinéraires.

1° *Bérid.* On n'est pas d'accord sur la valeur de cette mesure; selon quelques auteurs, elle est égale à 12 milles dans le désert et à 6 milles en Syrie ou dans le Khoraçân. Abou Mansour donne au mot *bérid* le sens d'envoyer, transmettre; c'est ainsi que l'on dit: la fièvre est le bérid, c'est-à-dire le messager de la mort. En jurisprudence, l'espace qu'un courrier peut franchir sans faire les prières d'obligation est de 4 bérid ou 48 milles *haschémites*, sur la route de la Mecque. On donne par extension ce nom à la monture qui sert au courrier. Ibn el-Arabi prétend que le bérid est la distance comprise entre deux stations (*merhala*); mais il y a encore

introduction, présente ici une lacune regrettable. (Voyez, sur Kemal ed-din, gouverneur d'Alep, et auteur lui-même, la Chrestomathie de S. de Sacy, t. III, p. 174.)

d'autres opinions à cet égard. Certains géographes, par exemple, comptent de Baghdad à la Mecque 165 bérid ou environ 827 milles, à raison de 4 milles de bérid par 20 milles, c'est-à-dire un bérid pour 5 milles ordinaires.

2° *Farsakh* (parasange). La même incertitude règne sur l'origine et le sens de ce mot. On a prétendu qu'il appartient à la langue arabe et signifie durée, repos, laps de temps. On a essayé d'expliquer ainsi quelques paroles du Prophète. Yaqout, rejetant cette interprétation, adopte l'opinion des meilleurs auteurs, d'après laquelle un degré terrestre renferme 25 farsakhs, en calculant le farsakh à 3 milles[1]. Il reconnaît cependant que ceux qui comptent 12,000 coudées dans un farsakh ne sont pas éloignés de la vérité.

3° *Mille*. L'auteur accepte l'évaluation de Ptolémée, qui, dans l'Almageste, considère le mille comme le tiers d'une parasange et lui donne 13,000 coudées royales. Les subdivisions de mesure sont : la coudée, qui vaut 3 empans (*schibr*); l'empan, égal à 12 doigts, et le doigt, égal à cinq grains d'orge mis à côté l'un de l'autre, dans le sens de leur épaisseur[2]. Yaqout énumère ensuite les différentes acceptions données au mot *mille* par les lexicographes; mais la science n'a rien à voir dans ces définitions.

Divisions politiques.

1° *Kourreh* (nommé aussi *Khoureh* ou *Koureh*). Hamzah d'Ispahân dit que c'est un mot persan qui désigne une subdivision de l'*asitân*, mais que les Arabes l'ont confondu avec ce dernier, comme ils l'ont fait pour le mot grec *iqlim* (κλίμα), étendu par eux à une contrée tout entière. Ainsi, d'après cet auteur, *kourreh* et *asitân* seraient synonymes. Selon moi, ajoute Yaqout, le kourreh est une portion de territoire qui renferme un certain nombre de cantons, à la condition qu'il y ait un chef-lieu, une ville ou un fleuve qui les réunisse sous un nom collectif. Ainsi, la ville de Darabdjerd dans le Farsistân est le chef-lieu du kourreh de Darabdjerd. Il en est de même du *Nehr el-Melik*, qui sort de l'Euphrate et se jette dans le Tigre, après avoir arrosé environ trois cents bourgs ou villages; tout le territoire situé sur son parcours est un *kourreh*. Quant au mot *mikhlaf*, qui a le même sens, comme il est particulier aux Arabes du Yemen, nous n'avons pas à nous en occuper.

2° *Asitân*. Le même Hamzah d'Ispahân, après avoir identifié le kourreh et l'asitân, ajoute que ce dernier entre dans la composition de plusieurs noms de lieu, avec la suppression de l'*élif* (*a*) initial, comme dans Schehristân, Thabarestân, etc. La province de Fars, par exemple, renferme cinq *asitân* : l'asitân de Darabdjerd,

[1] Telle est aussi l'évaluation de Maçoudi, d'Edrisi, etc. Selon Abou'l-Féda, l'opinion des anciens, qui donnait vingt-deux parasanges deux neuvièmes au degré terrestre, était la plus répandue chez les Arabes. (Voyez la traduction de M. Reinaud, t. II, 1re part. p. 18.)

[2] Voyez, pour plus de détails, l'introduction générale à la Géographie des Orientaux, p. 264.

celui d'Isthakhr, etc. Les subdivisions de l'asitân sont : le *roustaq*, le *thaçoudj* et le *qaryeh*. On dit d'après cela que Isthakhr est un *asitân* du Fars; Yezd, un *roustaq* d'Isthakhr; Nabin avec ses dépendances, un *thaçoudj* de Yezd, et Neistân, un *qaryeh* (bourg) de Nabin. Cette classification est surtout employée par les anciens géographes de la Perse.

3° *Roustaq* (pluriel *reçatiq*). Hamzah fait dériver ce mot de *resteh* (ou *rischteh*), série, ordre, et dit qu'il signifie une chose organisée, délimitée. Aujourd'hui, ajoute Yaqout, d'après ce que j'ai appris en Perse, on nomme *roustaq* un territoire cultivé qui renferme des villes peu importantes ou des bourgs, mais jamais de grandes villes comme Baghdad ou Basrah. C'est l'équivalent du mot *sewad* chez les habitants de l'Iraq.

4° *Thaçoudj*. On a vu par ce qui précède que le thaçoudj est une fraction du kourreh et de l'asitân, comme il est, dans son acception ordinaire, la vingt-quatrième partie du dinar. C'est un mot d'origine persane qui s'écrivait autrefois *taçou*: les Arabes, en l'adoptant, en ont fait *thaçoudj*, au pluriel *thaçasidj*; il est employé plus ordinairement dans l'Iraq divisé en soixante thaçoudj, dont chacun porte un nom particulier.

5° *Âbâd*. Ce mot entre dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux persans et désigne une localité cultivée et habitée (*abode*). C'est en ce sens qu'on dit Roustem-Âbâd, Haçan-Âbâd, etc.

6° *Sikkeh*. Ce mot signifie une route par laquelle passent les caravanes. On dit, par exemple, de Baghdad à Moçoul il y a cinq *sikkeh*, ce qui revient à dire que le voyageur peut s'y rendre par cinq routes différentes. On a prétendu que ce terme s'appliquait aux relais qu'un courrier parcourt en une journée; mais la première explication est préférable.

Telles sont en résumé les principales définitions données par notre géographe. Dans la quatrième section de ses prolégomènes, il explique les termes techniques usités dans le *Djihad* ou guerre sainte; ce qu'il faut entendre par une ville qui s'est rendue (*soulh*), qui a capitulé (*salem*), ou qui a été prise de force (*'anweh*); les charges que ces précédents font peser sur elle relativement à l'impôt, la capitation, etc. Puis il précise le sens de *feï*, revenu public, de *ghanimet*, butin, et d'autres locutions consacrées en jurisprudence. Enfin il discute, dans un dernier paragraphe, les opinions émises à cet égard par les plus savants jurisconsultes. Je n'ai pas à insister sur ces matières, qui sont développées avec tous les éclaircissements désirables dans le Tableau de l'empire ottoman de d'Ohsson, et dans le Traité de législation musulmane hanéfite par feu Ducaurroy (*Journ. asiat.* 1847-1848).

On peut juger par l'analyse de cette longue introduction combien la tâche que Yaqout s'imposait était difficile, et quelle variété de connaissances elle exigeait. Bien qu'il réserve la place d'honneur aux renseignements topographiques, son but est de les compléter par tout ce que l'histoire, la poésie, et les recueils biographiques peuvent lui fournir; ce qu'il veut offrir au public, c'est en quelque sorte le répertoire de l'érudition musulmane au XIIIe siècle. Encyclopédiste infatigable, il supplée par l'étendue et la variété de ses recherches à l'instinct géographique qui, trop souvent, lui fait défaut. C'est pour ne pas avoir été étudié avec cette physionomie qu'il a été, parmi ses compatriotes eux-mêmes, l'objet de sévères critiques. Voici comment, un siècle après lui, s'exprimait, dans sa préface, l'auteur anonyme du *Méracid el-Ittila';* je cite la traduction que M. Reinaud a publiée dans le Journal asiatique, août-septembre 1860 : «Une notion quelconque qui sort du plan proposé ne sert qu'à détourner du but. Ceci s'applique aux étymologies que l'auteur (Yaqout) a données d'un grand nombre de dénominations arabes et non arabes, et pour la plupart desquelles il est positif que, dans le principe, le lieu en question n'a rien eu de commun avec l'idée que l'auteur y rattache, et que cette idée n'a été pour rien dans le nom que le lieu porte..... Parmi les noms de ville, il y a des mots employés en dehors de toute signification, et qui évidemment n'ont rien de commun avec la valeur philologique du mot en arabe. En ce cas, il suffit d'établir la forme du nom, sans s'occuper des significations dont le mot est susceptible en lui-même, vu que ces explications constituent une science à part, qui fait l'objet des lexiques et des traités des formes de mots. Exposer tout cela à la fois, c'était se livrer à un développement inutile. On peut en dire autant de ce que cet auteur a fait pour l'horoscope des villes; la plupart de ces horoscopes ne reposent sur rien. La seule chose qu'il pût se permettre, c'était de marquer la longitude et la latitude des lieux; encore la plus grande partie de ce qu'il en a dit aurait besoin d'être vérifiée. De même pour les indications qu'il donne sur les personnages qui sont nés ou qui ont séjourné dans un certain lieu; leur véritable place était dans les recueils de notices biographiques, vu qu'ici les indications sont nécessairement incomplètes. En parlant de tout cela à la fois, il a donné

à son livre des proportions excessives, au point que ce livre, vu le nombre des volumes dont il se compose, fait reculer le lecteur, effraye le copiste, et devient inaccessible à l'amateur. » (P. 94, 95.)

En se plaçant au point de vue un peu borné de l'auteur anonyme du *Méraçid*, on est forcé de convenir que ses observations sont généralement fondées; mais ces hors-d'œuvre, que repousse la critique orientale, ont pour nous une saveur particulière, et je ne puis croire que le lecteur, en trouvant dans l'ouvrage de Yaqout tant de fragments d'ouvrages rares ou perdus, et un tableau si fidèle du génie et des mœurs du monde musulman, ait le courage de reprocher à l'auteur sa prolixité, l'indécision de sa méthode et ses erreurs de détail. Il y a loin du jugement sévère qu'on vient de lire aux éloges enthousiastes que Fraehn prodigue à Yaqout. Dans la joie que lui inspire la découverte des fragments d'Ibn Fozlan, si précieux pour l'histoire primitive de la Russie, ce regrettable savant ne craint pas de dire : « Autant les observations que Yaqout recueillit dans ses voyages dénotent un esprit éclairé et exempt de préjugés, autant la mise en œuvre de ces matériaux prouve un écrivain habile et lui assure des droits à notre estime et à notre affection. Ses emprunts sont toujours faits avec sagacité, et quand les autorités qu'il cite ne s'accordent pas, non-seulement il les soumet à un examen rigoureux, mais encore il se range du côté où lui paraît être la vérité. » (Cf. *Ibn Fozlan's Berichte,* Einleitung, XLIII.) C'est aller trop loin, et Yaqout lui-même a décliné un hommage aussi flatteur, en avouant qu'il se bornait à répéter ce qu'il trouvait ailleurs. En effet, il ne prend que fort rarement parti entre deux opinions contradictoires; il recueille les témoignages, mais ne les discute pas, et, comme tout bon musulman, quand une difficulté se présente, il en laisse la solution à la science divine. Il partage d'ailleurs les préjugés et adopte les rêveries de ses coreligionnaires; son origine byzantine n'était certes pas une sauvegarde contre ces défaillances d'esprit. Imbu de toutes les chimères de l'astrologie judiciaire, il s'étend avec complaisance sur l'horoscope des grandes villes; nourri dans les arguties grammaticales de l'école de Baghdad, il aime à dérouler autour d'un nom étranger mille étymologies absurdes. Enfin, il exclut trop souvent de la liste bibliographique qui termine la plupart de ses articles les

noms étrangers à l'école traditionnaire. Ici ses connaissances techniques lui sont plutôt nuisibles qu'utiles; chargé de recueillir, dans ses voyages, tous les documents relatifs aux traditions sacrées, il consulte trop exclusivement son catalogue de libraire. Ajoutons que cette prédilection s'explique chez lui par la faveur dont la science des traditions du Prophète a toujours joui chez les musulmans. Base de l'enseignement classique, elle a prêté à l'histoire et aux sciences elles-mêmes son autorité et ses formes, et, de nos jours encore, les livres qui la renferment sont, à leurs yeux, le plus riche trésor de leurs archives[1].

Les défauts que je viens de signaler sont peut-être plus sensibles encore dans les articles du *Mo'djem* consacrés à la description de la Perse. A part la frontière du nord, et peut-être les côtes du golfe Persique, Yaqout n'avait pas visité cette contrée; malgré son séjour à Merw, l'inexactitude de ses transcriptions prouve qu'il en savait à peine la langue, et il est aisé de voir que ses matériaux ne suffisent pas toujours à combler les lacunes de ses souvenirs. Ces imperfections, et d'autres plus légères, que le lecteur découvrira sans peine, m'ont cependant paru être si amplement rachetées par les qualités de l'auteur, que je n'ai pas hésité à lui emprunter les fragments entièrement inédits que je présente au public.

Si la rareté d'un livre en rehausse la valeur, ce genre de mérite ne manque pas non plus au dictionnaire de Yaqout. Moins d'un siècle après la mort de l'auteur, les copies cessèrent de se répandre en Orient. Qazwini, Schems ed-din de Damas, Soyouthi, Ibn Khaldoun lui-même, ne paraissent pas l'avoir eu entre les mains. Abou'l-Féda, qui s'appuyait sur tant d'autorités différentes, ne consulta que le mince extrait publié par Yaqout sous le titre de *Moschtarek*, et dont on doit à M. Wüstenfeld une bonne édition. Plus tard, Hadji Khalfa n'eut recours, en rédigeant son Miroir du monde (*Djihân-Numa*), qu'au *Méraçid*, autre abrégé dont nous parlerons bientôt. Malgré les travaux de Golius et de Rasmussen, l'importance du Dictionnaire des pays ne fut réellement connue du monde savant qu'après que Fraehn en eut tiré, en 1823, la curieuse relation d'Ibn Fozlan sur les Bulgares du Volga. Depuis, M. Amari, aujourd'hui professeur d'arabe à Florence, l'a consulté avec

[1] Voyez le rapport annuel de M. J. Mohl, juillet 1859, dans le Journal asiatique.

fruit pour sa *Biblioteca arabo-sicula* (t. I, p. 105 et suiv.). Un savant académicien russe, M. le conseiller Dorn, en a extrait les articles, malheureusement trop concis, relatifs au Guilân et au Mazenderân dans ses *Auszüge aus Muhammedanischen Schriftstellern*, Saint-Pétersbourg, 1858, in-8°. Enfin Sir H. Rawlinson, qui a fait à Baghdad l'acquisition d'une copie du *Mo'djem*, en a annoncé récemment la publication complète pour le comité des traductions de Londres; mais d'autres travaux et les exigences de la carrière diplomatique ont obligé ce savant d'ajourner une entreprise pour laquelle il était si bien préparé. Les extraits qu'à mon tour j'emprunte à Yaqout ne dépassent guère les limites naturelles de la domination persane, de la mer Caspienne à l'Océan indien, et des monts Zagros à l'Indus. Mais cette vieille terre d'Irân, si glorieuse dans le passé, si intéressante encore depuis sa violente transformation par l'islamisme, m'a paru mériter la préséance. Un séjour de deux ans dans ce pays qui, malgré tant de luttes sanglantes, palpite encore au contact de la civilisation, le rôle qui lui semble réservé dans l'avenir de l'Asie, l'étude assidue de sa langue et de ses monuments littéraires, tels sont les motifs qui militeront, je l'espère, en faveur de mon choix.

Il me reste à faire connaître les matériaux qui m'ont servi à établir le texte de Yaqout, ou à compléter ses renseignements. J'ai eu à ma disposition, pour l'étude de ce texte, trois manuscrits du *Mo'djem*. Le premier, qui a servi de base à mon travail, a été donné à la Bibliothèque impériale par M. Schefer, premier secrétaire interprète de l'Empereur pour les langues orientales, et je suis heureux d'exprimer ici la gratitude que cette libéralité inspire à tous ceux qui cultivent la littérature arabe. Ce manuscrit (n° 886, suppl. arabe), qui se compose de six volumes in-4°, a été copié, il y a peu d'années, à Constantinople, les trois premiers volumes sur un exemplaire de la bibliothèque de Kupruli-Pacha, exécuté d'après le manuscrit autographe, les trois autres d'après une copie plus moderne et très-fautive conservée dans la bibliothèque d'Ascher-Éfendi. L'écriture en est bonne, et il est facile de s'apercevoir que les fautes qui déparent la fin de l'ouvrage tiennent moins à la négligence du copiste qu'à l'imperfection du modèle. Plusieurs lacunes regrettables, entre autres celle des articles compris entre

les lettres *am* et *an*, m'ont mis dans la nécessité d'aller consulter les copies conservées à Oxford et à Londres.

Le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne (fonds Marsh) forme quatre volumes in-4° d'une écriture négligée; il offre dans ses leçons une grande analogie avec celui de Paris, et des omissions non moins considérables, notamment la préface et la lettre *élif*. Cet exemplaire, qui ne doit être consulté qu'avec une extrême prudence, a appartenu au célèbre Golius.

Le troisième fait partie de la collection orientale du Musée britannique à Londres, et a été acquis dans l'Inde, au commencement de ce siècle, par le major W. Yule; il forme deux gros volumes d'une écriture différente. C'est le plus médiocre et le plus incomplet des trois; outre l'omission de deux lettres (le *kaf* et le *lam*), le quart du premier volume est dénué de points diacritiques; plusieurs feuillets sont devenus presque indéchiffrables, et il y a peu de pages qui soient exemptes des fautes les plus graves. Sauf une vingtaine d'articles (*am-an*) omis dans les deux copies précédentes, je n'ai tiré qu'un très-faible parti de ce manuscrit.

Quant aux copies qui appartiennent à la Société asiatique de Londres, ou aux bibliothèques de Copenhague, de Berlin et de Saint-Pétersbourg, je n'ai pu en avoir communication; mais les extraits qui ont été publiés jusqu'à ce jour prouvent combien il faut peu compter sur une reproduction correcte d'un ouvrage aussi long.

Si l'imperfection ou la comparaison tardive du texte était pour moi une cause inévitable d'erreurs, une main plus exercée que la mienne aurait su racheter ce défaut par un emploi plus heureux des documents publiés sur la Perse. Parmi ceux dont j'ai tiré les plus grands secours, je citerai en première ligne l'édition du *Meraçid el-ittila'* que M. Juynboll vient de publier, à Leyde, sous le titre de: *Lexicon geographicum arabice edidit J. Juynboll, Lugduni Batav.* 1852-1859, in-8°. Yaqout, ainsi que l'a judicieusement démontré M. Reinaud (*Journal asiat.* numéro cité), donna lui-même, sous ce titre, un abrégé de son grand ouvrage. Cet abrégé, fait à la hâte et sans doute avec peu de soin, ne nous est pas parvenu, et celui que M. Juynboll vient de faire paraître semble avoir été rédigé par Safi ed-din 'Abd el-Moumen, vers

la fin du XIVe siècle. L'auteur suit pas à pas le contexte du *Mo'djem*, dont il reproduit ordinairement les expressions, et par cela même il a été pour moi un guide sûr dans un grand nombre de leçons douteuses. Les recherches que le savant professeur de Leyde a groupées avec tant d'abondance, on pourrait dire même de surabondance, autour de son texte, rehaussent le mérite de cette importante publication.

A côté de ce *vade-mecum*, indispensable à tout éditeur de Yaqout, je citerai l'excellente édition de la Géographie d'Abou'l-Féda, par MM. de Slane et Reinaud; le *Moschtarek*, de M. Wüstenfeld, et les fragments d'Ibn Haukal, publiés en arabe et en latin par Uylenbroëk. Le Livre des climats, d'Isthakhri, étant un de ceux que Yaqout a le plus souvent mis à contribution pour la Perse, j'ai consulté le texte de cet ouvrage lithographié à Gotha, en 1839, par M. Moeller, et, avec plus de réserve, la traduction que M. Mordtmann en a donnée sous le titre de : *Das Buch der Lænder* (Hambourg, 1845, in-4°). L'examen attentif du texte d'Isthakhri, comparé aux passages cités par Yaqout, m'a laissé la conviction que ce dernier avait travaillé sur une rédaction quelquefois moins correcte, mais souvent plus détaillée. La traduction si médiocre du traité d'Edrisi, par Am. Jaubert, mérite à peine d'être citée parmi ces auxiliaires, et M. Dozy rendra un véritable service à la science en dirigeant la publication de ce texte précieux. Les Prairies d'or, de Maç'oudi, dont la Société asiatique a bien voulu me confier la traduction conjointement avec mon savant ami M. Pavet de Courteille; le Présent des hommes de cœur (*Tohfet el-albab*), manuscrit arabe de la Bibliothèque impériale n° 586; le *Nokhbet ed-dehr*, cosmographie due à Schems ed-din Dimischki (ms. arabe 581), et quelques autres ouvrages du même genre, m'ont fourni d'utiles renseignements.

Parmi les auteurs persans que j'ai pu consulter, je dois nommer en premier lieu Hamd Allah Mustôfi, originaire de Qazvin et depuis longtemps populaire en Europe sous le nom de *Géographe persan*. Cet écrivain, qui fut secrétaire d'État sous le règne de Sultan Oldjaitou (Khodabendeh), publia, vers l'an 1340, une chronique très-estimée en Perse et une cosmographie intitulée : le Charme des cœurs (*Nouzhet el-Qouloub*). C'est de la dernière partie de cet ouvrage, la seule, à vrai dire, qui appartienne en propre à l'auteur, que j'ai tiré la plupart de

mes notes. Déjà Sir W. Ouseley et Langlès avaient traduit une partie des deux chapitres relatifs au Fars et à l'Irak persan; mais la comparaison de plusieurs manuscrits du *Nouzhet* m'a permis de rectifier plus d'une leçon fautive qui avait échappé à mes devanciers. J'ai trouvé dans le *Zinet el-Medjalis*, ou l'Ornement des assemblées, composé par Mohammed Medjdi en 1593, une reproduction abrégée de l'ouvrage précédent, mais enrichie de quelques observations nouvelles. Le Livre des sept climats (*Heft iqlim*), rédigé, vers la même époque, par Ahmed Razi, est une sorte de géographie littéraire sans valeur scientifique, mais pleine de détails intéressants sur les principaux écrivains persans. Outre cet ouvrage, j'ai compulsé pour le même objet l'*Atesch-Kedeh* ou Pyrée, de Loutf 'Ali Azeri, et le Traité des poëtes, par Dôolet Schah. Je citerai enfin pour mémoire deux compilations fort abrégées, les Curiosités des pays (*'Adjaïb el-Bouldân*), par Berdjendi, et le Traité des inflexions finales dans les noms de lieux (*Tahqiq el-'Yrab*), de Sadouk Isfahâni, qui appartiennent l'une et l'autre à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford.

A côté des renseignements que je dois aux sources musulmanes, ceux que j'ai tirés des recueils des sociétés savantes ou des relations de voyage seront jugés peut-être incomplets et insuffisants.

Entre l'inimitable récit du chevalier Chardin et le fantastique tableau de la Perse moderne, tracé par l'auteur de Trois ans en Asie, se place toute une série d'ouvrages estimables et que je n'eusse pas négligés si je ne m'étais restreint à la tâche modeste de traducteur; mais ici je devais laisser la parole aux Orientaux. Les questions si délicates de topographie ancienne ne peuvent être abordées avec sûreté qu'après l'étude préalable des documents indigènes. J'espère qu'il me sera donné un jour de travailler à la solution de ce difficile problème, au moins en ce qui touche la Perse; aujourd'hui je l'ai écarté de propos délibéré, et les rares identifications qui figurent dans la table alphabétique ont déjà pour elles la consécration du temps et de la science.

L'orthographe adoptée dans ce livre pour la transcription des noms étrangers paraîtra quelque peu barbare au lecteur français; mais si elle contrarie parfois le Dictionnaire de l'Académie, elle a l'avantage de suppléer autant que possible à l'absence du texte. Cependant des scrupules nés pendant la correction des épreuves ont introduit de légères

variantes dans le même mot : c'est ainsi qu'on trouvera *vézir* et *vizîr*, *kadi* et *qadhi ;* ces hésitations, regrettables au point de vue de l'exécution typographique, ne peuvent, en aucun cas, embarrasser le lecteur.

En ne publiant pas le texte de Yaqout et des auteurs cités dans mes notes, je contractais l'obligation d'être aussi fidèle que possible dans ma traduction, et c'est une loi que j'ai tâché de ne jamais enfreindre. Mais pour éviter les détails oiseux ou de fastidieuses redites, j'ai constamment supprimé l'horoscope des villes, la généalogie des docteurs traditionnistes ou leurs autorités (*isnad*) et quelques vers complétement étrangers à mon sujet. Plusieurs de ceux que j'ai cités étaient tellement altérés dans les trois copies que je ne les ai traduits que par conjecture ; je compte à cet égard sur l'indulgence des personnes qui ont eu à lutter contre les difficultés de la poésie arabe.

Puisse ce livre, malgré ses imperfections et ses lacunes, offrir quelques données nouvelles sur une des plus intéressantes contrées de l'Asie ; puisse-t-il du moins épargner à ceux qui le consulteront des recherches toujours pénibles et souvent infructueuses !

Si cette récompense, la seule que j'ambitionne, m'est refusée, j'alléguerai pour mon excuse cette pensée d'un poëte né sous le beau ciel de Schiraz :

Pour qu'une perle ornât ta couronne, ô sultan,
Cent plongeurs ont péri dans les flots de l'Oman.

DICTIONNAIRE



GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA PERSE

ET DES CONTRÉES ADJACENTES.

ا

آابج *Âbedj.*

Nom d'une localité qui a vu naître Abou 'Abd Allah Mohammed ben Mahmouweïh (بن محويه) ben Moslem le Traditionniste. Il se peut néanmoins que le surnom d'*Âbedji* donné à cet auteur se rapporte à la ville d'Âbah (voy. آابة), et que la lettre *djim* ait été ajoutée par euphonie, comme dans les mots *Ourmiadji,* c'est-à-dire, originaire d'Ourmiah, et *Khouïdji,* originaire de Khouï.

آابر *Âbor.*

Bourg du Sedjestân, où est né Abou'l-Haçan Mohammed ben Huçeïn *el-Âbori,* un des principaux imams traditionnistes. Il a écrit un livre volumineux et plein d'intérêt sur l'imam Abou 'Abd Allah Mohammed ben Edris le Schafeïte. Cet ouvrage donne la mesure de son érudition. Il parcourut l'Égypte, la Syrie, le Hedjaz, l'Iraq et le Khoraçân; et, d'après le témoignage d'el-Ghourab, il mourut dans le mois de redjeb, l'an 330.

آابسكون *Âbeskoun* (ou ابسكون).

Petite ville au bord de la mer du Thabarestân (mer Caspienne), qui prend dans ces parages le nom de mer d'Âbeskoun. Cette ville est à trois journées de Djordjân. Patrie d'Abou'l-A'la Ahmed ben Saleh et-Temimi, dont la résidence ordinaire fut *Sour* (Tyr), sur le littoral de la mer de Syrie.

ابندون Âbendoun.

Bourg du Djordjân, patrie d'Abou Bekr Ahmed ben Mohammed ben 'Ali el-Djordjâni, dont l'autorité en matière de traditions est très-respectable. (Extrait de Schirweïh.)

ابة Âbah.

D'après Abou Bekr Mohammed ben Mouça ben Merdweïh, cité par Abou Sa'd, c'est un bourg près d'Ispahân. Selon d'autres, il dépend de Sawah et a vu naître Djerir ben 'Abd el-Hamid. Mais il est hors de doute qu'Âbah est une petite ville que le peuple nomme *Âwah* (voy. آوه), et qui est située en face de Sawah. Ses habitants sont schiites; et ceux de Sawah, sunnites : cette différence d'opinions religieuses suscite des querelles continuelles entre ces deux villes. Le qadhi Abou Nazar el-A'la y fait allusion dans ces vers (mètre *wafir*) :

وقائلة أتبغض اهل آبة   وهم اعلام نظم والكتابة
فقلت اليك عنّي انّ مثلي   يعادي كلّ من عادى الصحابة

Elle me dit : « Pourquoi haïr les gens d'Âbah; ils sont maîtres en poésie et dans l'art d'écrire? || — Laisse-moi, lui dis-je; un homme comme moi combat tous les adversaires des Compagnons. »

Âbah est, je crois, la patrie du vézir Abou Sefed Mansour ben el-Huçein el-Âbi, qui exerça de hautes fonctions et fut l'ami de Saheb, fils d'Abbad; il fut aussi vézir de Roustem, fils de Fakhr ed-Dôoleh. C'était un homme lettré et un poëte instruit; il a écrit un livre intitulé نثر الدرّ *La Diffusion des perles*, une chronique et d'autres ouvrages. Son frère Abou Mansour Mohammed, écrivain habile, fut vézir dans le Thabarestân.

اجنقان Âdjinqân.

Village près de Serakhs, où est né Abou'l-Fadhl Mohammed ben 'Abd el-Wahed. Les Persans prononcent *Âdjengân* (آجنكان).

الخر Âkhor.

1° Chef-lieu du canton de Dihistân, entre Djordjân et le Kharezm; selon d'autres, ce n'est qu'un village du Dihistân où sont nés plusieurs savants, et, notamment, Abou'l-Fadhl el-'Abbas ben Ahmed le Dévot, qui fut imam de la

Vieille mosquée à Dihistân. Abou Sa'd, dans son *Takhbir*, cite également Abou'l-Fadhl Khozaïmah ben 'Ali *el-Akhori* comme un jurisconsulte estimé parmi les Mo'tazélites et un linguiste exercé; il mourut en 548. — Isma'il ben Ahmed ben Mohammed *el-Akhori*, élève de Haçan Sabbah ez-Zafrâni; ses traditions sont suspectes. — 2° Âkhor est aussi le nom d'un village près de Dameghân, et à 9 farsakhs de Simnân. El-Hafez Abou 'Abd Allah ibn en-Nadjar, qui y étudia, m'a donné ces renseignements par écrit et m'a indiqué la prononciation de ce nom de lieu.

الذيوخان *Âdiwakhân.*

Village dépendant de Nehawend, au dire d'Abd el-Kerim es-Sem'ani. Abou Sa'd el-Fadhl ben 'Abd Allah ben 'Ali y est né.

الزاذان *Âzadân.*

1° Village près de Herat. Ibn en-Nadjar a visité en cet endroit le tombeau du scheikh Abou'l-Walid Ahmed ben Abi Ridja le Bokharien. — 2° Village près d'Ispahân où est né Abou 'Abd er-Rahman Qotaïbah ben Mehran el-Mouqri.

الزاذوار *Âzadwar.*

Petite ville à l'extrémité de l'arrondissement de Djoueïn, près de Qoumes. Elle dépend de Niçabour; je l'ai visitée. Quelques auteurs en font le chef-lieu de l'arrondissement de Djoueïn. Patrie d'Ibrahim, fils d'Abd er-Rahman, surnommé *Abou Mouça.*

الزر *Âzer.*

Localité entre Ahwaz et Ram-Hormuz.

السّك *Âçek.*

Abou 'Ali prétend que l'*elif* dans ce nom est radical, comme dans les mots آخر et آدم, et le considère comme un *ismé faïl* ou agent; il est indéclinable, à cause de son origine étrangère, et je pense que l'*elif hamzé* qui commence ce mot est explétif. Du reste, la prononciation est la même dans les deux cas.

C'est une ville du canton d'Ahwaz, entre Erradjân et Ram-Hormuz, à deux journées d'Erradjân et à la même distance de Dawraq. Elle est bien arrosée et

produit beaucoup de palmiers. Près de là, dans une plaine où se trouve une source abondante, mais malsaine, s'élève un vaste portique surmonté d'une coupole, maintenant percée à jour, dont la hauteur dépasse cent coudées. Le roi Kobad, père d'Anouschirwân, a construit cet édifice. Autour sont plusieurs tombes de musulmans tués au moment de la conquête du pays; sur la coupole on remarque des restes de poutres et de solives. Mo'çer ben Moèhlel affirme n'avoir rien vu dans ses voyages de plus beau et de plus hardi que cette coupole. C'est là qu'eut lieu une bataille contre les hérétiques, dont les détails sont rapportés par les historiens des premières expéditions musulmanes, de la manière suivante. Abou Bélal Merdas ben Adyeh, l'un des principaux imams hérétiques, dit un jour à ses compagnons : « Je ne veux plus demeurer parmi les gens de Basrah et supporter le joug que 'Obeid Allah ben Ziad fait peser sur nous; mon projet est de m'éloigner et de me fixer dans un pays où je serai à l'abri de l'autorité de ce tyran, sans avoir cependant à tirer l'épée et à combattre contre lui. » En effet, il quitta Basrah avec quarante de ses adeptes et vint habiter Âçek, entre Ram-Hormuz et Erradjân. Il s'empara d'une somme d'argent que la province du Fars envoyait à Ibn Ziad; il retint ce qui était nécessaire à la solde de ses compagnons et abandonna le reste. Ceux-ci lui demandèrent l'explication de sa conduite; il répondit : « Ces gens font des prières, et quiconque prie en se tournant vers la Ka'bah doit être épargné. » Ibn Ziad, informé de ce fait, envoya contre lui Moubed ben Aslem el-Kélabi. Avant d'en venir aux mains, Merdas dit à ce général : « Pourquoi viens-tu nous combattre? nous n'avons commis aucun désordre et nous n'avons pas tiré le glaive contre le prince. — Je dois t'amener devant Ibn Ziad, » dit Kélabi. — « Et si nous périssons? — Vous périrez. — Tu auras participé à ce meurtre, » reprit l'imam. — « Ce sera justice, car le prince est avec la vérité; et vous, avec le mensonge. » Les hérétiques, exaspérés, s'élancèrent sur le champ de bataille et mirent en fuite le général et les deux mille hommes qu'il commandait. Moubed, de retour à Basrah, fut en butte à des railleries cruelles; on lui disait sans cesse, « Moubed, prends garde! l'ennemi vient; » ou bien : « Prends-le, Merdas; prends-le! » Il s'en plaignit à Ibn Ziad, qui défendit sévèrement ces plaisanteries. 'Içà ben Fatiq el-Khatti a célébré dans une pièce de vers le succès des Kharédjites.

الشب Âscheb[1].

1° Localité du district de Thaléqân; le froid y est excessif et la neige abondante. — 2° Place forte du pays de Mossoul, détruite par Zengui Aq Sonqor.

الوزان Âlouzân.

Bourgade aux environs de Serakhs, où est né Souda ben el-Haçan, qui rapporta les traditions d'après Mohammed ben el-Haçan (Scheïbani), contemporain d'Abou Hanifah.

الين Âlin.

Dépendance de Merw, sur le cours inférieur de la rivière dite *Khareqân* (خارقان). Patrie de Ferat ibn en-Nadhar et de Mohammed ben 'Amr Abou Abi Scheddad.

امُل Âmol.

La plus grande ville du Thabarestân[2] située dans la plaine, car le Thabarestân consiste en une plaine et une montagne; VI[e] climat; longitude : 77° $\frac{1}{4}$; latitude : 37° $\frac{1}{4}$. D'Âmol à Sarieh, on compte 18 farsakhs; 12 farsakhs, d'Âmol

[1] Cet article est omis dans le manuscrit de Paris, mais se retrouve dans le *Méracid*.

[2] Yaqout aurait pu ajouter la plus ancienne; l'époque de sa fondation est si reculée, que les chroniqueurs ne sont nullement d'accord sur le nom de son fondateur; les uns disent Djemschid, d'autres Feridoun; et Mustôfi, dont les assertions archéologiques, je l'avoue, ne sont pas d'un grand poids, n'hésite pas, dans son Histoire choisie, à nommer le roi mythique Thahomurs. Ibn Khordadbeh (ms. de la biblioth. Bodley. fol. 45) prétend que, depuis le règne de Feridoun jusqu'à celui de Behram-Gour, Âmol était la capitale du monde habité. Cet auteur partage, on le voit, la vaniteuse opinion des Persans sur l'empire universel de leurs anciens Kosroès. Ahmed Razi cite enfin une vieille coupole entourée d'arbres au centre même de la ville, et qui passe pour être le tombeau d'Iredj, fils de Feridoun. Hamd Allah Mustôfi (fol. 684, *Nouzhet*) fait l'éloge de la fertilité de ce territoire, qui produit en abondance du blé, des fruits et des légumes de toute espèce «de sorte, dit-il, que la ville pourrait être bloquée sans souffrir de la famine.» D'après Ahmed Razi, la fertilité du sol est due en grande partie à une rivière nommée *Hézareh*, que l'industrie des habitants a su partager en plusieurs bras; «aussi, chaque maison est-elle pourvue de son bassin et d'un beau verger.» (Sept climats, IV[e] cl.) — Voyez encore, sur les origines d'Âmol, la Chronique persane de Zehir ed-Din, publiée par le D[r] Dorn (Saint-Péters. 1850, p. 22); sur son état actuel, le tome VIII du Journal de la Société de géographie de Londres, p. 105.

à Rouiân ; d'Amol à Schalous, qui est une ville du Djilân (Guilân), 20 farsakhs. Nous raconterons l'histoire de la conquête d'Âmol dans l'article du Thabarestân. C'est là que se fabriquent les plus fameux tapis pour la prière (*sidjadè*) et d'autres tapis plus grands et d'un beau travail. Dans les premiers temps de l'islamisme, les habitants y entretenaient une garnison de mille hommes. Plusieurs savants sont originaires de cette ville, mais presque tous ont pris pour nom ethnique le nom plus général de *Thabari.* Le plus célèbre est Abou Dja'far Mohammed ben Djerir et-Thabari, auteur d'un commentaire et d'une chronique très-estimés. Il était né à Âmol, et sa famille en était originaire; voilà pourquoi Abou Bekr Mohammed ben el-'Abbas el-Kharezmi, né aussi à Âmol, et qui se vantait de descendre de cette famille, a dit (mètre *wafir*):

بآمل مولدى وبنو جرير فاخوالى ويحكى المرء خالَه
فها انا رافضىّ عن تُراث وغير رافضىّ عن كلالَه

Je suis né à Âmol; les fils de Djerir sont mes oncles. et l'homme imite toujours ses aïeux; || ainsi, je suis rafédhite par héritage direct; les autres rafédhites ne sont que des héritiers éloignés.

Il y a dans ces vers[1] un mensonge, car Abou Dja'far n'était pas rafédhite; c'est une calomnie que la jalousie inspira aux hanbalites et que Kharezmi, hérétique passionné et très-enclin à la médisance, s'est empressé d'accueillir pour les besoins de sa cause. Thabari mourut l'an 310. — Ahmed ben Haroun *el-Âmoli.* — Abou Ishak Ibrahim ben Beschar *el-Âmoli* enseignait la tradition à Djordjân d'après Yahia ben Abdek. — Zerât ibn Ahmed ben Hischam Abou Âçem *el-Âmoli,* qui enseignait aussi à Djordjân, a formé plusieurs docteurs contemporains. — Isma'il ben Abou'l-Qaçem, surnommé le *Sunnite deilemien,* qui accorda à Abou Sa'd es-Sem'ani le diplôme de licence, et mourut en 529 ou 527, etc. etc.[2] — C'est à Âmol que se disait la khotbah pour tout le Tha-

[1] Dans ses Séances des Croyants, Nour Allah cite ce passage de Yaqout et le réfute avec chaleur; selon lui, notre géographe a commis une erreur évidente en confondant le célèbre historien Thabari, qui, en effet, n'était rien moins que schiite, avec un dialecticien du même nom également originaire d'Âmol, Mohammed ben Djerir Thabari, auteur du livre *Moustarschid* ou «de la Direction,» et du «Livre de l'élucidation» (*Kitab el-idhah*), ouvrages consacrés à la défense du schiisme. Quelle que soit la valeur de ce témoignage, ce passage du *Mo'djem* n'en est pas moins curieux, parce qu'il prouve que Yaqout, s'il s'est montré souvent favorable aux partisans d'A'li, était bien éloigné d'adopter ouvertement leurs croyances.

[2] Trois poëtes persans sont cités par les

barestân, et c'est de là que les redevances du pays étaient envoyées au roi de Kharezm, A'la ed-Din Mohammed. Cet usage fut observé jusqu'au moment où ce prince s'enfuit devant les Tartares et mourut (en 617). Son successeur fut son fils Djelal ed-Din; j'ignore entre les mains de qui passa le pouvoir après ce prince.

آباده *Âbadeh.*

Petite ville du Fars défendue par une forteresse[1]; elle est arrosée par le fleuve Kourr et produit du blé et des vignes. Cette localité, dont plusieurs bourgs dépendent, paye au fisc 25,500 dinars. (*Nouzhet.*)

ابان *Abân.*

Petite ville du Kermân près de Roudân.

ابرشتويم *Ebreschtewim.*

Montagne près de Bedd (بذّ), territoire de Mouqân, province d'Azerbaïdjân. C'est là que résidait Babek el-Khorrèmi. Abou Témam a cité ce nom dans des vers faits à la louange d'Abou Sa'ïd Mohammed et-Thigri (mètre *wafir*) :

وفى ابرشتويم وهضبتيها طلعت على الخلافة بالسعود

C'est dans Ebreschtewim et ses deux collines que tu as apparu au khalifat, en lui apportant le bonheur.

أبرشهر *Ebreschehr.*

Nom donné à la ville de Niçabour, composé de *ebr,* nuage, et de *schehr,* ville, en langue persane; je pense que ce n'est qu'une épithète spéciale à cette ville. Sekri, dans son Histoire de Malek ibn Zobeïr, rapporte le trait suivant : «Mo'awiah avait donné à Sa'ïd ben 'Othman ben Affan le gouvernement du Khoraçân. Ce dernier, après avoir pris plusieurs villes importantes, rencontra Abou Khordabah el-Açem et Malek ben Zeïd el-Mazeni, qui tous deux dévalisaient les voyageurs; il les invita à l'accompagner. El-Mazeni y consentit; mais bientôt, voyant que Sa'ïd ne lui donnait rien de ce qu'il lui avait promis,

Tezkereh comme originaires d'Âmol : Mohammed le Soufi, qui consacra une partie de sa vie à recueillir les anciennes poésies du pays; Mewla Qaymi et le scheikh Refiqi.

[1] Cette place, dit Hamd Allah dans un autre passage, est une des plus petites du Fars, mais elle peut très-bien soutenir un siége.

il en conçut du ressentiment, le laissa continuer sa route et revint sur ses pas. Arrivé à Ebreschehr, *qui est la ville de Niçabour,* il tomba malade et composa une élégie sur sa propre mort, où il disait (mètre *thawil*) :

وللّه قبرٌ في خراسان ادركت   نواحيه اقطار العلى والمآثر
مقيم بادنى ابرشهر وطوله   على قصو افاق البلاد الظواهر

Que Dieu bénisse dans le Khoraçân une tombe qui s'élève jusqu'aux dernières limites de la gloire et de la grandeur; || cette tombe, enfouie dans un coin d'Ebreschehr, s'étend (par sa réputation) jusqu'aux horizons les plus reculés du monde connu.

(Voy. l'article Khoraçân.) On écrit quelquefois *Berschehr,* en supprimant l'*elif.*

ابرقوه *Eberkouh.*

C'est ainsi qu'Abou Sa'd écrit ce nom; d'autres l'écrivent *Eberkouieh* (ابرقويّه), mais les Persans disent *ver kouh* (وركوه pour بركوه), ce qui signifie, sur la montagne. C'est une ville connue du Fars, canton d'Isthakhr, non loin de Yezd. Abou Sa'd prétend qu'Eberkouh est une petite ville du territoire d'Ispahân, à 20 farsakhs de cette ville; mais cette opinion est erronée et contraire à l'étymologie persane. Abou'l-Haçan Hibet Allah ben el-Haçan est originaire de cette ville; ce jurisconsulte mourut en 518. Voici ce que dit Isthakhri : «Eberkouh est sur l'extrême frontière (orientale) du Fars, à 3 ou 4 farsakhs de Yezd; son territoire est fertile et la vie y est abondante. Elle a en étendue le tiers d'Isthakhr. Les maisons sont d'une forme cintrée, comme celles de Yezd. Bien qu'il n'y ait près de la ville ni arbres, ni jardins, le sol est productif, et les denrées y sont à bas prix[1].» On voit près de là une colline de couleur cendrée, et les habitants prétendent que ce sont les vestiges du feu qu'Abraham alluma pour Berdah et Selamah. Mais j'ai lu dans l'*Abestaq* (كتاب الابستاق),

[1] Voyez le texte publié par M. Moeller (*Liber climatum;* Gotha, 1839, p. 63). Je crois devoir rappeler ici ce qui a été dit dans la préface de ce livre : les variantes importantes qui existent entre les citations faites par Yaqout et le texte autographié permettent de supposer que l'auteur du *Mo'djem* avait sous les yeux une rédaction différente et souvent moins correcte. La publication du texte d'Isthakhri me dispense de relever ces leçons. — D'après le *Zinet el-Medjalis,* cette ville était jadis placée sur le versant de la montagne, et c'est de là que lui vient son nom; plus tard, elle fut rebâtie dans la plaine. «Le climat de ce pays est tempéré; le sol, arrosé par des canaux, produit de bons fruits et une espèce de grenade sans grains. Les habitants sont humbles et pieux; ils s'adonnent à des métiers manuels. Parmi les curiosités de la ville, on cite le tombeau de Thaous el-Hare-

qui est un livre de la religion des *Madjous* (Guèbres), la tradition suivante : «Sôda, fille de Tebba, épouse de Keï-Kaous, devint amoureuse de Keï-Khosrou, fils de ce roi, et chercha à le séduire. Irritée des refus du jeune prince, elle l'accusa devant son père d'avoir tenté de la déshonorer. Keï-Khosrou, pour prouver son innocence, fit préparer un vaste bûcher sur l'Eberkouh et dit : «Si je suis innocent, je passerai à travers les flammes de ce bûcher sans en «souffrir; si je suis coupable, le feu me dévorera.» L'épreuve eut lieu; il sortit du bûcher sain et sauf, et dissipa les soupçons qui planaient sur lui. Les cendres de ce bûcher ont formé un monticule élevé, et les habitants le nomment aujourd'hui *la Montagne d'Abraham* [1]. Mais Abraham n'est jamais venu en Perse et s'est arrêté dans le pays de Mossoul ou dans le pays de Babylone. Cependant, j'ai lu quelque part qu'il vint à Eberkouh et que ce fut lui qui défendit aux habitants de se servir de bœufs pour le labour; et, en effet, cet animal n'est jamais attelé à la charrue, bien qu'il y en ait grand nombre de troupeaux dans ce pays. Abou Bekr Mohammed, fils d'un individu nommé *Harbi le Schirazien,* m'a assuré qu'il avait séjourné trois fois en différentes saisons à Eberkouh, et qu'il n'avait jamais vu la pluie tomber dans l'intérieur de la ville, ce que les habitants attribuent aux prières d'Abraham. — C'est de cette ville qu'est originaire Abou'l-Qaçem 'Ali ben Ahmed, vézir de Béha ed-Dôoleh, fils d'Adhed ed-Dôoleh, le Boueïhide. — El-Isthakhri, en évaluant la distance qui sépare Yezd de Sabour, ajoute : «De Adkharah (اذخره) à Yestadrân (يستاذران), il y a un jour de marche. Ce village a environ 300 âmes : l'eau y arrive par des canaux et arrose les champs, les jardins et les vignes. De là à Eberkouh, une autre journée de marche, mais plus courte. C'est un bourg florissant qui a 700 habitants; il est bien arrosé, et ses champs sont très-fertiles. On va d'Eberkouh à Radouneh (رادونه), ensuite à Riken (ريكن), à Turschisch (ترشيش),

meïn. On assure que, toutes les fois qu'on a voulu recouvrir ce monument d'une toiture, elle s'est écroulée aussitôt; il est même impossible de le surmonter d'une tente. Une tradition rapporte que les juifs qui demeurent plus de quarante jours à Eberkouh sont frappés de mort subite; aussi n'en voit-on que rarement dans ce pays, et ils ne font qu'y passer.» (*Ibid.*) — «Dans les dépendances de la ville, dit Mustôfi, est le bourg de Feragha, où croissent de magnifiques cyprès aussi célèbres, de nos jours, que l'étaient ceux de Balkh ou du Kachmir, à l'époque des Keyâns. L'impôt de cette contrée s'élève à 144,000 dinars.»

[1] L'auteur du *Heft Iqlim* dit qu'il existe une autre tradition d'après laquelle cette colline aurait conservé le nom de *Bûcher de Siavusch* (IIIe climat).

et enfin à Djoundisabour.» Cet Eberkouh est un autre village qu'il faut se garder de confondre avec celui dont nous venons de parler.

أَبَرْدَه *Eberdeh.*

Bourg dans le voisinage de Thous; patrie de Scheikh Béha ed-Din 'Omar. (Extrait du *Tahqiq.*)

ابزار *Abzar.*

Cette bourgade, située à 1 farsakh de Niçabour, a vu naître Hamid ben Mouça et Ibrahim ben Hamed *el-Abzari,* le libraire (ورّاق). Ce dernier passa sa vie entière à voyager pour recueillir les traditions; il étudia à Niçabour et à Niça, se rendit ensuite dans l'Iraq, y suivit les leçons d''Abd Allah ben Mohammed ben el-'Aziz. Dans l'Aldjezireh, il écrivit sous la dictée d'Abou Arouba el-Hirafi. En Syrie, il suivit les cours de Mekhoul el-Birouni, etc. et, dans le Khoraçân, de Haçan ben Sofian et d'autres docteurs; à Baghdad, il écouta Abou'l-Qaçem el-Baghawi et Mohammed el-Baghendi. Il réunit une collection de hadis sous le titre de الحديث الكبير et consacra sa longue existence à ses élèves et aux intérêts de la tradition. Il mourut le 5 de redjeb 364, âgé de quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept ans.

ابزقباذ *Ebezqobad.*

C'est ainsi que j'ai vu ce nom écrit par plusieurs auteurs; d'autres l'écrivent par un ز à la fin. Kobad ben Firouz, père d'Anouschirwân le Juste, régna sur la Perse. Il sera fait mention de ce lieu au mot Misân, en supposant qu'il est dans le voisinage de Misân et de Destmisân. Selon Helal ben Mouhsen, dont j'ai consulté le manuscrit, Bezqobad (*sic*) est dans le canton de Misân, entre Basrah et Waçeth; mais Ibn Faqih et d'autres écrivent Ebezqobad et le placent près de Erradjân, entre Ahwaz et le Fars (voyez le mot أرّجان). Les livres de la Perse disent que Kobad bâtit Ebezqobad, qui est la ville d'Erradjân, et y transporta les prisonniers qu'il avait faits à Hamadân. — Abou Zakaria es-Sadji dit, dans son Histoire de Basrah, qu''Otbah ben Ghazwan, après la conquête de Eilah (ايله), s'empara de Destmisân, puis vint assiéger Ebezqobad, qu'il conquit également. L'orthographe de ce mot lui a été donnée par Abou'l-Haçan ben el-Ferat. — Si ces deux relations sont vraies, il faut croire qu'il s'agit d'une ville qui n'est pas la ville d'Erradjân.

ابند *Abend.*

Lieu connu, dans le district de Djoundi Sabour, près d'Ahwaz. (*Nasr.*)

أَبْهَر *Abhar.*

1° C'est une ville connue, située entre Qazwin, Zendjân et Hamadân, du côté des montagnes. Les Persans la nomment *Avhar* (اوهر) et prétendent que ce nom vient de آب, eau, et de هر, meule, c'est-à-dire, l'eau du moulin. Voici en quelles circonstances elle fut conquise : L'an 24 de l'hégire, Moghaïrah ben Scha'bah gouvernait Koufah; Djerir ben 'Abd Allah commandait à Hamadân, et el-Béra ben Ghareb, à Rey. Ce dernier fut chargé par 'Othman ben Affan de conquérir ce pays; il marcha contre cette ville avec Henzalah ben Zeïd el-Djebeli et l'assiégea. C'était une place bien fortifiée, bâtie, dit-on, par Sabour Zou'l-Aktaf[1], qui l'éleva sur un terrain arrosé par des sources nombreuses qu'il obstrua à l'aide de peaux de bœuf et de laine. Les habitants opposèrent d'abord une résistance énergique; mais ils se virent obligés de demander l'*aman,* qui leur fut accordé aux conditions que Hodhaïfah, fils de Yeman, avait imposées aux habitants de Néhawend. De là, Béra marcha contre Qazwin, qu'il emporta d'assaut. Abhar est à 15 farsakhs de Zendjân et à 12 farsakhs de Qazwin. Plusieurs docteurs du rite malekite y sont nés et ont adopté les opinions de Malek ben Anas; tels sont : Abou Bekr Mohammed ben 'Abd Allah .....et-Temimi, le jurisconsulte, auteur de plusieurs livres relatifs à la secte de Malek; il se distingua par son savoir, sa piété et sa dévotion, et refusa la charge de qadhi à Baghdad. Il mourut au mois de schawal 375; il était né l'an 289.

[1] L'opinion la plus répandue chez les Persans est que Abhar fut fondée par Keï-Khosrou, fils de Siavusch, et que sa forteresse, commencée par Darius, fut terminée par Alexandre. Sur ses ruines s'éleva plus tard la citadelle connue sous le nom de *Haïderieh,* parce qu'elle est due à Beha ed-Din Haïder, de la famille de Nouchtegîn Schirgir le Seldjouqide. «Abhar, dit Mustôfi, est le chef-lieu d'un canton de vingt-cinq bourgs qui paye au fisc 14,000 dinars. L'enceinte de cette ville a 5,500 pas; le climat est froid; le territoire est arrosé par une rivière qui en prend le nom; elle sort des environs de Sulthanieh et se dirige vers Qazwin. Il produit du blé et d'excellents fruits; mais le pain y est de mauvaise qualité, et la récolte du coton médiocre. Les poires et les cerises d'Abhar sont renommées. Les habitants ont le teint blanc et passent pour avoir un caractère léger; ils appartiennent à la secte de Schafey.» (Ms. 139, fol. 584.) — On peut consulter, sur cette ville, Chardin, *Voyage en Perse*, t. II, p. 383; Pietro della Valle, t. V, p. 58.

— Abou Bekr[1] Mohammed ben Thaher, qu'on nomme aussi 'Abd Allah, fut un des scheikhs soufis les plus célèbres; il était contemporain de Schibli et professait à la fois les sciences du culte extérieur et les doctrines de la voie spirituelle et de l'initiation. — Mohammed ben 'Yça el-Abhari résida à Qazwin, où il était chargé des aumônes et des châtiments; on le nomme aussi 'Abd Allah Saffar (صفّار). — 'Abd el-Wahed Abou Nasr ibn el-Haçan el-Moukri, né à Abhar, vint à Ispahân (en 443), où il dicta la tradition à plusieurs docteurs de cette ville. — Abou 'Ali Huçeïn ben 'Abd er-Rezzaq *el-Abhari* enseigna aussi à Ispahân. — 2° Abhar est aussi une bourgade aux environs d'Ispahân où sont nés plusieurs traditionnistes: Ibrahim ibn el-Hadjadj; — Ibrahim ben 'Othman; — Haçan ben Mohammed, mort en 293 (cités par Ibn Merdweïh); — Sehl ben Mohammed; — Mohammed ben el-Huçeïn Abou Dja'far, surnommé *le Père du scheikh,* mort à Baghdad; — Abou 'Abd Allah *el-Abhari* el-Ispahâni; — Mohammed ben Ahmed Saïdlani (الصيدلانى); — Abou Sehl el-Merzubân; — Mohammed ben 'Othman Abou Sehl *el-Abhari,* jurisconsulte digne de confiance; — Abou Dja'far Ahmed, le professeur (المؤدب); — Ibrahim ibn Yahia el-Hazouri; — Abou Zeïd Ahmed el-Medaïni; — Abou Bekr el-Haçan, le professeur; — Abou'l-'Abbas Ahmed, le professeur; — Abou 'Ali Haçan, dont le vrai nom est Huçeïn, mort au mois de redjeb 423; — Abou Moslem 'Abd el-Wahed; — 'Ali ben 'Abd Allah, surnommé *le Scheikh ancien;* — Abou'l-'Abbas 'Obeïd Allah; — Abou Mansour 'Abd er-Rahman, le moraliste; — Abou Bekr Mohammed ibn Fadar (ابن فادار), sous la dictée duquel Waçel ben Hamzah écrivait en 431; — Abou 'Ali Ahmed Thakéfi, nommé aussi *Ispahâni;* — Ahmed ben el-Haçan ben Fadar Abou Schoukr, dont les leçons font autorité dans les écoles d'Ispahân, mort en 455; — Abou Bekr Mohammed, petit-fils d'Ibn Madjeh, mort en 482 ou 481; — Abou Thaher Ahmed el-Moukry, etc.

[1] D'après le *Nouzhet*, le tombeau de ce scheikh est situé près de la ville et très-vénéré. Selon Ahmed Razi, il serait mort en 330. Le même biographe cite encore, parmi les célébrités de ce pays : Kemal ed-Din *Abhari,* ministre de Sulthan Arslan; — Nizam ed-Din, fils de Sa'd ed-Din, ministre de Sulthan Takasch; — Sa'd ed-Dôoleh le Juif, vézir d'Arghoun Khân; — Ethir ed-Din, savant écrivain, auteur du *Kitab el-Kechf,* sur la philosophie; du *Kitab Hedayeh,* etc.; — Refi' ed-Din, connu par ses travaux scientifiques; il a laissé une traduction d'Euclide, un traité d'arithmétique et un recueil de poésies persanes; il mourut retiré dans le Kermân, sous le règne de Ghazân Khân, etc.

ابيوَرد *Abiwerd.*

Les chroniques de la Perse disent que le roi Keï-Kaous donna en ferme un territoire situé dans le Khoraçân à Bawerd ben Djouderz (باورد بن جودرز), qui y construisit la ville nommée à cause de cela *Abiwerd*[1]. Elle est entre Serakhs et Niça. L'air y est malsain et l'eau mauvaise. — Le célèbre savant et poëte Mohammed ben Ahmed ben Mohammed el-Amoui el-Mo'awi (المُعاوى) est né à Abiwerd. Il était originaire de Koufen (كوفن), village des environs. Il cultiva avec succès toutes les sciences, la grammaire, la lexicographie, la généalogie et l'histoire; il était éloquent et rédigeait avec habileté; il a écrit sur toutes ces sciences et laissé aussi des poésies estimées. Il mourut à Ispahân, le 20 du mois de rebi' oul-ewel, l'an 507. — Le poëte Abou'l-Fath el-Bosti a dit de lui (mètre *thawil*) :

اذا ما سقى الله البلاد واهلها خصّ بسقياها بلاد ابيوردِ
فقد اخرجت شهمًا نظير ابى سعد مُبرّ على الاقران كالاسد الوردِ
فتًى قد سرت فى سرّ اخلاقه العُلى كما قد سرت فى الورد رايحة الوردِ

Dieu, en répandant la pluie de ses bienfaits sur le monde et ses habitants, a accordé à Abiwerd une pluie plus fécondante; || car cette ville a produit un homme de génie, tel que Abou Sa'd, et qui a dompté ses rivaux comme un lion à la fauve crinière. || La grandeur émane de ses plus intimes qualités comme le parfum s'exhale du calice de la rose[2].

Abiwerd fut conquise par 'Abd Allah, fils d''Amer, l'an 31 de l'hégire. D'autres historiens attribuent la prise de cette ville à Ahnef, fils de Qaïs, de la tribu des Temimites.

أُثُول *Outhoul.*

Nom d'une localité située dans le Khouzistân et signalée par une bataille qui y fut livrée, ainsi que le rapportent les récits des premières expéditions musulmanes. Ce fait est confirmé par le vers suivant de Solma ben La'ïn, qui accompagnait l'armée commandée par Abou Mouça el-Asch'ari (mètre *wafir*):

[1] D'après le *Heft Iqlim*, le nom de Bawerd lui est encore donné dans le pays. On appelle aussi *bawerdi* une espèce de ragoût qui a une grande célébrité en Orient. (*Ferheng Schoouri.*)

[2] Ces vers sont cités avec quelques variantes par Thalébi dans la quatrième partie du *Yetimet.* — Voyez aussi des fragments du même poëte dans le Journal asiatique, année 1853.

قتلناهم باسفل ذى أثولٍ بجنب النهر قتلاً عقبرى

Nous les avons exterminés au-dessous de Dhou-Outhoul, au bord du fleuve, comme l'a été 'Oqbera.

أُجان *Odjân.*

Petite ville de l'Azerbaïdjân, à 20 farsakhs de Tebriz, sur le chemin de Rey. Je l'ai vue; elle était jadis entourée de murailles qui maintenant tombent en ruines [1].

أَجْنِقان *Adjniqân.* (Voyez le mot الجِنقان *Âdjinqân.*)

احمد آباد *Ahmed-Âbâd.*

1° Village sur la frontière de la province de Niçabour, dans le voisinage du Riwend et du Beïhaq. — 2° Bourg à 3 farsakhs de Qazwin, bâti par Abou 'Abd Allah Ahmed ben Hibet Allah el-Komouni el-Qazwini.

اذربيجان *Azerbaïdjân.*

On écrit quelquefois *Azrabaïdjân*, comme le prouve ce vers de Schemmakh (شمّاخ) (mètre *thawil*) :

تذكّرتها وهنًا وقد حال دونها قرى أذْرَبِيجان المسالحُ والحالُ

La nuit je pensais à elle, mais je ne la voyais pas au milieu des belles aux cheveux bouclés, au visage orné d'éphélides, que je rencontrais dans les villages de l'Azrabaidjân.

Mais l'usage a prévalu en faveur de la première prononciation, en ajoutant un *medda* sur la première lettre. Selon un certain Mohelleb, que je ne connais pas, on doit prononcer *Azribaïdjân.* — Abou'l-'Oun Ishak ben 'Ali dit, dans son Calendrier : « L'Azerbaïdjân est dans le ve climat; sa longitude est 73°, et sa latitude, 40°. » D'après les grammairiens, le nom ethnique est *Azrémi* (اذرَمى) ou *Azrébi* (اذرَبى); car le mot *Azerbaïdjân* est un nom composé, et la forme du nom d'origine ne se rapporte qu'à la première moitié de ce mot. Quoi qu'il en soit, ce nom renferme cinq conditions qui le rendent indéclinable : 1° son origine étrangère; 2° sa détermination; 3° le genre féminin; 4° sa qua-

[1] Je présume que c'est la même ville que celle qui, dans quelques exemplaires du *Nouzhet*, est nommée احسنان. Mustôfi ajoute qu'on l'appelle aussi *Kiar-Khauneh* ou la Fabrique, à cause d'une mine de cuivre située dans le voisinage.

lité de nom composé; 5° l'addition de la finale ان; cependant, s'il cesse d'être déterminé par l'article, il devient déclinable, car les quatre autres conditions ne rendent indéclinables que les noms propres; autrement, il rentrerait dans la règle commune et serait comme le nom propre فاطمة, indéclinable en sa qualité d'adjectif féminin; ou comme le mot لُجَّام, indéclinable parce qu'il est à la fois étranger et adjectif; ou enfin comme كَشْمَان, qui ne se décline pas, en sa qualité d'adjectif terminé par ان. — Ibn el-Moqannâ dit que l'Azerbaïdjân tire son nom de Azerbâd (اذرباد), fils d'Ebrân, fils d'Aswed, fils de Sam, fils de Noé; d'autres disent d'Azerbâd, fils de Biourasf (ابن بيوراسف). *Azer* signifierait le feu, dans la langue des Mages, et *baïgan* (بايكان) aurait le sens de gardien ou de protecteur; ce mot voudrait donc dire gardien du feu, ou maison du feu. Cette opinion est très-vraisemblable, car les temples du feu sont très-nombreux dans ce pays. Il s'étend de Berda'h (بردعة), à l'est, jusqu'à Erzendjân (ارزنجان), à l'ouest; au nord, il touche au Deïlem et au Djebal; au sud, il va jusqu'à l'Iraq. C'est une vaste province, dont Tebriz est aujourd'hui le chef-lieu; autrefois c'était Méragha. Ses villes principales sont : Khouï, Selmas, Ourmiah, Ardebil, Merend, etc.[1] Une partie de ce pays consiste en montagnes. On y voit beaucoup de châteaux forts; le sol est fertile et les fruits y viennent en abondance. Je n'ai vu nulle part plus de jardins et autant de sources et de ruisseaux; aussi le voyageur n'a pas besoin d'emporter d'outres pour le voyage, car l'eau coule, pour ainsi dire sous ses pas, partout où il va, et cette eau est fraîche, douce et salubre. Les habitants sont beaux, assez bruns, et leurs traits sont délicats; ils parlent une langue nommée *el-*

[1] Voici la description que fait de ce pays un géographe contemporain des Sefevis; elle est presque conforme à celle de Mustôfi : «L'Azerbaïdjân est divisé en neuf districts et renferme vingt-sept villes. Le climat de ce pays est généralement froid, sauf quelques localités où il est tempéré; ses bornes sont l'Iraq persan, Moghân, le Gordjistân (Géorgie), l'Arménie et le Kurdistân; sa longueur, depuis Bakou jusqu'à Khelkhal, est de 95 farsakhs; sa largeur, de Badjrevân jusqu'à la Montagne Noire (*Kouhé Siah*), est de 55 farsakhs. La capitale ancienne était Méragha; et, de nos jours, c'est Tebriz; mais, depuis que les Turcs (روميه) s'en sont emparés, en 993, ils y ont construit une vaste citadelle, pour y loger une forte garnison, et la population se compose presque exclusivement de Turcs; il ne reste plus qu'un petit nombre de Persans, qui ont à supporter le joug le plus dur; quant à l'ancienne population, elle a été ou massacrée, lors du sac de la ville, ou emmenée prisonnière dans le pays de Roum ou de l'Iraq. Sous les Seldjouqides et les Atabek, l'impôt prélevé sur cette province était de 65,000 tomans.» (*Zinet el-Medjalis*, chap. IX.)

azerieh (الازريّة), qu'eux seuls peuvent comprendre; leurs mœurs sont douces et polies, mais ils sont enclins à l'avarice. La guerre et les discordes civiles y ont toujours régné; aussi presque toutes les villes tombent en ruines et les villages sont déserts. Cette province fait partie maintenant du royaume de Djelal ed-Din, fils de Mohammed, surnommé *A'la ed-Din* ou *Kothb ed-Din,* fils de Takasch-khân, roi du Kharezm. Sa conquête et sa conversion ont eu lieu sous 'Omar ben Khattab. Ce khalife, en envoyant Moghaïrah ben Scha'bah comme gouverneur à Koufah, lui remit une lettre qui donnait à Hodhaïfah ben el-Yeman le gouvernement de l'Azerbaïdjân. Celui-ci, qui était alors à Nehawend, marcha aussitôt sur l'Azerbaïdjân à la tête d'une armée nombreuse et s'arrêta d'abord devant Ardebil, qui est aujourd'hui comprise dans la province, et où s'étaient réunis les chefs persans (مرزبان) venus de Badjrewân, de Mimend, de Bedd, de Miândj et d'autres villes du voisinage. Ils combattirent avec énergie et firent ensuite la paix, en payant 800,000 drachmes (environ 8 millions), à condition qu'ils auraient la vie sauve, qu'on ne ferait pas de prisonniers, que les temples du feu seraient respectés, qu'on n'inquiéterait pas les Kurdes de Belaschdjân (بلاشجان), de Silân (سيلان), de Miândouzân (مياندوزان); et que les habitants de Schiz (شيز), en particulier, auraient le droit de chanter leurs complaintes (زفن) dans leurs fêtes religieuses, ainsi que de célébrer publiquement leur culte. De là Hodhaïfah marcha contre Mouqân et le Guilân, qu'il soumit au kharadj. Il fut ensuite destitué et remplacé par Otba' ben Farqad, qui vint de Moçoul ou de Schehrzour (شهرزور). Celui-ci révolta par sa dureté les habitants, qui, jusque-là, avaient respecté les clauses de la paix; il les soumit de nouveau et leur prit un butin considérable; il avait avec lui son fils 'Amrou le Dévot (عمرو الزاهد). — Wakédi prétend que ce fut Moghaïrah ben Scha'bah qui soumit l'Azerbaïdjân, en partant de Koufah, l'an 22; qu'il s'en empara de force et y établit le kharadj. — D'après Abou'l-Mounzèr Hischam ben Mohammed, qui s'appuie sur le récit d'Abou Moukhannaf, Moghaïrah ben Scha'bah conquit l'Azerbaïdjân, l'an 20 de l'hégire; mais les habitants se révoltèrent ensuite, et ils furent soumis par Ach'ath ben Kaïs el-Qendi, qui prit la place de Badjrewân et lui imposa les conditions dictées par Moghaïrah; elles sont encore en vigueur aujourd'hui. — Voici enfin le récit de Medaïni : « Lorsque les idolâtres s'enfuirent vers Nehawend, les troupes regagnèrent leurs foyers, à l'exception des gens de Koufah, qui restèrent avec Hodhaïfah. Ce fut à leur tête qu'il s'empara de l'Azerbaïdjân et imposa à ce pays une rançon de

800,000 drachmes. Lorsque Welid ben 'Akabah fut nommé gouverneur de Koufah, il destitua 'Otbah ben Farqad de son gouvernement de l'Azerbaïdjân. Les habitants se révoltèrent et furent soumis par Welid ben 'Akabah, l'an 25. 'Abd Allah ben Soheïl commandait l'avant-garde. Les musulmans prirent Mouqân et Thaïleçân, firent un grand nombre de prisonniers et un riche butin. Les conditions de la paix furent les mêmes que celles d'Hodhaïfah. »

اذكان *Edkân.*

Bourg du canton de Roudân (روذان), province du Kermân.

اذون *Adoun.*

Bourg près de Kasrân el-Kharidj, territoire de Rey; patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben el-Huçeïn ben Baba (بن بابا) ez-Zeïdi, maître d'Abou Sa'd. — (Voy. قصران.)

ارّان *Errân.*

1° Vaste province dont les villes principales sont : Djenzeh, que le vulgaire nomme *Guendjeh* (گنجه), Berda'h, Schemkour et Beïlaqân. Elle est séparée de l'Azerbaïdjân par le fleuve ar-Ras (الرّس l'Araxe)[1]. Tout le territoire arrosé par ce fleuve, au nord et à l'ouest, est de la province d'Errân; ce qui est à l'est dépend de l'Azerbaïdjân. Nasr met Errân dans l'Arménie. — 2° C'est aussi le nom d'une forteresse célèbre près de Qazwin.

اربعاء *Arba'.*

C'est ainsi qu'Abou'l-Haçan Mohammed ez-Zobeidi écrit ce nom, d'après les principes de Sibouweïh sur les déclinaisons; il cite un vers de Riadji qui confirme cette lecture, et remarque que c'est le seul nom propre de la forme افعلاء que l'on puisse citer. Il ajoute aussi qu'on l'écrit quelquefois *Orbou'a* (أَرْبُعاء). — C'est une petite ville, plus connue sous le nom de *Marché d'Arba'*[2], qui est bâtie sur les deux rives d'un fleuve dans le Khouzistân; elle possède en effet un marché. La portion orientale est plus florissante; elle a une mosquée principale (جامع).

[1] Les géographes persans disent que le pays d'Errân comprend tout le territoire renfermé entre l'Araxe et le Kourr.

[2] C'est en effet sous le nom de *Souq el-Arba'* qu'elle est désignée par la plupart des géographes. Dans le *Moschterik*, l'auteur la place à 6 farsakhs d''Asker-Mokrem.

اربَق Arbaq.

On écrit aussi *Arboq* أَربُق et *Arbak* اربك; mais il s'agit d'une autre ville. (Voir ci-après.) Elle est du territoire de Ram-Hormuz, dans le Khouzistân, et a vu naître Abou Thaher 'Ali ben Ahmed ben el-Fadhl. Voici ce que dit de lui Abou'l-Haçan Mohammed ben 'Ali el-Katib dans son livre intitulé كتاب المفاوضة : «J'ai recueilli des hadis de la bouche du qadhi Abou'l-Haçan Ahmed ben el-Haçan el-Arbaqi dans sa propre ville. Il y exerçait les fonctions de juge et remplissait aussi celles de prédicateur et d'imam pendant le mois de ramadhân. C'était un homme d'un mérite distingué. Les ennemis que sa supériorité lui avait créés cherchèrent à le perdre dans l'esprit du gouverneur et demandèrent qu'il fût destitué; mais la ville entière se révolta et empêcha cette mesure inique. A cette occasion, il adressa au prince des vers dans lesquels on lisait (mètre *kamil*) :

قُل للّذين تألّبوا وتحزّبوا   قد طبتُ نفسًا عن ولاية اربقِ
هبنى صددتُ عن القضاء تعدّيا   أأُصدّ عن حذقٍ به وتحقّقِ
وعن الفصاحة والنزاهة والنُّهى   خلقا خُصصتُ به وفضل المنطقِ

Dis à ceux qui se sont ligués contre moi et ont travaillé à ma ruine que je suis fort tranquille à l'égard d'Arbaq. || On peut m'enlever injustement ma charge; mais la prudence et l'expérience que j'apportais dans mes fonctions, || cette éloquence, cet esprit, cette sagacité, ce caractère, cette supériorité de langage, peut-on me les enlever?

اربُك Arbok (ou Arbak).

Canton de la province d'Ahwaz; il renferme des villages et des champs; c'est là que se trouve un pont célèbre dans l'histoire des premières expéditions et dans les guerres contre les hérétiques. Les musulmans prirent ce pays avant Nehawend, l'an 17, sous le khalifat d'Omar.

ارتيان Artiân.

Bourg du canton d'Ostouwa (أُستوا), province de Niçabour; patrie d'Abou 'Abd Allah Haçan ibn Isma'il ben 'Ali en-Niçabouri, mort après l'an 310.

ارّجان Erradjân.

Les Persans prononcent *Erghân* (ارغان). Abou 'Ali veut que ce nom soit *Erdjân*.

sur la forme فُعْلان, parce que la forme افعلان elle-même ne pourrait s'appliquer à ce cas; mais cette observation, judicieuse pour les noms d'origine arabe, ne peut être étendue à ceux qui sont d'origine étrangère, et c'est avec raison que le poète Mohammed ibn es-Seri a dit (mètre *wafir*) :

ارادَ اللّٰه ان يُجزى بُجيْرا   فسلّطنى عليه بأرّجان

Dieu a voulu humilier Bodjaïr, et il m'a donné pouvoir sur lui dans *Erradjân*[1].

D'après el-Isthakhri, Erradjân est une ville grande et florissante; elle abonde en palmiers et en oliviers; elle produit les fruits des climats chauds et des climats froids; son territoire est baigné par la mer; il s'étend dans l'intérieur et se divise en plaines et en montagnes[2]. L'eau y est abondante. Cette ville est à 60 farsakhs de Souq el-Ahwaz, à la même distance de Schiraz, et à une journée de marche de la mer. Elle fut bâtie, disent les Persans, par Qobad ben Firouz, père d'Anouschirwân le Juste. Ce prince, après avoir repris la couronne usurpée par son frère Djamasp, fit une expédition en Syrie et prit dans la province de Diarbekr deux villes, Miafareqin et Âmed, qui appartenaient aux Grecs. Il fit alors bâtir, entre la province du Fars et l'Ahwaz, une ville où il transporta ses prisonniers, et qu'il nomma *Ebezqobad* (voyez ce mot); c'est la ville actuelle d'Erradjân. Il en fit un département distinct, en y ajoutant des bourgs pris aux départements de Ram-Hormuz, de Sabour, d'Ardeschir-Khourreh et d'Ispahân. On prétend qu'Erradjân est mentionnée dans le récit de la conquête musulmane; mais j'ignore s'il s'agit de cette ville et si la tradition est authentique. On ajoute qu'au moment de la conquête ce territoire était morcelé et appartenait à Ispahân, à Isthakhr et à Ram-Hormuz, et que ce fut alors qu'il forma un département distinct dans la province du Fars. — Mohammed ben Ahmed el-Faqih tient de Mohammed ben Ahmed Ispahâni le détail suivant : «Il y a à Erradjân une caverne dans laquelle coule une eau blanchâtre comme

[1] Le *Méracid* (édit. Juynboll) ajoute ces mots : le poète Motenebbi, dans ses vers, a écrit *Eradjân*, sans redoublement de la lettre *r*.

[2] Cf. *Liber climatum*, p. 64. Le *Nouzhet* nous donne à peu près les mêmes détails et il ajoute que ce pays est arrosé par la rivière Thab, sur laquelle est un pont nommé *Yekân;* le sol est fertile en dattes, grenades et plantes aromatiques. Erradjân était précédemment une grande ville, chef-lieu d'un riche canton; mais les Ismaéliens, en s'en emparant, l'ont ruinée, et cette ville a eu aussi beaucoup à souffrir du voisinage de plusieurs forteresses, comme celles de *Thonbour* et de *Dizkelat*, dont les sauvages habitants l'ont assaillie à diverses reprises. Un musulman très-vénéré, le scheikh Abou'l-Haçan (ou Huçeïn), de Schiraz, est enterré dans cette ville.

du *raqi* (eau-de-vie blanche) et qui forme une excellente résine nommée موميا, pétrole. Cette caverne est fermée par une porte de fer sur laquelle est le sceau du sulthan, et elle reste close jusqu'à un certain jour de l'année. Ce jour-là, le qadhi et les scheikhs de la ville se réunissent devant cette caverne; la porte est ouverte en leur présence; un homme de confiance y pénètre nu et recueille tout ce qu'il peut emporter de cette substance, qu'il dépose dans un vase; c'est environ cent *miskals*. La porte est refermée avec le même soin jusqu'à l'année suivante, et la substance recueillie est portée au sulthan. Sa propriété est de guérir toute luxation et foulure dans les os; ainsi, dans l'exostose causée par la maladie nommée حكسة, pustule maligne, on boit cette substance, qui s'infiltre immédiatement dans la région du mal, et la guérison est presque instantanée.» — El-Isthakhri et Beschari placent cette caverne dans le territoire de Darabdjerd (voyez ce mot). Erradjân est à 26 farsakhs de Noubendjân (près de Schiraz), et entre ces deux villes est la jolie vallée de *Scha'b Bewân* (شعب بوّان), dont nous parlerons plus tard. Parmi les savants nés à Erradjân, on cite : Abou Sehl Ahmed ben Sehl; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben el-Haçan; — Abou Sa'd Ahmed ben Mohammed *el-Haleli?* (الحللى), mort en rebi' oul-ewel 606; — le qadhi Abou Bekr Ahmed ben Mohammed ben el-Huçein, poète connu qui fut juge à Touster, né vers 460, mort en 544.

ارجاق *Erdjaq* (et اباد *Abâd*).

Ce sont deux bourgs situés à l'ouest du mont Silân (Azerbaïdjân). Le second était appelé autrefois Schâd-Firouz, du nom de Firouz, fils de Yezdidjird, qui le bâtit. Le premier doit son origine à Qobad, son fils. Le climat est tempéré; le sol, arrosé par les eaux du Silân, donne du blé, des figues et des noix en abondance. Environ vingt villages en dépendent; le revenu est de 7,000 dinars. (*Nouzhet.*)

ارخُمان *Arkhomân.*

Petite ville du territoire d'Isthakhr, province du Fars.

أُرد *Ourd.*

Canton du Fars dont le chef-lieu est Timaristân (تيمارستان).

أُردَكان *Ourdegân.*

1° Bourg situé près de Schiraz. — 2° Localité voisine de Yezd. (Extrait du *Tahqiq.*)

اردبيل *Ardebil*[1].

Ville célèbre de l'Azerbaïdjân, chef-lieu de la province avant l'islamisme; longitude : 80°; latitude : 36° 33'; IVe climat. Abou'l-'Oun, dans son Calendrier, la place sous le 73° ½ de longitude et le 38° de latitude. J'ai visité cette ville l'an 617 (de l'hégire). Elle est très-vaste et très-spacieuse, arrosée dans l'intérieur et au dehors de ses murs par une multitude de ruisseaux. On n'y voit cependant aucun arbre fruitier, non plus que dans les environs, et les plantations n'y réussissent pas, malgré la salubrité de l'air, la douceur de ses eaux, la bonté du sol et les soins des habitants. C'est un fait surprenant et dont je ne puis me rendre compte. Tous les fruits lui viennent des localités situées derrière la montagne à environ une journée de marche. Elle est à deux jours de la mer Caspienne, et sur le chemin se trouvent des marécages très-boisés où les habitants se réfugient lorsque la guerre ou un autre fléau les y contraint; ils en tirent le bois dont ils se servent pour la construction de leurs canaux et de leurs puits. Ils sont très-industrieux, et chaque corps de métier travaille d'après des procédés particuliers au pays; cependant, les vêtements qu'on en exporte, même ceux de première qualité, ne sont jamais exempts de

[1] «Le district d'Ardebil renferme deux villes, Ardebil et Khelkhal; mais cette dernière est maintenant ruinée. Ardebil fut bâtie par le roi Keï-Khosrou, fils de Siavusch, au pied du mont Silân. Le climat y est très-froid; le blé est si abondant, que la moitié de la récolte suffit à l'alimentation et que l'autre moitié est abandonnée sur pied. L'eau qui arrose ce territoire provient du Silân; elle est douce et digestive, aussi les habitants ont-ils la réputation d'être de grands mangeurs. Ce pays ne produit que du blé et très-peu de fruits; il renferme cent villages. Sur le versant du mont Silân s'élève une forteresse redoutable qu'on nomme *Behmen-diz* ou *Rouyin-diz*. Ferdousi raconte dans son *Schah-Nameh* que, lorsque Keï-Khosrou et Feribourz, fils de Kaous, se disputaient le trône, on convint que la couronne appartiendrait à celui des deux princes qui s'emparerait de cette citadelle. Ce fut Keï-Khosrou qui en fit la conquête (voy. *Livre des Rois*, trad. par M. Mohl, t. II, p. 549). L'impôt de ce district est de 185,000 dinars d'or. Aux environs, on voit les tombeaux du célèbre soufi scheikh Safi ed-Din et de sa sainte postérité; c'est un lieu de pèlerinage, et les coupables qui se réfugient dans ce sanctuaire ne peuvent y être poursuivis.» (*Zinet el-Medjalis.*) — «La forteresse de Behmen est complétement ruinée aujourd'hui. Diz-Sendân, où fut tué Babek le Khorremite, est

défauts. J'ai demandé un jour à un ouvrier de me montrer un tissu sans défaut, et il m'a avoué que je n'en trouverais pas dans toute la ville. Les meilleures étoffes en ce genre proviennent de Rey, et j'ai pu m'en assurer chez les fabricants de cette ville. Les Tatares assaillirent Ardebîl après mon départ, et les habitants leur opposèrent la résistance la plus énergique; ils repoussèrent deux fois l'ennemi. A la fin, ils s'affaiblirent, et les envahisseurs prirent la ville de vive force et ne firent pas de quartier; un très-petit nombre de musulmans parvinrent à s'échapper. Les Tatares s'éloignèrent en ne laissant derrière eux qu'une ville ruinée et presque déserte; mais elle est redevenue aussi florissante et peut-être plus prospère qu'elle ne l'était avant l'invasion. On prétend que son premier fondateur est le roi Firouz, qui la nomma *Nadân-Firouz* (نادان فيروز). Abou Sa'd conjecture qu'elle doit son nom à Ardebil ben Ermini ben Lafthi ben Younân (اردبيل بن ارمينى بن لنطى بن يونان). — Le grand *rothl* d'Ardebil vaut 1,040 onces. — Deux jours de marche la séparent de Seraw (سراو); sept jours, de Tebriz; et deux jours, de Khelkhal (خلخال). Elle a donné naissance à plusieurs hommes qui se sont illustrés dans les différentes branches des connaissances humaines.

اردستان *Ardistân*[1].

Voici ce que dit el-Isthakhri : « Ardistân est une ville située entre Kaschân et Ispahân, à 18 farsakhs de cette dernière; 2 farsakhs la séparent de Ozwareh (أزوارة); elle est près du désert nommé *Solitude de Kerkes-Kouh* (مفازة كركس كوه);

située dans la montagne d'Ardebil, du côté du Guilân. » (*Nouzhet*, fol. 609.) — Hommes célèbres : le scheikh *Safi el-Haqq wed-Din* Abou'l-Fath Ishaq, de la famille du septième imam Mouça el-Kiazem; ce pieux personnage est mort le 17 de zil-hiddjeh 735; — son fils Sadr ed-Din Mouça, que l'émir Timour vint visiter dans son ermitage; — sulthan Djoneïd, issu de la même famille; — le scheikh Abou Zer'ah, soufi et thaumaturge en renom; — Khân Mirza, jurisconsulte estimé sous les princes Sefevis. (*Heft Iqlim.*) — On trouvera d'intéressants détails sur Ardebil dans les anciens Voyages de Pietro della Valle, t. V, p. 113, et d'Olearius, p. 625. — Voyez aussi le Journal de la Société de géographie de Londres, t. VIII, p. 32.

[1] « Ce canton renferme cinquante villages; mais le sol est aride et sablonneux; il produit cependant quelques fruits et notamment d'excellentes grenades. Isfendiar y avait bâti un pyrée qui avait une grande réputation pendant les siècles d'idolâtrie et qui attirait un grand nombre de pèlerins. » (*Nouzhet.*) — Patrie de Mawla Mohammed, astronome et nécromancien, qui vivait à la cour d'Ol-ough-Bey; Mirkhond en parle avec éloge dans le *Rouzet es-Séfa*; — de Mirza Qaçem et de Mawla Ghoubari, poëtes persans. (*Heft Iqlim.*)

ses édifices sont de forme cintrée; elle renferme de grands et beaux jardins. Elle est fortifiée, et dans chaque quartier se trouve un fort qui renferme un temple du feu. On dit qu'Anouschirwân y est né et qu'on y voit des restes de monuments élevés par lui. Les habitants sont intelligents et instruits; de gros bourgs dépendent de cette ville, et l'on y fabrique ces belles étoffes qui sont exportées dans le monde entier[1]. » Plusieurs docteurs et savants y sont nés : le qadhi Abou Thaher Zeïd ben'Abd el-Wehab, poëte et moraliste qui vint à Niçabour (voyez ce mot); — Abou Dja'far Mohammed ben Ibrahim, mort au mois de zil-qa'deh 415; — Abou Mohammed 'Abd Allah ben Youçef; — Ahmed ben Babweïh, qui habitait Sabour (Schapour), mort en 409.

اردشير خُرّة *Ardeschir-Khourreh.*

Nom persan composé qui signifie, la Splendeur d'Ardeschir (بهاء اردشير), qui est un de leurs rois. C'est un des plus beaux cantons du Fars; il renferme Schiraz, Djour (جور), Khaber (خبر), Mimend (ميمند), Simgân (صيمكان), Berdjân (برجان), Khâr (خوار), Siraf (سيراف), Kâm-Firouz (كامفيروز), Kazeroun (كازرون), etc. Beschari ajoute : « Ardeschir-Khourreh est un ancien canton limité par Nimroud ben Kanaan et peuplé par Siraf ben Fares. La plus grande partie de son territoire longe la mer. La chaleur y est excessive et les fruits sont très-rares. Le chef-lieu est Siraf et les principales villes sont : Djour, Mimend, Naboun, Simgân, Khaber, Khouristân (*sic*), Bendedjân (بندجان), Kourân (كوران), Schemsirân (شمسيران) et Zirbad (زيرباذ). » — D'après el-Isthakhri, ce canton est le plus grand du Fars après celui d'Isthakhr. Djour est la principale ville, et le canton de Fena-Khourreh (فناخُرّة) y est compris. Il y a de plus grandes villes que Djour, telles que Schiraz et Siraf; mais Djour a été considérée comme la principale, parce qu'elle fut bâtie par Ardeschir, qui en fit sa capitale, tandis que Schiraz, bien que le chef-lieu du Fars et le siége du gouvernement et de l'administration, est une ville moderne construite après l'apparition de l'islamisme.

[1] Le texte de Gotha présente des détails beaucoup moins circonstanciés. En voici la traduction exacte : « Ardistân est une ville entourée de murs; chaque quartier renferme une citadelle bien fortifiée. On voit encore dans cette ville des ruines qui datent de l'époque des adorateurs du feu, comme Enouschirwân et Kesra. On y remarque aussi des aqueducs d'un beau travail. Les habitants s'adonnent à l'étude des traditions, des belles-lettres et de la calligraphie. » (*Liber climatum*, p. 87.)

اردوال *Erdoual.*

Petite ville entre Waçeth, le Djebal et le Khouzistân; elle renferme plusieurs lieux de pèlerinage. On écrit aussi *Erdouân* (اردوان).

أردوباد *Ordoubâd.*

Ville de l'Azerbaïdjân[1]. (Extrait du *Tahqiq.*)

اردهن *Erdehn.*

Forteresse sur le territoire de Rey, dans le district de Denbawend et du Thabarestân, à trois journées de Rey.

أرز *Erz.*

Petite ville dans les premières montagnes du Thabarestân, du côté du Deïlem; elle a une citadelle très-bien fortifiée. On lit dans la Chronique d'Abou S'ad Mansour el-Abi (الآبى): « Cette forteresse est une des plus redoutables et des plus vastes du monde. Elle renferme des jardins et des moulins. Toutes les productions qui ne servent pas à la consommation de ses habitants sont portées à Awdieh (اوديه). »

ارزكان *Erzekân*[2].

Bourg du Fars situé, je crois, sur le bord de la mer. C'est le lieu de naissance d'Abou 'Abd er-Rahman 'Abd Allah ben Dja'far el-Erzekâni, docteur vénérable dont l'enseignement fait autorité. Il est mort l'an 314.

اررنان *Erzounân.*

Bourg près d'Ispahân, suivant la prononciation recueillie par Abou S'ad de la bouche du scheikh Abou Sa'd Ahmed ben Mohammed el-Erzounâni, surnommé *le Professeur aveugle*, mort en 453. — Patrie d'Abou Dja'far Mohammed ben 'Abd er-Rahman el-Hafez, mort l'an 317, célèbre par son éru-

[1] Hamd Allah Mustôfi ajoute que c'est un chef-lieu de canton, couvert de jardins et qui produit du blé et des fruits; il est arrosé par une rivière qui sort du mont Qiân et se jette dans l'Araxe.

[2] C'est probablement par suite d'une erreur typographique qu'on lit ارزكس dans l'édition du *Méraçid* publiée par M. Juynboll, puisque la prononciation indiquée par l'auteur de ce lexique est conforme à celle de Yaqout.

dition et sa piété; il avait parcouru l'Égypte et la Syrie pour augmenter ses connaissances religieuses.

ارزنق آباذ *Erzenq-Âbâd.*

Bourg près de Merw-Schahidjân.

ارسابند *Ersabend.*

Autre bourg à 2 farsakhs de Merw-Schahidjân; il a donné naissance à plusieurs imams instruits, tels que Mohammed ibn 'Amrân et le qadhi Mohammed ben el-Huçeïn, du rite hanéfite, qui fut juge de Merw; c'était un ange sous la figure d'un docteur (*sic*).

أُرشَق *Orschaq.*

Montagne du pays de Mouqân, province de l'Azerbaïdjân, où est la ville de Bedd (voy. بذّ); patrie de Babek el-Khorremi.

ارغنداب *Arghendâb.*

Rivière et bourgade entre l'Iraq persan et l'Azerbaïdjân; elle a donné son nom à Khadjeh 'Ali *Arghendâbi.* (Extrait du *Tahqiq.*)

ارغيان *Arghiân.*

Canton de la province de Niçabour qui renferme, dit-on, soixante et onze villages. Le chef-lieu est Rawniz (راونير), patrie de el-Hakem Abou'l-Fath Sehl ben Ahmed, mort le 1er de moharrem 499, etc.

ارقانيا *Arqania.*

Un des noms donnés à la mer Caspienne (voyez ce mot) et mentionné par Aristote. (Extrait d'Abou'r-Rihan.)

ارك *Ark.*

Nom d'un vaste édifice à Zerendj, ville du Sedjestân, entre la porte de Kerkouieh (كركويه) et la porte de Bischek (بيشك)? C'était d'abord le trésor d''Amrou, fils de Leïs; on en fit ensuite le siége du gouvernement et la citadelle. C'est ainsi qu'il se nomme aujourd'hui.

أُرَم خاست *Ourem-Khast.*

D'autres auteurs prononcent *Ourm-Khast*[1]. C'est le nom de deux cantons du Thabarestân, Ourem-Khast inférieur et Ourem-Khast supérieur. Abou S'ad dit qu'Abou'l-Fath Khosrou ben Hamzah, surnommé *el-Ouremi el-Qazwini,* habitait Ourem, son pays, qui est voisin de la ville de Sarieh, dans le Mazenderân; c'était un homme lettré. (Voyez le mot suivant.)

أُرَم *Ourem* (ou bien *Ourm*).

Voici ce que dit el-Isthakhri : «Ourem est un pays du territoire du Thabarestân, voisin de Sarieh; ses habitants sont schiites. Les montagnes de فاذا وسبان (?), dans le Deïlem, renferment le bourg d'Ourem, qui est le séjour de leur gouverneur[2].» Ce bourg est à un jour de marche de Sarieh. Quant à Abou'l-Fath Khosrou, il est mentionné dans le livre d'Abou S'ad. — Je pense que cette localité est la même que celle qui est nommée Ourem-Khast.

أُرم *Ourm.*

C'est une localité dans l'Azerbaïdjân où se réunit l'armée qui marcha contre 'Amrou, fils d'el-Ass, au moment de la conquête. Celui-ci envoya contre l'ennemi Djerir ben 'Abd Allah el-Bedjeli, qui le repoussa et fit mettre en croix Sa'ïd, le chef des révoltés.

أُرميه *Ourmiah*[3].

Le grammairien el-Faressi permet de prononcer ce nom avec un ى quiescent ou bien en le marquant d'un *teschdid.* — C'est une grande et ancienne ville de l'Azerbaïdjân, à 3 ou 4 milles du lac qui porte son nom. On prétend que c'est la ville de *Zeradescht* (Zoroastre) et qu'elle a été fondée par les adorateurs du feu. Je l'ai visitée en 617. Elle se ressentait de la négligence ou de

[1] Le manuscrit du *Mo'djem,* conservé à Saint-Pétersbourg, porte *Ourem-Khasteh,* leçon qui paraît fautive. — Voyez Dorn, *Auszüge, etc.* p. 9.

[2] Voici le passage donné par le texte de Gotha : «Les montagnes de بادوسبان (*sic*) forment une contrée dont le chef habite un bourg nommé *Ourm* ou Mansoureh. Ce pays ne possède pas de chaire.» (*Liber climatum,* p. 89.)

[3] «Ourmiah, dit Mustôfi, est une assez grande ville qui a 10,000 pas de tour; elle est sur le bord du lac de Khadjent (بحيرۀ خجنت) ou lac d'Ourmiah; le climat est chaud et malsain. Ses jardins sont arrosés par des sources qui sortent de la montagne

la faiblesse de son chef, qui se nommait Uzbek ben el-Behlewân ben Aldekiz (Ildeniz) (وهو ازبك بن البهلوان بن الدكز). Elle est à trois jours de Tebriz et à sept d'Irbil. Quant au lac d'Ourmiah, il sera l'objet d'un article spécial. Le nom d'origine est *Ourmoui* (أرموى) ou bien *Ourmedji* (أرمجى). On cite parmi ceux qui se rattachent à cette ville : Abou 'Abd Allah Huçeïn ben 'Abd Allah, qui alla en Égypte et y mourut l'an 460; — Abou'l-Fadhl Mohammed el-Ourmoui el-Baghdadi, juge de Deïr el-'Ouqour (دير العقور), né en 459, mort en redjeb 547; il était de la secte de Schafey; — Modhaffer ben Youçef le Professeur; — son fils Younes, écrivain distingué, qui fut longtemps le chef des secrétaires du divan à Baghdad sous le khalife Naçer lid-Din Allah.

أرَنْبويه *Erenbouyeh.*

Bourg près de Rey, où sont morts Abou'l-Haçan 'Ali ben Hamzah el-Kiçay le Grammairien et Mohammed ben Haçan esch-Scheïbani le Jurisconsulte[1]. Ils furent enterrés dans ce village près d'une mosquée construite par Haroun er-Reschid. Ce prince fit la prière sur ces deux tombes et dit : « Aujourd'hui on a mis en terre la science de la langue arabe et la jurisprudence. » On prononce aussi *Renbouyeh*, en supprimant l'*elif hamzé*.

أرَن *Eren.*

Eren et *Scheren* (شَرَن) sont deux villes du Thabarestân.

أرْوَنْد *Erwend* (*Elvend*).

Nom d'une montagne riante et fleurie qui domine Hamadân. Les gens de ce pays ont sans cesse ce nom à la bouche; ils le mettent dans leur prose et dans leurs vers, proclament que cette montagne est la merveille de la Perse et que rien ne peut lui être comparé dans le monde entier. Une particularité

voisine et se jettent dans le lac; ils produisent de bons abricots, des poires dites *peïghemberi* et une sorte de raisin très-estimé qu'on nomme *khoulouqi*. Il y a même un dicton populaire dans le dialecte du pays pour désigner un homme beau mais mal vêtu, *Engouri khoulouqi betcheh dour der chiveh aïed*, ce qui signifie : C'est du raisin khoulouqi dans un panier troué. Les habitants sont sunnites. Cent villages d'un rapport considérable dépendent de ce canton, dont l'impôt est fixé à 74,000 dinars. » (Ms. 139, fol. 613.) — (Voir la description du lac au mot بحيرة.)

[1] La biographie de ce légiste, qui est une des gloires de l'école hanéfite, a été donnée dans le Journal asiatique, année 1851.

très-curieuse, c'est que les sources, au lieu de jaillir du pied de la montagne, coulent seulement au sommet. Un habitant d'Hamadân fut rencontré par Abou 'Abd Allah Dja'far, fils de Mohammed es-Sadeq (sur qui soit le salut!), qui lui demanda d'où il était. — «De la montagne,» répondit celui-ci. — «De quelle ville? — D'Hamadân. — Connais-tu, demanda l'imam, la montagne qu'on nomme *Rawend* (راوند)? — Que ma vie soit votre rançon! répondit l'étranger, on la nomme *Erwend*. — Soit, reprit Dja'far, mais elle renferme une source qui sort du paradis.» Les habitants sont convaincus que ces paroles s'appliquent à une source qui jaillit, au sommet de la montagne, d'une fente de rocher et qui ne coule chaque année qu'un nombre limité de jours et à époques fixes. L'eau en est très-douce et très-fraîche. On peut en boire, disent-ils, plus de cent *rothls* sans en être incommodé, et on éprouve même le désir d'en boire davantage. Lorsque l'époque de son interruption est arrivée, elle tarit et ne dépasse pas d'un jour la durée ordinaire de son apparition. Elle est très-bienfaisante pour les malades; aussi en vient-il de tous côtés, et on prétend qu'elle coule avec plus ou moins d'abondance selon que le nombre des buveurs est plus ou moins grand. — Les poëtes d'Hamadân ont tous célébré à l'envi les beautés de leur montagne. On cite, entre autres, les vers d''Abd Allah el-Miandji et ceux de Mohammed ben Beschar el-Hamadâni, dont voici un fragment (mètre *bassith*):

سقيًا لظلّك يا أَروندَ من جبل   وان رمينـاك بالـهجران والملل

هل يعلم الناس ما كلّفتنى حججًا   من حُبّ مائك اذ تشفى من العلل

لا زلتَ تكسى من الانوآء اردية   من ماضرٍ انقٍ وناعمٍ خضل

حتّى تزور العذارى كلّ شارقة   افناء سفحك يستصبينَ ذا الغزل

Bénie soit ton ombre, montagne d'Erwend, à qui j'ai jeté un adieu douloureux! || Peut-on savoir que de motifs j'ai pour regretter ta source qui guérit tous les maux? || Puisses-tu revêtir chaque printemps ta robe de verdure et de fleurs humides de rosée, || afin que les jeunes filles viennent le matin folâtrer à l'ombre de tes collines, comme de légères gazelles!

أَرْوَى *Erwâ.*

Village à 5 farsakhs de Merw. Patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben Mohammed *el-Erwâoui*.

اريوجان *Ariwdjân.*

L'orthographe de ce mot n'est pas fixée. D'après Mo'çer, c'est une jolie ville du canton de Maçebedân, à la droite de Houlwân (حلوان), quand on se dirige vers Hamadân. Elle est dans une plaine entourée de montagnes bien arrosées, couvertes d'arbres, et qui renferment du soufre, du vitriol (زاج), du borax (بورق) et du sel gemme. Ses eaux se jettent du côté de Bendendjeïn (بندنجين), où elles arrosent de vastes plantations de palmiers. Peu de farsakhs la séparent de *Redd* (الردّ), où est la tombe d'el-Mehdi.

ازادان *Azadân.*

Bourg près d'Ispahân. (Extrait du *Tahqiq el-'Yrab.*)

ازادمَردآباد *Azadmerd-Âbâd.*

Azadmérd, qui est ici un nom propre, signifie en persan, homme libre. — C'est une place forte du territoire d'Hamadân.

ازاد *Azad.*

Petite ville de l'Azerbaïdjân dont le vin est très-renommé; elle est arrosée par une rivière qui vient des monts Qyân et se jette dans l'Araxe. Ses habitants sont blancs et bien faits, mais méchants. (*Nouzhet.*)

ازادوار *Azadwâr.*

Petite ville, chef-lieu du canton de Djoueïn, province de Niçabour; c'est la première ville de cette contrée qu'on rencontre en venant de Rey. Je l'ai vue, et j'ai gardé le souvenir d'une ville peuplée, renfermant un bazar et des mosquées. Au dehors est un grand khân construit pour les voyageurs aux frais d'un marchand du pays. Sont originaires de cette ville : Abou 'Abd Allah Mohammed ben Hafs esch-Scharani en-Niçabouri, traditionniste accrédité, mort dans sa ville natale en 313; — Abou'l-'Abbas Mahmoud ben Mohammed; — Abou Hamid Ahmed ben Mohammed.

ازجاه *Ezdjah.*

Bourg dépendant de Djaberân, territoire de Serakhs. On cite, parmi les docteurs modernes qui en sont originaires : Abou Bekr Assram (اصرم) ben

Mohammed, célèbre par sa piété; il naquit vers l'an 470; — Abou'l-Fath Mohammed ben Ahmed le Prédicateur, imam de la mosquée d'Ezdjah; il eut parmi ses élèves Abou Sa'd; il est mort en 543; — Abou'l-Fadhl 'Abd el-Kerim, jurisconsulte schafeïte, mort en 483.

ازرميدخت Azremidokht.

Nom d'une princesse, fille d'Aberwiz (Perviz), qui régna pendant quatre mois après sa sœur Pourân (بوران) et mourut empoisonnée. Il est probable qu'elle a donné son nom à une petite ville voisine de Qirmisin (Kirmanschah). Plusieurs auteurs écrivent *Azermidokht,* et cette leçon paraît la meilleure.

أزم Azem.

1° Bourg près de Siraf, fertile et bien arrosé; patrie de Bahr ibn Yahia el-Faressi; — d'Abou'l-Haçan ben 'Ali el-Azemi, mort en redjeb, l'an 308. — 2° Azem est aussi une station entre Souq-el-Ahwaz et Ram-Hormuz, où est né Mohammed ben 'Ali, connu sous le nom de *Moubrimân* (مُبرمان) «le Grammairien»; il a constaté lui-même son origine dans ce vers (mètre *bassith*) :

من كان يأثر عن اباۤئه شرفًا   فأصلنا ازمٌ أُصْطُمّةُ الخوز

Que l'on se vante de ses ancêtres, moi je suis fier d'être né à Azem, le centre des habitants du Khouz (Khouzistân).

ازناو Eznaw.

Forteresse dans la province d'Hamadân, où est né Abou'l-Fadhl 'Abd el-Kerim, surnommé *el-Badi* (البادى?), jurisconsulte du rite de Schafey. On écrit aussi *Eznaweh* (ازناوه).

أُزواره Ouzwareh.

Petite ville de la province d'Ispahân, du côté de la plaine; patrie d'Abou Nasr Ahmed ben 'Ali, qui étudia les hadis sous Sirafi, en 531. Il fut gouverneur de sa ville natale, mais passa une partie de sa vie à Ispahân. Abou Sa'd fut un de ses élèves.

أزّه Ezzeh.

Localité dans la province du Fars.

أَسبار *Esbar.*

Village près de l'ancien quartier de Djey à Ispahân, qu'on nomme aussi *Esbarisch* (اسباريش). C'est la patrie d'Abou Thaher Sehl ben 'Abd Allah el-Ferhân le Dévot, mort en odeur de sainteté, l'an 286.

أَسبَهْبُذ *Esbehboud*[1].

C'était le nom particulier des rois du Thabarestân, comme *Kesra*, pour les rois de Perse, et *Qaïçar*, pour ceux du pays de Roum. Le Thabarestân est quelquefois désigné par ce nom, sans doute à cause de ses rois. Ce mot s'écrit aussi avec un ص.

إسبيذرُستاق *Isbid-Roustaq,*

C'est-à-dire le Canton Blanc (رستاق سفيد). Ce canton, de la province de Qouhistân, renferme plusieurs bourgs; il dépend du district de *Fehlewa* (فهلوا), que Hamzah cite comme étant le nom du territoire d'Ispahân.

إسبيذروذ *Esbid-Roud.*

Le Fleuve Blanc (سفيد رود), rivière entre Ardebil et Zendjân, qui prend sa source dans le Deïlem et passe sous la forteresse nommée *Château de Sallar* (قلعة سلّار) (voyez le mot سميران). Cette rivière n'est pas navigable pour les grands bâtiments.

إسبيذهان *Isbidhân.*

Nom d'un endroit situé près de Nehawend.

أُستاذبَران *Oustadberân.*

Bourg près d'Ispahân.

أُستاذخُرذ *Oustadkhored.*

Village près de Rey.

[1] Une ville du Guilân a conservé ce nom, qui s'écrit plus correctement أصفهبد. «C'est, dit Mustôfi, une ville d'une certaine importance, qui est le chef-lieu d'un canton de cent villages; elle produit du riz, du blé, des fruits, et paye au fisc 29,000 dinars.» (Ms. 139, fol. 687.)

أُستارقين *Oustarqin.*

Je pense que c'est un bourg dépendant d'Hamadân, où est né Ahmed ibn el-'Abbas, dont l'enseignement s'est répandu en Syrie et en Égypte.

اسِتان البَهقُباذ *Asitân el-Behqobad.*

Il y a trois localités de ce nom distinguées par l'épithète de *Supérieure,* de *Moyenne* et d'*Inférieure;* nous en parlerons au mot بَهقُباذ.

اسِتان سو *Asitân-Sou.*

Hamzah ben el-Haçan a appris de Abou's-Seri Sehl que ce nom désignait tout le territoire du Djebal, comprenant dix cantons.

استانه *Asitaneh.*

Canton du Khoraçân, et probablement du territoire de Balkh. — En sont originaires : Abou's-Sa'dat Hibet Allah ben 'Abd es-Samed; — Abou Bekr Mohammed Mekki, son fils; — Abou'l-Haçan 'Ali ben As'ad le Tailleur, mort en rebi' oul-ewel 602.

استر آباذ *Aster-Âbâd.*

1° Ville grande et connue qui a vu naître des savants qui se sont illustrés dans toutes les sciences. Elle est située dans le Thabarestân, entre Sarieh et Djordjân; v° climat; longitude : 79° 50'; latitude : 38° $\frac{3}{4}$. — En sont originaires : Abou Nasr Sa'd ben Mohammed el-Mouthrifi, juge de cette ville, qui laissa une grande réputation de science et d'intégrité; il mourut à Âmol en 505; — Abou Na'im 'Abd el-Melik ben Mohammed, auteur du livre intitulé كتاب ة الجرح والتعديل, mort en 380, à quatre-vingt-trois ans; — le qadhi Abou Mohammed Haçan ben Huçein, homme pieux et zélé pour la tradition; il voyagea longtemps, connut les principaux scheikhs soufis de son temps et se fixa enfin à Baghdad, où il mourut en 412. — 2° Nom du district de Niça, d'après Ibn el-Benna.

أُستُن آباذ *Oustoun-Âbâd.*

Forteresse du Thabarestân, à 10 farsakhs de Rey. (Voy. le mot استناوند.)

أُسْتُوا *Oustouwa.*

Canton de la province de Niçabour; ce nom désigne, dans le dialecte du Khoraçân, *un lieu élevé et exposé au soleil.* Il renferme quatre-vingt-treize villages, et Khabouschân est son chef-lieu. (Extrait d'Abou'l-Qaçem el-Beihaqi.) — Abou Sa'd dit qu'Oustouwa est un canton important et très-peuplé; il touche à Djordjân, et on confond souvent ces deux noms. — En sont originaires: Mohammed ben Bestam, qui fut juge de Niçabour et transmit cette dignité à ses descendants; il mourut en 432; — 'Omar ben 'Akabah en-Niçabouri, disciple d''Abd Allah ben Mubarek; il est cité dans la Chronique de Niçabour par Abou 'Abd Allah.

أُسْتُونَاوَنْد *Oustounawend.*

(D'autres écrivent *Oustoun-Âbâd.*) Forteresse célèbre dans le district de Denbawend, province de Rey. On la nomme aussi *Djerhoud* (جرهُد). Elle est très-ancienne et a été très-bien fortifiée. On prétend qu'elle existe depuis plus de trois mille ans et que, au temps du paganisme, elle était la place de guerre du *mesmogân* (مَسمغان) de ce pays. Ce mot, qui désigne le grand prêtre de la religion de Zoroastre, est composé de *mes* (مه?), grand, et de مغان, qui signifie *madjous,* mage. Khaled l'assiégea et anéantit la puissance du dernier d'entre eux. Il lui enleva ses deux filles, les conduisit à Baghdad, et les offrit à Mehdi. L'une d'elles, qui se nommait Bahrieh, mit au monde Mansour ben el-Mehdi; l'autre eut également un fils du khalife. — Cette forteresse fut souvent réparée et ruinée. Abou Saghani, chef de l'armée du Khoraçân, la détruisit vers l'an 350. — 'Ali ben Kamileh le Deilemite la releva et y déposa ses archives et ses trésors. Elle tomba avec tout ce qu'elle renfermait entre les mains de Fakhr ed-Dôoleh le Boucihide. Les Bathéniens (Assassins) l'occupèrent pendant un laps de temps. Enfin, en 506, le sulthan Mohammed, fils de Djelal ed-Dôoleh Melik Schah, envoya contre cette place l'émir Sonqor (Aqsonqor) Koutchek (كُكجك) (*sic*), qui s'en empara et la détruisit. Je ne sais ce qu'elle est devenue depuis cette époque.

إِستيا *Istia.*

Ville connue dans le pays de Ghour, entre Herat et Ghaznah. (Voy. غور.)

اسد آباد Ased-Âbâd.

1° Petit canton renfermant vingt-cinq villages, sur le territoire d'Hamadân. Climat tempéré; sol fertile arrosé par les sources de l'Alvend et par des canaux; il produit du blé, du coton et du raisin. (*Nouzhet.*) — 2° Ville fondée par Açed ben Dhou's-Serou et quelques tobba's; elle est à un jour de marche d'Hamadân, vers l'Iraq; à 3 farsakhs des *Cuisines du Khosroès* (voyez le mot مطابخ), et à 4 farsakhs du château des Voleurs. Parmi les savants et les docteurs qui en sont originaires, on remarque 'Abd Allah ben 'Abd el-Wahid el-Hafez, mort en 347. — 3° Bourg du canton de Beihaq, province de Niçabour, fondé par Açed ben 'Abd Allah el-Qousri en 120, lorsque ce chef gouvernait le Khoraçân pour son frère Khaled, sous le règne de Hischam ben 'Abd el-Melik.

اسفانبر Esfanebr.

(On écrit aussi *Esbanebr.*) C'est une des sept villes connues sous le nom de *Villes de Kesra* (مدائن كسرى) dans l'Iraq. Son nom primitif a dû être *Esfabour* (اسفابور). Elle possédait le grand portique royal (Eïwân) dont on voit encore quelques vestiges.

اسفجين Esfadjin.

Bourg du territoire d'Hamadân où se trouve une tour célèbre nommée *Tour des cornes.* (Voyez le mot حوافر.)

إسفذن Isfedn.

Bourg près de Rey; patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben 'Ali, mort à Baghdad l'an 291.

اسفرايين Esferaïn.

Petite ville fortifiée de la province de Niçabour, à moitié route de Djordjân. Son ancien nom était *Mehrdjân* (مهرجان), qu'un de ses rois lui avait donné à cause de son aspect riant et fertile[1]. Ce nom est resté à un village des en-

[1] Ahmed Razi fait aussi l'éloge de cette ville et de ses environs, et dit qu'elle l'emporte sur Qaïn; ses poires et ses melons ont une grande réputation dans le Khoraçân. D'après Mustôfi, Esferaïn est une ville de moyenne grandeur, défendue par une forte-

virons. Abou'l-Qaçem el-Beihaqi assure que la forme ancienne était اسبرايين *Esberaïn,* mot composé de اسبر *esber,* bouclier, et de آيين, usage, à cause de l'usage que les habitants avaient de porter le bouclier, et qui remonte jusqu'à Isfendiar. Ce canton renferme, dit-on, quatre cent cinquante et un villages. On cite plusieurs imams célèbres qui y sont nés : Ya'qoub ben Ishaq, un des *hafez* les plus renommés; il voyagea beaucoup pour amasser des traditions, et mourut en 316; — Abou Ishaq Ibrahim, mort à Niçabour en 418; — Abou 'Awanah (ابو عوانه) Ishaq, dont l'*Isnad* fait autorité; il voyagea longtemps et fit cinq fois le pèlerinage de la Mecque; mort en 316; — le prédicateur Mohammed ben 'Ali, surnommé le *Fils du porteur d'eau* (ابن السقّا); il a écrit plusieurs livres de piété, a fréquenté les soufis les plus austères, et il est mort en 372, après de longs voyages; — Abou Hamed Ahmed ben Mohammed; il se rendit à Baghdad pour y enseigner le droit, en 364; son cours fut suivi par plus de sept cents docteurs; il mourut en 406.

أسفزار *Esfizar.*

Ville du Sedjestân [1], sur le chemin d'Herat. Elle a vu naître Abou'l-Qaçem Mansour ben Ahmed el-Mendjâni (المنجانى). Ce pieux docteur, remarquable par sa mémoire, son éloquence et son savoir, embrassa les opinions des soufis, et il devint le modèle des scheikhs. Humble et rigoureux pour lui-même, il ne craignait pas d'aller plaider la cause des pauvres et des opprimés devant les rois et de leur adresser des paroles sévères. Il a versé son sang pour la foi dans

resse nommée la citadelle d'or (*Qala'i zer*); au pied de cette forteresse coule une petite rivière bordée de noyers. Dans la grande mosquée, on voit un vase d'airain dont la circonférence est de douze *guez*. Environ cinquante bourgs dépendent de cette ville. Parmi les poëtes persans qui y sont nés on cite : le scheikh Hamzah Azeri, mort en 866; 'Yzz ed-Din Rafey, l'émir Humayoun et le juge Ahmed Fekkari.

[1] Hamd Allah Mustôfi la classe parmi les dépendances de la province d'Herat : « C'est, dit-il, une ville de médiocre grandeur, entourée de vergers et de vignes. Ses habitants sont sunnites et du rite de Schafey. » — Selon le *Heft-Iqlim,* son nom actuel est *Sebzar* (سبزر). On voyait jadis dans les environs une belle forteresse en pierre dont le nom était forteresse de *Mozaffer-Kouh;* sa position sur le sommet d'une montagne la rendait très-forte; en outre, le sol, à l'intérieur et aux alentours de la place, était si tendre qu'il suffisait de creuser la terre à quelques pouces pour avoir de l'eau. — L'auteur du *Mubarek-Schahy* cite dans le même pays le petit canton de *Zarel* (زارل) arrosé par quatre-vingts cours d'eau et couvert de moulins. — Trois poëtes persans sont originaires d'Esfizar : l'imam Reschid ed-Din Mohammed ben Mahmoud; Medjd ed-Din el-'Azizi et Mansour, fils d''Ali, surnommé le Seigneur des écrivains (*Seïd el-kouttab*).

la ville d'Hamadân, au couvent d'Abou Bekr *le Lecteur,* le 17 du mois de schawal, l'an 502.

إِسْفَس *Isfês.*

(On dit aussi اسبيس.) Bourg près de Merw et de Faz; patrie de Khaled ben Wekar.

إِسفنج *Isfendj* (ou *Isbendj*).

Village du canton d'Arghiân, province de Niçabour, où est né 'Ançer ben Scho'aïb.

أُسفيذار *Esfidar.*

Pays sur le littoral de la mer du Deïlem, renfermant un territoire assez étendu et de nombreux villages. Son chef, protégé par de hautes et sauvages montagnes, ne veut reconnaître l'autorité d'aucun souverain.

اسفيذ اسنج *Esfid-Asendj* (?).

Bourg du territoire d'Herat, mentionné dans l'histoire de ce pays.

اسفيذان *Esfidân.*

Petite ville fortifiée du Fars, au pied d'une montagne où se réfugient les habitants, quand ils sont poursuivis. (*Nouzhet.*)

اسفيذَبان *Esfidebân.*

1° Bourg près d'Ispahân, où est né 'Abd Allah ben Welid. — 2° Un autre bourg, près de Niçabour, porte le même nom.

اسفيذجان *Esfidjân.*

Nom d'un défilé dans le Djebal, près de Mâh (voyez le mot ماه), où Ziad ben Kharasch le Kharedjite et ses partisans furent égorgés.

اسفيذ دَشت *Esfid-Descht.*

C'est-à-dire, la plaine blanche.) Bourg du territoire d'Ispahân, où est né Abou Hamid Ahmed el-Khoza'ï, mort en 299.

اسفيذ *Esfîd.*

Ville peuplée, dans les montagnes du Kermân.

اسفيذ روذبار *Esfîd Roudbar.*

(C'est-à-dire, pays du fleuve blanc.) Ce nom est cité dans la Chronique de Schirweïh, et je suppose que c'est ou un quartier d'Hamadân, ou un village des environs.

اسفيذن *Esfîden.*

Bourg près de Rey, patrie d''Ali ben Abou Bekr er-Razi. On écrit aussi اسفذن.

اسفينقان *Esfînaqân.*

Petite ville de la province de Niçabour, patrie d'Abou'l-Fath Ma'çoud, fils d'Ahmed.

أسكيون *Eskiboun.*

Forteresse du canton de Nabîn, province du Fars; elle est située sur des rochers dont l'accès est très-difficile; aussi elle n'a jamais été prise d'assaut. Près de là est une source d'eau chaude.

اسكلكند *Eskilkend.*

Petite ville du Thokharistân, province de Balkh; elle a une chaire; son territoire est fertile et couvert de villages.

أسنان *Ousnân.*

Village près d'Herat.

أسواريه *Ouswarieh* (ou *Aswarieh*).

Bourg près d'Ispahân, où sont nés : Abou'l-Modhaffer Sehl ben Ahmed; — Abou Bekr Schehrbad ben Mohammed, imam de la grande mosquée de Basrah; — 'Abd el-Wahid ben Ahmed Abou'l-Qaçem; — 'Amr ben 'Abd el-'Aziz ben Mohammed; — Abou Bekr Mohammed ben el-Huçeïn, que Yahia ben Mendeh cite avec éloge dans son histoire; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed, homme très-riche et très-pieux; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Moham-

med le Soufi, mort en 437; — Ahmed ben 'Ali, etc. — On désigne également par le mot *Aswar* (pluriel : *Asawireh*) cette tribu persane qui entra dans le territoire des Beni-Temim de Basrah et en occupa une portion jusqu'alors inhabitée[1]. Plusieurs auteurs modernes les ont confondus à tort avec les Beni-Temim. Nous redressons ailleurs cette erreur et nous donnons de nouveaux détails sur cet événement.

أَشْتَاخَوْسْت *Eschtakhawst.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah, dévot célèbre.

أُشْتُرْج *Ouschtourdj.*

Bourg au-dessus de Merw. On l'appelle *Ouschtourdjé Bâlâ,* c'est-à-dire, supérieur, ce qui fait supposer qu'il y a un bourg du même nom appelé *Ouschtourdj inférieur.* Là est né Abou'l-Qaçem Schah ben Nouzl (بن نزل) ben Schah es-Sefidi, mort au mois de ramadhan, l'an 301.

أَشْتَر *Aschtar.*

Canton entre Nehawend et Hamadân. Voici ce que raconte Ibn el-Faqih : «On voit sur la montagne de Nehawend deux talismans qui ont la forme d'un taureau et d'un poisson; ils sont en neige et ne fondent pas pendant les plus grandes chaleurs; ils sont très-apparents et très-connus dans le pays, où l'on croit qu'ils protégent les sources qui descendent à Nehawend. Ces eaux se divisent en deux branches, dont l'une coule à l'ouest et arrose un bourg nommé *Aschtar,* que les habitants nomment *Laster* (لاستر). Ce bourg est à 10 farsakhs de Nehawend et à 12 farsakhs de Sabour-Khawst. — J'ignore si Abou Mohammed Mehrân *el-Aschtari* est né dans ce lieu, ou si ce surnom lui a été donné à cause d'un de ses ancêtres.»

أَشْفَنْد *Aschfend.*

Vaste canton de la province de Niçabour; son chef-lieu est Ferhad-Guird (فرهاد كرد). Il s'étend depuis Merdj el-Fedha jusqu'à Zewzen et Bouzdjân; il comprend quatre-vingt-trois villages. Cet endroit est mentionné dans l'histoire de l'expédition d''Abd Allah ben 'Amer. Ce chef s'y arrêta avec son armée; mais l'hiver le surprit, et il retourna à Niçabour.

[1] Voy. *Essai sur l'histoire des Arabes,* par Caussin de Perceval, t. II, p. 176.

اشفورقان *Aschfourqân* (?).

Bourg du territoire de Merw er-Roud ou de Thaléqân; patrie d'Othman ben Ahmed *el-Aschfourqâni*, imam de la mosquée et docteur très-érudit. Abou Sa'd, en revenant de Balkh, s'arrêta dans ce bourg et lut le Koran avec ce docteur. Il pense qu'il naquit vers l'an 471, et place sa mort en 549.

إشكنوار *Ischkenwar.*

Ville du Fars.

اشكوران *Aschkourân.*

Nom d'un bourg dépendant d'Ispahân, où est né Mohammed ben el-Haçan le Docteur, l'an 417; il est mort en 493.

اشكيذبان *Eschkidebân.*

Bourg entre Herat et Bouschendj, où sont nés l'imam Abou'l-'Abbas et Abou'l-Fath Mohammed ben 'Abd Allah, mort à la Mecque vers l'an 590.

اشكيشان *Eschkischân.*

Bourgade près d'Ispahân; patrie d'Abou Mohammed ben Mahmoud, traditionniste.

اشَند *Aschend.*

Nom d'un bourg voisin de Balkh.

أُشْنُه *Ouschnouh*[1].

Ville de l'Azerbaïdjân, entre Irbil et Ourmiah, à deux jours de marche de celle-ci, et à cinq jours d'Irbil. Elle a de beaux jardins qui donnent une excellente qualité de poires que l'on porte dans tous les pays environnants. Elle

[1] Plusieurs exemplaires du *Nouzhet* portent *Ouschnouyeh* (اشنويه); mais je me conforme à la prononciation indiquée avec le plus grand soin par Yaqout, et qui se retrouve dans Ibn Haukal. «Cette ville, dit Hamd Allah Kazwini, est de médiocre grandeur; elle est située dans les montagnes, *à un jour de marche* d'Ourmiah, à l'ouest, dans la direction de la Qiblah. Son climat est préférable à celui d'Ourmiah; son territoire, arrosé par les rivières qui sortent de ces montagnes, produit toute espèce de grains et des vignes. Cent vingt villages très-florissants en dépendent; la plupart de ses habi-

est presque ruinée maintenant. Je l'ai visitée en venant de Tebriz, l'an 617. Le nom ethnique donné à ses docteurs a trois formes différentes : 1° *Ouschnâni* (أشناني), surnom d'Abou Dja'far Mohammed ben 'Omar; 2° *Ouschnouhi* (أشنهي), surnom du jurisconsulte 'Abd el-'Aziz ben 'Ali, du rite schaféite, auteur d'un Abrégé des devoirs prescrits par la religion; 3° *Ouschnaïi* (أشنائي). Cette forme irrégulière est également employée, au dire de Mohammed el-Moqaddesi.

اصبهانات *Ispahânât.*

(Pluriel d'*Ispahâneh.*) Nom d'une petite ville du Fars[1].

إصبهانك *Ispahânek.*

Ou *la petite Ispahân,* car les Persans forment leur diminutif en ajoutant un ك à la fin du mot. — C'est une ville qui est sur le chemin d'Ispahân.

إصبهان *Ispahân*[2].

On écrit aussi *Espahân*, avec un *fatha,* et c'est peut-être la forme la plus usitée. La prononciation *Ispahân* a pour elle l'autorité de Sem'ani, d'Abou

tants sont sunnites; ils payent au fisc 19,300 dinars.» — Le colonel Rawlinson prononce *Ushnei*, et donne une intéressante description de ce district, qui dépend aujourd'hui du gouvernement d'Ourmiah. (Voy. *Journal of the geogr. Soc.* t. X, p. 16; voyez aussi, sur la colonie chrétienne établie depuis plusieurs siècles dans ce pays, Assemani, *De Syris monoph.* t. II, et la *Chron. syr.* de Grég. Bar Heb. vol. II, p. 573.)

[1] C'est une petite ville du pays des Schebankareh, entourée d'arbres qui donnent d'excellents fruits. Sa citadelle, démolie par l'Atabek Djaouli, lors de la révolte de cette peuplade contre les Seldjouqides, a été rebâtie depuis. (*Nouzhet.*)

[2] Les détails que donne le *Mo'djem* sur cette importante ville sont, malgré leur prolixité, incomplets et souvent puérils; cet article renferme d'ailleurs plusieurs lacunes dans les manuscrits, notamment vers la fin; je crois donc utile de compléter ici le récit de Yaqout par des emprunts faits aux géographes de la Perse. On est peu d'accord sur les origines de cette vieille capitale. Mustôfi et ses abréviateurs disent qu'elle se composait primitivement de quatre bourgades : *Kerrân, Kieuschk, Djoubareh, Deridescht,* et de quelques fermes; elles doivent leur existence à Thahomurs et à Djemschid. Kei-Qobad, le premier des rois keiâniens, réunit ces quatre villages, y attira une population nombreuse, et fonda ainsi la ville qui devint le siége de son empire. D'après Ahmed Razi, leur nom s'est conservé à quatre quartiers ou rues de la ville. Je dois convenir cependant que Bordjendi, dans ses *Merveilles des pays,* parle de Djey et de Yahoudieh dans les mêmes termes que Yaqout, et confirme la tradition juive racontée par notre auteur. Dans le livre *Athar el-Bilad*, c'est Alexandre seul qui est nommé comme fondateur d'Is-

'Obeïd Allah el-Bekri, etc. — C'est une des principales villes et des plus célèbres du monde; mais quelques auteurs sont tombés dans une exagération ridicule en parlant de son étendue. Elle donne son nom au climat tout entier. Elle se nommait primitivement *Djey* (جيّ), puis *Yahoudieh* (يهوديّة). Elle est

pahân. Tous les écrivains s'accordent à dire que Rokn ed-Dôoleh le Boueïhide y fit de nombreux agrandissements, et l'entoura d'un mur fortifié qui avait 21,000 pas. (Ce mur existait encore au xie siècle de l'hégire.) Le *Nouzhet* donne les renseignements suivants sur le climat et les productions du pays : «L'air d'Ispahân est pur et tempéré; les orages, les pluies violentes, les tremblements de terre y sont rares et n'y font pas de dégâts sérieux; les maladies contagieuses n'y sont pas connues. La terre a la propriété de conserver intacts pendant plusieurs années le blé ou toute autre substance qu'on renferme dans son sein; elle est d'une fécondité remarquable, et les semences étrangères qu'on lui confie ne tardent pas à s'acclimater. Le prix des céréales se maintient toujours dans les cours moyens; quant aux fruits, ils sont d'un bon marché extraordinaire; on cite les pommes, les poires, les coings, les abricots, et, en premier lieu, les pastèques et les melons (*hindovaneh*). Ces fruits n'incommodent jamais; mais ils sont tellement sucrés qu'il faut boire de l'eau en les mangeant. Les pâturages qui entourent la ville sont magnifiques, aussi le bétail y est-il deux fois gros comme celui des autres provinces; on y voit également des bocages toujours verts et de beaux parcs de chasse. Parmi les curiosités d'Ispahân, on remarque les débris de la fameuse idole enlevée à une pagode du Boutân; cette statue est devant le portique du collége attenant au tombeau de sulthan Mohammed le Seldjouqide; elle pèse environ 10,000 *menn;* on assure que c'était une des principales idoles de l'Inde, et que les infidèles voulurent la racheter en donnant son poids en perles fines; mais le vainqueur refusa cette offre et fit de ce bloc énorme un trophée dédié à l'islamisme. Les Ispahâniens appartiennent à la secte de Schafey; ils sont bien faits, blancs, courageux et entreprenants; mais leur humeur querelleuse et leur fanatisme fomentent sans cesse des dissensions. C'est ce qui a fait dire à un poëte :

> Ispahân est un jardin de délices; mais pourquoi faut-il qu'il soit habité? || Tout serait bien dans cette ville, si on n'y rencontrait jamais d'Ispahaniens.» (*Nouzhet*, fol. 573 et suiv.)

On divise ce pays en huit cantons, et on y compte quarante villes; le nom de ces cantons est : 1° La banlieue de la ville, comprenant quatre-vingt-cinq bourgs, dont plusieurs remontent à Alexandre; 2° *Marbin,* canton si pittoresque et si boisé qu'il ne semble former qu'un vaste jardin, cinquante-six bourgs; 3° *Keradj* ou *Kerareдj,* presque aussi riche que le précédent, trente-six bourgs; 4° *Qohâb*, dont le territoire est couvert de canaux d'irrigation, quarante bourgs; 5° *Borkhouvar,* trente-deux bourgs; 6° *Khanlendjân,* vingt bourgs; 7° *Berân,* quatre-vingts bourgs; 8° *Roudescht,* soixante bourgs. (Extrait du *Zinet.*) — Un des plus beaux titres de gloire d'Ispahân est d'avoir fourni à la science et aux lettres une foule d'hommes remarquables. Les noms suivants, empruntés aux *Tezkereh* persans, serviront à combler la lacune que présentent les manuscrits du *Mo'djem* dans cette dernière partie : Selmân Faressi, le compagnon et l'ami du Prophète; les plus importantes traditions religieuses émanent de lui; il était de la race de Menoutcheher; mort en 36 de l'hégire; — Abou Moslem Mervazi, aussi vénéré pour sa piété que pour sa science, né à Ispahân, l'an 100 de l'hégire, mis à mort en 137 par l'ordre du kha-

dans la région des montagnes et à l'extrémité du IVe climat. Longitude, 86°; latitude, 36°. — On n'est pas d'accord sur l'origine de son nom; les auteurs de *Sier* (histoire du Prophète) disent qu'elle tire son nom d'Ispahân ben Felloudj ben Lauti ben Younan ben Yafet. Ibn Kelbi écrit Ispahân ben Felloudj ben Sam ben Nouh. — Ibn Doreïd dit que c'est un nom composé de *esp*, cavalier, et de *hân*, qui signifie lieu, pays, et que le sens est, pays des cavaliers. — Abou 'Obeïdah donne la même signification au mot *esp*, mais il considère la terminaison هان comme la forme du pluriel persan, et il traduit par cava-

life Mansour; — Djemal ed-Din Abou Dja'far Mohammed ben 'Ali, ministre de l'Atabek Zengui et de Seïf ed-Din; sa justice et ses libéralités ont immortalisé son nom, mais ne l'ont pas préservé d'une mort violente (559). C'est à son fils Djelal ed-Din Abou'l-Haçan que Ibn el-Athir el-Katib dédia son *Livre des joyaux et des perles;* — Abou 'Abd Allah Mohammed 'Emad ed-Din, auteur du *Kharidet el-'Asr,* et d'autres ouvrages estimés; — Abou Sehl ben Suleïman es-Sa'louki, jurisconsulte et grammairien, né en 296, mort en 369; — Abou Bekr ben Daoud, auteur de plusieurs ouvrages estimés, tels que le livre de l'*Introduction à la connaissance des principes juridiques*, le *Kitab el-I'tizar,* le *Kitab el-I'tissar,* etc. — Yahia ben 'Abd Allah, auteur d'une chronique d'Ispahân, mort en 445; — Chems ed-Din Mahmoud, savant docteur, qui a commenté plusieurs ouvrages classiques, comme le *Mokhtasar* d'Ibn Hadjib, le *Menhadj* de Beidavi, etc. — Abou'l-Feredj 'Ali ben Yahia, qui excella dans la médecine, l'astronomie, la poésie et la musique; son meilleur ouvrage est le Livre des chansons (*Kitab el-Aghani*); — Abou 'Omar Moussa, célèbre écrivain du temps des 'Abbassides, mort dans le Maghreb, à la cour de Mo'ez liddin Allah, en 246. — Poëtes persans: Hekim Nasir Khosrev, auteur du *Séadet Nameh,* du *Rouchenaï Nameh,* du *Trésor des vérités* (en prose), etc. Cet écrivain qui, malgré son mérite, a encouru le reproche d'avoir adopté les doctrines indiennes, a laissé une curieuse autobiographie dont on trouve un extrait dans l'*Atech-Kedeh* (édit. de Calcutta, p. 266 et suiv.); il mourut en 431 selon Dôolet-Schah, ou 480 d'après Hadji Khalfa; — Scheref ed-Din Schaqrevah, connu par ses odes et ses épigrammes; il vivait à la cour de Sulthan Thogril le Seldjouqide; — Mohammed 'Abd er-Rezzaq, poëte favori de Djelal ed-Din, roi du Kharezm; — son fils Kemal ed-Din Isma'il, non moins célèbre comme homme de lettres; il fut tué en 635, lorsque l'armée d'Oktai-Khân pilla Ispahân; — le scheikh Ahvadi, que quelques biographes font à tort naître à Meraghah, auteur de poésies mystiques et notamment d'un recueil de Mesnevis intitulé la *Coupe de Djemschid;* il est né sous le règne d'Arghoun Khân, et mort en 690. — Parmi les relations modernes de la ville d'Ispahân, nous citerons, outre l'incomparable Voyage de Chardin, t. VII et VIII, le Journal de Pétis de la Croix, p. 117 et suiv. le Voyage de Buckingham, chap. XII et suiv. et sur les antiquités de cette ville, le beau travail de Rennell sur la Géographie d'Hérodote, t. I, p. 460. Langlès, dans une longue notice qui accompagne le texte de Chardin (*ibid.* p. 144), a inséré une partie des détails que nous avons donnés ci-dessus; il est facile de voir que cet orientaliste n'a qu'imparfaitement compris le texte du cosmographe persan.

liers, dont le singulier est *espahi* (إصبهى). — Le nom d'Ispahân, dit Hamzah, fils de Haçan, a une origine militaire. En effet, ce mot, ramené à sa forme primitive, est *Espehân* (اسبهان), pluriel de *espah* (اسباه), qui signifie à la fois armée et chien. De même, le mot سك (*seg*) a cette double signification, qui peut s'expliquer par l'analogie de leurs attributions; car une armée est, comme le chien, chargée de veiller et de défendre. — Le mot اسباه, et par abréviation اسبه, est absolument, pour le sens, l'équivalent du mot سك, chien: aussi avait-on donné autrefois l'un ou l'autre de ces noms à deux pays où se réunissaient les troupes chargées de la défense du sol : l'un était Ispahân, et l'autre le Sedjestân, ou plutôt *Seguistân* (سگستان), le pays des chiens. De toutes les étymologies, la plus bizarre et la plus ridicule est celle qui a été inventée par Mohammed ben Hamzah, qui écrit اسباه آن et traduit par, ils sont l'armée de Dieu (هم جند الله). Cette dérivation rappelle celle de 'Abd el-'Ala le Qadhi, à qui l'on demandait pourquoi le moineau est appelé *'asfour* (عصفور). — « C'est, répondit-il, parce qu'il est effronté et poltron » (littéralement : عصى وفرّ, il désobéit et fuit). — On sait que, sous les rois de Sassân, le droit de porter l'étendard royal était exclusivement réservé aux habitants d'Ispahân; je vais en dire la raison, ignorée peut-être par beaucoup de gens de ce pays. Zohaq, que l'on nomme aussi *Ezdehak, Biourasf*, et *l'homme aux deux serpents*, gouvernait la Perse avec un despotisme cruel, et il exigeait chaque jour un tribut de deux hommes qu'il faisait égorger pour nourrir de leur cervelle les deux serpents qui avaient pris naissance sur ses épaules. Telle est du moins la légende racontée en Perse. Un forgeron de la ville d'Ispahân, nommé *Kabi* (كابى), fut désigné un jour pour être sacrifié de la sorte. Il prit le tablier de cuir dont il se servait pendant son travail, le dressa sur un bâton et parcourut ainsi les rues de la ville en excitant les habitants à renverser Zohaq. En même temps il produisit Aféridoun, l'aïeul des Sassanides, le fit agréer au peuple et détrôna Zohaq au profit de ce jeune prince, dont le règne est raconté par les Persans avec une profusion de mensonges et d'exagérations. Comme l'étendard du forgeron les avait ralliés pendant cette glorieuse insurrection, ils le conservèrent avec respect, et depuis lors les habitants d'Ispahân eurent seuls le droit de le porter. On lit dans Mo'çer ben Mochlel les renseignements qui suivent : « L'air d'Ispahân est sain; le ciel est pur; les insectes et les reptiles y sont rares. Les corps qu'on y enterre ne tombent pas en poussière, et la viande peut demeurer plusieurs jours en plein air, après avoir été cuite, sans se cor-

rompre. Il arrive souvent, en creusant la terre, qu'on y découvre une tombe renfermant un cadavre intact, bien qu'il soit là depuis des milliers d'années. Le sol est de la plus grande fécondité; il produit une qualité de pommes qui se conservent pendant sept ans. Le froment n'y est pas ravagé par les charançons comme dans les autres pays.» Tel est le récit de Mo'çer. J'ai moi-même interrogé plusieurs habitants dignes de foi sur cette propriété qu'avait la terre de conserver les corps, et il m'a été répondu qu'en effet le cimetière qui est dans le *moçella* jouit de cette singulière prérogative, mais que cela n'est pas vrai pour le reste du territoire. — Heïthem, fils d''Addi, assure que les deux provinces les plus considérables du Fars sont, dans la plaine, Kosker (كسكر), et, dans la montagne, Ispahân. Le kharadj de ces deux provinces s'élevait à 12 millions de miscals. L'étendue du territoire d'Ispahân est de 80 farsakhs; il renferme seize cantons comprenant trois cent soixante villages, sans compter les nouveaux. En voici les noms : جيّ *Djey;* ماربانان *Marbanân;* خان لنجان *Khân-Lendjân;* براآن *Beraân;* بُرخوار *Borkhouwâr;* رويدشت *Rouï-descht;* اردستان *Ardistân;* كردان *Kerdân;* بُرزاباذان *Bourzabadân;* رازان *Razân;* فريدون *Feridoun;* قُهستان *Qouhistân;* قامندار *Qamendar;* جرم قاشان *Djourm-Qaschân;* تيمُرة الكبرى *Timouret el-Koubra;* تيمُرة الصُغرى *Timouret es-Sougra;* مكاهن الداخلة *Mekahen ed-Dakhileh;* زاذ حمرة *Zâd-Houmrah* (ou *Hamzah*); رُستاق جابلق *Roustaq Djabalq;* رُستاق تيمرة *Roustaq Timoureh;* رُستاق اردستان *Roustaq Ardistân;* رُستاق وركان *Roustaq Werkân*, etc. — Le fleuve d'Ispahân s'appelle Zenderoud (زندروذ) (voyez ce mot); son eau est douce et salubre; c'est ce qui a fait dire à un poëte :

لستُ اسى من اصبهان على شيـــىٍ انا ابكى عليه عند رحيلى
غيـر ماء يكون بالمسجد لجا مـع صـافٍ مـروّقٍ مبـذولِ [1]

Je ne regrette d'Ispahân qu'une chose dont le souvenir fait couler mes larmes au moment du départ, || c'est l'eau qui baigne sa grande mosquée, cette eau pure, limpide et abondante.

Le terroir d'Ispahân est chaud et dur; il demande beaucoup d'engrais; aussi le fumier y trouve un excellent débit. Un négociant de cette ville m'a raconté qu'un de ses compatriotes, homme riche, traitait souvent chez lui une société

[1] Ce distique, du mètre *khafîf*, offre un exemple de l'altération du pied فاعلاتن en فَعْلاتن à la fin du vers. Cette irrégularité a été signalée par S. de Sacy, *Prosodie arabe*, p. 28.

nombreuse, à la condition que chacun de ses convives irait ensuite digérer dans un endroit de son jardin destiné à cet usage, et il me dit l'avoir vu un jour adresser de vifs reproches à l'un d'eux qui s'était permis de franchir les limites de la maison de son hôte[1]. On raconte qu'un individu se présenta chez Haçan el-Basri, qui lui demanda de quel pays il était. — «Je suis d'Ispahân,» dit l'étranger. — «Va-t-en, va-t-en, s'écria le scheikh; vous autres gens d'Ispahân, vous vivez au milieu des Juifs ou des idolâtres, et vous ne mangez que des ordures!» — J'ai vu ce distique écrit sur la porte d'un khân dans le voisinage d'Ispahân (mètre *khafîf*) :

قبح السالكون في طلب الرزق على ايذج الى اصبهان
ليت من زارها فعاد اليها قد رماه الله بالخذلان

Malheur aux voyageurs qui vont à Ispahân, en passant par Eidedj, pour y gagner leur vie; || que Dieu couvre d'ignominie celui qui, après avoir vu cette ville, ose y retourner!

Ispahân était anciennement la ville connue sous le nom de Djey, sur l'emplacement de laquelle s'élève maintenant le schehristân ou ville (مدينة). Bakht en-Nasr, après la prise de Jérusalem, transporta en ce lieu tous les prisonniers juifs. Ceux-ci construisirent, auprès de l'antique ville de Djey, un quartier qu'ils habitèrent et qui reçut, pour cette raison, le nom de *Yahoudieh*, la juiverie. Après un nombre considérable d'années, Djey fut ruinée et il n'en resta qu'une petite portion, tandis que la Yahoudieh s'agrandit et devint la ville moderne d'Ispahân. Mansour ben Badân (بن باذان), en rapportant ces faits, ajoute : «Si donc l'on recherche l'origine des plus nobles familles parmi les grands et les riches marchands, il est impossible qu'on ne trouve pas comme souche de ces familles quelque idolâtre ou quelque juif.» — Un voyageur qui avait vu bien des pays a fait la remarque que nulle part l'adultère et la débauche ne sont plus répandus qu'à Ispahân. Il a observé aussi que les habitants sont enclins à l'avarice, ce qu'il attribue à la nature du climat.

On rapporte que Saheb Abou'l-Qaçem, fils d'"Abbad, lorsqu'il entrait à Ispahân, s'écriait : «En arrivant dans cette ville, je sens naître en moi un penchant à la cupidité que je ne ressens jamais ailleurs.» Quelques chroniques disent que c'est de cette ville que doit sortir le *Deddjal*, antechrist. Le nombre des imams et des savants que ce pays a produits est plus considérable qu'en aucune autre ville, et notamment dans la science des traditions et les *Isnads*, ce

[1] Les manuscrits offrent ici une légère lacune, d'ailleurs peu regrettable.

qui s'explique par la longévité des habitants et le zèle qu'ils ont toujours déployé pour la tradition. Le nombre de ceux qui savent le Koran par cœur (حفاظ) est incalculable. Les manuscrits historiques que possédait cette ville s'élevaient à un nombre considérable; mais ils ont disparu au milieu des désastres qui l'ont assaillie depuis une longue suite de siècles. Le fanatisme religieux qui animait l'une contre l'autre les deux sectes rivales des Schaféites et des Hanéfites jetait cette contrée dans un état de guerre permanent. Ces querelles éclataient de quartier à quartier, et le parti vainqueur brûlait et saccageait tout ce qui appartenait au vaincu, sans se soucier de la communauté d'origine et, souvent même, des liens de parenté. En outre, le pouvoir royal n'a jamais assez duré pour réparer tous ces maux, qui s'étendirent à tous les bourgs et les villages de la province, dont plusieurs sont aussi considérables que des villes.

Voici dans quelles circonstances Ispahân fut conquise par les musulmans :

L'an 19 de l'hégire, après la conquête de Nehawend, 'Omar ordonna à 'Abd Allah ben Warqah el-Açedi et à 'Abd Allah ben 'Otban de s'emparer d'Ispahân[1]. (Seif ed-Din fait remarquer avec justesse qu'on a eu tort de confondre 'Abd Allah ben Warqah el-Açedi avec 'Abd Allah fils de Bodhaïl (بن بذيل) ben Warqah el-Khozayi, car ce dernier, qui fut tué à Siffin, à l'âge de dix-sept ans, était encore enfant sous le khalifat d''Omar.) En conséquence de cet ordre, 'Abd Allah ben 'Otban se dirigea sur la ville de Djey; le prince qui gouvernait alors Ispahân se nommait *Qadousqân* (فادوسقان). Il se fortifia dans Djey avec ses troupes, et plusieurs combats eurent lieu entre les deux armées. Le Qadousqân vint trouver 'Abd Allah et lui proposa un combat singulier dont le résultat amènerait la soumission de l'une ou de l'autre armée. 'Abd Allah accepta le combat et consentit à recevoir le choc de son adversaire. Celui-ci fondit sur 'Abd Allah; sa lance porta sur l'arçon de la selle, dont elle rompit la sangle et les courroies. 'Abd Allah tomba, mais il se releva aussitôt, et, s'élançant sur le dos de son cheval nu, il provoqua le chef persan au combat; mais le Qadousqân s'y refusa et lui dit : «Je ne veux pas te combattre, car je vois que tu es un homme supérieur; retournons ensemble dans ton camp, j'accepte la paix et je te livre la ville à la condition que ceux des habitants qui consentiront à y demeurer et à payer la capitulation conserveront leurs biens selon les clauses que vous avez imposées à ceux que vous avez soumis déjà; tandis que ceux qui s'y refuseront seront libres de s'en aller partout où ils voudront, et leurs terres seront votre

[1] Le texte présente ici quelques obscurités.

bien.» 'Abd Allah donna son consentement; en même temps, il fut rallié par 'Abou Mouça el-Asch'ari qui venait d'Ahwaz. La paix fut donc conclue d'après les stipulations proposées par le Qadousqân. Le peuple abandonna Djey et se soumit à l'autorité des Arabes, à l'exception de trente Ispahâniens qui allèrent se fixer dans le Kermân. 'Abd Allah et Abou Mouça entrèrent dans Djey, qui est la ville d'Ispahân. 'Abd Allah écrivit ensuite à 'Omar pour lui annoncer son succès, et il reçut du khalife l'ordre de rejoindre Soheïl ben 'Adi qui combattait dans le Kermân. En partant, il laissa, comme lieutenant, Saïb ben el-Aqra' (بن الاقرع). — Voici la teneur de la lettre concédée aux habitants d'Ispahân :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux,

'Abd Allah au Qadousqân et aux habitants de la ville et du territoire d'Ispahân :

L'*aman* vous est accordé et vous ne serez pas soumis au *djezieh*, capitation, qui vous était réclamé. Vous payerez seulement un tribut annuel proportionné à vos ressources, et vous le verserez entre les mains du gouverneur de votre ville. Il vous est imposé l'obligation de diriger le musulman qui voyage, de faciliter sa marche, de l'héberger le jour et la nuit, de lui fournir des montures. Vous ne vous permettrez aucun acte d'autorité envers les musulmans. Les musulmans, de leur côté, vous instruiront dans la foi et respecteront leurs devoirs envers vous. Ce que vous avez fait vous est pardonné; mais si vous changez, si quelqu'un de vous change ce qui est établi, et si vous ne le livrez pas, l'*aman* vous sera retiré. Celui qui insultera un musulman deviendra sa propriété. Celui qui frappera un musulman sera mis à mort. Cette lettre est certifiée par 'Abd Allah ben Qaïs, 'Abd Allah ben Warqah, et par Açamah ibn 'Abd Allah.

Tel est le récit des habitants de Koufah, qui réclament tout l'honneur de la prise d'Ispahân. Mais ceux de Basrah, d'accord en cela avec plusieurs auteurs de *Sier*, ont une version différente. Ce fut lorsque Abou Mouça el-Asch'ari, disent-ils, se dirigeait sur el-Ahwaz, après le combat de Nehawend, qu'il s'empara d'Ispahân. Il marcha ensuite sur Qoumm, qu'il prit, après un siége assez long. Par son ordre, el-Ahnef ben Qaïs assiégea Kaschân et prit cette ville d'assaut. D'autres disent que 'Omar ben el-Khattab écrivit à Abou Mouça el-Asch'ari pour lui enjoindre d'envoyer 'Abd Allah ben Bodhaïl avec une armée contre Ispahân; qu'en conséquence ce chef entra dans Djey par capitulation, et y établit l'impôt foncier ainsi que la capitation, en laissant aux habitants tous leurs biens, à l'exception des armes qu'ils avaient entre les mains; on ajoute que el-Ahnef ben Qaïs s'empara de *Yahoudieh* et y conclut la paix aux conditions imposées à la ville de Djey. Selon Beladori, la conquête d'Ispahân et de son territoire eut lieu l'an 23 de l'hégire. Le nombre des savants originaires

de ce pays est trop considérable pour qu'on puisse les citer tous. Je me bornerai à nommer ceux dont l'origine me semble bien établie et qui n'ont de notoriété qu'à Ispahân. Tel est l'imam Abou Na'im Ahmed ben 'Abd Allah, descendant de Mohammed ben Youçef el-Benna (البنّا). On lui doit le livre intitulé حلية الاولياء *La parure des saints*, et d'autres ouvrages. Il est né au mois de redjeb 330, et mort le 22 de moharem, l'an 430: son tombeau est à مروتان *Meroutân* (?). (Extrait du livre de Yahia ibn Mendeh[1].)

اصبهبُذان *Espehboudân*. (Voyez le mot اسبهبد.)

C'est aussi le nom d'une ville où résidaient les rois du Thabarestân; elle est à deux milles de la mer (Caspienne).

اصطخر *Isthakhr*[2].

Le nom d'origine est *Isthakhri* ou bien *Isthakherzi*, en ajoutant un ز. Ville du Fars, dans le IIIe climat. Longitude, 79°; latitude, 32°. C'est un des plus

[1] L'article finit brusquement ici; je suppose que la nomenclature des savants d'Ispahân doit être assez étendue.

[2] Les géographes arabes, pleins de dédain pour tous les monuments antérieurs à la prédication de l'islam, ne donnent aucun détail sur la ville et les fameuses ruines de Persépolis. Bien qu'elles soient parfaitement connues en Europe par les descriptions que les voyageurs en ont faites depuis trois siècles, il n'est peut-être pas sans intérêt de connaître les légendes qui s'y rattachent et l'aspect qu'elles présentaient au IXe siècle de l'hégire. Le récit suivant est emprunté, avec quelques additions, par l'auteur du *Zinet el-Medjalis* à l'auteur du *Nouzhet*, dont les différents manuscrits que nous possédons présentent plusieurs lacunes en cet endroit : « Isthakhr, selon les uns, aurait été bâtie par Keiomurs et, selon les autres, par son fils Isthakhr. Houscheng l'agrandit, et elle fut achevée par Djemschid. On dit qu'elle avait 14 farsakhs de long (depuis Khafrek jusqu'aux limites de Ramdjerd), et 10 farsakhs de large. Elle était défendue par trois forteresses, taillées comme par enchantement dans un rocher élevé qu'on nomme encore *Seh Koumboudân* ou les trois coupoles. C'étaient la forteresse d'Isthakhr, celle de Schekvân et la forteresse brisée (*Qala'i schikesteh*). De nos jours il ne reste que le fort d'Isthakhr et un petit village de cent maisons environ sur le sommet du Schekvân. Djemschid avait construit au pied de la montagne un vaste palais dont les ruines portent le nom de *Tchehl minar*, les quarante minarets. Ce palais était bâti sur une plate-forme carrée, de blocs de granit noir; un des côtés est adhérent à la montagne, les trois autres s'ouvrent sur la plaine. La hauteur de cette plate-forme est de 30 *guez*; chaque bloc n'a pas moins de 3 *guez* de haut et 4 de large. Au centre, est un escalier assez large pour permettre aux cavaliers de le gravir. Sur la plate-forme s'élevait un immense palais dont quelques parties sont encore debout. La salle du trône de Djemschid est soutenue par quatre colonnes de marbre blanc sculpté, mesurant 20 *guez* de haut, et couvertes d'ornements plus délicats qu'on ne saurait en faire sur le

importants districts et l'une des plus belles villes et des plus fortes de la province. On attribue sa fondation à Isthakhr, fils de Thahomurs, roi de Perse, le même que les Persans confondent avec Adam. Voici ce que dit el-Isthakhri : « L'étendue moyenne d'Isthakhr est d'un mille; c'est une des plus anciennes et des plus célèbres villes de la Perse. Elle était la résidence royale avant que Ardeschir eût fait de *Djour* sa capitale. Quelques chroniques disent que Salomon, fils de David, se rendait de Thibériade à Isthakhr dans l'espace d'une journée. Il existe encore une mosquée nommée *Mosquée de Salomon*, et le vulgaire croit que Djem (Djemschid), qui régna avant Zohaq, n'est autre que le Prophète Salomon. La ville est entourée d'un mur qui tombe en ruines; les maisons sont construites en terre ou en pierres et recouvertes de plâtre. *Le pont du Khoraçân* est au dehors de la ville, auprès de la porte qui donne sur la plaine. Quant aux édifices et maisons situés derrière le pont, ils sont d'une construction récente[1]. La ville d'Isthakhr est malsaine, bien que les environs soient salubres. » Elle

bois le plus tendre. S'il faut en croire le *Fars-Nameh*, ces colonnes ne pourront jamais être renversées, et un fragment de ce marbre, réduit en poudre, arrête le sang dans les blessures. Il est certain du moins que cette espèce de pierre n'existe pas en Perse, et on ignore d'où elle a été tirée. Chaque colonne est formée de trois morceaux; mais ils sont réunis avec tant d'habileté qu'on n'en voit pas le joint; chaque morceau doit avoir de 5 à 6 *guez*. En différents endroits on voit Djemschid sculpté dans la pierre; dans l'un, il tient un réchaud à la main et il paraît brûler des parfums en se prosternant devant le soleil; ailleurs, il saisit un lion par le cou, et sa main est armée d'un poignard avec lequel il le frappe. On voit aussi un animal qui ressemble à Boraq, le cheval du Prophète; il a la tête d'un homme, sa barbe est frisée, son front surmonté d'une couronne; il a les pieds et la queue d'un bœuf. Dans cette montagne sont plusieurs sources d'eau chaude, et on y trouve le toutenague de l'Inde, si efficace pour les ophthalmies. On y remarque aussi plusieurs grandes cavernes que le peuple nomme les prisons du vent (*zendâni bad*). — Lors de l'apparition de l'islamisme, les habitants d'Isthakhr se révoltèrent fréquemment, et les musulmans en firent un grand carnage en cet endroit. Sous Samsam ed-Dôoleh le Deilémite, l'émir Qotoulmisch y conduisit une armée et ruina la ville de fond en comble. L'auteur du *Recueil des maîtres de provinces* croit que ce palais était celui de Houmay, fille de Behmen. D'après le livre intitulé *Siver el-Aqalim*, Configuration des pays, ces colonnes auraient fait partie de la mosquée de Salomon; mais le pauvre auteur qui écrit ces lignes considère ces deux opinions comme fausses, attendu que Salomon n'a jamais visité ni gouverné la Perse. J'ai vu de mes propres yeux les ruines de cet édifice; j'ai très-bien observé l'image de Djemschid adorant le soleil; il m'est donc impossible d'admettre que de pareilles figures aient orné une mosquée consacrée au culte du Dieu unique. » (Extrait du *Zinet el-Medjalis*, 9e partie.)

[1] Les manuscrits du *Mo'djem* présentent ici des leçons incohérentes. J'ai rétabli le texte d'Isthakhri d'après l'édition de Gotha (p. 60).

est à 12 farsakhs de Schiraz; ses montagnes produisent du fer, et à Darabdjerd, qui est une ville du même district, il y a une mine de vif-argent. On compte dans le Fars cinq ou sept districts, et on considère celui d'Isthakhr comme le principal. Avant l'islamisme, les rois de Perse y avaient établi leur trésor. — Selon Edris ben Amran, ses habitants sont les plus généreux des hommes, sans excepter les rois et les princes. Les villes principales sont : Beïdhah (بيضه), Meïboud (ميبذ), Berqouich (برقويه), Neïriz (نيريز) et Yezd (يزد). L'étendue de toute la banlieue est de 12 farsakhs carrés. — Sont originaires de ce pays : Abou Sa'ïd Haçan ben Ahmed le qadhi, un des principaux imams schaféites, très-considéré parmi eux, né en 244, mort au mois de djémadi oul-akher 328; — Abou Sa'ïd 'Abd el-Kerim ben Thabit, surnommé el-Djizri (الجزّرى), esclave affranchi des Ommiades; il est appelé aussi Ibn Haçif et a demeuré à Harrân; — Ahmed ben el-Huçeïn Wanadj Abou'l-'Abbas, le dévot, mort en Égypte en rebi' oul-ewel 330.

الاعلم *Ela'lem.*

Vaste district entre Hamadân et Zendjân, dans le Djebal. Les Persans prononcent *Alemr* (الأمر); mais l'orthographe que j'ai adoptée est celle des écrivains de l'administration. — Le chef-lieu est Dereh-Guzin (دره كزين), patrie du vézir Derguzini (*sic*), ministre de sulthan Mahmoud[1], fils de Melik-Schah (voyez le mot دركزين). Le jurisconsulte 'Abd el-Ghaffar ben Mohammed Abou Sa'ïd el-Qoumesani était aussi du district d'Ela'lem.

افريذين *Efridin.*

Localité entre Rey et Niçabour.

افشيرقان *Ifschirqân.*

Bourg à 5 farsakhs de Merw; patrie d'Abou'l-Fadhl el-'Abbas ben 'Abderrahim, jurisconsulte schaféite, habile calligraphe et généalogiste.

اقليد *Iqlid.*

Ville du Fars, canton d'Isthakhr; un territoire étendu et bien cultivé en dépend. Plusieurs savants en sont originaires.

[1] Il faut lire : fils de Mohammed, fils de Melik-Schah.

الآنى *Aldni.*

Bourgade du Kurdistân, sous un ciel tempéré, territoire fertile, belles prairies; le gibier abonde dans les environs. (*Nouzhet.*)

أَلْبَان *Alabân.*

Ville entre Ghaznah et Kaboul, à deux journées de la première. Ses habitants sont de la secte des Zendiqs (Manichéens) qui fut dispersée par Moehlleb; ils sont restés fidèles aux croyances de leurs pères, mais ils reconnaissent l'autorité du sulthan. Parmi eux se trouvent des négociants, des hommes riches et instruits, qui fréquentent les cours et approchent des rois de l'Inde et du Sind. Chacun de leurs chefs a un nom arabe et un nom indien. (Extrait d'Abou Nasr.)

اللان *Allân.*

Nom d'un vaste pays habité par une population nombreuse et situé près de Derbend, dans les montagnes de Qabq (Caucase); il ne renferme aucune ville importante. Parmi ses habitants il y a quelques musulmans, mais la majorité est chrétienne; ils n'obéissent pas à un roi unique, et chaque tribu a son chef particulier. Leurs mœurs sont grossières, leur caractère est rude et rapace. Le fils du qadhi de Tiflis me racontait le trait suivant: «Un de leurs chefs étant tombé malade, je m'informai de la nature de cette maladie, et on me répondit que c'était une affection de la rate (طحال) (splénite). Dès que j'arrivai près de lui, je le vis saisir un couteau, se faire une grande incision dans le flanc et s'arracher la rate de ses propres mains; mais, ayant lésé dans cette opération un des organes essentiels, il mourut presque aussitôt.» Voici ce que dit 'Ali, fils de Huçeïn (el-Maç'oudi): «Après le pays de Serir, vient celui des Allâns, dont le roi s'appelle *Kerkendadj* (كركنداج), nom donné indistinctement à tous les souverains du pays, comme celui de Filân-Schah aux princes de Serir. La capitale de son royaume se nomme *Ma'ss* (معص) c'est-à-dire «la religion»; il possède encore plusieurs palais ou maisons de plaisance où il réside successivement. Après l'avénement de l'islamisme et sous les khalifes 'abbassides, les rois des Allâns, païens jusqu'alors, embrassèrent le christianisme; mais, postérieurement à l'an 320, ils ont abjuré cette religion et chassé les évêques et les prêtres que le roi de Byzance leur avait envoyés. Entre ce pays et la mon-

tagne de Qabq, on voit une forteresse et un pont au-dessus d'une large rivière; ils ont été bâtis par un ancien roi de Perse, Isfendiar, fils de Youstasf, fils de Lohrasf; ce prince y laissa une garnison pour empêcher les Allâns d'envahir le Caucase; et, en effet, ils ne peuvent suivre une autre route que celle de ce pont protégé par la forteresse. Celle-ci s'élève sur un rocher à pic; elle est très-fortifiée et ne peut être occupée sans le consentement de ceux qui la possèdent. Au milieu, jaillit une source d'eau douce qui sort du sommet de ce rocher. C'est, en un mot, une des places les plus redoutables qu'on connaisse dans le monde, et les Persans l'ont célébrée dans leurs poésies...... Quand Moslemah, fils d'Abd el-Melik, envahit le pays et en soumit les habitants, il s'empara de cette place et y établit une garnison arabe. Aujourd'hui encore ce sont des Arabes qui l'occupent; ils reçoivent leurs vivres de Tiflis, qui en est à la distance de cinq bonnes journées de marche. Grâce à la situation de cette citadelle, un seul homme pourrait en défendre le passage contre tous les rois de la terre, tant le défilé est étroit, et parce que la route, le pont et la rivière sont commandés par le fort. Le roi des Allâns a environ trente mille cavaliers.» Telles sont les propres paroles d'Ali, fils de Huçeïn[1]; quant aux renseignements donnés en tête de cet article, je les tiens d'une personne qui a parcouru ces contrées.

النجق *Alindjaq.*

Forteresse située dans l'Azerbaïdjân. (Extrait du *Tahqiq.*)

آلْهَد *Alhad*[2].

Petite ville sur les bords de la mer du Thabarestân (Caspienne), à une journée d'Âmol.

اليشتر *Alischter.*

Ville assez importante du Kurdistân, dans un site pittoresque; on y remarque les ruines d'un pyrée construit sous les anciens rois. (*Nouzhet.*)

اموية *Amouyeh.* (Voy. آمل.)

[1] *Prairies d'or*, suppl. ar. n° 714, f. 85 r° et 86. Yaqout, usant de son droit de compilateur, a un peu abrégé le récit de Maç'oudi.

[2] Le *Méraçid* écrit *Alhem* (الهم).

أُنار *Onar.*

Petite ville de l'Azerbaïdjân, entourée de cours d'eau et de vergers; elle est située au milieu des montagnes et à 7 farsakhs d'Ardebil, où l'on porte une partie de ses fruits. Elle fut considérée longtemps comme une dépendance de l'*Ibn Pechtegin,* qui possédait Werawi. (Voyez le mot وراوى.) J'ai passé par cette ville.

أُنبابه *Onbabeh.*

Bourg de la province de Rey et du canton de Donbawend (Demavend); dans le voisinage est un autre bourg qui prend le nom de cette montagne. (Voy. دنباوند.)

انبار (ال) *El-Enbar.*

1° Ville voisine de Balkh et chef-lieu du district de Djouzdjanân; elle a été autrefois une des résidences royales; elle est bâtie sur une montagne, et non loin de là coule le fleuve de Merw; son territoire est sillonné de cours d'eau, couvert de jardins et de vignes; ses maisons sont construites en terre. El-Enbar est à un jour de Schebouraqân vers le sud. Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed, qui a transmis la tradition, en est originaire. — 2° Ville sur les bords de l'Euphrate, à 10 farsakhs ouest de Baghdad; longitude, 69° $\frac{1}{4}$; latitude, 32° '. — 3° Place ou quartier dans le haut de Merw, a donné son nom à Abou Bekr Mohammed ben Haçan el-Enbari.

انبامه *Enbameh.*

Nom d'une forteresse près de Rey.

انبير *Enbir.*

Ville entre Merwer-Roud et Balkh; c'est là que fut tué Yahia, fils de Zeïd, fils d'Ali, fils d'Haçan, fils d'Ali, le prince des croyants; mais il est possible que ce soit la même ville que celle désignée plus haut sous le nom d'el-Enbar.

اندان *Endân.*

Bourg près d'Ispahân, patrie d'Abou'l-Qaçem Djaber ben Mohammed, savant docteur qui résidait à Lonbân.

اندَاق *Endaq.*

1° Bourg à 2 farsakhs de Merw (Khoraçân). — 2° Le pont d'Endaq, à 2 farsakhs également de Djoundi-Schabour (Khouzistân).

اندِجن *Endidjan.*

Grande et célèbre forteresse, dans les montagnes de Qazwin et le district de Tharem.

اندَخود *Endekhoud.*

Ville du Khoraçân, entre Balkh et Merw, du côté de Serakhs. Le nom ethnique est *Enkhodi* (انخدىّ), ou simplement *Nakhdi* (نخدىّ); ce dernier surnom est porté par Abou Ya'qoub Youçef ben Ahmed el-Louloui en-Nakhdi, jurisconsulte instruit, qui donna la licence à Abou Sa'd; il mourut dans cette même ville après l'an 533.

اندَراب *Enderab.*

Ville du Khoraçân, entre Ghaznin et Balkh, où se trouve un atelier de fabrication pour l'argent qu'on retire des mines de Bendjhir. (Voy. بنجهير.) Les caravanes passent par là en allant dans le Kaboul. On la nomme aussi *Enderabeh.* C'est une ville bien bâtie et florissante, qui a donné son nom à plusieurs savants. Abou Zerr Ahmed ben 'Abd Allah Termedi, bien que né à Termed, est nommé aussi *Enderabi* parce qu'il exerça les fonctions de juge dans cette ville.

اندَرابه *Enderabeh.*

Bourgade à 2 farsakhs de Merw, où sulthan Sandjar, fils de Melik-Schah le Seldjouqide, fit bâtir un palais et plusieurs autres édifices; lorsque j'y ai passé, ces monuments et le bourg lui-même tombaient en ruines. Ahmed el-Kazerouni (?) en est originaire.

اندَغن *Endeghen.*

Bourg à 5 farsakhs de Merw, dans la région supérieure de cette province; patrie d''Abbad ben Ased, célèbre par sa piété et contemporain d'Ibn el-Mubarek.

أُندكان *Oudekân* (ou *Endekân*).

1° Bourg voisin de Serakhs; on y voit le tombeau d'Ahmed el-Khammari, le Dévot. — 2° Bourg près de Ferghana.

اندمان كوه *La montagne d' Indemân.*

C'est une forteresse de la province d'Herat; on la nomme aussi Iskelendjeh (*Tahqiq.*)

اندوان *Endewân.*

C'est une des principales bourgades qui avoisinent Ispahân; elle dépend du district de Qohab.

أَنَسْاباذ *Anasâbâd.*

Nom d'une bourgade du canton d'el-A'lem, province d'Hamadân, entre cette ville et Zendjân, dans le voisinage de Derguzin. On prétend que le célèbre vizir qui porte le surnom de *Derguzini* en est originaire. (Voyez le mot دركزين.)

انقلقان *Enqoulqân.*

Bourg près de Merw, patrie de Mothaher ben el-Hakem Abou 'Abd Allah el-Enqoulqâni, élève de Moslem, fils d'el-Haddjadj. On écrit aussi انكلكان.

أَوْبَر *Awbar.*

Bourg aux environs de Balkh, patrie d'Abou Hamid Ahmed ben Yahia mort au mois de schawal 305, à l'âge de soixante et quatorze ans.

أَوْبَه *Awbah.*

Bourg voisin d'Herat, où sont nés : le jurisconsulte 'Abd el-'Aziz, mort en 428; — Abou Mansour el-Awbahi, mort en 403; — Abou Atha Isma'il ben Mohammed el-Herawi; — 'Abd el-Medjid Abou Sa'd ben Isma'il el-Qaisi, du rite hanéfite, qui fut qadhi du pays de Roum. Il étudia le droit dans la Transoxiane auprès de Barzoui et d'autres maîtres distingués. Il le professa lui-même à Baghdad, Basrah, Hamadân, et dans le pays de Roum; il mourut à Kaïçarieh, au mois de redjeb 537. On lui doit des traités sur les principes et les développements du droit, des épîtres, des sermons, des traditions et des poésies.

اوجان *Awdjân.*

Ville de l'Azerbaïdjân, ɪᴠᵉ climat; dans d'anciens diplômes elle est inscrite comme dépendance du canton de Mehranroud, ce qui est une erreur; elle fut fondée par Bijen, petit-fils de Goudurz, et reconstruite par Ghazân-Khân, qui la nomma *la ville de l'Islam,* et l'entoura d'un mur de trois mille pas. Son climat est froid; elle est alimentée par les sources du mont Sehend et produit du blé et des légumes; mais on n'y récolte ni coton, ni fruits. Ses habitants sont blancs et suivent le rite de Schafey; on y voit aussi quelques chrétiens. Elle paye au fisc 110,000 dinars. Quelques fermes des environs, administrées par les agents du pouvoir, donnent d'excellent froment; elles forment avec le revenu de la ville le waqf nommé *Ghazâni.* Serisân et Djenqân sont les principales bourgades de ce canton. (*Nouzhet.*)

اود *Oud.*

1° Ville du pays d'Errân conquise par Suleïmân ben Reby'ah. — 2° Forteresse connue près de Qazwin. Selon Nasr, l'orthographe de ce nom est *Oudou* (اوذو).

أُور *Our.*

Canton de Ram-Hormuz, dans le Khouzistân, comprenant des villages et des jardins.

أَوَة *Awah.*

Bourgade entre Zendjân et Hamadân[1]. Elle a donné naissance au vertueux scheikh Abou 'Ali Haçan ben Ahmed el-Awaqi (الاوفىّ). J'ai rencontré ce saint

[1] La ville d'Avah, dit Mustôfi, est le chef-lieu d'un canton de quarante villages compris dans le district de Savah. Le climat est tempéré; le sol produit du blé, du coton et de bons fruits. La ville, dont l'enceinte est d'environ cinq mille pas, renferme plusieurs glacières; elle est en outre arrosée par la rivière nommée *Gav-Masa* (گاوماسا). Le même géographe parle encore de cette rivière dans un autre passage du *Nouzhet* [illegible] l'un sort du mont Arvend (Elvend) et l'autre du mont Rasmend. Elle se dirige ensuite vers Hamadân et Savah; entre celle-ci et Avah, elle rencontre une digue construite par Saheb Saad, le Courtier, et forme un lac; le surplus de ses eaux suit le canal creusé par l'ordre de l'atabek Schirguir, passe par Heftad-Boulân et se perd dans les sables. Avah est une des premières villes de la Perse qui adoptèrent le schiisme; elle possédait, au dire [illegible]

personnage à Jérusalem; il avait renoncé au monde et donnait tout son temps à la récitation du Koran, en se tournant du côté de la mosquée *el-Aqça.* Je lui demandai quel était son pays; il me répondit : «Je suis d'un endroit nommé Awah, et Selefi el-Hafez, mon maître, m'a appris que la lettre ق doit être ajoutée au nom de relation de cette ville; voilà pourquoi je me nomme *el-Awaqi.*»

أَهْر وأَهْرِج *Ahr* ou *Ahridj.*

C'est une ville de l'Azerbaïdjân très-florissante[1] malgré son peu d'étendue; elle est entre Ardebil et Tebriz, et le prince qui la gouverne se nomme *Ibn Pechtegin* (ابن بشتكين). Elle a produit plusieurs docteurs éclairés. Deux jours de marche la séparent de (ورأوى) *Werawi*, autre ville de cette contrée. — J'ai connu un homme très-docte de l'Azerbaïdjân, 'Omar ben el-Haçan *el-Mounschi*, auteur d'un recueil de petits traités (رسايل), lequel, dans ses écrits, donnait à la ville d'Ahr le nom de *Ahridj* (اهرج); je crois qu'il en était originaire. Son fils 'Abd el-Wehhab a hérité de son talent et de sa science.

(ال) أَهْواز *Ahwaz.*

Ce mot est le pluriel de هوز dont la forme primitive est حوز. Les Persans, en l'employant, lui ont fait perdre complétement sa physionomie première. Comme ils n'ont pas dans leur langue de son équivalent à celui de notre lettre ح, toutes les fois que cette lettre se présente ils la confondent avec le ه; c'est ainsi qu'ils prononcent les mots *Mohammed* ou *Haçan* comme s'ils étaient écrits مهمّد et هسن. Les Arabes, entraînés par l'usage, ont adopté cette prononciation. D'ailleurs, le nom arabe الاهواز n'a été employé qu'après la conquête musulmane. Antérieurement, le nom de cette contrée était *Khouzistân*[2].

més 'Azz el-Mulki et 'Arab-Schah, d'où sont sortis plusieurs docteurs; on y voyait aussi les tombeaux de l'imam 'Abd Allah Mouça et de ses deux fils; cette ville, ainsi que Savah, fut détruite par les Mongols. (Voyez les mots آبه et ساوه.)

[1] Cette ville avait beaucoup perdu de son importance sous les Mongols. Mustôfi dit que son territoire, bien arrosé par des sources et par une petite rivière qui sort des monts Schebguir, produit du blé et quelques fruits. Trente villages en dépendaient et son revenu était, tout compris, de 15,000 dinars. Mohammed Medjdi, qui y passa au milieu de l'été, dit avoir beaucoup souffert du froid à cause de la violence des vents d'est et de nord qui y règnent sans interruption. (*Zinet.*)

[2] Ce nom, dans les trois manuscrits, est tantôt écrit avec un *ra* ر et tantôt avec un *za* ز; mais, d'après les preuves étymologiques données par l'auteur, il n'est pas douteux que la forme *Khouristân* ne soit due

Il y a encore dans ce pays plusieurs localités dont le nom est dérivé de *Houz* (حوز); telle est la ville de *Howaïzeh des Beni-Sa'd* (حُويزة بنى سعد) et d'autres. Le nom d'el-Ahwaz s'étend à toute la contrée; mais aujourd'hui les habitants le donnent en particulier à la ville de *Souq el-Ahwaz* (سوق الاهواز). — Abou Mansour el-Azhari, sur l'autorité de *Schemer ben Hamdoueïh* (شمر بن حمدويه), dit que le mot حوز s'applique à un homme qui, prenant possession d'une terre, la borne et la limite, afin qu'il soit bien constaté qu'elle est sa propriété.. J'ai lu depuis dans le livre d'eth-Thawri (الثّورى) que le nom primitif était *Houz-Muschir* [1] (هوز مُشير) dont on a fait depuis الاخواز et, enfin, après la conquête musulmane, الاهواز. On retrouve cette prononciation dans ce distique du poète el-'Arabi (mètre *bassith*):

لا ترجعنّ الى الاخواز ثانيةً وقعقعان الّذى فى جانب السوق
ونهر بطّ الّذى امسا تورّقنى فيه البُعوض بلَسْب غير تصفيق

Ne va pas deux fois à el-Akhwaz; fuis le tumulte qui règne dans son marché. || Fuis ce fleuve, du nom de Bath, près duquel les moustiques me dévorent, tous les soirs, sans que leur bourdonnement m'annonce leur piqûre.

El-Ahwaz, dit Abou Zeïd, était autrefois nommé *Hormuz-Schehr* (هرمز شهر). C'est le canton principal (du Khouzistân) duquel tous les autres dépendent. On lit dans d'anciens ouvrages que Sabour bâtit deux villes dans le Khouzistân. Il donna à l'une le nom du Dieu tout-puissant, et, à l'autre, son propre nom. Il les réunit ensuite sous un nom commun, qui était, *Hormuz-dad-Sabour*, c'est-à-dire, donné par Dieu à Sabour. Les Arabes l'appelèrent *Souq el-Ahwaz* parce qu'elle était le centre du commerce qu'ils faisaient avec ce pays; ils dirent aussi *Souq el-Akhwaz* (سوق الاخواز), le marché des Khouz, parce que Khouz est le nom de ses habitants. D'autres disent que le fondateur de cette ville fut Ardeschir, qui lui donna le nom de *Hormuz-dad-Schir*.

On lit dans le *Kitab el-'Ayn* (كتاب العين) : « El-Ahwaz est le nom de sept cantons enclavés entre Basrah et le Fars; mais ce pluriel est collectif et l'on ne peut nommer l'un de ces cantons هوز au singulier. D'après Ptolémée, sa

uniquement à la négligence des copistes. Les mêmes variantes se retrouvent dans le Livre des climats (cf. édit. de Gotha, p. 51 et suiv. ainsi que la carte annexée à ce chapitre). M. Reinaud a signalé la même erreur dans le texte d'Abou'l-Féda ou des auteurs plus anciens cités par ce géographe. (Voy. texte arabe, p. 311.)

[1] Cette leçon, bien que confirmée par le manuscrit d'Oxford, me paraît fautive, et je

longitude est 84°, et sa latitude 35°. » — D'après l'auteur du *Zidj*, el-Ahwaz est dans le IIIe climat; sa longitude ouest est 75°, et sa latitude sud est 32°; Souq el-Ahwaz en est le chef-lieu. Les habitants de ce pays sont connus pour leur avarice, la lourdeur de leur esprit et la bassesse de leurs inclinations. Un an de séjour parmi eux suffit pour alourdir l'intelligence et dégrader le caractère de l'homme le mieux doué. La fièvre y règne constamment; aussi ne voit-on que visages jaunes et décharnés. C'est ce qui faisait dire à Moghaïrah ben Suleïman : « La terre d'el-Ahwaz, c'est du cuivre qui produit de l'or, et celle de Basrah, de l'or qui produit du cuivre. » Les cantons de l'Ahwaz sont : 1° Souq el-Ahwaz; — 2° Ram-Hormuz; — 3° Eïdedj; — 4° 'Asker-Mokrem; — 5° Touster; — 6° Djoundi-Sabour; — 7° Sous; — 8° Sourraq; — 9° Nehr-Tira; — 10° Menader. — L'impôt foncier (kharadj), établi par les Arabes, est de 30 millions de drachmes. Les rois de Perse prélevaient un impôt de 50 millions de drachmes du poids d'un miscal[1]. — Voici les renseignements que donne Mo'çer ben Moehlel : « Plusieurs rivières arrosent cette province; la principale est celle de Touster, ainsi nommée parce qu'un bras important de cette rivière traverse la ville. Sur cette rivière est un pont élevé qui soutient une vaste mosquée. Au bord de la rivière, on voit des moulins à vent et hydrauliques d'un travail remarquable. L'eau de cette rivière est rougeâtre au moment du flux; elle se jette dans la mer du côté de Baçiân. — Une autre rivière est le *Mousriqân* (مسرقان). C'est aussi un bras du fleuve de Touster; il traverse 'Asker-Mokrem. Son eau blanchâtre pendant la marée basse augmente encore de blancheur au moment du flux. Le sucre qui est produit par cette localité est le meilleur de l'Ahwaz. Sur la grande rivière de Touster est une écluse (شاذروان) en pierre de taille et d'une construction très-remarquable; elle est destinée à répartir les eaux dans le pays. En face, est la mosquée d''Ali, fils de Mouça er-Ridha, construite par cet imam, lorsque chassé de la Mecque il se rendait dans le Khoraçân. Enfin une autre rivière, connue sous le nom de *Schour-Âb*, eau saumâtre, coule sur la frontière orientale. On voit près de là des débris de monuments qui datent des Khosroès. » — La conquête

suis convaincu par ce qui suit qu'il faut lire *Hormuz-Schir* هرمز شير ou plutôt *Hormuz-Schehr*.

[1] Ce passage paraît être emprunté à Ibn Khordadbeh (ms. de la Bibl. Bodl. fol. 28). Cependant cet ancien géographe ne nomme que sept cantons dans l'Ahvaz et ne fait pas mention de Eïdedj, 'Asker-Mokrem et Touster, qui ne formèrent sans doute que plus tard trois cantons particuliers.

de l'Ahwaz, au dire de quelques-uns, fut faite par Horqous ben Zoheïr (حُرقوص بن زهير) envoyé par 'Otbah ben Ghazwan, gouverneur de Basrah. Mais, d'après Beladori, ce fut Moghaïrah ben Scha'abah qui prit Souq el-Ahwaz lorsqu'il commandait à Basrah, après le départ d''Otbah, à la fin de l'an 15 ou au commencement de l'an 16 de l'hégire. Il combattit le *Birwân*, qui était le chef de la ville (البيروان دهقانها), puis il conclut la paix; mais après son départ, les habitants se révoltèrent. Abou Mouça el-Asch'ari, nommé à Basrah par 'Omar après Moghaïrah, prit Souq el-Ahwaz de vive force ainsi que Nehr-Tira; il commandait lui-même cette expédition (l'an 17), et il fit un grand nombre de prisonniers. Mais 'Omar lui écrivit pour lui rappeler que les musulmans n'étaient pas en mesure de cultiver eux-mêmes le pays et qu'il devait relâcher les prisonniers, en se contentant d'établir le kharadj. Abou Mouça acheva ensuite la prise du Khouzistân, ainsi que nous le raconterons plus tard. (Voyez le mot خوزستان.) — «Les habitants de l'Ahwaz, dit Ahmed ben Mohammed el-Hamadâni, sont d'un caractère vil et d'une avarice sordide; mais personne ne se résigne mieux qu'eux à l'émigration. Il est impossible de citer une ville où l'on ne rencontre pas quelques-uns de ces hommes, attirés là par leur cupidité et leur amour du gain. Cependant les arts, les sciences, les études religieuses leur sont tout à fait inconnus. Ce climat est mortel pour les étrangers. On ne voit pas sur une seule figure le coloris de la santé. Le reste de la terre serait exempt de peste et de maladie qu'on trouverait encore la fièvre dans l'Ahwaz. — On sait qu'en général la fièvre quitte le malade et reparaît sous l'influence des humeurs malignes qui sont dans le corps; mais les fièvres de l'Ahwaz sont permanentes, parce qu'elles ne sont pas occasionnées par un excès de nourriture ou une pesanteur de l'estomac, mais par la nature même du pays. La ville de Souq el-Ahwaz est remplie de vipères qui se glissent dans les vêtements et pénètrent dans toutes les demeures; les maisons, les cimetières sont aussi couverts de sauterelles. Enfin, ce qui est pire encore que ces deux fléaux, on y voit d'énormes scorpions dont le venin est mortel et qui traînent leur queue à terre au lieu de la relever comme font en général ces reptiles. Ce n'est pas tout : la ville est entourée de marais et d'étangs dont l'eau est stagnante. Les ruisseaux qui arrosent l'intérieur de la ville se mêlent à l'eau de la pluie, aux égouts et aux latrines, et se changent en cloaques sous l'action du soleil. Les vapeurs qui en sortent se condensent au-dessus de la montagne où sont les sauterelles, et qu'on nomme *sakhrich* (صخريه); puis elles se répan-

dent en miasmes délétères qui, combinés avec les exhalaisons fétides des marais voisins, font de cette ville et de ce ciel un foyer d'infection. Des vieillards de l'Ahwaz racontaient qu'ils avaient souvent entendu dire à des sages-femmes que plusieurs enfants étaient déjà atteints de la fièvre en venant au monde. Une autre circonstance augmente l'insalubrité de cette ville. Le pain de riz est la nourriture ordinaire des habitants: ce pain n'étant bon que lorsqu'il est chaud, ils le font cuire par petites portions dans leurs maisons, et on peut évaluer à cinquante mille le nombre des fours qui y sont constamment en combustion. Qu'on juge de ce que doit être une ville où l'ardeur de ces fournaises se combine avec un ciel de feu. — Le pays produit beaucoup de gypse[1], et les habitants sont convaincus que c'est un reste des eaux du déluge pétrifiées. — Le sucre y est excellent; les fruits ne sont pas dangereux. Dès qu'un parfum est porté dans ce pays, il s'évapore et perd tout son arôme. » — Parmi les docteurs connus qui y sont nés, il faut citer : 'Abd Allah ben Ahmed el-Djewaliqi, le qadhi, désigné sous le nom de *'Abdân* عبدان; il se rendit à Damas vers l'an 240. Abou 'Ali Niçabouri dit n'avoir jamais connu un homme doué d'une mémoire aussi surprenante. 'Abdân savait cent mille hadis, et tel était le zèle qu'il avait pour l'étude de la tradition, qu'il fit dix-huit fois le voyage de Basrah pour y recueillir un hadis enseigné par Eyoub es-Sikhtiâni; il est né en 220, et mort à 'Asker-Mokrem au commencement de l'an 306.

ايج *Ydj.*

Ville entourée de jardins et très-florissante[2]; elle est à l'extrémité du Fars, près de l'île de *Kisch*, où se portent les excellents fruits qu'elle produit. Elle est du canton de Darabdjerd, et les Persans la nomment *Eig* (ايك). — Patrie

[1] Je lis جص par conjecture.

[2] Les auteurs persans disent que cette ville est le chef-lieu du pays des Scheban-kareh. C'était jadis un petit village que Hasnouyeh convertit en ville sous les Seldjouqides; c'est une place forte sur le sommet d'une montagne, et il est facile de s'en emparer en détournant la petite rivière qui l'alimente; au pied de la montagne est le bourg de Zergân, dont l'eau est saumâtre; cependant il produit du blé, du coton et des dattes. Ahmed Razi ajoute qu'on fabrique dans ce pays des arcs qui ont une grande réputation. Il cite parmi ses habitants le poëte 'Arif et le juge 'Adhed ed-Din 'Abd er-Rahman, fils de Rokn ed-Din, ami du célèbre vézir Rachid ed-Din et auteur d'un commentaire sur le *Mokhtasar* d'Ibn Hadjib, d'un livre de logique intitulé *Fevaïdi Gayathiè*, etc. Ce même écrivain est cité avec éloge dans le *Tarikhé-Guzideh*.

d'Abou Mohammed 'Abd Allah ben Mohammed le Grammairien, contemporain d'Ibn Doreïd.

ايذج *Eïdedj.*

Nom d'un canton et d'une ville[1] entre le Khouzistân et Ispahân. C'est la principale ville et la plus grande de ce canton. Elle est au milieu de montagnes où tombe une neige abondante qu'on porte à el-Ahwaz et aux environs. Les habitants boivent l'eau de la fontaine de *Scha'b Suleïmân* (شعب سليمان), et c'est la pluie qui alimente leurs champs. Les melons d'Eïdedj sont très-abondants et excellents. Le pont de cette ville est une des merveilles du monde. Il est construit avec des blocs de rochers et jeté sur un ravin desséché d'une profondeur effrayante[2]. Les tremblements de terre sont fréquents; mines nombreuses. Le sol produit une espèce d'alcali (قاقلى) très-efficace contre les douleurs de goutte. On voit dans cette ville un temple du feu qui a servi au culte des Mages jusqu'au siècle du khalife Haroun er-Reschid. A deux farsakhs de là, est un gouffre que l'on appelle *la bouche du portier* (فم البوّاب). Quand un homme ou une bête de somme y tombent, ils périssent aussitôt; mais ce qui est singulier, c'est que le corps, au lieu d'être englouti d'abord par l'eau et ballotté par les vagues, flotte tranquillement sur la surface et est porté ainsi jusqu'au Chatt el-'Arab. Le kharadj de ce canton est perçu un mois avant le nouvel an ou *nourouz* persan, ce qui est contraire à l'usage adopté généralement pour la perception de cet impôt. Il est prélevé sur la canne à sucre, principale production de l'Ahwaz, à raison de quatre cannes sur dix. Le sucre s'y fabrique comme dans le Moukrân et le Sedjestân. — «Le nom d'Eïdedj, dit Abou Sa'd, est donné à deux endroits différents; l'un désigne une ville du Khouzistân, d'où sont originaires plusieurs descendants de Mehdi, fils de Mansour, tels que Abou Mohammed Yahia ben Ahmed. On cite encore le savant Abou'l-Qaçem ben el-Huçeïn; — Ahmed ben Abi Hamid; — Ahmed ben Behram; — Abou'l-'Abbas Ahmed ben el-Huçein, etc. — L'autre Eïdedj est une bourgade près de Samarcande, dans la montagne, où est né Abou'l-Huçeïn

[1] Eidedj, d'après Mustôfi, est une des principales villes du petit Lour; située dans un pays chaud et malsain, elle est cependant très-abondamment pourvue d'eau parce qu'elle n'est qu'à 4 farsakhs de montagnes toujours couvertes de neige. Voyez sur les ruines de cette ville, maintenant déserte, les intéressantes recherches archéologiques de M. Layard sur le Khouzistân (*Journal of the royal geogr. Society of London*, t. XVI).

[2] Voyez sur ce pont l'article قنطرة خرزاذ.

Mohammed el-Eïdedji, mort en 387, ainsi que le dit Edrissi dans son histoire de Samarcande. »

ايران شهر *Irân-Schehr* et ايران *Irân*.

« Ce nom, dit Abou'r-Rihan el-Kharezmi, désigne l'Iraq, le Fars, le Djebal et le Khoraçân. » — Les Persans le font dériver d'*Irfakhschad* (ارفخشد), fils de Sam, fils de Noé[1]. Quant au mot *schehr*, il signifie ville ou pays; ce nom composé veut dire pays d'Irfakhschad. — D'après Yezid ben 'Amr el-Faressi, l'Iraq était assimilé au cœur du monde; aussi on le nommait *Dili Irânschehr*, c'est-à-dire, le cœur de l'Irân, et l'on considérait l'Irân comme le climat intermédiaire du monde. — Au dire d'Asma'yi, cité par Hamzah, l'Iraq avait été, en effet, nommé *Dili Irânschehr;* les Arabes ont conservé une partie de ce nom en l'altérant un peu, et en ont fait l'*Iraq*. Les Persans qui, sur la foi du livre *Abestaq* (Avesta), considèrent Thahomurs comme le premier homme et le premier roi de Perse, disent qu'il partagea le monde entre les grands de son royaume. Les enfants d'Irân, fils d'Aswad (اسود), fils de Sam, fils de Noé, étaient au nombre de dix; à savoir : Khoraçân, Sedjestân, Kermân, Mokrân, Ispahân, Guilân, Sebdân, Djordjân, Azerbaïdjân et Arménân. Chacun d'eux reçut en

[1] Le plus grand désaccord règne parmi les historiens persans sur le roi qui portait le nom d'Irân; les uns croient que ce fut Thahomurs, les autres Houscheng; mais l'opinion la plus générale attribue le nom d'Irân à Iredj, fils de Feridoun. C'est ce que dit Hamd Allah Kazvini dont l'extrait suivant servira à combler les lacunes du Mo'djem. « L'Irân est borné, à l'est, par le Sind, le Kaboul, Saghaniân, la Transoxiane, et le Kharezm jusqu'aux frontières de Sab'in et des Borghaz; à l'ouest, par Errân, dans le pays de Roum, Feklour, Sis et la Syrie; au nord, par l'Arménie, le pays des Russes, des Alâs, des Tagazgaz, Circassiens et Borthas, le désert de Qiptchaq et le pays des Francs. C'est la forteresse d'Alexandre (Derbend) et la mer Caspienne qui séparent la Perse de ces contrées; enfin, elle est limitée, au sud, par le désert de Nedjd sur la route de la Mecque; ce désert est borné, à gauche, par la Syrie, et à droite, par le golfe Persique, qui se réunit à l'Océan indien. » Le même auteur prouve combien a été rapide la décadence de son pays, en faisant la statistique des revenus publics à diverses époques. Suivant le *Mesalik el-Memalik*, l'an 18 du règne de Khosrou Perviz correspondant à l'année de la naissance de Mahomet (20 avril 571 de J. C.), l'impôt était de 4 millions, 20,000 dinars d'or équivalant à plus de 7 millions du temps des Mongols. Sous Melik-Schah, il était encore de 15,000 tomans d'or (soit 50,000 tomans mongols). Les louables efforts que fit Ghazân Khân pour régénérer la Perse portèrent le chiffre du revenu à près de 2,100 tomans; mais les désastres qui suivirent ce règne entraînèrent ce revenu au-dessous de 1,000 tomans, à l'époque où Mustôfi écrivait sa Cosmographie (730 de l'hégire).

partage le pays qui porte son nom et dont la réunion forme l'*Irânschehr*[1]. — D'autres disent que Féridoun partagea son royaume entre ses trois fils : à Selm ou Scherm (سلم اى شرم), il donna le pays des Arabes, et les rois du pays de Roum sont de sa race; — à Irânschehr, nommé aussi Iredj (ايرج), il donna Babylone et le Sewad, qui prit le nom d'Irânschehr, c'est l'Iraq, le Djebal, le Khoraçân et le Fars; il fut le père des Khosroès; — Thouh (طوح), que l'on nomme aussi Thoudj (طوج) et Thous (طوس), eut les pays de l'Orient; les rois des Turcs et de la Chine descendent de lui. Un de leurs poëtes a indiqué ce partage dans les vers suivants (mètre *remel*) :

وقسمنا ملكنا فى دهرنا   قسمة اللحم على ظهر وضم
فجعلنا الروم والشام الى   مغرب الشمس الى الغطريف سلم
ولطوج جعل الترك له   فبلاد الترك يحويها برغم
ولايران جعلنا عنوة   فارس الملك وفزنا بالنعم

Nous avons, dans notre siècle, partagé notre royaume, comme la viande est partagée sur l'étal; || nous avons donné Roum et la Syrie jusqu'à l'Occident au généreux Selm; || à Thouh, nous avons donné le pays des Turcs insoumis; || pour Irân, nous avons conquis le royaume de Perse, et nous avons multiplié nos bienfaits.

Beladori dit que le mot *Irânschehr* désigne Niçabour, les deux Thabès, Herat, Bouschendj, Badeghis, et la ville de Thous qu'on nomme aussi Thaberân. — Quant au nom d'*Irân,* que l'on rencontre souvent dans les poésies persanes, il n'est que l'abréviation du nom précédent.

ايراياذ *Irayad.*

Les Persans la nomment aussi *Iraweh* (ايروه): bourgade à 15 farsakhs de Thabès, sur le sommet d'une montagne; elle possède une citadelle; autour de la ville sont des champs et des jardins où croissent le palmier, la vigne, le pommier, et autres arbres fruitiers. Cette bourgade est bien arrosée, elle est riche et d'un aspect charmant. On y voit un couvent de soufis où se trouve un mausolée surmonté d'une coupole. C'est le tombeau de Scheikh Abou Nasr el-Irayadi, mort après l'an 500. Les gens de ce pays lui attribuent plusieurs

[1] Ce passage, jusqu'aux vers inclusivement, semble avoir été emprunté à Ibn Khordadbeh avec quelques légères additions (ms. de la Bibl. Bodl. 433, fol. 30); je m'en suis servi pour rétablir cette importante citation poétique, qui est défigurée dans les manuscrits du *Mo'djem.*

miracles et montrent encore une source d'eau vive qu'à leur demande le pieux anachorète fit jaillir d'un rocher.

ايراهستان *Irahistan.*

« Le rivage de la mer, dit Hamzah, se nomme en persan *Irah* (ايراه): c'est pour cette raison que *Sif*, canton d'Ardeschir-Khourreh dans la province du Fars, est appelé Irahistân[1], à cause de sa proximité de la mer: ses habitants sont nommés *Irahieh* (*sic*) (ايراهيّة). Les Arabes ont formé le mot *Iraq* de ce nom. »

ايرج *Iredj.*

Gros bourg du Fars sur un rocher dans lequel les habitants ont taillé leurs maisons[2]. (*Nouzhet.*)

ادعاران *Igharân.*

Ce mot est le duel d'Ighar et s'applique en particulier aux deux villes de *Keredj* et de *Bordj*. (Voyez ces noms.) Ighar, qui signifie radicalement, se prémunir contre un danger, se retrancher, etc. a une acception particulière qui est indiquée par Ibn Schoraih. Il s'applique à une ville ou à une propriété qui, moyennant une certaine somme stipulée une fois pour toutes et payée chaque année directement au sulthan, est exemptée de la visite et du contrôle des percepteurs du fisc; les deux villes en question jouissaient de ce privilége. On a prétendu qu'Abou Témam ou Bokhteri avaient obtenu la concession de l'une des deux; mais j'ai compulsé plusieurs biographies de ces deux poètes, et je n'y ai pas trouvé la confirmation de ce fait. Ce qui est avéré, c'est qu'Abou Témam exerçait, au moment de sa mort, les fonctions de chef du *Berid* (postes) de Mossoul, qu'il devait à l'intérêt que lui portait Haçan ben Weheb.

ايغان *Ighân.*

L'un des cinq villages nommés بجدده (voyez ce nom), où sont nés : Abou'l-

[1] D'après Mustôfi, cette localité est située dans un désert aride qui ne produit que des palmiers. Les habitants vivent du fruit de leur brigandage, et comme l'ardeur du climat empêche les étrangers d'y séjourner au delà de trois mois, il est impossible de réprimer les désordres de cette peuplade. (Ms. 139, fol. 647.)

[2] Ce rocher, dit ailleurs Mustôfi, est fortifié jusqu'à la moitié de sa hauteur, et on peut y soutenir un siége. (Fol. 661.)

Fath 'Abd er-Rahman ben Mohammed el-'Othmani, né en 470, mort en 546 ou 547; — Abou 'Amr el-Fadhli, le Soufi, mort à Schadbakh, l'an 561.

ايك *Eïg*. (Voyez le mot اج.)

آيوان *Eiwân*.

Nom du palais de Kosroès à Medaïn. On dit que plusieurs rois de Perse ont contribué à son achèvement. J'ai visité les ruines de ce palais, l'un des plus grands et des plus beaux du monde; une seule voûte est restée debout; elle est en briques cuites, et chaque brique a une coudée de longueur sur un pan d'épaisseur. — Voici ce qu'en dit Hamzah ben Haçan : «J'avais lu dans le livre traduit par Ibn el-Moqaffa' que le palais de Medaïn fut élevé par Sabour ben Ardeschir[1]; mais le *Grand Moubed Amid, fils d'Aschouaht* (آميذ بن اشوهشت), m'a affirmé qu'Ibn el-Moqaffa' s'était trompé, attendu que le palais de Sabour a été détruit par Abou Dja'far Mansour, et que celui dont on voit les débris est dû à Kosroès *Eberwiz* (Perviz). On dit, en effet, que Mansour, lorsqu'il fonda la ville de Baghdad, fit part à Khaled ben Barmek de son projet de démolir l'Eiwân, afin d'en utiliser les matériaux au profit de la ville. Khaled chercha à l'en dissuader. Mansour l'accusa de sympathie pour la Perse. — «Mon intention, dit Khaled, n'est point celle que me prête l'*Émir des maudits* (*sic*), mais je trouve que ce palais imposant parle en faveur de la religion et du peuple qui ont pu soumettre une nation aussi éclairée et aussi puissante.» — Mansour ne tint

[1] L'opinion la plus répandue en Perse en attribue la fondation à Enouschirvân *le Juste*. «Ce palais, dit Mustôfi, construit en briques et en mortier, était un des édifices les plus grands de la terre; il s'élevait sur une plate-forme de 150 coudées de long sur une largeur pareille; il était précédé d'une cour longue de 80 coudées et large de 25. Tout autour régnaient des monuments dignes de la grandeur et de la magnificence de l'Eivân.» On sait qu'une légende, qui a cours dans tout l'Orient, dit que ce splendide témoignage de la puissance des Kosroès s'écroula le jour où Mahomet vint au monde (571). L'auteur d'un petit traité de cosmographie intitulé *Tohfet el-Albab*, qui renferme quelques renseignements précieux au milieu des contes les plus puérils, Mohammed, fils d''Abd er-Rahim el-Moukri, visita les ruines de Medaïn l'an 524 de l'hégire, et voici la description qu'il en fait : «L'Eivân de Kosroès est bâti en briques cuites et en ciment; sa largeur est de 36 pas et sa longueur de 64 pas; l'élévation de sa voûte est environ de 70 coudées, et la hauteur de l'édifice jusqu'à l'extrémité de la corniche est de 150 coudées. Le jour où notre saint Prophète vint au monde, le sommet de ce palais se fendit dans le sens de sa largeur, et quatorze créneaux furent renversés.» (Ms. ar. 586, ancien fonds, fol. 45 v°.)

aucun compte de cet avis et fit commencer la démolition; mais il vit bientôt que les dépenses qu'elle nécessitait dépasseraient de beaucoup les avantages qu'il en retirerait, et il voulut suspendre les travaux. — « L'*Émir des hypocrites* (*sic*), s'écria alors Khaled, doit maintenant achever la démolition de ce palais pour qu'il ne soit pas dit qu'il n'a pas su renverser ce qu'un autre avait élevé, bien qu'il soit plus facile d'abattre que d'édifier. » C'est alors, ajoutait le Moubed, que fut complétée la ruine de l'édifice de Sabour. — D'autres prétendent que Khaled n'eut pas égard aux désirs de Mansour et qu'il laissa ce palais debout. — J'ai souvent entendu raconter l'anecdote suivante : Lorsque le Kosroès voulut élever le palais, il fit acquérir toutes les maisons des alentours, en séduisant les propriétaires par une indemnité considérable. Une pauvre vieille qui avait sa masure dans les environs refusa obstinément de la vendre, et à toutes les instances qu'on lui fit elle répondit : « Je n'échangerais pas le voisinage du roi contre tous les royaumes du monde. » Le roi fut si flatté de cette parole qu'il ordonna que cette humble maison fût conservée et enclavée dans l'enceinte de son palais. J'ai vu, en effet, près de là un petit dôme bien construit qu'on appelle encore *le dôme de la vieille femme*, et j'ai pensé avec orgueil qu'un peuple chez lequel régnaient ces sentiments de justice et de douceur ne pouvait être soumis que par une seule puissance, celle de la prophétie et de l'islam dont Dieu a daigné illuminer ses serviteurs. — Sur le portique étaient représentés le roi Nouschirwân, la ville d'Antioche qu'il assiégeait, et ce prince s'entretenant avec les habitants. La vue de ces ruines a inspiré ces vers à Ibn el-Hadjib (mètre *kamil*) :

يا من بناه بشاهق البنيان   أَنسيتَ صنع الدهر بالايوانِ
هذه المصانع والدساكر والبنا   وقصور كسرا انوشروانِ
كتب الليالى فى ذراها اسطرا   بيد البلى وانامل الحدثانِ
انّ الحوادث والخطوب اذا سطَتْ   اودَتْ بكلّ موثّق الاركانِ

O toi qui as construit cet édifice majestueux, as-tu oublié l'action du temps sur les palais? || Ces somptueuses demeures, ces portiques, ces châteaux du Kosroès Anouschirwân, || le temps a fait tracer sur leur fronton, par la main des désastres et des malheurs, cette sentence : || Lorsque l'infortune et les calamités surviennent, elles emportent les édifices les plus solides.

Le roi Djelal ed-Dôoleh, en passant près de ces ruines, y a écrit aussi ce distique (mètre *kamil*) :

يا ايّها المغرور بالدنيا آعتبر بدار كسرى فهى معبر الورى
غنّتْ زمانًا بالملوك واصبحت من بعد حادثة الزّمان كما ترى

O toi que la fortune enivre, pense à la demeure de Kosroès, car elle est la leçon donnée au monde: || Ce palais brilla un jour par la présence de ses rois, et les ravages du temps en ont fait ce que tu vois.

ب

باب الابواب *Bab el-Abwab*, la Porte des Portes.

On dit aussi *el-Bab* sans complément, et *el-Bab wel-Abwab*, avec l'article. C'est le nom de la ville de Derbend ou Derbend-Schirwân[1]. Voici les renseignements que donne Isthakhri : « Bab el-Abwab est une ville qui s'avance dans la mer (Caspienne), et au milieu de laquelle est un port. Sur les deux langues de terre qui forment l'entrée de ce port, on a construit deux barrières pour en rendre l'accès étroit et sinueux. Deux chaînes de fer très-longues ferment l'entrée de cette rade, de sorte que les bâtiments ne peuvent entrer ou sortir sans autorisation; ces deux barrières sont faites avec des blocs de pierres soudées de plomb. Bab el-Abwab est située sur la mer du Thabarestân (mer Caspienne); elle est plus grande qu'Ardebil, car elle a environ deux milles en long et en large; la culture des céréales y est très-développée, mais les fruits sont rares; aussi les fait-on venir des pays voisins. Au-dessus de la ville est un mur de pierre qui s'étend sur la montagne dans le sens de sa longueur; il est impossible de pénétrer par là dans les pays musulmans à cause de la difficulté des routes et des sentiers étroits qui y mènent. En outre, une partie de cette muraille s'avance dans la mer en forme de promontoire et empêche les bâtiments de s'approcher; elle est très-solidement construite et repose sur de fortes assises; c'est Enouschirwân qui en est l'auteur. Cette ville est une des plus importantes frontières de l'islamisme, car elle est entourée d'ennemis de races différentes, qui parlent diverses langues et forment une population consi-

[1] L'histoire de Derbend a été rédigée en turc, vers la fin du XVIe siècle, sous le titre de *Derbend-Nameh*. Le docteur Dorn et Klaproth (*Journal asiatique*, 1828, t. IV) en ont donné des extraits plus ou moins étendus, et l'ouvrage entier a été publié, en 1851, à Saint-Pétersbourg par Mirza Kasem Beg. (Voyez aussi le Journal de la Société de géographie de Londres, t. III, p. 40.)

dérable. Sur un des côtés de la ville est une haute montagne nommée *le loup* (الذيب), sur laquelle on fait chaque année de grands amas de bois que l'on allume, en cas de besoin, pour avertir les habitants de l'Azerbaidjân, de l'Erân ou de l'Arménie, de l'approche de l'ennemi. L'eau de la mer arrive quelquefois jusqu'aux murailles de la ville. On dit que dans cette longue montagne, sur laquelle est bâtie la muraille, vivent soixante et dix peuples parlant un idiome différent qui n'est pas compris de la peuplade voisine. Les anciens Kosroès ne perdaient jamais de vue cette frontière et ne négligeaient rien pour la rendre inexpugnable, à cause de son voisinage dangereux. Ils en confiaient la garde à des troupes persanes, d'une fidélité éprouvée, auxquelles ils laissaient la propriété de tout le territoire qu'elles pouvaient cultiver, afin de développer les ressources de ce pays et de le défendre contre les tribus turques et les autres infidèles. Parmi les garnisons de la frontière était une nation nommée *Thaberserân*[1] (طبرسران), et dans leur voisinage les *Filân*. Puis venaient les *Lekz*

[1] Le nom de cette peuplade, que certains écrivains orientaux, sans doute sur le témoignage de Thabari, ont confondu avec le Thabarestân, est éclairci par le traducteur du *Derbend-Nameh* (voy. part. I, rem. 33; part. V, rem. 12 et 13). Je trouve dans le *Tohfet el-Albab* d'el-Moukri, qui voyageait dans le Caucase au VIe siècle de l'hégire, quelques renseignements curieux qui n'ont pas été connus de l'historien de Derbend : «Dans le pays de Bab el-Abwab vit une peuplade nommée *Thaberselân* (طبرسلان); cette contrée renferme vingt-quatre bourgades dans chacune desquelles est un chef nommé *Rahaq* (رهق). Ce peuple professe l'islamisme depuis l'expédition de Moslemah, fils d'Abd el-Melik. Ce général, envoyé par Hischam, conquit le Bab el-Abwab et convertit plusieurs nations comme les Legzân, les Filân, les Djendân, etc. .... Lorsque Moslemah se disposait à quitter Derbend, il établit dans les environs vingt-quatre mille familles arabes venues de Mossoul, de Damas, Homs, Tadmor, Alep, et autres villes de la Syrie ou de la Mésopotamie. Les Thaberselân lui représentèrent qu'après son départ un pareil voisinage les exposait aux plus grands dangers. Moslemah tira son sabre et leur dit : «Je laisse mon sabre entre vous et eux; tant que cette arme restera ici personne n'osera se révolter.» On creusa alors une espèce de niche dans un rocher et on y plaça l'épée de Moslemah. Elle y est encore aujourd'hui et elle est devenue un but de pèlerinage. Pendant l'hiver il est permis aux pèlerins de s'y rendre avec des vêtements de couleur foncée; mais à l'époque des récoltes on ne peut visiter cet endroit que vêtu de blanc; car on croit que si cette formalité était violée il surviendrait une inondation qui détruirait les moissons et les fruits. C'est une croyance générale dans le pays.» (Ms. 586, fol. 48 et suiv.) Le même auteur parle aussi des *zereh-guerân* ou fabricants de cuirasses; il fait une courte description des deux bourgs principaux habités par cette tribu, et mentionne une expédition infructueuse que fit contre eux l'émir Seif ed-Din Mohammed Selami, gouverneur de Derbend, vers l'an 520 (*ibid.* fol. 49). Voyez sur cette tribu les remarques de Mirza Kasem Beg dans le *Derbend-Nameh*, part. I, 32, et *Extract* VIII, note 115.

redoutables par leur force et leur nombre; les *Lirân*, les *Schirwân*, etc. Chacune de ces tribus avait un centre à surveiller; elle se composait de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie, et se distinguait par sa valeur. » — Bab el-Abwab est le port principal de cette mer où se réunissent les peuples de Khazar, de Serir, de Silân, de Djandaq, de Kourdj, de Zerguerân, etc. lesquels viennent du nord. On s'y rend aussi du Djordjân, du Thabarestân, du Deïlem, et du Djebal. On y fabrique des étoffes de toile, car le lin ne vient que dans les environs de la ville, et il est inconnu aux habitants d'Errân, de l'Azerbaïdjân ou de l'Arménie; on y récolte aussi du safran et toute espèce de grain. Près de la ville, du côté des pays musulmans, est le bourg de Masqath (مسقط), puis le pays des Lekz; c'est une forte tribu d'une haute et puissante taille, et qui s'adonne à l'agriculture. Dans le voisinage est un district habité par des hommes libres nommés *khamachireh* (خماشرة); ils tiennent le milieu entre les rois et les serviteurs (*mouchaq*, *moudjik*). Ils sont séparés de Bab el-Abwab par la tribu des Thaberserân. Celle-ci se compose aussi d'hommes grands et vigoureux qui savent bien cultiver la terre; mais les Lekz sont plus nombreux et habitent un pays plus vaste. Au-dessus d'eux sont les Filân, dont le territoire est peu étendu. Outre Masqath, on voit encore, sur le bord de la mer, la ville de Schaberân, petite, mais bien fortifiée et entourée de bourgades[1]. — Distances : D'Itil, ville des Khazar, à Bab el-Abwab, on compte douze jours de marche; de Semendek à el-Bab, quatre jours; de Bab au royaume de Serir, trois jours. On lit dans l'ouvrage d'Abou Bekr Ahmed ben Mohammed el-Hamadâni : « On désigne par le nom de *Bab el-Abwab* l'entrée des défilés de la montagne de Qabq (Caucase), où sont de nombreuses forteresses; on nomme de même les autres passages, tels que Bab Soul, Bab Allân, Bab esch-Schaberân, Bab el-Laziguch, Bab Semsedjan, Bab Saheb es-Serir, Bab Filân-Schah, Bab Tharounân, Bab Thabarestân-Schah et Bab Irân-Schah. » Voici d'après Abou'l-'Abbas de Thous quelle fut l'origine de la muraille de Bab el-Abwab. « Les Khazar s'étant révoltés sous le règne de Mansour, ce prince nous demanda si nous savions dans quelles circonstances le mur d'el-Bab avait été construit par Enouschirwân; comme nous l'ignorions, il reprit : « Les Khazar s'étaient rendus maîtres de l'empire persan jusqu'à Hamadân et Mossoul. Enouschirwân, en montant sur le trône, leur envoya des députés et demanda en mariage la fille de leur roi, en offrant la sienne à celui-ci afin de cimenter, par cette

[1] Cf. *Lib. climat.* p. 79

double alliance, leur union contre leurs ennemis communs. Cette proposition ayant été acceptée, Enouschirwân choisit une de ses plus belles esclaves; il l'envoya sous le nom de sa fille au roi des Khazar, auquel il fit, selon l'usage, de magnifiques cadeaux. Le Khaqân offrit alors sa propre fille au Kosroès. Enouschirwân demanda ensuite une entrevue pour fortifier les liens d'amitié entre eux. On choisit un endroit propice, et les deux souverains y résidèrent pendant quelque temps. Enouschirwân ordonna un jour à un de ses officiers de choisir trois cents de ses meilleurs soldats et de profiter du sommeil des ennemis pour fondre sur leur camp, le piller, l'incendier, et revenir ensuite secrètement au quartier persan. Cet ordre fut exécuté, et le lendemain le Khaqân fit demander des explications à son allié. Celui-ci feignit d'ignorer tout et l'engagea à faire une enquête. Le résultat de ces informations ne révéla rien, et, au bout de quelques jours, les Persans renouvelèrent leur attaque à trois reprises différentes. Enfin, le Khaqân irrité donna des ordres exactement semblables à un de ses généraux, qui attaqua le camp persan. Dès le lendemain, Enouschirwân réclama avec indignation; mais le chef des Khazar se borna à lui répondre : «Tu es bien prompt à t'irriter quand ton armée n'a souffert qu'une fois ce que la mienne a supporté trois fois avec patience.» Enouschirwân lui dit alors : «Ces actes d'hostilité doivent être attribués à un parti de malveillants qui veulent rompre notre alliance; mais j'ai à te soumettre un projet qui, si tu l'acceptes, nous procurera de grands avantages. — Quel est-il? demanda le Khaqân. — Laisse-moi élever, entre nos États, un mur et une porte fortifiée, afin que personne ne puisse y pénétrer sans notre consentement.» Le Khaqân approuva ce dessein et rentra dans son royaume. Enouschirwân demeura dans le pays et construisit un mur avec des rochers et du plomb; il lui donna trois cents coudées de longueur et l'éleva jusqu'à la cime des montagnes; il le fit en même temps avancer jusque dans la mer. On prétend qu'il fit enfler dans ce but des outres sur lesquelles il posa les assises; elles enfoncèrent à mesure que la bâtisse s'élevait, et, lorsqu'elles touchèrent le fond, le mur construit en cet endroit égala, par ses dimensions et son niveau, celui du continent. Le roi fit pratiquer ensuite dans la muraille des portes de fer dont il confia la garde à cent hommes, tandis qu'il en avait fallu cent mille jusqu'à cette époque. Son œuvre terminée, il fit placer son trône sur la digue élevée au-dessus de la mer, et se prosterna en rendant grâce à Dieu qui lui avait permis de terminer son entreprise; puis il s'étendit sur son trône en di-

sant : « Je puis maintenant me reposer. » — Voici la description que fait de cette muraille un autre auteur : « Comme il y avait plusieurs routes qui conduisaient de l'intérieur sur le bord de la mer, Enouschirwân amena le mur jusqu'à l'endroit où le passage devenait impossible. Elle est bâtie en pierres de taille coupées géométriquement et dont la plus petite n'a pas moins de cinquante pieds de haut; elles sont reliées l'une à l'autre par des crampons de fer, et soudées avec du plomb sur un espace de sept farsakhs. Il fit faire sept routes commandées chacune par une ville où il plaça une garnison persane nommée *Enschastegin* (*sic* الانشاستكين). On dit que sur la porte dite de la guerre sainte (*Bab el-Djihad*) sont deux colonnes de pierre surmontées d'un lion: au-dessous se trouvent deux blocs de pierre dans lesquels on a sculpté deux lionnes. Dans le voisinage de cette porte on voit une statue représentant un homme, ayant à ses pieds un renard qui tient dans sa gueule une grappe de raisin. Près de la ville est une citerne en pierres de taille avec des degrés pour y descendre quand l'eau est basse; de chaque côté de cet escalier on remarque deux lions de pierre qu'on dit être des talismans destinés à protéger la ville. » Quant à la conquête d'el-Bab, voici dans quelles circonstances elle s'accomplit : Selman, fils de Reby'ah el-Bahili, envahit ce pays sous le khalifat d''Omar; il arriva jusqu'aux deux châteaux et à Belendjer. Ce fut de l'autre côté de la rivière de Belendjer qu'il rencontra l'armée du Khaqân; Selman et ses compagnons, au nombre de quatre mille, périrent dans cette bataille. Le poete 'Abd er-Rahman ben Djemaneh el-Bahili a glorifié en ces termes les deux héros de sa tribu (mètre *thawil*) :

وانّ لنا قبرين قبر بلنجر وقبر بصين آستان يالك من قبر

فهذا الّذى بالصين عمّت فتوحه وهذا الّذى يسقى به المطر الغطر

Nous possédons deux tombeaux, l'un à Belendjer, l'autre au seuil de la Chine. Quels vénérables tombeaux ! || Le guerrier qui repose en Chine a étendu au loin ses conquêtes; les mérites du second obtiennent pour le pays une pluie abondante.

Voici à quoi ce poete fait allusion : Les Turcs et les Khazar, après avoir tué Selman et ses soldats, allumèrent un grand feu sur le champ de bataille et ensevelirent les morts; mais ils placèrent le corps de Selman dans un cercueil et le déposèrent dans leur temple. Dans les périodes de sécheresse, ils sortaient ce cercueil, le découvraient et obtenaient ainsi de la pluie pour leurs champs. J'ai lu ailleurs que Mouça el-Ach'ari, après avoir pris Ispahân, sous le khalifat

d'Omar, l'an 19 de l'hégire, envoya Soraqah ben 'Amrou surnommé *Dhou n-Nour* vers la ville d'el-Bab avec une armée, dont l'avant-garde était commandée par 'Abd er-Rahman, fils de Reby'ah. La ville ne fut prise qu'après une résistance désespérée. Sont originaires d'el-Bab : Zoheir ben Na'yin; — Ibrahim ben Dja'far; — Haçan ben Ibrahim; — Helal ben 'Abd el-A'la. On lit, en outre, dans le *Faïsal*, les noms de Zoheir ben Mohammed el-Babi, de Mohammed ben Hischam, et d'Abou'l-Haçan Habib ben Fehd el-Babi.

باايّوب *Ba-Eyoub* (abréviation pour Abou-Eyoub).

Gros bourg entre Qirmicin et Hamadân, sur la droite de la route qui mène de Baghdad à Hamadân. On en attribue la fondation à un homme de la tribu de Djerhoum nommé *Abou Eyoub*. On y voyait plusieurs édifices que le temps a renversés. Ce bourg s'appelle aussi *Dakkân* (دكّان); à peu de distance de là est un lac qui, autant que l'œil peut en juger de loin, est assez petit. On dit qu'un prince y tomba et se noya. Sa mère, ne pouvant réussir à retrouver son corps, résolut de combler ce lac; mais ce fut en vain que des milliers de travailleurs y versèrent de la terre, leurs travaux furent sans résultat. La reine fit alors élever avec ce qui restait de terre un tertre considérable qui existe encore et qui devait prouver que tout ce qui était possible avait été tenté par elle. Ce lac déverse ses eaux dans une vallée inférieure et forme plusieurs réservoirs.

بابان *Babân.*

Nom d'un quartier de Merw dans la ville basse; dans ce quartier est né Abou Sa'ıd 'Abdah el-Merwazi, traditionniste qui parcourut l'Iraq, la Syrie, l'Égypte, et mourut à Damas en 244.

باَبسير *Babesir.*

Ville de la province d'el-Ahwaz, patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Bahr, mort en 234. Abou Sa'd pense que ce traditionniste est originaire d'un village aux environs de Waseth, qui porte aussi le nom de *Babesir*; il nomme également, comme appartenant à la première de ces localités, Abou Bekr Mohammed ben Ahmed et Mohammed ben Kamil.

باب شورستان *Bab-Schouristân.*

Nom d'un quartier de Merw.

باب شير *Bab-Schîr.*

Bourg à un farsakh de Merw; Ibrahim ben 'Ali ben Ahmed, mort en 306, en est originaire.

بابغيش *Babghisch.*

Bourgade entre l'Azerbaïdjân et Irbil, dans laquelle passe le grand *Zâb.*

بابُقران *Babouqrân.*

Village aux environs de Merw: patrie d'Abou'l-Haçan Ahmed ben Mohammed.

باب كُوسك *Babè-Kousk.*

Grand quartier d'Ispahân.

باجَخوست *Badjekhoust.*

Gros bourg à 2 farsakhs de Merw: patrie d'Abou Sehl en-No'man el-Akkal (الاكّار), célèbre par sa piété. Abou Sa'd le cite dans sa Vie des scheikhs et place sa mort en l'an 548.

باجروان *Badjerewân.*

Ville du pays de Derbend, près de Schirwân. On y trouve une source nommée *fontaine de la vie*, dont on attribue la découverte à Khidr le Prophète. On prétend que c'est aux habitants de ce pays que Moïse et Khidr demandèrent des aliments.

باخَرْز *Bakherz.*

Canton important entre Nicabour et Herat[1]; il renferme cent soixante-huit villages et son chef-lieu est Malin (مالن). Il était nommé en langue pehlevie بادهرره (*sic*) *bad-her-reh*, à cause du vent impétueux qui y règne. Plusieurs docteurs et poetes y sont nés, entre autres, 'Ali ben el-Haçan, auteur du livre

[1] D'après les Persans, Bakherz est une ville moyenne dont les environs sont d'une fertilité extrême. Ahmed Razi cite, entre autres, le bourg de *Tabâd*, dont on retire tous les ans douze mille *menn* de raisin. Il nomme parmi les illustrations de cette ville le scheikh Seif ed-Din, poete et dévot, mort en 648, et le poete Tadj ed-Din Isma'il.

دمية العصر, *l'Idole du siècle*. Le père de cet auteur était aussi un homme de mérite.

بادران *Badran.*

Dépendance de Nabîn (نابين), province d'Ispahân: patrie d'Abou Ishaq Ibrahim ben 'Abd Allah, mort au mois de zil-hidjeh, l'an 510.

باذانفروز *Badânfirouz.*

Ancien nom de la ville d'Ardebil (voyez ce nom), qui fut fondée par le roi Firouz.

باذ *Bad.*

Bourg dépendant d'Ispahân et de Djarbadekân; patrie d'el-Haçan ben Abi Sa'd el-Badi, le jurisconsulte, mort vers l'an 603.

باذغيس *Badeghis.*

Canton important, dépendant de Merwer-roud et d'Herat[1]; il renferme plusieurs bourgs, et il a pour chef-lieu Baun et Bamîn (بَوّن وبامئين), deux bourgs qui se touchent; je les ai visités plusieurs fois; la vie y est abondante et facile; le pistachier y vient bien. On dit que c'était la capitale des Heiathel (هياطل). Le nom de ce canton, en persan, était *Bad-Khiz* (باد خيز), qui signifie, le lieu où le vent se lève et souffle avec violence. C'est la patrie du qadhi Ahmed ben 'Amrou.

باذن *Baden.*

Dépendance de Khaberân, district de Serakhs; patrie du poëte Abou 'Abd Allah l'aveugle, connu par ses vers à la louange du vizir Béla'mi et d'autres

[1] D'après le *Nouzhet*, c'est un canton très-vaste qui compte, parmi ses dépendances, Dihistân, Kouhé-Noqreh (la montagne d'argent), Kouhé-Anad-Abad, qui est le chef-lieu, etc. Il mentionne aussi une forêt de pistachiers qui a environ 5 farsakhs d'étendue: dans la saison des fruits les habitants du canton et même ceux d'Herat viennent y faire la récolte, soit pour leur consommation, soit pour le commerce; car on exporte ces fruits dans toute l'Asie. C'est du village de *Karizeh*, voisin de Badeghis, qu'est sorti Hakem ben Hachem, imposteur qui souleva le Khoraçân et la Boukharie sous le règne de Mehdi Billah. On cite encore le poete Hinzalah, qui vécut à la cour des Thahérides; c'est le seul poete persan de cette dynastie, laquelle professait un grand mépris pour la langue persane. (Extrait d'Ahmed Razi.)

grands personnages. Il est mentionné dans l'histoire de Niçabour par el-Hakem Abou 'Abd Allah.

بارَان *Barân.*

Bourg près de Merw, nommé aussi Dereh-Barân[1] (دره باران); patrie d'el-Hatem ben Mohammed ben Hatem.

بارجان *Bardjân.*

Bourg du territoire de Khân-Lendjân, province d'Ispahân

بار *Bar.*

Bourg près de Niçabour, patrie de Huçeïn ben Nasr en-Niçabouri, traditionniste, mort l'an 330.

بارناباذ *Barinâbâd.*

Quartier de Merw, près de la porte de Schouristân, où est né Abou'l-Heïthem ou Abou'l-Qacem Bazi' (بزيع) ben el-Heithem, traditionniste.

باروس *Barous.*

Bourg situé tout près des portes de Niçabour, où est né Abou'l-Haçan Selm ben el-Haçan en-Niçabouri, que le scheikh Abou 'Abd er-Rahman cite avec éloge dans son *Histoire des Soufis.*

باز *Baz.*

1° Bourg à 7 farsakhs de Merw, où est né Abou Ibrahim Ziad ben Ibrahim ed-Dehbi el-Merwazi. — 2° Nom d'un village entre Thous et Niçabour, que l'on nomme quelquefois فاز *Faz.* Abou Bekr Mohammed ben Weki' y est né. — 3° Forteresse du pays de Zevzân appartenant aux kurdes Bokhtyeh.

بازفت *Bazift.*

Bourg près d'Ispahân.

[1] Ms. du Brit. mus. et *Meracid : Dizeh-Barân*

باسِبيان *Bacibiân.*

Bourg près de Balkh; patrie du traditionniste Abou'l-Qacem Hucein ben Mohammed.

باسيان *Baciân.*

Bourg ou ville du Khouzistân. « D'Erradjân à Asek, dit el-Isthakhri, il y a deux jours de marche; une autre journée jusqu'au village de Debrân (دبران); de là à Dawraq, une journée; de Dawraq à Khân-Merdweïh (خان مردويه)[1], où est un caravansérail fréquenté par les mendiants, une journée. Une autre journée de marche conduit à *Baçiân*, ville de moyenne grandeur, bien peuplée, et traversée par une rivière. De Baciân à la citadelle de Mehdi, il y a deux jours de marche. On va ordinairement par eau de Baciân à Dawraq et à la citadelle de Mehdi, ce qui est plus facile que de s'y rendre par terre. »

باشان *Baschân.*

Bourg voisin d'Herat.

باشْتان *Baschtân.*

Nom d'une localité près d'Esferaïn.

باشينان *Baschinân*[2].

Bourg dépendant de Malin, territoire d'Herat, résidence d''Abd el-Mo'azz ben 'Abd Allah Abou'l-Fath el-Herawi, mort au mois de Djemadi oul-ewel 549.

باصلوخان *Basloukhân.*

Vieille ville persane entre Medaïn et No'manieh; elle est détruite depuis longtemps, mais on y voit encore des ruines.

باطَرقان *Batherqân.*

Village du territoire d'Ispahân; presque tous ses habitants sont tisserands.

[1] L'édition de Gotha porte خان مردوه (*Liber climatum*, p. 55).

[2] Le nom de ce bourg est omis dans le manuscrit de Paris; celui de la Bibl. Bodl. présente ici une lacune de plusieurs articles. Je l'ai retabli d'après la copie de Londres et le *Meracid*, qui donnent la même leçon.

C'est la patrie d'Abou Bekr 'Abd el-Wahed ben Ahmed, lecteur du Koran et bon traditionniste; il fut tué à Ispahân, lors des désastres du Khoraçân, sous le règne de Maç'oud, fils de Mahmoud ben Sébukteguin, l'an 421.

باغشن *Baghesch.*

C'est un bourg du territoire de Djordjân, selon Abou Sa'd, qui le désigne comme la patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben Mouça el-Mouteçellimi el-Djordjâni.

باغ *Bagh.*

Bourg qu'on nomme aussi باغ برزن *Bagh-Berzen*, à 2 farsakhs de Merw; patrie d'Isma'îl Baghi, traditionniste.

باغك *Baghek.*

Nom d'un quartier de Niçabour, où est né Abou 'Ali Huçein ben 'Abd Allah el-Hafez.

باغناباد *Baghenâbâd.*

Je pense que c'est un bourg près de Merw, d'où est sorti Abou 'Amrou Mohammed ben 'Abd el-'Aziz, le Dévot.

باغون *Baghoun.*

Ville du district de Bouschendj, territoire d'Herat; il est dit dans le Livre des conquêtes que cette ville fut prise d'assaut par les musulmans, l'an 31 de l'hégire.

باكويه *Bakouyeh* (Bakou).

Ville du pays de Derbend, province de Schirwân, où se trouve un large puits de naphte dont le produit quotidien est de mille drachmes. Près de là est un autre puits d'où s'écoule nuit et jour, sans interruption, du naphte blanchâtre qui ressemble au mercure; mais le produit est inférieur à celui du premier. Un marchand, digne de foi, m'a dit avoir vu aussi dans ce pays un terrain dont le feu s'échappait sans cesse; je pense que quelqu'un aura laissé tomber du feu en cet endroit, et qu'il est continuellement alimenté par des matières combustibles.

بالا *Bala.*

Bourg des environs de Merw : les Persans l'appellent كولاه *Kerala.* C'est la patrie d'Abou'l-Haçan 'Emarah ben 'Attah, contemporain d'Ibn-Mubarek.

بالَقان *Balaqân.*

Bourg près de Merw, maintenant ruiné; la rivière qui passe dans le voisinage a conservé le nom de *rivière de Balaqân.* Patrie d'Abou'l-Fath Mohammed ben Abi Hanifah, connu lui-même sous le nom d'Abou-Hanifah. C'était un homme d'une grande science, mais adonné aux boissons enivrantes.

بالَك *Balek.*

Abou Sa'd conjecture que c'est un bourg des environs d'Herat, dont le jurisconsulte Abou Mo'ammer Ahmed ben 'Abd el-Wahed est originaire.

بالَوان *Balawân.*

Bourg du district de Dinewer; selon Séléfi, il est à 4 farsakhs de Balawaneh (بالاوانه), autre dépendance de Dinewer.

بالوجوزَجان *Baloudjouzadjân.*

Bourg du territoire de Serakhs, sur la route d'Herat. Le nom ethnique est *Baloudji* (بالوجىّ). En est originaire Abou'l-Haddjadj Kharidjah ben Moça'b el-Baloudji, traditionniste; Moça'b ben Kharidjah, son père, fut tué à Siffin, en combattant à côté d''Ali, fils d'Abou Thaleb.

بالوز *Balouz.*

Bourg du territoire de Neça, à 3 farsakhs de cette ville; patrie d'Abou'l-'Abbas Haçan ben Sofian esch-Scheibani en-Neçayi (ou Neçawi), l'imam le plus érudit de son siècle dans la science des traditions, mort en 303. Son tombeau, qui est à Balouz, est encore l'objet de pèlerinages.

باماوَرد *Bamawerd.*

Bourgade du Fars où sont nés : 'Obaid Allah et 'Abd er-Rahim, fils tous les deux de Mubarek ben Haçan, et connus sous le nom de *fils de la sage-femme*

(بنى طابلة); ils habitaient le quartier des Persans, près de la porte el-Azedj à Baghdad. 'Obaid Allah, né vers l'an 539, est mort en 615.

بامنج *Bamendj.* (Voyez بامئين.)

Comme le nom ethnique est *Bamendji*, on a quelquefois appelé ainsi la ville de Bamîn.

بامهر *Bamihr.*

Bourg à une journée de Rey sur la route du Thabarestân.

باميان *Bamiân.*

Nom d'une ville et d'un district considérable entre Balkh et Ghaznah, dans les montagnes; elle a une citadelle. Cette ville est petite; mais elle est le chef-lieu d'un territoire étendu[1]. Dix jours de marche la séparent de Balkh, et huit de Ghaznah. On y voit un édifice dont le sommet est d'une élévation prodigieuse; il est soutenu par des piliers gigantesques et couvert de peintures représentant tous les oiseaux créés par Dieu. Dans l'intérieur, sont deux idoles immenses creusées dans le roc et allant du pied de la montagne au sommet. L'une est appelée l'*Idole rouge* (سرخ بُد), et l'autre, l'*Idole blanche* (خنك بُد). On ne peut rien voir de comparable à ces statues dans le monde entier[2]. Parmi les savants qui sont nés à Bamiân, on cite : Abou Mohammed Ahiad ben Huçein es-Selmi; — Abou Bekr Mohammed ben 'Ali, traditionniste digne de confiance, mort à la fin du mois de redjeb 490.

بامئين *Bamîn.*

Ville du pays d'Herat; elle est le chef-lieu du canton de Badeghis; j'y ai passé plus d'une fois. En sont originaires : Abou'l-Ghanaïm Asa'd ben Youçef *el-Bamendji*, mort en 548; — Abou Nasr Elias ben Ahmed, le Soufi, né vers l'an 460 et mort en 541 ou 542. Tous deux furent les maîtres d'Abou Sa'd.

[1] Mustôfi dit qu'elle fut rasée par Djenguiz Khân pour venger la mort d'un de ses fils, Djaghatay Khân, percé d'une flèche au siége de cette ville, et que défense fut faite de la rebâtir. Cependant l'auteur du *Zinet el-Medjalis* nous apprend que de son temps elle jouissait encore d'une certaine célébrité.

[2] L'historien de Timour, Cheref ed-Din 'Ali de Yezd, a donné une description de ces idoles. (Voyez aussi les curieux détails fournis par Burnes, *Voyage en Boukh.* t. II, p. 173.)

(ال) بان Bân (el).

Bourg qui dépend de Nîcabour.

بانُك Banouk.

Bourg du territoire de Rey, où sont nés quelques savants.

باوِجان Bawidjân.

Bourg près d'Ispahân; il ne faut pas le confondre avec بارجان (voyez ce nom), ainsi que l'a fait Ibn en-Naddjar dans son *mo'djem* ou dictionnaire.

باورد Bawerd.

C'est le nom abrégé d'Abiwerd (voyez ce nom). *Bawerdi* est le surnom d'Abou Mohammed 'Abd Allah, fils de Mohammed, qui habita Ispahân et adopta avec ardeur les opinions des Mo'tazélites; il est mort après l'an 420.

باوَل Bawel.

Grande rivière dans le Thabarestân.

ببق Babaq.

Er-Rohni dit en parlant de la ville de *Khabis* (خبيص), dans le Kermân : « Ses dépendances sont *Babaq* et *Khabaq* (خبق). » J'ignore ce que sont ces deux localités.

ببنه Bebneh.

Ville près de Bamîn, district de Badeghis, province d'Herat, près de cette dernière ville. Elle a été conquise de vive force par Salem, affranchi de Schoreïk ben el-A'war, l'an 31. Abou Sa'd assure que le nom ethnique est *Behni* (بَبْنِيّ), et que ce surnom appartient à plusieurs docteurs, entre autres à Abou 'Abd Allah Mohammed ben Beschr.

بُتان Boutân.

Bourg du territoire de Tharsis, province de Nîcabour; patrie d'Abou'l-Fadhl el-Boutâni, disciple de Schafei; il s'illustra à Tharsis par sa piété; — de Mohammed ben 'Abd er-Rahman, descendant de Yahia ben Akthem.

بجّان *Bejjân* (pour بزّان).

Nom d'une localité entre le Fars et Ispahân. Pour se conformer à la prononciation persane, il faut donner au ج un son intermédiaire entre celui du *djim* et du *schin*.

بجستان *Bedjistân*.

Bourg des environs de Niçabour; patrie d'Abou'l-Qaçem Moufeq ben Mohammed el-Meidâni, traditionniste accrédité chez le peuple, mort vers 520.

بجمزا *Bedjimza*.

Bourg sur le chemin du Khoraçân, célèbre par la bataille que Moktafi li-emr illah livra contre كوزخر *Kouzkhar* et *Mac'oud*, partisans de Sulthan Mohammed, fils de Mahmoud, l'an 540

بجوار *Bedjwar*.

Quartier de Merw, dans la ville basse, ainsi nommé parce que les eaux se partagent à l'extrémité de cette rue; Abou 'Ali Haçan, le scheikh, en est originaire.

بجّه *Beddjeh*.

Ville entre Ispahân et le Fars.

بحر الخزر *Mer de Khazar* (mer Caspienne).

Les mers du Thabarestân, de Djordjân, d'Abiskoun, etc. sont réunies sous ce nom général. Cette mer est très-étendue et ne communique avec aucune autre. On l'appelle encore *mer du Khoraçân*, la *mer des montagnes* (بحر جبلى), ou bien le *cercle khoraçânien* (الدوّارة الخراسانية). « Les Persans, dit Hamzah, la nomment اكفوده دراه *Derah Ekfoudeh* ou اكفوده درياق *Ekfoudeh Deriaq*. » Aristote lui a appliqué le nom d'*Ircanie* (اراقانيا), et quelques auteurs la désignent par celui de *mer du Kharezm*; mais c'est par erreur et parce qu'ils la confondent avec le lac du Kharezm (la mer d'Aral) dont nous parlerons ailleurs. C'est sur ses côtes que se trouve *la porte des portes* ou le *défilé de Derbend*. Elle est bornée, au sud-est, par les montagnes de Mouqân, le Thabarestân, et la montagne de Djordjân: elle prend la direction de Dihistân et d'Abiskoun; ensuite, elle tourne à l'est, et baigne le pays des Turcs, qui la borne aussi au nord

avec le pays des Khazar. Plusieurs fleuves se jettent dans cette mer : le *Kourr*, l'*Araxe*, et l'*Itil* (Volga). — La mer de Khazar, dit el-Isthakhri, est bornée au sud et à l'est par une portion du Deilem, par le Thabarestân, le Djordjân, et une partie des déserts qui séparent Djordjân du Kharezm; à l'ouest, par le pays des *Allân* (اللان), depuis les monts de قبق *Qabq* (Caucase) jusqu'aux frontières de *Serîr* (سرير). Elle est bornée aussi, au nord, par le pays des Khazar et une portion du territoire des Ghozes (الغزيّة), tribu turque établie du côté de la montagne Noire (سياه كوه); au sud, ses limites sont le Guilân et une portion du Deilem. Elle ne communique avec aucune autre mer du globe, et on peut en faire le tour sans rencontrer d'autres interruptions que celles causées par les fleuves qui s'y jettent. Elle n'est pas soumise aux marées; son eau est salée; son fond est sombre et parait être de la vase, différent en cela de celui de la mer Rouge et du golfe Persique, où la limpidité de l'eau permet très-bien de distinguer à une grande profondeur. On ne trouve dans la mer de Khazar ni perles, ni corail, ni objet précieux; son seul produit est la pêche. Elle est sans cesse sillonnée par des bâtiments marchands qui se rendent des pays musulmans dans celui des Khazar et autres pays riverains. Ses îles ne sont pas, comme celles de la mer de Fars ou de Roum, peuplées et cultivées. Cependant quelques-unes renferment des sources, des réservoirs, des arbres et des chevaux sauvages; mais elles n'ont pas d'habitants : telle est par exemple l'île de *Siah Kouh* سياه كوه (voyez ce mot). On remarque aussi en face des bouches du Kourr une île grande, bien arrosée, qui abonde en fruits et en plantes aromatiques. Les habitants du littoral y conduisent leurs bêtes de somme et les laissent brouter en liberté afin de les engraisser. Il y a encore l'*île Russe* (جزيرة روسيه) et quelques autres petits îlots [1]. Le voyageur qui suit le bord de la mer et se dirige vers le pays des Khazar, en laissant Abeskoun à sa droite, ne rencontre ni ville, ni villages, sauf un havre nommé *Dihistân*, à 50 farsakhs d'Abeskoun. C'est là que les bâtiments viennent chercher un abri contre la tempête. Cet endroit, qui a de l'eau douce, est très-fréquenté, et la chasse y est productive; c'est le seul point habité que je connaisse [2]. Mais, au contraire, celui qui se

[1] Les géographes persans parlent de l'île de *Nim-Merdân* (نيم مردان) comme étant une des plus importantes de cette mer; elle n'est qu'à 3 farsakhs d'Asterabâd, et les bâtiments du Mazenderân et du Guilân qui y abordent continuellement sont une source de profits pour les habitants. (*Nouzhet*. — *Zinet el-Medjalis*, etc.)

[2] Le texte d'Isthakhri ajoute ici (p. 94 de l'édition de Gotha) quelques détails que Yaqout a cru devoir transporter dans l'article spécial à la *montagne Noire* (Voy. *Siah Kouh*.)

dirige vers les Khazar, en ayant Abeskoun à sa gauche, rencontre sans cesse des pays cultivés : le Djordjân, le Thabarestân, le Deïlem, le Djebal, Mouqân, Schirwân, Masqath (مسقط) et le Bab el-Abwab (portes Caspiennes). Il va de là à Semender (سمندر) en quatre jours et arrive sur les bords de l'Itil, à travers le désert, en sept jours. Près de l'île de Siah-Kouh est un gouffre très-dangereux pour les navires qui s'y laissent entraîner, et s'ils se brisent tout est perdu, car les Turcs viennent aussitôt s'emparer de la cargaison. On dit que la circonférence de cette mer est de 500 farsakhs, et son diamètre de 100 farsakhs. (Dieu sait la vérité.)

بحر الفارس *Mer du Fars* (ou *Golfe Persique*)[1].

C'est une ramification du grand Océan indien. Les Persans, d'après Hamzah, le nomment دراه كامسير *Derahi Kamsir*[2]. Il part de Tiz, ville du Mokrân, longe le territoire de la Perse jusqu'à 'Abbadân, où sont les bouches du Tigre et qui est la première ville du territoire de Basrah; on descend le Tigre en passant par la petite ville de محرّزة *Moharrazah*, et on arrive dans la presqu'île d''Abbadân. Là, le Tigre se partage en deux branches : l'une se jette dans la mer du Fars sur le territoire de Bahrein; les navires qui se rendent à Bahrein et en Arabie suivent le cours de ce bras du Tigre; le littoral se prolonge dans la direction du sud, vers Qathr (قطر), 'Omân, Schedjr, Masqath, et le Hadramout jusqu'à 'Aden. L'autre cours du Tigre se dirige sur la droite et se jette dans la mer du côté du territoire persan; de sorte qu''Abbadân est comme une île placée entre ces deux affluents du globe. La principale ville du littoral persan est Mehroubân (مهروبان). « Là, dit Hamzah, la mer prend, en persan, le nom de دراه افربك; elle a la forme d'un golfe qui, partant du sud, remonte vers le nord jusqu'à Ablah ou Oboullah (أبلّة), et reçoit les eaux des étangs de

[1] Tout cet article est tiré, mais d'une manière incomplète, des traités d'Ibn-Haukal et d'Isthakhri. Ces textes ayant été publiés ou traduits, j'engage le lecteur à les consulter pour avoir une idée exacte de la description du golfe Persique par les Orientaux. (Cf. *Lib. climat.* p. 15 et suiv. Mordtmann. *Das Buch der Lænder;* Maç'oudi, *Prairies d'or*, t. Ier, édition publiée par la Société asiatique.) Hamd Allah Mustôfi se borne à quelques données banales et entremêlées de fables. (Ms. 139, fol. 768.)

[2] Le manuscrit de Paris porte *Kamsin;* mais cette leçon est contredite par celle des exemplaires d'Oxford et du *British museum* que nous avons adoptée. Peut-être faut-il lire simplement *Deriaï Guermsir*, c'est-à-dire la mer des contrées chaudes, nom que les Persans donnent, en effet, à tout le littoral du golfe.

l'Iraq[1] (بطيحة). Le golfe Persique descend vers le sud, du côté de Djennabeh (جنّابه), ville des Qarmathes, en face de laquelle est l'île de *Khareh* (خارك). Il suit le territoire persan, du côté de *Sinîr* (سينير), de *Berschehr* (برشهر), de *Nadjirem* (نجيرم) et de *Siraf* (سيراف), puis de l'île de *Lar* (لار) et de la forteresse d'Hormuz, en face de laquelle est l'île de *Qaïs ben 'Omeïrah* (قيس بن عميرة). Cette île, la plus florissante du golfe, est actuellement la résidence du roi de la mer (سلطان البحر), qui exerce l'autorité sur tous ces parages. En face de la ville d'Hormuz est une grande île nommée *île de Djaschek* (جزيرة الجاشك). Puis vient Tiz, ville du littoral du Mokrân. Ainsi la mer du Fars, la mer de Bahrein et celle d'Omân ne forment qu'une seule mer, limitée, à l'est, par le territoire persan, et à l'ouest, par le pays des Arabes: son étendue, du sud au nord, est de 170 farsakhs[2].

بُحَيرأباذ *Bohaïr-Âbâd.*

1° Bourgade du pays de Merw; patrie d'Abou'l-Modhaffer 'Abd el-Kerim ben 'Abd el-Wehhab, traditionniste. — 2° Bourg du territoire de Djoueïn, province de Niçabour, où est né Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed el-Djoueïni, docteur célèbre parmi les Soufis; il est mort à Niçabour, l'an 530, et a été enterré à Djoueïn. Ses descendants, qui sont respectés en Égypte à l'égal des rois, donnent à leur aïeul le nom de scheikh des scheikhs.

بُحَيرة أُرمية *Lac d'Ourmiah.*

Il est environ à 2 farsakhs de la ville d'Ourmiah (voyez ce mot). Son eau est amère et fétide; elle ne renferme ni poissons, ni aucun être vivant[3]. Au

[1] Cf. sur les marais nommés *Bathyah* ou *Bathah*, un fragment de Maç'oudi dans le t. VIII des *Notices et Extraits*, p. 150 et suiv. *les recherches sur la Mésène*, par Saint Martin, p. 105. (Voyez aussi *Géogr. d'Abou'l-Féda*, trad. de M. Reinaud, t. II, p. 53.)

[2] Les manuscrits présentent ici une lacune qu'il est aisé de combler à l'aide des ouvrages cités plus haut.

[3] Cette description est empruntée en partie à el-Isthakhri (cf. *Liber climat.* p. 81). Rien de plus contradictoire que les renseignements fournis par les Arabes sur le lac d'Ourmiah. Maç'oudi, dans les *Prairies d'or* (chap. IV), en fait mention en parlant de la mer Morte; il lui donne le nom de *Kenderwân*; telle est du moins la leçon donnée par les meilleurs exemplaires de cet important ouvrage; mais je ne suis pas éloigné de croire qu'il a voulu désigner la montagne appelée par notre auteur *Keboukhân* et qui peut-être, à une certaine époque, avait donné son nom au lac lui-même. Abou'l-Féda le désigne sous le nom de *Téla*, à cause d'un fort bâti sur cette montagne. (Voy. *Prolégomènes*, t. II, p. 52, traduction de M. Reinaud.) Enfin, le cons-

milieu du lac est une montagne nommée *Keboukhân* كبوخان, et une île qui possède environ quatre villages habités par les marins de ce lac; le sol donne de pauvres moissons. Dans la montagne est une forteresse célèbre, et dont les habitants sont presque toujours en guerre ouverte avec le gouverneur de l'Azerbaïdjân; ils parcourent avec leurs barques tout le littoral du lac, sur lequel ils exercent des déprédations, et retournent ensuite dans leur forteresse, où ils n'ont de communication avec personne. J'ai vu de loin cette place en passant au bord du lac lorsque je me rendais dans le Khoraçân, l'an 612, ainsi qu'à mon retour, l'an 617. « On dit que la circonférence du lac est de 50 farsakhs; quant à sa largeur, on peut la parcourir en une nuit. Il produit du sel que l'on mélange avec le toutenague (توتيا). Sur la côte orientale, on voit quelques sources dont l'eau se pétrifie au contact de l'air. » (Extrait de Mo'çer.)

بحيرة زره *Lac de Zereh.*

Ce lac, situé dans le Sedjestân, croît ou diminue dans une proportion sensible: son étendue est de 30 farsakhs depuis *Kourîn* (كُرين), sur la route du Qouhistân, jusqu'au pont de Kerihân (قنطرة كريهان), situé sur le chemin du Fars. Sa largeur équivaut à une journée de marche; son eau est douce et abonde en poissons et en roseaux. Les environs sont entourés de villages, à l'exception toutefois du côté du désert, qui est entièrement inculte.

بخجرميان *Bakhdjermiân.*

Bourg des environs de Merw, dans le voisinage d'Enderabeh (اندرابه). C'est

cieucieux Hamd Allah Mustôfi, dont le témoignage est si important dans tout ce qui concerne la topographie de sa patrie, lui donne en différents endroits de son livre un nom que la négligence des copistes a rendu illisible; la leçon la plus fréquente dans les manuscrits que j'ai consultés est *Khadjent* (خجنت); mais je ne l'adopte que sous toute réserve. M. Quatremère a signalé toutes ces contradictions et développé les diverses opinions émises à ce sujet dans une savante note de son *Histoire des Mongols*, p. 316. Voici, enfin, la trop courte description fournie par le *Nouzhet:* « Le lac de Khadjent, dans l'Azerbaïdjân, est aussi nommé *Deriai schour*, mer salée. Les cantons d'Ourmiah, d'Ouschnouh, de Dih-Khareqân et de Selmas, sont situés sur ses rives; au milieu est une île où s'élève une montagne dans laquelle plusieurs rois mongols sont enterrés. Les rivières de Tchaghatou, de Taghatou, de Safi et de Seraw-Roud, se jettent dans ce lac» (fol. 779). Le colonel Rawlinson, dans son beau mémoire *On the site of the Atropat. Ecbatana*, p. 79, t. X de la Revue de la Société de géographie de Londres, donne au lac l'ancien nom de *Khejest.* (Cf. *ibid.* p. 9, et Saint-Martin, *Recherches sur l'Arménie*, t. I, p. 56 et suiv.)

là qu'est cantonnée l'armée de Balkh. Le traditionniste Hafs ben 'Abd el-Halim, qui visita l'Iraq et le Hedjaz, en est originaire. Abou Zer'ah es-Sakhi écrit le nom de ce bourg par un *ghaïn* (بغجرميان).

بدهه *Bedheh.*

Ville du Sind dont il sera parlé au mot ندهه ; j'ai quelques doutes à l'égard de la véritable orthographe de ce nom, mais j'espère les éclaircir.

بِذان *Bedân.*

Nom d'une bourgade de la province d'Ahwaz.

بذّان *Beddân.*

Voir le mot ci-après. Cette forme se trouve dans un vers d'Abou Témam

بذّ *Bedd.*

Canton entre l'Azerbaidjân et l'Errân. C'est de là que sortit Babek le Khorremite quand il se révolta contre Mo'taçem. On connaît ces vers de Bokhteri (mètre *kamil*) :

لله درّك يوم بابك فارسا   بطلا لابواب الحُتوف قروعا
حتّى ظفرتَ ببذّهم فتركتَه   للذّلّ جانبَه وكان منيعا

Que Dieu te protège, guerrier redoutable qui, aux jours de Babek, as renversé les portes des impies ; || C'est toi qui as pris leur ville de *Bedd*, que tu as laissée couverte de honte, toute forte qu'elle était.

« Il y a près de Bedd, dit le poete Mo'çer, un endroit d'une étendue d'environ trois arpents; toutes les fois qu'on y prononce le nom de Dieu, une voix cachée y répond. C'est là que les *rouges*, nommés aussi les *Khorremites* (خُرّميّة), levèrent l'étendard de la révolte sous la conduite de Babek[1]; c'est là aussi qu'ils attendent el-Mehdi. Plus bas coule une grande rivière qui a la propriété de guérir les fièvres les plus invétérées. Le fleuve Araxe passe sur la frontière. Ce canton produit des grenades d'une beauté incomparable, d'excellentes figues

[1] Voyez, sur ce fameux sectaire et sur Djandéran, le *Fihrist*, fol. 217 r° et suiv. Ibn el-Athir, ms. de Constantinople, t. IV, fol. 191 r° et 203 v°. On trouvera aussi un tableau des principales sectes qui ont divisé les musulmans dans la remarquable Histoire des musulmans en Sicile par M. Michel Amari, t. II p. 97 à 119.

et des raisins que l'on fait sécher sur des brasiers (تنانير), parce que le soleil y est toujours obscurci par des nuages épais. Les habitants recueillent dans l'eau de petites parcelles d'or rouge qui ont la propriété de donner de l'embonpoint aux femmes quand elles les boivent en observant un régime sévère (*sic*).

بَذَش *Bedesch.*

Bourg à 2 farsakhs de Bestham, territoire de Qoumès; patrie de l'imam Abou Mohammed Nouh ben Habib, mort en redjeb 242, et d''Ali ben Mohammed ben Hatem.

بذيس *Bedis.*

Bourg près de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah 'Abd es-Samed ben Ahmed, l'imam de la mosquée de Saghah (صاغة), à Merw, mort au mois de scha'bân, l'an 533.

بَرَاءَان *Beraân.*

Bourg aux environs d'Ispahân, où est né Mohammed Zaker ben Mohammed *el-Beraâni,* surnommé aussi *Eldjari*, du nom d'*Eldjar* (الجار), qui est un village près de la même ville.

بَرَارجان *Berardján* (sans doute pour برادرجان).

Ce mot signifie en persan, l'âme du frère. C'est le nom d'une route (سكّة) qui conduit de Merw à Madjân (ماجان). Plusieurs docteurs portent ce surnom, entre autres, Abou Mohammed Qaçem ben Mohammed, imam très-instruit, mort l'an 292. Son père fut aussi un habile traditionniste.

براوستان *Berawistân*[1].

Bourg de la province de Qoumm, où est né le vizir Medjd el-Mulk Abou'l-Fadhl As'ad ben Mohammed, ministre de sulthan Barkiaroq, fils de Melik-Schah. Les soldats, mécontents des tendances de ce ministre, qui avait pris un grand ascendant sur l'esprit de son maître, se révoltèrent et demandèrent qu'il leur fût livré. Le prince n'y consentit qu'à la condition qu'on épargnerait ses jours; mais ils s'y refusèrent et tuèrent le vizir. Cet événement se passait en 492 (1099 de J. C.).

[1] La véritable prononciation de ce mot est *Berouschtân* (بِراوشتان), ainsi que l'indique Sadiq el-Isfahâni dans son dictionnaire. (Ms. de la Bibl. Bodl. fol. 5.)

بَراهان *Berahân.*

Nom d'une place forte de la province d'Hamadân; on la nomme aussi *Ferdedjân* (فردَجان).

برجان *Berdjân.*

Ville du pays des Khazar, VIᵉ climat; longitude, 40°; latitude, 45°. Elle fut prise par les musulmans sous le règne d'Othman ben 'Affân.

بُرج *Bordj.*

1° Bourgade ou district de la province d'Ispahân. L'une des deux villes privilégiées (voy. ابغاران). Plusieurs traditionnistes y sont nés, entre autres: Abou'l-Qaçem 'Othman ben Ahmed el-Kateb el-Ispahâni, mort le jour de la rupture du jeûne (عيد الفطر), l'an 406; — Scheiban ben 'Abd Allah Abou'l-Mo'ammer el-Mouhteçib, professeur du rite orthodoxe et prédicateur renommé à Ispahân; — Sehl ben Mohammed; — Mohammed ben el-Haçan el-Edib, mort en 488; — Abou'l-Qaçem Ghanem; — 'Abd Allah ben Mohammed Abou'l-Qaçem, le Soufi. — 2° Bordj est aussi le nom d'une localité à Damas, où est né Abou Mohammed Selmah el-Bordji ed-Dimischqi.

بُرجمِين *Bordjemin.*

Bourg près de Balkh (selon Abou Sa'd), où est né Abou Mohammed el-Azhar ben Balkh, qui parcourut l'Iraq et le Hedjaz pour accroître sa science. Il eut trois frères également instruits, Elias, Mektoum et Sa'id, connus sous le nom d'*enfants de Balkh* (بنو بلخ).

بُرجُود *Bordjoud.*

Ville grande et longue située dans le petit Lour (لُركوجك). Elle jouit d'un climat tempéré; son eau est saine; le safran et le palmier y viennent bien; elle a eu une assez grande importance, mais elle tombe en ruines maintenant. (*Nouzhet.*)

بُرخُوار *Borkhouwar.*

District de la province d'Ispahân renfermant plusieurs bourgs. En est originaire Abou Sa'id I'çam ben Youçef el-Borkhouwari el-Bellouqi (بلّوقيّ).

بَرْدَسير Berdesir.

Ville importante du Kermân, sur la route qui mène de cette province dans le Khoraçân. Voici ce que dit er-Rohni el-Kermâni : « On attribue sa fondation à Ardeschir Babeguân, et Hamzah d'Ispahân pense que son nom n'est qu'une dérivation du nom d'Ardeschir [1]. Dans le Kermân on la nomme *Kewaschir* (كواشير). Elle a une citadelle bien fortifiée. Le premier (musulman) qui y fixa sa résidence fut Abou 'Ali ben Elias, qui régnait sur le Kermân du temps d'A'dhed ed-Dôouleh ben Boueih. Elle est à deux jours de *Sirdjân* (Kermân) et à la même distance de *Zerend* (زرند). — On m'a assuré qu'elle a deux forteresses, l'une au centre et l'autre à l'extrémité de la ville. Les habitants boivent l'eau des citernes et arrosent leurs jardins à l'aide de canaux. Parmi les docteurs modernes qui en sont originaires, il faut citer : Abou Ghanem Ahmed ben Ridhwân, le Schaféite, homme pieux et éclairé dont il est fait mention dans le *Tahhbir*; il est mort au mois de safer, l'an 521. Le poëte Abou Ya'la Mohammed el-Baghdadi a dit en parlant des femmes du Kermân (mètre *modjtas*) :

كم قد اردتُ مسيرا من بردسير المعمده
فردّ عزمى عنها هوى الخدود المورده

Que de fois j'ai voulu fuir ce Berdesir maudit; et mon projet s'est évanoui devant un regard des joues [illegible] rougissantes.

بَردج Berdidj.

Ville située aux confins de l'Azerbaïdjân, à 14 farsakhs de Berda'h. Elle est

[1] [illegible] Hamd Allah [illegible] ... [illegible] ... Zend [illegible] ... Après [illegible] ... stérilité de ce pays et [illegible] auxquels les musulmans seraient exposés [illegible] de la famine ou des brigands qui l'habitaient, il se décida à rappeler son armée. (On peut voir à l'article *Kermân* combien ce récit diffère de celui que Yaqout a tiré du livre des conquêtes de Beladori.) Gewaschir ne tomba au pouvoir des musulmans que sous le règne d'Omar fils d'Abd el-Aziz, qui y fit construire la vieille mosquée. L'emir (Abou) 'Ali, fils d'Elias, dota la ville du jardin de *Sirdjâni*, qui existe encore, ainsi que de la forteresse située sur la montagne. La mosquée dite *Berberi* est due à sulthan Thogril le Seldjoukide. C'est dans cette ville que se trouve le mausolée de Schah Schudja' Kermâni.

entourée par un fleuve presque aussi large que le Tigre et que l'on nomme *le Kourr* (الكرّ). Cette ville est la patrie d'el-Hafez Abou Bekr Ahmed ben Haroun, dont l'enseignement en matière de traditions fait autorité; mort en ramadhân, l'an 301.

بَرذعه Berda'h (Abou Sa'd écrit بردعه).

Ville sur les confins de l'Azerbaïdjân. Hamzah pense que son nom est une forme arabe dérivée du mot persan بُرده دار, qui signifie le lieu où sont des prisonniers, parce que c'est là, dit-il, que furent déposés les prisonniers qu'un ancien roi de Perse avait faits dans une expédition au delà de l'Arménie. Du temps d'Helal ben el-Mouhçen, cette ville était le chef-lieu de l'Azerbaïdjân. Ibn el-Qotaïbah paraît confondre cette ville avec Errân, située aussi sur la frontière de l'Azerbaïdjân. Elle fut fondée, dit-il, par le roi Qobad[1] dans une vaste plaine; ses maisons sont construites en briques et en plâtre. On lit dans le livre intitulé *Molhamah* (كتاب الملحمة) que la longitude de Berda'h est 79° 30'; sa latitude 45°; VIe climat. Mais Abou 'Oun, dans son *zidj* (calendrier), la met dans le Ve climat par 73° de longitude. — «Berda'h, dit el-Isthakhri, est une grande ville qui a un farsakh de long sur un farsakh de large. Son territoire est fertile, abondant en grains et en fruits. Si l'on excepte Rey et Ispahân, il n'y a pas dans tout le pays compris entre l'Iraq et le Khoraçân une ville plus grande, plus florissante et plus belle. A un peu moins d'un farsakh, est une localité nommée *Enderab* (اندراب), entre *Kourbeh* (كُربه), *Luçoub* (لصوب) et *Vaqdjouân* (بقجوان). On peut y marcher plus d'un jour au milieu des jardins et des vergers. C'est là que vient une excellente qualité de noisettes, préférables même à celles de Samarcande, et des châtaignes (شاهبلوط) supérieures à celles de Syrie. On y récolte aussi un fruit, nommé dans le pays *Eddou* (الدّو)[2], qui a la forme d'une grosse datte; il est très-amer avant sa parfaite maturité. Les figues de Luçoub sont excellentes; et enfin, on recueille sur des mûriers, qui sont du domaine public, une grande quantité de cocons de soie qu'on expédie dans le Fars et le Khouzistân. On pêche dans le fleuve Kourr un poisson

[1] Les Persans croient que Qobad, fils de Firouz, ne fit que rebâtir Berda'h, dont l'origine remonte à Alexandre le Grand. «C'était, dit Mustôfi, une grande ville qui possédait de beaux édifices et une population nombreuse; son territoire, arrosé par une rivière nommée *Tartour*, produit les meilleures noisettes et châtaignes connues.» (Ms. 139 fol. 609.)

[2] Le texte de Gotha porte الزو; peut-être faut-il lire آلو, prune.

nommé شورماغ (saumon?), qu'on transporte fort loin après l'avoir salé. On y trouve aussi deux autres poissons d'un goût parfait; on les nomme دواقن et عشب[1]. Près de la porte de Berda'h, dite *porte des Kurdes*, se tient tous les lundis un vaste marché sur une place nommée *Kerraki* (كركى). Cet endroit, qui a une longueur et une largeur d'un farsakh, attire une foule considérable; on y vient de loin, même de l'Iraq. Il est encore plus achalandé que le marché de Kourkeh. Le mot *kerraki* est devenu si populaire que presque tous les habitants ont pris l'habitude de le compter parmi les noms des jours de la semaine. Le trésor public est placé dans la mosquée principale ainsi que cela se pratique en Syrie. Le toit est couvert de plomb et l'entrée du trésor est fermée par une porte en fer. Le palais de l'émir est près de cette mosquée et les bazars occupent le milieu de la ville. — Les renseignements donnés par el-Isthakhri remontent à une époque déjà reculée; mais maintenant il ne reste plus rien de l'ancienne splendeur de Berda'h. Plusieurs de ses habitants, que j'ai rencontrés dans l'Azerbaïdjân, m'ont dit que ce n'était plus qu'un village au milieu des ruines, habité par quelques mendiants. Béni soit le Dieu qui change tout et qui est immuable, qui détruit et qui est impérissable: le secret de ses œuvres est un mystère pour l'homme! — Berda'h est à 9 farsakhs de la ville de جنزه ou *Guendjeh*. — Conquête de cette ville. — On rapporte que Selman ben Rebi'ah el-Bahili, après s'être emparé de Beilaqân (بيلقان), sous le khalifat d'Omar, se dirigea sur Berda'h, et campa au bord du *Tharthour* (ترثور) (voyez ce mot), rivière qui passe à moins de [illegible] farsakhs de la ville. Les habitants ayant fermé leurs portes aux musulmans, Selman autorisa le pillage des campagnes environnantes; c'était au moment de la moisson. Dans la crainte d'être affamés, les assiégés capitulèrent en se soumettant aux conditions faites à la ville de Beilaqân. Selman entra dans la ville, dont il fit sa résidence, après avoir envoyé ses troupes en avant pour continuer l'expédition. — Les principaux docteurs et imams originaires de cet endroit sont : Mekki (مكّى) ben Ahmed, aussi célèbre par son enseignement que par sa piété. Après avoir visité la Syrie, l'É-

[1] [illegible] Le texte original porte دراقن et عشب [illegible] On lit [illegible] دراقن وعسوا [illegible] de M. Moeller [illegible] Gotha p. 6. Je ne m'arrête pas à signaler les autres variantes, si importantes toutefois, qu'on ne peut douter que notre auteur n'ait fondu ses propres renseignements dans ceux qu'il a empruntés à Isthakhri, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il n'ait travaillé sur un texte plus complet dans ce chapitre.

gypte et l'Iraq, pour compléter ses études, il vint résider à Niçabour en 330; il se rendit ensuite dans la Transoxiane, l'an 350. Il mourut à Sehasch quatre ans après, en laissant un nombre considérable d'écrits: — Sa'ïd ben 'Amrou el-Azdi el-Hafez; — 'Abd el-'Aziz ben el-Haçan Abou Bekr, qui est compté parmi les *ridjal*. El-Hakem Abou 'Abd Allah le cite avec éloge dans son histoire; «il fut, dit-il, l'élève et l'ami du célèbre Abou Bekr Mohammed ben Ishaq, à Niçabour; il quitta cette ville en 310, et se fixa dans le caravansérail de Ferawch (فراوه); puis il demeura à Neça, où il mourut l'an 323.»

بِرذَون *Birdawn.*

Petite ville du Khouzistân, proche de Baçinna (بصنّى); on y fabrique des voiles que l'on nomme *Baçinnieh* et que l'on vend frauduleusement comme provenant de la ville même de Baçinna. (Voyez ce nom.)

بُرزاباذان *Bourzabadân.*

Bourg du territoire d'Ispahân; patrie d'Abou'l-'Abbas Fadhl ben Ahmed le Qoraïschite, docteur dont Ibn Merdweïh récuse l'autorité.

بُرز *Bourz.*

Bourgade à 5 farsakhs de Merw, dans le voisinage de Koumsân (كمسان). En sont originaires Suleïman ben 'Amer el-Kendi et d'autres savants.

برزَنج *Berzendj*[1].

Ville du territoire d'Errân, à 18 farsakhs de Berda'h, sur le chemin de Bab el-Abwab. C'est là qu'on traverse le fleuve Kourr pour se rendre à Schamakhi (شماخى), ville de la province de Schirwân.

برَزن *Berzen.*

Bourg de la province de Merw contigu à Bir-Maqân; c'est la patrie d'Abou Ibrahim ben Ahmed l'Écrivain. — C'est aussi le nom d'un autre bourg que l'on

[1] L'auteur a adopté l'orthographe donnée par Isthakhri (*Lib. climat.* p. 81); mais Soyouthi, le *Kitab el-'Azizi* et Abou'l-Féda écrivent *Berzend*, forme qui est également employée par les Persans. «C'était, dit Mustôfi, une ancienne ville qui fut rebâtie par Afschin, esclave de Mo'taçem Billah qui y fixa sa résidence. Ce n'est plus maintenant qu'un village; le climat est chaud, mais le sol est bien arrosé et fertile en céréales.» (Ms. 139, fol. 618.)

nomme *Bagh o berzen* (باغ وبرزن), parce que ces deux villages se touchent. Ils sont l'un et l'autre à 2 farsakhs de Merw. Le traditionniste Isma'il el-Berzeni est originaire du second. (Voy. باغ.)

برزه *Berzeh.*

1° Bourg du territoire du Beihaq, province de Nicabour; c'est la patrie d'Abou'l-Qacem Hamzah ben el-Berzehi, surnommé *Beihaqi,* auteur de différents ouvrages, tels que *le Livre des sections* (كتاب العصول); *le Livre des mérites de celui qui est nommé Mohammed* (كتاب محامد من تعال له محمد); *le Livre des qualités de celui qui est nommé Abou'l-Haçan* (كتاب محاسن من تعال له ابو الحسن). Il est cité par el-Bakherzi dans son livre intitulé l'Idole du siècle (*Doumiet el-'Asr*); il mourut l'an 488. (Extrait d'Abd el-Ghafer.) — 2° Petit canton de l'Azerbaidjan.

برساجرد *Borsandjird.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw; résidence d'un savant disciple des compagnons, Khaled ben Abou Bersa el-Aslemi, qui, pour cette raison, a été surnommé *Borsandjirdi.*

برشليّه *Berschelyeh.*

Localité de l'Irâq, il en est fait mention dans l'histoire des anciens rois de Perse.

بَرشهر *Berscheher.*

Nom donné à la ville de Nicabour. (Voy. ابرشهر.)

بُرطاس *Borthas.*

C'est le nom d'un pays habité par une tribu considérable; on en exporte les pelisses nommées *Borthassi*. Ils sont voisins des Khazar, et aucune autre peuplade ne les sépare de ceux-ci. Ils sont disséminés sur les rives de l'Itil (Volga). La ville principale se nomme aussi *Borthas*, et, dans son voisinage, est celle

Voyez [illegible] *Kitab el-[illegible]* [illegible] *Chrestom.* t. II, p. 17 [illegible] *Prairies d'or*, chap. [illegible] d'Ohsson [illegible] et les recherches de M. Defrémery sur les anciens peuples du Caucase, *Journ. asiat.* année 1849.

de Sawara (سوارا), qui possède une mosquée. Ce peuple est musulman : il parle une langue particulière qui n'a aucun rapport avec le turc, le khazar ou le bulgare. On lit dans Isthakhri[1] : « Une personne qui a prêché le Koran dans ce pays m'a assuré que la population de ces deux villes réunies s'élevait à dix mille âmes ; pendant l'hiver, ils vivent dans des huttes de bois, mais l'été, ils campent au milieu des pâturages. Pendant les nuits d'été, ajoutait ce missionnaire, on ne voyage pas dans les ténèbres pendant plus d'une heure. » Du Volga à la ville des Khazar et à Borthas la distance est de vingt jours ; on évalue l'étendue de ce pays entier à quinze jours de marche.

بَرقان *Berqân* ou *Birqân*.

1° Bourgade du pays de Djordjân ; Hamzah ben Youcef es-Sehmi en est originaire. — 2° Bourg sur la rive orientale de l'Oxus, à deux jours de Djordjaniyeh.

بَرقة *Barqah*.

Bourgade du territoire de Qoumm, dans le Djebal. Abou Dja'far, jurisconsulte schiite, rapporte que le célèbre Ahmed ben Abi 'Abd Allah *el-Barqi* a reçu ce surnom, bien qu'il fût originaire de Koufah, parce que son aïeul Khaled, fuyant la persécution d''Yça ben 'Amrou, vint à Barqah près de Qoumm avec son père et s'y établit. Ahmed a écrit plus de cent ouvrages sur les doctrines des Imamieh (schiites) et une chronique des expéditions saintes. On en trouve la nomenclature dans le livre d'Abou Dja'far. — On lit dans l'Histoire d'Ispahân, par Hamzah el-Ispahâni, que le bourg de Barqa-roud (برق رود) a donné naissance à Ahmed ben 'Abd Allah el-Barqi, célèbre grammairien et poete, qui habitait Qoumm. C'est dans cette ville que son neveu Abou 'Abd Allah reçut ses leçons avant de se rendre à Ispahân, où il s'est acquis de la réputation.

برك *Berk*.

Petite ville fortifiée sur la frontière du Kermân ; elle produit du blé et des dattes. (*Nouzhet*.)

[1] La citation qui suit diffère beaucoup du texte publié à Gotha. (Cf. *Lib. climat.* p. 96 et suiv.)

بركاوان Berkawân.

1° Bourgade dans la province du Fars. — 2° Ile du golfe Persique [1].

برماكان Bermakân.

Bourg près de Merw esch-Schahidjân.

بُرمُس Bormos.

Bourgade du canton d'Esferaïn, province de Nîçabour.

برنداق Berendaq.

Gros bourg dans une vallée qui sépare Qazwin de Khelkhal, province d'Azerbaïdjân.

بُرنَود Bornawd.

Bourg, sur le territoire de Nîçabour, où est né Abou 'Ali Mohammed ben 'Ali le Prédicateur. Il est compté, ainsi que son père, parmi les traditionnistes accrédités. Il mourut à l'âge de cent six ans, l'an 337, au mois de scha'bân.

بَرنو Bernou.

Bourg près de Nîçabour; patrie de Bekr ben Ahmed el-Bernouyi.

بَروجِرد Beroudjird [2].

Ville située entre Hamadân et Keredj, à 18 farsakhs d'Hamadân et à 10 farsakhs de Keredj. Ce n'était d'abord qu'un obscur village, mais Hamoulah (حمولة), vizir d'Abou Dolaf, y fit réciter la *khotbah* et y établit sa résidence lorsqu'il

[1] [illegible] farsakhs [illegible]

[2] Beroudjird ou, selon la prononciation [illegible] d'après Moustôfi [illegible] géographie [illegible] florissante ville ornée de deux mosquées; son climat est tempéré et parmi ses productions on cite le safran et la datte [illegible] dans ces montagnes on ne voit de palmiers qu'à Bouroudjerd et à Someirah; elle est ruinée maintenant. » (Cf. sur l'état actuel de cette ville, Macd. Kinneir's *Geogr. Memoir*, p. 140; Bode *Travels into Luristan*, t. II, p. 302-307; voyez aussi Layard, dans le tome XVI du Journal de la Société géographique de Londres, et l'Histoire des Samanides de M. Defrémery, p. 240.)

gouvernait le Djebal en maître absolu. Cette circonstance fut la cause de la prospérité de cette ville. Elle est bien fortifiée et son territoire est fertile. Ses fruits se portent à Keredj et dans les environs. Elle a près d'un demi-farsakh de long, mais elle est très-peu large. Le safran y vient en abondance. Un poëte a dit en parlant de cette ville (mètre *motéqarib*):

بروجردُ فى طيبها جنّة وما عيبها غير سكّانها
ولكنّ يُغطّى على لومهم وبخلهم جود نسوانها

Beroudjird est un paradis de délices; son seul défaut est d'avoir de tels habitants. || Mais on leur pardonne leur bassesse et leur avarice en faveur de la *générosité* de leurs femmes.

Abou'l-Fadhl Mohammed ben Hibet Allah el-Hafez, scheikh pieux et très-docte, en est originaire. — « J'étais un jour assis, dit Abou Sa'd, dans la grande mosquée de Beroudjird, et j'écrivais quelques traditions, lorsqu'un homme d'un aspect misérable s'approcha de moi et me salua. Après un moment de silence, il voulut savoir ce que j'écrivais. Importuné de son indiscrétion, je ne jugeai pas à propos de lui répondre; de guerre lasse, je finis par lui dire: « Ce sont des *hadis*. » Il me demanda alors de quel pays j'étais, et, apprenant que Merw était ma patrie, il me demanda quel docteur parmi les habitants de Merw avait transmis la tradition à Bokhari. — « C'est 'Abdân, lui répondis-je, 'Ali ben Hadjer et d'autres savants de cette école. — Quel est le nom d''Abdân? » me demanda-t-il. Cette question me força à garder le silence. Le scheikh, car c'était Abou'l-Fadhl lui même, sourit en voyant que je le regardais avec plus de considération, et me dit: « Son surnom était *Abou 'Abd er-Rahman* et son nom *'Abd Allah*. On a réuni ces deux noms en un seul et on l'a appelé *'Abdân*. » Ce renseignement me fit un réel plaisir, et je lui demandai de qui il le tenait. — « C'est de Mohammed ben Thaher el-Moqaddessi, » me répondit-il. « Depuis, ajoute Abou Sa'd, j'ai écrit sous sa dictée un choix assez considérable de hadis. »

بروقان *Berouqân.*

Bourg voisin de Balkh; Mohammed ben Khaqân el-Berouqâni en est originaire.

بَرْوَنْجِرد *Berwandjird.*

Gros bourg près de Merw, du côté des sables; il est en ruines maintenant: patrie d'Abou Mohammed ben Thaher el-Berwandjirdi.

بزار Bezar ou Bozar.

Le surnom de *Bezari*, dit Abou Sa'd, se rapporte au bourg d'Abzar (voy. ابزار), qui est à 2 farsakhs de Niçabour. Le peuple l'appelle *Bejar* (بژار); c'est la patrie d'Abou Ishaq Ibrahim ben Ahmed *el-Abzari*, nommé communément *el-Bezari*. Ce docteur voyagea dans l'Iraq, l'al-Djezireh et la Syrie, pour recueillir des traditions. Son enseignement fait autorité. Il est mort le 5 de redjeb, l'an 364, âgé de quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept ans.

بُزان Bozân.

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou'l-Feredj 'Abd el-Wehhab ben Mohammed el-Bozâni.

بزّانه Bezzaneh.

Bourg près de la ville d'Esferain.

بَزديغر Bezdigher.

Bourg des environs de Niçabour; patrie du jurisconsulte Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ziad en-Niçabouri, homme pieux, mort en 295.

بزقباذ Bezqobad. (Voyez le mot ابزقباذ.)

بُزماقان Bozmaqân.

Bourg du territoire de Merw; patrie d'Ibrahim ben Ahmed *el-Kateb*, mort après l'année 100 de l'hégire.

بزنان Beznân.

Bourg tellement rapproché de Merw qu'il est considéré comme un faubourg de cette ville; patrie de plusieurs savants, entre autres d'Ahmed ben Bendoun. Ce bourg tombe maintenant en ruines.

بزنيرود Bozniroud.

Canton de la province d'Hamadân, renfermant plusieurs bourgs dont le principal est celui de Welid-Âbâd (ولىد آباد), où est né 'Abd er-Rahman ben 'Abdân el-Djellab el Hamadâni.

بُزيان *Bozián*.

Bourg près d'Herat, d'où est originaire Abou Bekr 'Abd Allah ben Mohammed, de la secte des *Kerramites* (كرّامية), mort en 526.

بَسّا *Bessa*.

Ville du Fars qu'on nomme aussi *Fessa* (فسّا) (voyez ce mot). Abou'l-'Abbas Ahmed ben 'Ali ben Babek el-Kaschi dit que le célèbre Arslân el-Bessaçiri en est originaire, et que les Persans donnent le surnom de *Bessaçiri* aux habitants de cette ville. Arslân était un des mamelouks de Beha ed-Dôoleh, fils d'Adhed ed-Dôoleh. Lorsque Djelal ed-Dôoleh, Abou Thaher et son fils Melik Rahim Abou Nasr parvinrent au pouvoir, Bessaçiri acquit une grande influence: il devint le chef de tous les Turcs de Baghdad et amassa des biens considérables. A l'époque où Melik Rahim marcha contre Thoghrul Bek, premier sulthan seldjouqide, Bessaçiri se réfugia dans la ville de Rahbah Malek (رحبة مالك). Il devint secrétaire et favori de Mostançer, soudan d'Égypte. Sur ces entrefaites, Ibrahim Inal se révolta contre son frère Thoghrul Bek dans la province d'Hamadân, et ce dernier fut obligé de marcher à la tête de son armée contre le rebelle. Baghdad restait sans défense. Arslân el-Bessaçiri profita de l'occasion et rentra dans cette ville avec Qoraïsch ben Bedrân ben el-Mouqalled, chef des Beni-'Oqaïl, avec lequel il partagea l'autorité. Le vizir surnommé *le chef des reïs* s'étant conduit de façon à mécontenter Qoraïsch, le khalife Qaïm-Biamrillah se rendit en personne sous la tente de cet émir, envoya son ministre dans une forteresse sur les bords de l'Euphrate où était son oncle Meharisch, puis il livra le vizir à Bessaçiri, qui le fit mettre en croix. Dès lors Baghdad fut soumise à l'autorité de ce dernier; il s'empara de ses trésors et fit prononcer la *khothbah* dans toute la province au nom du soudan d'Égypte, et cela pendant un an entier, depuis le seizième jour de zil-qa'deh 451 jusqu'au 16 de zil-qa'deh 452; mais au bout d'un an, Thoghrul Bek, vainqueur de son frère, revint à Baghdad, livra bataille à Bessaçiri, le défit, le tua et rendit le pouvoir au khalife Qaïm-Biamrillah. Tel est le récit abrégé d'événements qui sont rapportés en détail par les historiens. — Il y a à Baghdad, du côté de la porte el-Âzedj (باب الآزج), un grand quartier que l'on nomme *maison de Bessaçiri*. Plusieurs traditionnistes en sont originaires.

بُستان *Bostân*, le Verger.

Nom d'un quartier d'Herat.

بَست *Best.*

Rivière qui sort de l'Azerbaïdjân et traverse la ville d'Irbil. (*Meracid.*)

بُست *Bost.*

Ville entre le Sedjestân, Ghaznah et Herat; je crois qu'elle dépend de la province de Kaboul. Les renseignements que fournissent son histoire et le récit de la conquête musulmane confirment cette opinion[1]. Le climat de cette ville est excessivement chaud, et elle fait partie des contrées que les Persans désignent sous le nom de *Guerm-sir* (كرم سير), c'est-à-dire, pays de la chaleur. Elle est bien arrosée et entourée de jardins, mais elle est presque ruinée, et, selon l'expression d'un homme d'esprit, « ce n'est plus que le jardin de l'ancienne ville. » Parmi les hommes célèbres qui y sont nés, on cite : El-Khattabi Abou Suleïman Hamd (Allah) ben Mohammed, auteur du livre intitulé معالم السنن, *les Jalons des sunnets*, et du غرائب الحديث, *Merveilles des traditions*, ainsi que d'autres ouvrages. Ce fut un imam très-érudit, et j'ai fait mention de sa vie comme de ses poésies dans mon *Livre des gens lettrés* (كتاب الادباء). — Ishaq ben Ibrahim Abou Mohammed, le qadhi de Bost, mort l'an 307. — Abou'l-Fath 'Ali, fils de Mohammed ou d'Ahmed el-Bosti, poete et écrivain célèbre par la recherche et les jeux d'esprit que renferment ses écrits; mort à Bokhara l'an 400. Le poete Abou 'Amrân Mousa ben Mohammed et-Thoulaqi a dit de lui (mètre *thawil*) :

اذا قيل ایّ الارض فی النّاس زينة   اجبنا وقلنا ابهج الارض بستها
فلو اننی ادركتُ يومًا عميدها   لزمت يد البستی دهرا ولثمتها

Si l'on demande quelle est la fleur des pays habités par l'homme, je répondrai que Bost est la [illegible] de ce monde. Si je puis un jour m'approcher de celui qui en est le soutien, c'est [illegible] Abou'l-Feth que je ne cesserai de retenir et de couvrir de baisers.

Le plus illustre docteur de cette ville est Abou Hatem Mohammed ben Hayân ben Moadd ben Mo[illegible]d ben Sa'id ben Seïd et-Temimi. — Abou 'Abd Allah

[1] Yaqout et l'auteur du *Lobb el-Lobab* sont les seuls qui considèrent Bost comme appartenant au pays de Kaboul; tous les géographes arabes et persans depuis Isthakhri sont unanimes à citer cette ville comme une des plus considérables du Sedjestân.

Mohammed Bokhari, surnommé *Ghondjar* (غُنجار), en donnant sa généalogie, ajoute : « Cet imam illustre par sa science, par ses voyages, par ses liaisons avec les scheikhs les plus célèbres, fut versé dans la connaissance des traditions, et il en posséda les preuves à un point qui étonne la raison. L'examen impartial de ses livres suffit pour prouver l'immensité de ses connaissances. Il parcourut tous les pays compris entre Schasch et Alexandrie, vécut au milieu des docteurs les plus renommés, et composa des ouvrages destinés spécialement aux études traditionnaires, mais d'une valeur inestimable. » Ghondjar cite ensuite le nom de tous les maîtres auprès desquels Abou Hatem puisa des renseignements dans ses longs voyages, ainsi que les nombreux élèves qu'il forma. Un autre auteur, el-Hakem Abou 'Abd Allah el-Hafez, donne le même tribut d'éloges à Abou Hatem; il célèbre son mérite, non-seulement comme traditionniste, mais comme jurisconsulte et grammairien; il ajoute qu'après avoir exercé les fonctions de juge à Samarcande et dans d'autres villes, il vint à Niçabour, l'an 334, où el-Hakem, encore bien jeune, eut l'honneur d'écrire les hadis sous sa dictée. Puis il y exerça la charge de qadhi ainsi que dans d'autres villes de la province, et ne retourna dans sa patrie qu'après avoir terminé sa tournée scientifique dans tout le Khoraçân. — Abou Bekr le Prédicateur dit que si les livres d'Abou Hatem pouvaient être réunis, ils formeraient un recueil de la plus grande utilité pour les recherches des traditions. Abou Bekr a emprunté à Maç'oud ibn Naçer es-Sidjzi un catalogue de ces ouvrages, dont la plupart sont introuvables, et c'est d'après cette liste que j'ai fait un choix des livres les plus importants, après en avoir élagué plusieurs. En voici les titres :

كتاب الصّحابة, Le livre des Compagnons du Prophète, en 5 parties. — كتاب التابعين, Le livre des *Tabi's*; 12 p. — كتاب اتباع التابعين, Les successeurs des *Tabi'*; 15 p. — كتاب تبع الاتباع, Les successeurs des *Etba'*; 17 p. — كتاب تباع التبع, Les successeurs des précédents; 20 p. — كتاب الفصل بين النقلة, Examen critique des rapporteurs de traditions; 10 p. — كتاب عِلَل حديث الزُّهريّ, Réfutation des hadis de Zohri; 20 p. — كتاب عِلَل حديث مالك, Réfutation des hadis de Malek; 10 p. — كتاب عِلَل مناقب ابى حنيفة ومثالبه, Réfutation des qualités et des défauts d'Abou Hanifah; 10 p. — كتاب عِلَل ما اسند اليه ابو حنيفة, Discussion des *isnad* ou preuves d'Abou Hanifah; 10 p. — كتاب ما خالف الثوريّ شعبة, Examen des points où Thawri s'écarte de Scha'bah; 3 p. — كتاب ما انفرد به اهل المدينة من السّنن, Des *sunnet* particulières aux habitants de Médine; 10 p. — كتاب

ما انفرد به اهل مكّة من السّنن، Des *sunnet* particulières aux habitants de la Mecque; 5 p. — كتاب ما انفرد به اهل العراق من السّنن, Des *sunnet* particulières aux habitants de l'Iraq; 10 p. — كتاب ما عنده شعبة عن قتادة وليس عند سعيد عن قتادة, Des emprunts faits par Scha'bah à Qotadah, qui ont été omis par Sa'ïd; 2 p. — كتاب غرائب الاخبار, Merveilles des faits historiques; 20 p. — كتاب ما اغرب الكوفيّون عن البصريين, Des points où l'École de Koufah l'emporte sur celle de Basrah; 10 p. — كتاب ما اغرب البصريّون عن الكوفيين, Des points où l'École de Basrah l'emporte sur celle de Koufah; 8 p. — كتاب اسامى من يُعرف بالكنى, Des noms de ceux qui ne sont désignés que par leurs surnoms; 3 p. — كتاب كنى من يُعرف بالاسامى, Surnoms de ceux qui ne sont désignés que par leurs noms; 3 p. — كتاب الفصل والوصل, Livre de la disjonction et de la jonction; 10 p. — كتاب التمييز بين حديث النضر الحدّانى والنضر الحرّانى, Examen des hadis de Nadhr el-Haddani et de Nadhr el-Harrani; 2 p. — كتاب الفضل بين حديث اشعث بن مالك واشعث بن سواد, Examen comparé des hadis d'Ach'ath ben Malek et d'Ach'ath ben Sewad; 2 p. — كتاب الفصل بين حديث منصور بن المعتمر ومنصور بن اذان, Examen comparé des hadis de Mansour ben el-Mou'temer et de Mansour ben Adân; 3 p. — كتاب الفصل بين مكحول الشامىّ ومكحول الازدىّ, Parallèle entre Mekhoul le Syrien et Mekhoul el-Azdi; 1 p. — كتاب موقوف ما رفع, Des traditions particulières au Prophète et à ses compagnons; 10 p. — كتاب آداب الرجالة, Beautés des *ridjals* ou grands hommes de l'islamisme; 2 p. — كتاب ما اسند جناده عن عناده, Des preuves empruntées par Djenadeh à 'Enadeh; 1 p. — كتاب الفصل بين حديث الثور بن بريد وثور بن زنده, Examen comparé des hadis de Thawr ben Yezid et de Thawr ben Zeideh; 1 p. — كتاب ما جعل عبد الله بن عمر عبيد الله بن عمر, Confusion entre 'Abd Allah ben 'Amr et 'Obaid Allah ben 'Amr; 2 p. — كتاب ما جعل شيبان سفيان او سفيان شيبان, Confusion entre les noms Scheïbân et Soufiân; 3 p. — كتاب مناقب مالك بن انس, Panégyrique de Malek ben Anas; 2 p. — كتاب مناقب الشفعى, Panégyrique de Schafey; 2 p. — كتاب المعجم على المدن, Dictionnaire des villes; 10 p. — كتاب المقلّبين من العراقيين, Des voyageurs (traditionnistes) de l'Iraq; 20 p. — كتاب المقلّبين من الحجازيين, Des voyageurs du Hedjaz; 10 p. — كتاب الابواب المتفرقة, Chapitres divers (mélanges); 30 p. — كتاب الجمع بين الاخبار المتضادة, Concordances des faits historiques contradictoires; 2 p. — كتاب وصف المُعدِل والمعدّل, Livre de l'arbitre et de l'arbitrage; 10 p. — كتاب الفصل بين حدّثنا واخبرنا, Examen comparé des

mots *Haddaçana* et *Akhbarana* (c'est-à-dire de la tradition orale et écrite); 1 p. — كتاب وصف العلوم وانواعها, Des sciences et de leurs différentes branches; 30 p. — كتاب الهداية الى علم السنن, Guide vers la connaissance des *sunnet.*

Dans ce dernier ouvrage, l'auteur a eu pour but l'enseignement de la tradition et de la jurisprudence dans la pratique. Chaque hadis est accompagné d'une glose, du nom du premier docteur qui l'a enseigné, de renseignements sur son pays, de recherches historiques sur le nom, la vie et les ouvrages de tous les docteurs cités à l'appui, depuis les compagnons du Prophète jusqu'au maître de l'auteur; d'un examen de leurs mérites et de leurs défauts; puis il tire de chaque sentence un axiome de jurisprudence ou de morale, et il examine et contrôle les faits historiques qui peuvent le corroborer. C'est, en un mot, le plus important et le plus précieux de ses écrits. — Abou Bekr le Prédicateur demanda un jour à Maç'oud ben Naçer, qui lui avait communiqué cette liste, si ces livres se trouvaient dans son pays et s'ils y étaient estimés; Maç'oud affirma qu'on n'en trouvait qu'un très-petit nombre. Il paraît qu'Abou Hatem avait fait de tous ses écrits une fondation pieuse ou *waqf,* et qu'il les avait réunis à cet effet dans une bibliothèque publique; mais le temps, la faiblesse du gouvernement, les désordres continuels qui éclatèrent dans ce pays, ont contribué à les faire disparaître. « Le mérite de ces livres, ajoute Abou Bekr, aurait dû en multiplier les copies et en faire conserver, avec un soin minutieux, tous les exemplaires; mais l'indifférence de ces gens-là pour tout ce qui est religion, piété et érudition sacrée, a été la cause de la perte de ce précieux dépôt. » — Le respect d'Abou Hatem pour les maîtres de la tradition était incontestable; on raconte que, se trouvant en route près de Niçabour avec Mohammed ben Ishaq ben Khozaïmah, il le pressait tellement de questions que Mohammed finit par lui dire en persan بارذنج ? (*sic*), (je lis ميارزنج), c'est-à-dire لا توذيني, ne me tourmente pas! Aussitôt Abou Hatem écrivit ce mot, et comme on lui en demandait la raison, il répondit : « La moindre parole sortie de la bouche d'un tel maître doit être écrite. » — El-Hakem a fait remarquer, avec raison, que la supériorité d'Abou Hatem était trop grande pour qu'il n'eût pas, de son vivant et après sa mort, un grand nombre de détracteurs. Abou'l-Fadhl Ahmed ben 'Ali es-Suleïmani, qui a composé un livre sur la vie des scheikhs, où il mentionne le nom d'un millier de scheikhs imposteurs, raconte qu'il reçut la visite d'Abou Hatem venant de Samarcande, l'an 330 ou

329. Un autre docteur, Sehl ben es-Seri el-Hafez, lui recommanda alors de ne pas citer le témoignage d'Abou Hatem parce qu'il était entaché de fausseté, et il l'accusa d'avoir composé pour Abou Thaïeb el-Moç'abi un livre en faveur des Karmathes, afin d'être investi de la judicature de Samarcande. «Lorsque les habitants de Samarcande, ajoutait Sehl ben es-Seri, en furent informés, ils voulurent tuer Abou Hatem. Celui-ci se réfugia à Bokhara où il exerça le métier de courtier pour les marchands d'étoffes; il se procura des vêtements au prix de 5000 drachmes, payables en deux mois, puis il s'esquiva sans rembourser cet argent.» — El-Hafez es-Suleïmani affirme le même fait et ajoute que c'est en récompense de ce livre sur les Karmathes que le vizir Moç'abi donna le gouvernement du Sedjestân à Abou Hatem, qui mourut dans ce pays. «Sa physionomie, disait Suleïmani, ainsi que son langage étaient ceux d'un menteur; plein de morgue et de vanité, lorsqu'il me dictait, il me forçait à écrire Abou Hatem Mohammed ben Hayân el-Bosti l'*imam des imams;* j'écrivais cette phrase en sa présence, puis je l'effaçais.» — Quelques auteurs placent la mort d'Abou Hatem en 354[1]; d'autres ajoutent qu'il mourut dans la nuit du vendredi à la fin de schawal, l'an 354, et qu'il fut enterré dans une chapelle qu'il avait fait construire près de sa maison, à Bost. — Ghondjar, dans son histoire de Bokhara, assure qu'Abou Hatem est mort la même année dans le Sedjestân, et que son tombeau est à Bost où il attire encore des pèlerins. Si donc son corps n'y a pas été apporté plus tard, il faut admettre que ce docteur est mort dans la ville de Bost.

بستيغ *Bastigh.*

Bourg de la province de Niçabour; patrie d'Abou Sa'd Schebib ben Ahmed el-Bastighi, docteur instruit, mais partisan outré des *Kerramites*, né en 393, mort après l'an 460. Son frère Abou'l-Haçan 'Ali fut, au contraire, un scheikh pieux et orthodoxe; il mourut au mois de moharrem 488.

بسطام *Besthem.*

Ville du district de Qoumès, sur le chemin qui conduit à Niçabour, à 2 farsakhs de Dameghân. — «C'est, dit Mo'çer, un gros bourg qui ressemble plutôt à une petite ville; le fameux scheikh Abou Yezid el-Besthami y est né. On donne aussi le nom de *Besthami* à une qualité de pommes très-jaunes et d'un goût

[1] C'est ce que dit aussi Abou'l Feda. (Cf. *Annal. moslem.* t. II, p. 487.)

exquis, qui proviennent de cette ville et qu'on porte dans l'Iraq. Ce pays offre deux particularités : la première, c'est que l'amour est un sentiment tout à fait inconnu aux habitants, et un étranger qui est en proie à cette passion n'a qu'à boire de l'eau de Bestham pour sentir s'éteindre son ardeur. La seconde singularité, c'est qu'il n'y a jamais d'ophthalmie. L'eau a une saveur un peu amère, mais bue à jeun elle est très-salutaire, et prise en médicament elle guérit les hémorroïdes. L'aloès perd tout son parfum en arrivant dans ce pays, et même l'aloès de l'Inde le plus fin; tous les autres parfums, au contraire, le musc, l'ambre, etc. y prennent plus d'arome. Le sol engendre une foule de petits serpents, de reptiles et de mouches dont la piqûre est très-dangereuse. En face de la ville, sur une colline, s'élève un château fort, très-vaste, garni de solides murailles et entouré de donjons et de tourelles; on en attribue la fondation à Sabour (Schapour) *Zou'l-Aktaf*. — J'ai visité Bestham; c'est une ville grande, pourvue de marchés, mais les édifices et les maisons ont un aspect assez humble. Elle est dans une plaine entourée de hautes montagnes; une rivière coule dans le voisinage. Le tombeau du célèbre Besthami est au centre de la ville, près du bazar principal[1]. Le nom de ce dévot est Abou Yezid Thaïfour (طيفور) ben 'Yça ben Serouschân (بن سروشان). Il faut se garder de le confondre avec Abou Yezid ben 'Yça ben Adem surnommé *le petit Besthami*. Parmi les personnages plus modernes, on cite Abou'l-Moudhaffer ben Abi'l-'Abbas surnommé *Kafi* (كافى), mort vers l'an 530. La conquête de la ville fut très-facile. L'an 18 ou 19 de l'hégire, le corps d'expédition envoyé par 'Omar contre Qoumès et Rey s'arrêta devant Bestham, qui ne fit aucune résistance et se rendit par capitulation. L'armée était commandée par Na'îm ben Moqarren. Son fils Soueïd dirigeait l'avant-garde, et l'arrière-garde était sous les ordres d'Aynah, fils de Nehas (بن نهاس ?).

بسوى *Beswa*[2].

Petite ville sur les confins de l'Azerbaïdjân, entre Ouschnouh et Meraghah,

[1] Ce scheikh, dont le nom est encore répété avec vénération dans tout l'Orient, mourut d'après Ibn-Khallikan en 261. L'auteur des Séances des croyants, qui consacre une longue notice à ce dévot, ajoute que, l'an 700, le sulthan Oldjaïtou (Khodabendeh), qui lui-même s'était enrôlé dans la pieuse milice des Soufis, fit élever un caravansérail et un superbe couvent auprès de ce tombeau. Bestham a aussi donné naissance à un autre santon, Abou'l-Haçan Kharraqâni surnommé le *Sulthan des scheikhs*, et à un poëte persan, Zia ed-Din 'Omar Besthami.

[2] Beswa est une petite ville du district de

dans le voisinage de (خان خاصبك) *Khân-Khasbek.* J'y ai passé; la plupart de ses habitants se livrent au brigandage.

بسينه *Beçineh.*

Bourg à 2 farsakhs de Merw: patrie du docteur Abou Dawoud Suleïmân ben Eyas el-Beçini, qui vint étudier dans l'Iraq.

بُشان *Boschân.*

Bourg près de Merw, où est né Abou Ishaq ben Ibrahim el-Boschâni, scheikh célèbre par sa piété, mort avant l'année 280.

بَشبق *Beschbaq.*

Bourg du territoire de Merw; on l'appelle ordinairement بشبه *Beschbeh.* C'est la patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed el-Beschbaqi, scheikh qui, dans sa jeunesse, se distingua parmi les traditionnistes; Abou Sa'd, qui l'a connu, place sa naissance en 453, et sa mort, le lundi 12 de schawal, l'an 543.

بُشت *Boscht.*

Ville de la province de Niçabour; selon Abou'l-Haçan ben Yezid el-Beïhaqi, elle a reçu son nom de Boschtasf (بشتاسف Gustasp), roi de Perse, qui l'a fondée, et elle formait jadis le district de Tharsis; d'autres disent qu'elle a été ainsi nommée parce qu'elle est située derrière Niçabour, car *pouscht* signifie le dos, en persan. On dit qu'elle comprend deux cent vingt-six bourgs et villages, dont le principal est (كندر) *Koundour,* patrie du vizir Abou Nasr Mansour. (Voyez le mot *Koundour.*) Enfin, on donne à cette ville le nom de *Boscht el-'Arab* (بُشت العرب), à cause du grand nombre de savants qui en sont sortis. Tels sont Ishaq ben Ibrahim, dont l'enseignement s'est répandu dans le Khoraçân; — Haçan ben Mokhalled, mort au mois de scha'bân 259; — Sa'ïd ben Schadân; — Abou Sa'id Ahmed ben Schadân; — Mohammed ben Yahia

Meraghah, arrosée par une rivière qui sort du mont Sehend et se jette dans le lac d'Ourmiah: elle produit du blé et quelques fruits. Elle paye au trésor 25 000 dinars. (*Nouzhat.*) M. Juynboll, dans son édition du *Mereçid,* lit, au lieu d'*Ouschnouh,* qui est la vraie leçon, *Oustouwa,* nom d'une ville du Khoraçân, ce qui est inadmissible. Il est permis d'espérer que les inexactitudes de ce genre, et elles ne sont que trop nombreuses dans cet ouvrage, ne seront pas reproduites dans la traduction annoncée par le savant professeur de Leyde.

Abou Bekr le moraliste; — Abou Sa'ïd Mohammed ben Ibrahim, docteur très-pieux, mort à Ispahân, en 483; — Abou 'Ali Haçan ben 'Ali; — 'Obeïd Allah ben Mohammed; — Ahmed ben Mohammed el-Boschti, le grammairien. J'ai donné la vie de ce dernier dans mon *Livre des littérateurs.* — *Boscht* est aussi le nom d'un bourg du district de Badeghis, province d'Herat, où sont nés Ahmed ben Saheb el-Boschti, et son frère Mohammed el-Badeghissi, traditionnistes.

بُشْتَنِقان *Boschtaniqân.*

Bourg dans un site agréable, à un farsakh de Niçabour. C'est la patrie d'Abou Ya'qoub Isma'ïl ben Qotaïbah el-Boschtaniqâni, mort au mois de redjeb 284. C'est auprès de ce bourg qu'eut lieu la bataille livrée par Yahia ben 'Ali ben Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Thaleb, contre 'Amrou ben Zeradeh, qui gouvernait Niçabour au nom de Nasr ben Seyar. — Je suppose que le poëte Abou Nasr Isma'ïl Djewheri a voulu parler de ce bourg, quand il a dit (mètre *monsarih*) :

يا ضايع العمر بالاماني   اما ترى رونق الزّمان
فقم بنا يا اخا الملاهى   نخرج الى نهر بُستقان
لعلّنا نجتنى سرورًا   حيث جنى الجنتين دان

O toi qui consumes ta vie dans de vains désirs, ne vois-tu pas la splendeur du temps? || Viens avec nous, si tu aimes le plaisir, allons auprès de la rivière de *Bosteqân;* || allons-y cueillir le bonheur, maintenant que les fruits peuvent être cueillis.

بُشْتَنْفُروش *Boschtenfurousch.*

(On écrit aussi بُشتفروش, en retranchant le ن.) C'est un canton de la province de Niçabour, qui renferme cent vingt-six villages. On fait remonter l'origine de ce nom au roi *Boschtasf* (Gustasp). (Extrait de Beïhaqi.)

بُشْتير *Boschtir.*

Nom d'une localité dans la province du Guilân. C'est de là qu'est originaire le célèbre scheikh Abou Mohammed 'Abd el-Qader ben Abou Saleh el-Boschtiri du rite Hanbalite. Ce vertueux docteur, né l'an 470, vint étudier à Baghdad auprès d'Abou Sa'ïd el-Moharremi dans le collége de ce dernier près de Bab el-Azedj. A la mort d'Abou Sa'ïd, le scheikh 'Abd el-Qader lui succéda; il fit

agrandir le collége et édifia la population de Baghdad par sa piété. Il y mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans, le 8 de rebi' oul-ewel 561, et fut enterré dans cette même medresseh dont il n'avait jamais dépassé le seuil pour ne pas être exposé aux troubles qui ont assailli Baghdad.

بِشْكان *Bischkân.*

Bourg près d'Herat: il a vu naître le qadhi Abou Sa'd Mohammed ben Nasr. Ce jurisconsulte, qui étudia aussi les traditions, vint demeurer à Baghdad; il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès des princes voisins, fut qadhi dans plusieurs provinces soumises au khalife, et périt assassiné dans la mosquée d'Hamadân au mois de scha'bân 518.

بَشْم *Beschm.*

Nom d'une localité entre Rey et le Thabarestân; le froid y est excessif[1].

بُشْواذق *Boschwadeq.*

Bourg au-dessus de Merw, à 5 farsakhs de cette ville. Selma ben Beschar et son frère Mohammed, le qadhi, y sont nés.

بشير *Beschir.*

Nom d'une forteresse dans le territoire de Zevezân appartenant aux Kurdes.

بَصِنّا *Bacinna.*

Petite ville du territoire d'el-Ahwaz. La principale industrie de ses habitants est le tissage des laines, et la fabrication de couvertures et de voiles connus sous le nom de *Bacinnah*, et qui portent, comme marque de fabrique, le mot بصنّى. Mais à Biroud, à Birdawn, et dans d'autres localités du voisinage, on fabrique aussi des voiles d'une qualité inférieure, auxquels on met cette marque et qu'on vend comme provenant de Bacinna. A une portée de flèche de cette ville est un fleuve que les habitants nomment (دجيل) *le petit Tigre;* il est assez large pour que sept bâtiments y naviguent de front.

[1] Le texte de cet article est tellement altéré dans les manuscrits, qu'il m'est impossible de traduire les deux dernières lignes. Il est omis dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg, ou du moins dans l'extrait que M. Dorn vient de publier. (Cf. *Auszuge aus Muhammed. Schrift.* p. 11, texte.)

بُغانخذ *Boghanikhad.*

Abou Sa'd pense que c'est le nom d'un village près de Niçabour, d'où serait originaire Abou Ishaq Ibrahim en-Niçabouri.

بغاوزجان *Baghawizdjân.*

C'est un bourg à 4 farsakhs de Serakhs: on le nomme souvent (غاوزغان) *Ghawizghân*. Abou'l-Haçan 'Ali ben 'Ali *el-Baghawizdjâni* en est originaire.

بَغدل *Baghdel.*

Nom d'un quartier d'Ispahân, dont la véritable prononciation est باغ عبد الله, le jardin d''Abd Allah. Le docteur Abou 'Abd Allah Mohammed el-Baghdeli y est né.

بَغشور *Baghschour.*

Petite ville entre Herat et Merwer-roud. Les habitants boivent l'eau des citernes; quelques champs de blé et quelques potagers, qui produisent des melons, suffisent à leur nourriture. Une plaine aride l'entoure et on n'y voit pas un seul arbre. J'ai passé par cette ville, l'an 616; elle était presque ruinée. Plusieurs savants en sont originaires; les plus connus sont : Abou'l-Qaçem 'Abd Allah ben Mohammed. Ce traditionniste, digne d'une entière confiance, fut l'oracle de son siècle, et son enseignement lui attira des élèves des pays les plus lointains. Le surnom de *Baghawi* paraît lui avoir été donné à cause de son grand-père Ahmed ben Meny' né à Baghschour. Quant à lui il naquit à Baghdad, l'an 213, et mourut, en 317, dans un âge très-avancé. — Abou'l-Ahwas Mohammed ben Hayân el-Baghawi, qui habita aussi Baghdad, mort en 297. — L'imam Abou'l-Huçein ben Mac'oud el-Ferrâ (الفرّآء) el-Baghawi, célèbre jurisconsulte, auteur du تهذيب في الفقه, Méthode de jurisprudence, selon le rite de Schafey, d'un commentaire de la sunnet et d'autres ouvrages. Il habita Merwer-roud et Bendj-dih; il naquit au mois de djemadi oul-ewel 438, et mourut en schawal 516. — Son frère Haçan, qui se distingua aussi par son savoir, mourut en 529. — Le nom de *Bagh* (بغ) est souvent donné à la ville de Baghschour et le surnom de *Baghawi* à ses habitants, sans tenir compte des règles grammaticales. Abou'l-Huçeïn ben Bedr raconte avoir entendu dire à 'Abd Allah ben Mohammed el-Baghawi lui-même qu'il était ori-

ginaire d'un bourg du Khoraçân nommé *Baghawch* (بغاوه); mais c'est une erreur, car il n'y a dans cette province aucune localité de ce nom, et je me suis assuré pendant mon voyage que le seul surnom des habitants de Baghschour est *Baghawi*.

بَغلان *Baghlân.*

Abou Sa'd place cette ville dans le territoire de Balkh; mais je crois qu'elle appartient au Thokharistân. Elle se compose de deux parties nommées *la ville basse* et *la ville supérieure*. C'est, dit-on, un très-agréable pays, admirablement boisé et fort peuplé. Cette ville est à sept jours de Balkh; elle a donné naissance au célèbre Qotaïbah ben Sa'id, qui fut d'abord l'esclave de Haddjadj ben Youçef, au dire d'Ahmed ben Seyar. Djordjâni croit qu'il se nommait *Yahia* et que *Qotaïbah* n'est qu'un sobriquet. D'autres assurent que son nom est *'Ali*. Il naquit l'an 148, ou, selon quelques-uns, l'an 145; mais il faut placer sa naissance en 148, puisque lui-même assurait avoir quitté son pays, l'an 172, à l'âge de vingt-trois ans. Il visita Médine, la Mecque, l'Iraq, la Syrie et l'Égypte, et vint à Baghdad, en 216. Il s'est acquis une réputation immense dans la science des traditions. C'est lui qui a classé les hadis en trois catégories. Il était d'un extérieur agréable et d'un caractère ferme et sincère; il possédait une grande fortune en troupeaux. On cite cependant de lui ce distique (mètre *bassith*) :

لو لا القضاء الّذى لا بُدّ مدركه   والرّزق ناكله الانسان بالقدر
ما كان مثلى فى بغلانَ مسكنه   ولا يمرّ بها الّا فى السّفر

S'il ne fallait se soumettre aux lois inflexibles du sort, et si la nécessité de gagner son pain n'était pas un arrêt de la Providence, un homme tel que moi n'habiterait pas *Baghlân*, et n'y passerait qu'en voyageur.

Selon 'Abd Allah el-Baghawi, cet homme illustre est mort à Baghlân, à la fin de scha'bân, l'an 240.

بغوخك *Baghoukhek.*

C'était le nom d'un village près de Niçabour, où naquit Abou Mohammed 'Abd er-Rahman ben Ahmed en-Niçabouri, mort en 329.

بغولن *Baghoulen.*

Abou Sa'd pense que c'est un bourg près de Niçabour, qui est la patrie d'Abou Hamed ben Ibrahim ben Mohammed, le jurisconsulte, mort en ramadhân, l'an 383.

بُقُلّار *Boqoullar.*

Nom d'une localité sur la frontière de l'Azerbaïdjân. On le trouve cité dans ce vers d'Abou Temam (mètre *thawil*) :

ولم يبق في ارض بقلّار طاير ولا سَبُعٌ الّا وقد بات مـوئِلا

Il ne reste plus dans le pays de *Boqoullar* un oiseau ni une bête fauve qui ne soient en proie à la douleur.

بكّار *Bekkar.*

Bourg du territoire de Schiraz, province du Fars.

بكرآباذ *Bekrâbâd.*

«Djordjân, dit el-Isthakhri, est divisée en deux parties : l'une est la ville même, l'autre est *Bekrâbâd.*» Elles sont séparées par une rivière que je crois navigable[1]. Le nom ethnique est *Bekrâbâdi* et *Bekrawi.* On cite parmi ceux qui en sont originaires : Abou Sa'ïd Mohammed el-Bekrawi nommé, dans *le Faïçal*, Sa'ïd ben Mohammed el-Bekrâbâdi; — Abou'l-Fath Sehl ben 'Ali el-Bekrâbâdi el-Djordjâni; — le jurisconsulte Abou Dja'far Kamil el-Bekrawi, un des chefs de la doctrine hanéfite, mort en 306.

بَكِرد *Bekird.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw; patrie de Sellam el-Bekirdi qui donna asile dans sa maison à Yezid le grammairien, et fut pour cela condamné à mort avec Yezid par Abou Moslem.

بلاسكَرد *Belasgird.*

(On écrit aussi بلازكرد.) Bourg situé entre Irbil et l'Azerbaïdjân.

[1] Le texte de Gotha ajoute : On récolte dans ce pays de la soie en abondance, et on y fabrique diverses sortes d'étoffes. (P. 9, ligne 13 et suiv.)

بلاشجرد *Belaschdjird.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw, bâti, à ce que l'on prétend, par Belasch, fils de Firouz, un des anciens rois de la Perse.

بَلجان *Beldjân.*

1° Gros bourg entre Basrah et 'Abbadân; j'y ai passé plusieurs fois et, en dernier lieu, l'an 588. Il servait de havre aux bâtiments de Kisch, qui apportaient les cargaisons de l'Inde. Il possède une citadelle et est gouverné par un agent du prince de Kisch tout à fait indépendant du gouverneur de Basrah. Cet état de choses a donné lieu à des réclamations de la part de ce dernier, qui a fini par obtenir du prince de Kisch que les bâtiments viendraient ancrer dans le port de Moharrazah (محرّزة), petite ville de l'île d'Abbadân, dans le voisinage de Basrah, et c'est ce qui a lieu depuis lors. — 2° *Beldjân* est aussi le nom d'un bourg près de Merw, qui touche à Koumsân (كمسان). Il a vu naître Ya'qoub ben Youcef el-Beldjâni nommé aussi el-Kissayi, jurisconsulte et soufi, mort en 536; et Mohammed ben 'Abd Allah, mort en 276.

بلخان *Belkhân.*

Ville au delà d'Abiwerd.

بلخ *Balkh*(1).

Ville célèbre du Khoraçân. On lit dans le livre intitulé *Molhamah*, attribué à Ptolémée : « Balkh, une des villes principales du Khoraçân; longitude, 115°;

(1) Le *Mo'djem* ne consacre à cette ville que quelques lignes fort insignifiantes; mais on trouve d'assez curieux détails sur Balkh dans l'ouvrage d'Ahmed Razi, qui a puisé à des sources négligées par Mustôfi. « Balkh, dit l'auteur des Sept climats, doit son origine à Kayoumers; mais ce fut Kei-Kaous qui fertilisa cette contrée, en y amenant une rivière. (Elle est nommée *Baktres* par Ibn Haukal et Abou'l-Féda, p. 461, texte.) Elle fut conquise à l'islamisme par Ahnef, fils de Qaïs, qui la détruisit. Plus tard, un agent des Ommiades, nommé Asad, fils de Saman, la rebâtit; et la forteresse, qui fut construite par ses esclaves, porte encore le nom de citadelle des Hindous (*Qal'eh-i Hindovân*). Parmi les plus antiques monuments de Balkh, on remarque aussi le *Noubehar*, ancien temple du feu auquel se rattache l'origine des Barmécides. (Voyez, pour plus de détails, l'article نوبهار.) Lorsque l'armée de Djenguiz-Khân envahit le Khoraçân, la population de Balkh était si considérable, qu'on y comptait environ douze cents mosquées ou oratoires et autant de bains. D'après Khadjeh Abou Nasr Parsa, lorsqu'on apprit l'arrivée des Mogols,

latitude, 37°; v^e climat.» Abou'l-'Oun la place aussi dans le ve climat, mais par 88° 35′ de longitude. Nous avons, dans notre introduction, en parlant des climats, placé Balkh dans le IVe. C'est une des villes les plus riches et les plus prospères du Khoraçân; elle produit en abondance du grain que l'on porte dans tout le Khoraçân et jusque dans le Kharezm. On prétend qu'elle fut bâtie par le roi *Lohrasf* (Lohraspe) lorsque son allié Bokht en-Nasr (Nabuchodonosor) détruisit Jérusalem. D'autres veulent qu'elle ait été fondée par Alexandre et qu'elle ait eu anciennement le nom d'*Alexandrie*. Elle est à 10 farsakhs de

tout ce que la ville comptait d'émirs, de docteurs, de scheikhs, vint à la rencontre du conquérant avec des présents pour fléchir sa colère; mais cet acte de soumission ne sauva pas Balkh, qui fut détruite de fond en comble. (Ce passage est emprunté littéralement à Khondémir. — Voy. 3e partie du *Habib es-Sier*, p. 15, édition de Teherân.) Cependant cette ville privilégiée s'est relevée de ses ruines, et elle est aujourd'hui (XIe siècle de l'hégire) aussi florissante que dans le passé; sa forteresse est haute comme la montagne de Qaf, ses fossés sont profonds comme l'Océan. Les fruits de Balkh ont une légitime réputation, surtout son raisin, ses pastèques et ses melons; on prétend même que ce dernier fruit est d'une grosseur telle que quatre melons suffisent à la charge d'un chameau.» — Voici ce qu'on lit dans la Chronique de Khondémir : «En 885, lorsque Mirza Baeqra gouvernait Balkh au nom de son frère Sulthan Huçein Mirza, un nommé Schems ed-Din Mohammed, de la famille du célèbre scheikh Besthami, vint en toute hâte de Kaboul avec une chronique composée du temps de Sulthan Sendjar le Seldjoucide, et dans laquelle on lisait que la tombe d''Ali était placée dans un village à 3 farsakhs de Balkh nommé *Khadjeh-Khairân*. Guidé par ces indications, le gouverneur se rendit dans ce lieu avec ses officiers; on trouva en effet une coupole sous laquelle était une tombe; en creusant la terre, on découvrit une dalle sur laquelle était écrit en langue arabe : «Ce tombeau est celui du lion de Dieu, 'Ali, le saint de Dieu, *frère* (*sic*) du Prophète.» Sulthan Huçein, informé de cette découverte, y vint en toute hâte, fit élever en cet endroit un superbe monument qu'il entoura de boutiques et de bains; il fertilisa aussi ce village en y amenant un cours d'eau qu'on nomme encore *Nehr Schahi*, rivière royale. La foule s'y porta peu à peu en pèlerinage, et aujourd'hui on y laisse tous les ans pour plus de 100 tomans d'ex-voto.» (Voyez aussi, sur les tombeaux de Balkh, les Voyages d'Ibn Batoutah, t. III, p. 62.) Parmi les poetes persans originaires de cette ville, il faut citer l'illustre auteur des *Mesnevi*, Djélal ed-Din Roumi, né en 604, mort le 5 de djemadi le second 672; — le vieux poete Anseri, contemporain de Mahmoud le Ghaznévide, auteur de *Vamiq et Azra*, de l'*Idole rouge*, de l'*Idole blanche*, etc. — 'Omar ben Mahmoud, le juge, qui vivait à la même époque; — Reschid ed-Din Vatvath, chef de la chancellerie sous Sulthan Atsiz, qui l'aimait beaucoup; il est mort en 578, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans; — Seradj ed-Din Balkhi, qui vivait à la cour des rois de Kharezm, etc. — La ville de Balkh est aujourd'hui ruinée, au dire de Burnes, qui la visita en 1832. Ce voyageur confirme l'exactitude de la description qu'en a faite Quinte-Curce, l. VI, ch. IV. (Cf. *Voyage en Boukharie*, t. II, p. 296 et suiv.)

Termed. Le fleuve Djeïhoun (Oxus), qui coule à environ 10 farsakhs de Balkh, porte le nom de fleuve de Balkh. La conquête de cette ville a été faite par el-Ahnef ben Qaïs, envoyé par 'Abd Allah ben 'Amer, du temps d''Othmân ben Affân. — Les deux vers suivants d''Abd Allah el-Hafez sont célèbres (mètre *thawil*):

افول وقد فرقتُ بغداذَ مكرهًا سلامٌ على اهل القطيعه والكرخِ
هواءى وراءى والمسيرُ خلافه فقلبى الى الكرخ ووجهى الى بلخِ

Je dis après avoir quitté Baghdad malgré moi : Adieu, habitants de Qathia'h et de Kerkh ! L'objet de mon amour est loin derrière moi et chaque pas m'en éloigne davantage; mon cœur est tourné vers Kerkh bien que je me dirige vers Balkh.

Sont originaires de Balkh : Abou Bekr nommé aussi Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Ali el-Balkhi el-Bikendi (البيكندى), traditionniste, auteur de plusieurs bons ouvrages; il professa dans l'Iraq et mourut en redjeb 298; — Haçan ben Schoudja' el-Hafez, célèbre par la variété de ses connaissances dans la science des hadis. Il parcourut la Syrie, l'Iraq et l'Égypte, pour augmenter son savoir; une mort prématurée l'empêcha d'arriver au même degré de célébrité que Mohammed el-Bokhari, ou 'Obeid Allah er-Razi. Il mourut au mois de schawal, l'an 244, âgé de quarante-neuf ans.

بَلَد Beled.

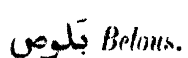
1° Nom que l'on donne souvent à la ville de كَرج (voyez ce mot), fondée par Abou Dolaf, qui la surnomma *Beled*, la ville. Quelques docteurs ont le surnom de *Beledi*; entre autres : Abou'l-Haçan Ali ben Ibrahim, connu sous le nom de *'Allân el-Keredji* (علّان الكرجى), et Abou Sa'd Suleïmân ben Mohammed el-Beledi, qui fut qadhi de la ville de Keredj. — 2° On appelle également *Beled*, la ville de Merw er-roud et les *campagnes* (voy. ديه دند) qui l'avoisinent. Le docte Huçein Abou Mohammed ben Ali Ali fut surnommé *Beledi* parce que son père habita ces deux localités; il se maria en 548 ou 549. Le docteur cité par l'auteur du *Tekhbir*, au titre *Beled*, doit être le même que le précédent.

بلق Balq

Nom d'un canton du Zaboulistân dans la province de Ghaznah.

بلكيين Belkiân.

Bourg à 1 farsakh de Merw, patrie d'Ahmed ben Attab el-Belkiâni.



بَلوص *Belous.*

On donne ce nom à une montagne habitée par une peuplade qui ressemble aux Kurdes. Elle possède un territoire étendu situé entre le Fars et le Kermân. Les sauvages nomades qui habitent les montagnes de *Qoufs* قُفص (voyez ce mot), malgré leurs habitudes guerrières et leur nombre, ne redoutent personne, si ce n'est la peuplade de *Belous*. Ces derniers sont plus riches et ont des mœurs plus douces; ils vivent sous des tentes faites de poils de chèvre. Ils n'ont pas l'habitude du meurtre et du pillage comme leurs voisins, et ne sont jamais en guerre avec les tribus du voisinage.

بَلوميه *Beloumieh.*

Bourg dépendant du canton de *Borkhouwar*, territoire d'Ispahân. Le traditionniste Abou Sa'id Içam ben Zeid ben 'Edjlân (عجلان) en est originaire. Son aïeul 'Edjlân avait été fait prisonnier avec tous les habitants de Beloumieh par le roi du Deilem. Lorsque ce dernier fut défait par Abou Mouça, tous ces captifs passèrent aux mains des Arabes. 'Edjlân échut en partage à Morrah et-Thayb (مُرة الطيّب) d'Hamadân. Il se convertit à l'islamisme, habita Koufah et revint plus tard dans son pays natal. (Extrait d'Abou Sa'd.)

بَمّ *Bemm.*

Belle et importante ville du Kermân; ses habitants sont industrieux et fabriquent des tissus qui ont beaucoup de réputation. Ils boivent l'eau que leur apportent de vastes aqueducs souterrains; car la rivière qui passe près de la ville renferme des matieres salines. Bemm a de beaux jardins et des marchés bien approvisionnés[1]. Le poete Tharmah (الطرماح) a dit de cette ville (mètre *thawil*) :

الا ايّها الليل الّذى طال اصباحُ   ببمّ وما الاصباح فيك بأروحِ

بلى انّ للعينين فى الصبح راحةً   لطرحهما طرفيهما كلّ مطرحِ

O nuit passée à Bemm, que tu me sembles longue, et que le réveil est doux dans cette ville! || Quel spectacle agreable s'offre alors de toutes parts aux regards enchantés!

[1] Elle possède aussi, selon Ibn Haukal, trois grandes mosquées. Mustôfi dit qu'elle est défendue par une belle forteresse et que son climat, quoique chaud, est préférable celui de Djiraft

Cette ville est à une journée de marche de Djiraft. Le vézir Isma'il ben Ibrahim, ministre de Selgari (سلكرى), possesseur du Fars, en est originaire[1].

بُنان *Bounân.*

Bourg près de Merw esch-Schahidjân. Parmi les savants qui y sont nés, et dont le nom est cité à l'article *Merw*, il faut mentionner Abou 'Abd er-Rahman 'Ali ben Ibrahim el-Bounâni el-Merwazi, élève du célèbre 'Abd Allah ben Mubarek, qui était son oncle. El-Hakem Abou 'Abd Allah lui donne le sobriquet d'*Abou Thainous* (ابو طفنوس), et dit qu'il professa à Niçabour; mais Abou Sa'd déclare ne pas connaître sur le territoire de Merw une localité du nom de *Bounân*, et l'émir Abou Naçr pense que ce jurisconsulte doit être nommé *Boutâni* et non *Bounâni*, parce qu'il est né à *Boutân* (voyez ce mot) dans le district de Tharsis.

بنجدده *Bendj-dih* (بنجدة, les cinq villages).

On désigne sous ce nom cinq bourgs très-rapprochés dans la province de Merw er-roud (Khoraçân). Primitivement, ils étaient distincts les uns des autres; mais ils ont été reliés entre eux par des agrandissements successifs, de sorte qu'ils ressemblent plutôt à des quartiers d'une même ville. J'ai quitté ce lieu en 616, avant que les Tatares (que Dieu les confonde!) eussent envahi le Khoraçân et exterminé ses habitants. C'était alors une des plus riches dépendances de cette province; je ne sais ce qui en est actuellement. On appelle aussi cette bourgade par corruption *Fendj-dyeh* (فنجدّة). Le nom ethnique est *Fendj-dihi* ou, en arabe, *Khams-qari* (خمسقرّى), surnom d'es-Sema'ni. On dit aussi par abréviation *Bendehi* (بنجدّى). Le plus célèbre de ceux qui portent ce nom est Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abd er-Rahman el-Maç'oudi, qui s'est fait connaître comme littérateur et comme traditionniste; il a composé un commentaire avec gloses et citations historiques ou littéraires sur les Séances de Hariri. Il fit de longs voyages pour recueillir des hadis, et mourut à Damas, le 19 de rebi' oul-ewel, l'an 584.

بنجهير *Bendjhir.*

Ville de la province de Balkh près de laquelle est une mine d'argent. Sa

[1] Elle a donné naissance à deux poëtes persans : Thayân Benoun [illegible] et Fani San, dont l'Atesch-Kedeh cite quelques fragments.

population est très-mélangée et toujours agitée par le fanatisme et la discorde. L'argent y est, dit-on, si abondant qu'une seule botte de légumes coûte une drachme. La mine est au sommet d'une montagne qui domine la ville et les marchés, et cette montagne, à force d'avoir été creusée, ressemble à une vaste caverne; ce sont de petits ruisseaux mêlés de parcelles d'argent qui mettent sur la trace du métal. Les habitants se livrent à la recherche de l'argent avec une ardeur telle qu'il n'est pas rare de voir plusieurs d'entre eux dépenser 300,000 drachmes et au delà dans ce but. Quelquefois leurs efforts sont couronnés de succès, et ils s'enrichissent eux et leur postérité; d'autres fois, ils peuvent à peine couvrir leurs dépenses, et souvent l'irruption d'un torrent ou une autre cause vient détruire tout le travail commencé et les réduit à la misère. Lorsque deux mineurs suivent deux ramifications d'un même filon, l'usage veut que celui qui arrive le premier au métal devienne le propriétaire de la mine et ait seul le droit de l'exploiter. Aussi font-ils pour se dépasser des efforts désespérés, et celui qui arrive le second perd tout le fruit de sa peine. S'ils arrivent en même temps, ils possèdent la mine en commun. Ils pénètrent dans les entrailles de la terre aussi longtemps que leurs torches peuvent rester allumées; mais, dès qu'elles s'éteignent, ils s'arrêtent et reviennent sur leurs pas, car quiconque irait plus loin serait frappé de mort subite. Aussi on ne rencontre dans cette ville que des gens riches le matin et réduits le soir à mendier leur pain. — Le surnom de *Bendjhiri* est donné à un poëte connu qui en est originaire.

بندجان *Bendedjân.*

1° Nom d'une ville du Fars; mais j'ignore si c'est la ville de *Noubendjân* ou une autre[1]. Ces deux localités paraissent être confondues dans les chroniques. — 2° Bourg du territoire de Nehawend; c'est là que se trouvent les tombeaux de No'man ben Moqarren, chef de l'armée musulmane, qui fut tué au combat de Nehawend, et d'Amrou ben Ma'di-Karib, mort à *Roudeh*, près de Rey.

بُندكان *Boundekân.*

Bourg près de Merw, à environ 5 farsakhs de cette ville; patrie de l'imam

[1] Peut-être est-ce la même ville qu'Ibn el-Athir nomme *Bendidjeïn* et qu'il place dans le Kurdistân. (Voyez *Kamil*, t. III, fol. 117.) Un autre auteur cité par E. Quatremère, *Histoire des Mongols*, lui donne le nom de *Fâllindjân*.

Abou Thaher Mohammed ben 'Abd el-'Aziz el-'Adjeli el-Boundekâni, bon rapporteur de hadis et très-versé dans l'étude de l'histoire.

بنسارقان *Bensareqân.*

Bourg à 9 farsakhs de Merw, que le vulgaire nomme *Kousareqân* (كوسارقان); patrie d'Abou Mansour Thayb ben Abou Sa'id el-Khelal el-Bensareqâni, docteur instruit; il fit le pèlerinage de la Mecque, et mourut à Hamadân, l'an 509.

بنّة *Benneh.*

Ville de la province de Kaboul. On lit dans le Livre des conquêtes (à l'année 44 de l'hég.) que Mohalleb ben Abi Sofrah, se dirigeant sur le Sind, arriva à Benneh et Lahore (لاهور), villes situées entre le Moultân et Kaboul, qu'il y rencontra l'ennemi et le défit. Un poete des Beni Azd a rappelé cette circonstance (mètre *thawil*):

الم ترانّ الازد ليلة بيّتوا   ببنّة كانوا خير جيش المهلّب

Ne vois-tu pas que lors de l'expédition nocturne de Benneh les fils d'Azd ont été les meilleurs soldats de Mohalleb?

بُنيان *Bouniân*

Canton du Khouzistân entre Ispahân et le Fars; le froid y est excessif, mais c'est le seul endroit de la province qui soit soumis à cette température.

بَنيرقان *Benirqân.*

Bourg près de Merw; patrie d'Abd Allah ben Welid, etc.

بنيمور *Benimour.*

Une ville et une forteresse du Mekrân portent ce nom.

بوّان *Bewân.*

Trois endroits sont désignés ainsi, le plus connu est *la vallée de Bewân*, dans le Fars, entre Erradjân et Noubendedjân. C'est un des sites les plus délicieux de la terre. Maç'oudi, en parlant des différentes populations du Fars, dit: «On prétend qu'ils descendent de Bewân, fils d'Irân, fils d'el-Aswed, fils de Sam, fils de Noé. C'est ce même Bewân qui a donné son nom à une célèbre

vallée du Fars, renommée par sa magnifique végétation, l'abondance de ses sources et la variété de ses oiseaux.» Un poete a dit à ce sujet (mètre *monsarih*):

فشعب بوّانَ ووادى الراهبِ ثمّ تلقى رجل النوايب

Le vallon de *Bewân*, la vallée d'*Errahib* (quand on les a vus), qu'importent ensuite tous les maux de la vie[1]?

Plusieurs hommes instruits comptent sur la terre quatre sites célèbres par leur beauté : le *Ghawthah*, de Damas; le *Soghd*, de Samarcande; le *Scha'b Bewân*, et la *rivière d'Oboullah* (أُبُلَّة); mais ils avouent que le Ghawthah de Damas l'emporte sur tout le reste. Selon Ahmed ben Mohammed el-Hamadâni, d'Erradjân à Noubendedjân, il y a 16 farsakhs[2]; à moitié chemin on rencontre la belle vallée de Bewân qui produit de magnifiques fruits, noix, raisins, olives, etc. Un Persan m'a dit que c'est une vallée profonde[3] dont les deux versants seulement sont couverts d'arbres; le fond est un ravin étroit dans lequel se déversent une quantité de ruisseaux. Le terrain n'est uni nulle part, et il est impossible d'y construire des maisons et des villages. Plusieurs poetes, et Motenebbi surtout, ont chanté cette vallée, mais la description la plus agréable de ce lieu se trouve dans cette lettre écrite par Ahmed ben ed-Dahhaq el-Feleki à un de ses amis :

كتبتُ اليك من شعب بوّان وله عندى يد بيضاء مذكورة ومنّة غرّاء مشهورة بما اولانيه من منظر اعدىَ على الاحزان واقال من صروف الزمان وسرّح طرفى فى جداول تطرّد بماء مَعين منكسب ارقّ من دموع العشّاق مررتْها لوعة الفراق وابرَدُ من ثغور الاحباب عند الالتثام والاكتئاب كانّها حين جرى آذيّها تترقرق وتدافع تيّارها يتدفّق واريجّ جنابُها يتكسّر فى خلال زهر ورياض ترنو لحدقٍ تولّد قصب اللُجَين فى صفائح عِقيان وسموط درّ بين زبَرجَد ومرجان واثر على حكمة صانعه شهيدٌ وعلم على لطف خالقه دليلٌ الى ظلّ سجسجٍ احوَى المى قد غنّت عليه اغصان فبنانه وقضيب غيدانة تسوّفت لها القدود المُهَفْهَفة خجلا تستقيدها النسيم فتنقاد

[1] *Prairies d'or*, suppl. ar. 714, fol. 105 r°.

[2] Dans le *Kitabé Tahqiq*, on lit 26 farsakhs (manuscrits de la Biblioth. Bodl. 166, fol. 14).

[3] Cette description s'accorde en général avec celle qu'en fait Mustôfi : «Cette vallee, dit-il, encaissée entre deux montagnes, a 3 farsakhs et demi de long sur 1 farsakh et demi de large; elle est couverte d'arbres fruitiers et de villages. L'air y est d'une douceur delicieuse. La vallée est traversée par une grande rivière, et sur chacune de ses rives s'élevent de hautes montagnes dont la cime est presque toujours couverte de neige.» (Voy. aussi Abou'l-Féda, texte arabe, p. 221, et le *Zinet el-Medjalis*, 9° partie.)

ويعدل بها فيتعدّل في متورّد يروق منظره ومرجٍ بتهدّل مثمره مشتركة فيه نفحِ الثمار بنفحة نسيم النوّار وقد اقمتُ به يومًا لخيالك مسامرٌ ولشوقك منادمٌ وشربتُ لك تذكارًا

TRADUCTION.

Je t'écris cette lettre de la vallée de Bewân, et grâces soient rendues à ce site enchanteur dont la vue chasse et dissipe la douleur mieux que ne pourrait le faire le temps. Mon regard suit avec complaisance ces ruisseaux au cours paisible dont l'onde est plus abondante que les larmes que fait couler l'absence, plus froide que les lèvres de deux amants en proie aux reproches et à la tristesse. Son cours régulier et lent se répand au loin et serpente au milieu des fleurs et des jardins. L'œil enchanté ne voit que roseaux d'argent sur un sable brillant comme l'or, que tapis de verdure brodés de perles, d'émeraudes et de corail. Comme on comprend la sagesse du Créateur, comme on bénit sa bienfaisante prévoyance, quand on pénètre sous ces ombrages épais au feuillage sombre et opaque! Les jeunes branches, les rameaux flexibles se balancent avec une grâce qui couvrirait de confusion les jeunes filles à la taille élancée. Le zéphyr les assujettit à ses caprices; il passe, et ils obéissent à son souffle. De ces branches au vert feuillage que la brise agite doucement pendent des fruits parvenus à leur maturité dont le parfum se mêle à celui des fleurs. Je suis resté un jour dans cette vallée, évoquant votre image, me complaisant dans les regrets que m'inspire votre absence et buvant en souvenir de vous.

— On donne encore le nom de *Sh'a'b Bewân* à une vallée située entre le Fars et le Kermân, qui, d'après ce que m'a affirmé un persan, ne le cède en rien à la première par sa beauté et sa fertilité. — *Bewân* est, en outre, le nom d'un village situé aux portes d'Ispahân, duquel est originaire le qadhi Abou Bekr Mohammed ben Haçan el-Bewâni, né au mois de safer 401, mort en zil-qa'deh, l'an 484.

بوته *Bouteh.*

Bourg près de Merw; patrie du traditionniste Abou'l-Fadhl Eslem ben Ahmed *el-Bouteqi* (البوتقيّ), mort après l'an 350.

بوزانه *Bouzaneh.*

Bourg du territoire d'Esferaïn, où résidait Abou Mohammed 'Abd Allah ben el-Hareth le Qoraïschite, né à Sena, et surnommé *el-Bouzani* à cause de son long séjour en cet endroit.

بوزجان *Bouzdjân.*

Petite ville de la province de Niçabour[1], à quatre jours de marche de cette ville et à six journées d'Herat. En est originaire Abou Mansour Hamd (Allah) ben Mohammed le Jurisconsulte. Il fit ses études à Balkh et résida pendant cinquante ans à Niçabour; il y mourut en 386.

بوزَنَجِرد *Bouzanadjird.*

Bourg distant d'Hamadân d'environ une journée de marche; il a vu naître Abou Ya'qoub Youçef ben Eyoub el-Hamadâni el-Bouzanadjirdi. Cet imam, célèbre par sa dévotion et ses austérités, passe pour avoir opéré des miracles, pénétré les choses invisibles, etc. Il est mort à Bamîn, chef-lieu du canton de Badeghis, l'an 535.

بوزَنْجِرد *Bouzandjird.*

Abou Sa'd mentionne cette localité avec la précédente et en indique la prononciation telle que nous la donnons. Bouzandjird est un bourg près de Merw, sur le chemin du désert. C'est la patrie d'Abou Ishaq Ibrahim ben Helal el-Haschemi, mort en 289.

بوزَنْشاه *Bouzenschah.*

Bourg près de Merw. En sont originaires : Dharrar ben 'Amrou ben 'Abd er-Rahman, un des *tabi's;* — Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abd er-Rahman el-Mekki el-Helali, né en safer 453, et mort le 7 de rebi 'oul-ewel, l'an 531.

بوزن *Bouzen.*

Bourg près de Niçabour. — Abou Mansour Tha'lebi, après avoir donné la biographie de Nedjathi, cite ce distique composé par le poëte es-Seri au sujet de Moçoul (mètre *kamil*) :

فتى ازورُ قباب مُشرِفَةَ الـذرى   فازورُ بين النّسـر والعـيّـوق
وأرى سوانح فى غـوارب المـهـا   مثل الهوادجِ فى غـوارب نـوق

[1] D'après le *Nouzhet*, elle fait partie du Thokharistân : c'est une petite ville formée par trois faubourgs réunis du côté de l'est, et à l'ouest par trois autres faubourgs isolés; elle possède une citadelle, des cours d'eau et des jardins qui produisent des figues, des abricots, des pistaches et du raisin.

Quand verrai-je ces coupoles au faîte élancé; quand promènerai-je mes regards entre la constellation de l'Aigle et la Chèvre? || Quand verrai-je ces dômes posés sur ces vastes édifices comme une litière de voyage sur les épaules des chamelles?

« Toutes les fois, ajoute Tha'lebi, que j'ai vu les couvents de Bouzen, *bourg dépendant de Niçabour*, je me suis rappelé cette pensée du poete, et je n'ai pu m'empêcher d'admirer la hardiesse et la justesse de cette image. »

بوشنج *Bouschendj*[1].

Jolie ville dans une vallée bien boisée, à 10 farsakhs d'Herat. Je l'ai vue de loin, et sans y entrer, lorsque je me rendais de Niçabour à Herat. Le poëte et imam Abou'l-Haçan ed-Daoudi en a fait mention dans une élégie adressée à Abou'l Hamid Esferaïni, qui était alors à Baghdad (mètre *wafir*):

سلام ايّها الشّيخ الامام　عليك وقلّ من مثلى سلامُ
سلام مثل رايحة الخزامَى　اذا ما صابها سحرا غمامُ
رحلتُ اليك من بوشنجَ ارجو　بك العزّ الّذى لا يستضامُ

Salut à toi, vénérable imam, et un homme tel que moi ne prodigue pas les saluts. || Que cet hommage soit parfumé comme la lavande que rafraîchit la rosée du matin. || Je viens vers toi de *Bouschendj* pour te demander une gloire à l'abri de toute injure.

Parmi les savants originaires de cette ville on remarque surtout Abou'l-Fadhl Moukhtar ben 'Abd el-Hamid le Littérateur, très-instruit en histoire et en droit. On lui doit un livre *Sur la mort des scheikhs* (كتاب وفاة الشيوخ), composé d'après l'ouvrage du même genre d'el-Hakem el-Kothi. Il mourut à Eskiboun, le 15 de ramadhân, l'an 536.

بوقان *Bouqân*.

El-Hazmi place une bourgade de ce nom dans le Sedjestân et en fait la patrie

[1] Son nom en persan est *Pouschendj*, p[illegible] qu'on fait remonter son origine au fils d'A[illegible] Hascheb. Boudjend [illegible] de bourgade dans toutes les légendes relatives à cette ville bien plus ancienne que Herat [illegible] de la Bib. Bodl. fonds Ouseley [illegible]. Une tradition [illegible] par Ahmed Razi attribue à [illegible] la fondation d'une chapelle et d'un couvent où les habitants se rendent en pèlerinage. Selon Ibn Haukal, cette ville n'a en étendue que la moitié d'Herat; comme celle-ci, elle est en plaine et arrosée par la rivière d'Herat (cf. Aboul-Féda, texte, p. 455). Mustôfi cite plusieurs bourgs florissants qui en dépendent et ajoute qu'on y voit une multitude de monastères, et que le sol produit des pastèques et du raisin. Cette ville a donné naissance à Scheikh Aboul-Haçan, à Scheikh Abou'l-[illegible], tous deux vénérés parmi les soufis, et à Motahhar ed-Din, poete persan.

du savant auteur Abou 'Amrou Mohammed, qu'il surnomme *el-Bouqâni*; mais c'est une erreur manifeste[1]. Il s'agit de la ville de *Nouqat* (نوقات, voyez ce mot), et cette orthographe est celle qui se trouve dans le manuscrit autographe de l'Histoire de Merw par Abou Sa'd. On donne aussi ce nom à une ville du Sind qui a été conquise par 'Obeid Allah ben Ziad, ainsi que le raconte Beladori. 'Amran ben Mouça, de la famille de Barmek, y construisit, sous le règne de Mo'taçem, une ville qu'il appela *la Blanche*, البيضا. Telle est peut-être la cause de la confusion dans laquelle el-Hazmi est tombé.

بَوَن *Bawan* (on écrit aussi بُون *Boun*).

Petite ville du district de Badeghis, entre Baghschour et Herat, à deux jours de cette dernière. Je l'ai vue, et je me souviens que les habitants la nommaient *Bineh* (بينه). C'est la patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Bescher *el-Bouni* ou *Bawani*.

بوينَه *Bouaneh*.

Bourg à 2 farsakhs de Merw; on le nomme aussi *Bouïanek* (بوينك). Le nom ethnique est *Bouïandji* (بوينجى). Parmi les savants qui y sont nés, on remarque Abou 'Abd er-Rahman ben el-Huçeïn *el-Bouiandji* el-Merwazi, mort entre l'an 250 et l'an 300.

بَهاباذ *Behâbâd*.

Bourg du Kermân; c'est là, ainsi que dans un autre lieu nommé *Loubiân* (لوبيان), qu'on se livre à la préparation du *toutenague* (توتيا), qu'on expédie dans tous les pays.

بهاران *Beharân*.

Bourg de la province d'Ispahân, territoire de Qohab (قهاب). Il possède une grande mosquée et une chaire.

بهار *Behar*.

1° Bourg près de Merw, nommé aussi *Beharîn* (بهارين); patrie de Reqad (رقاد) ben Ibrahim el-Behari, mort l'an 340 (?). — 2° Forteresse du Kurdistân; sous le règne de Suleiman-Schah, c'était la capitale de cette province.

[1] Cependant l'auteur anonyme du *Méraçid* nomme le bourg ou canton de Bouqân parmi les dépendances du Sedjestân. (Cf. édit. de Leyde, 1852, t. I.)

بهارزه *Beharzeh.*

Bourg près de Balkh; patrie d'Abou 'Abd Allah Bekr ben Mohammed, mort dans le mois de zil-hiddjeh, l'an 299.

بِهداذين *Bihdadin.*

C'est-à-dire, en langue persane, l'excellent don (اجود عطآء). Bourg du district de Zewzen, province de Nicabour.

بِهرَزان *Bihrezân.*

Petite ville à 2 farsakhs de Schehristân, sur le chemin de Nicabour. J'y ai passé, au mois de safer, l'an 614. Elle était riche et florissante, entourée de remparts, et possédait un marché bien achalandé.

بَهره *Behreh.*

1° Ville du Mokrân. — 2° Nom d'une localité dans le Yemameh.

بِهزان *Bihzân.*

Localité près de Rey; on prétend qu'elle est sur l'emplacement de l'ancienne ville (Rhagès) et qu'on en voit encore les ruines. Elle est à 6 farsakhs de la ville moderne.

بِهستان *Bihistân.*

Nom d'une forteresse célèbre, dans les environs de Qazwin.

بَهِستون *Behistoun.*

Village entre Hamadân et Houlwân; son ancien nom était *Sasaniân*[1] (ساسانيان). Il est à quatre jours d'Hamadân et à 8 farsakhs de Qirmicin (Kirmanschah). Près de Behistoun[2] est une haute montagne à pic dont on ne peut atteindre

[1] Ce mot est écrit de diverses manières dans les exemplaires du *Mo'djem*. L'édition du *Méraçid* publiée à Leyde et celle d'Edrisi portent *Sensanayi* سنساناى.

[2] On peut consulter sur les antiquités de Bisitoun, que les voyageurs modernes identifient avec le Baghistân de Diodore de Sicile, *Buckingham's Travels*, p. 142 et suiv. de Sacy, *Mémoire sur diverses antiquités de la Perse*, p. 211 et suiv. et la relation du colonel Rawlinson dans le IXe volume du Journal de la Société de géographie de Londres, p. 112 et suiv.

le sommet. Le chemin des pèlerins de la Mecque passe au pied de cette montagne. Elle est tellement lisse et polie dans toute sa longueur qu'on la croirait travaillée au ciseau. A sa partie inférieure, sur une étendue de plusieurs coudées, on remarque des restes d'un travail fait de main d'homme. On dit qu'un roi de Perse, pour montrer sa puissance et sa splendeur, avait eu l'intention de bâtir un marché tout autour de la montagne. Sur un des versants, près de la route, on remarque une caverne d'où jaillit une source d'eau et dans laquelle est sculpté un cheval d'une très-belle exécution; on dit que c'est le fameux cheval nommé *schebdiz* (شبديز). (Pour plus de détails, voyez ce mot.)

بَهَونَه *Behwaneh.*

Nom de l'un des *cinq bourgs* (voyez le mot بنج ديه); c'est la patrie d'Abou Nasr Ahmed ben 'Abd Allah *el-Behwani*, traditionniste, littérateur et poète, né en 466, mort en 544.

بِه *Bih.*

Ville du Mokrân, non loin de la frontière du Sind.

بَهمن دَش *Behmen-Desch.*

Nom d'une forteresse à Ardebil. (Extrait du *Kitabé Tahqiq.*)

بِيار *Biar.*

1° Jolie ville du territoire de Qoumès, entre Beïhaq et Bestham, à deux jours de marche de celle-ci. Les habitants n'ont d'autres boutiques que leurs maisons, et ce sont les femmes qui s'occupent de la vente. En sont originaires : Abou'l-Fath Edris ben 'Ali el-Biari, docteur hanéfite et poëte estimé; il fut longtemps professeur au collége royal de Niçabour; mort au mois de zil-hiddjeh, l'an 540; — Abou'l-Fadhl Dja'far ben Haçan el-Kethiri el-Mo'tazz, célèbre par ses poésies et ses improvisations, né en redjeb 471, mort en 553. C'est à lui qu'on doit ce joli distique (mètre *kamil*) :

مِحَن الزّمان لها عواقب تنقض   لا بُدّ فاصبر لانقضآء اوانها
انّ السحالةَ في ازالة شرّها   قبل الاوان يكون من اعوانها

Les chagrins de la vie ont un cours réglé par le destin; ils sont inévitables; attends avec

patience la fin de leur période. [Les soins qu'on prend pour détourner le malheur sont autant d'auxiliaires qui en augmentent la force.

» Biar est aussi le nom d'un bourg près de Neça.

بيجانين *Bedjanin.*

Bourg dans le voisinage de Nehawend; le traditionniste et soufi Abou'l-A'la 'Yça ben Mohammed a été surnommé *Bedjanini* parce qu'il y demeurait. (Extrait du *Tahhbir.*)

بَيّد *Beid.*

Nom d'une localité dans le Fars et d'une ville du Mokrân.

بيرجَند *Birdjend.*

Je crois que c'est un bourg du Qouhistân, d'où est sorti Huçeïn ben Mohammed Abou'l-Qaçem (ou 'Abd Allah) el-Qaini, qui s'est fait connaître à Ispahân comme littérateur et comme jurisconsulte. Il a été surnommé *le petit Asma'yi* (الاصمعىّ الصغير).

بِير *Bir.*

Ville fortifiée près de Schehr-Zour (شهرزور).

بيرود *Biroud.*

Bourgade entre el-Ahwaz et Thyb. Au dire d'Abou 'Abd Allah Beschari, elle est grande et si riche en palmiers qu'on l'appelle *le petit Basrah;* « elle était autrefois, dit-il, le chef-lieu de tout le canton. » J'y ai passé moi-même en allant de Menader (مناذر) à Basinna (بصنّا). C'est la patrie d'Abou 'Abd Allah Haçan ben Bahr el Biroudi, traditionniste qui fit la guerre contre les infidèles et mourut à Malathia, dans le mois de ramadhân 261.

فيروزكوه *Birouz-Kouh* (*Firouz-Kouh*), ou la Montagne bleue.

Nom de deux places fortes. L'une est au milieu des montagnes du Ghour, entre Herat et Ghaznah; elle a été construite par les Benou Sam, rois ghourides qui y fixèrent leur résidence jusqu'à l'an 600. La seconde est près de Debawend (Demavend), sur le territoire de Rey. Elle domine une petite ville, maintenant ruinée, que l'on nomme *Wimeh* ويمه. J'y ai passé l'an 617. En face est la ville de Semnân.

بَيّسان *Beisân.*

Bourg voisin de Merw esch-Schahidjân.

بيستين *Bistîn.*

Abou Sa'd pense que c'est un village près de Rey.

بيشك *Bischek.*

Bourg qui a été autrefois le chef-lieu du canton de Rokkh (رخ), province de Niçabour. Il possède un marché, mais pas de mosquée principale, ni de chaire. «C'est, dit el-Beihaqi, la patrie d'Abou Mansour 'Abd er-Rahim el-Bischeki, qui occupa de hauts emplois et posséda une grande fortune. Abou Nasr Djewheri le grammairien, auteur du célèbre dictionnaire nommé *Sihah* (صحاح), fut son hôte à Niçabour.

بيضاء (ال) *Beidha (el)*, c'est-à-dire la blanche.

1° Ville célèbre du Fars. Son nom, dit Hamzah, est la traduction arabe du nom در اسفيد, la porte blanche, qu'elle portait avant l'islamisme. Du temps d'el-Isthakhri, c'était la plus grande ville du territoire d'Isthakhr. Cet auteur dit que le nom de *blanche* ne lui a été donné qu'à cause d'une citadelle dont la blancheur s'apercevait de fort loin[1], mais que son vrai nom, en persan, était *Niçaïek* (نساك). Cette ville est presque aussi grande qu'Isthakhr; ses maisons sont en briques, la ville est bien construite et fortifiée. Une partie de ses productions est portée à Schiraz, qui est à 8 farsakhs[2]. — En sont originaires : le jurisconsulte schaféite Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed el-Beidhawi, le qadhi, né au mois de scha'bân 390, mort en 468. Il fut le gendre d'Abou Thayb et-Thabari, et fut juge à Kerkh, faubourg de Baghdad.

[1] Mustôfi attribue son nom à un mausolée en pierres blanches qui dominait la ville. D'après le *Zinet el-Medjalis*, c'est un monticule blanchâtre situé dans le voisinage qui lui a valu ce surnom. «Cette ville est petite; on croit qu'elle fut bâtie par Guschtasf, fils de Lohrasf; le climat est tempéré; le sol, arrosé par des eaux vives, donne du blé et des fruits. Près de là était un magnifique vallon de 10 farsakhs d'étendue, célèbre par sa beauté; mais il est inculte maintenant.» (*Nouzhet.*) — Schems ed-Din Dimischqi dit que le premier nom de cette ville était *Sebabek*, et qu'elle fut peuplée par des familles venues d'Isthakhr (ms. 581, fol. 90 v°).

[2] Cf. *Liber climatum*, p. 64; quelques-uns des détails donnés ici ne se retrouvent pas dans le texte publié par M. Moeller.

— Abou Bekr Mohammed ben Ahmed, l'un des plus célèbres *lecteurs* du Fars, mort en 393. — Mohammed ben 'Ali el-Beidhawi. — 'Ali ben Huçeïn le soufi, surnommé *el-Koundi*. — Ahmed ben Mohammed el-Beidhawi, nommé le *rossignol des soufis* (بُلبُل الصوفي); il est mort à Schiraz, l'an 455, et a été enterré dans sa ville natale. — 2° Ville du pays des Khazar, derrière Bab el-Abwab (Derbend).

بيكنده *Bikendeh.*

Bourg du Thabarestân, sur les bords d'un fleuve nommé *Bawel* (باول).

بيلقان *Beilaqân.*

Ville voisine de Bab el-Abwab (Derbend); elle fait partie de l'Arménie, ou, selon quelques auteurs, de l'Errân[1]. On fait remonter son origine à Beilaqân, fils d'Ermen, fils de Lobthi, fils de Younan. Voici ce que dit Ahmed ben Yahia ben Djaber : « Sous le khalifat d'Othman, mais je ne puis préciser la date, Selman ben Rebi'ah (el-Bahili) entra dans l'Errân; il prit Beilaqân par capitulation; il laissa ses murailles debout et accorda la vie aux habitants, mais leur imposa la capitation et la dîme; de là il marcha contre Berda'h. » En 619, les Tartares s'en emparèrent, la livrèrent au pillage et firent périr tous ceux qui tombèrent sous leurs mains. Après leur départ, quelques habitants qui avaient pu s'échapper revinrent à Beilaqân; la population s'accrut succes-

[1] Telle est aussi l'opinion des géographes persans. D'après Mustôfi, c'est une ville de l'Errân [illegible] climat, bâtie par Qobad, fils de Firouz le Sassanide; climat chaud; [illegible] Du temps de cet écrivain, elle tombait en ruines. (*Nouzhet* [illegible]) — L'auteur du *Sedr* [illegible] dit qu'Houlagou [illegible] longtemps [illegible] faute [illegible] [illegible] et la ville fut prise par [illegible] — Mohammed Medjdi donne quelques [illegible] sur les travaux que Tamerlan y fit exécuter. « Lorsque Timour, vainqueur des Turcs, se dirigeant vers la Chine, ordonna de rebâtir Beilaqân. Les meilleurs ouvriers [illegible] à l'œuvre; et en un mois, malgré les rigueurs de l'hiver, la ville nouvelle fut relevée avec ses marchés, ses bains et ses jardins. L'enceinte [illegible] 400 guez de long, [illegible] guez de large et 15 coudées de haut; il fut garni de meurtrières pour les [illegible] à chaque saillie, de [illegible] de balistes, etc. On creusa un fossé large de 30 coudées et [illegible] pieds de profondeur. (*Zinet*, [illegible] partie.) — Khondemir parle également des travaux exécutés à cette époque et ajoute [illegible] l'Araxe par un canal long de [illegible] farsakhs et large de 15 coudées. (*Habib es-Sier*, 3ᵉ partie, p. 167, édition de Téhéran.)

sivement, et maintenant cette ville a repris sa physionomie première. C'est la patrie d'Abou'l-Me'ali 'Abd el-Melik ben Ahmed, qui parcourut le Khoraçân et l'Iraq pour y recueillir la tradition; il mourut dans cette même ville, après l'an 496 de l'hégire.

بيل *Bil.*

1° Selon Abou Sa'd, c'est un bourg, et, d'après Nasr, un district tout entier de la province de Rey; patrie d'Abd Allah ben Haçan el-Bili er-Razi, le dévot, d'Ahmed ben el-Haçan et d'Abou 'Abd Allah Mohammed el-Bili, nommé l'*arbitre* (المعدّل), mort en 330. — 2° *Bil* est également un bourg près de Serakhs, où sont nés Yçam ben el-Weddah ez-Zoberri es-Serakhsi, docteur riche et instruit, mort avant l'an 300; — Abou Bekr Mohammed ben Hamdoun el-Bili en-Niçabouri, surnommé *Abou Hatem*, une des gloires de l'école traditionniste du Khoraçân, mort au mois de rebi' oul-akher, l'an 320. (Extrait de l'Histoire de Niçabour par el-Hakem.)

بيلسوار *Bilsevar.*

Nom d'une ancienne ville de l'Errân fondée par *Bileh-Sevar*, un des généraux des Bouheïdes. Ce n'est plus qu'un village baigné par la rivière de Badjrevân. (Extrait du *Nouzhet.*)

بيمان *Bimân.*

1° Bourg près de Merw, où est né Saleh ben Yahia, grammairien et linguiste. — 2° Petite ville du Djilân[1].

بيمند *Bimend.*

Ville du Kermân ou du Fars. (Voy. ميمند.)

بيوار *Biwar* ou *Bewar.*

Ville et chef-lieu d'un canton du Ghorschistân, province entre Ghaznah, Herat, Merw er-roud et le Ghour. Je tiens ces renseignements d'un habitant de ce pays. (Voy. غرشستان.)

[1] Je crois que c'est la localité désignée dans le *Nouzhet* sous le nom de *Bimdjân* (بيمجان).

بيوقان *Biouqân* ou *Biwaqân*.

Bourg du territoire de Serakhs; patrie d'Abou Nasr Ahmed ben 'Ali el-Biouqâni, mort en 466.

بَيهق *Beïhaq*.

Le nom ancien était *Béïheh* (بَيْهَه), qui a le même sens que *Behin* (بِهين), c'est-à-dire *excellent*, *parfait*. C'est un district très-vaste et très-florissant de la province de Niçabour: il renferme trois cent vingt et un bourgs et des villes importantes; depuis son extrême frontière jusqu'à Niçabour, on compte 60 farsakhs. *Khosrewdjird* en était jadis le chef-lieu; aujourd'hui c'est *Sebzawar* (voyez ce mot). L'étendue de son territoire, depuis les environs de Niçabour jusqu'auprès de Dameghân, est de 25 farsakhs; il a à peu près la même largeur. Le poëte el-Harisch ben Helal es-Sa'di en a fait mention dans son élégie sur la mort de Qothn ben 'Amr (mètre *thawîl*):

اذا ذُكِرت قبلى الكرام تبادرت عيون بنى سعد على قُطن دما
اتاه ببغية نعيم فلم تجد سهو الّا جعن سيف واعظما
وغير عقابا رمّة لعيب بها اعاصير نيسابور جولا تحرّما

Quand on cite les hommes généreux qui m'ont précédé, le trépas de Qothn arrache des larmes de sang aux yeux des Beni Sa'd. Lorsque Na'im se mit à sa recherche, il ne trouva plus, dans le *Beïhaq*, qu'un fourreau d'épée, des os, [...] et un amas de cendres que les vents qui soufflent de Niçabour emportaient dans leur tourbillon sacrilége.

Bien que ce pays ait vu naître un grand nombre de savants docteurs, de scheikhs et de dévots célèbres, sa population a toujours été entachée d'hérésie. Le plus connu des docteurs de cette contrée est l'imam Abou Bekr Ahmed ben el-Huçeïn ben 'Ali *el-Beïhaqi*, auteur d'ouvrages estimés, bon traditionniste et homme d'une vertu et d'une piété admirables; il est né à Khosrewdjird, et s'est rendu à Niçabour, l'an 441, pour y lire son *Kitab ma'rifet* ou traité de la connaissance. Le nombre de ses écrits forme près de mille tomes; les plus célèbres sont : كتاب المبسوط, le livre des développements; — كتاب السنن, le livre des sunnet (législation orthodoxe); — كتاب معرفه علوم الحديث, la science des hadis (traditions); — كتاب دلائل النبوّة, les preuves de la prophétie; — كتاب مناقب الشافعىّ, panégyrique de Schafey; — كتاب البعث والنشور, de la résurrection et du jugement dernier; — كتاب الآداب.

des sciences morales et littéraires: — كتاب فضايل الصحابة, mérites des compagnons du Prophète: — كتاب الاعتقاد, livre de la foi: — كتاب فضايل الاوقات, mérites des temps, etc.

On doit citer encore Huçein ben Ahmed ben 'Ali el-Beihaqi. Ce docteur, né à Khosrewdjird, fut amputé de la main droite à la suite d'une maladie, et il parvint à écrire avec son pied d'une manière nette et lisible. Abou Sa'd, qui l'a connu, en fait un grand éloge dans son *Tahbir*. Il est né en 450, et mort à Khosrewdjird en 536.

ت

تارم *Taram.*

1° Vaste canton dans les montagnes entre Qazwin et le Djilân (Guilân); il renferme de nombreuses bourgades au milieu de montagnes escarpées, mais on n'y voit aucune ville importante. Ahmed ben Yahia et-Tarami, le lecteur, en est originaire. On trouve sa Vie dans le Livre des catégories de lecteurs (du Qoran), par Ahmed el-Batherqâni (voyez aussi le mot طرم). — 2° *Taram*, petite ville sur la frontière du Fars, du côté du Kermân. Les habitants de Schiraz prononcent *Tarm;* on y fabrique des vêtements de soie d'un prix élevé. Elle est à 82 farsakhs de Schiraz.

تاسَم *Tacem.*

Bourg près de Ghaznah, d'où sont originaires quelques savants.

تالَشان *Taleschân.*

Nom d'une localité dans le Guilân.

تاياباذ *Taïabad.*

Bourg du canton de Bouschendj, province d'Herat; patrie d'Abou'l-'Ala Ibrahim ben Mohammed et-Taïabadi, jurisconsulte et chef de la secte des Kerramites.

تبادَكان *Tebadekân.*

Petite ville près de Meched (Thous).

تِبريز Tebriz[1].

(Telle est l'orthographe donnée par Abou Sa'd et indiquée par Abou Zakaria Yahia Tebrizi à Abou Bekr el-Khathib.) Ville principale de l'Azerbaïdjân, florissante et bien peuplée; elle est entourée de murs en briques cuites et reliées à la chaux. Plusieurs petites rivières la traversent; elle est environnée de jardins, et les fruits s'y vendent à vil prix. Je n'ai rien goûté de plus délicieux que ses abricots, auxquels on donne dans le pays le nom de *mouçoul* (موصول). Pendant mon séjour à Tebriz, l'an 610, huit *menn*, poids de Baghdad, de ces fruits valaient un demi-grain d'or. Le palais de l'émir est en briques rouges

[1] «Tebriz, qui a été surnommée la *coupole de l'islamisme* (qoubbet el-islam), fut fondée l'an 175 par Zobeideh, femme du khalife Haroun er-Reschid. En 244, un tremblement de terre la détruisit, du temps de Motewekkel, et ce prince la rebâtit. Près de deux siècles plus tard, le 14 de safer 434, un nouveau tremblement de terre plus violent la renversa de fond en comble. Le qadhi Rokn ed-Din de Khoï, dans son livre intitulé *le Recueil des possesseurs de provinces* (كتاب مجمع ارباب الممالك), raconte que ce désastre avait été prédit par l'astronome Abou Thaher de Schiraz. Une partie de la population, convaincue de la vérité de cette prédiction, s'empressa de fuir; mais quarante mille habitants, qui avaient persisté à demeurer dans leurs foyers, périrent sous les décombres de la ville. Le *Vehsoudân*, ou gouverneur de Tebriz, qui était alors Ibn Mohammed Revadi el-Azdi, après avoir consulté le même savant, rebâtit la ville en 435, lorsque le soleil entrait dans le signe du Scorpion; et Abou Thaher annonça que Tebriz, désormais à l'abri des tremblements de terre, n'aurait plus à redouter que les inondations. En effet, trois siècles se sont écoulés depuis cette prédiction, et il faut reconnaître que les nombreuses secousses survenues dans ce laps de temps n'ont occasionné que des dégâts partiels. On dit, pour expliquer ce fait, qu'on a creusé un grand nombre de conduits ou de canaux, et que les vapeurs de la terre trouvant par là de nombreuses issues, on a prévenu ainsi le retour de ces terribles catastrophes. La muraille qui entoure Tebriz a une circonférence de six mille pas, et renferme dix portes. Devenue la capitale de la Perse sous les Mogols, cette ville fut plus florissante que jamais; sa population augmenta si rapidement que de vastes faubourgs s'élevèrent auprès des dix portes extérieures. Ghazân-Khân les entoura d'une autre muraille, de sorte que les jardins environnants et les monts Veliân et Sendjân furent enclavés dans cette nouvelle enceinte, qui avait six portes et cinq mille pas de tour. La mort de Ghazân interrompit ces travaux. Au-dessous de cette même muraille, dans un endroit nommé *Schâm*, Ghazân construisit pour sa propre sépulture un vaste faubourg qu'il orna d'édifices élevés et d'une incomparable beauté. Le célèbre ministre Khadjeh Reschid ed-Din bâtit au-dessus de cette nécropole, sur la colline de Veliân, un autre faubourg auquel il donna le nom de *Reschidiyeh*, et qu'il embellit de plusieurs monuments remarquables; son fils, l'émir Mohammed Ghyas ed-Din compléta l'œuvre de son père. Le vézir Tadj ed-Din 'Ali Schah Tebrizi fonda, à l'extérieur du quartier de Naremân, la grande mosquée cathédrale

artistement travaillées; il est très-solidement construit. La longitude de cette ville est 73° $\frac{1}{6}$, sa latitude 37° $\frac{1}{2}$. Tebriz n'était qu'un village lorsque er-Rewad el-Azdi vint s'y établir après avoir conquis l'Azerbaudjân. Son fils el-Wahna et ses autres enfants y construisirent un château, l'entourèrent de murailles, et ce fut à cette époque qu'elle commença à se peupler. On y fabrique les étoffes nommées عتابى *'etabi*, سقلاطون *siqlathoun*, et خطائى *khithabi*, de beaux satins et des tissus qui sont exportés partout. Lorsque les Tatares envahirent la province, l'an 618, les habitants parvinrent à les séduire à force de présents, et ils échappèrent, grâce à la protection divine, à une ruine inévitable. Parmi les savants qui sont originaires de cette ville, on remarque surtout : Abou Za-

sur une étendue de 50 guez de long et de 200 guez de large, et dont la cour principale est plus vaste que celle du palais de Kosroès à Médaïn; mais la précipitation avec laquelle on construisit cet édifice nuisit à sa solidité, et par suite d'éboulements successifs plusieurs parties ont été endommagées; le marbre le plus précieux fut employé dans sa construction, et il serait trop long d'en décrire toutes les beautés. Maintenant encore Tebriz, avec ses innombrables édifices et ceux des deux faubourgs cités précédemment, n'a pas de rivale dans toute la Perse. Cette ville est environnée de jardins et arrosée par la rivière *Mehràn-roud* qui sort du mont Sehend; on y compte, en outre, plus de neuf cents conduits d'eau dus à la munificence des particuliers et à peine suffisants pour l'arrosement de tous ces jardins; à l'exception de deux ou trois, ils sont tous propriété réservée. Le climat est froid, l'eau douce et saine, surtout celle de la rivière et des canaux; quant à l'eau de citerne, qui est moins potable, on la trouve en ville à 30 guez de profondeur, dans le quartier de Scham à 10 guez, et à 17 dans le faubourg de Reschid. Le froment, les grains et les légumes y viennent bien; les fruits surtout y sont exquis et à très-bas prix, entre autres, les poires, les pommes, les abricots, le raisin et la pastèque, que l'on distingue par des noms particuliers. Les habitants sont blancs, bien faits, d'un commerce agréable, mais vaniteux et insolents; ils sont en général sunnites et schaféïtes, mais toutes les autres sectes ou religions y sont également représentées; ils s'occupent de commerce, et la richesse n'est pas chose rare chez eux. Leur versatilité et leur manque de foi ont attiré sur eux les épigrammes de plus d'un poete; on accuse aussi leurs femmes d'être d'humeur acariâtre. L'intérieur et les abords de la ville renferment un grand nombre de tombeaux respectables, comme ceux de Zahed le jurisconsulte, d'Ibrahim, de Baba-Haçan, de Khadjeh Sam ed-Din Baliti, d'Haçan Boulghari et de Nour ed-Din Bimaristâni; dans le cimetière de Sourkhab, les tombeaux de poetes célèbres : Hekim-Khaqâni, Zehir ed-Din Fariabi, Schems ed-Din Sedjasi, Feleki de Schirwân, Bedih de Schadâbâd, Pir Schirwâni, etc. Sur le mont Sehend sont enterrés quelques compagnons du Prophète, entre autres, Osamah ben Schoreik, etc. L'impôt de la ville est évalué à un million de dinars; la contrée qui en dépend a été partagée en huit cantons : 1° le canton de Mehràn-roud, à l'est, qui a 5 farsakhs d'étendue; 2° celui de Serd, ou de la plaine, au sud-ouest; il est couvert de jardins et de vergers; 3° celui de Savil-roud, vers le sud-ouest, sur une étendue de 4 farsakhs; c'est la partie

karia Yahia ben 'Ali, le prédicateur, littérateur et traditionniste illustre, auteur d'ouvrages importants, mort à Baghdad dans le mois de djemadi oul-akher, l'an 502: — le qadhi Abou Saleh Scho'aïb ben Saleh et-Tebrizi, etc.

تخاران به *Tekharân-beh* (?).

Faubourg de Merw. On lit dans Abou Sa'd : «Hammad ben Ahmed ben Hammad ben Ridja el-'Otharidi (العطاردى) el-Bokhari habitait le faubourg de Tekharân-beh, à Merw, dans le voisinage de *Madjân* (ماجان). On appelle aussi ce quartier طخاران به *Thakharân-beh*, et تخاران ساد *Tekharân Sad*.

la plus pittoresque de cette contrée; il renferme vingt-quatre villages; 4° celui de Arounaq, à l'ouest; il a 5 farsakhs de large sur 10 de long; les meilleurs fruits qui se vendent à Tebriz en proviennent; 5° le canton de Roudbar, derrière le mont Sourkhab, au nord, et à 1 farsakh de la ville: il produit d'excellent froment et dix *menn* de farine donnent seize *menn* de pain; il renferme environ quarante villages; 6° celui de Khatem-roud; 7° celui de Bed-astân, au nord : trente villages.» (*Nouzhet*, fol. 603 et seq.) — J'ai traduit *in extenso*, malgré ses développements, la description faite par Hamd Allah Mustôfi, parce qu'elle renferme les plus précieuses données sur une ville qui a joué un rôle important dans l'histoire de la Perse. Ce passage a d'ailleurs été servilement reproduit par tous les compilateurs persans dont nous possédons les ouvrages. L'auteur du *Zinet el-Medjalis* n'ajoute aucun renseignement important à ceux qu'on vient de lire, mais il déplore avec énergie la dévastation de cette belle cité par les Turcs (en 930). Son récit empreint d'exagération et destiné à ménager l'amour-propre de la dynastie Sefevie atteinte dans une de ses plus riches possessions, est formellement contredit par Ahmed Razi qui, tout bon Persan qu'il est, ne craint pas de s'exprimer en ces termes : «Lorsque Suleiman, sulthan de Roum, s'empara de Tebriz, la valeur des habitants le toucha, et il racheta à ses troupes leur droit au pillage; car c'est une coutume chez les Turcs d'accorder aux soldats trois jours de pillage dans toute ville prise d'assaut; mais comme les Tebriziens cherchaient à attirer les ennemis dans des embuscades, et les tuaient, le sulthan sortit précipitamment de cette ville pour ne pas être contraint de sévir contre eux. Ce prince, par sa justice, autant que par sa valeur, mérite d'être placé au-dessus de tous les rois de la famille d'Osman. (*Heft iqlim*, 4e partie, *sub verbo* Tebriz).» Le même auteur donne des célébrités littéraires ou religieuses de cette ville une longue liste dont j'extrais les noms suivants : Schems ed-Din Mohammed ben 'Ali, savant et pieux traditionniste, mort en 645: — Scheikh Mahmoud Schebisteri, auteur du *Gulschen raz*, poème mystique, mort en 720; — Émir Seïd Qacem Envar, poète favori de Mirza Schah-Rokh, mort en 837: — Qouthan ben Mansour 'Edjli, auteur du *Qous-Nameh*, dédié à Mohammed, fils de l'émir Qomadj, prince de Balkh : — Houmam ed-Din, poète contemporain de Sa'di; — Djelal ed-Din 'Atiqi, écrivain et ami du vizir Rasehid ed-Din : — Mohammed 'Assar, auteur du poème le Soleil et Jupiter (*Mihr o Much-teri*); — Mouyid ed-Din, poète et ministre de Mirza Sulthan Abou Sa'id; — Mirek Kitabi, commentateur estimé, etc.

تخت هُلاكو *Takhtè-Houlagou*, le trône d'Houlagou.

On a donné ce nom, sous la dynastie mongole, aux pays compris entre Derbend, Baghdad, Hamadân et l'Asie Mineure. (Extrait du *Tahqiq.*)

تُرشيش *Tourschisch*[1].

Canton de la province de Niçabour, maintenant au pouvoir des Ismaéliens. (Voy. طرثيث.)

تُركان *Tourkân*.

Bourg connu près de Merw. Abou Sa'd le cite sans autres détails.

تُرُنجه *Touroundjeh*.

Petite ville entre Amol et Sarieh (Thabarestân); patrie de Mohammed ben Ibrahim et-Touroundji.

تَرنَك *Ternek* ou *Tenoukh* (تنوخ).

Vallée située entre le Sedjestân et Bost, plus rapprochée de cette dernière ville.

تروغبَذ *Teroughbed*.

Bourg à 4 farsakhs de Thous, où sont nés plusieurs traditionnistes et dévots, entre autres Abou'l-Haçan en-No'mân ben Mohammed et-Thoussi et-Teroughbedi, mort avant l'an 350.

ترياق *Teriaq*.

Bourg du territoire d'Herat; patrie d'Abou Nasr 'Abd el-'Aziz Mohammed ben Temamah et-Teriaqi, le dernier des traditionnistes de Baghdad; il mourut au mois de ramadhân 483, à Herat, et fut enterré près de la porte nommée *Khoschk*, ou *Porte Sèche* (باب خشك).

تُستَر *Touster* (*Schouster*).

Ville du Khouzistân. Ce nom est une altération arabe du mot persan *schouster*

[1] Les auteurs persans écrivent ordinairement *Turschiz* ترشيز, et considèrent ce territoire comme dépendant du Qouhistân.

(شُوستر). Ez-Zudjadji prétend qu'elle a reçu son nom d'un Arabe des Beni-'Adjel, appelé Touster ben Noun, qui en fit la conquête. C'est une erreur grossière[1]. La véritable étymologie est indiquée par le passage suivant de Hamzah d'Ispahân : « *Schousch* est la forme arabe donnée au nom de *Sous* (سُوس), ville du Khouzistân. Ce mot signifie en persan une chose agréable, bonne, aimable, et la *terminaison ter* (تر) *répond à la forme* افعل (comparatif et superlatif). » C'est ainsi que du mot بزرك, grand, on forme بزركتر, plus grand. Cet auteur ajoute : « Sous avait la forme d'un faucon, et la ville actuelle de Touster a celle d'un cheval; la ville de Djoundi-Sabour figure un échiquier. » De tous les fleuves qui arrosent le Khouzistân, le plus grand est celui de Touster (*le petit Tigre*, دُجيل). Comme la ville est située sur une hauteur, le roi Sabour, afin d'y amener l'eau du fleuve, fit construire près des portes ce magnifique aqueduc, qui est une des plus belles créations de l'homme; il a environ un mille de long; il est construit en blocs massifs et en pierres de taille reliés par de solides crampons de fer; le pavé est formé de dalles soudées avec du plomb. On assure qu'il n'y a pas au monde un édifice plus merveilleux[2]. Les

[1] Hadji Khalfa assure, mais sans donner de preuves, que le vrai nom de cette ville était *Schesch-der*, c'est-à-dire, les six portes. (*Djihân-numah*, p. 282.) La même orthographe est adoptée par l'auteur du *Ferheng-Schouri*, qui reconnaît cependant que la forme *Schouster* est plus usitée. (Voyez aussi *Chrest. arab.* t. I, p. 244.)

[2] Les historiens persans entrent dans plus de détails sur l'origine de cette fameuse digue : voici le résumé de leur récit : « Lorsque Sapour surnommé *Zou'l-Aktaf*, après avoir été prisonnier de l'empereur de Byzance, rentra dans ses États et s'empara à son tour de la personne de ce monarque, il lui promit de lui rendre la liberté après qu'il aurait réparé les dégâts commis par son armée et fertilisé le territoire de Schouster en y faisant passer une rivière. Le César fit venir de son pays des sommes considérables et ses meilleurs ouvriers, puis il éleva cette belle digue dont les débris font encore l'admiration du voyageur. Ce fut ainsi que la rivière de *D*[illegible]*îbâd*, qui alimente la ville, fut amenée dans ces parages. Ibn Khordadbeh (ms. de la Bibl. Bodléienne) dit que de son temps on ne connaissait pas au monde un édifice d'un travail plus remarquable; mais Hamd Allah Mustôfi fait observer que la digue nommée *Bend-Emir*, élevée par Azhed ed-Dôoleh sur le fleuve Kourr, est bien supérieure à l'œuvre de Sapour. Le même auteur décrit en ces termes la capitale du Khouzistân : « C'est au roi Sapour que cette ville dut tous ses embellissements, et ce prince fit défricher tout le pays environnant. Touster a cinq mille pas de circonférence et quatre portes principales. Le climat est excessivement chaud et le *semoum* y souffle sans interruption pendant tout le printemps et l'été : c'est ce qui empêche les habitants de dormir sur le toit de leurs maisons. L'eau de ce pays est si douce et si digestive qu'on peut manger, même pendant les fortes chaleurs, les aliments les plus lourds sans en être incommodé; car les sources qui alimentent la ville étant situées à 30 farsakhs

vers suivants ont été écrits de Baghdad par le poëte Abou Ghalib Schudja' ed-Dehli (الرهلّى) à son ami Abou 'Abd Allah Huçeïn es-Sukkari (السُّكّرى), qui était alors à Touster (mètre *kamil*) :

رح الشّمال اذا مررتَ بتُستر | والطِّيب خصِّهما بألف سلامِ
وتعرّفى خبر الحسين وبته | مذ غاب أودعنى لهيبَ ضرامِ
وقُلى له مذ غبتَ عنّيَ لم اذُقْ | شوقًا الى لقياك طيب منامِ
والله ما يومٌ يمرّ وليلةٌ | الّا وانت تزور فى الاحلامِ

Frais zéphyre, lorsque tu passeras près de Touster et de Thyb, adresse-leur mille saluts; || donne-moi des nouvelles de Huçeïn dont le départ a allumé dans mon cœur des regrets dévorants; || et dis-lui ces mots de ma part : depuis que tu es parti, l'impatience que j'ai de te revoir me prive des douceurs du sommeil : || j'en atteste le ciel, il ne se passe pas un jour ni une nuit sans que ton image vienne embellir mes rêves.

seulement dans le *Kouhé-Zerd* et les montagnes du grand Lour, l'eau conserve toute sa fraîcheur quand elle arrive à Touster. Grâce à l'écluse du roi Sassanide, la rivière se partage en deux branches; la plus grande arrose les champs et les prés situés au couchant; l'autre traverse la grande mosquée, coule à l'est de la ville et se jette dans le Schatt el-'Arab du côté de Dizfoul. Les principales productions de cette localité sont : le blé, le coton et la canne à sucre; la vie y est à si bon marché que, même dans les temps de disette, elle est moins dispendieuse qu'elle ne l'est à Schiraz dans les années les plus fertiles; mais telle est l'ardeur du climat que les étrangers sont obligés de déserter la ville au milieu du printemps, et le blé qui n'est pas coupé, lorsque le soleil est dans le signe du Taureau, est brûlé, dès que cet astre entre dans le signe des Gémeaux. Les habitants sont maigres et presque noirs; ils se distinguent par leurs mœurs douces et leur ardeur au travail; cependant il y a peu d'hommes riches parmi eux.» Du temps de Mustôfi, la secte dominante était celle d'Abou Hanifah; plus tard, le schiisme y fut adopté avec ardeur. Voici ce que dit, à cet égard, l'auteur des Séances des Croyants, qui était né dans cette ville : «Sous les Ommiades et les 'Abbassides presque tous les Khouzistâniens étaient mo'tazelites; mais au commencement du IXe siècle de l'hégire, l'émir Nedjm ed-Din Mahmoud el-Amoli, qui était de la famille d''Ali, vint à Touster et épousa la fille d''Yzz ed-Dôoleh, chef des schérifs de cette contrée. Fixé dans cette ville, il consacra tous ses soins à la propagation de la croyance schiite. Une partie des citoyens répondit à son appel, les autres persévérèrent dans l'hérésie de leurs pères. Enfin, sous les premiers monarques Séfévis, Seïd Nour Allah Mer'aschi, chef de la noblesse des 'Alides, termina cette œuvre de prosélytisme, et dès lors Touster put rivaliser par l'ardeur de sa foi avec Qoum ou Kaschân.» Le même auteur consacre au panégyrique de sa ville natale plusieurs pages où il jette à pleines mains toutes les fleurs de la rhétorique persane. Ces détails ont peu d'intérêt pour le lecteur européen; je me bornerai donc à traduire ce fragment de la chronique intitulée *'Azedi* (تاريخ عضدى) : «Lorsque Houlagou-Khân fut maître de Baghdad, il envoya son frère Bogha Timour contre Vaçeth et chargea Beik

Le poëte Sukkari répondit avec une égale élégance de pensée et de style (mètre *kamil*) :

مرّتْ بنا بالطِّيب ثم بتُستَرَ ريحٌ روائحها كنشر مدامِ
فتوقّفت حسنى الّى وبلّغت اضعافَ الف تحيّةٍ وسلامِ
وسألتُ عن بغداد كيف تركتِها قالت كمثل الرّوض غبّ غمامِ
فكلدتُّ من فرح اطير صُبابةً وأصولُ من حبٍّ على الابّامِ
ونسيتُ كلّ عظيمةٍ وشديدةٍ وظننتُها حلمًا من الأحلامِ

Il a passé près de moi à Thyb et à Touster, ce zéphyre dont le souffle est parfumé comme un vin aromatique; || il a mis le comble à mon bonheur en centuplant les saluts et les félicitations qui m'étaient adressés. || Je lui ai demandé comment il avait laissé Baghdad : « comme un jardin, m'a-t-il dit, qu'une pluie de printemps a rafraîchi. » || La joie semblait me donner des ailes, et dans l'ivresse de mon amour, je voulais franchir les bornes du temps; || douleur, chagrin, j'ai tout oublié, et il m'a semblé jouir d'un songe délicieux.

Timour de marcher sur Schouster. Les habitants vinrent à la rencontre de ce général avec des vivres et des présents, et lui firent leur soumission. Le chef tartare occupa donc la ville en défendant à ses soldats d'y commettre la moindre violence; mais un des Atabeks du petit Lour nommé *Tadj ed-Din Kurd*, qui l'accompagnait dans cette expédition, lui reprocha son humanité envers les vaincus. En vain Beik Timour lui représenta qu'ils avaient ouvert leurs portes sans coup férir et accepté son autorité avec empressement, l'avide Lourien se fit fort de trouver un prétexte pour mettre la ville à feu et à sang; mais il eut beau recourir aux mesures les plus iniques, les gens de Schouster ne manifestèrent aucun mécontentement. La nuit suivante, ce barbare fut saisi d'un mal d'entrailles si violent que ses cris s'entendaient dans le camp entier. Le chef tartare vint le voir dans sa tente et dit à ceux qui l'entouraient, « Voyez comment le ciel châtie sa convoitise et son injuste avidité; » puis il ordonna que Schouster prît le nom de *Ville bénie* (Schehré moubarek). Les pâturages qui entourent la ville sont d'une admirable fertilité et on cite plusieurs parcs de chasse très-giboyeux, notamment ceux de Baksch-Âbâd et d'Havizeh; à l'extérieur de la ville est une forteresse que Nour Allah ben Scherif nomme *Selasil* (قلعة سلاسل). Schouster avait été imposée par les Mogols à 100.000 dinars; « mais plus tard, dit l'auteur du *Zinet el-Medjalis*, les Arabes se sont emparés d'une partie de ce pays et ils se bornent aujourd'hui à envoyer quelques cadeaux à la cour d'Ispahân. » — Touster a fourni peu d'écrivains à la littérature persane; quelques-uns cependant ont acquis une certaine célébrité sous les Sefevis, tels sont : Mawla 'Abd Allah, auteur de plusieurs livres religieux; — Mawla Peiki et Mohammed Taghi, dont les poésies sont répandues dans l'Inde; — enfin, Nour Allah ben Scherif, auteur des Séances des Croyants. Ce livre, consacré à la gloire des grands hommes de la secte schiite, jouit encore d'une certaine popularité en Perse; il a été lithographié à Teherân en 1268. (Voyez aussi, sur Touster, Chardin, t. VI, p. 143, et Kinneir *A geogr. Memoir of the persian empire*, p. 93.)

Le tombeau de Bera ben Malek est à Touster. C'est dans cette ville que se fabriquaient des robes et des turbans précieux. Un jour le célèbre Saheb ben 'Abbad portait un turban à larges broderies venu de cette ville. Cet ornement attira l'attention d'un convive qui le regarda longtemps et avec surprise. Saheb lui dit alors en plaisantant : « Ce n'est pas pour être caché qu'il a été fait à *Touster* (ما عُمِلَ بتُستر لِتُستَر, jeu de mots entre le double sens de *Touster*, nom propre, et aoriste du verbe ستر). » C'est une des saillies les plus spirituelles de ce ministre. — Selon Ibn el-Moqanna', les premières murailles qui furent élevées, après le déluge, furent celles de Sous et de Touster; mais on ignore quel en est le fondateur, ainsi que celui d'Eilah. Certains auteurs placent Touster dans la province d'el-Ahwaz, d'autres dans le territoire de Basrah; mais Abou'l-'Oun rapporte qu'une contestation s'étant élevée entre les habitants de Koufah et ceux de Basrah au sujet de cette ville, à la prise de laquelle ils avaient tous coopéré, 'Omar l'annexa à la province de Basrah dont elle était plus voisine. — Conquête de Touster. — On lit dans Béladori : « Mouça el-Asch'ari, après s'être emparé de *Sourraq*, سُرَّق, se dirigea sur Touster où était le gros de l'armée ennemie. Il écrivit à 'Omar pour lui demander du renfort; le khalife enjoignit à 'Ammar ben Yaçer d'aller rejoindre Mouça avec les troupes de Koufah. 'Ammar délégua Djerir ben 'Abd Allah el-Bedjeli, qui marcha aussitôt sur Touster, et il le rejoignit ensuite. Mouça avait à son aile droite el-Bera ben Malek, et 'Ammar avait el-Bera ben Ghareb l'Ansarien. A l'aile gauche était Hodhaïfah ben el-Yemân; Karadhah ben Ka'b commandait la cavalerie, et No'mân ben Mouqri, l'infanterie. Les habitants de Touster opposèrent une résistance énergique. Dans un des assauts, les soldats de Basrah et ceux de Koufah s'avancèrent jusqu'aux portes de la ville, et ce fut dans cette journée qu'el-Bera ben Malek reçut le martyre. A la suite de cette affaire, l'Hormuzân rentra avec ses troupes dans Touster, en laissant sur le champ de bataille neuf cents morts et six cents prisonniers, qui furent passés au fil de l'épée. Ce chef persan était de Mehrdjân, et il s'était replié sur Touster après une première défaite. Ce fut alors qu'un Persan demanda l'amân aux musulmans et se convertit à l'islamisme en s'engageant, ainsi que son fils, à guider les musulmans jusque dans le camp ennemi. Abou Mouça accepta avec empressement, et il fit accompagner cet homme par un Arabe des Beni-Scheïbân, nommé *Aschras ben 'Auf* (اشرس بن عوف). Ils traversèrent ensemble le petit Tigre, et parvinrent à une anfractuosité de rochers d'où l'on dominait la ville et le camp

de l'Hormuzân. Lorsque cet éclaireur revint au camp, Abou Mouça désigna quarante hommes commandés par Mikhrah ben Thawr, les fit escorter à une certaine distance par un peloton de deux cents soldats, et les fit partir la nuit sous la conduite de ce transfuge. En effet, ils pénétrèrent dans la ville, tuèrent les sentinelles et montèrent sur les remparts; l'Hormuzân, se voyant surpris, s'enferma dans la citadelle où il avait réuni tous ses trésors. Abou Mouça, à la tête de l'armée, passa le fleuve, et à l'aube du jour il envahit la ville. On vit alors les Persans tuer leurs femmes et leurs enfants, et les jeter dans le fleuve pour les dérober aux outrages de l'ennemi. L'Hormuzân demanda l'amân; mais Abou Mouça ne voulut pas y consentir sans avoir consulté le khalife, et il fit massacrer dans la citadelle tous ceux qui n'avaient pas déposé les armes. Quant au chef persan, il se rendit auprès d''Omar qui lui accorda la vie. Mais, peu de temps après, accusé de complicité dans le meurtre commis par Abou Loulou sur la personne d''Omar, il fut tué par 'Obeïd Allah, fils de ce khalife. » — Parmi les hommes célèbres originaires de Touster, on cite : Sehl ben 'Abd Allah, scheikh des Soufis, et compagnon de Dhou'n-noun l'Égyptien. Il a opéré lui-même des miracles, et il est mort en 283 ou 273. — Le traditionniste égyptien Ahmed ben 'Yça el-Misri a été surnommé *Tousteri*, selon les uns, parce qu'il fabriquait des vêtements dans le genre de ceux de Touster; selon les autres, parce qu'il fit un long séjour dans cette ville. Quelques auteurs ont infirmé son autorité; mais Neçayi l'admet comme acceptable dans son Histoire des Scheikhs. Ahmed ben Yça est mort à Samarra, l'an 243.

تَفْت *Teft.*

Nom d'une des dépendances d'Yezd. (Extrait du *Tahqiq.*)

تفتازان *Teftazân.*

Gros bourg du territoire de Nesa, derrière la montagne. Parmi ceux qui y sont nés, on cite Abou Bekr 'Abd Allah ibn Ibrahim et-Teftazâni, imam versé dans les hadis, les commentaires et la lecture du Qoran, et bon prédicateur.

تَفرِش *Tefrisch.*

Canton dépendant de la province de Kaschân, au milieu des montagnes; il renferme douze bourgades dont les principales sont *Qoum* et *Thourkharân* (طرحواران); climat tempéré, sources abondantes, blé, raisins et abricots ex-

cellents. Dans une montagne voisine est une caverne dont on ne connaît pas la profondeur; on prétend qu'un bœuf y pénétra un jour et sortit au delà de Ferahân; cette circonstance a fait donner à cette caverne le nom de *Gav-khal* (گاو خل), parce que *khal*, dans le dialecte de ce pays, signifie un trou. Les habitants sont du rite schaféïte. On cite parmi eux Émir Qoudsi et Mawla Vehdji, poetes persans. (*Heft Iqlim.*)

تُكاف *Toukaf.*

1° Bourg près de Niçabour. Abou'l-Haçan el-Beihaqi écrit (تكاب) *Tek-Ab*, et ajoute que ce mot désigne un bas-fond où l'eau séjourne. C'est un canton de la province de Niçabour, dont le chef-lieu est *Touz-Âbâd* (نورآباد). Il renferme quatre-vingt-deux villages. — 2° *Toukaf* est aussi le nom d'un bourg du Djouzdjân.

تلّ بلخ *Tell-Balkh*, la colline de Balkh.

C'est un village, près de Balkh, qu'on nomme aussi *Tell;* Mohammed et-Telli, qui en est originaire, est quelquefois désigné sous le nom de *Theldji* (ثلجىّ).

تلّ المخالى *Tell el-Mekhali.*

1° Nom d'une localité située dans le Khouzistân. — 2° Colline près de Sorramenra (Samarra).

تلِيان *Tiliân.*

Bourg près de Merw; patrie de Hamid ben Adem et-Tiliâni el-Merwazi, mort en 239.

تمار *Temar.*

Ville située dans les montagnes du Thabarestân, du côté du Khoraçân.

تمين مَندان *Temin-mendân.*

Ville du Mokrân, près d'une montagne où se recueille et se prépare le sel ammoniac (نوشادر). Je tiens ce renseignement d'un homme de ce pays.

تنكاين *Tengaïn.*

District du Guilân. (*Tahqiq.*)

توث *Touth.*

1° Bourg près de Bouschendj. — 2° Bourg du territoire d'Esferaïn; c'est la première station qu'on rencontre en allant à Djordjân. En sont originaires : Abou'l-Qaçem 'Ali ben Thaher, mort en 408; — Abou Ya'qoub Youçef ben Ibrahim et-Touthi, jurisconsulte respectable, qui donna des leçons à Abou Sa'd, né en 479, mort en 546. — 3° *Touth* ou *Toud* (تود) est aussi un bourg près de Merw. En sont originaires : Abou'l-Faidh Bahr ben 'Abd Allah, littérateur; — Djabir ben Yezid, homme instruit qui gouverna toute la vallée du temps d'Omar ben 'Abd el-'Aziz; — Mohammed ben Ahmed et-Touthi; — Abou Mansour Mohammed ben Ahmed et-Touthi, né en 460, mort en rebi'oul-akher 530; — 'Abd el-Wahed ben Mohammed Abou Bekr et-Touthi, bon jurisconsulte, mort au mois de scha'ban 548, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

تورا *Toura.*

On dit aussi *Toura-Puscht*, تورا پشت. Bourg du Fars où est né le savant auteur (sunnite) du Livre des croyances. (Extrait du *Tahqiq.*)

توّج ou توّز *Tawadj* ou *Tawaz.*

Ville du Fars près de Kazeroun; iv climat; longitude, 77° 2″; latitude, 34° 30′ 60″. La chaleur est excessive dans cette ville parce qu'elle est située dans un bas-fond[1]. Le palmier y vient bien. Les maisons sont en briques crues; 30 farsakhs la séparent de Schiraz. On y fabrique des étoffes de coton qu'on nomme *tawazîh*, bien qu'elles proviennent, en général, de Kazeroun, mais sans doute parce que celles de Tawaz sont plus habilement faites. Ces étoffes sont d'un tissu très-fin, et la trame en est si légère qu'on les croirait usées; mais elles se distinguent par des couleurs très-vives et sont relevées par des broderies en or. Elles s'exportent principalement dans le Khoraçân, et font de très-belles et très-solides bordures de vêtements. Tawadj est une ville plus importante par sa réputation que par son étendue. Elle fut conquise sous le règne d'Omar, l'an 18 ou 19 de l'hégire, par Moschadji' ben Maç'oud. C'est

[1] D'après Hamd Allah Mustôfi, elle est située dans un désert privé d'eau : « C'était, dit-il, une grande ville habitée par les Arabes; elle est ruinée maintenant. » Ibn Haukal écrit توج ; il ajoute qu'elle est située à 10 farsakhs de Djennabeh. Abou'l-Feda lui donne le nom de توج ; mais je crois que c'est une erreur de copiste.

à Tawadj que les deux armées se rencontrèrent et que les Persans furent mis en fuite. Cette ville fut prise d'assaut et pillée: les habitants se soumirent ensuite à la capitation et rentrèrent dans la ville. Moschadji' ben Maç'oud, le chef de l'expédition, a rappelé cette victoire dans les vers suivants (mètre *thawil*) :

ونحن ولعنا مرّةً بعد مرّةٍ   نتوّجَ أبناءَ الملوك الاكابرِ
لعفنا جيوش الدهبان بسحرةٍ   على ساعة تلوى باهل الخطائرِ
فما فتئت خيلى تكرّ عليهمِ   وتلحق منها لاحق غير حائرِ

Nous avons, à diverses reprises, mis en fuite, près de *Tawadj*, les fils de puissants monarques; || nous avons attaqué les troupes des princes au point du jour, cette heure si favorable aux hommes intrépides; || nos cavaliers n'ont pas cessé de les charger et de s'attacher à leur poursuite avec une ardeur invincible.

Le récit de cette conquête n'est pas le même chez tous les auteurs. Selon Ahmed ben Yahia, ce fut 'Othman ben Abi'l-'Ass et-Thaqefi qui envoya son frère el-Hukm dans le golfe Persique pour s'emparer du Fars. Ce dernier, après avoir pris l'île de *Terkawân* (سركاوان), marcha sur Tawadj, qui faisait partie du canton d'*Ardeschir-Khourreh*. Mais Abou Mikhnef assure qu''Othman ben Abi'l-'Ass commanda lui-même cette expédition, qu'il s'empara de Tawadj, y bâtit des mosquées et y établit plusieurs musulmans, entre autres 'Abd el-Qaïs; il se rendit de là à Erradjân, sur l'extrême frontière de la province, et se dirigea ensuite vers le pays d''Oman et le Bahreïn, en vertu des ordres qu' Omar venait de lui adresser; il laissa à sa place son frère el-Hukm. — Un autre auteur attribue tous ces événements à ce dernier et leur assigne la date de l'an 19. Après cela, aurait été livrée la fameuse bataille de Rischhir (voyez le mot ريسهر) où *Schehrek* (شهرك), le gouverneur du Fars, perdit la vie. Invité par 'Omar à retourner dans le Fars, el-Hukm aurait laissé le commandement à son frère Hafs, ou, selon d'autres, à Mogharah, et serait rentré dans Tawadj. Mais il est à remarquer que les Persans assurent que Tawadj ne fut prise qu'après la mort de Schehrek. Parmi les hommes célèbres qui en sont originaires, un seul porte le nom de *Tawadji*, c'est le traditionniste Abou Bekr Ahmed ben Huçeïn et-Tawadji es-Sirafi; les autres sont surnommés *Tawazi*, comme 'Abd Allah ben Mohammed, le lexicographe, mort en 338; — Abou Hafs 'Omar ben Mouça el-Baghdadi et-Tawazi; — le qadhi Abou'l-Huçeïn Ahmed ben 'Ali; — Mohammed ben Daoud et-Tawazi, etc.

تولیم *Toulim.*

Petite ville du Guilân.

تُون *Toun*[1].

Ville du Qouhistân dans le voisinage de Qaïn (قاين). En sont originaires: Ahmed ben el-'Abbas et-Touni, jurisconsulte et professeur à Herat où il mourut au mois de redjeb 459; — Abou Thaher Isma'il ben 'Abd Allah, desservant de la mosquée *'Oqaïl* (عقيل) à Niçabour: disciple du célèbre imam Abou Nasr, qu'il suivit dans ses voyages; — Abou Mohammed Ahmed et-Touni, etc.

تَوِيك *Tawik.*

Nom d'un faubourg de Merw, où est né le dévot Ahmed ben Ishaq es-Sukkari et-Tawiki.

تيرانشاه *Tirânschah.*

Ville du territoire de Schehrzour.

تيرخدا *Tiré-Khoda*, ou la flèche de Dieu.

Forteresse du Fars ainsi nommée à cause de sa position élevée. (*Nouzhet.*)

تِيركان *Tirkân.*

Village près de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed el-Merwazi et-Tirkâni, mort en 250.

تيرَمردان *Tiré-Merdân.*

Petite ville du Fars entre Noubendjân et Schiraz. Elle est le chef-lieu d'un canton qui comprend trente-trois villages au milieu des montagnes[2]. La portion

[1] Mohammed Medjdi rapporte que cette ville fut, dans le principe, bâtie sur le plan des villes chinoises, c'est-à-dire qu'elle était de forme circulaire, entourée d'un mur et d'un large fossé; autour de ce mur étaient les marchés, dans une autre enceinte les maisons, dans une troisième les jardins, et enfin, au centre de la ville, un vaste réservoir dont l'eau servait à la culture des champs renfermés dans l'enceinte. Cette ville, déchue de son importance première, produisait, au dire de Mustôfi, du blé, des fruits et de la soie.

[2] Tiré-Merdân et Khoubegân sont deux bourgs importants situés dans un pays très-accidenté; le climat y est assez froid; le sol

la plus importante de ce canton est une vallée bien arrosée et fertile en palmiers, où sont situées six bourgades qui se touchent. Leur nom est *Tirè-merdân*, *Khoubgân* (خوبكان), *Esingân* (اسكان), *Mehrekân* (مهركان), *Renendjân* (روبجان) et *Firasiah* (فراسياه). C'est à Tirè-merdân, la ville principale de ce territoire, que se trouve un vaste couvent de Soufis. Elle a donné naissance au célèbre Abou'l-Me'ali 'Abd es-Selam ben Mahmoud el-Faressi, jurisconsulte, médecin et philosophe. Il fut d'abord professeur au collége de Moçoul; puis il se livra au commerce, gagna une fortune considérable et jouit d'une haute position. Il fit de nombreux voyages et acquit une érudition peu commune. Il était en Égypte à la fin de sa vie, lorsque Nour ed-Din Arslan-Schah ben 'Yzz ed-Din, arrière-petit-fils de Zengui, maître de Moçoul, l'invita à venir occuper le poste de vézir. A son arrivée à Alep il fut accueilli avec un respect apparent; le chef du divan des Mustôfis, Abou'l-Fath Nasr ben 'Yça el-Moçouli lui envoya un plateau chargé de sucreries; Faressi et deux de ses pages en mangèrent, et ils moururent (empoisonnés), l'an 596. Le roi ed-Daher s'empara de ses biens et de ses livres, car ce savant avait l'habitude de se faire suivre dans ses voyages de ses trésors et de sa bibliothèque, qu'il chargeait sur des chameaux. Les *six bourgades* sont encore aujourd'hui la résidence des chefs et des notables du canton.

تيرَى *Tira.* (Voyez le mot نهرتيرَى.)

Ce territoire fut conquis l'an 18 par Solma ben el-Qaïs (سُلمَى بن القيس) et Harmalah ben Morathah (حرملة بن مريطة), lieutenants de 'Othbah ben Ghazwân. C'est ce que prouvent ces vers de Ghaleb ben Kelb (mètre *thawil*) :

وبحن ولينا الامر بوم مبادر   وقد اقعَتْ تيرَى كُلَيب ووائلُ
وبحن أزلنا الهرمُزانَ وجمده   الى كُوَرٍ فيها قرى ووسائلُ

Nous étions chargés du commandement à l'époque des Moundhir, lorsque les fils de Koleïb et de Waïl ont soumis *Tira*, et c'est nous qui avons anéanti l'*Hormuzân* et ses troupes (en les poursuivant) dans un canton riche en villages et couvert de champs fertiles.

Je crois que c'est de ce pays qu'est originaire le littérateur Abou'l-Haçan

est couvert d'arbres et en particulier de noyers; on n'y récolte que du blé et des fruits d'hiver, les environs sont pleins de gibier. Les habitants sont belliqueux et voleurs; ils ont une grande réputation d'agilité et font quelquefois 20 farsakhs en une seule nuit. (*Nouzhet.*)

'Ali ben el-Huçeïn *et-Tirani*, célèbre par la beauté de son écriture. 'Abd es-Selam de Basrah dit avoir admiré des vers de Imrou'l-Qaïs copiés par ce calligraphe l'an 393.

تيره *Tireh.*

Belle et puissante forteresse du territoire de Qazwin, dans la direction de Zendjân.

تيز *Tiz.*

Ville du littoral du Mokrân, en face du pays d'Omân, sur la côte opposée; elle est à cinq jours de كيز *Kiz* (aujourd'hui Kidj), ville principale de cette province. Les astronomes la placent dans le IIIe climat par 82° ½ de longitude et 28° ⅔ de latitude.

تيزان *Tizân.*

1° Bourg du pays d'Herat. — 2° Bourg de la province d'Ispahân.

تيمارستان *Timaristân.*

Chef-lieu du canton de *Ourd* (أرد), province du Fars.

تيمرة *Timoureh.*

El-Heithem Abou 'Ali donne au territoire d'Ispahân une étendue de 80 farsakhs carrés qu'il divise en seize arrondissements renfermant chacun trois cent soixante villages, sans y comprendre les nouveaux, et il mentionne le grand Timoureh et le petit Timoureh. (Voyez le mot *Ispahân*.)

تيم *Tim.*

Bourg près de Balkh; mais Ibn el-Faqih prétend que Tim est, ainsi que Keceh et Neceh, un bourg du Soghd de Samarcande.

تيمك *Timek.*

C'est-à-dire le petit *khân*, car *tim* (تيم), dans l'idiome du Khoraçân, signifie un caravansérail ou khân destiné aux marchands. Le traditionniste Abou 'Abd er-Rahman ben Mohammed *et-Timeki el-Kerabissi* (التيمكى الكرابيسى), mort en 311, paraît être originaire d'un *Timek*, près de Samarcande.

ث

ثرثور *Tharthour.*

Nom de deux rivières, le grand et le petit Tharthour, dans la province d'Errân et en Arménie. On lit dans le Livre des conquêtes : «Selmân ben Rebi'ah arriva à Berda'h et campa au bord du Tharthour, rivière qui coule à 1 farsakh de cette ville.»

ثنيّت الركاب *Thenyet er-rikab.*

(Le coteau des chameaux de selle.) Ce coteau est à quelques farsakhs de Nehawend, dans le Djebal. Il est ainsi nommé parce que c'est là qu'étaient rassemblés les chameaux de la cavalerie musulmane, à la célèbre journée de Nehawend. Quelques médecins prétendent que la plante aromatique nommée jonc odorant, *acorus calamus* (قصب الذريرة), qui croît à Abdah dans le voisinage de Nehawend, n'acquiert ses propriétés aromatiques que lorsqu'après avoir été recueillie elle est portée à *Thenyet*, mais que si on la porte ailleurs elle s'évapore et devient un simple roseau; ce fait, s'il est vrai, est curieux et digne d'attention. (Voyez, pour plus de détails, l'article نهاوند.)

ج

جابَروان *Djabrewân.*

Ville de l'Azerbaïdjân, voisine de Tebriz.

جابَق *Djabaq.*

Je suppose que c'est un bourg près de Thous. Abou'l-Qaçem el-Hafez dit qu'Abou 'Abd Allah Mohammed et-Thoussi, le lecteur, qui acquit de la célébrité à Damas, était né dans le bourg de Djabaq.

جابَلّق *Djabalq.*

Canton du territoire d'Ispahân[1], célèbre par la bataille qui s'y livra entre

[1] D'après Hamd Allah Mustôfi, Djabalq porte aussi le nom de *'Arrah* (عروة); il cite une petite ville de ce nom qui dépend du canton du grand Lour (لر بزرك); elle est

Qahthabah ben Schebib et Daoud ben 'Amr ben Hobeirah au commencement du règne des 'Abbassides. On lit dans l'Histoire de Damas : « Le petit-fils d'Hobeirah fit partir Abou'l-Heidam (ابو الهيذام) 'Amer el-Ghathafâni, originaire du Haurân, pour combattre 'Abd Allah ben Mo'awiah ben 'Abd Allah, arrière-petit-fils d'Abou Thaleb. 'Amer s'empara du Fars, de la ville d'Ispahân, et chassa son adversaire de la province; mais Qahthabah arriva avec une armée équipée dans le Khoraçân, et tua 'Amer dans un combat qui s'engagea près de *Djabalq*, le 23 de redjeb, l'an 131. »

جاجَرم *Djadjerm.*

Ville et chef-lieu d'un vaste canton[1] enclavé entre Niçabour, Djouein et Djordjân, qui renferme de belles villes et des bourgs nombreux. Plusieurs de ces bourgs sont situés dans la montagne qui domine Azadwar (voyez ce mot), chef-lieu du canton de Djouein; j'en ai visité plusieurs. Parmi les savants originaires de ce pays on cite : « Abou'l-Qaçem 'Abd el-'Aziz ben 'Omar el-Djadjermi, mort en 440; — Abou Ishaq Ibrahim ben Mohammed el-Djadjermi, jurisconsulte qui passa une partie de sa vie dans la *Mosquée neuve* de Niçabour où il enseignait la tradition; il mourut en 544. » (Extrait du *Takhbir.*)

جار *Djar.*

Village près d'Ispahân; dans le pays on le nomme *Kar* (Gar).

située sur le bord d'une rivière, et ses jardins produisent des oranges, des citrons et presque tous les fruits des pays chauds. (*Nouzhet*, fol. 595, *Zinet*, 9e partie.) Cette ville, qui a été longtemps le chef-lieu du grand Lour, fut remplacée sous la dynastie séfévie par la ville de Behbehân dont on trouve la description dans le mémoire sur le Khouzistân par M. Layard (*Journal de la Société de géographie de Londres*, t. XVI.)

[1] « Cette ville, dit Hamd Allah Mustôfi, est de médiocre grandeur; tout autour, à 1 farsakh à la ronde, sont des prairies couvertes de plantes vénéneuses, ce qui empêche une armée de camper devant ses murs. Les maisons de la ville sont grandes et bien bâties; au pied de la citadelle on voit deux platanes (*tchinar*), dont l'écorce a la réputation de guérir les maux de dents; mais les habitants croient que ce remède n'a d'efficacité que le mercredi matin de chaque semaine. » L'auteur des Merveilles de la création cite plusieurs phénomènes particuliers à ce pays; il parle, entre autres, d'une montagne d'où sort une fumée qui donne la mort à ceux qui la respirent. Plus loin, selon le même écrivain, est une autre montagne aux abords de laquelle le vent est si impétueux qu'il renverse les voyageurs, et pourtant, sur le sommet, on ne sent pas le plus léger souffle d'air.

جاسك Djaçek.

Grande île entre le pays d'Oman et l'île de Qis (*Kich*), à trois journées de celle-ci. Elle renferme quelques habitations et des champs cultivés. Les troupes du roi de l'île de Qis y tiennent garnison; les habitants sont de robustes et vaillants marins, très-expérimentés en fait de navigation, et habiles constructeurs de navires. Plusieurs insulaires de Qis m'ont assuré que, dans les anciens temps, des vaisseaux qui portaient de jeunes esclaves à un roi de l'Inde relâchèrent à Djaçek[1]. Ces esclaves, s'étant aventurées dans l'intérieur des terres, furent surprises par des *Djins*, qui leur firent violence, et elles donnèrent naissance à une race d'hommes dont les habitants descendent. Cette légende a été sans doute inspirée par l'extérieur robuste et la nature exceptionnelle des marins de cette île.

جاكة Djakeh (pour چاكه Tchakeh).

Canton de la province d'el-Ahwaz.

جالقان Djaleqân.

Ville du Sedjestân et, selon quelques auteurs, du territoire de Bost, riche et peuplée; possède de beaux bazars.

جال Djal.

Nom d'une localité dans l'Azerbaïdjân, qu'il ne faut pas confondre avec un bourg important à 4 farsakhs de Medaïn qu'Ibn el-Haddjadj nomme *Kal* dans le vers suivant (mètre *khafif*):

لعن الله ليلتى بالكال   انّها ليلة تعرّ الليالى

Que Dieu maudisse cette nuit que j'ai passée à *Kel*, car elle a souillé toutes mes nuits!

La prononciation vulgaire est *Kil* (كيل).

جام Djam.

Ville de moyenne étendue, qui dépend d'Herat; elle est le chef-lieu d'un

[1] Schems ed-Din Dimischqi rapporte cette légende à peu près dans les mêmes termes que Yaqout et il ajoute que cette île est couverte de palmiers qui viennent sans culture. (Ms. 581, fol. 86 v°.)

canton d'environ deux cents bourgades; de beaux vergers l'environnent; on cite ses pastèques nommées *Babascheïkhi.* La ville et les alentours sont arrosés par des canaux. On y visite la tombe de Zendeh Ahmed Djami, sur laquelle Khadjeh 'Emad ed-Din a fait construire une belle coupole. L'auteur des Merveilles de la création dit que dans une montagne des environs se trouve une fontaine dont l'eau, glacée pendant l'été, est chaude en hiver. Djam a donné naissance à plusieurs hommes distingués. Le plus célèbre est le scheikh el-Islam Ahmed Djami, qui a laissé divers ouvrages de jurisprudence ou d'ascétisme, et un recueil de poésies; il mourut au moment de l'invasion des Mongols. Son fils Zuhour ed-Din 'Yça est l'auteur d'un livre intitulé *Énigmes des vérités;* — 'Abd er-Rahman Nour ed-Din Djami, poete contemplatif, a composé des odes qui sont admirées à juste titre; il est mort en 899, à l'âge de quatre-vingt-un ans, ou 898 selon Dôolet-Schah. (Extrait des auteurs persans.)

جاوَرْسان *Djawerçân.*

Quartier d'Hamadân ou village voisin de cette ville. Schirweïh dit dans son Histoire qu'Abou'l-Me'ali Huçein ben Dja'far el-Keredji était originaire de ce lieu. Ce scheikh, dont l'enseignement mérite confiance, fut le chef d'un couvent de soufis dans le Djebal; son tombeau est à *Khandjah.*

جاورَسه *Djawreceh.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw, où est le tombeau d''Abd Allah ben Boraidah ben Hocaib. L'affranchi de ce personnage, Salem el-Djawreçi, en est originaire.

جُبّا *Djoubba.*

Ville ou canton du Khouzistân; on a quelquefois considéré la ville d''Abbadân comme appartenant à ce canton, qui est entre l'Ahwaz et Basrah; quelques auteurs en ont conclu à la légère que Djoubba appartenait au territoire de Basrah, ce qui est erroné. C'est de ce pays qu'est originaire Abou 'Ali Mohammed ben 'Abd el-Wehhab *el-Djoubbaye*, le théologien, de la secte des Mo'tazelites, auteur de plusieurs ouvrages, né en 235, mort en 303. Son fils Abou Haschem 'Abd es-Selam, aussi habile dialecticien que son père, le surpassa par ses connaissances dans la littérature arabe; il est mort en 321. — Le mot *Djoubba* étant d'origine étrangere, le nom ethnique devrait être *Djoubbawi* (جُبّوى); mais ce nom a été formé comme s'il provenait d'un mot marqué d'un

medda, signe étranger à la grammaire persane. Il ne faut pas confondre cette localité avec un bourg du territoire de Nehrewân nommé aussi *Djoubba.*

جَباخان *Djebakhân.*

Bourg voisin de Balkh; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Ali el-Balkhi el-Hafez, mort à Balkh au mois de rebi' oul-ewel 356 ou 357.

جبال *Djebal.*

Pluriel de *Djebel,* montagne. C'est le pays que les Persans ont l'habitude de nommer *Iraq* ('adjemi); il comprend tout le territoire circonscrit entre Ispahân jusqu'à Zendjân, ainsi que Qazwin, Hamadân, Dinewer, Qirmiçin et Rey [1]. Il renferme de vastes districts et d'importantes villes. C'est par erreur que les Persans nomment ce pays *Iraq*, et j'ignore l'origine de cette locution, d'ailleurs assez moderne chez eux. Je donne à l'article spécial les limites de l'Iraq; je rapporte les opinions diverses qui ont été émises à cet égard, et l'on peut s'assurer que rien n'autorise les Persans à étendre cette dénomination au Djebal. La seule raison plausible, selon moi, de cet usage, est que les princes Seldjouqides, qui régnaient sur l'Iraq, en prenant le titre de *sulthan el-Iraq*, avaient aussi dans leurs attributions le gouvernement du Djebal, où ils résidaient ordinairement; il est probable qu'on aura alors réuni ces deux pays

[1] Yaqout apporte ici un peu de confusion dans les limites réelles de l'Iraq persan: ses bornes sont, d'après Abou l-Feda, à l'ouest, l'Azerbaudjân; au sud, une portion de l'Iraq arabe et le Khouzistân; à l'est, le Fars et le désert du Khoraçân; au nord, le Deilem. Il est à remarquer que les anciens auteurs, tels que Ibn Haukal et Isthakhri, considèrent Qazwin et Rey comme appartenant au Deilem, *parce qu'elles sont entourées par les montagnes de cette contrée* (voyez *Liber climatum,* p. 87 et 88); mais cette distinction n'est pas admise par les géographes persans. En revanche, ceux-ci n'emploient jamais le mot *Djebal* pour désigner cette importante partie de leur pays. «L'Iraq persan, dit Mustôfi, est situé sous une latitude tempérée, à part quelques localités dont le climat est plus froid ou plus chaud. Sa longueur, de Sefid-roud à Yezd, est de 160 farsakhs; sa largeur, du Guilân au Khouzistân de 100 farsakhs environ. J'ai eu sous les yeux le registre qui a appartenu à mon aïeul Emin ed-Din Nasr, conseiller ou *mustôfi* du divan des finances sous les Seldjouqides. (Voyez sur la famille des Mustôfi un mémoire publié dans le Journal asiatique, 1857.) Il résulte de ces documents que l'Iraq donnait au trésor un revenu équivalent à 2,500 tomans *mongoli*, c'est-à-dire 2,500,000 dinars. L'état déplorable dans lequel se trouve ce pays permet de croire qu'il paye à peine aujourd'hui le dixième de cette somme.» (*Nouzhet*, fol. 571 *Zinet*, 9e partie.)

sous le même nom. (Dieu sait la vérité.) — Abou Dolaf el-'Adjeli s'est bien gardé de les confondre, lorsqu'il a dit (mètre *motéqarib*) :

وانّى امرؤٌ كسروى الفعال   أصيف الجبال وأشتو العراقا
وألبسُ للحرب اثوابَها   واعتنق الدرعين اعتناقا

Je suis un homme aux allures royales; je passe l'*été* dans le *Djebal,* et l'hiver dans l'Iraq. || Vienne la guerre, je revêts mes armes et j'endosse avec amour ma double cotte de mailles.

Abou Dolaf n'avait choisi cette double résidence que pour éviter pendant l'été la chaleur et les vents brûlants de l'Iraq, son eau tiède, ses reptiles et ses insectes venimeux; pour fuir, pendant l'hiver, le froid rigoureux et les neiges du Djebal. Mais ce distique fut récité à 'Abd Allah, fils de Ibn Thaher, qui était son ennemi juré et qui le critiqua dans les vers suivants (même mètre) :

الم ترَ انّا جلبنا الخيول   الى ارض بابلَ قبّا عتاقا
فما زلنَ تعسفنَ بالدارعين   طوارًا حروبًا طوارا رفاقا
الى ان ورثنَ بآدابها   قلوبَ رجال أرادو النّفاقا
وانت ابا دُلَفٍ نائمٌ   تصيف الجبال وتشتو العراقا

Ne sais-tu pas que nous avons conduit à franc étrier notre cavalerie vers la terre de Babylone ? || Elle n'a cessé de lutter contre l'ennemi, tantôt par la violence et tantôt par la douceur; || et elle a réussi, par cette sage conduite, à se concilier des cœurs enclins à la fausseté; || et toi, cependant, Abou Dolaf, tu dormais passant l'été dans le Djebal et l'hiver dans l'Iraq !

Abou Dolaf, piqué de cette satire, jura de supporter les chaleurs de l'Iraq et l'hiver rigoureux du Djebal, puis il répondit à son adversaire (même mètre):

الم ترنى حين حال الزمان   اصيف العراقَ واشتو الجبالا
سموم المصيف وبرد الشتاء   حنانيك حالا ازالك حالا
فصبرا على حدثان الزمان   فانّ الخطوب تدلّ الرجالا

Ne sais-tu pas que, lorsque le sort l'exige, je brave l'été de l'Iraq et l'hiver des montagnes ? || Étés brûlants, hivers glacés, vous m'accablez successivement de vos rigueurs ! || mais endurons patiemment les vicissitudes du sort : c'est dans l'adversité qu'on connaît les hommes !

Parmi les savants qui portent le surnom de *Djebeli* (جبلّى), on cite : 'Ali ben 'Abd Allah el-Hamadâni; — Abou 'Adnân 'Abd el-'Aziz ben Saleh el-Beroudjirdi; — Ahmed ben el-Haçan el-Hamadâni, du rite hanbalite, etc. Il

faut les distinguer de ceux qui portent le même surnom à cause de la montagne (Djebel) voisine d'Herat, comme Abou Sa'd Mohammed el-Herawi, mort vers l'an 520, et d'autres encore.

جِبّان *Djebbân.*

Nom arabisé d'un canton de l'Ahwaz.

جُبّاة *Djoubbah.*

Selon certains auteurs, c'est le nom d'une localité située dans la province du Fars; mais je crains qu'il n'y ait là une confusion avec le nom de *Djoubba*, dont nous avons parlé plus haut. (Voyez جبّا.)

جبل *Djebel* (ou Iraq persan). (Voyez جبال.)

جُبّه *Djoubbeh.*

Bourg sur la route du Khoraçân; patrie d'Abou's-se'adat Mohammed ben el-Mubarek el-Djoubbi, traditionniste instruit, qui habita Baghdad et mourut en 585. Plusieurs localités de l'Iraq et de l'Égypte ont le même nom.

جحّاف *Djehhaf.*

Faubourg de la ville de Nicabour, duquel est originaire l'imam Mohammed ben 'Abd Allah surnommé *le marchand djehhafite*, mort au mois de ramadhân 341, âgé de quatre-vingt-onze ans.

جُرآباذ *Djourâbâd* (pour كُرآباذ *Gourâbâd*).

Village près de Merw; patrie du traditionniste Abou Bekr Mohammed ben 'Abd Allah el-Djourâbâdi.

جِرام *Djiram.*

Hamzah d'Ispahân dit que c'est une bourgade du Fars dont le nom prononcé par les Arabes est *Siram* (صرام).

جرباذقان *Djerbadeqân* [1].

1° Les Persans prononcent *Guerbadân* (گرباذان); ville voisine d'Hamadân,

[1] Cette ville fut fondée par Houmaï, fille de Behmen le Keïanide, qui lui donna le nom de sa fille *Samrah* (ثمره). Son aspect riant lui fit donner plus tard le surnom de *pays*

entre celle-ci, Keredj et Ispahân: elle est grande et célèbre. Le qadhi Abou 'Abd Allah Ahmed ben Isma'îl el-'Atthar el-Djerbadeqâni en est originaire. — 2° Ville du Thabarestân, entre Asterabâd et Djordjân; patrie de Naçer el-Djerbadeqâni, jurisconsulte hanéfite très-accrédité.

جَرَبست *Djerbest.*

Bourg dans les montagnes du Thabarestân; on n'y arrive que par des chemins étroits et difficiles.

جُرجان *Djordjân.*

D'après l'auteur du *Zidj*, la longitude de cette ville est 80° 45'; sa latitude 38° 15'; v° climat, ou, d'après d'autres géographes, iv° climat. On lit dans le livre كتاب الملحمة, attribué à Ptolémée que sa longitude est 86° 30', et sa latitude 40°; v° climat. Cette grande et importante cité est située entre le Thabarestân et le Khoraçân, ce qui l'a fait considérer comme dépendant de l'une ou de l'autre de ces provinces. On attribue sa fondation à Yezid, fils de Mohelleb, fils de Sofrah. Djordjân a produit un nombre considérable de savants, de docteurs, de jurisconsultes et de littérateurs; Hamzah ben Yezid *es-Sehmi* a réuni toutes ces biographies dans une histoire spéciale. — « Djordjân, dit Isthakhri, est la plus grande ville de ces parages; son climat est moins humide et moins pluvieux que celui du Thabarestân[1]; ses habitants se distinguent par la noblesse de leur caractère, leur humanité et la politesse de leurs mœurs. Cette ville est partagée en deux moitiés : Djordjân proprement dit et le fau-

des roses (گلاباذگان), dont les Arabes ont fait *Djerbadeqân*. Le climat est tempéré: le blé y vient bien; une rivière qui passe auprès de cette ville et prend son nom se dirige ensuite vers Koum. Les habitants sont schafeïtes. Parmi ceux qui se sont fait un nom dans la poésie persane, on cite Nedjib ed-Din, mort sous le règne des premiers Seldjoukides (*Tarikhé Guzideh*), et Mirza Mohammed Youçef.

[1] Hamd Allah Mustôfi assure que le climat de Djordjân est chaud et malsain. « Cette ville, dit-il, est arrosée par une rivière qui sort d'une montagne voisine et qui tourne de la glace pendant l'été. Les productions de ce pays sont les céréales, le coton et la soie; et parmi les fruits, la datte, le raisin et la jujube; le sol est d'ailleurs si fertile qu'un arbre de deux ans y est aussi grand et aussi fort que les arbres plantés depuis dix ans dans d'autres contrées. Ses habitants sont schiites et d'une grande bravoure; ils en ont donné la preuve dans les premiers âges de l'islamisme. Sous les Boueihides, Djordjân eut beaucoup à souffrir des ravages de la guerre; les Mogols l'ont renversée de fond en comble, et maintenant elle est totalement ruinée et presque déserte. Le roi sas-

bourg de *Bekrâbâd* (بكرآباد). Elles sont séparées par une large rivière, qui doit être accessible aux grands bâtiments. C'est de ce pays qu'on exporte une qualité de soie recherchée dans le monde entier. Le Thabarestân en tire aussi une quantité considérable de cocons, car cette province n'en produit pas. Le territoire est bien arrosé et couvert d'une riche culture. Quand on sort de l'Iraq on ne rencontre pas à l'orient une ville plus belle et plus florissante. Elle jouit des productions des pays froids et des pays chauds; elle a de la neige et des palmiers. Ses habitants se font remarquer par leur humanité et leur caractère aimable[1]. » On pourrait en citer un grand nombre qui se sont illustrés par leurs vertus et leur générosité, en commençant par el-'Omareki (العمركّى), l'affranchi et l'ami du khalife Mamoun. Les dinars et les drachmes du Thabarestân ont cours dans cette ville. Le poids légal est le *menn*, qui vaut 600 drachmes comme celui de Rey et du Thabarestân. — Voici ce que dit Mo'çer ben Mochlehl : « Je me suis rendu de Dameghân à Djordjân, en prenant sur la gauche, par un chemin très-accidenté, coupé par de hautes montagnes et de profondes vallées. Djordjân est une belle ville située au milieu d'une longue vallée sur la frontière des pays de plaine et de montagne, et du littoral de la mer. L'olivier, le palmier, les noix, les grenades, la canne à sucre et les limons y prospèrent. La soie qu'on y fabrique est excellente et d'un teint très-solide. Ce territoire recèle plusieurs pierres qui ont des propriétés merveilleuses; on y voit aussi beaucoup de reptiles d'un aspect effrayant, mais très-inoffensifs. » Les variations si brusques de la température de cette ville ont fait dire au vézir Saheb ben 'Abbad (mètre *khafif*) :

نحن والله من هوائك يا جُر   جان فى خطّة وكرب شديدِ

حرّها بنفخ الجلود فان هبّت شمالا فكدّرت بركودِ

كحبيب منافق كلمّا هم بوصل احاله بالصّدودِ

Ton ciel, je le jure, ô Djordjân, m'inflige de cruelles tortures; || à une chaleur qui brûle le corps succède un vent glacé qui en détruit tout l'équilibre: || telle une amante perfide promet un rendez-vous quand elle médite de fuir.

Fadhl ben Sehl avait donné à Moslem (ibn) el-Welid la ferme des impôts

sanide Firouz avait entouré cette contrée d'une muraille longue de 50 farsakhs pour la protéger contre les attaques des Touraniens. On remarque aux environs de la ville le mausolée de Mohammed, fils de l'imam Sadeq; on cite aussi dans un village, à 10 farsakhs de la ville, deux moulins dont les meules ont 20 *guez* de diamètre, et près de 2 guez d'épaisseur. » (Fol. 683.)

[1] *Liber climatum*, p. 92.

de cette ville, qu'il fixa à 50 millions de drachmes. Moslem vint y demeurer et y resta jusqu'à sa mort. Lors de sa dernière maladie, il vit un palmier, le seul qui s'élevait dans la ville, et s'écria (mètre *hezedj*) :

ألا يا نخلة بالسفح من اكناف جرجان
الا انى واياك بجرجان غريبان

Salut, palmier qui te dresses au milieu des horizons de Djordjân; || salut, tu es comme moi un étranger dans cette ville!

Il avait à peine achevé ces paroles qu'il expira. — Conquête. — On lit dans les livres des guerres saintes : « Soueïd ben Moqarren, après avoir conquis Bestham, l'an 18 de l'hégire, écrivit au roi de Djordjân *Rouzân* (fils de) *Soul* (روزان صول), pour l'inviter à se soumettre. Celui-ci accepta aussitôt la capitation, à condition que les hostilités cesseraient dans tout le territoire. Soueïd entra dans Djordjân et donna aux habitants une lettre de capitulation. C'est à cette occasion que le poète Abou Nedjid a dit (mètre *thawil*) :

دعانا الى جرجان فالرىّ دونها سوادٌ فارضَتْ من بها والعشايرُ

Nous avons appelé à nous Djordjân, ville plus importante que Rey, et les habitants ainsi que les tribus se sont soumis à nous.

Sewad ben Qahthabah a dit dans le même sens (même mètre) :

الا ابلغ أسَيدا إن عرضت باننا بجرجانَ فى خضر الرياض النّواضر
فلمّا أحسّونا وخافوا صيالنا اتانا ابنُ صولٍ راغما بالجرايـر

Dis à Oçeida, si tu la vois, que nous sommes au milieu des jardins verdoyants de Djordjân; || dis-lui, qu'instruit de notre approche, et redoutant notre attaque, le fils de Soul a été contraint de nous apporter sa rançon.

Parmi les personnages originaires de cette ville, on remarque : Abou Na'ïm 'Abd el-Melik ben Mohammed ben Adi el-Djordjâni el-Asterâbâdi. Cet imam, le plus connu et le plus instruit des docteurs du Khoraçân, après Abou Bekr Mohammed, naquit l'an 240. Il parcourut l'Égypte, la Syrie et l'Iraq, demeura longtemps à Baghdad, puis revint à Djordjân, où sa réputation lui attira un grand nombre d'élèves. Il a beaucoup écrit, entre autres un livre contre les faux traditionnistes (en dix parties). Il mourut à Asterâbâd au mois de zilhiddjeh 323. — Abou Mohammed (ou Abou Ahmed) 'Abd Allah ben 'Ali el-Moubareki el-Djordjâni, connu sous le surnom d'*Ibn el-Yaqzân* (ابن اليقظان), né dans le mois de zil-qa'deh 277. Après avoir reçu les leçons d'Ahmed es-

Sa'di à Djordjân, l'an 290, il fit deux fois le voyage de la Syrie et de l'Égypte, en 297 et en 305. Il écrivit un grand ouvrage en soixante sections pour apprendre à connaître les traditionnistes suspects, et l'intitula *Kamil*; puis il réunit l'enseignement de Malek ben Anas, d'Awzayi, etc. dans un livre qu'il nomma كتاب الابصار. Il mourut au mois de djoumadi oul-akher, l'an 365, et fut enterré près de la mosquée de Djordjân nommée *Guerzin* (گرزين), à la droite de la Qiblah. — Hamzah ben Youçef ben Ibrahim Abou'l-Qaçem es-Sehmi el-Djordjâni, jurisconsulte et homme de lettres, fit de nombreux voyages, et enseigna la tradition; il mourut en même temps que Tha'lebi, l'auteur du *Tefsir*, l'an 427. — Es-Seïd Ibrahim ben Isma'il el-'Alewi el-Huçeïni, né aussi à Djordjân, habile médecin et auteur de plusieurs livres en langues arabe et persane; il a consigné l'enseignement d'Abou'l-Qaçem el-Qoschairi dans un recueil nommé le *Livre des quarante* (كتاب الاربعين). Après avoir résidé longtemps dans le Kharezm, il vint habiter Merw, où il mourut, l'an 531. — Le nombre des savants originaires de Djordjân dépasse de beaucoup ceux que nous venons de mentionner. Il est bon de remarquer aussi que la ville du Kharezm que les Turcs appellent *Gorgandj* a reçu en arabe le nom de *Djordjanieh*.

جرج *Djordj*.

Ville de la province du Fars.

جُرجَسار *Djordjesar*.

1° Bourg du territoire de Balkh, au dire d'Abou Sa'd qui cite Abou Dja'far Mohammed el-Djordjesari el-Balkhi comme en étant originaire. — 2° Village aux environs de Merw.

جَرجَنبان *Djardjenbân*.

Gros bourg entre Sawah et Rey; il en est fait mention dans l'histoire.

جُرخان *Djorkhân*.

Ville du Khouzistân voisine de Sous.

جَرخَبَند *Djarkhbend*.

Petite ville de l'Azerbaïdjân ou de l'Arménie, où mourut (en zil-qa'deh 599) 'Obeïd Allah ben 'Ali, surnommé *Ibn el-Maristanieh* (ابن المارستانيّة), au retour

de la mission que le khalife Naçer lui avait donnée pour Tiflis. C'était un homme instruit et un agent honnête et habile.

جردان *Djerdân.*

Ville entre Ghiznin et Kaboul, non loin de la ville d'Alabân (البان).

جِرد *Djird.*

El-'Amrani prétend que Djird est le chef-lieu du canton de Beïhaq; mais je crains que ce ne soit une erreur, attendu que le canton de Beïhaq, comme on le sait, a pour chef-lieu Khosrewdjird, dont le nom ethnique est quelquefois abrégé en la forme *Djirdi.* C'est sans doute ce qui a trompé cet auteur.

جِردوس *Djirdous.*

Canton de la province de Kermân; le chef-lieu est جيرفت *Djiraft.* (Voyez ce mot.)

جُرذَقيل *Djourdaqil.*

Forteresse du territoire de Zewezân dans laquelle résident les Kurdes dits *Bakhtiyeh* (البختيّة). C'est ce que m'a assuré l'imam Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed el-Djizri.

جُرزُوان *Djorzouân.*

(Les Khoraçâniens prononcent *Gorzouân.*) Ville du Djouzdjân dans le Djebal; elle est florissante et peuplée; ses habitants sont riches. Elle est située entre deux collines, et a quelque ressemblance avec la Mecque (que Dieu la protége!).

جُرزبان *Djourzbân.* (Voyez كُرزبان.)

جَرقُوه *Djarqouh.*

(Pour *Tchar-Kouh*, les quatre montagnes?) Je pense que c'est un bourg voisin d'Ispahân. C'est la patrie de Zobeir ben Mohammed Abou 'Abd Allah *ou* Abou'l-Qacem ed-Dimischqi, né, selon d'autres auteurs, à Djey; scheikh pieux qui consacra sa longue existence à l'étude des traditions

جَركان *Djerkân.*

1° Bourg près de Djordjân; patrie d'Abou'l-'Abbas Mohammed, le prédicateur. — 2° Bourg voisin d'Ispahân; patrie d'Abou'r-Riha Mohammed el-Djerkâni, un des hafez les plus célèbres, mort vers l'an 514.

جرمَق *Djermaq.*

Ville dans un pays boisé et fertile; les vivres y sont à bon compte. El-Isthakhri, en décrivant le chemin qui mène dans le Khoraçân, le Kermân et l'Iraq 'Adjemi, après avoir évalué les distances, et dépeint la solitude et la tristesse de ces déserts, ajoute : [1] «On rencontre, sur le chemin qui mène d'Ispahân dans le Khoraçân, un endroit nommé *Djermaq*. C'est un des trois bourgs enfermés dans ces solitudes et nommés en persan سه ده, les trois villages. Leur nom particulier est *Benadiq* (بنادِق), *Djermaq* (جرمق), et *Arabeh* (ارابه); ils sont à une assez grande distance du Khoraçân; ils possèdent des palmiers, des sources, des champs cultivés, de nombreux troupeaux, et sont groupés autour d'une petite rivière.»

جرميذان *Djermeidân.*

Nom d'une localité dans le Djebal, probablement du côté d'Hamadân.

جُرميهَن *Djormihen.*

Bourg dans la partie élevée du territoire de Merw; il a vu naître l'imam 'Azem ben Fadhl, mort en 250, et le qadhi Abou 'Açem 'Abd er-Rahman.

جَرَنداب *Djerendab.*

Rivière et bourgade voisines de Tebriz.

جُرواءان *Djorwaân* (peut-être *Tchehar-bagân*).

Nom d'un quartier d'Ispahân, où est né Abou 'Ali Ahmed ben el-Haçan ed-Dhabi, traditionniste, mort en 386 ou 387.

[1] Cf. *Liber climatum*, p. 99. Une partie des détails auxquels Yaqout fait allusion ici se retrouve dans l'article consacré à la montagne de Kerkes-Kouh (voyez ce mot). Mustôfi place les *trois bourgs* sur la route de Nichabour à Ispahân (ms. 139, fol. 670).

جَرْواتِكِن *Djerwatikin* (les Persans prononcent *Guerwatikin*).

Bourg du Sedjestân; patrie d'Abou Sa'd Mansour ben Mohammed el-Djerwatikini es-Sidjzi.

جرور *Djerour.*

Ville du Qouhistân; es-Selefi écrit سرور. (Voyez ce mot.)

جَرُوز *Djerouz.*

Localité de la province du Fars célèbre par la bataille qui y fut livrée entre les *Zendiqs* (Manichéens) et les habitants de Basrah, commandés par 'Abd el-'Aziz ben 'Abd Allah ben Khaled. On sait que le commandement avait été retiré à Mohelleb après le combat où ses deux femmes furent prises par l'ennemi et où les soldats de Basrah éprouvèrent de grandes pertes. Le poëte Ka'b el-Aschqari a chanté ces événements dans ses vers; c'est lui qui a dit, lorsque 'Abd-rebb-es-Saghir fut tué (mètre *thawil*) :

رأيت يزيد جامع الحزمَ والنّدى ولا خير فيمن لا يضرّ وينفعُ
اصاب بقتلى فى جروز قصاصها وادرك ما كان المهلّب يصنعُ
فدى لكمُ اهل المهلّب اسرتى وما كنتُ احوى من سوام واجمعُ
فليس آمرؤٌ يبنى العلا بسنانه كآخر يبنى بالسواد ويزرعُ

J'ai vu la fermeté unie chez Yezid à la générosité: car que vaut l'homme qui ne sait ni punir ni récompenser? || Il a vengé ceux qui sont morts à Djerouz et a terminé l'œuvre entreprise par Mohelleb. || Race de Mohelleb, j'ai racheté votre sang avec mes prisonniers et le butin que j'avais amassé. || Un homme qui fonde sa réputation sur sa lance n'agit pas comme l'obscur laboureur qui construit sa cabane ou cultive ses champs.

جُرْوَس *Djourwas.*

Ville dans les montagnes du Ghour, entre Herat et Ghaznah. Ce nom m'a été donné par un homme du pays.

جرهُد *Djerhoud* (?).

Forteresse du Thabarestân nommée ordinairement *Oustounawend* (استناوند). (Voyez ce nom.)

جره *Djireh.*

Nom d'une localité dans le Fars[1] que le peuple prononce *Guireh* (گره).

جريرا *Djerira* (pour گريرا *Guerira*).

Bourg des environs de Merw; patrie d'Abd el-Hamid ben Habib el-Djerirayi, affranchi d'Abd er-Rahman le Qoreischite et l'un des disciples des *Tabi's* (ou successeurs des compagnons).

جرّى *Djerra.*

Canton entre Qoumm et Hamadân; patrie de plusieurs hommes connus.

جَزء *Djez'.*

Nom d'une rivière dans le voisinage d'Asker-Mokrem, province du Khouzistân. On donne le surnom de *Djezi* à Ibn et-Temimi parce que ce fut lui qui, ayant été nommé par 'Omar Ibn el-Khattab gouverneur d'une partie du territoire d'Ahwaz, fit creuser le lit de cette rivière, ainsi que le raconte Abou Ahmed el-'Askeri.

جِزباران *Djizbarân*[2].

Bourg près de Niçabour; patrie d'Abou Bekr el-Djizbarâni.

جَزّ *Djazz.*

Bourg près d'Ispahân, d'où est originaire Abou Hatem Mohammed ben Idris el-Djazzi, célèbre jurisconsulte et rapporteur de traditions, mort dans le mois de zi'l-qa'deh 277.

جَزَنَق *Djaznaq.*

Petite ville assez florissante dans l'Azerbaïdjân, voisine de Meraghah; on y

[1] C'est une petite ville située au-dessous de Schiraz et de la magnifique *digue de l'Émir*. C'est ce qui a fait dire à un poëte : «N'espère pas ouvrir (conquérir) le pays de Schiraz, car, au-dessous est *Guireh*, et au-dessus le *Bend*.» (Il y a ici un jeu de mots entre ces deux mots, pris comme noms propres, et signifiant aussi *nœud* et *lieu*.) Le climat est chaud; le pays, arrosé par une rivière qui porte le même nom, produit du blé et des dattes; ses habitants sont braves et d'humeur guerrière. (*Nouzhet.*)

[2] Mustôfi écrit *Djirbanân* (جربان), et dit que c'est une petite ville dont le climat est froid; elle est bien arrosée et entourée de jardins.

voit des ruines d'édifices construits par les anciens rois de Perse, et un temple du feu.

جرنه *Djeznah.*

C'est le nom de la ville célèbre plus connue sous celui de *Ghaznah* (voyez ce nom), capitale du Zaboulistân, vaste pays entre le Ghour et l'Inde, sur les limites du Khoraçân.

جره *Djezeh.*

Ville du Sedjestân : les habitants la nomment *Guezeh*; mais la première prononciation est adoptée par tous les auteurs.

جزّه *Djezzeh.*

Localité dans le Khoraçân, célèbre par la bataille qu'Aced ben 'Abd Allah livra au khaqân. Les Persans prononcent *Guezzeh.*

جزيرة كاوان *L'île de Kawân* ou des *Beni-Kawân.*

On la nomme également *l'île de Lâfet* جزيرة لافت. C'est une île assez vaste[1] dans le golfe Persique, entre l'Omân et Bahreïn. Elle fut conquise sous le règne d'Omar, fils de Khattâb, par Othman ben Abi'l-Âs et-Thaqefi lorsqu'il se rendait [illegible]. Elle [illegible] riche, florissante et cultivée. Maçoudi lui donne trois cent trente [illegible] bourgs ou villages peuplés et fertiles; elle est maintenant ruinée et déserte. Quant à *Kawân*, sa généalogie est citée ainsi par Hicham ben Mohammed [illegible] Hareth ben Imri'l-Qaïs ben Hadjer ben 'Amer ben [illegible] ben Zeid ben [illegible] Auf ben 'Amer ben el-Hareth ben [illegible] ben [illegible] ben Lokeiz (بن لكيز) ben [illegible].

جزين *Djezzîn.*

Bourg près de [illegible] ont été donnés par Abou Abd Allah [illegible]

[1] [illegible] consulter sur l'île de [illegible] Journal de la Société [illegible] p. 170; *Descript* [illegible] Kempthorne. [illegible]

جِرِبِن Djirin.

Bourg près d'Ispahân; il est dans un site agréable, boisé et abondant en sources. Il a une chaire et une mosquée pour la prière du vendredi. On y voit le tombeau de Modhaffer ben Zahed.

جِشْت Djescht (pour *Tchescht*).

Bourg voisin d'Herat[1]. (Extrait du *Tahqiq*.)

جشم Djeschm (pour *Tschechmeh*)

Bourg du Beihaq, province de Nieabour (Khoraçân).

جصّين Djassin.

Selon la prononciation d'Abou Sa'd, et *Djssin*, suivant Abou Na'im el-Hafez: nom d'un faubourg intérieur de Merw: c'était autrefois un cimetière, et quelques compagnons du Prophète, surnommés *fabricants de réchauds* (تنوركران), y ont été enterrés. J'y ai remarqué la tombe de Boraideh ben el-Khoçaib el-Aslemi, et celle d'el-Hakem ben 'Amr el-Ghaffari. — Sont originaires de ce lieu : Abou Bekr ben Seif el-Djassini; — Abou Dja'far 'Omar ben Isma'il, jurisconsulte schaféïte et qadhi d'Ourmiah. — Es-Selefi croit à tort que Djassin est un bourg voisin de Merw.

جَكّان Djekkân.

Quartier voisin des portes d'Herat. En est originaire Abou'l-Haçan ben Mohammed *el-Herawi el-Djekkâni*, jurisconsulte qui, sous un extérieur négligé et des formes grossières, cachait un profond savoir; il a longtemps habité la Syrie, et il est mort l'an ٥٩٠.

جُكران Djoukrân.

Bourg du territoire du Sedjestân; quelques géographes écrivent *Djoukwân* (جُكوان); mais j'ai adopté l'autorité d'Abou Sa'd dont l'opinion à cet égard n'est pas douteuse, puisqu'il a classé ses noms par ordre alphabétique. Cet auteur fait naître en ce lieu le traditionniste Abou Sa'd Mohammed ben el-Haçan, le qadhi du Sedjestân.

[1] Voyez, sur cette localité, *Chronique de Ferischtah*, II, p. ٧١٢; et *Voyages d'Ibn-Batoutah*, III, p. ٤٥٧.

جُلاباد *Djoulabâd* (on prononce *Goulâbâd* گلاباذ).

Ancien grand quartier de Nichabour d'où est originaire Abou Hamid Ahmed ben Mohammed el-Djoulâbâdi ech-Chaabi, jurisconsulte, mort dans le mois de zi'l-qa'deh, l'an 333.

جلالاباد *Djelal-Âbâd.*

Nom d'une forteresse dans le district de Qoumes.

جلاوند *Djelawend.*

Bourg près de Qoumm; quelques personnages connus en sont originaires.

جَلخباقان *Djalakhbaqân.*

Bourg du territoire de Merw.

جُلختجان *Djoulakhtoudjân.*

Bourg à 5 farsakhs de Merw. Quelques traditionnistes anciens en sont originaires, entre autres Abou Malek Saad ben Hobeirah el-Djoulakhtoudjâni.

جُلفر *Djoulfer* ou *Djilfar.*

Bourg près de Merw ech-Chahidjan. On écrit aussi *Djoulfir* (جُلفر) ou, selon la prononciation adoptée à Merw, *Goulfer* (گلفر). C'est la patrie d'Abou Nasr Mohammed ben Hasan *el-Djelfari*, jurisconsulte distingué, mort après l'an 4[illegible].

جُلك *Djoulek.*

Abou Saad a extrait ce nom de [illegible] d'Abou Bekr ben Merdweih el-Ispahâni, et il croit que c'est un bourg voisin de cette ville, d'où serait sorti Abou'l-Fadhl Abd [illegible] ben [illegible] Wehid, surnommé *el-Djoulek el-Ispahâni.*

جلنر *Djoulmer.*

Gros bourg du canton de Qehab قهب, province d'Ispahân. Il a une grande mosquée et une chaire.

جلواباذ *Djelvâbâd.*

« Je pense, dit Abou Sa'd, que c'est un bourg du pays d'Hamadân, d'où est originaire Abou 'Ali ben Ishaq ben Ibrahim el-Djelvâbâdi el-Hamadâni. »

جماجمو *Djemadjemou.*

Telle est la prononciation des habitants de Djordjân; mais ils écrivent simplement *Djemadjem* (جماجم). C'est un quartier de Djordjân qui touche aux fossés de la ville. Il a donné son nom à Abou'l-Haçan 'Ali ben Naçr *el-Djemadjemi*, auteur de plusieurs ouvrages.

جمّ *Djemm.*

Ancien nom d'une ville du Fars ainsi appelée à cause de Djemschid, fils de Thaomurs, que les Persans confondent avec Adam.

جنابذ *Djounabed*[1].

Canton du Qouhistân, province de Niçabour. Le chef-lieu est un bourg nommé *Gounabed*, d'où sont originaires : Abou-Ya'qoub Ishaq el-Djounabedi, mort en 316; — 'Abd el-Ghaffar ben Mohammed Abou Bekr en-Niçabouri. Ce scheikh fut d'abord négociant et expéditeur de marchandises; lorsque l'âge l'empêcha de continuer cette profession, il se retira dans sa maison et se voua à l'étude de la tradition. On dirait que ces pieuses occupations lui donnèrent une seconde jeunesse, car il put consacrer quarante ans à ses travaux, forma de nombreux élèves qui moururent longtemps avant lui, et conserva jusqu'au dernier moment le libre usage de ses facultés; il mourut en 510; il était né l'an 414. — 'Abd el-'Aziz ben el-Moubarek ben Mahmoud, originaire de Djounabed; il naquit et résida à Baghdad dans le quartier de *Qâüar* (قثّار), faubourg de Nehr Mo'alla, à l'orient de la ville. Ce docteur a été mon maître, et il m'a délivré mon diplôme de licence. C'était un homme sûr, véridique, ins-

[1] L'auteur du *Tahqiq el-I'rab* écrit *Djounâbâd* (fol. 9, Bibl. Bodl. ms. 166); mais son véritable nom, d'après les auteurs persans, est *Djounabed* et vulgairement *Gounabed*. C'est une petite ville située sur la montagne Jaune (Kouhe Zerd), et qui possède une belle forteresse. Elle est entourée de canaux qui ont cinq cents et même sept cents coudées de profondeur; ils vont du sud au nord sur une étendue de 4 farsakhs. Ses productions sont les mêmes que celles de Toun, c'est-à-dire du blé, des fruits et de la soie. (*Zinet el-Medjalis*, 9e partie.)

truit, et de manières affables. Très-attaché aux doctrines hanbalites, il a laissé d'utiles ouvrages sur la tradition. Il est né en 524 et mort le 6 de schawal 611, âgé de quatre-vingt-sept ans. Son corps a été déposé auprès de *Bab el-Harb*, ou la porte de la guerre, à Baghdad.

جنّابه *Djennabeh.*

Petite ville des côtes du Fars[1]. Les astronomes la placent dans le IIIe climat par 77° longitude ouest, et par 30° latitude sud. Je l'ai vue plus d'une fois; elle n'est pas sur le bord du golfe Persique, mais à 3 farsakhs ou un peu moins; les navires y arrivent par un bras de mer. En face, en pleine mer, est l'île de Kharek. La première ville, au nord, en se dirigeant vers Basrah, est *Mehrouban*, et, au sud, *Sounz*. Sa rade, quoique assez mauvaise, sert d'abri aux bâtiments qui abondent sur les côtes de la Perse. Certains historiens avancent que ce nom lui vient de *Djennabeh*, fils du roi Thaomurs (voyez le mot فارس). Les habitants boivent l'eau de puits, qui est très-salée. — El-Hazmi place Djennabeh dans le Bahreïn entre *Mehrouban* et *Siraf*. C'est une singulière erreur: car il n'aurait pas dû ignorer que ces trois villes appartiennent au Fars, tandis que le Bahreïn est sur la terre d'Arabie, sur la côte opposée, et à l'occident du Fars. L'émir Abou Nasr est tombé dans la même méprise, et c'est lui, sans doute, qui a trompé el-Hazmi. En tout cas, c'est une faute inexcusable chez l'un et chez l'autre. Djennabeh est à 54 farsakhs de Siraf. — Voici ce que j'ai lu dans le livre intitulé *Des questions qui se sont élevées entre Abou Zeïd de Balkh et Abou Ishaq Istakhri au sujet de la description des pays*, à l'article Fars. « De cette province est sorti Abou Saïd Hassan el-Djennabi, le fondateur de la secte hérétique des Qarmates. Il naquit à Djennabeh, ville du littoral du Fars, où il exerçait le métier de [illegible] دقّق. Exilé de son pays, il se rendit dans le Bahreïn pour s'y livrer au commerce. Là il réussit à propager ses nouvelles doctrines parmi les Arabes, et il finit par soumettre les habitants du Bahreïn et des pays environnants. Ses victoires sur les armées du sulthan, ses guerres contre le pays d'Oman et les autres contrées du voisinage, et enfin son assassinat par l'eunuque [illegible] خرسب, sont des événements trop connus pour qu'il

[1] [illegible] primitif était *Guendab* [illegible] *Djenabeh* [illegible] كنداب [illegible] signifie un réservoir ou fabrique [illegible] *Djen* [illegible]. Voyez aussi Abou'l-[illegible] Mustôfi [illegible]

soit nécessaire de les rappeler. (Que Dieu le traite selon ses œuvres!) A sa mort, son fils (Abou) Suleman lui succéda. On sait que ce fut lui qui s'empara de la Mecque, ferma le chemin aux pèlerins, commit mille violences sur le territoire sacré, et enleva les trésors de la Ka'bah, ainsi que la *pierre noire* qu'il transporta à el-Qathif et à el-Ahsa. Cette sainte relique resta pendant vingt et un ans dans le Bahreïn, au pouvoir des Qarmathes, qui la restituèrent ensuite à prix d'argent. Tous ces faits, ainsi que ce qui concerne la *qiblah des cénobites* (قبلة معتكفين) à la Mecque, sont connus de chacun. Lorsque Abou Suleman commença à inquiéter les pèlerins et à commettre des désordres, on s'empara de son oncle paternel et de plusieurs de ses parents qu'on emprisonna à Schiraz; mais ceux-ci prouvèrent par témoins qu'ils n'appartenaient pas à la secte qarmathe, qu'ils étaient restés dans le chemin de l'orthodoxie, et qu'ils avaient sans cesse combattu les doctrines de leur parent; ils furent remis en liberté.» Tel est le récit du livre cité ci-dessus; j'ai lu ailleurs un fait qui prouve la cupidité d'Abou Suleiman et la croyance aveugle qu'il avait su inspirer à ses partisans. Un homme vint un jour lui présenter une menue pièce de monnaie en le priant de demander à Dieu le retour de son fils. — «Où est ton fils?» lui demanda Abou Suleïman. — «Il est en Chine.» — «Crois-tu, reprit cet imposteur, que pour une obole Dieu se donnera la peine de le faire revenir de la Chine, comme s'il était à Djennabeh ou à Siraf?» — Sont originaires de cette ville : Mohammed ben 'Ali; Abou 'Abd er-Rahman Dja'far ben Khodakar, le lecteur, tous deux traditionnistes.

جنارة *Djinareh* (Abou Sa'd écrit جُنارة *Djounareh*).

Bourg du Thabarestân entre Sarieh et Asteràbàd. C'est la patrie d'Abou Ishaq Ibrahim ben Mohammed *el-Djinari*

جناشك *Djanaschk*.

Forteresse entre Djordjân et Asteràbàd: on sait combien elle est forte et redoutable. Abou Sa'd el-Âbi, le vizir, en faisant l'éloge de cette place, s'exprime ainsi : «Le faîte de cette forteresse dépasse les nuages, et souvent sa base est entourée de brouillards humides tandis que le sommet plane au milieu d'un ciel pur.»

جُنبُذ *Djounboud*.

(Les Persans prononcent *Goumbed*, ce qui signifie un édifice de forme cu-

culaire comme une coupole ou un dôme.) Bourg du territoire de Niçabour; patrie d'Abou'l-Fadhl Mohammed ben 'Omar surnommé le *littérateur de Djounboud;* il professa la jurisprudence à Samarcande, où il fut d'abord maître d'école. — 1° Abou Mansour dit que Djounboud est un bourg du canton de Bost, province de Niçabour, et que le poëte Abou 'Abd Allah el-Ghawas y est né. — 2° Il y a aussi une petite ville [1] du Fars qui porte ce nom.

جنّجان *Djennadjân.*

(D'autres auteurs écrivent خنّاجان *Khannadjân.*) Ville de la province du Fars.

جَنجَرود *Djendjeroud* (pour *Guendjeroud* كَنجَرود).

Bourg près de Niçabour. On ne connaît sous le surnom de *Djendjeroudi* qu'Abou Sa'ïd 'Amr, fils de Mohammed, surnommé *le Gendre* (ختن), parce qu'il avait épousé la fille d'Abou Bekr ben Khozaïmah. Il appartenait à la secte des *Abdals*, et travailla beaucoup à la tradition dans l'Iraq et le Khoraçân; il est mort en 343.

جُندَ فرج *Djoundè-Ferdj.*

Les Persans écrivent et prononcent *Boundè-Ferg* (بُندَ فرك). Bourg à 1 farsakh de Niçabour; patrie d'Abou Sa'ïd Mohammed ben Schadân, *le Sourd,* en-Niçabouri, mort en 286.

جُندَ فرقان *Djoundè-Farqân* (ou جُنفَرقان *Djounfarqân*).

Bourg près de Merw; patrie d'Asbah ben Alqamah ben 'Ali el-Hanzali.

جَندَويَه *Djendouyeh.*

Bourg du territoire de Thaleqân (Khoraçân). C'est là que fut livrée la première bataille entre les partisans d'Abou Moslem, le Khoraçânien, et les troupes des Ommiades. C'est un événement très-connu.

جُنديوخُسرَه *Djoundiv-Khosreh.*

Nom d'une des sept villes de Khosroès. Celle-ci était appelée aussi *Roumiet*

[1] D'après Mustôfi, c'est le chef-lieu d'un petit canton du district de Schapour; le climat est chaud; on y récolte du blé, des fruits, et des plantes aromatiques; dans le voisinage est une forteresse très-bien fortifiée.

el-Medaïn (رومية المدائن), et avait la forme d'Antioche. C'est près de là que Mansour tua Abou Moslem le Khoraçânien.

جُنديسابور *Djoundi-Sabour* ou *Djoundeï-Sabour*.

Ville du Khouzistân fondée par Sabour, fils d'Ardeschir, qui la peupla avec les prisonniers qu'il avait enlevés au pays de Roum, et y laissa aussi une garnison détachée de son armée. Hamzah dit que ce nom est une altération des mots به جندی وشافور (*sic*), c'est-à-dire *meilleure qu'Antioche*. Ibn el-Faqih donne d'autres raisons. Il raconte que lorsque le roi Sabour se fut égaré, ainsi que je le raconte au mot *Zat el-Hawafir* (voyez ذات الحوافر), ses compagnons se mirent à sa recherche. Ils se rendirent d'abord à Niçabour, et, ne l'ayant pas trouvé, ils dirent *Nist-Sabour* (نيست سابور), c'est-à-dire *Sabour n'y est pas;* nom qui resta à cette ville. Puis ils vinrent à Sabour-Khast, et interrogés sur le but de leur voyage, ils répondirent سابور خواستای, *nous cherchons Sabour;* enfin, quand ils l'eurent trouvé à *Djoundi-Sabour,* ils s'écrièrent جنديم سابور [1], *nous avons trouvé Sabour,* et ces paroles désignèrent désormais cette ville. Elle est grande et fortifiée, son territoire est bien cultivé, arrosé par plusieurs cours d'eau et fertile en palmiers. Ya'qoub ben Leïs, le Soffaride, ayant été délégué par le sulthan dans le Khouzistân en 262 ou 263, y fixa sa résidence à cause de ses fortifications et parce qu'elle était voisine d'autres villes importantes. Il y mourut en 265, et on voit encore son tombeau. Ce fut son frère 'Amr, fils de Leïs, qui lui succéda. — Conquête de la ville. — Après avoir pris *Nehawend,* c'est-à-dire l'an 19, sous le khalife 'Omar, les musulmans vinrent mettre le siége devant Djoundi-Sabour; ils n'avaient pas encore livré un premier assaut qu'ils virent les portes s'ouvrir et les habitants se répandre au dedans et au dehors de la ville. Ils furent très-surpris et les interrogèrent; ceux-ci leur répondirent : Vous nous avez fait parvenir l'amân, et nous acceptons la capitation à condition que vous nous protégerez. Les musulmans soutinrent qu'ils n'avaient nullement envoyé l'amân; mais les assiégés l'affirmèrent avec une telle opiniâtreté qu'on procéda à une enquête. On découvrit alors que c'était un esclave nommé *Mouknef* (مُكْنف) qui avait écrit une fausse lettre de paix. Les musulmans ne voulaient pas reconnaître la validité de cette pièce fabriquée par un esclave; mais les habitants leur répondirent : Nous ne pouvons pas faire de distinction entre vos hommes libres et vos esclaves; nous avons ac-

[1] Tout ce passage est à peu près illisible dans les trois manuscrits.

cepté cet acte de bonne foi, et il ne doit pas être modifié, à moins que vous ne vouliez vous retirer. On écrivit à 'Omar pour le consulter sur cette affaire, et le khalife répondit qu'il fallait en subir les conséquences. Le siége fut alors levé et l'armée musulmane s'éloigna. Le poëte Açem ben 'Amr a fait allusion à cet événement quand il a dit (mètre *thawil*) :

لعمرى لقد كانت قرابة مُكنِف قرابةَ صُدقٍ ليس فيها تقاطعُ
اجارهُمُ من بعد ذلٍّ وقلّةٍ وخوفٍ شديدٍ والبلاد بلاقعُ
فجار جوارُ العبد بعد اختلافنا وردّ امورًا كان فيها تنازعُ

Sur ma vie! la promesse de Mouknef est authentique et n'a rien qui l'invalide. Comme il a sauvé les ennemis lorsque le mépris, la faiblesse et la peur les accablaient et que leur pays était désert! La protection d'un esclave a prévalu après toutes nos dissidences, et il a su reprendre ce qui avait été longtemps contesté.

Tel est le récit de Seif; mais la relation de Béladori est différente. Après avoir parlé de la prise de Touster, il ajoute : « Mouça el-Asch'ari marcha alors sur Djoundi-Sabour. Les habitants, effrayés, demandèrent aussitôt l'amân; il leur fut accordé. On ne tua personne, on ne fit pas de prisonniers et on leur laissa tous leurs biens, à l'exception des armes. Mais une partie des habitants s'étant réunis aux environs de *Keltanieh* (كلتانيّه), Mouça envoya contre eux Rebi' ben Ziad, qui les fit rentrer dans le devoir, après leur avoir livré bataille et s'être emparé de cette ville. » — Parmi les savants originaires de Djoundi-Sabour, on cite : Hafs ben 'Amr el-Qannad en-Niçabouri, rapporteur de hadis. Le nom de cette ville s'écrit aussi جنديشاهبور *Djoundi-Schahbour,* et surtout en poésie.

جنديين *Djendîn.*

Je suppose que c'est une localité du pays d'Hamadân. On donne le surnom de *Djendini* à Abou 'Abd Allah Hucein ben 'Ali, le prédicateur. Ce scheikh, né à Hamadân, est accrédité comme traditionniste; il est mort au mois de zi'l-qa'deh, l'an 495.

جَنزروذ *Djenzeroud.*

1° Bourg près de Niçabour; patrie de Mohammed ben 'Abd er-Rahman, le lettré, dont j'ai parlé dans mon *Livre des littérateurs.* — 2° Ville du Kermân, à trois jours de Sirdjân et à la même distance de Berdesir. Elle est sur le chemin qui mène de la première de ces villes à l'autre.

جنزه Djenzeh (dont le nom vulgaire est كنجه Guendjeh).

1° Ville principale du territoire d'Errân[1]; elle est située entre Schirwân et l'Azerbaïdjân, à 16 farsakhs de Berda'h. C'est la patrie d'Abou Hafs 'Omar ben 'Othman *el-Djenzi*, aussi versé dans les lettres que dans les traditions, mort en 550. Le nom ethnique est aussi *Djenzawi* (جنزوى), et parmi ceux qui ont ce surnom, on cite : Abou'l-Fadhl Isma'ïl ben 'Ali, mort en 588; — Abou Maç'oud Ahmed ben Ibrahim, etc. — 2° Ville du pays de Kaboul, d'après Ibn el-Faqih.

جنقان Djounqân.

Localité dans le Fars qu'il ne faut pas confondre avec *Djounqân-Akhischeh* (جنقان اخشه), ville du Kharezm.

جنوجرد Djenoudjird.

Gros bourg à 5 farsakhs de Merw. C'est là que s'arrêtent les caravanes le jour de leur départ de Merw, quand elles vont à Niçabour. J'y ai passé l'an 614; je crois me rappeler que ce bourg possède un vaste bazar, de belles maisons, une grande mosquée, des jardins et des vignes. En sont originaires : Abou'l-Haçan Sourah ben Scheddad, contemporain des derniers *tabi'*; — Abou Mohammed 'Abdan el-Merwazi, dont le vrai nom est 'Abd Allah, imam très-instruit, qui fit le premier connaître les doctrines de Schafey à Merw; puis il se rendit en Syrie et en Égypte; il est né en 220 et mort en 293; il est l'auteur du كتاب الموطاء ou *Livre des vestiges* (traité de jurisprudence).

جوانداان Djouwandân.

Bourg du Fars.

[1] Mustôfi croit qu'elle fut fondée en 39 de l'hégire (fol. 629); Yaqout dit, dans le *Moschterik*, que son territoire, bien que fertile, est malsain; il parle, entre autres, de ses figues, qui ont la réputation d'être fiévreuses. (Cf. Abou'l-Féda, p. 400, texte.) Cependant Guendjeh a passé longtemps pour la ville la plus riche de la province d'Errân. On cite, à ce propos, ce quatrain de Khaqâni : «Il y a en Perse quelques villes qui l'emportent sur toutes les autres par leur prospérité et la beauté de leur climat : la riche Guendjeh dans l'Errân; Ispahân dans l'Iraq; dans le Khoraçân, Merw et Thous; dans le pays de Roum, Aqseraï (Gausara dans la Caramanie).» Deux poètes sont originaires de Guendjeh : Abou'l-A'la, secrétaire de Menoutchehr le Schirwân-Schah, et Abou'l-Khathib, contemporain de Mahmoud le Ghaznévide. (*Tezkerehs* persans.)

جُوانكان *Djouwankân.*

Bourg du territoire de Djordjân; patrie d'Abou Sa'd 'Abd er-Rahman ben Huçeïn el-Djordjâni.

جوبار *Djoubar.*

Djou signifie en persan une petite rivière ou un ruisseau, et *bar* indique l'action de couler. Ce mot signifie donc *cours d'eau;* c'est le nom de plusieurs localités. 1° *Djoubar* ou *Djoubareh*, quartier d'Ispahân où sont nés : le scheikh Abou Bekr Mohammed ben Ahmed *le Censal*, surnommé *en-Nili,* mort après l'an 465; — Abou 'Abd Allah Qaçem ben Fadhl, célèbre par sa bravoure et sa générosité, autant que par sa science; il était fort riche et enseignait la tradition à Ispahân; né en 395 ou 397, mort en redjeb 489; — Abou Mansour Mahmoud ben Ahmed, né en 458, mort en 536; — Abou Maç'oud 'Abd el-Djelil ben Mohammed, etc. — 2° Bourg près d'Herat, où est né Ahmed ben 'Abd Allah, *le Menteur* (الكذّاب). Abou Sa'd écrit tantôt *Djoubar,* tantôt *Djouïbar,* et donne aussi à cet imposteur les surnoms de *Teïmi,* de *Qischi* ou de *Scheïbani.* L'auteur du *Faïçal* le nomme Abou 'Ali Ahmed ben 'Abd Allah et-Teïmi, el-Qaïssi, el-Herawi, et lui donne l'épithète d'imposteur ou d'antechrist (دجّال), en affirmant que son nom n'est prononcé qu'avec des malédictions et des injures. — 3° Village ou faubourg de Djordjân; patrie de Thalhah el-Djoubari el-Djordjâni. — 4° Bourg près de Merw, où est né Abou Mohammed 'Abd er-Rahman, mort l'an 530 ou 528, né vers 450.

جوبان *Djoubân* (pour كوبان *Goubân*).

Bourg près de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed el-Djoubâni, docteur et scheikh très-dévot, né vers l'an 450, mort en 530.

جوبر *Djouber.*

Bourg près de Niçabour; patrie du traditionniste Abou Bekr Mohammed ben 'Ali.

جُوبَره *Djoubareh.*

Quartier d'Ispahân (voyez جوبار).

جوبرقان *Djouberqân.*

Canton de la province d'Isthakhr, dont le chef-lieu est مشكان *Mouschkân.*

جَوبَق *Djawbaq.*

On donne ce nom à une maison où se logent les voyageurs, à un petit caravansérail, etc. Le surnom de *Djawbaqi* est porté par Abou Nasr ben 'Ali, le poëte, en-Nesefi, surnommé aussi *Abou Hamidat,* le père des belles actions; il est connu comme littérateur et comme jurisconsulte; il mourut en faisant le pèlerinage, l'an 340. — Abou Sa'd dit qu'on écrit aussi *Djoubaq* (جُوبق), ce qui signifie un endroit où l'on cultive le légume nommé en persan جوبه *djoubeh,* et s'applique par extension à un petit khân où des chambres sont louées aux voyageurs. Le nom ethnique est *Djoubaqi,* et il a été donné à un assez grand nombre de savants. — 1° *Djoubaq de Merw,* d'où est originaire Abou Bekr Temim ben Mohammed *el-Baqqal;* ce scheikh, connu pour sa dévotion, étudia d'abord les belles-lettres, et plus tard la science des traditions. Il est mort le vendredi 29 de ramadhan, l'an 505. — 2° *Djoubaq de Niçabour;* en est originaire Abou Hatem Ahmed ben Mohammed, mort en 353. — 3° *Djoubaq,* près de Nesef; il a donné son nom à Abou Tourab Isma'il ben Thaher en-Nesefi. Ce personnage volait les livres de tradition et en détachait les chapitres renfermant les leçons et les auditions; cette fraude ne lui fut pas d'un grand profit; il est mort en 448.

جوبيناباذ *Djoubin-Âbâd.*

Bourg près de Balkh; on le nomme maintenant *Djoubi-Âbâd,* ou, selon d'autres, *Djoubim-Âbâd;* c'est la patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed et-Temimi.

جُوخان *Djoukhân.*

Petite ville voisine de Thyb, province d'Ahwaz (Khouzistân); patrie d'Abou Bekr Mohammed ben 'Abd Allah, et d'Abou Schoudja' 'Abd Allah ben 'Ali, né en 433 (cités dans le Dictionnaire d'Abou Thaher).

جوذَرز *Djouderz* (pour *Gouderz*).

Forteresse du Fars; on la nomme aussi *Djouderz-Saheb-Keïkhosrou;* elle est dans un lieu nommé *esch-Scheria'h* (الشريعة), sur le territoire de Kam-Firouz; cette place est bien fortifiée[1].

[1] Extrait du Livre des climats (voy. p. 60).

جودقان *Djoudeqân.*

Village près de Bakherz, province de Niçabour; patrie d'Isma'îl ben Ahmed el-Djoudeqâni el-Bakherzi, né en 483.

جودمه *Djoudmeh.*

Canton de la province d'Azerbaïdjân dans les montagnes.

جوراب *Djourâb.*

Bourg près de el-Khim (الخم) dans le Djebal.

جوران *Djourân.*

Bourg voisin des portes d'Hamadân; patrie d'Ibrahim ben Youçef, le prédicateur, homme d'une grande dévotion.

جوربذ *Djourbed.*

Bourg près d'Esferaïn, province de Niçabour; patrie d''Abd Allah ben Mohammed Abou Bekr *el-Esferaïni,* un des *ridjals;* il voyagea beaucoup; né en 239, mort en 318.

جورتان *Djourtân.*

Bourg près d'Ispahân; patrie de Mohammed ben Ahmed ben 'Ali el-Hammami el-Edib, docteur du rite hanbalite, né en 500, mort en 590.

جورجير *Djourdjir.*

Quartier d'Ispahân ou se trouve une mosquee qui porte le même nom. Plusieurs imams anciens ou modernes y ont résidé. On cite, entre autres : Abou'l-Qaçem Thaher ben Mohammed, mort en 439; — Mohammed ben 'Omar, etc.

جور *Djour.*

1° Ville du Fars à 20 farsakhs de Schiraz; IIIe climat; longitude ouest, 78° 30'; latitude, 31°; ville florissante et dans un joli site; les Persans la nomment *Gour* (كور), ce qui, dans leur langue, signifie un sépulcre. On raconte qu''Adhed ed-Dôoleh, le Boueihide, y venait souvent pour se récréer, mais que, fatigué d'entendre toujours dire *le roi est allé au tombeau* (ملك بكور رفت), il abolit

ce nom et y substitua celui de *Firouz-Âbâd* ou séjour du bonheur. — Suivant Ibn el-Faqih, ce fut Ardeschir, fils de Babek, fils de Sassân, qui fonda cette ville dans une plaine jusqu'alors déserte, et la nomma *Ardeschir-Djour* (اردشير جُر), dont les Arabes ont fait *Djour* (جور). Il la bâtit sur le plan de Darabdjird, et y éleva un temple du feu. Ce prince a fondé plusieurs autres villes, ainsi que nous en parlerons à l'occasion. — « Djour, dit el-Isthakhri, a été bâtie par Ardeschir sur un emplacement couvert d'eaux stagnantes [1]. Ce roi avait fait vœu de construire une cité et un pyrée dans le lieu où il triompherait d'un ennemi auquel il faisait la guerre, et ce fut précisément à Djour qu'il remporta la victoire. Il dessécha d'abord le sol en facilitant l'écoulement des eaux, puis il bâtit la ville, qu'il nomma *Djour*. Elle a presque l'étendue d'Isthakhr; elle est entourée de murs et a quatre portes principales [2]. Au centre de la ville est un édifice situé sur une plate-forme et analogue à ce que les Arabes nomment طربال, et les Persans ايوان (portique, édifice élevé). Ce monument est dû à Ardeschir; il est assez haut pour qu'on puisse du faîte dominer la ville et les environs. Le roi avait construit sur la montagne opposée un aqueduc qui amenait l'eau jusqu'à un temple du feu construit sur le sommet de la plate-forme [3]. Ce ne sont plus que des ruines maintenant, et une grande partie des matériaux ont été utilisés. Djour, ajoute cet auteur, est une ville très-agréable; elle est

[1] Mohammed Medjdi nous donne, à cet égard, quelques détails curieux que je ne crois pas devoir omettre. Lorsque Alexandre fit la conquête de la Perse, il vit qu'il ne pourrait s'emparer d'assaut de Firouz-Âbâd, à cause de sa forte position au milieu des montagnes; il détourna donc les eaux de la rivière de Khounaïfigân, et submergea ce pays, qui devint un lac trois cents ans après; Ardeschir Babegân voulut le dessécher afin d'y rebâtir une ville, et il consulta ses ingénieurs les plus habiles. On commença par creuser un des rochers qui enfermaient le lac; quand on fut près du niveau de l'eau, on planta dans ce rocher deux énormes clous en fer, et on y suspendit, au moyen d'une forte chaîne, une sorte de panier de fer pour les ouvriers chargés de faire le percement. On devait, au moment ou l'eau paraîtrait, les hisser rapidement avec cette chaîne; malheureusement, quand la trouée fut opérée, l'eau s'y précipita avec tant d'impétuosité qu'elle brisa la chaîne et engloutit les travailleurs. On voit encore des tronçons et débris d'anneaux au milieu des rochers. (*Zinet el-Medjalis*, 9ᵉ partie.) Le climat de Firouz-Âbâd est malsain; le sol est arrosé par le Khounaïfigân; il produit d'excellentes poires. Les habitants sont doux et pieux. (*Nouzhet.*)

[2] Le texte de Gotha ajoute : à l'est la porte de Mihr, à l'ouest la porte de Behram, au nord la porte d'Hormuz, et au sud la porte d'Ardeschir. (*Lib. clim.* p. 62.)

[3] L'eau tombait ensuite dans un grand réservoir construit en pierres et en ciment. (*Lib. clim.* p. 63.)

environnée de tous côtés de châteaux et de jardins sur une étendue de plus d'un farsakh; elle est à 20 farsakhs de Schiraz. » C'est là que fleurit la rose nommée *Djouri*, qui est une des plus belles variétés connues; elle est d'un rouge très-pur. Le poète Seri, en critiquant el-Khaledi, qu'il accuse de lui avoir dérobé plusieurs de ses vers, s'exprime ainsi (mètre *seri'*) :

قد انسَبِ العالم غاراتَه   فى الشعر غارات المغاوير
اثكلنى عند قواق غدَتْ   ابهَى من العبد المعاطير
أُطيب ريحًا من نسيم الصّبا   جاءت بريّا الورد من جورِ

Le monde semble oublier qu'il a pillé mes vers avec l'audace des maraudeurs du désert; || il m'a dépouillé de mes rimes plus gracieuses que le rameau qui se balance dans l'air, || plus embaumées que le vent du matin lorsqu'il arrive chargé des parfums de la rose de Djour.

Quant à la conquête de cette ville, Ahmed ben Yahia ben Djaber tient de plusieurs savants qu'elle a eu lieu dans les circonstances suivantes : Les musulmans avaient déjà livré plusieurs assauts à Djour, et ils n'avaient pas réussi à y pénétrer, lorsqu'elle tomba au pouvoir d''Abd Allah ben 'Amer, grâce à un hasard très-singulier. Un musulman disait sa prière, ayant à côté de lui une besace qui renfermait du pain et de la viande; un chien survint et s'en empara. Le musulman donna la chasse à cet animal et le poursuivit jusqu'à ce qu'il parvînt à une issue secrète qui donnait accès dans la ville. Les troupes, guidées par lui, pénétrèrent dans Djour et s'en emparèrent de force. 'Abd Allah ben 'Amer marcha ensuite contre Isthakhr, qu'il prit d'assaut. Cependant quelques écrivains disent que Djour ne fut prise qu'après Isthakhr. — En sont originaires : Abou Bekr Mohammed ben Ibrahim, le littérateur, savant très-versé dans la généalogie et dans les études relatives au Qoran, mort en 359; — Ahmed ben el-Feredj el-Djemschi, le lecteur; — Mohammed ben Daoud; — Mohammed ben el-Khattab; — Mohammed ben Haçan, etc. — 2° *Djour*, nom d'un quartier de Niçabour, d'où sont originaires : Abou Thaher Ahmed ben Huçeïn et-Thaheri, docteur célèbre de Djordjân, mort en 353; — Mohammed ben Eskab en-Niçabouri, mort en 268; — Huçein ben 'Ali, mort en 394; — Abou Sa'id Ahmed ben Mohammed; — Mohammed ben Yezid en-Niçabouri; — Abou Saleh Mohammed ben Ahmed, né à Ispahân en 341, et domicilié à Djour dans Niçabour; — 'Omar ben Ahmed, etc. — 3° Petite ville du Qouhistân sur la limite du désert; elle est arrosée par des canaux et environnée de jardins. (*Nouzhet.*)

جُوَر Djouwer.

Bourg près d'Ispahân; Abou Bekr el-Hafez dit que c'est la patrie d'un traditionniste dont il a oublié le nom.

جوزجان et جوزجانان Djouzdjân et Djouzdjanân.

Ces deux noms désignent l'un et l'autre un vaste district[1] de la province de Balkh (Khoraçân), entre cette ville et Merw er-roud. Le chef-lieu est *Yahoudieh* (يهوديّة); les autres villes importantes sont : *el-Enbar*, *Fariab* et *Kelad*. C'est dans ce lieu que fut tué Yahia, fils de Zeïd, fils d''Ali, fils d'el-Huçeïn, fils d''Ali (sur qui soit le salut!). — D'après el-Medaini, lorsque Ahnef ben Qaïs, à la tête des musulmans, rencontra l'armée ennemie dans le Thokharestân une partie de cette armée se concentra dans le Djouzdjân; el-Aqra' ben Habïs et-Temimi fut envoyé contre eux; après plusieurs combats, qui coûtèrent la vie à un assez grand nombre de musulmans, l'ennemi fut repoussé et le Djouzdjân conquis, l'an 33 de l'hégire. — Le poète Kethir ben el-'Aziz a dit (mètre *wafir*) :

سقى مُزن السّحاب اذا استقلّت مصارعَ فتية بالجوزجانان
الى القصريْن من رُستاق خُوط اقادهم هناك الاقراعان

Que les nuages, dans leur course aérienne, arrosent les tombeaux des braves qui reposent dans le Djouzdjanân, || jusqu'aux deux châteaux du canton de Khouth où les conduisit le vaillant Aqra'.

Un grand nombre de savants sont originaires de ce pays; nous citerons : Ibrahim ben Ya'qoub es-Sa'di el-Djouzdjâni; il habita longtemps Damas, et Abou'l-Qaçem lui a consacré une notice dans son Histoire de Damas; il résida aussi à la Mecque, à Ramleh et à Basrah; il a beaucoup écrit et s'est acquis une grande réputation par sa science; on ne peut lui reprocher que sa malveillance envers les partisans d''Ali, fils d'Abou Thaleb. Il est mort au commencement de zi'l-qa'deh 259. — Abou Ahmed ben Mouça Ahmed el-Djouzdjâni, docteur accrédité.

جوزدان Djouzdân.

(Les habitants d'Ispahân prononcent *Gouzdân.*) Gros bourg situé aux portes

[1] Voyez les observations de S. de Sacy dans les *Mines de l'Orient*, t. Ier, p. 321 et suiv. et l'*Expédition d'Alexandre contre les Russes*, par Charmoy, p. 138 et suiv.

d'Ispahân. Plusieurs docteurs en sont originaires, entre autres Abou Bekr Mohammed ben 'Ali, imam de la *vieille mosquée*, à Ispahân, mort l'an 440.

جوز Djouz.

Ville du Kermân; elle renferme une population nombreuse et plusieurs marchés.

جوزَقان Djouzaqân.

1° Bourg du territoire d'Hamadân; patrie d'Abou Moslem 'Abd er-Rahman, le soufi, etc. — 2° C'est aussi le nom d'une montagne habitée par les Kurdes, du côté d'Houlwân.

جوزَق Djouzaq.

1° Bourg aux environs de Niçabour, où est né Abou Bekr Mohammed ben 'Abd Allah, auteur du كتاب المتّفق ou *Livre du partisan*, imam pieux et érudit, mort en 388, âgé de quatre-vingt-deux ans. — 2° Bourg près d'Herat; patrie d'Abou'l-Fadhl ben Ahmed Ishaqel-Herawi, mentionné dans l'Histoire de Samarcande par el-Edrisi, mort en 358.

جوسف Djouçef (?).

Je ne puis préciser la prononciation de ce nom, que j'ai trouvé écrit de cette manière dans plusieurs auteurs. C'est une bourgade presque déserte du Qouhistân. Il se peut cependant qu'elle appartienne au canton de Fehlew (فهلو), province d'Ispahân, canton contigu au Kermân. C'est ce qui fait que quelques auteurs identifient Djouçef avec la ville de جوز Djouz. (Voyez ce nom.)

جوسَقان Djouçaqân.

Bourg tellement voisin d'Esferain qu'on peut le considérer comme un faubourg de la ville; les habitants le nomment كوشكان *Gouschkân*. C'est la patrie d'Abou Hamid Mohammed ben 'Abd el-Melik, imam très-savant en jurisprudence, mort après 540.

جُوسَق Djouçaq.

1° Bourg près de Rey. — 2° Nom de la forteresse de *Ferkhân* ou *Ferrokhân* (فرخان), dépendance de Rey; un ancien poete arabe, *Gathammasch ed-Dhabi* (عطمّس الضّبى), a dit au sujet de cette place (mètre *thawil*):

لعمرى لجوّ من جواء سباخ اسافله ميت واعلاه اجرع
احبّ الينا ان نجاور اهلها وبصبح منّا وهو مرئ ومسمع
من الجوسق الملعون بالرّى فلّما رأيته كان المنيّة تطلع

Sur ma vie, une vallée aride et nue dont les profondeurs sont stériles et les sommets sablonneux, || serait pour moi un voisinage moins triste et frapperait mes sens de moins d'horreur || que le maudit *Djouçaq* de Rey, que je ne puis voir sans croire que la mort m'apparaît.

3° Une autre localité près de Rey s'appelle *Djouçaq du khalife* (جوسق الخليفة).

جُوش *Djousch.*

Bourg près de Thous.

جُوَش *Djouwasch.*

Bourg du territoire d'Esferaïn, province de Niçabour.

جُوغان *Djoughân.*

Abou Sa'd croit que c'est un bourg dépendant de Djordjân, où est né Abou Dja'far Ahmed ben Haçan el-Djoughâni el-Djordjâni.

جُوكان *Djoukân.*

Petite ville du Fars à une journée de Noubendjân. Le surnom de *Djoukâni* est porté par Abou Sa'd 'Abd er-Rahman ben Mohammed, autrement nommé Mamoun ben 'Ali *el-Moutewelli, el-Faqih.* Ce personnage, né à Abiwerd, l'an 427, fit ses études de droit à Bokhara. Moueyid el-Mulk, fils de Nizam el-Mulk, lui donna la direction du collége qu'il avait fondé à Baghdad, après Abou Ishaq de Schiraz, et le surnomma *la gloire des imams* (شرف الائمة). El-Moutewelli fut un des disciples du qadhi Huçeïn el-Merwaroudi, et ajouta un supplément de deux volumes au Livre de la démonstration (كتاب الابانة). Il mourut dans le mois de schawal, l'an 478.

جُومه *Djoumeh.*

1° Ville du Fars. Le surnom de *Djoumi* (جومّى) est donné à 'Omar ben Ishaq, traditionniste. — 2° *Djoumeh* est aussi une bourgade du pays d'Alep.

جويبار *Djouïbâr.*

1° Bourg près d'Herat (voyez جوبار). — 2° Bourg près de Merw (voyez *ibid. in fine*).

جُويخان *Djouwikhân.*

Suivant Abou Sa'd, c'est un bourg du Fars où serait né Abou Mohammed Haçan ben 'Abd el-Wahed, le soufi.

جُوَيم *Djouwaïm.*

Ville et canton du Fars, nommé aussi *Djouwaïm-Abi-Ahmed*[1]; l'étendue de son territoire, entouré de montagnes, est de 10 farsakhs. Il est couvert de palmiers et de jardins. Les habitants boivent l'eau des citernes. Cependant près du bazar de la ville coule une petite rivière. En sont originaires : Abou Ahmed Hadjar Ibn Ahmed, homme de mérite, qui a eu l'honneur d'être cité par le poëte Ibn Doreïd; il est mort en 324; — Abou Sa'd Mohammed ben 'Abd el-Djebbar *el-Djouwaïmi*, le lecteur; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ibrahim et Abou Bekr 'Abd el-'Aziz, rapporteurs de traditions.

جُوَين *Djoueïn.*

1° Canton vaste et florissant sur le chemin que suivent les caravanes en allant de Bestham à Niçabour. Les habitants du Khoraçân le nomment *Gouiân* (گويان), et les Arabes ont formé de là le nom de *Djoueïn*. Il est limitrophe au Beïhaq, du côté de la qiblah (sud-ouest), et à Djadjerm, au nord. Son chef-lieu est *Azadwâr* (voyez ازاذوار), ville située sur la frontière occidentale de ce canton; je l'ai visitée[2]. Selon Abou'l-Qaçem el-Beïhaqi, ceux qui adoptent le nom de *Djoueïn* le font dériver d'un ancien chef de ce pays; ceux qui prononcent *Gouïân* en rapportent l'origine à Gouderz (كودرز). Cent quatre-vingt-neuf bourgs

[1] Quelques exemplaires du *Nouzhet* donnent à cette ville le nom d'*Ahmedâni*. On lit dans le même ouvrage qu'elle dépend de l'Irahistân ou littoral, et par conséquent du district d'Ardeschir-Khourreh. Le climat est chaud; le sol est arrosé par des canaux et des puits; il produit du blé et des dattes. Sur ce territoire est la forteresse de *Schemirân*, habitée par une population belliqueuse et qui ne vit que de brigandage.

[2] Sous la dynastie mongole, Feroumed devint le chef-lieu de ce canton. Mustôfi ajoute que le Djoueïn était primitivement annexé au Beïhaq. Ses habitants étaient schiites depuis longtemps. (Ms. 139, fol. 676.)

ou villages dépendent de ce territoire; ils sont tous contigus les uns aux autres, bien cultivés, et leurs jardins se suivent sans interruption. Ce canton n'est qu'une longue et spacieuse vallée, entre deux montagnes, et coupée en deux portions bien distinctes. Dans la partie qui est au nord, sont renfermés les villages, qui se succèdent sans déviation aucune de l'orient à l'occident. Dans la seconde moitié, celle du sud, sont les canaux et conduits qui amènent l'eau dans la partie habitée; mais elle est déserte. Entre les limites de ce territoire (à l'est) et Niçabour, il y a environ 10 farsakhs. En sont originaires : Mouça ben 'Abbas ben Mohammed Abou 'Amran *el-Djoueïni* en-Niçabouri, l'un des *Ridjal.* Il habita, dit Abou 'Abd Allah el-Hakem, la ville d'Azadwâr, chef-lieu de ce pays; mais il visita l'Égypte et la Syrie, fut disciple d'Abou Zakaria, le Boiteux, réunit une bonne collection de hadis et composa ses ouvrages d'après les principes de Moslem ben Haddjadj; il mourut dans le Djoueïn, l'an 323. — Abou Mohammed 'Abd Allah ben Youçef, l'un des principaux imams de Niçabour, père du célèbre Abou'l-Me'ali el-Djoueïni; il s'occupa avec succès de jurisprudence et il écrivit de bons ouvrages sur cette science, ainsi qu'un commentaire du livre de Mouzni. C'était un homme d'une grande piété et très-circonspect dans ses opinions comme dans sa conduite; il est mort à Niçabour, en 434. — Son frère Abou'l-Haçan 'Ali ben Youçef, surnommé le scheikh du Hedjaz, fut un soufi plein d'esprit et de douceur; il a composé sur les doctrines du soufisme un traité qu'il a intitulé *le Livre de la consolation* (كتاب السلوة); mort à Niçabour en 463. — Le célèbre imam Abou'l-Me'ali 'Abd el-Melik Mohammed ben 'Abd Allah el-Djoueïni[1], imam des deux villes saintes; sa réputation n'a pas besoin de nouveaux éloges. Il s'occupa moins de traditions que de droit et de morale, et écrivit un nombre considérable d'ouvrages, tels que : *le But des recherches* ou *Étude de la secte de Schafey* (كتاب نهاية المطلب في مذهب الشافعي); le livre nommé *Schamil* (شامل), ou principes de la religion, d'après les préceptes d'el-Ascha'ri; *le Livre de la direction* (كتاب الارشاد), etc. Il est mort à Niçabour, au mois de rebi' oul-akher, l'an 478. — Ce pays a vu naître encore beaucoup d'autres savants. — 2° *Djoueïn,* bourg du territoire de Serakhs; patrie d'Abou'l-Me'ali Mohammed ben Haçan el-Djoueïni es-Serakhsi, mentionné par l'auteur du *Faïçal.*

[1] Voyez sur cet écrivain les *Biographies* d'Ibn Khallikan, ainsi qu'un passage d'Abou'l-Féda (*Annal. moslem.* t. III, p. 261), omis par Reiske, et rétabli par Silvestre de Sacy dans sa *Chrestomathie arabe*, t. I, p. 171.

جَهرَم *Djehrem* [1].

Ville du Fars où se fabriquent de riches tapis qui portent aussi le nom de *djehrem*. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers de Ziadi (mètre *redjez*) :

بل بلد ملاء الفجاج قتمه   لا نشترى كبابه وجهرمه

Mais cette ville étroite et poudreuse, nous n'achèterons ni son *kébab*, ni ses tapis.

Il se peut cependant que dans ce vers *Djehrem* soit pris comme nom d'origine, de même que *Roum* est quelquefois l'équivalent de *Roumi*. Cette ville est à 30 farsakhs de Schiraz. Abou 'Obeid (Allah) 'Abd Allah ben Mohammed, traditionniste, porte le nom de *Djehremi*.

جهوذانك *Djéhoudanek* (la petite Djehoudàn).

Diminutif persan de *Djehoudàn*, bourg près de Balkh dont est originaire Abou Schehideïn Huçeïn el-Balkhi *el-Werraq*, le métaphysicien. Il est né à Balkh et s'est fait connaître comme littérateur et logicien; il est contemporain d'Abou Ziad et de Ka'bi. J'en ai fait mention dans mon Livre des Lettrés.

جهوذان *Djehoudàn*.

Surnommée *la Grande* (جهودان الكبرى), et plus connue par l'épithète de *Meïmeneh* (ميمنة). Son nom primitif était جهودان, *la Juiverie*, et je pense que c'est pour cela qu'on a changé son nom en celui de *Meïmeneh* ou la ville heureuse. C'est un bourg important près de Balkh. (Voyez l'article précédent.)

جياسر *Djiaser*.

Son nom, en persan, est *Serig-bareh* (سريكبره), dont on a formé (par corruption) le nom arabe *Djiaser*. C'est un bourg de la province de Merw, d'où est originaire Abou'l-Khalil 'Abd es-Selam el-Merwazi el-Djiaseri, *tabi'* qui connut Anas ben Malek.

جيّان *Djeyàn*.

Bourg important du canton de Qohàb قهاب, province d'Ispahàn. On y voit

[1] Djehrem est une ville de moyenne grandeur bâtie par Behmen, fils d'Isfendiar; plusieurs bourgs en dépendent; le climat est chaud; le sol, arrosé par des sources et des canaux, produit du blé, du coton et des dattes. Dans le voisinage est une belle forteresse nommée *Kherouscheh* (خروشه). (Extrait du *Nouzhet*.)

une mosquée nommée *mosquée de Selmân el-Fareçi*, qui attire de nombreux pèlerins. 'Abd el-Wehhab, le Schirazien, dit que Selmân vint à Ispahân après la prise de cette ville et bâtit une mosquée dans un village voisin nommé *Djeyân*. De ce bourg est originaire Abou'l-Heïthem Thalhah ben el-'Alem l'hanéfite.

جَيْحون *Djeïhoun* (Oxus).

Ce nom est étranger, et c'est sans raison que quelques auteurs le font dériver du mot جاح, qui signifie *déraciner, arracher,* parce que ce fleuve dévore ses deux rives. Cette opinion ne mérite pas d'être discutée. Selon Hamzah, le nom primitif du Djeïhoun est *Heroun* (هرون), vallée du Khoraçân, au milieu de laquelle est la ville de *Djeïhân* (جيهان) dont les Persans, dans leur prononciation emphatique, ont fait *Djeïhoun*. — D'après Ibn el-Faqih, il sort d'un endroit nommé *Riwsarân* (ريوساران)[1], montagne qui touche aux pays du Sind, de l'Inde, et de Kaboul; cette montagne donne naissance à une source près d'un lieu nommé *'Indemis* (عندميس). — « Le Djeïhoun, dit el-Isthakhri[2], est d'abord une rivière nommée *Djourbâb* (جُرباب), qui sort du pays de *Wekhkhâb* (وخّاب) sur les frontières du Bedakhschân. Il se joint à d'autres rivières dans le pays de *Khottel* (ختّل) et de *Wakhsh* (وخش), et de la réunion de tous ces affluents provient le grand fleuve Djeïhoun. Ces affluents sont : le fleuve nommé *Akhis* (اخشس), qui coule près de *Helbek* (هلبك), ville du Khottel; le fleuve de *Yerbân* (يربان); le fleuve de *Fara'yi* (فارغى); le fleuve de *End-Bokhara'* (اند بخارغ). et le fleuve de *Wakhsch-Âb* (وخشاب). Ce dernier est le plus grand et le dernier des affluents jusqu'à *Qawadiân* (قواديان); ensuite viennent le fleuve de *Mim* (مم), celui de *Saghaniân* (صغانيان), et de *Qawadiân* (قواديان); ils se jettent tous dans le Djeïhoun, non loin de Qawadiân. Quant au fleuve de *Wakhsch-Âb*, il sort du pays des Turcs, passe dans le territoire de *Wakhsch*, traverse une montagne de ce pays, et passe sous un pont qui sert de limite entre les pays de Khottel et de *Eschdjerd* (اشجرد); on ne s'explique pas comment un fleuve

[1] Ce nom et les suivants sont altérés dans les manuscrits du *Mo'djem*. On sait que l'opinion de Pline l'Ancien, qui fait sortir l'Oxus d'un lac (le Siricol), a été confirmée par l'exploration de M. Wood en 1838. (Cf. *Journ. to the source of Oxus*, Lond. 1841. p. 354 et suiv. et *Journ. of the geogr. soc.* t. III. p. 144 et suiv. Voyez aussi Abou'l-Féda, *Prolégomènes*, p. 77.)

[2] Le texte de Gotha est presque dénué de points diacritiques dans ce passage et ne m'a pas été, par conséquent, d'un grand secours pour rétablir l'orthographe de plusieurs de ces fleuves. (Voyez p. 114 et suiv.)

aussi large peut se rétrécir au point de couler à travers ce défilé. Une fois sa jonction avec le Wakhsch-Âb opérée, le Djeihoun entre dans le pays de Balkh, et se dirige vers *Termed* (ترمذ), *Kalef* (كالف), *Remm* (رمّ) (ou *Zemm*, زمّ), *Amol* (آمل), et *Derghân* (درغان), première ville du Kharezm; il passe ensuite à *Kat,* nommée aussi *Djordjanieh,* ville du Kharezm, et il est à remarquer que ce pays est le seul qui soit arrosé entièrement par le Djeïhoun, tandis que tous ceux que nous venons d'énumérer ne le sont que dans quelques portions de leur territoire. De là ce fleuve descend toujours jusqu'à ce qu'il se jette dans le lac du Kharezm (mer d'Aral), qui est à six jours de marche de Kharezm; il est à son embouchure plus large que le Tigre, ainsi que je l'ai moi-même observé, car j'ai navigué sur le Djeïhoun, et je l'ai vu aussi quand il était gelé. Voici de quelle manière s'opère la congélation de ses eaux. Lorsque le froid devient rigoureux, une certaine masse d'eau se change d'abord en glaçon; ce bloc en forme d'autres dans sa route, et peu à peu le fleuve entier est pris et ne forme qu'une croûte épaisse d'environ cinq *schibr* (empans), sous laquelle l'eau continue à couler. Les Kharezmiens font, à l'aide de pioches, de grands trous au milieu de la glace où ils puisent l'eau qui sert à leur alimentation: ils la transportent chez eux dans des cruches qui sont à demi gelées avant qu'ils arrivent dans leurs maisons. Lorsque le fleuve est entièrement pris, les caravanes, les bœufs et les bêtes de somme y passent sans danger; il n'y a aucune différence entre la surface de l'eau et le rivage, et l'on voit souvent la poussière soulevée comme en plein désert. La durée de la gelée est environ de deux mois, puis la température s'adoucit; le dégel s'opère insensiblement dans les mêmes conditions que la gelée, et les eaux reviennent enfin à leur état normal. Les bâtiments qui se trouvent pris au milieu des glaces sont obligés d'attendre cette époque pour continuer leur route; aussi a-t-on soin, en général, de les rentrer en terre ferme avant l'hiver. Le fleuve Djeihoun est aussi appelé, par extension, *fleuve de Balkh,* parce qu'il traverse ce pays et que la ville de Balkh n'en est éloignée que de 10 farsakhs.

جيخن *Djikhen.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed Ibn Ahmed *el-Khallal el Djikheni*, le professeur, mort l'an 539.

جيران Djeirân.

Bourg à 2 farsakhs de la ville d'Ispahân, d'où est originaire Mohammed ben Ibrahim el-Djeïrâni, mort en 306.

جيرفت Djiraft.

Ville du Kermân, IIIe climat; longitude, 88°; latitude, 31° $\frac{1}{4}$: grande et importante ville, l'une des plus riches et des plus florissantes du Kermân [1]. Elle produit des dattes et des fruits en abondance; une rivière la traverse; la chaleur y est excessive. «Les habitants, dit el-Isthakhri, ont une coutume fort louable : ils ne ramassent jamais les dattes et les fruits que le vent a jetés par terre, et ils les laissent recueillir par les pauvres, de sorte qu'à l'époque des grands vents, ceux-ci font une récolte de fruits plus abondante que celle des propriétaires de jardins [2].» Il est vrai que les dattes y sont si communes que souvent cent *menn* de ce fruit ne coûtent qu'une drachme. Djiraft a été prise du temps d'Omar par Soheïl ben 'Adi dont on cite ce distique (mètre *thawil*) :

لما ترَ عيني مثلَ يوم رأيته بجيرفتَ من كرمان ادهى وامعرا
أردّ على الجلى وإن دار دهرهم واكرمُ منهم في اللقاء واصبرا

Je n'ai jamais vu un jour plus triste et plus odieux que celui de Djiraft dans le Kermân; || je suis repoussé dans l'exil, bien que j'aie changé leur fortune et que je les aie surpassés par ma valeur et ma constance dans la mêlée.

Parmi les savants de cette ville on cite Abou'l-Huçeïn Ahmed ben 'Omar el-Djirafti, qui enseigna à Schiraz. — «On voit encore à Djiraft, dit er-Rohni, des descendants des Beni-Azd et des Beni-Mohalleb; parmi ces derniers on remarque Mohammed ben Haroun, le généalogiste, l'homme le plus savant dans l'histoire et la filiation des tribus, surtout celle des descendants de Nizar et des Yemenites; je l'ai connu fort âgé, et ardent partisan des doctrines schiites; il avait deux fils, 'Abd Allah et 'Abd el-'Aziz. Ce dernier s'est occupé de médecine avec succès et *en se fiant plutôt à son intelligence qu'à l'imitation des autres* (والطف النظر من غير تعليد). Il a composé sur cette science des ouvrages estimés.»

[1] Ibn Haukal et Mohallebi (*apud* Aboul'-Féda) parlent aussi de la prospérité de cette ville, qui était fréquentée par les marchands du Khoraçân et du Sedjestân. «Lors de la conquête du Kermân, dit Mustôfi, l'emplacement de Djiraft était occupé par une forêt remplie de bêtes féroces. Les musulmans l'abattirent et élevèrent plusieurs bourgs qui gardèrent le nom de leurs fondateurs. Le climat de ce pays est chaud; le sol, arrosé par le Div-roud, produit des palmiers.»

[2] Cf. *Lib. clim.* p. 74, lin. 10 et seq.

جيرمزدان *Djiremezdân.*

Bourg près de Merw; patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Ahmed *el-Djiremezdâni*, imam pieux et instruit.

جيرنج *Djirendj.*

Petite ville de la province de Merw, traversée par une rivière que l'on passe sur un pont assez vaste pour renfermer une partie du marché de la ville. Je l'ai vue, l'an 610, avant l'invasion des Tatares; elle était dans un état de prospérité et de richesse que de plus grandes villes eussent envié; sa population était nombreuse, ses maisons et ses édifices publics élevés et bien construits. Elle est à 10 farsakhs de Merw, sur le chemin qui mène à Herat, à Merw er-roud et à Bendj-dih. Plusieurs savants y sont nés : on cite, entre autres, Abou Bekr Ahmed ben Mohammed *el-Djirendji*, qui enseigna à Baghdad.

جير نخجير *Djirè-Nakhdjir.*

Bourg du pays de Merw, ruiné depuis longtemps; je suppose que c'est celui qu'on nommait *Schirè-Nakhdjir* (شيرِ نخجير). (Voyez ce mot.)

جيزآباذ *Djizâbâd* (ou *Djirâbâd*).

Nom d'un quartier de Niçabour où est né peut-être Abou 'Âbd Allah Ahmed ben Isma'il *el-Djizâbâdi*, cité par l'auteur du *Takhbir*.

جيشبُر *Djischbour.*

Bourg près de Merw : patrie d'Abou Yahia Mohammed ben Scheddad *el-Djischbouri*.

جيكان *Djikân.*

Nom d'une localité du Fars.

جيلاباذ *Djilâbâd.*

On donne ce nom à un emplacement situé à l'orient de Rey : on y remarque de beaux édifices, des portiques élevés, des murs crénelés, des bassins et de vastes jardins : on considère Merdas ben Laschek comme l'auteur de ces monuments.

جيلان Djilân (Guilân).

Une grande partie du Thabarestân porte ce nom, et Abou'l-Moundher Hischam ben Mohammed prétend que Djilân et Mouqân étaient fils de Kemaschedj (كماشج), fils de Yafet, fils de Noé. Le Djilân n'a pas de villes importantes; mais il renferme plusieurs bourgades dans des vallées au milieu des montagnes [1]. Le nom d'origine est *Djilâni* ou *Djili*, et on a établi une différence entre ces deux formes; la première se donne à ce qui provient du pays, et le surnom de *Djili* à ceux qui en sont originaires. Le nombre de ses savants, et surtout de ses jurisconsultes, est trop grand pour qu'on puisse les citer tous; il faut nommer cependant Abou 'Ali Gouschiar, né à Lebaliroud (?) لباليرود, el-Djili: — Abou Mansour 'Abd Allah ben Dja'far Babi el-Djili, docteur du rite schaféïte et qadhi de Bab et-Thaq (باب الطّاق), à Baghdad, mort au commence-

[1] Voici la courte description que les géographes persans font de cette province : « Le Guilân, situé dans le quatrième climat, renferme douze villes principales. Sa longueur, de Roustemdar à Mouqân, est de 40 farsakhs, et sa largeur de 12 farsakhs; il est borné par le Mazenderân, l'Iraq persan, l'Azerbaïdjân, et la mer (Caspienne). Le tribut de cette province est payé à l'émir, qui a le titre de *Djilân-Schah;* mais, depuis les Mongols, il revient au sulthan une somme de 20,000 dinars. Lahidjân et Qoumès sont les deux villes les plus importantes de la contrée, et les autres cantons sont partagés entre elles deux. » Ahmed Razi, dans son *Heft Iqlim* (III[e] climat), ajoute à ces renseignements généraux quelques détails qui ne sont pas dépourvus d'intérêt : « Dans l'idiome du pays, le mot *pich* signifie un cours d'eau, et comme il est traversé par le fleuve Sefid-roud, on donne le nom de *Pich-Pisch* au territoire qui est en deçà du fleuve, et de *Pich-Pes* à la région située au delà. La première de ces deux portions a pour capitale Lahidjân, et la seconde Rescht, dont les principales productions sont le riz et la soie. Les filles de cette ville ont une coutume fort singulière. Dès qu'elles sont en âge d'être mariées, elles se rendent une fois par semaine au bazar, et là, tenant entre leurs mains la ceinture de leurs caleçons, elles attendent un acquéreur et s'offrent d'elles-mêmes aux passants. Quand elles ont trouvé de la sorte un chaland, elles ne retournent plus au bazar et appartiennent au plus fort acquéreur. Un poëte du pays, Mevla Saïl Guilâni, parle de cet usage dans une de ses poésies :

دخترانی که ساکن رشتند
همچو طاوس مست درکشتند
طالب مشتری بهر بازار
بند تنبان بدست می کشتند

Les jeunes filles de Rescht passaient, semblables à des paons enivrés; || cherchant un acheteur dans chaque bazar, elles tenaient à la main le nœud de leurs caleçons. »

Une partie de cette citation a été donnée, avec quelques variantes, par É. Quatremère (*Notices* et *Extraits*, t. XIII, p. 292). Voyez aussi, sur le Guilân, le mémoire du major Montheith, *Journal of the geogr. soc.* t. III, p. 13, *et passim*, et t. VIII, p. 35; — *Voyages de Chardin*, t. III, p. 279, et Hanway, *Hist. account of the trade*, p. 284.

ment de moharrem, l'an 452. — Mohammed ben el-Mo'alla el-Azdi, dans son commentaire sur Temim, dit que le nom de *Djeïlân* (جُيْلان) est donné à une tribu de race persane, qui émigra du pays d'Isthakhr et s'établit dans le Bahreïn : « Ils cultivèrent la terre et formèrent sur ce territoire un établissement auquel vinrent se mêler, plus tard, des gens de la tribu des Beni-'Adjel. » Imrou'l-Qaïs y fait allusion dans le vers suivant (mètre *thawil*) :

اطافَتْ به جيلانُ عند قُطاعة ورَدّبَ عليه الماء حتى تحيّرا

Les *Djeïlâniens* entourèrent (ces palmiers) au moment de la récolte, et leur donnèrent l'eau avec profusion [1].

Il faut remarquer aussi que le Djilân est quelquefois nommé *Djil* (جيل).

جيلويه *Djilouyeh* (La montagne de).

C'est le nom d'une montagne et d'un district du Fars, dans la province de Schapour. Il touche au Laristân; climat froid, sol arrosé par des eaux vives, belle végétation, gibier abondant. Les habitants sont sunnites et de la secte de Schafey. (*Nouzhet.*)

جَيْهان *Djeihân.*

Hamzah d'Ispahân affirme qu'il y a dans le Khoraçân un fleuve nommé *Herdoun* ou *Haroun* (voyez le mot جيحون), sur les bords duquel est située la ville de *Djeihân*, que les Persans prononcent *Djeïhoun*, et, selon 'Abd Allah l'*auteur* (المؤلف), c'est de cette ville qu'était originaire Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed *el-Djeïhâni*, vizir des Samanides à Bokhara, homme instruit et habile autant que généreux : il a lui-même composé plusieurs ouvrages, et on trouve sa biographie dans le Traité des historiens (*Kitab el-Akhbariïn.*)

جَيّ *Djey.*

Nom d'une ancienne portion de la ville d'Ispahân, aujourd'hui isolée et en ruines [2]. C'est ce que les Persans ont nommé depuis *Schehristân*, ou, suivant les compilateurs de hadis, *Medineh* (la ville). Le surnom de *Medini* est donné depuis longtemps à un grand nombre d'auteurs originaires d'Ispahân. On trou-

[1] Cf. *Divan*, éd. de Slane, p. 28.

[2] Voyez, sur l'ancienne ville de Djey *Voyage de Chardin*, t. VIII; — Otter, t. I p. 203; — *Annal. moslem* d'Abou'l-Féda, edit. de Reiske, t. II, p. 535 et 749; — *Chrest. arab.* de S. de Sacy, t. I[er], p. 318.

vera de plus longs détails sur ce nom et sur celui de *Yahoudieh* au mot *Ispahân* (voyez ce nom). Djey est à deux milles d'Ispahân, et l'espace qui les sépare est couvert de ruines. On voit à Djey la mosquée de Reschid ben el-Mostarschid, qui attire de nombreux pèlerins; nous avons déjà dit que l'avarice des Ispahâniens était célèbre; voici encore un passage d'un ancien poëte, Hibet Allah, fils d'el-Huçeïn el-Asthorlabi, qui confirme cette assertion :

يا آل جيّ من سقوط وخسّة محضة جُبِلتم[1]
ما فيكُم واحد كريم في قالبٍ واحدٍ قُلِبتم

Ô race de Djey, vous n'avez été pétrie que de vices et de pure vilenie; || il n'y a pas parmi vous un seul homme généreux, et vous avez été tous coulés dans le même moule!

ح

حبّان *Hibbân.*

Nom d'un quartier de Niçabour. Mohammed ben Dja'far ben 'Abd el-Djebbar en est originaire.

حُبّين *Houbbin.*

* Suivant la prononciation ordinaire, car le nom véritable est *quartier de Houbbân ben Hablah* (حبّان بن حبلة); c'est un quartier de la ville de Merw d'où est originaire Abou Mansour 'Abd Allah ben Haçan *el-Houbbini* el-Merwazi.

حجّاج *Haddjadj.*

Bourg du Beïhaq, province de Niçabour; patrie d'Abou Sa'ïd Isma'ïl ben Mohammed ben Ahmed *el-Haddjadji*, docteur hanéfite d'une piété exemplaire, mort vers l'an 480.

(ال) حدّادة *Haddadeh (el).*

Bourg important du district de Qoumès entre Bestham et Dameghân, à 7 farsakhs de celle-ci; c'est une des stations des pèlerins. En est originaire : Abou'l-Haçan Mohammed ben Ziad *el-Haddadi el-Qoumèsi*, traditionniste digne de toute confiance, mort au mois de ramadhan, l'an 322.

[1] Ce passage est altéré dans les manuscrits, et il ne m'a pas été possible d'en déterminer le mètre, qui paraît cependant se rapporter à une variété du *bassith.*

حُرّان *Hourân* ou *Hourrân* (avec le *teschdid*).

Quartier de la ville d'Ispahân, dans le faubourg de *Djoubareh* (جوباره). Parmi les savants qui en sont sortis, les plus connus sont : 'Abd el-Mounim ben Nasr *el-Hourrâni el-Djoubari*, surnommé aussi *esch-Schamekâni*, du village de Schamekân (شامكان), qui est aux environs. Ce scheikh, né en 451, est mort en redjeb 535. — Abou Schukr Ahmed ben Abi'l-Fath *el-Hourrâni* el-Ispahâni, mort au mois de redjeb 543.

حَسَناباد *Haçan-Âbâd.*

1° Bourg voisin d'Ispahân, qui a produit plusieurs hommes remarquables : Abou Moslem Habib ben Weki' *el-Haçan-Âbâdi* el-Ispahâni ; — Abou'l-A'la Suleïmân ben 'Abd er-Rahmân, mort en 469 ; — Abou'l-Fath 'Abd er-Rezzaq ben 'Abd el-Kerim, soufi connu, mort en 484 ; — son fils Abou Thaher 'Abd el-Kerim ben 'Abd er-Rezzaq, mort après l'an 500. — 2° *Haçan-Âbâd*, ville du Kermân, à trois jours de Sirdjân.

حَسنه *Hasnah.*

Bourg près d'Isthakhr. On donne le surnom d'*Hasni* (حَسنىّ) à Haçan ben Mokrem el-Isthakhri, traditionniste en renom, né à Baghdad, et mort l'an 274.

حصن مهدى *La citadelle de Mehdi.*

Nom d'une ville du Khouzistân. « La plus belle partie de ce pays, dit el-Isthakhri, est celle qu'arrose le fleuve de Mousriqân. Les différentes rivières du Khouzistân, telles que celle d'el-Ahwaz, de Dawraq, etc. se réunissent à lui. Arrivé à la citadelle de Mehdi, il forme un large fleuve aussi vaste que profond ; il part de là pour se jeter dans la mer (le golfe Persique). »

حَفصاباد *Hafs-Âbâd* ou la ville de Hafs.

1° Bourg du territoire de Serakhs ; patrie d'Abou 'Amr 'Othman ben Abi Nasr el-Hafs-Âbâdi, né vers 460, mort vers l'an 530. — 2° Selon Abou Sa'd, un bourg assez considérable près de Merw est nommé *Hafs-Âbâd*, et il donne son nom à la grande rivière de Kawal (كوال), qui passe dans les environs.

حَلوان *Halwân.*

Petite ville dans le Qouhistân, ou région montagneuse de la province de Niçabour, sur la frontière qui sépare le Khoraçân de la province d'Ispahân.

حُمراندز *Houmrân-diz.*

(C'est-à-dire la forteresse d'Houmrân) dans le Khoraçân; on lit dans le Livre des conquêtes qu'elle fut prise d'assaut par 'Abd Allah ben'Amer ben Keriz, l'an 31 de l'hégire.

حَميص *Hamis.*

Bourg près de *Khalkhal*, dans le district de Schar ou Schahroud, du côté de Qazwin.

حَوْران *Hawrân*[1].

Bourgade du canton de Merw er-roud (Khoraçân) où se fabriquent les selles nommées *Hawaranieh* (حوارانيّة).

حَوْش *Hawsch.*

Bourg du district d'Esferaïn, province de Niçabour, au dire d'Abou Sa'd, qui croit que Bedl ben Mohammed ben Aced *el-Hawschi* en est originaire.

حُومه *Houmeh.*

Banlieue de Schiraz. (Voyez l'article شيراز, à la note.)

حَويزه *Hawizeh.*

Petite ville du Khouzistân, IIIe climat, bâtie par Sabour Zou'l-Aktaf; l'air, quoique chaud, y est plus sain que dans les autres parties de cette province. Elle est habitée en grande partie par des Sabéens, et produit du blé, du coton, et la canne à sucre. (Extrait du *Nouzhet.*)

حيره *Hireh.*

1° Ancien et célèbre quartier à Niçabour. Abou Mouça el-Ispahâni dit qu'il

[1] Dans le *Méracid*, publié par M. Juynboll, on lit *Hawzân*; mais les manuscrits de Leyde et de Vienne donnent la leçon que nous avons adoptée.

fut ainsi nommé parce que la famille d'Abou Bekr Ahmed *el-Hirschi* (الحرشى), qui était originaire de la ville de *Hirah*, voisine de Koufah, vint s'établir à Niçabour, dans ce quartier, et lui donna le nom de son ancienne patrie, de même que les tribus qui se sont fixées à Koufah et à Basrah ont laissé leur nom à différents quartiers de ces deux villes. Cette opinion est vraisemblable. — 2° Quelques auteurs donnent aussi le nom de *Hireh* à un bourg du Fars.

خ.

خابَران *Khaberân.*

1° Ville et district du Khoraçân[1] entre Serakhs et Abiwerd; un de ses bourgs était *Meïheneh* (ميهنة); ville autrefois importante, et aujourd'hui en ruines. — 2° Canton de la province d'el-Ahwaz.

خار *Khar.*

Localité à Rey où est né Abou Isma'îl Ibrahim ben el-Moukhtar *el-Khari er-Razi.*

خاربان *Kharbân.*

Bourgade du pays de Balkh d'où est originaire Ahmed ben Mohammed *el-Kharbâni.*

خارزنج *Kharzendj* ou خارزنك *Kharzeng.*

Bourgade du canton de Boscht (voyez بشت), province de Niçabour. Le seul savant qui porte le surnom de *Kharzengui* est Abou Bekr Mohammed ben Ibrahim en-Niçabouri; les autres sont ordinairement nommés *Kharzendji*; tels sont : Ahmed ben Mohammed, auteur du كتاب التكملة في اللغة, ou *Discussions lexicographiques.* — Youçef ben Haçan ben Mohammed, né en 445; il étudia le droit et la métaphysique avec les disciples d'Abou 'Abd Allah; il reçut ensuite les leçons d'Abou'l-Me'ali Djoueïni, et il enseigna à Merw et à Niçabour.

[1] Cette ville a eu la gloire de donner naissance à l'un des plus grands poetes de la Perse, Anveri, et à un dévot non moins célèbre, le scheikh Abou Sa'id, surnommé *Abou'l-Kheir.* C'est ce qui a fait dire à un écrivain cité par Mustôfi : «Réjouis-toi, terre de Khaverân, puisque, grâce à la bonté divine, tu renfermes dans ton sein des mines, comme la terre, et des perles, comme l'Océan.» (Fol. 676.)

خارك *Kharek.*

Ile du golfe Persique. C'est une haute montagne environnée par la mer [1]. Les bâtiments qui partent d'Abbadân pour gagner le pays d'Omân peuvent, si le vent est favorable, aborder dans cette île après une navigation de vingt-quatre heures depuis leur départ du Fars. En face de Kharek, sur le continent, sont les villes de Djennabeh (جنّابة) et de Mehroubân (مهروبان), et un homme doué d'une bonne vue peut les apercevoir. Quant aux montagnes de la côte, elles sont toujours visibles. J'ai visité cette île plus d'une fois, et j'y ai remarqué un tombeau qui attire des pèlerins. Les habitants disent que c'est le tombeau de Mohammed, fils de Hanefyeh; mais ils sont en contradiction avec l'histoire. — Voici ce qu'on lit dans Abou 'Obeïdah : «Abou Sofrah, père de Mohalleb, était un Persan de l'île de Kharek, qui résidait dans l'Omân; son nom était *Beschkhereh* (بشخره), et les Arabes lui donnèrent le surnom d'*Abou Sofrah*. Il vint à Basrah et entra au service d'Othman ben Abi'l-'Ass et-Thaqefi, en qualité de *saïs* (palefrenier). Lorsque les Azdites se réfugièrent dans cette ville, il combattit dans leurs rangs, se signala par son courage, et fut, dès lors, compté comme un des leurs, lui et plusieurs autres étrangers. C'est ce que prouvent ces vers de Ka'b el-Asch'ari, qui les désigne par leurs noms (mètre *bassith*) :

انتم بشباش وبهبوذان مختبرًا وموش وبشخره حشوكم القلف
لم يركبوا الخيل الا بعد ما كبروا فهم ثقال على اكنافها عنف

Quels héros que *Beschbasch*, *Behboudân*, *Mous*, *Beschkhereh*, et avec eux *Qalef!* || Ce n'est que dans leur vieillesse qu'ils ont enfourché un cheval, aussi ce sont des cavaliers pesants et rebelles.

Les hommes les plus remarquables, originaires de cette île, sont : le poëte *el-Khareki*, qui vivait vers le temps du khalife el-Mamoun; — Abou Houmam ben Mohammed el-Basri *el-Khareki*; — Abou Youçef Ya'qoub ben Ishaq el-Qoulouçi el-Basri, etc.

خاست *Khâst.*

Petite ville du territoire de Balkh, près d'Enderab; patrie d'Abou Saleh el-

[1] Hamd Allah lui donne une étendue et une largeur d'un farsakh seulement : elle produit, dit-il, du blé, des dattes et des fruits; c'est là qu'on pèche les plus belles perles du golfe. Cette île faisait partie du district de Qobad-Khourreh.

Hakem, fils de Moubarek *el-Khâsti* el-Balkhi, docteur en renom, qui enseignait à Rey, l'an 213. Il est mort à peu près à cette époque. Le nom de cette ville s'écrit aussi خاشت et خوشت *Khascht* et *Khouscht*. (Extrait d'Abou Sa'd.)

خاشتى *Khâschti.*

El-'Amrani dit que c'est un nom de lieu; il est possible que ce soit le même que le précédent.

خاشك *Khaschek.*

Ville connue dans la province de Moukrân; elle renferme une mosquée qu'on attribue à 'Abd Allah, fils d''Omar.

خاكساران *Khakisarân.*

Nom de lieu [1].

خالبرزن *Khaleberzen.*

Bourg du district de Serakhs, selon Abou Sa'd, et patrie de Dja'far ben 'Abd el-Wehhab, cousin d''Omar ben 'Ali el-Harethi.

خالدآباد *Khaled-Âbâd.*

1° Bourg près de Serakhs, bâti par Khaled; il existe encore. Il a la gloire d'avoir vu naître l'illustre docteur Abou Ishaq Ibrahim ben Mohammed *el-Khaled-Âbâdi*, auteur du *Kitab el-Ouçoul* (principes du droit) et d'un Commentaire de l'Abrégé de Mouzni; sa réputation, comme juriste, lui attira une foule immense d'auditeurs, et soixante et dix docteurs en renom ont été ses élèves. Après avoir professé à Baghdad, il alla en Égypte où il occupa dignement la chaire de Schafey. Il mourut dans ce pays, l'an 340. — 2° Bourg connu près de Rey.

خالد *Khaled.*

(Le faubourg de) Khaled, dans la ville de Niçabour; Abou'l-Haçan Huçeïn ben Mohammed ben Ahmed *el-Khaledi*, le martyr, en est originaire.

خاجاه *Khaudjah.*

J'ignore ce que signifie ce nom; mais Schirweïh, dans le XI[e] chapitre de ses

[1] Quelques copies du *Méraçid* ajoutent ces mots «dans le district de Serakhs», mais cette leçon me paraît douteuse.

Hommes célèbres d'Hamadân, nous apprend que Mohammed ben 'Abd Allah ben 'Abdan, le soufi, nommé aussi *el-Hafez el-Khandjahi*, docteur qu'il n'a pu connaître à cause de sa jeunesse, était un des principaux scheikhs soufis de son temps. Je suppose donc que Khandjah est un quartier d'Hamadân ou un village des environs. Ce mot est sans doute dérivé du nom persan *Khanegah*, qui signifie un avant-poste sur la frontière (*rebat*) et, par suite, un couvent.

خانسار *Khanisar*[1].

Bourg du territoire de Djerbadeqân; patrie d'Ahmed ben Haçan Abou Sa'd *el-Khanisari*.

خانلنجان *Khanlendjân*.

Quelques auteurs disent que c'est une localité du Fars; mais, selon Abou Sa'd, c'est une belle ville de la province d'Ispahân, à deux journées de cette capitale; elle est très-peuplée et possède de riches bazars. On y voyait une ancienne forteresse, qui fut longtemps au pouvoir des Ismaéliens. Le sultan Mohammed la détruisit en 570. Le nom d'origine est *Khani* (خانيّ). Parmi les savants qui le portent, on cite : Mohammed ben Ahmed Abou 'Abd Allah *el-Khani*, surnommé *el-'Adjeli* (العجلّى), qui enseigna à Khanlendjân; il est mort en 423.

خان *Khân*.

Ce mot signifie, en persan, une station ou une auberge où descendent les marchands. Une localité à Ispahân porte ce nom. Abou Ahmed Mohammed ben 'Abd Kouïeh (عبد كوية) el-Ispahâni est surnommé *el-Khâni*; mais il se peut qu'il soit originaire de la ville citée dans l'article précédent. Ce pieux docteur enseigna la tradition à Ispahân, et mourut en 406.

خاوران *Khaweran*.

1° Ville ou bourg du territoire de *Khilath*. — 2° Ville du Khoraçân (voyez خابران).

[1] Les Persans écrivent خوانسار. C'est une belle vallée située à 4 farsakhs de Djerbadeqân, qui produit une espèce de pommes nommées *khilati* (خلاتى), du miel excellent, et une sorte de manne connue sous le nom de *guezengubîn*. Ahmed Razi cite quelques poëtes persans qui y sont nés.

خباق *Khabaq.*

Bourg de la province de Merw, près de Djirendj; patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben 'Abd Allah *el-Khabaqi*, soufi et traditionniste, mentionné par Abou Sa'd dans sa Vie des scheikhs; il est mort en 619.

خَبَر *Khaber.*

Nom d'une petite ville près de Schiraz (Fars) où est le tombeau de Sa'ïd, frère de Haçan el-Basri. Parmi les savants qui en sont originaires, on cite: Fadhl ben Hammad el-Khaberi, auteur du *Mesned el-Kebir;* — Abou'l-'Abbas Fadhl ben Yahia, auteur d'un livre sur les *Principales obligations religieuses,* et d'autres ouvrages analogues; — Haçan ben Huçeïn, le Schirazien, surnommé *Khaberi;* — 'Abd Allah ben Ibrahim el-Khaberi, le littérateur, aïeul maternel de Mohammed ben Naçer es-Selami.

خبرين *Khabrin.*

Bourg du pays de Bost; patrie d'Abou 'Ali Huçeïn, fils de Leïs *el-Khabrini* el-Bosti, mort en faisant le pèlerinage, l'an 377.

خَبَق *Khabaq.*

Er-Rohni, en parlant de *Khabis*, ville du Kermân, dit que dans son territoire sont deux localités nommées *Khabaq* et *Bebaq* (بَبَق).

خَبنك *Khabenk.* (Voyez خورنق.)

خبوشان *Khabouschân.*

Petite ville[1], chef-lieu du canton d'*Oustouwa*, province de Niçabour; patrie d'Abou'l-Hareth Mohammed ben 'Abd er-Rahim ben Haçan el-Hafez el-Oustouwayi, mort vers l'an 430.

[1] Cette ville, dont plusieurs localités importantes dépendent, fut, au dire de Mustôfi, rebâtie par Houlagou-Khân et considérablement agrandie par son petit-fils Arghoun-Khân. Les Mogols lui ont donné le nom d'*Oustou* (pour *Ustun*), sans doute à cause de sa situation élevée. (Voyez aussi le mot أستوا.) Khabouschân a été mentionnée par Fraser (*A Journey into Khorasan,* p. 554). Voyez aussi l'Histoire des Mongols, par É. Quatremère.

خبيص *Khabis.*

Ville et place forte du Kermân, riche en palmiers et arrosée par des canaux. Selon Hamzah, le nom de *Khabis* n'est que la transformation arabe du mot *Halidj* (هليج). S'il faut en croire Ibn el-Faqih, il ne pleut jamais dans l'intérieur de la ville lors même que la pluie tombe aux alentours, à tel point qu'un homme qui étendrait le bras hors des murs aurait le bras mouillé tandis que le reste de son corps serait à sec. C'est un fait presque miraculeux, et je lui en laisse toute la responsabilité. « Le Kermân, dans sa plus grande largeur, dit er-Rohni, est borné par le pays des *Qoufs* (القُفص) du côté de la mer, et par Khabis sur la frontière de terre. Cette ville est voisine du pays de Fehlew (le Fars). Dieu a confondu leurs langues et changé la nature de leurs pays. Parmi les dépendances de cette ville sont *Khabaq* et *Bebaq*. »

خجستان *Khodjestân.*

Dans les montagnes voisines d'Herat; c'est de ce pays qu'est sorti Ahmed ben 'Abd Allah *el-Khodjestâni*, qui se révolta à Niçabour, et mourut en 264[1]. « *Khodjestân*, dit Isthakhri, dépend du territoire de Badeghis; tous les habitants de ce pays sont sunnites, à l'exception de ceux de Khodjestân, qui est la patrie de l'hérétique Ahmed ben 'Abd Allah. »

خُذابان *Khodabân.*

District de la province de Balkh.

خذام *Khedam.*

Faubourg de la ville de Niçabour, où sont nés Ibrahim ben Mohammed Abou Ishaq el-Khedami, jurisconsulte célèbre du rite hanéfite, et son frère Abou Bischr, traditionniste.

خُراسان *Khoraçân.*

Vaste contrée qui s'étend du côté de l'Iraq (persan) jusqu'à Azadwâr (chef-

[1] Cette date est inexacte, car nous savons, par le témoignage d'Ibn el-Athir (*Kamil*, t. II, suppl. n° 537, fol. 99 v°), qu'Ahmed fut assassiné au mois de schawal 268, après avoir régné à Niçabour pendant six ans. (Voyez aussi le mémoire de M. Defrémery sur ce personnage, *Journal asiatique*, 1845.)

lieu du district de Djoueïn) et au Beïhaq; elle est bornée, du côté de l'Inde (au sud et à l'est) par le Thokharistân, Ghaznah, le Sedjestân, et le Kermân. Elle renferme des villes de premier ordre, telles que Niçabour, Merw, qui a été la capitale de l'État de Balkh, Herat, Thaleqân, Neça, Abiwerd, Serakhs, et plusieurs autres cités considérables sises en deçà du fleuve Djeïhoun (Oxus). Quelques géographes ont placé dans le Khoraçân les provinces du Kharezm et une partie de la Transoxiane, mais c'est une erreur. — La conquête du Khoraçân a été opérée, soit par les armes, soit par capitulation, l'an 31 de l'hégire, sous le khalifat d''Othman, par 'Obeïd Allah ben 'Amer ben Keriz. — On explique le nom de ce pays de différentes manières. Da'qal (دعقل), le généalogiste, dit que Khoraçân et Heithel, tous deux fils d''Alem, fils de Sam, fils de Noé, quittèrent leur pays après la confusion des langues à Babel, et se rendirent dans la contrée qui porte leur nom respectif, c'est-à-dire que Heithel s'établit dans le pays des Heiathileh ou la Transoxiane, et Khoraçân dans le pays dont nous nous occupons. Il en fut de même de toutes les autres contrées, qui prirent le nom de celui qui s'y fixa le premier. On explique aussi ce nom par *le lieu où le soleil se lève* : de *khor*, qui signifie soleil dans le dialecte *deri* (في الدريّة), et *san*, c'est-à-dire le principe ou le lieu d'une chose. D'autres enfin prétendent que *Khoraçân* veut dire : *mange à ton aise* (de خر, mange, et آسان, facile, aisé, etc.)[1], à cause de la fertilité de ce pays. Quant au nom d'origine, l'auteur du *Kitab el-'Aïn* lui donne trois formes diverses : *Khoreçi* (خرسيّ), *Khoraçi* (خراسيّ), et *Khoraçani* (خراسانيّ); le pluriel est *Khoraçioun* (خرسيّون). Cependant le mot *Khoraçân* lui-même désigne quelquefois les habitants de ce pays, comme dans ce fragment de vers :

من خراسان لا يعاب

Il n'y a pas à blâmer les (femmes du) Khoraçân.

On emploie de même le mot *Soudân* pour désigner le pays de ce nom et les nègres qui l'habitent. On lit dans Beladori : « Le Khoraçân est divisé en quatre régions : la première est l'Irân-Schehr, c'est-à-dire Niçabour, le Kouhistân, les deux Thabès, Herat, Bouschendj, Badeghis, Thous, nommée aussi Thaberân. La deuxième comprend Merw esch-Schahidjân, Serakhs, Neça, Abiwerd, Merw er-roud, Thaleqân, Kharezm et Amol, ces deux dernières sur les rives du

[1] Cette ridicule étymologie est répétée par l'auteur du *Lobb el-Lobab*, dans Abou'l-Féda, p. 441 du texte.

Djeïhoun. La troisième, qui s'étend jusqu'à 8 farsakhs à l'ouest de ce fleuve, renferme Fariâb, le Djouzdjân, le Thokharistân supérieur, Khawst, Enderabeh, qui est sur le chemin de Kaboul, Bamiân, Baghlân, Walwalidj, entre Bestham et Roustaq-Bil, le Bedakhschân, qui donne accès dans le Tibet, Termed, à l'orient de Balkh, Saghaniân, le Thokharistân inférieur, Khoulm, et Semendjân. La quatrième renferme les pays au delà du Djeïhoun : Bokhara, Schasch, Thourarbend, le Soghd, Neçef, le Kaboulestân, Aschrousneh, Senâm ou le fort de Moqanna, Ferghaneh, et Samarcande. » Telle est la division topographique adoptée par cet auteur; mais je crois que le Khoraçân doit être renfermé dans les limites que nous avons tracées précédemment. Beladori n'a sans doute compris dans cette contrée un si grand nombre de pays que parce qu'ils étaient tous soumis à l'autorité du wali (gouverneur) du Khoraçân, et réunis sous ce nom collectif; mais il n'est pas douteux que tout ce qui est situé au delà de l'Oxus ne soit tout à fait distinct du Khoraçân, ainsi que le Sedjestân, ce pays si riche en palmiers, et d'autres contrées[1]. — On rapporte au sujet de ce pays les deux *hadis* suivants : «Les habitants du Khoraçân sont le fléau de Dieu avec lequel il frappe une nation quand il veut la châtier. «Toutes les sectes sorties, avant ou après l'islamisme, du Khoraçân, ont été et seront repoussées jusqu'à ce qu'elles périssent. » — Les Khoraçâniens, dit Ibn Qotaïbah, ont toujours été arrogants et insubordonnés; ils se sont souvent révoltés contre le pouvoir royal et ont rejeté

[1] Les traités persans divisent le Khoraçân en quatre grandes provinces ou districts : Niçabour, Herat, Balkh et Merw (*Zinet el-Medjalis*, 9e partie; Ahmed Razi, etc.). L'auteur du *Nouzhet*, dans les prolégomènes de son XVIIe chapitre, donne quelques curieux détails sur l'administration financière de cette importante contrée : «Le Khoraçân, dit-il, fut d'abord imposé comme une dépendance de l'Irân; le chiffre de cet impôt était, à l'époque des Thaherides, de dix millions de dinars. Après la conquête des Mogols, les ministres et les écrivains du grand divan des finances firent du Khoraçân, du Qouhistân, du Qoumès, du Mazenderân et du Thabarestân autant de provinces distinctes; ils présentèrent au souverain le compte particulier de chacune d'elles, après avoir retenu une légère somme; par ce moyen, et grâce aux dépenses nécessitées par l'entretien de l'armée de Khoraçân, ils bénéficiaient d'environ 200,000 dinars sur cette contrée. Le ministre de sulthan Abou Sa'id, l'habile vizir Ghyas ed-Din, fils de Reschid ed-Din, vit clair dans ces manœuvres et enleva aux agents du trésor le maniement des finances du Khoraçân. Son projet était d'évaluer exactement les ressources de ce pays, de fixer d'après cette statistique les contributions annuelles, les fiefs et les redevances militaires, en un mot, de mettre de l'ordre dans l'administration locale, de façon à rendre au pays l'excédant de ces recettes; mais le temps lui manqua pour accomplir ces salutaires réformes.» (*Nouzhet*, ms. 139, fol. 673.)

l'impôt foncier et les autres redevances. Les anciens rois de Perse, qui régnèrent avant les chefs des satrapies (*Moulouk et-Thewaïf*), séjournèrent à Balkh, puis à Babylone. Ce fut, dit-on, Ardeschir, fils de Babek, qui fit du Fars sa résidence et le centre de son empire. Les rois des Heiathileh (Huns) se répandirent alors dans le Khoraçân, et firent périr Firouz, fils de Yezdidjird, fils de Behram, roi de Perse. Ce prince, qui était en guerre avec eux, fut attiré dans un pays aride et au milieu de chemins dangereux; il tomba avec tous ses compagnons entre les mains des ennemis, qui les retinrent prisonniers. Le roi parvint à les fléchir; il s'engagea, par les serments les plus solennels, à ne plus leur faire la guerre et à ne pas pénétrer dans leur pays, si la liberté lui était rendue. Il plaça, comme gage de sa promesse, une pierre qui devait servir de limite aux deux États, et il prit à témoin de ses engagements le Dieu tout-puissant et tous les généraux de son armée qui étaient présents. Il fut alors mis en liberté avec ceux-ci; mais, à peine rentré dans ses États, la honte et le dépit d'avoir été vaincu le portèrent à entreprendre une seconde expédition sans tenir compte de sa parole, ou du moins il éluda ses serments en faisant porter devant lui la pierre qu'il avait juré de ne jamais dépasser. Lorsqu'il fut entré dans le pays des Heiathileh, ceux-ci lui rappelèrent les promesses qu'il avait faites et la foi qu'il avait jurée; mais, voyant qu'il était décidé à violer ses engagements, ils l'attaquèrent avec furie et le tuèrent ainsi que la plus grande partie de son armée; un petit nombre de Persans trouva son salut dans la fuite. — Lorsque l'islam parut sur la terre, les Khoraçâniens, par une faveur toute spéciale de Dieu, l'accueillirent avec empressement et déployèrent le zèle le plus vif à cet égard; ils acceptèrent sans résistance la paix qui leur était offerte; ils ne furent soumis, pour cette raison, qu'à un impôt léger, et ils évitèrent d'être massacrés ou faits prisonniers. Leur prospérité dura jusqu'au moment où, sous la dynastie des Omniades, ils négligèrent leurs devoirs pour se livrer à des plaisirs frivoles et furent captés par Abou Moslem le Khoraçânien, qui marcha à leur tête contre le khalife et arracha de leurs cœurs tous les sentiments de justice et de pitié que Dieu y avait déposés. — Quant à la conquête même, elle eut lieu l'an 18. 'Omar ben Khattab envoya dans le Khoraçân el-Ahnef ben Qaïs, qui s'empara successivement, et en peu de temps, des deux Thabès, d'Herat, de Merw esch-Schahidjân et de Niçabour, après avoir forcé le roi de Perse Yezdidjird, fils de Schahriar, à se réfugier dans la Transoxiane chez le Khaqân des Tures. Rebi' ben 'Amer a dit à ce sujet (mètre *thawil*) :

وَنحن وردنا من هراةَ مناهلا | رِوآء من المروَين ان كنتَ جاهلا
وبلخُ ونيسابورُ قد شَقِيَتْ بنا | وطوسُ ومروُ قد أَزَرْنَ القبائلا
اخذنا عليها كورةً بعد كورةٍ | نفضّهُم حتّى آحتوينا المناهلا
فللّه عينا من رأى شملنا معًا | غداةَ أزرنا الخيلَ تُركًا وكابلا

Nous sommes arrivés d'Herat dans chaque station, et nous avons abreuvé nos chevaux dans les deux Merw, sache-le si tu l'ignores; || Balkh et Niçabour ont ensuite succombé sous nos coups; les défenseurs de Thous et de Merw ont fui devant nos tribus; || nous avons conquis une province après l'autre en repoussant toujours l'ennemi jusqu'à ce que nous ayons soumis tout le pays. || Heureux les yeux qui ont vu réunis des guerriers tels que nous le jour où nous avons chassé les cavaliers du Turkestân et de Kaboul!

Les musulmans ne furent pas inquiétés dans leur conquête jusqu'à la mort d''Omar. Deux ans après l'avénement d''Othman au khalifat, une révolte éclata à Niçabour en faveur de la famille du Kosroès. L'insurrection s'étendit; 'Abd er-Rahman ben Somrah fut obligé de se réfugier avec ses agents et les musulmans de Balkh dans la ville de Merw er-roud. 'Abd er-Rahman écrivit alors au khalife pour lui demander d'anéantir la puissance des Khoraçâniens. Le poëte Açed ben Moschammas a dit, en célébrant la seconde victoire des musulmans (mètre *thawil*) :

ألا ابلغا عثمانَ عنّى رسالةً | فقد لقيَتْ عنّا خراسانُ ناطحا
رميناهُمُ بالخيل من كلّ جانبٍ | فولّوا سراعًا وآستقادوا آلنواجحا
غداةَ رأوا الخيلَ العرابَ مُغيرةً | يقرّبُ منهم أَسْدهنّ الكوالحا
تنادوا البنا وآستجاروا بعهدنا | وعادوا كلابًا فى الديار نوابحا

Remettez notre message à 'Othman; dites-lui que le Khoraçân a reçu le choc de nos armes, || que, serré de tous côtés par nos cavaliers, l'ennemi a fui rapidement dans toutes les directions. || Lorsqu'ils ont vu s'approcher d'eux, montés sur leurs agiles chevaux, nos cavaliers redoutables comme des lions, || ils ont courbé la tête, ils ont demandé merci et sont rentrés dans leur pays, en hurlant comme des chiens.

Tant que Dieu maintint la puissance des Omniades et des (premiers) 'Abbassides, les Khoraçâniens se signalèrent par leur obéissance et par leur dévouement envers le prince; lorsqu'il plut à la fortune de faire passer le pouvoir en d'autres mains, ils se révoltèrent contre le gouvernement des khalifes; on connaît les événements survenus sous le règne de Motewekkil, des

Boueihides, des Seldjouqides, etc.[1] Dans la science et les lettres, le Khoraçân a produit des hommes qui n'ont jamais été surpassés. Où trouver ailleurs des noms tels que Mohammed ben Isma'ïl el-Bokhari, Moslem ben el-Haddjadj el-Qoschaïri, Abou 'Yça et-Termedi, Ishaq ben Rahweïh, Ahmed ben Khaïl, Abou Hamid el-Ghazzali, Djoueïni, l'imam des deux villes saintes, el-Hakem Abou 'Abd Allah de Niçabour, et tant d'autres traditionnistes et docteurs? Dans la littérature et la poésie, qui peut-on comparer à Djewheri, à el-Azheri, à 'Abd Allah ben el-Moubarek, qui joignait à ses talents littéraires une piété édifiante, à Farabi, l'illustre auteur du *Dirân el-Edeb*, à el-Herawi, à 'Abd el-Qaher el-Djordjâni, au docte Abou'l-Qaçem Zamakhscheri? Le nombre de ces hommes distingués est tel qu'il est difficile, avec tout le soin possible, d'en donner une nomenclature complète. Parmi les maîtres de la tradition qui ont le surnom de *Khoraçâni*, le plus illustre est, sans contredit, 'Atha ben Moslem, né, selon les uns, à Samarcande, selon les autres, à Balkh, l'an 50 de l'hégire, d'après le témoignage de son fils 'Othman. Ce pieux et célèbre docteur fut l'élève de Mohalleb ben Abi Sofrah el-Azdi, et il eut l'honneur de transmettre la tradition à Anas ben Malek.

خَراسكان *Kharaskân.*

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou Dja'far Ahmed ben Mofaddhal *el-Moueddib.*

خُرانديرِ *Khorandir.*

Je crois que c'est un bourg du Khoraçân où, selon el-Ferat, Abou'l-'Abbas Mohammed ben Saleh *el-Khorandiri* est mort au mois de scha'ban 295.

خرّتير *Kharratir.*

Bourg du Dihistân; Hamdoun ben Mançour ed-Dihistâni en est originaire.

خرجان *Khardjân.*

(On dit aussi *Khordjân* et *Khirdjân.*) Quelques auteurs prétendent que c'est un quartier d'Ispahân; mais l'imam Abou'l-Qaçem Isma'ïl, né à Ispahân, assure

[1] J'ai omis ici la traduction de quelques sentences attribuées aux compagnons du Prophète, et d'une dizaine de vers composés en l'honneur du Khoraçân. Ce passage, défiguré dans les trois manuscrits, est d'ailleurs uns importance

que Khardjân est un bourg du voisinage, et, en sa qualité d'homme du pays, il doit être mieux renseigné. Parmi les docteurs qui en sont originaires, on remarque : Abou Mohammed 'Abd Allah ben Ishaq; — Mohammed ben 'Omar Abou Nasr, le lecteur, surnommé *Ibn Taneh* (ابن تانة), mort le 4 de redjeb 475 à Ispahân; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Ahmed, etc.

خرجرد *Khardjird.*

Ville voisine de Bouschendj, province d'Herat. En sont originaires : Ahmed ben Mohammed ben Isma'il Abou Bekr el-Bouschendji, el-Beschari, né en 463, mort à Niçabour le 7 de ramadhan 543. Ce pieux et docte imam étudia le droit à Herat auprès d'Abou Bekr de Schasch; il reçut ensuite les leçons d'Abou'l-Moudhaffer es-Sam'ani et celles de l'imam Abou'l-Feredj 'Abd er-Rahman Serakhsi à Merw. Après de longs voyages, il se fixa à Niçabour où il vécut dans la retraite et la dévotion. On trouve sa Vie dans le *Takhbir* d'Abou Sa'd; — Abou Nasr 'Abd er-Rahman ben Mohammed el-Khathibi, qui résida à Merw; il fut également versé dans la tradition, le droit, et l'histoire. Lorsque la ville fut assaillie par les Ghozzes, il se réfugia avec son fils 'Abd er-Rezzaq et plusieurs autres musulmans dans un minaret. Les Ghozzes y mirent le feu et les firent tous périr dans les flammes. Ce triste événement arriva le 12 de redjeb, l'an 548.

خرجوش *Kherdjousch.*

(Les Khoraçâniens disent *Khergousch.*) Nom d'un faubourg de Niçabour, d'où est originaire Abou Sa'd *el-Kherdjouschi.* Quant à l'imam Abou'l-Feredj Mohammed ben Ahmed de Schiraz, il doit son surnom de *Kherdjouschi*, non pas à ce faubourg, mais à un de ses ancêtres nommé *Kherdjousch*, fils d'Athia. (Extrait d'Ibn Thaher el-Moqaddessi.) (Voyez aussi le mot خرگوش.)

خرخان *Kherkhân.*

Telle est la prononciation indiquée par es-Sem'ani; mais el-Hazmi écrit *Khorkhân.* Bourg du territoire de Qoumès; patrie d'Abou Dja'far Mohammed ben Ibrahim *el-Feraïdhi*, docteur du rite de Schafey, qui enseigna la tradition à Djordjân, d'après Abou'l-Qaçem el-Baghawi.

خرشه *Khorscheh.*

(La forteresse de) Khorscheh, située à 5 farsakhs de Djehrem (Fars), sur

une montagne élevée; elle doit son nom à un des intendants de Haddjadj, qui s'y révolta. Voilà pourquoi on n'a jamais laissé depuis les places fortes entre les mains des gouverneurs de province. (*Nouzhet.*)

خُرشيد *Khourschid.*

Petite ville près de la mer du Fars, entre Siniz et Siraf. Les bâtiments y arrivent par un bras de mer long d'un farsakh environ; je l'ai vue : elle est assez peuplée et entourée de murs.

خَرطَط *Kharthath.*

Bourgade à 6 farsakhs de Merw, dans les sables. On écrit aussi *Kharthah* (خرطه). Habib ben Abi Habib el-Merwazi, docteur de Merw, en est originaire.

خَرَقان *Kharaqân.*

Bourg du district de Bestham, sur le chemin d'Asterâbâd. On y voit le tombeau d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Ahmed célèbre par ses miracles, mort le jour de la fête d'*Aschoura*, l'an 425, âgé de soixante et treize ans. « *Kharaqân*, dit es-Sem'ani, est le nom d'un bourg que j'ai visité; il est situé sur le plateau d'une colline boisée, couverte de sources et d'arbres fruitiers[1]. » El-Hazmi dit qu'on doit écrire *Kharraqân* (خرّقان). Il ne faut pas confondre ce lieu avec un bourg du même nom, à 8 farsakhs de Samarcande, patrie d'Abou'l-Fath Ahmed el-Farâbi, né en 469, mort en 505.

خرّقان *Kharraqân.*

1° Bourg dépendant d'Hamadân[2], et qui a été annexé ensuite au territoire de Qazwin. — 2° C'est aussi l'ancien nom de la ville de Tebriz dans l'Azer-

[1] Telle est aussi la description qu'en fait l'auteur du *Nouzhet* (ms. 139, fol. 686).

[2] Le nom de ce bourg, ou plutôt de ce canton, se trouve ordinairement sous la forme de *Kharraqanein* (خرّقانين) dans les auteurs persans. « La ville de ce nom, dit Mustôfi, jouit d'un beau climat et reçoit les eaux de l'Elvend, que lui apportent une multitude de canaux; elle produit du blé, un peu de coton et du raisin; ses principaux villages sont : Darevân, Alba, Gulkhoun, Taleskeri, Yousef-Âbâd, etc. » On peut voir, dans le *Tarikhè Gouzideh* (chapitre dernier), les vicissitudes administratives qu'a subies ce canton sous Mouça, fils de Bouqa, et ses successeurs (cf. *Journal asiatique*, 1857). Voyez aussi, sur les ruines de Khaneqin ou, selon Rousseau (*Itinéraire d'un voyage en Perse*), Kharkin, le Voyage de Buckingham, p. 34, et les Mines de l'Orient, t. III, p. 91.

baïdjân; la forme primitive était *dihi Khirdjân*, le village de *Khirdjân*, trésorier d'un ancien roi de Perse. (Voyez le mot خيرجان ده.)

خَرَق *Kharaq* (en persan خره *Khareh*).

Bourg important du territoire de Merw, fertile et bien cultivé. Le nom d'origine est *Kharaqi*[1], et plusieurs savants l'ont porté; tels sont : Abou Bekr Mohammed ben Ahmed, docteur et métaphysicien expérimenté; il étudia longtemps à Niçabour avec Ahmed ben Khalef de Schiraz, et mourut après l'an 530. (Extrait d'Abou Sa'd, *Dictionnaire des scheikhs*.) — Zoheïr ben Mohammed Abou'l-Mounzer Temimi el-Khoraçâni, originaire d'Herat ou de Merw; il résida en Syrie et à la Mecque, et forma de nombreux élèves.

خَرْق *Kharq*.

Bourg dépendant de Niçabour.

خَرْكُن *Kherkoun*.

Bourg de la province de Niçabour; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Hamouyeh en-Niçabouri. (Extrait du livre d'Abou Sa'd.)

خرگوش *Khergousch* (c'est-à-dire *lièvre*).

Faubourg de Niçabour, illustré par la naissance d'Abou Sa'd 'Abd el-Melik ben Abi 'Othman Mohammed ben Ibrahim, docteur et prédicateur schaféïte; il s'est fait un nom glorieux autant par sa bienfaisance et ses bonnes œuvres que par sa science. Il parcourut l'Iraq, le Hedjaz et l'Égypte, et se distingua parmi ses contemporains les plus doctes. Il écrivit plusieurs ouvrages utiles sur la loi religieuse, les preuves de la prophétie, la Vie des saints et des dévots, etc. Après un long séjour à la Mecque, il retourna à Niçabour et consacra sa vie et sa fortune à secourir les pauvres et les étrangers; il construisit

[1] M. Ernest Renan a fait observer avec raison que tous les mots empruntés par les langues sémitiques aux anciens idiomes de la Perse ont conservé la lettre *k* ou *q*, remplacée par la lettre ه dans le persan moderne. (*Journ. asiat.* février-mars 1856.) La forme *Kharaq*, substituée par les géographes arabes à la prononciation locale *Khareh*, est, sans aucun doute, la conséquence de cette loi générale. On trouvera un exemple analogue ci-dessus, p. 57, et dans l'ethnique de plusieurs localités voisines des deux Merw. (Voyez aussi un mémoire de M. Jos. Müller, *Journal asiatique*, avril 1839, et M. Haug, *Ueber die Pehlewi-Sprache*, etc. p. 11.)

un hôpital qu'il enrichit par de nombreuses dotations. Il mourut à Niçabour en 406, et fut enterré à Khergousch. Abou Sa'd ignore si ce faubourg doit son nom à cette circonstance, ou si 'Abd el-Melik avait reçu du lieu de sa naissance le surnom de *Khergouschi*.

خرّماباذ *Khorrem-Âbâd.*

1° Bourg du pays de Balkh; patrie d'Abou'l-Leïs Nasr ben Seyar, le docteur; il voyagea et répandit son enseignement en Égypte. — 2° Bourg près de Rey, d'où est originaire Abou Hafs 'Omar ben Huçeïn, prédicateur de la mosquée des *Compagnons de la tradition*, à Rey, né vers 442[1].

خُرمارود *Khormaroud.*

Nom d'une colline escarpée et d'une rivière sur la route qui mène de Bestham à Djordjân; j'y ai passé.

خُرمُق *Khormouq.*

Nom d'une localité dans le Fars.

خُرّم *Khorrem.*

Ce mot signifie en persan *la joie*[2]. C'est un district qui dépend d'Ardebil. Nasr pense que la secte des *Khorremites*, ou du moins son chef, Babek el-Khorremi, tirent leur nom de cet endroit. D'autres l'expliquent par le mot خرمدينية (*sic*), qui s'applique aux hommes voluptueux et adonnés à leurs passions.

خرمه *Khormeh.*

Bourgade du Fars près d'Isthakhr[3]. (Nasr.)

خَرّن *Kharren* ou *Kharen*, sans *teschdid*.

Bourg près d'Hamadân; patrie d'Abou Ishaq Ibrahim ben Mahmoud *el-*

[1] *Khorrem-Âbâd* est aussi le nom du chef-lieu actuel du canton de Louri Koutchek, et c'est, d'après le *Zinet*, la place la mieux fortifiée de ces montagnes. (Voyez *Description of the prov. of Khuzistan*, by A. H. Layard, *Journal of the geogr. Society of London*, t. XVI.)

[2] Cette définition est inexacte; *Khorrem* est un adjectif qui signifie joyeux, et par dérivation, heureux, de bon augure.

[3] Selon Mustôfi, Khormeh est une petite ville fortifiée du Fars; son territoire produit du blé et d'excellents fruits. (*Nouzhet.*)

Kharreni; il était du nombre des auditeurs du Livre des quarante, que Selefi expliquait à Waçith, l'an 587.

خرو الجبل *Kharou-la-Montagne.*

Grosse bourgade entre Khaberân et Thous; patrie d'Abou Dja'far Mohammed ben Mohammed, surnommé *el-Hakemi, el-Kharawi, el-Djebeli* (الخروى الجبلى), scheikh pieux, docteur et prédicateur dans cette localité, né en 451, mort en 532.

خرورنج *Kharwarendj.*

Bourg du canton de Khoulm, province de Balkh, d'après es-Sem'ani. Parmi les docteurs qui en sont originaires, on cite : Abou Dja'far Mohammed ben el-Wareth, mort au mois de rebi' oul-akher 297.

خرون *Kharoun.*

1° Bourgade du Khoraçân où est mort Mohalleb. — 2° Bourgade près de Darabdjerd, célèbre par une bataille entre les musulmans et les Kharedjites ou hérétiques.

خريبة *Khoraïbeh.*

Ancienne ville d'origine persane, non loin de Basrah; c'est dans les environs que fut livrée la célèbre bataille *du chameau.*

خزار *Khozar.*

Localité près de *Wakhch* (وخش), province de Balkh. Youçef donne aussi ce nom à un lieu voisin de Neçef, dans la Transoxiane. Plusieurs savants sont surnommés *Khozari,* entre autres Abou Haroun Mouça ben Dja'far, qui recueillit la tradition dans l'Iraq et le Hedjaz.

خزر *Khazar* ou *Khozar*[1].

Pays situé derrière Bab el-Abwab (Derbend) et habité par un peuple de race turque; le chef-lieu est Itil. C'est aussi le nom d'un fleuve de ce pays (le

[1] Cet article n'est que la traduction du passage correspondant dans le *Méraçid.* Les développements contenus dans le *Mo'djem* sont empruntés au chapitre IX de Maç'oudi, et c'est ce qui m'a empêché de les reproduire ici. Je me borne à renvoyer le lecteur

Volga), qu'ils appellent *Bahri* (بحرى). La ville d'Itil est partagée, par ce fleuve, en deux quartiers : l'un à l'ouest, c'est le plus grand et la résidence de leur roi; l'autre, à l'est. Les Khazars sont musulmans ou chrétiens; il y a aussi parmi eux quelques idolâtres, mais en petit nombre; par leur idiome, comme par leurs traits, ils diffèrent des Turcs. Ils se divisent en deux grandes tribus : les *Kara-Khazars,* dont le teint est très-brun et tirant sur le noir. Les Khazars de l'autre tribu sont blancs et bien faits. Quant aux idolâtres, ils vendent leurs enfants et ne vivent que de vols. On exporte de cette contrée une quantité considérable de grains.

خست *Khast.*

Bourgade du Fars, voisine de la mer.

خسراباد *Khosr-Âbâd.*

Bourg situé à 2 farsakhs de Merw.

خسراهاباد *Khosrahâbâd.*

Bourg connu dans le pays de Rey; il a l'importance d'une ville.

خسروجرد *Khosrewdjird* (pour خسروگرد).

C'est-à-dire *la province de Khosrew.* Cette ville a été le chef-lieu du Beïhaq[1] dans la province de Niçabour; elle est entre cette ville et Qoumès. Le chef-lieu actuel est *Sebzewâr* (سبزوار). *El-'Imrani* dit que Khosrewdjird dépend du territoire d'Esferaïn. Plusieurs savants en sont originaires, et ils portent généralement le surnom de *Beïhaqi.* Tels sont : l'imam Abou Bekr Ahmed ben Huçeïn, qadhi de cette ville; — Abou Suleiman Daoud ben Huceïn; — Abou Youçef Ya'qoub ben Ahmed el-Azheri, né l'an 200, mort en 263 ou 266.

au tome Ier des Prairies d'or, publié par la Société asiatique. Voyez, en outre, le mémoire de Klaproth (*Journal asiatique*, t. III), les Recherches de M. Vivien de Saint-Martin sur les populations primitives, p. 145, et Fraehn, *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, t. VIII, p. 583.

[1] C'est sans doute par erreur que Soyouthi place Khosrewdjird dans le voisinage du Beihaq (*Lobb el-Lobab*, édit. Veth, p. 93). Le nom de cette ville est donné d'une façon incorrecte dans la traduction d'Edrisi par A. Jaubert, t. II, p. 182 et 184. Les historiens orientaux parlent de la citadelle de Khosrewdjird comme d'une place très-fortifiée dont l'origine remonterait à Keikhosrou. (Voyez dans le Journal asiatique, 1846, *Recherches sur trois princes de Nichabour*, par M. Defrémery.)

خسرو شاه Khosrew-Schah[1].

1° Bourg à 2 farsakhs de Merw; patrie d'Abou Sa'd Mohammed ben Ahmed. Ce scheikh fut l'élève d'Abou Modhaffer es-Sem'ani, et naquit au mois de moharrem 472. (Abou Sa'd, *Vie des scheikhs.*) — 2° Petite ville[2] à 6 farsakhs de Tebriz; elle est assez riche et possède un bazar.

خشاب Khosch-âb.

1° C'est-à-dire l'*eau douce.* Bourg près de Rey; patrie de Haddjadj ben Hamzah el-'Adjeli er-Razi. — 2° Canton du Kermân.

خشاوره Khoschawireh.

Faubourg de Niçabour. Ibrahim ben Isma'ïl, le lecteur, *el-Khoschawiri*, a été surnommé ainsi parce qu'il habitait à l'extrémité de ce quartier; on le nomme aussi le *petit Ibrahim* (ابراهيمك). Il mourut accablé d'infirmités et de vieillesse dans le mois de rebi' oul-akher, l'an 338. (Abou Sa'd.)

خشت Khischt.

Petite ville dans les montagnes du Fars, climat chaud; elle ne produit que des dattes; ses habitants n'ont de goût que pour la guerre et le pillage. Dans le voisinage est Komaredj ou Komardjân. (*Nouzhet.*)

خش Khosch.

On écrit aussi *Khousch* (خوش). Bourg du canton d'Esferaïn, province de Niçabour; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Açed en-Niçabouri, traditionniste accrédité. Nasr place Khosch dans l'Azerbaïdjân.

خشكرود Khoschk-roud.

C'est-à-dire *la rivière desséchée*, localité près de Ghaznah.

[1] Plusieurs districts de l'Iraq arabe ont reçu la même dénomination; tels sont: Khosrew-Schah-Firouz, dans la province d'Houlwân; Khosrew-Schah-Qobad et Khosrew-Schah-Hormouz, dans la partie orientale du Sewad de l'Iraq. (Voyez le *Méraçid* à ce mot.)

[2] La vallée de Khosrew-Schah est placée par les auteurs persans au même rang que le Scha'b-Bewân et le Soghd de Samarcande, à cause de sa beauté et de sa splendide végétation. (Voyez aussi Abou'l-Féda, p. 387, texte; et le mémoire du Col. Rawlinson, *Journal of the geographical Society*, t. X, p. 3.)

خُشك *Khoschk.*

1° Nom d'une des portes d'Herat nommée aussi *Deri-Khoschk* (در خُشك), porte sèche. Le premier musulman qui y entra à l'époque de la conquête fut un soldat nommé 'Atha ben Saïb, de la tribu des Benou-Leïs; il reçut, dès lors, le sobriquet d'*'Atha el-Khoschki*. La nature du lieu ne justifie pas cette dénomination, car plusieurs cours d'eau passent précisément à côté de cette porte. — 2° Ville de la province de Kaboul, près du Thokharistân; mais je ne l'affirme pas.

خشينان *Khaschinân* ou خُوشينان *Khouschinân.*

Quartier d'Ispahân où est né Abou Yahia Ghaleb ben Farqad.

خطّ *Khatth.*

Bourg situé dans une île du golfe Persique voisine de Biameh; on y fabrique les lances nommées *Khatthi*. (Extrait du *Kitab Tahqiq*.)

خُفتيان *Khouftiân.*

Place forte du Kurdistân sur les bords du Zab; quelques villages en dépendent. (*Nouzhet.*)

خُلّار *Khoullar.*

Localité du Fars, renommée pour son miel[1].

خلج *Kheldj.*

Lieu voisin de Ghaznah sur le territoire du Zaboulistân.

خَلخال *Khelkhal*[2].

Ville et district voisin de l'Azerbaïdjân. Elle est située au milieu des montagnes et enclavée entre deux collines élevées; presque tous ses bourgs et ses

[1] D'après le *Nouzhet*, c'est de ce bourg qu'on extrait toutes les pierres à meule du Fars; cependant l'eau lui manque, et il est obligé de s'approvisionner de farine dans le voisinage.

[2] Khelkhal, ville de moyenne grandeur, est le chef-lieu de ce district, qui renferme cent bourgades. L'ancien chef-lieu était Firouz-Âbâd, situé sur le mont *Kerireh* et résidence de la tribu des Kadjars. Cette ville, tombant en ruines, fut remplacée par Khelkhal, qui est maintenant presque aban-

champs sont sur la pente de hautes montagnes. Elle est à sept jours de Qazwin, et à deux jours d'Ardebil. Son territoire renferme plusieurs forteresses. J'ai traversé ce pays lorsque je fuyais devant les Tartares, qui avaient envahi le Khoraçân, l'an 617.

خُلم Khoulm.

Ville de la province de Balkh, dont elle n'est éloignée que de 10 farsakhs. Elle est habitée exclusivement par des Arabes descendants des Benou-Aced, des Benou-Temim et des Benou-Qaïs, qui s'y établirent au moment de la conquête. Cette ville est petite, mais elle est environnée de bourgs, de villages et de hameaux; son territoire est bien cultivé. Pendant l'été, le vent y souffle avec violence jour et nuit. En sont originaires : Abou'l-'Oudja Sa'd surnommé *Sa'ïdân;* — 'Othman ben Mohammed el-Khalili, docteur en renom: il fut prédicateur et scheikh oul-islam à Balkh, où il donna le diplôme de licence à Abou Sa'd, l'an 529.

خُمايجان Khomaïdjân[1].

Bourg voisin de Kazeroun, province du Fars; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Haçan, docteur.

خُمران Khomrân.

Territoire qui fait partie du Khoraçân; il en est souvent fait mention, dans l'Histoire de la conquête, avec Niçabour, Thous, Abiwerd et Neça. Ce petit pays a été pris par 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz dans son expédition contre Serakhs, l'an 31 de l'hégire. Certains auteurs disent, au contraire, qu'il a été soumis par capitulation.

donnée. Dans une vallée située à l'orient de la ville est une fontaine qui donne de la glace pendant l'été; on voit aussi, du côté de Neça, une source dont l'eau est assez chaude pour durcir les œufs. C'est d'un rocher escarpé, situé à 2 farsakhs de Khelkhal, que sort la rivière qui alimente le pays et fertilise le sol. Les pâturages de Khelkhal sont si beaux que le lait, dit-on, se coupe au couteau comme du fromage. (Extrait du *Zinet el-Medjalis.*) Sont originaires de cette ville : Scheikh Ahmed Fenayi, soufi et docteur, mort en 975; son frère Mevla Fadhl, cité pour sa dévotion; Mevla Melik Sa'ïd, qui a laissé quelques poésies estimées. (*Tezkereh* persans.)

[1] C'est la même localité que Mustôfi nomme *Komardjân* (كمارجان); elle est située, dit-il, dans un endroit chaud et malsain; on y recueille du blé et des dattes; ses habitants pillent les caravanes.

خُماق آباذ *Khoumaq-Âbâd* (ou خباق آباذ *Khoubaq-Âbâd*).

Bourg du pays de Merw, voisin d'Hafs-Âbâd. Le scheikh Ishaq ben Ibrahim en est originaire.

خَمقُرَى *Khamqoura.*

Ce mot est l'abréviation de خمس قُرى, les cinq villages (voyez بنج ديه), dans le Khoraçân. Le surnom de *Khamqouri* est donné à Abou'l-Mehaçin 'Abd Allah ben Sa'ïd, docteur distingué, mort en 545. (Extrait d'Abou Sa'd.)

خملیخ *Khamlikh.*

Ville du pays des Khazars.

خَنّاب *Khannab.*

Canton du Kermân, renfermant plusieurs bourgs et villages.

خُنداذ *Khoundad.*

Bourg entre Hamadân et Nehawend.

خندَرود *Khandaroud.*

Localité du Fars.

خَندَق *Khandaq* (le fossé).

1° Nom d'un vaste quartier de la ville de Djordjân. Abou Temim Kamil ben Ibrahim en est originaire. — 2° Un bourg voisin du Kaire porte aussi ce nom.

خُنليق *Khounliq.*

Ville de la province de Derbend; patrie de Hekim ben Ibrahim el-Lakzi ed-Derbendi, jurisconsulte schaféite, qui enseigna à Bokhara; il mourut en scha'ban 538.

خُنَيْفَغان *Khounaïfaghân.*

Canton de la province du Fars[1].

[1] «Ce bourg, dit Mustôfi, est sur le chemin de Firouz-Âbâd, dans un pays montueux et infesté de voleurs; il produit du coton et du blé.»

خُوار Khowar.

1° Grande ville[1] de la province de Rey, entre celle-ci et Simnân, sur le chemin que suivent les caravanes du Khoraçân. Elle est à 20 farsakhs de Rey. Je l'ai vue l'an 613, au mois de schawal; elle était presque ruinée. Abou Yahia Zakaria ben Maç'oud el-Aschqar, *el-Khowari,* en est originaire. — 2° Bourg du Beïhaq, province de Niçabour, où sont nés plusieurs savants, entre autres, Abou Mohammed 'Abd el-Djebbar ben Mohammed el-Beïhaqi, imam célèbre de la grande mosquée de Niçabour, mort le 19 de scha'ban 536. Son frère Abou 'Ali s'est fait aussi un nom comme docteur. — 3° Bourg du Fars, près duquel s'élève une forteresse. (*Nouzhet.*)

خُواش Khowasch.

Les habitants prononcent *Khasch* (خاش). 1° Ville du Sedjestân, à la gauche de celui qui se dirige sur Touster[2], à une journée de marche de Sedjestân. Elle est arrosée par des cours d'eau et des canaux, et couverte d'arbres, surtout de palmiers. — 2° Ville de la province de Kaboul, d'après Ibn el-Faqih.

خواشت Khowascht (ou Khawascht).

Bourg près de Balkh. Abou Bekr Ahmed ben Mohammed, docteur de Balkh, en est originaire.

خَواف Khawaf[3].

District important de la province de Niçabour (Khoraçân). Il s'étend, d'un côté, jusqu'à Bouschendj (province d'Herat), et de l'autre jusqu'à Bouzen. Il

[1] A l'époque où fut rédigé le *Nouzhet,* ce n'était plus qu'une petite ville sans importance, qui produisait du blé et du coton; elle a donné naissance à quelques poëtes : l'Imam 'Ala ed-din; — Fadhl allah, surnommé le roi du langage (*Melik el-Kelam*), contemporain de Takasch, roi du Kharezm, et Abou'l Mefakhir, qui vivait sous le règne de Maç'oud le Seldjouqide.

[2] Il faut lire, je crois, *Bost* au lieu de *Touster.*

[3] Les géographes persans font du district de Khaf une dépendance de la province de Niçabour; il comprend plusieurs localités importantes, comme Zareh, Zevzen, Sendjân ou Seravend, d'où est sortie la dynastie des Mozafferiens, etc. Il produit d'excellents fruits, de la soie et de la garance. Ses habitants, qui sont de la secte d'Abou Hanifah, se distinguent par leur piété, leur douceur et leur hospitalité. (*Nouzhet.*) Parmi les célébrités qui en sont originaires, on cite encore : Rokn ed-din Mahmoud, surnommé *Schahi-Sendjân*, soufi très-vénéré qui a laissé

renferme deux cents bourgs et plusieurs villes, telles que *Sendjân* (سَنجان), *Serawend* (سراوند) et *Kherdjird* (خرجرد). Il a vu naître plusieurs littérateurs : Abou'l-Moudhaffer Ahmed ben Mohammed, docteur schaféïte, élève de l'imam Abou'l-Me'ali Djoueïni : ce fut le plus fort logicien de son temps, et son habileté dans la controverse faisait l'admiration du célèbre Djoueïni. Dans les dernières années de sa vie il fut qadhi de la ville et de l'arrondissement de Thous. Il perdit cette place par suite de la jalousie qu'inspirait son mérite; il mourut et fut enterré à Thous l'an 500; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Qaçem, poëte et traditionniste, etc. (Extrait du *Kitab el-'Aïn.*)

خُوايَه *Khowaïeh.*

Localité à 8 farsakhs de Rey. (Extrait de Zamakhscheri.)

خُوبذان *Khoubdân.*

Lieu situé entre Erradjân et Noubendjân (province du Fars). On y voit un pont très-élevé, et d'un travail remarquable. (Nasr.)

خُوجان *Khoudjân.*

Chef-lieu du canton d'Oustouwa, province de Niçabour. Les habitants le nomment *Khouschân* (خوشان). Plusieurs savants y sont nés; le plus remarquable, parmi les modernes, est Abou'l-Fadhl Mohammed ben Ahmed, frère de l'émir Sa'ïd. Ce rejeton d'une famille qui s'est illustrée dans les sciences est né en 465; il fut qadhi dans son pays natal, et mourut dans le village de *Nadik* (نادِيك), aux environs d'Oustouwa, au mois de schawal 544, laissant après lui une mémoire à jamais digne de regrets.

خُوجّان *Khouddjân.*

(Prononciation vulgaire *Hoddjân.*) Bourg près de Merw. En sont originaires: quelques poésies; — Khadjeh Ghyas ed-din, dont le sobriquet est *Pir-Ahmed;* il fut pendant quarante ans le ministre absolu de Schah-Rokh Mirza, et mourut sous le règne de sulthan Baber. Son fils Medjd ed-din Mohammed exerça les mêmes fonctions sous le sulthan Huçein Mirza; — Mevla Medjd ed-din, auteur du Jardin de l'éternité (*Rouzet el-Khould*), composé sur le plan du Gulistân; — Mevla Mozaffer, soufi contemporain du roi Ghyas ed-din Kurt; il était poëte et avait composé un divan qu'il détruisit avant de mourir, en disant que la postérité n'en comprendrait pas le mérite. (Extrait du *Mubarek-Schahi* de Mou'in ed-din.)

Abou'l-Hareth Açed ben Mohammed, savant auteur et agent du pouvoir; — Mohammed ben 'Ali Abou'l-Fadhl esch-Scheikhi, frère d'el-Mouqri 'Atiq el-Ekber, traditionniste en renom, né au mois de scha'ban 469, mort en 538.

خُور *Khour*[1].

1° Bourg du pays de Balkh; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abd Allah, mort en 305. — 2° *Khour-Sefleq* (خور سفلق), bourg près d'Asterâbâd, d'après Abou Sa'd; patrie de Mohammed ben Mohammed *el-Khour-Sefleqi* el-Asterâbâdi.

Le mot *Khour*, cité dans certains *hadis*, doit s'entendre de tout le Fars.

خُورَزن *Khourzen*[2].

Montagne près des portes d'Hamadân. C'est là que se trouve le قطع الاسد ou *Ruines du lion*, que les habitants considèrent comme un talisman qui les protége contre toutes les calamités. (Voyez *Hamadân*.)

خَوَرنَق *Khawarnaq*.

(Ce mot est la forme arabe donnée au mot persan خُورنگاه, *le lieu où l'on boit.*) Bourg à un demi-farsakh de Balkh. En est originaire Abou'l-Fath Mohammed ben 'Abd Allah *el-Besthami el-Khawarnaqi*, frère d'Omar *el-Besthami*. C'est un traditionniste renommé; il est né à la fin de ramadhan 468, à Balkh, et mort à Khawarnaq, le 17 de ramadhan 551. Ce bourg est quelquefois nommé *Khabenk* (خبنك).

خُوزان *Khouzân*.

1° Bourg du territoire d'Herat. — 2° Bourg très-florissant du canton du *Bendj-dih* (Khoraçân). — 3° Bourg près d'Ispahân, selon el-Hazmi. Le poëte moderne Ahmed ben Mohammed el-Khouzâni en est originaire; il est l'auteur de ce distique connu (mètre *kamil*) :

[1] On donne le nom de *Khour* (خور), chez les Arabes du littoral, à tout canal ou bras de mer qui s'avance dans l'intérieur des terres. (*Khour* est l'altération de la forme primitive *hawr*, هور havre?) Ce terme précède le nom de plusieurs villes situées sur la mer du Fars, comme Khour es-Sif, au-dessous de Siraf, et port d'approvisionnement pour les navires de l'Inde, Khour Djennabeh, Khour Fokkân, etc. (Voyez plus bas, p. 218, en note.)

[2] Dans le *Méraçid* on lit : خورزة.

خذ فى الشّباب من الهوَى بنصيبِ   انّ المشيبَ اليه غير حبيبِ
ودَعْ آغتِرَارك بالخضاب وعاره   فالشّيب أُحسنُ من سواد خضيبِ

Prends, pendant que tu es jeune, ta part des plaisirs de ce monde; car ils ne se concilient pas avec la vieillesse. || Et, devenu vieux, ne dissimule pas ton âge à l'aide d'une honteuse teinture: des cheveux blancs parent mieux un vieillard que ce noir emprunté.

On lit dans le *Takhbir :* «Mohammed ben 'Ali Abou Schahmah, le soufi, *el-Khouzâni*, fut un scheikh de Merw, pieux et instruit; il naquit vers l'an 470 et mourut en 532 ou 533.»

خُوز *Khouz.*

1° C'est le pays nommé ordinairement *Khouzistân*. (Voyez ci-après.) *Khouz* est également le nom des habitants de ce pays, d'où l'on a formé le surnom de *Khouzi*, pour ceux qui en sont originaires, comme Suleïman ben *el-Khouzi;* — 'Omar ben Sa'ïd *el-Khouzi*, et plusieurs autres. —Nous avons déjà cité, au mot *El-Ahwaz* (voyez الاهواز), l'opinion d'Ibn el-Faqih sur le mot *Khouz* ou *Houz*. — D'autres étymologies ont été encore proposées; el-Asma'yi, par exemple, prétend que ce nom vient du mot persan خوه (pour خوك), qui signifie *porc*, et que les Arabes ont ensuite ajouté un ز, comme dans les mots *Razi, Merwazi*, etc. D'autres enfin prétendent que *Khouzi* est pour *Zeï-Khouh* (زىّ خوه), c'est-à-dire, qui a la forme du porc. Cette opinion vaut la précédente. Il faut reconnaître cependant que la laideur et le caractère des habitants du Khouzistân pourraient donner raison à cette étymologie. On raconte qu'un ancien roi de Perse écrivit à un de ses agents de lui envoyer la chose la plus mauvaise du monde sur la plus vile des bêtes avec le pire des hommes, et que celui-ci lui envoya une tête de poisson salé sur un âne conduit par un homme du Khouzistân. Abou Khaïreh attribue à 'Ali la sentence suivante : «Il n'y a pas sur la terre une race inférieure à celle du Khouzistân. Un homme beau y est introuvable.» — 2° Un quartier d'Ispahân porte le nom de *Khouzân*, parce que des familles du Khouzistân s'y sont établies. De ce quartier sont originaires : Abou'l-'Abbas Ahmed ben Haçan *el-Khouzi*, connu sous le sobriquet d'*Ibn Nedjoukeh* (ابن نجوكة), mort en 517 ou 518; — Ahmed ben Mohammed Abou Nasr el-Emin, qui habitait ce quartier, a été surnommé *el-Khouzi;* il est mort le 13 schawal 531.

خُوزستان *Khouzistân* [1].

Nous avons expliqué le sens des mots *Khouz* et *Asitân*. Un poëte a dit, en critiquant les habitants de ce pays (mètre *hedjez*) :

بخوزستانَ أقوامٌ عطاياهُم مواعيدْ
دنانيرهُم بيضٌ وأعراضهم سُودْ

Il y a dans le Khouzistân une race d'hommes dont les cadeaux consistent en promesses. || Leur monnaie est représentée par des œufs (jeu de mots sur بيض, qui signifie aussi *blanc*) et leur corps est noir.

Voici les renseignements que donne Abou Zeïd[2] : «Le Khouzistân ne renferme que peu de montagnes ou de plaines sablonneuses, et seulement du côté de Touster, de Djoundi-Sabour, et sur les limites d'Eïdedj et d'Ispahân. Le sol et le climat de cette contrée ont beaucoup d'analogie avec ceux de l'Iraq. L'eau y est douce et abondante; les rivières y sont si nombreuses, que je ne connais pas une seule localité où les habitants boivent l'eau des citernes. Quant à la nature du sol, elle varie selon la latitude. Toute la partie qui s'étend du Tigre vers le nord est fertile et productive; tout ce qui est rapproché de ce fleuve est dans les mêmes conditions de fécondité ou de stérilité que le sol de Basrah. Nulle part on ne trouve de la glace ou de la neige; mais le palmier abonde dans toute la contrée. L'air y est malsain, les maladies fréquentes, surtout pour les étrangers qui parcourent le pays. Outre les dattes, qui sont le plus riche produit du sol, le Khouzistân fournit aussi du froment, de l'orge et du riz, dont les habitants du pays font du pain; c'est leur principale nourriture, comme celle

[1] J'ai déjà fait remarquer que, par suite de la négligence des copistes, ce nom est fréquemment écrit *Khouristân*. (Voyez ci-dessus, p. 57, note 2, et le *Méracid,* éd. Juynboll, p. 374 du texte arabe.)

[2] J'engage le lecteur à comparer cette description, empruntée à un auteur inédit en Europe, avec les renseignements très-curieux fournis par Isthakhri (*Lib. climat.* p. 52 et suiv.). Les meilleures relations modernes sur le Khouzistân sont dues à H. Layard. *Journ. of the geogr. Soc. of London*, t. XVI; à Sir J. M. Kinneir. *Geogr. mem. of the Persian Empire;* au baron de Bode, *Travels into Luristân*, t. II. On peut consulter aussi le Voyage d'Otter (t. II, ch. v), qui a résumé, dans ses notes, le texte du *Djihan-Numa;* — les recherches d'Ainsworth sur l'Assyrie, etc. p. 198 et *passim;* — le Mémoire du lieutenant Selby, sur le *Caroun*, t. XIV du même recueil, et enfin, sur l'histoire et l'archéologie de la portion du Khouzistân nommée par les anciens *Characène*, les Recherches de Saint-Martin sur la Mésène, etc. Paris, 1838.

des habitants de Kousker, aux environs de Waçith. On trouve partout la canne à sucre, mais surtout à Mousriqân (مُسرقان)[1]. Toute la récolte des cannes est portée à 'Asker-Mokrem, à Touster et à Sous; car ces trois villes n'en recueillent que pour leur consommation journalière, mais pas assez pour la fabrication du sucre. On y trouve également le noyer et autres arbres particuliers aux pays froids. La langue vulgaire du pays est l'arabe et le persan; mais il y a aussi un idiome local, *la langue khouzienne,* qui n'a aucun rapport avec l'hébreu, le syriaque, l'arabe ou le persan. Les habitants sont d'un mauvais caractère, d'une avarice excessive, d'une humeur querelleuse et jalouse pour les sujets les plus futiles. Ils ont, en général, le teint cuivré, le corps maigre, la barbe rare, les cheveux touffus; l'embonpoint est chose inouïe chez eux; ils offrent, en un mot, le type des habitants des pays chauds. En religion, ils sont, pour la plupart, mo'tazelites; mais toutes les autres sectes y ont des partisans. — Une langue de terre s'avance dans la mer, et forme une sorte de baie, qu'on nomme *Khour*[2], où les navires viennent s'abriter. Tous les fleuves de ce pays, après s'être réunis à Hisn-Mehdi (voyez ce mot), viennent se jeter dans la mer de ce côté. Près de son embouchure, le fleuve ressent l'action du flux et du reflux, et il s'élargit tellement qu'on perd de vue ses deux rives. — On dit que le roi Sabour Zou'l-Aktaf, après avoir conquis l'el-Djezireh, Amed et d'autres pays appartenant aux Grecs, transporta ses prisonniers dans le Khouzistân; ils s'y établirent et s'y multiplièrent. C'est depuis cette époque reculée qu'on fabrique le brocart, et d'autres étoffes de prix, dans la ville de Touster; à Sous, des vêtements de bourre de soie ou de filoselle; des voiles et des tapis à Bacinna, à Menouth et dans d'autres villes. »

خُوَسْت *Khawst.*

On écrit aussi *Khast* (خَسْت). Bourgade du district d'*Enderabeh*, dans le Thokharistân, province de Balkh. Elle est le chef-lieu d'un petit pays fertile

[1] Ce passage semble justifier l'opinion de Mustôfi, qui cite une ville de ce nom sur la rivière ou le canal de Mousriqân (Ms. persan 127, folio 400 r°). Cependant ni Yaqout, au mot *Mesrouqân*, ni, en général, les géographes arabes ne font mention de cette localité.

[2] D'après el-Birouni, cité par M. Reinaud, *Fragments relatifs à l'Inde*, p. 119, ce mot désigne à la fois un fleuve et son embouchure. On le trouve souvent sous la forme خور *hawr,* qui offre une grande analogie avec notre mot *havre*, considéré pourtant comme tiré de l'allemand *hafen*.

et boisé. En est originaire Abou 'Ali Haçan ben Abi 'Ali *el-Khawsti*. Ce traditionniste résida à Samarcande, et mourut en 518.

خُوش *Khousch.*

Bourg du canton d'Esferaïn; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Açed en-Niçabouri, *el-Khouschi.*

خوشان *Khouschân.*

Bourg du Kurdistân, fertile et bien arrosé; il produit du blé et des fruits. (*Nouzhet.*)

خُوط *Khouth* ou *Qouth* (قوط).

Bourg près de Balkh.

خُومين *Khoumin.*

Bourg près de Rey; patrie d'Abou Thaïeb 'Abd el Baqi ben Ahmed er-Razi, docteur accrédité.

خُونا *Khouna.*

Son nom officiel est *Khounedj* (خُونَج)[1]. Ville de l'Azerbaïdjân, entre Meraghah et Zendjân, sur le chemin de Rey, à l'extrémité de la province d'Azerbaïdjân. Les habitants n'aiment pas à lui donner le nom de *Khouna*, à cause de sa ressemblance avec un mot trivial (peut-être كون, *podex*), et ils la nomment maintenant كاغذ كُنان, ou *la fabrique de papier*.

J'ai vu cette ville : elle est petite et à moitié ruinée; mais elle a un beau bazar. Elle est à deux jours de Zendjân.

[1] «Cette ville, dit Mustôfi, fut ainsi nommée par l'émir Menschour Zendjâni, aïeul maternel de Schervin; mais elle reçut ensuite le nom de *Kiaghaz-Kounân*, à cause de l'excellente qualité du papier qu'on y fabriquait. Cette ville, assez importante autrefois, est réduite aux proportions d'un bourg : ses habitants sont schaféïtes. Le climat est froid; le sol, arrosé par des sources qui sortent des montagnes voisines et vont grossir le Sefid-roud, produit du blé. Il est habité par des Moghols qui le cultivent; c'est ce qui lui a valu le nom de *Mogholyeh.* On y récolte aussi du coton et des fruits. Ce canton comprend encore soixante et dix villages, dont les principaux sont : Herouqân et Diz-Âbâd; il paye au fisc 25,000 dinars.» (Ms. 139, fol. 590.)

خونج *Khounedj.*

(Voyez le mot précédent.)

خُونَجان *Khounedjân.*

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou Mohammed ben Abi Nasr, jeune docteur dont le mérite est déjà reconnu.

خُوى *Khouï* ou *Khoï* [1].

Ville de l'Azerbaïdjân, fortifiée et florissante; territoire fertile, surtout en arbres fruitiers. On y fabrique des étoffes connues sous le nom de *Khoïdji* (الثّياب الخويجيّة). Sont originaires de cette ville : Abou Mea'z 'Abdân, le médecin; — Youçef ben Thaher Abou Ya'qoub, littérateur connu; il passa une partie de sa vie à Thous, où il fut intendant du qadhi, et se fit estimer dans ces fonctions. Ses vers et sa prose ne manquent pas de mérite; on lui doit, entre autres compositions, un *Guide contre les erreurs d'intonation et de lecture dans la récitation du Koran.* Abou Sa'd pense qu'il périt lors de l'invasion de Thous par les Ghozzes, l'an 549, ou un peu avant cet événement; — Abou Bekr Mohammed ben Yahia ben Moslem, etc.

خياذان *Khiadân.*

Ibn Mendeh mentionne, dans sa chronique, Abou Bekr Mohammed ben 'Ali el-Khiadâni, et ajoute que ce bourg dépend d'el-Medineh; je crois qu'il faut entendre par là la cité ou *Schehristân* d'Ispahân.

خِيَارَج *Khiazedj.*

Bourg près de Qazwin, d'où est originaire Iskender ben Hadji Abou'l-Me-

[1] Khoï est une ville de moyenne grandeur. La circonférence de son mur est de 6,500 pas; le climat est assez chaud; le territoire est arrosé par un cours d'eau qui sort des montagnes de Selmas et se jette dans l'Araxe; la ville est entourée de jardins qui produisent, entre autres fruits, des figues et une qualité de poires nommées *peighemberi*, qui, par leur grosseur et leur saveur, l'emportent sur toutes les autres espèces. Les habitants ont le teint blanc et offrent beaucoup d'analogie avec les peuples du Khataï; c'est ce qui a fait nommer Khoï *le Turkestân de la Perse.* Quatre-vingts villages en dépendent, dont les principaux sont : Khors et Del-Âbâd (?). Le fisc prélève sur ce canton 53,200 dinars. (*Nouzhet.*)

haçin, qui enseignait la tradition à Ispahân, un peu avant l'époque d'Abou Zakaria ibn Mendeh.

خياو *Khiav.*

Bourg situé au sud-ouest du mont Silân (Azerbaïdjân). L'air y est brûlant, parce que le voisinage de cette montagne empêche le vent du nord d'y pénétrer. Les sources du Silân arrosent ses jardins et ses champs, qui donnent de belles moissons. Presque tous les habitants sont cordonniers ou tailleurs; revenu 2,000 dinars. (*Nouzhet.*)

خيت *Khit* ou *Khith* (خيط).

Bourg aux environs de Balkh.

خَيْسار *Khaïçar.*

D'après ce que m'a dit un homme de cette contrée, c'est une ville de la frontière, entre Ghaznah et Herat.

خَيْل *Khaïl.*

Petite ville et canton entre Rey et Qazwin, à 10 farsakhs de cette dernière. Elle a une chaire et des bazars; son territoire renferme plusieurs bourgs.

خين *Khin.*

Ville de la province de Thous; patrie du poëte Abou'l-Fadhl Modhaffer ben Mansour *el-Khini;* il résida d'abord à Samarcande, puis dans le Thabarestân, où il mourut. Il est mentionné dans l'Histoire de Samarcande d'Edrisi.

د

دارا *Dara.*

Bourg fortifié dans les montagnes du Thabarestân.

داراجرد *Darabdjerd.*

1° District du Fars, duquel sont originaires Abou'l-Haçan ben Mohammed, le prédicateur, et d'autres savants. — 2° Bourg du district d'Isthakhr; il ren-

ferme une mine de vif-argent. — 3° Localité près de Niçabour[1], d'où est originaire Abou'l-Haçan 'Ali ben Haçan. (Voyez دَرَاجِرد.)

دار زرّين *Dar-Zerrin* (maison dorée).

Bourgade du Sedjestân ou, selon er-Rohni, du Kermân.

داركان *Darekân.*

Bourg à un farsakh de Merw. Plusieurs savants en sont originaires, notamment Abou'l-Haçan 'Ali ben Ibrahim es-Selmi el-Merwazi, élève d''Abd el-Melik ben Mubarek; il enseigna la tradition à Baghdad, et mourut en 213.

دارك *Darek.*

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou'l-Qaçem 'Abd el-'Aziz ben 'Abd Allah, un des plus célèbres jurisconsultes schaféïtes; il enseigna le droit à Baghdad, où il est mort l'an 375. Son père fut un des bons traditionnistes de son temps, à Ispahân.

دار المَرز *Dar el-Merz.*

Cette dénomination comprend la province de Djordjân, le Mazenderân, le Guilân, le Deïlem, Roustemdar et les environs. (Extrait du *Tahqiq.*)

دار مُرزين *Dar-Murzin*[2].

Canton de l'Azerbaidjân qui renferme cent villages, dont les principaux sont Thoul et Djamghour; sa taxe est de 29,000 dinars. (*Nouzhet.*)

دار واشكيذان *Dar-Waschkidân.*

Bourg du pays d'Herat. On le nomme simplement aussi *Dar*, comme dans cet hémistiche :

يا قرية الدّار هل لى فيك من دار

Ô bourg de *Dar*, as-tu pour moi une maison?

Le nom ethnique est *Dari.*

[1] Sem'ani, dans son Traité des origines, dit que c'est un faubourg situé dans la plaine, au-dessus de Niçabour, et qu'il doit son nom à une colonie d'habitants du Fars qui s'y établirent. (Ms. de Leyde, glose margin.)

[2] Dans le *Zinet el-Medjalis*, on lit : *Dar-Elbourz* (دار البُرز).

داشلوا *Daschilwa.*

Bourg à 12 farsakhs de Rey. C'est là que fut tué, je crois, Tadj ed-Dôoleh Takasch, fils d'Alp Arslân, au mois de safer 488.

دامغان *Dameghân.*

Grande ville, sur le chemin de Rey à Niçabour; elle est le chef-lieu du district de Qoumès. « Dameghân, dit Mo'çer ben Moehlehl, est une ville grande et abondante en fruits. Le vent y souffle nuit et jour. On y voit une curieuse construction due à un roi de Perse[1], et destinée à la répartition des eaux. Les sources qui jaillissent d'une caverne située dans la montagne sont recueillies dans un réservoir, et se partagent ensuite entre cent vingt canaux, qui les portent à un nombre égal de villages, de sorte que chacun de ces villages reçoit la quantité d'eau qui lui est nécessaire, et ne peut s'approprier celle du voisin. Ce monument est un des plus beaux que j'aie vus dans le monde. Aux environs est un village nommé *le village des Portefaix* (قرية الحمّالين), où se trouve une source d'où jaillit le sang, et l'on ne peut s'y méprendre, car cette eau a toutes les propriétés du sang[2]. Quand on y plonge le mercure, il devient aussitôt sec et dur comme la pierre. Ce village est nommé aussi *Ghondjân* (غنجان). Dameghân produit une excellente qualité de pommes de couleur rouge nommées *qoumesi,* et qu'on exporte dans l'Iraq. Aux environs sont des mines, des salines, du soufre, du cristal de roche et de l'or non mélangé. Cette ville est à deux jours de marche de Bestham. » — J'ai passé moi-même à Dameghân, en 613, me rendant dans le Khoraçân, et je n'ai rien vu de ce que signale cet auteur; mais il est vrai que je n'y ai pas séjourné. A une journée de la ville est la forteresse de Kird-Kouh (*Girdé-Kouh*), qui appartient aux Ismaeliens[3]. De l'intérieur de Dameghân on la voit très-distinctement au milieu des montagnes. — Parmi les savants originaires de cette ville, on cite[4] : Ibrahim ben

[1] Mustôfi nomme Houscheng, de la dynastie pichdadienne, comme le fondateur de cette ville, dont l'enceinte a 8,000 pas de circuit. (Ms. 139, fol. 685.)

[2] Il semble que les environs de Dameghân aient, plus que toute autre ville, le privilége du merveilleux; car les auteurs persans décrivent, avec une conviction parfaite, les phénomènes mystérieux qui se remarquent dans ces parages. Le fond de ces récits est, comme toujours, emprunté à l'auteur du *'Adjaïb el-Makhlouqat.*

[3] Voyez, sur cette forteresse, les savantes recherches d'Ét. Quatremère, *Hist. des Mongols*, p. 278, en note.

[4] Ahmed Razi mentionne un derviche

Ishaq; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Ali, docteur du rite hanefite, né à Dameghân, l'an 400; il étudia à Baghdad et y fut nommé grand juge; ses enfants exercèrent les mêmes fonctions.

داور *Dawer.*

Vulgairement زمين داور, c'est-à-dire, *pays de Dawer*[1]. Vaste territoire renfermant plusieurs villes et bourgades, voisin du pays de *Rokhedj* (رُخّج), de *Bost* (بُست), et du Ghour. — «Dawer, dit el-Isthakhri, est un riche pays sur la frontière du Ghour, du côté du Sedjestân; ses deux villes principales sont : *Tell* (تلّ) et *Der'oun* (ذرعون), situées toutes deux sur le fleuve *Hendmend* (هندمند)[2].» — 'Abd er-Rahman ben Somrah ben Habib, après avoir conquis le Sedjestân, sous le règne d''Othman, entra dans le Dawer, par le chemin de Rokhedj. Il assiégea les habitants sur la montagne de Zour (زور), et, bien que les musulmans ne fussent que huit mille, ils forcèrent ceux-ci à se soumettre. 'Abd er-Rahman entra alors dans (la ville de) Zour. Ce nom était donné aussi à une idole d'or dont les yeux étaient deux rubis. Le général musulman les arracha, et les jetant au Merzubân, il lui dit : «Garde cet or et ces bijoux; j'ai voulu te prouver seulement que cette statue ne peut ni te protéger, ni te nuire.» — Sont originaires de ce pays : 'Abd Allah ben Mohammed ed-Daweri; — 'Abou'l-Me'ali Haçan ben 'Ali ed-Daweri, auteur du *Chemin des Dévots* (منهاج العابدين). Cet auteur, versé dans les sciences religieuses, était en même temps bon poète. Son divan a été dérobé par je ne sais quel compilateur impie, et attribué à Abou Ahmed el-Ghazzali. Sous ce titre il s'est rapidement propagé; mais la meilleure preuve que ce titre est faux, c'est que, dans les œuvres complètes de Ghazzali, on ne trouve pas un seul vers; on lit, en outre, sur le manuscrit original, la date de 449. (Extrait de Selfi.)

دباوند *Debawend* (Demavend).

On prononce aussi *Donbawend*, *Denbawend* et *Demawend*. C'est un canton de la province de Rey, entre cette ville et le Thabarestân; il renferme plusieurs

qui a marqué parmi les soufis, Abou Dja'far Dameghâni, et un poete persan, contemporain de sulthan Mahmoud le Ghaznévide; son surnom poétique est *Menoutchehri*.

[1] Le nom de *Zemini Daver* désigne encore aujourd'hui un petit pays situé sur la rive droite de l'Helmend. (Voyez Elphinstone, *Account of the Kingdom of Caubul*, t. Ier, p. 162, et *Travels in Punjab*, p. 295.)

[2] *Lib. climat.* p. 102.

villages, des cours d'eau et des jardins riches en arbres fruitiers[1]. Il est situé dans les montagnes, et au milieu est une montagne très-élevée, arrondie comme une coupole; je n'ai vu nulle part ailleurs un mont aussi élevé que celui-là. Il domine toutes les montagnes voisines, comme celles-ci dominent la plaine. On l'aperçoit plusieurs jours avant d'y arriver. Le sommet est couvert de neige, été comme hiver, et ressemble à un œuf. Les Persans ont brodé, au sujet du Demawend, une foule de légendes et de contes merveilleux, que j'aurais rapportés, si je n'avais craint d'être blâmé par les gens sensés. On raconte, par exemple, que le roi Feridoun, après s'être emparé de Biourasf, le tyran, l'attacha avec des chaînes d'une grosseur prodigieuse, et l'emprisonna dans les entrailles de cette montagne, où il est encore maintenant. Personne, ajoutent-ils, ne peut en atteindre le sommet; il s'en exhale une fumée qui s'élève jusqu'aux nues : c'est l'haleine de Biourasf; autour de lui sont des gardiens qui frappent sans cesse l'enclume avec de lourds marteaux. Et cent contes pareils, que j'ai honte de répéter entièrement. Je donnerai pourtant, à l'article *Demawend* (voyez ce mot), quelques autres détails sur ce sujet. — Un *tabi'* célèbre, Anas ben Malek, est né dans cette localité[2]; il recueillit la tradition de la bouche des plus célèbres compagnons du Prophète, mais ne la transmit à personne.

دُبزن *Doubzen.*

L'orthographe la plus correcte est *Doubzend* (دُبزند). Bourg du pays de Merw, près de Koumsân (كُمسان), à 5 farsakhs de cette ville; patrie d'Abou 'Othman ben Mohammed *ed-Doubzeni*, littérateur et traditionniste, mort en 248.

دَبير *Debir.*

Village à un farsakh de Niçabour. Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abd Allah Khourschid *ed-Debiri*, mort en 307, en est originaire.

[1] Mustôfi cite, parmi les fruits de cette localité, une pomme très-douce, nommée *'abbassi*, dont on fait une espèce de cidre (*douschab*). (Ms. 139, fol. 68 б.)

[2] En sont également originaires : l'émir Ghyas ed-din Mohammed, savant jurisconsulte et vizir d'Huçein Mirza. Il fut mis à mort sous le règne et par l'ordre de Schah Isma'il; — Mevla Saïd et Seif el-Moulouk Demavendi, poëtes persans. (*Heft Iqlim.*)

دُجَيْل *Dodjeïl* (le Petit Tigre).

Surnom donné au principal fleuve du district d'el-Ahwaz[1]; le lit de ce fleuve a été creusé par Ardeschir, fils de Babek, roi de Perse. D'après Hamzah, son ancien nom persan était *Dijleh Koudek* (دجله كودك), ou *le Petit Dedjileh*, dont les Arabes ont fait *Dodjeïl*. Il prend sa source dans la province d'Ispahân, et se jette dans la mer du Fars, près d'*'Abbadân*. C'est au bord de ce fleuve que furent livrées plusieurs batailles contre les Kharedjites, et c'est dans ses eaux que périt Schebib, le Kharedjite.

درابجرد *Derabdjerd*.

1° Beau district du Fars, qui doit son origine à Derab (Darius) ben Farès, comme le prouve son nom primitif, qui signifie, fait par Derab دراب كرد[2]: les Arabes ont remplacé, en adoptant ce nom, le *kaf* par un *djim*. — «La principale ville de ce district, dit el-Isthakhri, est *Feça*, (فسا); elle est plus grande et plus peuplée que Derabdjerd; cependant le district entier a pris le nom de cette dernière, parce qu'elle fut fondée par Derab, et que les anciens Kosroès en avaient fait une de leurs résidences royales[3].» — Selon Zudjadji, le nom

[1] Les géographes orientaux lui donnent encore le nom de fleuve de Schouster et de Karoun. Saint-Martin (*Recherches sur la Mésène*, etc. p. 75 et *passim*) l'a confondu, à tort, avec le canal d'Haffar, qui met ce fleuve en communication avec l'Euphrate, au nord de Mohammerah. (Voyez aussi le tome XIV du *Journ. de la Soc. de géogr. de Londres*, p. 212, et les Mémoires d'histoire orientale de M. Defrémery, p. 141, en note.)

[2] Yaqout commet ici une erreur évidente, car *Darab-Gerd* signifie le district de Darius. J'ignore également pourquoi il supprime l'*élif* dans le nom de *Darab*, puisque Isthakhri, dont il invoque l'autorité, Ibn-Haukal, le *Kitab 'Azizi* et les géographes persans sont d'accord pour écrire داراب. Il omet, en outre, les quelques lignes que le Livre des climats a consacrées à cette ancienne ville des Kosroès : «Darabdjerd, dit Isthakhri, est fortifiée et entourée d'un fossé comme Djour. Elle est arrosée par une rivière alimentée par des sources et dont le passage est très-dangereux, à cause des herbes qu'elle recèle. Cette ville a quatre portes; au centre est un rocher lisse, qui n'a aucune ramification avec les montagnes voisines; les maisons sont construites en terre. La population actuelle renferme peu de Persans.» (*Lib. climat.* p. 62.)

[3] Ce passage n'offre aucune analogie avec le texte de Gotha. Voici ce qu'on lit dans l'édition de M. Moeller (p. 64) : «La plus grande ville du district de Darabdjerd est Fessa; les rues de cette ville sont très-larges, et elle est presque aussi vaste que Schiraz; mais son climat est plus sain, et ses maisons sont plus spacieuses; elles sont en terre, et le bois de cyprès est aussi employé dans les constructions. Elle a une forteresse entourée d'un fossé et un faubourg où sont les marchés. On y trouve toutes sortes de fruits. Tout le canton est d'ailleurs très-fertile.»

d'origine, formé d'une façon irrégulière, est *Derawerdi* (voy. دراورد). — Le poëte Abou'l-Beha el-Ayadi, de la tribu des Azdites, et compagnon de Mohalleb, a dit, en célébrant la défaite des hérétiques (mètre *wafir*) :

نقاتِلُ عن قصور دراجرد   و نحمى لِلمُغَيْرة و الرِّقادِ

Nous combattons pour défendre les châteaux de Derabedjerd et pour protéger Moghaïrah et Riqad.

Moghaïrah était le fils de Mohalleb, et Riqad ben 'Obeïd (Allah) l'intendant criminel de ce général; le second était d'origine persane. — Ce canton renferme plusieurs mines, et il est très-favorisé de la nature[1]; le climat est salubre; le chef-lieu porte le même nom; ses villes principales sont : *Thabestân, Girdbar, Kerm, Yezdikhast,* et *Eïg*. El-Isthakhri compte 50 farsakhs de Schiraz à Derabdjerd. Cet auteur et Beschari disent que c'est dans cette ville que se trouve le *dôme au pétrole* (قبّة المومیا). Cet édifice est fermé par une porte en fer, et un gardien en défend l'entrée. Lorsque arrive le mois nommé, en persan, *tir-mah* (juin), le gouverneur, le qadhi, le chef du berid et les gens de loi montent vers cet endroit; la porte de fer est ouverte en leur présence, et un homme de confiance pénètre dans l'intérieur. La matière qu'il recueille est déposée dans une boîte que l'on scelle avec soin, et qu'on envoie à Schiraz, escortée de plusieurs notables; puis on lave cet endroit, et on en referme la porte avec les précautions les plus minutieuses; mais tout ce qui est livré à la consommation publique est mélangé avec de l'eau. Le pétrole pur est gardé avec soin dans le trésor royal[2]. Ibn el-Faqih prétend que la caverne contenant cette précieuse substance est à Erradjân, et nous avons donné, en parlant de cette ville, de plus amples détails sur ce sujet (voyez ارّجان). Isthakhri ajoute qu'aux environs de Derabdjerd sont des mines de sel gemme, noir, blanc, vert, rouge et jaune; on en fait des plateaux et des soucoupes, qu'on exporte au loin; ces mines sont dans les entrailles de la terre, et il est certain qu'elles ne sont pas le résultat de la congélation, mais de véritables roches de sel. Plusieurs savants sont originaires de ce pays. — 2° Un bourg ou un faubourg de Niçabour porte le même nom, mais écrit ordinairement avec un *élif* (voyez داراجرد).

[1] Le climat de ce canton est chaud; on y récolte en abondance une espèce de dattes nommées royales, *schahâni*. (*Zinet el-Medjalis*.)

[2] Ahmed Razi dit que, d'après une tradition répandue dans le pays, l'existence de cette source de pétrole aurait été découverte par un des officiers de Feridoun qui, ayant un jour blessé un oiseau à la patte, remarqua que cet oiseau, après avoir bu de cette substance, était parfaitement guéri de sa blessure. (*Heft Iqlim*.)

دَر اسفيد *Der-Esfid*, c'est-à-dire *la porte Blanche.*

Nom que portait, d'après Hamzah, la ville de *Beïdha*, sous l'ancienne monarchie persane. (Voyez بيضا.)

دَراوَرد *Derawerd.*

1° Abou Sa'd affirme que le surnom de *Derawerdi*, donné à 'Abd el-'Aziz ben 'Obeïd Allah, qui habitait Médine, provient de ce que ce docteur était originaire de Derabdjerd dont le mot *Derawerd* n'est que l'altération. D'autres auteurs pensent qu'il s'agit de la ville d'*Enderabeh*. Ce docteur est mort en 186. Abou Bekr Ahmed d'Ispahân, dans son Livre des scheikhs, place Derawer dans le Khoraçân. — 2° Ancien bourg de l'Azerbaïdjân, qui forme aujourd'hui un canton; c'est le quartier général d'hiver de l'armée mogole. (*Nouzhet.*)

دَرب *Derb.*

Localité près de Nehawend; Abou'l-Fath Mançour ben Modhaffer, le lecteur, en est originaire.

دربند *Derbend.*

1° Voyez باب الابواب *Bab el-Abwab.* — 2° *Derbend tadjé-Khatoun*, ancienne ville du Kurdistân, aujourd'hui ruinée. — 3° *Derbend Zengui*, petite ville du même pays, bien arrosée et entourée de beaux pâturages; c'est un repaire de voleurs. (*Nouzhet.*)

دُربيقان *Dourbiqân.*

Village à 5 farsakhs de Merw; Kharib Dourbiqâni, docteur mort avant l'an 300, en est originaire.

دَر خُشك *Deré-Khoschk* (la porte sèche).

Nom d'une des portes d'Herat. Ce nom est en contradiction avec la nature de ce lieu, car un cours d'eau passe devant cette porte, ainsi que je m'en suis assuré moi-même. (Voyez aussi le mot خشك.)

دَر دَشت *Deré-Descht* (la porte de la plaine).

Nom d'un faubourg d'Ispahân. Abou Moslem 'Abd er-Rahman *ed-Deschti*, mort en 346, en est originaire.

در زیجان Der-Zidjân.

Une des sept villes des Kosroès réunies sous le nom collectif de *Medain*. Le nom primitif de celle-ci était *Der-Zindân*[1].

در سینان Der-Sinân.

Bourg à 4 farsakhs de Merw, sur les hauteurs; patrie d'Abdan ben Ahmed.

دَرغور Derghour.

Ville du Sedjestân.

درگجین Der-Gudjin.

Bourg près d'Hamadân; je crois que c'est le même que celui nommé *Der-Guzin.* (Voyez ci-après.) Le surnom de *Der-Gudjini* est porté par Schirweih ben Schehrdar Qaçem ben Ahmed.

درگزین Der-Guzin.

D'après Enouschirwân ben Khaled, le vizir, c'est une petite ville du canton d'*el-A'lem* de laquelle est originaire Abou'l-Qaçem Naçer ben 'Ali *ed-Der-Guzini,* ministre de sulthan Mahmoud ben Mohammed le Seldjouqide et de son frère Toghrul. Il fut mis à mort par ce dernier en 521[2]. Ce vizir était né dans un village de ce canton nommé *Anas-Abâd* (انساباذ), mais il prit le surnom de *Der-Guzini,* parce que c'est la ville principale de ce canton. «Les habitants de ce petit pays, ajoute Enouschirwân, sont partisans de la doctrine de Mazdak et adonnés à l'hérésie.» — J'ai moi-même pris des informations auprès d'un habitant de Der-Guzin, et il m'a appris que cette petite ville, située entre Ha-

[1] Le *Méraçid* porte *Derzbendân* et ajoute que le bourg moderne, élevé sur l'emplacement de l'ancienne ville, est situé sur la rive occidentale du Tigre au-dessous de Baghdad.

[2] Cette date est inexacte, et il faut lire sans doute 526, car on sait que sulthan Thogrul ne monta sur le trône qu'en 525. (Cf. *Tarikhé Guzideh,* IVe chapitre, et *Journal asiatique,* 1848.) «Der-Guzin, dit l'auteur du *Nouzhet,* était autrefois un bourg dépendant d'A'lem, mais il forme aujourd'hui un canton distinct; quelques autres localités portent le même nom. Son territoire est élevé et couvert de jardins; il produit du blé, du coton, et d'excellent raisin. Ses habitants sont sunnites du rite de Schafey, et attachés à la secte du scheikh el-Islam Scheref ed-din Derguzini. Ce canton paye au fisc 22,000 dinars.»

madân et Zendjân, était le chef-lieu du canton d'*Alemr* (الامر); c'est ainsi qu'il prononçait au lieu d'*el-A'lem*. (Voyez ce mot.)

دَرَك *Derek.*

1° Forteresse du pays de Thous ou du Kouhistân. — 2° Ville du Mokrân, à 3 stations de *Qaïrioun* (قيريون), et à la même distance de *Raçek* (راسك).

درواَزق *Derwazeq* (pour دروازه, porte de ville).

Bourg ancien, à un farsakh de Merw, près de *Debouqân*. C'est là que campèrent les musulmans avant de s'emparer de Merw; patrie d'Abou'l-Mothib 'Yça ben 'Obeïd Allah *el-Kendi ed-Derwazeqi*.

دَرود *Derwad.*

El-'Amrani conjecture d'après un vers d'Abou Temam qu'une localité située sur la frontière de l'Azerbaïdjân porte ce nom.

دَره *Dereh.*

Ville de la frontière du pays d'Herat, entre cette province et le Sedjestân; on compte trois jours de marche d'Herat à Esfizar, deux jours d'Esfizar à *Dereh,* sept de Dereh à Sedjestân.

دَريجه *Deridjeh.*

Bourg important à 2 milles, ou un peu moins, de Merw. Le nom ethnique se forme par l'addition d'un *qâf, Deridjaqi.* 'Abd el-'Aziz ben Habib el-Açedi a été surnommé *Deridjaqi* parce qu'il habitait ce lieu. C'est un *tabi'* qui recueillit la tradition de la bouche d'Ibn 'Abbas, d'Ibn 'Amr, d'Abou Sa'd, etc.

دزاه *Dezah.*

Deux bourgs importants et aussi vastes qu'une ville, sur le territoire de Rey, portent ce nom; l'un est *Dezah-Qasrân* (دزاه قصران); l'autre, *Dezah-Weramin* (دزاه ورامين).

دَزبار *Dezbar.*

Il est probable que c'est un village près de Niçabour, sur la route d'Herat.

دزبين Dezbin.

Forteresse de la ville de *Sabour-Khast*. Fakhr el-Mulk Abou Ghalib s'en empara avec les trésors de Bedr ben Hasanweïh, qu'elle renfermait.

دِزفول Dizfoul[1].

Ville du Khouzistân dont le nom ancien était *Endimischk* (اندمشك); elle doit son origine à Ardeschir Babegân. Ce roi fit bâtir, sur le fleuve qui arrose ce pays, un pont de quarante-deux arches, ayant cinq cent vingt pas de longueur et quinze coudées de haut; comme la citadelle de la ville venait rejoindre ce pont, on nomma cet endroit *Dizfoul* (pour دزپل), *le pont de la citadelle*. A l'est, au-dessus de la ville, on a construit une machine hydraulique qui reçoit une source jaillissant d'un rocher, élève l'eau à plus de cinquante coudées et la répartit dans la ville. Aux environs de Dizfoul est une prairie d'un demi-farsakh, qui est émaillée d'iris et de narcisses. On y remarque aussi l'*arbre doré* (*Zerrin dirakht*), qui donne pendant toute l'année de belles fleurs jaunes, mais jamais de fruits. (Extrait du *Zinet el-Medjalis* et du *Nouzhet.*)

دَزق Dezaq (pour دزه Dezeh).

Plusieurs localités portent ce nom : 1° *Dezaq-Hafs* (دزق حفص), à Merw, d'où est originaire 'Ali ben Khoschrem. — 2° *Dezaq-Schirzad* (دزق شيرزاد), dans la même ville. — 3° *Dezaq Barân* (دزق باران), et *Dezaq-Meskin* (دزق مِسكين), à Merw esch-Schahidjân. — 4° *Dezaq le supérieur* (دزق العُليا), bourgade près de Merw er-roud; patrie d'Abou'l-Me'ali Haçan ben Mohammed el-Balkhi el-Dezaqi, qadhi et docteur de cette localité, mort en 548. (Extrait du *Takhbir* d'Abou Sa'd.) — 5° *Dezaq l'inférieur* (دزق السُّفلى), un des bourgs du canton de *Bendj-dih.* — 6° Gros bourg de la Transoxiane, sur le chemin de *Schasch*, entre Ramin et Samarcande.

دِزمار Dizmar.

Forteresse de l'Azerbaïdjân près de Tebriz[2].

[1] Voyez sur cette ville, qui n'a été mentionnée, je crois, par aucun géographe arabe, Macdon. Kinneir, *A Geogr. memoir*, etc. p. 99, et Layard, dans les Nouvelles annales des voyages, avril 1847, p. 82 et suiv.

[2] Au VIIIe siècle de l'hégire, Dizmar devint le chef-lieu d'un canton de cinquante villages au nord de Tebriz. «Le climat, dit Kazvini, est doux et un peu chaud; le sol, arrosé par un cours d'eau qui va rejoindre

دستبى Destebi.

Grosse bourgade partagée entre le pays de Rey et le pays d'Hamadân. La portion nommée *Destebi er-Razi,* c'est-à-dire de Rey, comprenait quatre-vingt-dix villages, dont l'un portait ce nom de *Destebi.* La portion appartenant à Hamadân était moins considérable. Ce district a été aussi annexé au pays de Qazwin auquel il est limitrophe. Selon Ibn el-Faqih, le morcellement de ce pays entre Rey et Hamadân dura jusqu'au moment où un personnage notable de Qazwin, Abou Malek Hinzhalah ben Khaled, issu des Beni-Temim, obtint que tout ce territoire serait désormais annexé aux possessions de Qazwin : un de ses compatriotes, devant qui il disait un jour : « C'est moi, *Abou Malek,* qui ai créé ce district, » lui répondit : « Dis plutôt que tu l'as ruiné, et que ton nom est *Abou Halek* (ابو هالك), le père de la mort. »

دستجرد Destedjrid.

D'après es-Sem'ani, ce nom est donné à plusieurs localités situées dans différentes contrées : 1° Deux bourgs près de Merw ; — 2° un bourg près de Thous ; — 3° *Destedjrid-Loqmân,* à Serakhs ; — 4° Destedjrid *Djemoukân* (جموكان), à Balkh ; de cette bourgade est sorti le traditionniste Abou Bekr Mohammed ben Haçan *ed-Destedjridi;* 5° plusieurs villages autour d'Ispahân ont également ce nom, et quelques-uns de leurs habitants ont acquis de la célébrité dans les sciences ; — 6° ville de la province de Saghaniân ; — 7° d'après Mo'cer, on va du pont de No'man, situé dans le voisinage de Nehawend, à un village nommé *Destedjrid* ou *Kosrewieh,* où l'on voit des ruines de murs et d'anciens édifices[1] qui semblent taillés dans le roc. Du bourg de Destedjrid, près de Merw, est originaire Abou Mohammed Sa'd ben Mohammed, docteur et pieux soufi, prédicateur de la mosquée de son pays. Son enseignement est considéré comme digne de foi ; né en 477, mort au mois de ramadhan 552.

دستوا Destewa.

El-'Amrani dit que c'est une ville du Fars. D'après Hamzah, le nom d'ori-

l'Araxe, produit du blé, du coton, et des fruits exquis, que l'on porte à Tebriz comme primeurs. L'impôt s'élève à 40,800 dinars. »

[1] On peut consulter sur les ruines de ce palais, le Voyage de Buckingham, Londres, 1829, p. 25, et d'Anville, *Géographie ancienne*, t. II, p. 104 et suiv.

gine de *Destebi* (voyez plus haut) est *Desteqabi* (دستقبى), dont les Arabes ont fait *Destewayi* (دستوايى). On lit dans l'histoire de Nafi' ben el-Azraq, que lorsque Moslem marcha contre lui, Nafi' se retrancha à *Desteq-Abâd* (?) dans le district de Destewa et dans la province d'el-Ahwaz. « C'est, dit es-Sem'ani, une ville de l'Ahwaz où se fabriquent les vêtements nommés *Destewaïeh*, et de laquelle plusieurs savants tirent leur origine; tels sont : Abou Ishaq Ibrahim ben Sa'ïd el-Hafez ed-Destewayi, et Abou Bekr Hischam ben 'Abd Allah el-Bekri, docteur né à Basrah et surnommé *Destewayi* parce qu'il vendait à Basrah les vêtements fabriqués à Destewa; il est mort en 543. »

دَسكَرَة *Deskereh.*

Ce mot signifie une terre unie, une plaine, etc. 1° Bourg sur le chemin du Khoraçân, dans le voisinage de Scherabân; on le nomme *Deskereh el-Melik*, parce qu'il était une des résidences favorites du roi Hormuz, fils de Sabour, fils d'Ardeschir, fils de Babek. En sont originaires : el-Hafez *et-Tousteri ed-Deskeri*; — Abou'l-'Abbas Ahmed ben Bekroun *ed-Deskeri*, le droguiste (*'Atthar*), docteur, mort en 431. — 2° Bourg de l'Ahwaz[1], en face d'une montagne; c'est la patrie d'Abân ben Abi Hamzah ibn Zeyat, le vizir. — 3° Village du Khouzistân, selon Beschari[2].

دَشت *Descht.*

1° Bourg du territoire d'Ispahân; patrie du qadhi Abou Bekr Mohammed ben Huçeïn *ed-Deschti*. — 2° Petite ville dans les montagnes, entre Irbil et Tebriz; j'y ai passé; elle est florissante, et sa population se compose de Kurdes. — 3° *Descht* ou *Deré-Descht*, quartier d'Ispahân, duquel est originaire Abou Moslem 'Abd er-Rahman Mohammed, mort en 376. — 4° *Khâné-Descht* (خان دشت). Ce caravansérail, situé à Niçabour ou aux environs, a donné son nom à Abou Bekr Mohammed ben Ahmed en-Niçabouri ed-Deschti, mort en 349. — 5° Bourg dépendant de Qaïn; on le nomme aussi *Deschté-Beiaz*, la plaine blanche.

[1] Les géographes persans le nomment *Destguer* (دستكر), et ajoutent que c'est une petite ville bâtie par Hormuz, fils de Schapour, dans une plaine brûlante et malsaine; elle est défendue par une belle forteresse.

[2] Sans doute le même que le précédent

دشت الارزن *Descht el-Arzen.*

La plaine d'Arzen (aujourd'hui *Deschtardjân*). Bourg du Fars, voisin de Schiraz. On y fabrique ces bâtons dits *Arzenieh*, dont on fait des manches de masses d'armes (دبّوس). 'Adhed ed-Dôoleh aimait à y venir chasser, et il ordonna à Motenebbi de célébrer ce lieu dans ses vers. Le poëte fit, à cette occasion, sa *qaçideh*, bien connue, qui commence par ces mots (mètre *seri'*) :

سقيًا لدشت الارزن الطوّال

Que la pluie fertilise Descht el-Arzen, cette plaine étendue ! etc.

دشت بارين *Descht-Barin.*

Ville et chef-lieu d'une bourgade du Fars, pays aride et stérile, eau détestable; c'est là que Mohalleb livra bataille aux hérétiques; le poëte Ka'b ... Asch'ari a dit à ce sujet (mètre *bassith*) :

بدشت بارين يوم الشغب اذ لحقت · أسْد بسفك دمآء الناس قد دبّرو
لاقوا فوارس لا زالت ثغورهُم · فيهم على من يقاسي حربهم مقّرو
المُقدمين اذا ما خيلهم وردت · والطاعنين اذا ما ضيّع الدبرو

A la journée tumultueuse de *Descht-Barin*, lorsque, semblables à des lions altérés de sang, || nos cavaliers chassaient, devant leurs lances, des hommes qui trouvaient alors leurs frontières trop resserrées, || ces braves guerriers semblaient voler plus vite que leurs propres chevaux, et frappaient avant que le dos de l'ennemi fugitif se fût dérobé à leurs coups.

Voyez aussi le mot غندجان.

دشتك *Deschtek.*

1° Selon Ibn Thaher, ce serait un village près d'Ispahân, d'où serait originaire Ahmed ben Dja'far *el-Medini* (de *Medineh*, ou le *Schehristân* d'Ispahân) *ed-Deschteki*; mais Abou Mouça l'Ispahânien, dans son Supplément au livre de Moqaddessi, assure qu'on ne connaît pas de bourg de ce nom près d'Ispahân, et que ce ne peut être que le quartier de *Descht*. (Voyez ce mot.) — 2° Bourg près de Rey; patrie d'Abou 'Abd er-Rahman 'Abd Allah ben Sa'ïd el-Merwazi. — 3° Quartier d'Asterâbâd où demeurait Zakaria ben Abi Rihan *ed-Deschteki*.

دَشتيه *Deschtieh.*

Village aux environs d'Ispahân. C'est ainsi que je l'ai vu écrit de la main de Yahia ben Mendeh.

دُكّان *Dukkân.* (Voyez باايّوب.)

دَلغاطان *Dalghathân* (ou دلغانان).

Bourg à 4 farsakhs de Merw. En sont originaires : Abou Bekr Mohammed (ou Ahmed) ben Fadhl, mort en 488; — Fadhl Allah ben Mohammed, docteur et mathématicien; il édifia ses contemporains par sa piété, et s'adonna avec ardeur à l'étude du droit et de la tradition; né dans ce bourg en 485, mort à Merw le 21 de moharrem 557.

دُلَنجان *Dolendjân* (pour *Dolengân*).

Petite ville du territoire d'Ispahân; patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben Huçeïn, le prédicateur.

دلوث *Delouth.*

Localité de l'Ahwaz sur les bords du petit Tigre. (*Dodjeïl.*)

دماوند *Demawend.* (Voyez دباوند et دُنباوند.)

دِمندان *Dimindân.*

« Contrée du Kermân, riche en produits minéraux de toute espèce, comme le fer, le cuivre, l'or, l'argent, le toutenague (*toutia*), et le sel ammoniac (*nouschadir,* chlorhydrate). Cette substance se trouve principalement dans une montagne nommée *Donbawend,* dont la hauteur est évaluée à 3 farsakhs. Cette montagne est à 7 farsakhs de la ville de Guwaschir. On y voit une caverne profonde d'où s'échappent des mugissements semblables à ceux des vagues et une fumée épaisse. Lorsque cette vapeur, qui est le principe du sel ammoniac, s'est attachée aux parois de l'orifice, et qu'une certaine quantité s'est solidifiée, les habitants de la ville et des environs viennent la recueillir, une fois par mois ou tous les deux mois. Le sulthan y envoie des agents qui, la récolte faite, en prélèvent le cinquième pour le trésor; les habitants se partagent le reste par

la voie du sort. Ce sel est celui qu'on expédie dans tous les pays.» Les détails qui précèdent sont empruntés à Ibn el-Faqih.

دُنباوند *Donbawend* (Demavend).

Canton et montagne célèbre du pays de Rey, dont nous avons déjà parlé au mot دُباوند. Elle est située dans le ɪvᵉ climat par 75° 30′ de longitude et 37° de latitude. C'est aussi le nom d'une montagne du Kermân dont il est fait mention au mot دهندان (voyez l'article précédent). Quant à la montagne de la province de Rey, voici l'explication que Kelbi donne de son nom[1] : «Lorsque Feridoun eut fait prisonnier Zohaq, qu'on nomme aussi *Biourasf*, on lui amena Ermaïl; c'était un Nabatéen, des environs du Zab, qui préparait les mets destinés aux serpents de Zohaq; or, cet homme n'égorgeait chaque jour qu'un jeune homme dont il mélangeait la cervelle avec celle d'un mouton, et il faisait grâce de la vie à l'autre prisonnier, qu'il marquait d'un signe particulier et qu'il enfermait dans une caverne entre Qasrân et Khoï. Feridoun ayant ordonné la mort de cet Ermaïl, celui-ci lui dit qu'il avait une excuse à faire valoir, et en effet, il le mena dans la caverne où se trouvaient tous les jeunes gens auxquels il avait sauvé la vie. Feridoun chercha un autre prétexte pour le tuer; il lui ordonna de lui préparer un repas où il n'entrerait ni chair, ni végétal. Ermaïl lui servit un mets fait avec des queues d'agneau. Le roi, qui était alors dans la montagne de Donbawend, occupé à enchaîner Zohaq, lui dit, *Dounb avendi,* tu as trouvé les queues (*sic*) وجدت الاذناب, et ces paroles devinrent le nom de cette montagne, qu'il donna en fief à Ermaïl, ainsi que le pays où était la caverne, et qu'on nomme aujourd'hui le district de Destebi.» J'ai lu ce qui suit dans le livre où le poëte Mo'çer, fils de Mochlehl, a consigné les observations qu'il a faites pendant ses voyages : «*Donbawend* est une montagne d'une hauteur prodigieuse dont le sommet est couvert de neige été comme hiver; elle est connue sous le nom de *montagne de Biourasf*. On la voit de

[1] Le texte de la ridicule légende qui suit est singulièrement altéré dans les trois manuscrits du *Mo'djem ;* je ne l'ai traduit que parce que je me suis fait un devoir de ne rien retrancher des légendes locales rapportées par Yaqout, même lorsqu'elles sont, comme celle-ci, fausses et puériles. J'ajouterai que cette fable, sur le nom du Demavend, n'est citée ni par Mirkhond, ni par Mustôfi, qui a inséré cependant dans la première partie de son Histoire choisie plusieurs traditions relatives aux premiers âges de la Perse.

Merdj el-Qala'h et de l'autre côté d'Hamadân. Vue de Rey, elle semble placée à pic sur cette ville, ou n'en être qu'à la distance de 2 ou 3 farsakhs. Le peuple croit que Salomon, fils de David, y a emprisonné des démons révoltés, et voilà pourquoi on la nomme quelquefois صخر المارد ou *le rocher du géant*. Selon une autre tradition populaire, ce serait Biourasf qui y aurait été enfermé par le roi Aferidoun; la fumée qui sort d'une caverne ne serait autre chose que son haleine, et la flamme qui s'échappe de cette même caverne, les éclairs que lancent ses yeux. On ajoute qu'on entend ses gémissements de l'orifice de cet antre. J'ai voulu m'en assurer par moi-même, et j'ai gravi cette montagne jusqu'à ce que je fusse arrivé à la moitié avec des peines inouïes et non sans courir quelques dangers; je crois que personne n'a dépassé l'endroit où je me suis arrêté, et je penserais même que personne n'y est arrivé avant moi. J'ai examiné avec attention le terrain, et j'ai reconnu une source de soufre environnée de soufre pétrifié, qui s'enflamme sous l'action des rayons solaires. J'ai remarqué aussi une caverne dans laquelle les vents s'engouffrent avec violence et d'où s'échappent des bruits étranges et discordants; on croit entendre tour à tour le hennissement du cheval, la voix rauque de l'âne; et, quand on prête l'oreille avec attention, il semble qu'on entende une langue inconnue dont les intonations sont bien celles du langage humain, mais dont le sens est impénétrable comme celui des sauvages habitants du désert. La fumée que le vulgaire prend pour l'haleine de Biourasf est la vapeur que dégage cette source sulfureuse, et il faut convenir que l'aspect de tous ces phénomènes physiques se prête merveilleusement aux légendes inventées par le peuple. J'ai remarqué çà et là, dans les sinuosités de la montagne, des débris d'édifices entourés de mausolées, qui prouvent que les rois de Perse y avaient jadis une résidence d'été. Les habitants disent que lorsque les fourmis amassent avec plus de soin et d'abondance leurs provisions, c'est le signe certain d'une année de sécheresse et de disette. Lorsque des pluies continuelles leur inspirent des craintes (pour leurs récoltes), ils répandent du lait de chèvre sur le feu, et la pluie cesse. J'ai fait moi-même plusieurs fois cette observation, et j'ai eu la preuve qu'ils disent vrai. Ils ajoutent aussi que lorsqu'un côté de la montagne est dégarni de neige, il est constant qu'un malheur menace le pays situé dans cette même direction. Cette opinion est également vraie, et il n'y a qu'une voix à cet égard. Aux environs du Donbawend sont des mines d'antimoine connu sous le nom de *razi* (de Rey), de litharge (مرتك), de plomb, et de vitriol (زاج, sulfate de fer). » — Telle

est la narration de Mo'çer[1], et elle est confirmée par le récit presque analogue d''Ali, fils de Zeïd, secrétaire du *Maziar* du Thabarestân, auteur instruit et orné qui a écrit sur différentes sciences. «Nous envoyâmes, dit-il, une troupe d'habitants du Thabarestân dans la montagne de Donbawend. C'est une montagne dont le sommet se perd dans la nue et qui paraît avoir 100 farsakhs de hauteur; le faîte est toujours couronné de nuages épais et couvert d'une neige éternelle; de sa base sort une source sulfureuse, que les Persans ignorants croient être l'urine de Biourasf. Voici ce que nous ont raconté les gens que nous y avions envoyés. Ils mirent cinq jours et cinq nuits pour atteindre le sommet; là, ils se trouvèrent sur un plateau dont ils évaluèrent la superficie à cent *djerib*, bien que vu d'en bas ce sommet paraisse arrondi comme un dôme. Le sol était couvert d'un sable qui ne conservait pas l'empreinte du pied; ils n'y virent aucun animal et nulle trace d'être vivant; les oiseaux mêmes ne s'élèvent pas à cette hauteur. Le froid y est excessif et le vent y souffle avec une extrême violence. Ils comptèrent soixante et dix excavations, desquelles s'échappait une vapeur de soufre. Un homme du pays, qui se trouvait parmi eux, leur affirma que cette vapeur était le souffle de Biourasf. Tout autour de ces excavations, ils virent du soufre jaune comme de l'or, et ils en ramassèrent quelques morceaux pour nous les montrer. Ils ajoutaient que, du haut de ce pic, toutes les montagnes environnantes ressemblaient à de petits monticules, et que la mer ne paraissait être qu'un petit cours d'eau; elle est à 20 farsakhs environ de la montagne[2].» La contrée de Donbawend a été conquise par Sa'ïd, fils d'el-Ass, qui s'en empara ainsi que de Rouïân, après avoir quitté son gouvernement de Koufah, l'an 29 ou 30 de l'hégire, sous le khalifat d''Othman ben 'Affan. Le khalife ayant été informé (précédemment) que Dhou'l-Hounkah (ذو الحنكة) el-Mouhtedi ourdissait une trame contre lui, écrivit à Welid ben 'Aqabah, alors gou-

[1] Maç'oudi paraît avoir eu cette relation sous les yeux pour rédiger la courte notice qu'il donne du Demavend, dans le chap. VIII des Prairies d'or, et, avec sa sagacité ordinaire, il a su élaguer toutes les fables accumulées à plaisir par le poëte Mo'çer. Il s'est cependant rendu lui-même coupable d'exagération en soutenant que la cime de cette montagne était visible à 500 kilomètres au large, dans la mer Caspienne.

[2] Ce récit prouve l'inexactitude de l'assertion d'Abou'l-Féda, qui prétend que personne n'a jamais atteint le faîte du Demavend. Voyez aussi le compte rendu de l'ascension très-périlleuse opérée par M. Thomson en 1837 (*Journ. de la Société de géographie de Londres*, 1838, t. VIII, p. 109 et suiv.), et une note intéressante d'Ét. Quatremère (*Histoire des Mongols*, p. 200).

verneur de Koufah, pour lui demander des informations à cet égard, avec ordre. si le fait était vrai, de faire bâtonner Dhou'l-Hounkah, et de l'exiler à Donbawend. Welid fit, en conséquence, une enquête, et, convaincu de la culpabilité de celui-ci, il l'envoya à Donbawend. Lorsque Sa'ïd fut nommé gouverneur de Koufah, il rappela Dhou'l-Hounkah et le combla de ses bienfaits. Ce traître fut, plus tard, un des instigateurs des désordres qui coûtèrent la vie à 'Othman. Les vers suivants sont de lui (mètre *thawil*) :

لعمرِىَ ان أطردتّنى ما الى ماذا   طمعتَ بها من سقطنى لسبيلُ
وانّ آغترابى فى البلاد وجفوتى   وشجْوِىَ فى ذات الاله قليلُ
وانّ دعائى كلّ يومٍ وليلةٍ   عليك بدُنباوندكم لطويلُ

Sur ma vie, si vous me repoussez, vous n'obtiendrez pas cependant ce que vous espérez devoir à ma chute; || mon exil dans ce pays, les persécutions, les souffrances que j'endure pour l'amour de Dieu, sont peu de chose; || mais qu'elles sont longues les malédictions dont nuit et jour je vous accable dans votre Donbawend !

دَندانقان Dendaneqân.

Petite ville du district de Merw esch-Schahidjân dont elle n'est éloignée que de 10 farsakhs sur le chemin de Serakhs, au milieu du désert. J'y ai passé; elle est en ruines aujourd'hui, et il ne reste, de son ancienne splendeur, qu'un caravansérail, un minaret, une muraille, et de beaux puits; ces débris surgissent au-dessus des sables, qui ont englouti peu à peu la ville et forcé les habitants à émigrer. On lit dans le livre de Bokhtori Abou'l-Qaçem Ahmed ben Ahmed Dendaneqâni, cité par Sem'ani : «Dendaneqân est une petite ville à 10 farsakhs de Merw; elle fut détruite au mois de schawal, l'an 553, par les hordes turques désignées par le nom de *Ghozzes*; c'était là que l'armée du Khoraçân s'était enfermée et fortifiée; une partie de la garnison et des habitants furent massacrés; les autres se dispersèrent.» Cette ville est la patrie de Fadhl Allah ben Haçan Abou Mohammed el-Khathibi. Ce docteur, célèbre comme jurisconsulte et comme prédicateur, naquit à Dendaneqân en 488; il habita d'abord Bokhara, où il étudia avec ardeur. Il se fixa ensuite à Balkh, et y finit ses jours au mois de ramadhan ou de schawal 552.

دَوّان Dewwân.

Bourgade du Fars renommée pour son vin.

دُور *Dour.*

Nom d'un quartier à Niçabour.

دور الرّاسبى *Dour-er-Raçibi.*

(Ce nom s'écrit comme s'il venait de Raçib, fils de Menda'n, fils de Malek.) Ville du Khouzistân entre Thyb et Djoundi-Sabour. C'est la patrie d'Abou'l-Huçeïn 'Ali ben Ahmed er-Raçibi; mais je ne puis dire s'il doit ce surnom à cette ville, ou si Dour a pris de lui celui de *Dour-er-Raçibi.* Cet homme distingué, ce ministre habile, mourut le mercredi, dernier jour de rebi' oul-akher, l'an 301, sous le règne de Moqtader et le vizirat d''Ali ben 'Içа; il fut enterré dans sa maison à Dour-er-Raçibi. Il laissa un fils en bas âge, dont il confia la tutelle à sa fille et à son frère. Sa puissance avait été grande; son autorité s'exerçait depuis Waçith jusqu'à la frontière de Schehrzour et sur deux cantons de l'Ahwaz, Djoundi-Sabour et Sous. Il fournissait tous les ans, à titre de cautionnement, la somme de un million quatre cent mille dinars, et le sulthan n'avait pas d'autres agents dans ces contrées que lui et le chef du *Berid* (postes); en outre, les taxes et impôts, les fermes, etc. rentraient dans les attributions d'Abou'l-Huçeïn. Il gouverna avec fermeté; il sut protéger sa province contre les attaques des Kurdes, des Arabes et des voleurs, et laissa, en mourant, un immense héritage. Après sa mort, Hamid, fils d''Abbas, informa la cour de Baghdad que la discorde s'était élevée entre le frère de Raçibi et Abou 'Adnan, qui avait épousé la sœur du défunt; tous les deux ambitionnaient le pouvoir, et les serviteurs de Raçibi s'étaient déclarés pour l'un ou pour l'autre. A la suite de plusieurs combats meurtriers, le frère de Raçibi avait pris la fuite en emportant une somme importante. Hamid ajoutait qu'un homme était venu le trouver de la part d'Abou 'Adnan, et lui avait communiqué une lettre écrite par celui-ci à Abou Sakhrah avec un cadeau de 20,000 dinars, afin de terminer cette affaire auprès du sulthan. Hamid avait en conséquence envoyé une troupe de soldats et quelques notables pour veiller sur la succession jusqu'à l'arrivée des instructions de Baghdad. En effet, Mouqtader Billah chargea un de ses serviteurs, nommé Mounis, de sauvegarder les intérêts des héritiers et d'aviser aux moyens d'apaiser la querelle. Celui-ci partit dans ce but de Baghdad, et il parvint à réconcilier Abou 'Adnan et le frère de Raçibi. Il rapporta l'inventaire des biens laissés par le riche vizir, et en voici la copie :

Valeurs sur papier, titres, baux, etc.	300.037	dirhems.
Argent comptant	445,547	dinars.
Vases d'or pesant	43,977	miskals.
Vases d'argent pesant	1.975	rothls.
Autres vases d'argent pesant sur balance	310.355	dirhems.
Parfums nommés نَدّ [1]	7.400	miskals.
Aloès pour cassolette	4,420	*idem.*
Musc du Khoten	860	*idem.*
Camphre	949	*idem.*
Ambre (jaune)	1,520	*idem.*
Musc ordinaire	1,610	*idem.*
Parfums nommés سُكّ [2]	100	*idem.*
Parfums dits *barmekieh*	1.399	*idem.*
Parfums nommés *ghalieh*	366	*idem.*

En outre : dix-huit vêtements en brocart d'or valant l'un 300 dinars; deux gros rubis non taillés; quinze anneaux d'argent et d'émeraude ornés de rubis; soixante et dix perles fines de la plus belle eau, du poids de dix-neuf miskals et demi; de plus, dix-neuf esclaves noirs, vingt-huit esclaves hommes, dix-neuf esclaves natifs du pays de Roum et de la Sicile; quarante serviteurs ou pages de bonne naissance, tous armés et montés; des tapis estimés 10,000 dinars; une garde-robe évaluée à 20,000 dinars; cent vingt-huit chevaux de selle ou mulets de prix; quatre-vingt-dix ânes de haute taille pour les bagages; quatre superbes litières et quatre chaises de route; quatre boîtes remplies de vases en porcelaine de Chine et en cristal de roche.

دَوْرَق *Dawraq.*

Ville du Khouzistân, chef-lieu du canton de Sourraq. On l'appelle aussi *Dawraq el-Farès* ou Dawraq persan [3]. On lit, dans le traité de Mo'çer, fils de

[1] On désigne sous le nom de *nedd* l'ambre gris, qui est d'un usage si fréquent dans la parfumerie orientale; on le considère comme une sorte de sécrétion biliaire du cachalot (*physeter macrocephalus*). Maç'oudi, dans le XVI[e] chapitre des Prairies d'or, donne à ce cétacé le nom de *waral*, et fait une curieuse description de la pêche de l'ambre gris sur les côtes de Zanguebar et des Moluques.

[2] C'est un mélange de succin, de résine de benjoin et d'autres substances odorantes analogues à ce que nous nommons *pastilles du sérail;* on les vend dans tous les bazars du Levant sous la forme de perles ou de chapelets. (Voyez le *Kamous* à ce mot.)

[3] Cette ville est située, d'après l'auteur du *Djihan-Numa*, par 85° de longitude, et 30° [1] de latitude, à quatre journées d''Asker-Mokrem.

Mochleh : « Pour aller de Ram-Hormuz à Dawraq, on passe dans un chemin désert, où se trouvent quelques temples du feu; ce canton renferme plusieurs mines. A Dawraq même on voit des ruines d'anciennes constructions, attribuées à Qobad, fils de Dara. Le gibier est abondant dans ces parages; mais les habitants ne voudraient y chasser sous aucun prétexte. On explique cette crainte par l'influence d'un talisman mis par la mère de Qobad. Cette princesse, voyant que son fils était passionné pour la chasse, et sacrifiait les affaires de l'État à ce divertissement, aurait eu recours aux enchantements pour le guérir de cette passion. C'est aux environs qu'on trouve le soufre jaune, dit *soufre marin* (بحرى); il ne se trouve que là, et cesse d'être inflammable lorsqu'on le porte dans d'autres pays; mais il est à remarquer que, même sur son terroir, il ne s'enflamme et ne se consume que s'il est mis en contact avec du feu qui ne provient pas de Dawraq. C'est là une propriété singulière et merveilleuse dont on ne peut connaître la cause. Les habitants se distinguent par une générosité et une douceur qui ne sont pas dans le caractère des autres peuplades de l'Ahwaz; ils ne sont nullement jaloux, et leurs femmes ne repoussent pas le contact des étrangers (لا يردّون كفّ لامس). Parmi les traditionnistes qui en sont originaires, on remarque : Abou 'Oqaïl Beschir ben 'Aqabah el-Azdi et-Tadji, qui est classé parmi les docteurs de Basrah; — Abou'l-Fadhl Dawraqi, frère cadet d'Abou 'Ali Dawraqi; — Mohammed ben Schirweïh et-Tadji Abou Moslem Dawraqi. D'autres ont reçu le surnom de *Dawraqi* parce qu'ils portaient le bonnet de forme conique dit *dawraqi*. Certains auteurs prétendent qu'autrefois on donnait ce nom à tous ceux qui adoptaient la vie ascétique. Il est possible qu'Ahmed ben Ibrahim et son frère Ya'qoub tirent ce surnom de leur père, qui fut un dévot célèbre; mais quelques auteurs les croient originaires de la ville en question. Ahmed mourut au mois de scha'ban 246.

دُورقستان *Douraqistân.*

J'ai vu cette petite ville devant laquelle passent les bâtiments qui viennent de l'île de Kisch, dans le golfe Persique; il n'y a pas d'autre route pour eux; mais ceux qui se rendent de Basrah à Kisch suivent un autre chemin, celui d''Abbadân. Au retour, ils prennent une direction différente pour des raisons qu'il serait trop long de développer ici, et ils longent la côte du Khouzistân, parce que le voisinage de cette côte leur offre de plus grandes facilités.

دُوريست Douriast[1].

Bourg de la province de Rey; patrie d'Abd Allah ben Dja'far Abou Mohammed *ed-Douriasti*, qui se vantait d'être issu d'Hodhaïfah, fils de Yeman, compagnon du Prophète. Il fut un des principaux docteurs des schiites, sectateurs des douze imams. Il se rendit à Baghdad, en 566, et y demeura quelque temps enseignant l'histoire et les traditions relatives à la famille d'Ali; puis il retourna dans son pays et mourut dans les premières années de ce siècle (viie siècle de l'hégire).

دُوسركان Douserkân.

Bourg du canton de Djouzdjanân, province de Balkh; il est mentionné dans l'ouvrage de Yahia ben Zeïd et nommé aussi *Ghazwet es-So'oud* (غزوة السعود).

دولاب Dawlab ou Doulab.

1° Bourg près de Rey, patrie d'Abou Ishaq Qaçem er-Razi, un des anciens et illustres docteurs de Rey; il habita la Mecque et y mourut. Mohammed ben Mansour, de Thous, s'étant rendu un jour chez le célèbre Ma'rouf el-Kerkhi, celui-ci lui dit : «Quel dommage que vous n'ayez pas rencontré Abou Ishaq Doulabi; il était ici il n'y a qu'un instant.» Mohammed voulait se retirer aussitôt et rejoindre le scheikh; mais Ma'rouf le retint en lui annonçant qu'il était déjà parti pour regagner son pays natal. Abou Ishaq est compté parmi les dévots les plus notables de la secte des *Abdals*. (Extrait d'el-Khatib.) — 2° *Doulab el-Khazen* (دولاب الخازن), village du pays de Merw; es-Sam'ani le désigne comme étant la patrie d'Abou Mohammed Ahmed el-Kharaqi ed-Doulabi, mort au mois de djemadi oul-akher, l'an 546. C'est aussi en cet endroit qu'Abou'l-Fath Mohammed ben 'Abd er-Rahman, le soufi, fut tué par les Ghozzes, l'an 548. — 3° Bourg à 4 farsakhs d'el-Ahwaz, célèbre par une bataille entre les soldats de Basrah, commandés par Moslem ben 'Yça ben Keriz ben Habib ben 'Abd Schems, et les Kharedjites. Ce combat coûta la vie à ce général ainsi qu'à Nafi' ben el-Azraq, chef des hérétiques; ces derniers perdirent beaucoup de monde. Rebi'ah ben el-Adjwam succéda à Moslem, et les Kharedjites élurent 'Abd Allah, fils de Makhour; ces deux nouveaux chefs périrent aussi. Alors l'armée de

[1] Le nom actuel de cette localité est *Derescht* (درشت), d'après le *Medjalis el-Moumimin* (livre II).

Basrah se donna pour général el-Haddjadj ben Thabit, et les Kharedjites 'Othman, second fils de Makhour. Une autre bataille fut livrée, et elle coûta la vie à ces deux officiers. Harethah ben Bedr el-'Addani fut mis à la tête des troupes de Basrah, et le troisième fils de Makhour, nommé *'Obeïd Allah,* prit le commandement des révoltés. Harethah, se voyant dans l'impuissance de raffermir ses troupes, les licencia en leur disant : كرنبو ودولبو وحيث شئتم فاذهبو «Rendez-vous à *Kerneba* (voyez ce mot), à *Doulab,* et allez partout où vous voudrez.» Ces événements se passaient l'an 65. El-Moberred cite ces vers de Qathri faits à cette occasion (mètre *thawîl*) :

لعمرك انّي يوم ألطم اوجهي ‎ على نايبات الدهر مثل لئيم
اذا قلتَ يسلو القلب اوْ ينتهي المُنَى ‎ أبى القلبُ الاّ حبَّ امّ حكيم
ولو شاهدتْني يومَ دولابَ أبصرتْ ‎ طعانَ فتى فى الحرب غيرَ دميم

Je te jure que le jour où je me frappais le visage en pleurant comme un lâche sur les vicissitudes du sort, || en vain tu me disais : «Ton cœur se consolera ou il obtiendra ce qu'il désire.» «Non, répondais-je, mon cœur se refuse à aimer une autre femme qu'Oum-Hakim. || Si elle m'avait vu à la journée de Doulab, elle aurait contemplé les exploits d'un soldat qui n'est pas un lâche sur le champ de bataille.»

L'auteur du Livre des chansons dit que ces vers ne sont pas ceux de Qathri, et les restitue ainsi :

Si elle nous avait vus, nous et nos coursiers, le jour de Doulab, lorsque les harems des infidèles fuyaient en désordre, || elle aurait reconnu des guerriers qui avaient vendu leur vie à Dieu pour acheter les jouissances de son paradis.

El-Moberred, en donnant ce fragment, fait remarquer que le mot *Doulab* est indéterminé comme nom étranger désignant une localité. Ces noms, lorsqu'ils deviennent définis par l'addition de l'article *el*, subissent alors toutes les règles qui rendent les noms arabes déclinables ou indéclinables; celui dont il s'agit est de la forme فوعال comme طومار et سولاف; or, quand un mot étranger est assez déterminé par sa signification, il est inutile de le faire précéder de l'article, tels sont les mots *Fer'oun, Qeroun, Ibrahim*, etc.

دولت آباذ *Dawlet-Âbâd.*

Localité à l'extérieur de Schiraz; j'ignore si c'est un village ou autre chose. C'est un des campements des troupes qui vont dans l'Ahwaz.

دُوميس *Doumis.*

Bourgade de l'Errân entre Berda'h et Ardebil.

دَونق *Dawnaq.*

Bourg à 2 milles de Nehawend; beaux jardins; couvent de soufis bâti par Abou'l-Qaçem Nasr ben Mansour Dawnaqi surnommé *es-Selefi*, homme riche et bienfaisant qui habitait l'Égypte; patrie d''Omaïr ben Merdas, contemporain et élève d'Anas ben Malek.

دُون *Doun.*

Bourg de la province de Dinewer; patrie d'Abou Mohammed 'Abd er-Rahman ben Ahmed, le soufi, traditionniste estimé, né en ramadhan 427, mort en 501.

دُونه *Douneh.*

1° Bourg près de Nehawend, comme *Dawnaq;* patrie de plusieurs dévots qui ont le surnom de *Dounaqi* (دونَقى). — 2° Village entre Hamadân et Dinewer, à 10 ou 15 farsakhs d'Hamadân, dont il dépend, et à 10 farsakhs de Dinewer. En sont originaires : Abou'l-Faradj Ahmed ben Haçan *ed-Douni*, docteur instruit et bienfaisant, que Schirweïh vit en 459; — 'Omar ben Huçeïn Abou Hafs *ed-Douni*, né en 400, mort en 481; ce docteur était de la secte de Soufiân; — Abou Mohammed 'Abd er-Rahman *ed-Douni,* soufi connu par sa dévotion et ses austérités, né en 427, mort en 501; il forma plusieurs traditionnistes.

دُويره *Dowireh.*

Bourg à 2 farsakhs de Niçabour; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ed-Dowiri en-Niçabouri, mort en 307.

دُوَيس *Dowaïs.*

Bourg du Beïhaq, d'où est originaire Dja'far ben Mohammed Abou 'Abd Allah Dowaissi, jurisconsulte, né en 380.

دوين *Dawin.*

1° Ville du canton d'Errân sur la frontière de l'Azerbaïdjân, non loin de Tiflis. Les Eyoubites, qui régnèrent sur la Syrie, en sont originaires, ainsi que quelques savants, tels que : Abou'l-Futouh Nasr Allah ben Mansour ed-Dawini ed-Djizi, docteur du rite schaféïte; il fit ses études à Baghdad auprès d'Abou Hamid Ghazzali, se rendit dans le Khoraçân, résida à Niçabour, et se fixa enfin à Balkh, où il mourut en 546. (Abou Sa'd.) — 2° Bourg du canton d'Oustouwa, province de Niçabour.

ده بالا *Dih-Bala.*

Bourg du district de Masebedân dans le Djebal et non loin de Bendendjeïn : on y voit le mausolée de Mehdi ben Mansour, gardé par des desservants qui ont un salaire annuel. El-Mostandjed le visita en 564, et répandit de nombreuses aumônes sur ses habitants.

دهجيه *Dihdjih.*

Village aux portes d'Ispahân; patrie d'Abou Saleh Mohammed ben Hamid *ed-Dihdjihi.*

دهديه *Dihdieh.*

Bourg à une petite journée de marche de Dameghân vers l'ouest, sur le passage des caravanes; il appartient aux Ismaéliens et il est en face de leur célèbre forteresse de *Guirdé-kouh.* Ils arrêtent les pèlerins ainsi que les voyageurs, et prélèvent sur chaque charge la valeur de 8 dinars pour droit de passage et de protection.

دهستان *Dihistân.*

1° Ville connue du Mazenderân près du Kharezm et de Djordjân; on a prétendu qu'elle fut bâtie par 'Abd Allah ben Thaher sous le khalifat de Mehdi; mais c'est une erreur [1], car 'Abd Allah ne naquit que sous le règne de ce khalife. En est originaire Abou'l-Fetian ou Abou Hafs 'Omar el-Hafez, célèbre

[1] Les géographes persans en font remonter la fondation à Qobad, fils de Firouz; c'est une petite ville sur la frontière du Mazenderân et du Turkestân; le climat est chaud; on y recueille du blé et quelques fruits. (*Nouzhet*. fol. 684.)

docteur. — 2° Ville du Kermân, d'après Beschari. — 3° Bourgade du territoire de Badeghis, province d'Herat; patrie de Mohammed ben Ahmed ed-Dihistâni el-Herawi.

دَهَك *Dehek.*

Bourg près de Rey; patrie de plusieurs traditionnistes, entre autres, d'Ali ben Ibrahim *ed-Deheki*: telle est du moins la prononciation de Sem'ani; mais dans le manuscrit autographe d'Abd es-Selam el-Basri, on lit *Dihaki.*

ده خيرجان *Dih-Khirdjân*[1].

Ville importante de l'Azerbaïdjân, à deux journées de Tebriz et à la même distance de Meraghah. On la nomme aussi *Kherraqân* (خرّقان, voyez ce mot), et on explique son nom par le *village de Khirdjân*, qui fut le trésorier de Khosrou.

دَيْر أَبلق *Deir-Ablaq.*

Localité dans l'Ahwaz, dépendant de Kowar, district d'Ardeschir-Khourreh. On la retrouve citée dans ces vers d'Harethah ben Bedr el-Ghaddani (mètre *wafir*):

الم تَرَ انَّ حارثَةَ بن بدر اقام بدَيْر أَبلق من كوارَا
معيما يشرب الصهباَ صرفًا اذا ما قلتَ نضرعه آستداراَ

Ne sais-tu pas qu'Harethah, fils de Bedr, réside à *Deir-Ablaq*, près de *Kowar*, || et qu'il boit du vin sans mélange lorsque tu lui dis : Buvons à la ronde?

ديرحجم *Deïr-Hamim.*

Localité dans l'Ahwaz, mentionnée dans ce vers de Qathri (mètre *thawil*):

يصيبُ بدولابَ فلم يكُ موطنًا له أرض دولابَ ودَيْر حجم

Il arrive à Doulab; mais la terre de Doulab et de *Deir-Hamim* n'est pas pour lui une patrie.

Quelques vers du même morceau sont cités à l'article *Doulab.*

[1] Mustôfi écrit (دهخوارقان) *Dih-Khareqân*, et ajoute que c'est le chef-lieu d'un petit canton qui comprend huit villages, et dépend du district de Meraghah; il possède de beaux jardins; une rivière qui descend du mont Sehend arrose son territoire fertile en blé et en fruits. Les habitants sont blancs et de la secte hanéfite; ils payent au fisc 23,800 dinars. (*Nouzhet*, fol. 625. Voyez aussi le mémoire du colonel Rawlinson *Journal of the geogr. Soc.* t. X, p. 3 et 4.)

دَيْر خندف *Deïr-Khandaf.*

Lieu situé dans le Khouzistàn; il doit son nom à Khandaf, mère d'Elias[1], fils de Modhar.

دَيْر زور *Deïr-Zour.*

Es-Sadji rapporte le passage suivant de Medaïni : « L'an 14, 'Omar, fils de Khatthab, envoya Schoraïh ben 'Amer, frère d'Ibn Sa'd ben Bekr, à Basrah, avec ordre de porter secours aux musulmans. Ce personnage arriva à *Deïr-Zour*, localité de l'Ahwaz, où il fut tué. »

دَيْر كردشير *Deïr-Kirdschir.*

Forteresse située dans le désert qui sépare Rey de Qoumm, et dont parle Mo'çer dans sa relation de voyage : « Elle est grande, vaste, et son aspect est imposant[2]. Ses tours s'élèvent à une grande hauteur; ses murs sont élevés et construits en briques énormes. L'intérieur renferme plusieurs corps de bâtiments, des voûtes et des souterrains. La plate-forme peut avoir 2 *djeribs* d'étendue ou un peu plus. On lit sur un de ses piliers l'inscription suivante : « Le salaire des ouvriers qui construisent cet édifice consiste en une drachme de paye, trois *rothls* de pain, un *daniq* ($\frac{1}{6}$ de rothl) de légumes cuits, et une bouteille de vin pur. Quiconque n'y ajoute pas foi n'a qu'à se briser la tête contre le premier pilier venu (*sic*). Autour sont de larges citernes creusées dans le roc. »

دَيْر مخارق *Deïr-Mekhariq.*

Localité de la province de Khouzistàn.

ديسان *Diçân.*

Bourg aux environs de la ville d'Herat.

ديشان *Dischân.*

Bourg près de Merw.

[1] Voyez, sur ce personnage, le *Kamous* au mot خندف, et C. de Perceval, table VIII, et tome I, p. 192.

[2] Voyez aussi la description de cette place dans Qazwini, *Athar el-Bilad*, t. II, p. 248.

ديكدان *Dikdân.*

(Ce qui signifie en persan le support ou l'anse de la chaudière.) Grande forteresse sur le bord de la mer, voisine de l'île d'Hormuz, en face de l'île de Qaïs ben 'Omaïrah. Elle est nommée aussi *fort des Beni 'Amarah*, et on attribue sa fondation à *Djoulendi* (جُلَنْدَى). Il est impossible d'y pénétrer sans l'aide de paniers et de cordes, aussi elle n'a jamais été prise d'assaut. Elle sert d'embuscade à la tribu des 'Amarah, qui épient de là le passage des bâtiments. El-Isthakhri, en mentionnant les principales familles établies dans le Fars, rapporte ce qui suit: «Parmi celles-ci sont les 'Amarah, désignés sous le nom de *famille de Djoulendi* (آل الجُلَنْدَى); ils possèdent une vaste province et de nombreuses cultures sur le bord de la mer du Fars, près de la frontière du Kermân; ils prétendent qu'ils étaient les maîtres de ce pays avant Mouça ben 'Amran (Moïse); ils ajoutent que cette parole de Dieu, «Derrière lui était un roi qui s'emparait des vaisseaux par la force[1]», s'applique à Djoulendi. Ils sont une fraction de la grande tribu des Azdites du Yemen, et ils se sont montrés jusqu'à ce jour si redoutables par leur vaillance et par leur nombre, qu'aucun sulthan n'a pu les soumettre; ils font métier de corsaires, et prélèvent une dîme sur tous les bâtiments. 'Amr, fils de Leïs, essaya de les dompter; mais il ne put y parvenir sans le secours de son cousin 'Abbas, fils d'Ahmed, fils d'Haçan, le même qui est considéré comme le chef de la tribu kurde des *Narïân* (voir le mot رَمّ). Cette tribu se vante d'une communauté d'origine avec Djoulendi. Aujourd'hui encore elle possède une force imposante.»

دَيْلَم *Deïlem*[2].

Les astronomes placent cette province dans le IVe climat par 75° de longitude et 36° 10′ de latitude.

دَيْلمان *Deïlemân.*

Bourg du pays d'Ispahân, dans la direction de Djordjân; patrie d'Abou Mohammed 'Abd Allah ben Ishaq *el-Deïlemâni*.

[1] *Koran*, sur. XVIII, vers. 78.

[2] Le manuscrit de Saint-Pétersbourg donne une leçon différente, et qui est sans doute le complément de la nôtre: «On réunit, sous ce nom collectif, un grand nombre de districts, de bourgades et de villages, que nous avons mentionnés d'après l'ordre alphabétique.» (Voy. B. Dorn, *Auszüge*, etc. p. 21.)

دَيْلَمِستان *Deïlemistân.*

Bourg dépendant de Schehrzour, dont il n'est éloigné que de 9 farsakhs; sous l'ancienne monarchie persane, les Deïlemiens y campaient lorsqu'ils faisaient leurs expéditions; ils y laissaient leur bagage avant de piller les pays voisins; puis, leurs courses terminées, ils passaient par ce bourg avant de rentrer sur leur territoire.

دِيمِرتيان *Dimertiân.*

Je suppose que c'est un bourg près d'Ispahân; car j'ai vu dans le manuscrit original de l'Histoire d'Ispahân par Yahia Ibn Mendeh, qu'un traditionniste, Mohammed ben Saleh, élève de Thaberâni et maître de Sa'ïd el-Baqqal, etc. porta le surnom de *Dimertiâni.*

دِيمِرت *Dimert* ou *Deïmert.*

Bourgade de la province d'Ispahân. Le célèbre Saheb Isma'ïl ben 'Abbad a dit en parlant d'elle (mètre *bassith*) :

يا اصبهان سُقيتِ الغيثَ من بلدٍ فأنتِ مَجْمَعُ أوطارى وأوطانى
ذكرتُ ديمرتَ اذ طال الثَّواء بها واين ديمرت من اكناف جرجانِ

Pays d'Ispahân, que la pluie te féconde, car tu réunis toutes mes affections et tu es ma patrie; || je pense à *Deimert,* où je fis un long séjour; mais peut-on comparer *Deïmert* à la contrée de Djordjân!

دينار آباذ *Dinar-Âbâd.*

Bourg du district d'Açed-Âbâd, province d'Hamadân. Parmi les savants qui en sont originaires, on cite : Abou 'Ali ben Haçan ed-Dinar-Âbâdi, le prédicateur, que Schirweïh entendit à Hamadân en 483. Ce scheikh était un homme d'une piété sincère, et son enseignement mérite toute confiance; il mourut au mois de scha'ban 485. Le nom ethnique peut être aussi *Dinari*, comme pour la localité suivante.

دينار *Dinar.*

Faubourg de Rey qui a donné son nom à Huçeïn ben 'Ali *ed-Dinari* er-Razi.

ديناباد *Dinâbâd*. (Voyez دينه مردان.)

دِينَوَر *Dinewer*.

Ville du gouvernement du Djebal, près de Qirmiçin. Elle est à plus de 20 farsakhs d'Hamadân et à quatre jours de Schehrzour; elle équivaut, en étendue, aux deux tiers d'Hamadân. Elle a de beaux vergers, une riche culture, des eaux vives et des sites pittoresques; ses habitants sont d'un caractère plus généreux que ceux d'Hamadân. Elle a vu naître plusieurs hommes célèbres; le docteur le plus en renom est 'Abd Allah ben Mohammed ben Wehb el-Hafez; cependant tous les maîtres de la tradition ne sont pas d'accord sur la valeur de son enseignement, et quelques-uns le rejettent comme suspect.

دينه مردان *Dineh-Merdân*.

Bourg du pays de Merw, près de Rikendj-'Abdân; patrie de Qaçem ben Ibrahim *ed-Dineh-merdâni*, le dévot; ce bourg se nomme encore *Dinâbâd* (ديناباد).

ديوانجه *Diwandjeh*.

Bourg du pays d'Herat; son nom s'écrit aussi *Diwaqân* (ديواقان), et le surnom d'origine prend ces deux formes. Patrie d''Abd Allah ben 'Abd er-Rahman ed-Diwaqâni, mort au mois de zi'l-qa'deh 505. Son père, 'Abd er-Rahman ben el-Mowaffiq ed-Diwaqâni, est également cité par Sem'ani comme bon traditionniste.

ديوان *Diwân*.

Faubourg de Merw.

دِيوَرَه *Diwreh*.

Bourgade de la province de Niçabour; patrie d'Abou 'Ali Ahmed ben Hamd Allah ou Hamdouweïh el-Beïhaqi *ed-Diwri*, docteur instruit qui voyagea pour recueillir la tradition, mort en 289.

ر

رادكان Radekân.

Bourg ou petite ville du territoire de Thous; on prétend que le célèbre vizir Nizam el-Moulk en est originaire; elle a vu naître plusieurs savants : Abou Mohammed 'Abd Allah ben Haschem et-Thoussi, docteur accrédité qui enseigna à Niçabour; — Haçan ben Ahmed ben Mohammed Abou'l-Azhar et-Thoussi, qui habitait Thaberân, chef-lieu du district de Thous. Il fut un des maîtres d'Abou Sa'd; il est né en 470, mort après l'an 530, etc.

راران Rarân.

Bourg aux environs d'Ispahân d'où sont originaires : Abou'l-Huçeïn ou Abou'l-Kheïr Ahmed ben Mohammed, ancien traditionniste, et, parmi les modernes, Abou Ridja Bedr ben Thabet ben Rouh, le soufi, né après l'an 460, mort en 532. (Abou Sa'd, *Dictionnaire des scheikhs.*)

رازان Razân.

1° Bourg près d'Ispahân où campent les caravanes. Abou 'Amr Khaled ben Mohammed en est originaire. — 2° Nom d'un quartier de Beroudjird où est né Abou'n-Nedjm Zeïd ben Saleh, docteur mort au mois de moharrem 547. (Abou Sa'd.)

رأس الكلب Ras el-Kelb (la tête du chien).

Forteresse près de Qoumès, à la droite du chemin qui mène à Niçabour.

راسمند Rasmend.

Montagne située près de la ville de Keredj. (Voyez كرج.)

راسك Raçek.

Une des principales villes du Mokrân, chef-lieu d'un district nommé *Houroudj* (حروج); climat très-chaud.

راشت Rascht.

Ville sur l'extrême frontière du Khoraçân, à 80 farsakhs de Termed; elle

est située entre deux montagnes; c'est par ce défilé que les Turcs pénétraient dans les pays musulmans, qu'ils mettaient au pillage; pour prévenir ces invasions fréquentes, le vizir Fadhl ben Yahia, le Barmécide, y fit construire une porte très-bien fortifiée.

راشتينان *Raschtinân.*

Bourg aux environs d'Ispahân; patrie d'Abou Bekr Ahmed ben Mohammed et d'Abou Thaher Ishaq ben Abi Bekr, qui est peut-être le fils du précédent. Ils enseignèrent l'un et l'autre la tradition.

رام اردشير *Ram-Ardeschir.*

Selon Hamzah, on nommait ainsi la ville de *Tawadj* ou *Tawaz* (voyez توّج), située entre la province d'Ispahân et le Khouzistân, dans les montagnes.

رامشاه *Ramischah* (pour *Ram-Schah*).

Bourg près de Merw esch-Schahidjân.

رامان *Ramân.*

Bourgade de la province d'el-Ahwaz.

رامجرد *Ramdjird.*

Bourg du Fars[1] où fut tué 'Abd Allah ben Mo'ammar, qui y vint lors de l'expédition qu'il fit de concert avec 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz; il fut enterré dans un des jardins qui avoisinent ce lieu.

رامَران *Ramerân.*

Village du Khoraçân à un farsakh de Neça.

رامشهرستان *Ram-Schehristân.*

«On prétend, dit el-Isthakhri, que l'ancienne capitale du Sedjestân, avant la conquête musulmane, était une ville située dans le Kermân, à trois jours

[1] *Ramdjird* est le nom d'un canton du Fars arrosé par le Kourr. Une digue avait été construite pour répandre les eaux de ce fleuve sur tout le pays; le temps l'ayant rompue, le sol devint inculte. L'Atabek Djaouli lui rendit la fertilité en rétablissant cette digue. Maïn est le chef-lieu de ce canton, qui rapporte au fisc 52.500 dinars. (*Nouzhet.*)

de marche de Zerendj, et dont on voit encore les ruines maintenant; son nom était *Ram-Schehristân;* il paraît qu'elle était placée sur le bord du fleuve Hendmend, mais que, par la suite, ce fleuve ayant changé de cours et abandonné la ville, les habitants s'en éloignèrent et bâtirent la ville de Zerendj, chef-lieu actuel du Sedjestân et qui en est distante de 3 farsakhs.

رامشين *Ramischin.*

C'est, je crois, un bourg voisin d'Hamadân, d'où sont originaires deux docteurs dont l'enseignement est digne de confiance : Abou Mansour ben Modhaffer *er-Ramischi,* le schaféïte, et *Emiri* (اميرى) ben Mohammed ben Mansour. Ce dernier joignait à une grande science une piété sans égale; il consacra sa vie à la prière et au jeûne, et se fit le serviteur des pauvres à Ramischin. (Extrait de Schirweïh.)

رامن *Ramen.*

Petite ville à 7 farsakhs d'Hamadân et à 10 farsakhs de Beroudjird.

رام هُرمز *Ram-Hormuz.*

Ram signifie, en persan, le désir, le but, et *Hormuz* est le nom d'un ancien roi; c'est peut-être un mot composé dont le sens est le *désir d'Hormuz;* mais Hamzah dit que ce nom est abrégé et qu'il s'écrivait primitivement *Ram-Hormuz-Ardeschir;* il ajoute : «C'est une des principales villes du Khouzistân; les habitants l'appellent, par corruption, simplement *Ramuz* (رامز) [1]. » On trouve dans cette localité, à la fois, le palmier et le noyer, des citronniers et de la neige. C'est la seule ville du Khouzistân qui jouisse des productions des pays chauds et des zones tempérées. Plusieurs poëtes ont fait mention de Ram-Hormuz; nous citerons entre autres ce passage de Werd el-Dja'di (mètre *thawil*):

أمغتربا اصبحتُ فى رامَ هُرمز … من الاكل كغاوٍ هناك غريبُ
اذا راح ركب مصعدان فقلبى … مع المصعدين الراجين جنيبُ
وانّ القليب الفرد من ايمن الحمى … الىّ وإن لم آتِه لحبيبُ
ولا خيرَ فى الدّنيا اذا لم تزر بها … حبيبًا ولم ينظر اليك حبيبُ

Hélas! étranger dans Ram-Hormuz, j'y suis privé de nourriture comme un voyageur

[1] C'est ce que dit également Hamd Allah Kazvini, qui transcrit le nom de cette ville sous cette forme. (*Nouzhet*, fol. 640. — Voyez aussi Hamza Ispah. p. 47 du texte arabe, et Mordtmann, *Das Buch der Lænder,* p. 156.)

égaré! || Lorsque la caravane des deux *Mouç'ad* est partie, mon cœur s'est resserré en les voyant s'éloigner. || Ce puits unique, qui est à la droite du territoire sacré (le puits de Zemzem), je ne cesserai pas de le chérir, bien que je ne puisse y retourner. || Il n'y a plus de bonheur au monde quand on ne peut revoir l'objet aimé, ou obtenir de lui un regard.

(ال) ران *Rân (er)*.

Ville entre Meraghah et Zendjân où se trouvent, dit-on, des mines d'or et de plomb. « J'ai passé au creuset, dit Mo'çer, de la litharge de ce pays, et j'ai recueilli de chaque *menn* un *daniq* et demi d'argent pur. J'y ai trouvé aussi le plomb (argentifère) en grande abondance, et j'ai vu un seul morceau qui dépassait six coudées. Dans cette ville coule une rivière dont l'eau, quand on la boit, prévient les calculs de la vessie. On recueille dans les environs une herbe qui a la propriété d'exciter un rire si violent qu'il entraîne la défaillance; si on la perd, à cette hilarité succèdent un abattement et des larmes de douleur. On trouve aussi une pierre blanche non transparente, qui a toutes les propriétés du plomb, et du cinabre liquéfié qui, employé comme onguent, guérit l'alopécie (maladie du cuir chevelu). » Voilà ce que dit Mo'çer, fils de Mochlehl; quant à moi, je pense que cette ville est la même qu'Errân (voyez أرّان), vaste district de l'Arménie. — 2° *Errân* est aussi le nom d'une forteresse sur la frontière du pays de Roum (Asie Mineure) près de Malathyeh, et non loin de la forteresse de Kirkor, célébrée par Motenebbi dans une pièce de vers à la louange de Seïf ed-Dôoleh.

راور *Rawer*.

Grande ville du Sind, conquise par Mohammed, fils de Qaçem et-Thaqefi.

راوسان *Raweçân*.

Village près de Niçabour.

راونج *Rawendj*. (Voyez le mot روينج.)

راوند *Rawend*.

Petite ville près de Qaschân et d'Ispahân. Hamzah écrit *Raha-wend* (راها وند) et dit que ce nom signifie *biens redoublés* (الخير المضاعف). D'autres auteurs donnent ce nom à une ancienne ville située sur l'emplacement actuel de Moçoul

et qui fut bâtie par Rawend le Grand, fils de Biourasf ou Zohaq. — Zeid ben 'Ali ben Mansour Abou'l-A'la *er-Rawendi*, surnommé l'*Arbitre*, né en 472, fut un des bons traditionnistes de Rey.

راون *Rawen.*

Petite ville du Thokharistân, à l'orient de Balkh; elle est petite, mais florissante; elle appartenait jadis à Yahia, fils de Khaled, fils de Barmek, et elle n'eut jamais de gouverneur; c'est ce qui faisait dire à Abou'l-Qaçem Ka'bi, qui en était originaire : «Nous autres, nous devenons gouverneurs, mais, grâce à Dieu, nous n'en recevons pas.» De cette ville est sorti Ibn er-Raweni, qadhi et jurisconsulte célèbre dans les discussions scientifiques. (Extrait d'Abou Sa'd.)

راونسر *Rawanser.*

Bourg du canton d'Arghiân, dans la province de Niçabour; patrie de Mohammed ben 'Abd Allah *er-Rawanseri.*

راونيز *Rawniz.*

Bourg du canton d'Arghiân, qui a vu naître plusieurs docteurs. Le plus célèbre est 'Omar ben 'Abd Allah ben Ahmed Abou'l-'Abbas el-Arghiâni, le prédicateur, frère de l'imam Abou Nasr el-Arghiâni. Ce jurisconsulte, d'une piété et d'une vie exemplaires, étudia à Niçabour auprès de l'imam Abou'l-Me'ali Djoueïni; il y demeura longtemps, puis il revint dans son pays et s'occupa de l'étude des traditions; il est mort à Niçabour le 22 de ramadhan, l'an 534.

راهون *Rahoun.*

Bourgade du Sind, voisine de Mansoureh; peu de culture et de fruits, mais beaucoup de bêtes de somme.

رايان *Rayân.*

Bourg du canton d'el-A'lem, province d'Hamadân. Abou'l-Feredj Mouzher ben Ahmed, docteur accrédité et pieux, y mourut au mois de djemadi oul-akher, l'an 500.

رابكان Raikân[1].

Vallon célèbre par sa beauté, aux environs de Thous; il a 12 farsakhs de long sur 5 de large. (*Nouzhet.*)

رَبَض Rebedh.

Ce mot désigne principalement une chose gardée et réservée; il s'emploie en parlant d'une épouse. Abou Mansour dit que *roubdh* (رُبّض) signifie les fondations d'une ville ou d'une maison, et *rebedh* (رَبَض), les constructions qui entourent une ville; le pluriel est *erbadh* (أرباض). Il faut donc entendre par ce mot une sorte de faubourg extérieur qui existe auprès de toutes les cités. Trois localités en Perse sont quelquefois désignées par ce mot : 1° *Rebedh d'Ispahân*, nommée aussi *Rebedh de la ville* (*Rebedh el-Medineh*); Abou Schoukr Ahmed ben Mohammed er-Rebedhi y est né; — 2° *Rebedh-Ziad*, à Schiraz; le traditionniste Ahmed ben Ibrahim Abou'l-Mouthenni *el-Babeli* a été surnommé *Rebedhi* parce qu'il demeurait en ce lieu; — 3° *Rebedh de Merw*, patrie d'Ahmed ben Bekr Abou Bekr er-Rebedhi, docteur de Merw.

رجا Redja.

Bourg près de Serakhs, dont est originaire 'Abd er-Reschid ben Nacer Redjayi, prédicateur célèbre d'Ispahân. (Extrait d'Abou Mouça el-Hafez.)

رَجان Redjân.

Petite ville du Fars, d'où plusieurs docteurs tirent leur nom. Je suis persuadé que c'est la ville plus ordinairement nommée *Erradjân* (voyez أرّجان), entre el-Ahwaz et le Fars, et dont le nom a été abrégé de cette façon par l'absorption de l'article, comme dans le mot *Irrass*, qui s'écrit أرّس et الرّس.

رَحا Raha.

Localité dans le Sedjestân, d'où est originaire Mohammed ben Ahmed er-Rahayi es-Sedjestâni.

[1] Telle est l'orthographe généralement adoptée par les géographes et les historiens persans; mais on écrit aussi *Radekân*. (Cf. Edrisi, *Géographie*, t. II, p. 184; Ét. Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse*, p. 182.)

رحاب (ال) (*er*) *Rahab.*

Bourgade de l'Azerbaïdjân; mais on nomme aussi *er-Rahab* le territoire de Derbend et la plus grande partie de l'Arménie.

رُخّان *Rokkhân.*

Bourg à 6 farsakhs de Merw; patrie du traditionniste Abou Ahmed ben Mohammed ben Khatthab.

رُخّج *Rokkhedj.*

Forme arabe du mot *Rokkhez* (رُخّذ), district et ville de la province de Kaboul; on retrouve ce nom dans un vers d'Abou Ghanem *el-Qasri* (originaire de Qasr Kenkiwer) (mètre *kamil*) :

ورد اليسار مُباشرًا بحلوله   بالرُّخّج المصعود فى آستقراده

El-Yeçar est arrivé annonçant son entrée à *Rokkhedj,* cette ville dont l'accès est ardu et difficile.

C'est de ce pays que sont originaires Feredj et son fils 'Omar ben Feredj, qui furent deux écrivains célèbres du divân de Baghdad du temps de Mamoun et jusqu'au règne de Moutewekkil; ils jouissaient de la même puissance et du même crédit que les vizirs. Plusieurs poetes de ce siècle les ont attaqués dans des vers satiriques.

رُخّ *Rokkh.*

Canton de la province de Niçabour; le peuple le nomme *Rikh* (ريخ). Abou'l-Haçan Beihaqi dit qu'il doit son nom à la nature du sol, parce que les paysans, en Perse, appellent رُخّ un terroir dur et rougeâtre. Il renferme cent six bourgs et villages; le chef-lieu est Bischek (بِشك), bourg assez important qui a un beau marché, mais qui n'a pas de mosquée ni de chaire. En est originaire Abou Mouça Haroun ben 'Abdous er-Rokkhi en-Niçabouri, mort en 285.

رَخش *Rakhseh.*

Nom d'un caravansérail à Niçabour. Abou Bekr Mohammed ben Ahmed, le marchand, docteur, mort en 353, a été surnommé *er-Rakhschi,* parce qu'il habitait ce khân.

رُخشيود *Rokhschayoud.*

Bourgade aux environs de Termed.

رَذان *Radân.*

Bourg du district de Neça; patrie d'Abou Dja'far Mohammed ben Ahmed, docteur, mort en 313.

(ال) رَدّ (*er*) *Redd.*

Bourg du canton de Maçebedân près de Bendendjein, où est le tombeau du khalife Mehdi, fils de Mansour.

رَزآباذ *Rez-Abâd.*

Quartier ou rue de Merw.

رِزام *Rizam.*

Le bassin de Rizam est le nom d'un quartier de Merw esch-Schahidjân, dont on fait remonter l'origine à Rizam ben Abi Rizam el-Mouta'wi er-Rizami, qui participa à la conquête du pays avec 'Abd Allah, fils de Moubarek: il fut tué deux ans avant celui-ci.

رَزجاه *Rezdjah.*

Bourg près de Bestham, canton de Qoumès.

رزماباذ *Rouzm-Âbâd.*

Bourg voisin d'Ispahân; patrie de Mohammed ben 'Abd Allah, qui écrivait la tradition sous la dictée d'el-Hafez Isma'il, l'an 528.

رِزه *Rizeh.*

Bourg voisin d'Herat; ce nom est commun à plusieurs localités de la Perse.

رَزيق *Raziq.*

Rivière qui passe à Merw, et auprès de laquelle est le tombeau de Boraïdeh el-Aslemi, compagnon du Prophète (sur qui soit le salut!). El-Hazmi écrit *Zariq* (زريق); mais c'est une faute, car j'ai consulté les habitants de Merw, et

ils m'ont donné la première prononciation. Elle est adoptée par Sem'ani dans son Livre des généalogies, ainsi que par el-'Amrani. « *Zariq*, dit el-Hazmi, est une rivière de Merw, auprès de laquelle est un vaste quartier où était jadis la maison d'Ahmed ben Hanbel; mais ce quartier est ruiné aujourd'hui et en dehors de l'enceinte actuelle. Ahmed ben 'Yça el-Hammal, l'un des plus célèbres compagnons d'Ahmed, fils de Moubarek, en est originaire. » D'après Ibn el-Faqih, *Raziq* et *Madjân* sont deux belles rivières qui passent à Merw et fertilisent presque tous les environs. C'est sur les bords du Raziq que fut tué Yezdedjerd ben Schehriar ben Kesra, roi de la Perse. Le poëte Nafi' ben Aswad, de la tribu des Beni-Temim, a dit à ce sujet (mètre *thawil*) :

ونحن قتلنا يزدجرد ببُجعةٍ من الرّعب إذ ولّى الفرارَ وغارَا
غداةَ لقيناهم بمرو نخالهم بمرو على تلك الجبال وبارَا
قتلناهُمُ فى حربة صحَنتْ بهم غداةَ الرّزيق إذ أَرادوا حوارَا
ضممنا عليهم جانبيهم بصارمٍ من الطّعن ما دام النهارُ نهارَا
فواللّهِ لو لا آللّه لا شئَ غيرهُ لغادت عليهم بالرّزيق بوارَا

Nous avons tué Yezdedjerd en le frappant de la pointe de la lance lorsqu'il se préparait à fuir et à se cacher, || le matin du jour où nous les avons rencontrés à Merw, et ils ressemblaient, sur les collines de cette ville, à des lièvres timides. || Nous les avons dispersés avec nos lances, à la journée de *Raziq*, lorsqu'ils voulaient revenir; || nous les avons enveloppés de tous côtés d'une muraille d'épées tranchantes; tant que le jour a duré, || et j'en atteste Dieu, sans ce Dieu, qui est unique, nous les aurions tous exterminés aux bords du Raziq.

رُستاق *Roustaq*.

Ville du Fars, située dans la direction du Kermân; elle est souvent considérée comme appartenant à cette dernière province.

رُستقباذ *Roustaqbâd*.

On lit dans l'Histoire des Zendiq (Manichéens) que lorsque Moslem, leur chef, s'échappa de la prison où l'avaient enfermé les habitants de Basrah, et qu'il leur fit la guerre, Nafi' vint à Roustaqbâd, qui dépend du canton de *Destewa* (Fars). Ces deux chefs furent tués dans cette localité. (Voyez دستوى.)

رُستماباذ *Roustem-Âbâd*.

C'est le nom d'un territoire auprès de Qazwin, que Mouça el-Hadi acheta,

et dont il fit une fondation pieuse pour les besoins de la ville et pour secourir ceux qui combattaient les infidèles. (Voyez le mot *Qazwin.*)

رُستمدار *Roustem-Dar.*

Nom d'une contrée comprise entre le Guilân et le Mazenderân: les villes de Toulim et Guendjour en dépendent.

رُستمكويه *Roustem-Kouyeh*[1].

Place forte du gouvernement de Qazwin, dans les montagnes de Tharem.

الرّس *Rass (er)* (l'Araxe).

Fleuve qui arrose l'Azerbaïdjân et les contrées situées au delà. On raconte que, sur ses bords, s'élevaient jadis dans le pays d'Errân mille cités; Dieu leur envoya un prophète nommé Mouça, qu'il ne faut pas confondre avec Mouça ben 'Amran (Moïse); celui-ci leur prêcha en vain la foi en un Dieu unique: ils le traitèrent de menteur et rejetèrent sa mission. Il les maudit, et Dieu, pour les punir, livra leur pays à el-Hareth et à el-Howaïreth qui, de Thayf, marchèrent contre eux. On dit que ce peuple rebelle est enfermé entre les deux montagnes qui s'élèvent de ce côté. L'Araxe sort de *Qaliqala*, traverse le pays d'*Errân* et de *Werthân;* puis il se réunit au fleuve *Kourr;* la ville de Beïlaqân est placée entre ces deux fleuves qui, leur jonction opérée, se dirigent au sud-est et se jettent dans la mer (Caspienne)[2]. L'Araxe est un fleuve important qui renferme mille espèces de poissons; on dit même que tous les mois paraît une nouvelle espèce différente de celles qui ont paru précédemment. On y trouve notamment le *Schour-Mahi,* qui n'existe que dans ce fleuve, où il se montre à des époques fixes. Mo'çer, fils de Mochlehl, après avoir mentionné Bedd, la ville de Babek, ajoute : « Près de là coule l'Araxe; ce territoire produit des grenades superbes et comme je n'en ai vu nulle part ailleurs, des figues excellentes,

[1] Sans doute pour *Roustem-kouh*, la montagne de Roustem. Ét. Quatremère lit *Vachm-kouh* (*Histoire des Mongols de la Perse*, pag. 177, note), d'après Ibn el-Athir; mais ce nom me paraît altéré dans ce passage du *Kamil* de cet auteur ainsi que dans la Chronique d'Abou'l-Féda.

[2] Voyez, sur le cours de l'Araxe et l'archéologie de ces contrées, la savante dissertation de Barbié du Bocage, *Mémoire historique et géographique sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, p. 89 et suiv. Rennell, *Geogr. syst. of Herodot*, p. 356, et le Journal du colonel Monteith, *Bulletin de la Société de géographie de Londres*, t. III, p. 29 et suiv.

et du raisin que l'on fait sécher sur des *tandours* (réchauds), parce que le soleil, dans ce pays, est toujours caché par des nuages, et que des brouillards y règnent continuellement. L'Araxe traverse la plaine de *Belasdjân,* en se dirigeant droit vers le littoral de la mer du côté de *Berda'h,* et passe par *Werthân* et *Beïlaqân.* Ce pays renfermait autrefois cinq mille bourgs maintenant ruinés; on voit encore cependant des débris de murailles et des restes de constructions, tant les matériaux employés sont bons et durables. Quelques auteurs disent que les habitants de cette contrée étaient les *Ashab ar-ras* dont il est fait mention dans le Koran. (Voyez *Koran,* sur. xxv, v. 40.) D'autres les confondent avec cette nation de géants que David et Salomon combattirent parce qu'ils refusèrent de payer le tribut. Une tradition rapporte que leur chef fut tué à Ourmiah.

رَسكن *Resken.*

Ville du Thokharistân, conquise par el-Ahnef, les armes à la main, l'an 32 de l'hégire.

رَشت *Rescht.*

Petite ville du Guilân [1]; climat chaud et insalubre; productions : blé, riz, coton et soie. (*Nouzhet.*)

رُشين *Rouschin.*

Bourg du territoire de Djordjân.

رُصافة نيسابور *Roussafet-Niçabour.*

'Obeïd Allah ben Ahmed ben Abi Thaher, dans son Histoire, rapporte les paroles suivantes d''Abd el-'Aziz ben Suleïman : « Lorsque je vins au monde, mon père écrivit à 'Abd Allah ben Ahmed ben Thaher, pour l'informer de ma naissance et lui dire qu'il avait différé de me donner un nom afin que l'émir voulût bien en choisir un pour moi; celui-ci lui répondit : « Je nomme ton fils *'Abd el-'Aziz* et je lui donne en ferme *Roussafet*, bien communal de Niçabour. » Le diplôme est resté dans ma famille. » Ce fait se trouve dans cette histoire à la date de l'an 296.

[1] Cf. sur cette ville une note d'Ét. Quatremère, t. XIII des Notices et Extraits, p. 300; *The Journal of the geogr. Soc.* t. III, p. 17; même recueil, t. VIII, p. 36, et les documents réunis par B. Dorn dans son *Auszüge*, etc. Saint-Pétersb. 1858.

رُطّ (ال) (er) *Rotth.*

C'est, d'après Nasr, le nom d'une station entre Ram-Hormuz et Erradjân; mais el-Isthakhri, en décrivant le Khouzistân, dit que *er-Rotth* et Khaberân sont deux cantons de cette province arrosés chacun par une rivière.

رَعناش *Ra'nasch.*

Bourg qui dépend de Dizfoul. (*Nouzhet.*)

رَمادة (ال) (er) *Remadeh.*

1° Quartier ou village près de Niçabour. — 2° Bourg connu aux environs de Balkh.

رَمجار *Remdjar.*

Localité près de Niçabour qui a donné son nom à quelques savants. Abou Mohammed Isma'îl ben Abou'l-Qaçem er-Remdjari, le lecteur, mort à Niçabour, en ramadhan, l'an 351, fut un des maîtres d'Abou Sa'd. (Extrait du *Takhbir.*)

رَمّ *Remm*, au pluriel رموم *Remoum.*

Ce mot, en dialecte du Fars, désigne un quartier ou un endroit habité par les Kurdes. Plusieurs localités du Fars sont ainsi nommées; telles sont : le *Remm d'Haçan ben Djîlouïeh* (بن جيلويه), connu aussi sous le nom de *Remm el-Bazidjân* (رمّ البازنجان), à 14 farsakhs de Schiraz; — le *Remm d'Erdam, fils de Djouanaïeh* (اردام بن جوانايه), à 26 farsakhs de Schiraz: — le *Remm de Qaçem, fils de Schehriar,* nommé aussi *Kouriân* (كوريان), à 50 farsakhs de cette ville; — le *Remm d'Haçan ben Saleh,* nommé *Remm es-Sourân* (رمّ السوران), à 7 farsakhs de la même ville. Telle est la nomenclature donnée par Ibn el-Faqih, et il est probable que les noms propres ajoutés à chacune de ces localités ont disparu avec ceux qui les portaient. Beschari mentionne dans le Fars le *Remm el Akrad* ou remm des Kurdes. « C'est, dit-il, un district au milieu des montagnes, arrosé par une rivière, très-fertile et riche en vergers et en palmiers. » Il nomme aussi le *Remm* d'Ahmed, fils de Saleh, nommé *ez-Zizân* (الزيزان). Voici enfin ce que dit el-Isthakhri : « Il y a dans le Fars cinq *remm*, renfermant chacun un certain nombre de bourgs et de villages. Le kharadj est perçu sur chacun de

ces cantons par un reïs choisi parmi les Kurdes. Ils sont en outre tenus d'escorter les caravanes, de veiller à la sûreté des routes, et ils doivent prêter main-forte au sulthan dans les temps de guerre; ce sont comme autant de petits États indépendants. En voici la désignation[1] : 1° le *Remm-Djilouïeh* ou *Remm de Zindjân* (?) (رمّ الزيجان), nom d'une tribu kurde. Il est situé dans le pays qui avoisine la province d'Ispahân; il entre d'un côté dans le canton d'Isthakhr; de l'autre, dans celui d'Erradjân. Il est enclavé entre Beïdha, Ispahân, le Khouzistân et Sabour (Schapour). Toutes les villes et tous les bourgs compris dans cet espace appartiennent à ce remm; — 2° le *Remm-Schehriar* ou *Remm de Bazindjân* (رمّ البازنجان), situé dans les montagnes des Kurdes, de la famille de Bazindjân ou Schehriar. Tous ceux qui, dans le Fars, portent ce nom, appartiennent à ce pays riche en villages et en champs cultivés; — 3° le *Remm de Zizân*, à Haçan ben Saleh; il est situé dans le canton de Sabour et va depuis Ardeschir-Khourreh jusqu'à . . . . ? — 4° le *Remm de Rihân* (رمّ الريحان), à Ahmed, fils de Leïs, dans le canton d'Ardeschir-Khourreh; il s'étend depuis le littoral jusqu'aux dépendances d'Ardeschir-Khourreh; — 5° le *Remm de Kariân* (رمّ الكاريان); ses limites sont le *Sif* des Beni-Sofar, le *Remm* de Rihân, le Kermân et les dépendances d'Ardeschir-Khourreh; il est considéré comme appartenant à ce dernier district. »

[1] Ce passage est un de ceux qui diffèrent le plus du texte autographié à Gotha (cf. *Lib. climat.* p. 58). Non-seulement l'orthographe et la classification données par M. Moeller offrent peu d'analogie avec le texte du *Mo'djem*, mais les réflexions placées par Yaqout en tête de ce paragraphe sont remplacées, dans le manuscrit de Gotha, par les lignes suivantes : «Tels sont les noms des tribus kurdes que j'ai pu retenir; mais le nombre en est si considérable qu'il ne peut être évalué d'une manière positive que par les registres du bureau des redevances. Les Kurdes sont braves et robustes; ils possèdent de nombreux troupeaux, des chameaux et des juments; mais leurs bêtes de somme sont d'une race médiocre, et la seule tribu qui possède des chevaux est celle de Bazindjân, qui s'est fixée dans la province d'Ispahân; les croyances religieuses de ce peuple ressemblent à celles des Arabes nomades et des Berbers. Ils forment plus de cent tribus.» (Voyez aussi *Das Buch der Länder*, p. 145.) Ibn Khordadbeh donne au mot *remm* la même signification que l'auteur du *Mo'djem*; mais il ne compte que quatre grandes divisions parmi les familles kurdes établies dans le Fars : « 1° le *remm* d'Huçeïn ben Djilouieh, nommé *el-Miandjân* (*sic*), à 14 farsakhs de Schiraz; 2° celui de Qaçem ben Schehriar, nommé *el-Kouriân*, à 50 farsakhs de Schiraz; 3° celui d'Ardeschir ou . . . . (mot illisible), à 25 farsakhs; 4° celui d'Huçeïn ben Saleh, nommé *el-Mouzân*, à 7 farsakhs de Schiraz.» (Ms. de la Bodl. fol. 51.) On voit qu'au milieu de ces leçons si différentes et que la négligence des copistes a rendues si confuses, il est bien difficile d'avoir des données certaines sur la population kurde dans les premiers âges de l'islamisme.

رُنان Rounân.

Bourg près d'Ispahân; en sont originaires : Abou Nasr Isma'îl ben Mohammed, le soufi; il voyagea pour recueillir la tradition, et mourut en 531; — Abou'l-'Abbas Ahmed ben Mohammed, docteur éclairé et vertueux, mort en revenant de la Mecque, à Hillah el-Meziedieh, en 535.

رَنبويه Renbouyeh.

Bourg voisin de Rey. (Voyez le mot ارنبويه.)

رُوب Roub.

Localité près de Semendjân, province de Balkh; patrie d'Isma'îl ben Ibrahim er-Roubi.

روبانجاه Roubandjah.

Bourgade près de Balkh; le nom d'origine, d'après es-Sem'ani, peut avoir trois formes : *Roubandjahi* (روبانجاهىّ), *Roubanschahi* (روبانشاهىّ), et *Roumenschahi* (رومنشاهىّ).

رُوبنج Roubendj.

Localité du Fars que l'on nomme aussi *Rawendj*.

روتَك Routek.

Je crois, sans l'affirmer, que c'est une ville du Mokrân.

روذان Roudân.

1° Petite ville voisine d'*Eberqouïeh*, dans le Fars. D'après Ibn el-Benna, Roudân est un canton du Kermân renfermant trois villes : *Anas* (اناس), *Adkân* (اذكان), et *Abân* (ابان). Anas, étant sur la frontière, est considérée comme appartenant, par moitié, aux deux provinces (le Kermân et le Fars), afin d'en préciser les limites et d'égaliser le territoire. Ce canton s'étend donc depuis cette ville d'une part, jusqu'à la province d'Ispahân de l'autre; de sorte que presque tout le district d'Isthakhr est situé entre eux. Roudân possède une citadelle qui a huit portes et une belle mosquée; ses habitants sont, en général, foulons ou tisserands; de beaux jardins et des tombeaux vénérables entou-

rent la ville. Elle est arrosée par une source; mais elle est environnée par les sables, et sa population est peu nombreuse. Ce territoire peut avoir 60 farsakhs d'étendue. Tels sont les renseignements fournis par el-Isthakhri; aujourd'hui Roudân est une petite ville assez semblable à Eberqouïch, mais mieux arrosée, et riche en fruits que l'on exporte dans les pays voisins. — 2° Un bourg du Kharezm et une ville voisine de Bost portent aussi le nom de *Roudân*.

رودبار *Roudbar*.

Ce mot, qui signifie l'endroit où passe une rivière, désigne plusieurs localités[1]. 1° Bourgade du gouvernement d'Ispahân, renfermant plusieurs villages; quelques savants y sont nés. (Extrait d'Abou Mouça el-Hafez.) — 2° Roudbar, dit es-Sem'ani, est un nom qui se donne aux lieux voisins d'un fleuve en différents pays. Une localité près de Thaberân (province de Thous) porte ce nom. Abou 'Ali Huçeïn ben Mohammed, mort en 403, en est originaire, ainsi qu'Abou 'Ali Mohammed ben Ahmed ben Qaçem es-Sirafi; cet auteur, qui résidait en

[1] Dans le dénombrement que donne Yaqout, il ne semble pas avoir eu connaissance de la plus importante des localités qui portent ce nom, le canton de Roudbar situé à 6 farsakhs au nord de Kazwin; c'est encore le *Nouzhet* qui nous aidera à combler cette lacune. «Le canton de Roudbar, dit Hamd Allah, doit son nom à la rivière de Schahroud, qui le traverse; la plus grande partie de ce territoire appartient au *Guermsir* (pays de la chaleur) et une petite portion aux pays froids, de sorte qu'on sème l'orge dans l'une lorsqu'on la récolte dans l'autre; elles sont d'ailleurs très-rapprochées et à portée de la voix. Ce pays renferme plus de cinquante forteresses dont les principales sont Alamout, Memoun-diz et Lenbeser. Alamout, résidence et centre de l'autorité des Ismaéliens depuis cent soixante et onze ans, passe pour la plus redoutable. Bâtie par Haçan (ou Huçein) ben Zeid Baqeri, en 246, elle tomba en 483 au pouvoir d'Haçan, fils de Sabbah, qui y proclama les doctrines bâténiennes. Le nom primitif de cette place était *Alah-Amout*, c'est-à-dire *le nid de l'aigle*, devenu par l'usage *Alamout*. Une singularité digne de remarque, c'est que les lettres du mot *Alah-Amout* (اله اموت), prises numériquement, donnent la date de l'occupation d'Haçan, fils de Sabbah (483 de l'hégire). Elle fut détruite, en 654, par l'ordre d'Houlagou Khân; mais les habitants de ce canton, bien qu'ils se fassent passer pour musulmans, et pratiquent ostensiblement l'islamisme, sont restés attachés aux dogmes des Baténiens. Il y a même parmi eux des gens nommés *Meraghi*, qu'on soupçonne d'être de la secte de Mujdek.» (Voyez, sur le château d'Alamout et les Ismaéliens, un mémoire de M. Defrémery. *Journal asiatique*, 1848.) «Quant au Schah-roud, qui donne son nom au pays, il se divise en deux branches; l'une va de Thaleqân à Kazwin, l'autre se réunit au Sefid-roud près de Tharemein, et se jette dans la mer Caspienne du côté de Koutem (Guilân). Le cours de cette rivière est de 50 farsakhs.» (Extrait du *Zinet*.)

Égypte, a écrit de beaux livres sur la vie contemplative; il jouit d'un grand crédit comme grammairien et jurisconsulte; ses vers ne manquent pas de délicatesse; il est mort en 323. Abou Mouça le croit à tort originaire du bourg de Roudbar, voisin de Baghdad. — 3° Bourg près de Balkh. — 4° Bourg près de Merw. — 5° Bourg voisin d'Hamadân, célèbre par les personnages remarquables qu'il a vus naître. Le plus connu de ses traditionnistes est 'Abdous ben 'Abd Allah ben Mohammed Abou'l-Fath el-Hamadâni er-Roudbari. Schirweïh, fils de Schehriar, qui transmit son enseignement, en fait un grand éloge. Ce savant docteur est né en 395 et mort en 490, accablé d'infirmités. Il a été enterré dans le couvent de Roudbar.

رودٔ دشت *Roudé-Descht.*

Bourg du territoire d'Ispahân; on dit aussi *Rouï-descht* (رويدشت) et *Roudescht* (رودشت). (Voyez *Rouï-Descht.*)

رود ذراور *Roud-Derawer*[1].

Canton voisin de Nehawend, dans le Djebal. Son territoire, qui n'a guère plus de 3 farsakhs d'étendue, renferme quatre-vingt-treize villages arrosés par de nombreux ruisseaux et réunis par des jardins qui donnent des fruits de toute espèce. Le safran est la principale production du pays. La chaire de ce canton est dans une petite ville nommée *Keredj* (كَرَج), à 7 farsakhs d'Hamadân et à la même distance de Nehawend; cette ville est petite, mais bien bâtie et entourée de prairies, de champs et de jardins. On en exporte beaucoup de safran. Elle est la patrie d'Ahmed ben 'Ali Abou Bekr *er-Roud-derawer*i. Ce fut un des premiers docteurs et des plus respectables de son temps. Il a beaucoup écrit sur la tradition; Schirweïh cite avec éloge deux livres de lui : le *Livre du Schîn* (كتاب الشين), et le *Dictionnaire des compagnons du Prophète* (معجم الصحابة). Il naquit en 308 et mourut le lundi 16 de rebi' oul-akher, l'an 398. Il fut enterré dans le cimetière de *Neschith*, et son tombeau est un but de pèlerinage.

[1] Roud-derawer est le chef-lieu d'un district qui comprend encore quelques localités d'une certaine importance, comme Touï, Serkân, Mischkân, et soixante et dix villages, parmi lesquels on cite : Hind-roud, Serkân-roud, Guezaï-roud, etc. Le climat est tempéré; le sol, qui est élevé, est fertilisé par les rivières qui descendent de l'Elwend; il produit surtout du safran, ce qui a fait donner à ce pays l'épithète de *Za'frani.* Il paye au fisc 35,000 dinars. (*Nouzhet*, fol. 600.) Dans quelques exemplaires du même ouvrage, ainsi que dans l'édition lithographiée du *Zinet el-Medjalis*, on lit *Roudawer.*

رودة *Roudeh* ou *Ser-Roudeh* (سررودة).

Certains auteurs disent que c'est un quartier de Rey; mais on lit dans les Chroniques qu''Amrou ben Ma'di Karib mourut à Roudeh, après son départ de Rey; ce qui autorise à croire que ce n'est pas un quartier, mais un bourg voisin de Rey. Telle est aussi l'opinion d'Abou 'Obeïdah, qui ajoute qu''Amrou fut enterré dans un endroit nommé *Kirmanschah* (كرمانشاه). Cependant l'opinion la plus répandue parmi les savants est qu''Amrou mourut en route et fut enterré à Roudeh. En sont originaires : Hareth ben Moslem er-Razi er-Roudi; — Abou 'Ali ben Huçeïn ben Modhaffer, etc.

رور (ال) (*er-*) *Rour.*

1° Bourgade dépendante d'el-Ahwaz, ou située dans le voisinage. — 2° District du Sind presque aussi grand que le Moultân. La ville de Rour est située au confluent du fleuve Mehrân et de la mer, et elle sert de port à cette contrée. Le sol est peu fertile, les arbres et les palmiers y sont très-rares; elle n'est habitée que par des marchands. Quatre jours de marche la séparent du Moultân, et dans le voisinage est la ville de *Baghrour* (بغرور), dont il est fait mention dans l'Histoire de la conquête.

روعد *Rou'ad.*

Petite ville du Mazenderân, entourée d'une enceinte de quatre mille pas. (Extrait du *Zinet.*)

رُوق *Rouq.*

Bourg du territoire de Djordjân.

رُوياش *Rouiasch* (le château de).

Situé dans un des cantons du pays d'el-Ahwaz.

رويان *Rouïân.*

1° Grande ville et district important du Thabarestân. Rouïân est la plus grande ville des montagnes de cette province, comme Amol est la principale ville de la plaine. Elle est située dans le IVe climat par 76° 35' de longitude et 37° 10' de latitude; elle n'est qu'à 12 farsakhs du Guilân. Certains auteurs pensent qu'elle

ne fait pas partie du Thabarestân, mais qu'elle forme un état distinct et indépendant, qui renferme de hautes montagnes, un territoire important, de nombreuses rivières, des jardins et des champs fertiles: ils ajoutent qu'elle appartenait jadis aux habitants du Deïlem et qu'elle fut conquise par 'Amr, fils d'el-A'la, le maître du Djouçaq de Rey; ce fut lui qui fonda la ville et y établit une chaire. Entre les montagnes de Rouiân et le Deïlem, on voit un grand nombre de bourgs dont la population varie de quatre cents à mille âmes. Tout ce territoire peut mettre sous les armes plus de cinquante mille soldats. Le kharadj, qui y fut établi par Reschid, s'élève à 450,000 dirhems. Dans le district de Rouïân est la ville de *Kedldjeh* (كلجه), où réside le gouverneur. Les montagnes de ce pays sont contiguës à celles de la province de Rey, et c'est par là qu'on entre dans le district. D'après d'autres auteurs, il fut conquis par Sa'id, fils d'el-Ass, gouverneur de Koufah, pour le khalife 'Othman, l'an 29 ou 30 de l'hégire. Plusieurs savants en sont originaires : Abou'l-Mehasin 'Abd el-Wahid ben Isma'il er-Rouiâni et-Thabari, l'un des principaux imams du rite schaféite. Ce qadhi fut un des docteurs les plus instruits de son siècle, et Nizam el-Mulk 'Ali ben Ishaq le traitait avec une considération particulière; il étudia le droit sous Mohammed ben Beyan de Kazeroun, et composa un grand nombre d'écrits. Tels sont : le *Livre de l'expérience* (كتاب التجربة), le *Livre de la preuve suffisante* (كتاب الشافى), et surtout le grand ouvrage de jurisprudence qu'il intitula *La Mer* (كتاب البحر). Les docteurs du Khoraçân mettent ce livre au-dessus de tout ce qui a été écrit sur la doctrine de Schafey. Ce célèbre docteur reçut la tradition d'Abou'l-Haçan 'Abd el-Ghafir el-Faressi, ainsi que de son maître Ibn Beyan de Kazeroun. Il périt à Amol, victime du fanatisme religieux, au mois de moharrem, l'an 501; es-Selfi place sa naissance en 415; — le qadhi Abou Mo'ammer 'Abd el-Kerim ben Schoraïh, imam instruit et éloquent; il résida longtemps à Niçabour après avoir recueilli la tradition dans de longs voyages; il fut nommé qadhi d'Amol au mois de ramadhan, l'an 531; — Boundar ben 'Omar Abou Sa'id et-Temimi er-Rouïâni, qui enseigna la tradition principalement à Damas; plusieurs docteurs le considèrent comme menteur et rejettent son autorité. — 2° El-'Amrani prétend qu'il y a à Rey un quartier qui porte également le nom de *Rouïân*.

رُوَيْحان *Roueïhân*.

Localité dans la province du Fars.

رويدز *Rouïdiz*[1].

Place forte de l'Azerbaïdjân, voisine de Tebriz.

رويدشت *Rouï-Descht.*

Bourg de la province d'Ispahân qui a été déjà mentionné au mot رود دشت. On lit dans la Chronique de Damas, par el-Hafez, qu'Ahmed ben 'Abd Allah *er-Rouï-deschti* el-Isfahâni était un docteur qui vint enseigner la tradition à Damas, l'an 459, et y forma plusieurs élèves devenus célèbres.

رويين *Rouïn.*

Bourg du territoire de Djordjân.

رُهنه *Rohneh.*

Bourg du Kermân; patrie de Mohammed ben Bahr surnommé *Abou'l-Haçan er-Rohni,* homme de lettres et docteur, qui a écrit plusieurs livres sur les croyances des schiites, parmi lesquels son enseignement traditionnaire fait autorité.

رَيان *Reïân.*

Bourgade aux environs de Neça (Khoraçân). Abou Bekr ben Thabit dit qu'il faut écrire ce nom avec un *teschdid* (ريّان); mais la première prononciation est celle des habitants mêmes. Un autre nom de ce lieu est *Radân* (رذان, voyez ce mot) dont il a déjà été fait mention.

ريخ *Rikh.*

Localité du Khoraçân dont sont originaires 'Omar el-Kafi et son frère 'Ali, fils tous deux de *Rikan* (ريكان). El-Kafi, ministre d'A'la ed-Din Mohammed ben Takasch, à Niçabour, fut tué par les Tatares au mois de safer, l'an 618.

ريشهر *Rischihr.*

Selon Hamzah, ce nom est l'abrégé de *Riw-Ardeschir* (ريو اردشير)[2]. C'est

[1] Au lieu de *Rouïdiz,* il faut lire sans doute *Rouyin-diz* avec l'auteur de l'*Athar el-Bilad,* t. II, p. 358. (Voyez aussi ci-dessus, p. 21, en note.)

[2] Cette ville, fondée par Lohrasp, fut rebâtie par Schapour, fils d'Ardeschir Babegân; elle est de grandeur médiocre et située sur le bord de la mer; le climat est très-chaud et malsain, aussi les habitants vont passer l'été dans la forteresse de Dizkelat, qui n'est

un petit canton du district d'Erradjân; avant l'islamisme, il était habité par les *Kouschteh-Defterân* (كشته دفتران), c'est-à-dire les écrivains qui enregistraient, au moyen de l'écriture nommée حسيق (?), les choses relatives à la médecine, à l'astrologie, et aux sciences cabalistiques; aujourd'hui pas un de ses habitants ne sait écrire soit l'arabe, soit le persan. Au moment où les Arabes pénétrèrent dans le Fars, le Merzubân de ce pays se nommait Sehrek (سهرك). 'Othman ben Abi'l-Ass Thaqefi, gouverneur du Bahreïn, avait envoyé son frère el-Hukm avec une armée nombreuse, et lui avait enjoint de traverser la mer (le golfe) et de s'emparer du Fars. Celui-ci était déjà maître de la ville de Tawadj et faisait des incursions aux environs. Le Merzubân, informé des ravages exercés par les Arabes, de leur force et des avantages qu'ils avaient remportés, en conçut un vif ressentiment. Il réunit une armée considérable, se mit à sa tête et s'avança jusqu'à Rischihr, dans le pays de Sabour (Schapour) et dans le voisinage de Tawadj. C'est là que fut livrée la célèbre et sanglante bataille de Rischihr. Sehrek avait posté au bord d'une rivière, qui coule à peu de distance de là, un officier et une troupe de soldats en qui il avait toute confiance, avec ordre de tuer tous ceux de son armée qui chercheraient à fuir. Un des généraux persans, qui avaient été mis en déroute, tomba dans cette embuscade; pour échapper à la mort, il dit au chef de cette troupe : « Ne me tue pas, car les ennemis contre lesquels nous combattons sont protégés par le ciel, et Dieu est avec eux. » Puis il visa une pierre et lui décocha une flèche qui la traversa de part en part : « Tu vois, reprit-il, la force et l'adresse de mon bras, et pourtant cette flèche n'aurait pu percer un seul de nos ennemis. » L'officier voulait néanmoins obéir aux ordres du prince persan et le mettre à mort, lorsque arriva la nouvelle que Sehrek avait été tué par Sewar ben Houmam el-'Abdi, qui commandait l'avant-garde de l'armée musulmane; cette mort décida du succès; les Persans furent mis en déroute, et la ville de Rischihr fut prise d'assaut. Cette bataille, à cause de l'énergique défense des Persans et de la fureur avec laquelle ils luttèrent contre les Arabes, est restée aussi célèbre que la journée de Qadeçieh. 'Amrou ben el-Ahtem et-Temimi fut chargé de porter la nouvelle de cette victoire à 'Omar, et il lui dit (mètre *bassith*) :

qu'à 1 farsakh de là, ou dans d'autres places fortes du voisinage.... Ils se livrent en général au commerce maritime; mais, pauvres et faibles comme ils sont, ils vivent sous la dépendance des négociants des autres contrées. Les dattes et les toiles dites *rischihri* sont les principales productions de ce pays. (*Nouzhet*)

جئتُ الامامَ باسراعٍ لأخبرَهُ بالحقّ عن خبر العبدىّ سوارا
اصبح اروعَ ميمونٌ نقيبتُهُ مستعملٌ في سبيل الله مغوارا

Je suis venu en toute hâte vers le chef de la religion pour lui annoncer avec vérité la victoire de Sewar el-'Abdi, || ce héros prudent et heureux dans ses desseins, qui a consacré sa vie à combattre pour la loi de Dieu contre les infidèles.

Après la mort de Sehrek, la résistance du Fars s'affaiblit, et la conquête de cette province fut bientôt réalisée, comme nous le dirons à l'article spécial. (Voyez le mot فارس.)

ريكنج *Rikendj.*

Bourg près de Merw; on l'appelle aussi *Rikenz* (ريكنز) et *Rikendj-'Abdân* (ريكنج عبدان).

ريوَد *Riwed.*

Bourg dépendant du Beïhaq, province de Niçabour. En est originaire Abou Mohammed Fadhl ben Mohammed ben Mouçeyb esch-Scha'rani er-Riwedi, traditionniste d'une immense érudition; il est mort au mois de moharrem 282. El-Hafez Abou 'Abd Allah nous apprend que ce docteur descendait du roi du Yemen, qui se convertit à l'islamisme en recevant une lettre du Prophète; il ajoute qu'Abou Mohammed était aussi remarquable par sa piété que par sa science; il n'y a pas une ville du monde (musulman) qu'il n'ait visitée pour y recueillir la tradition. Cependant tous les docteurs ne sont pas d'accord sur sa véracité, et quelques-uns repoussent son enseignement comme entaché de mensonge.

ريوَرقان *Riwerqân.*

Bourg près de Merw.

ريوند *Riwend.*

Un des principaux districts de la province de Niçabour, où est né Abou Sa'id Sehl ben Ahmed en-Niçabouri, docteur mort en 350. Abou'l-Huçeïn Beïhaqi dit que ce district doit son nom et son origine à Riwendweih, fils de Ferroukh-Zad, de la race de Sassân, et qu'il renferme deux cent trente-deux bourgs ou villages. Es-Sem'ani prétend qu'il en renferme plus de cinq cents depuis *Djami'*

el-Qadim (la vieille mosquée) jusqu'à *Ahmed-Âbâd*, le premier bourg du territoire du Beïhaq; son étendue est d'environ 23 farsakhs (?), et sa largeur, depuis Thous jusqu'aux frontières de Boscht, est de 15 farsakhs.

رَيّ *Rey.*

Capitale du Djebal, ville célèbre et l'une des plus grandes du monde, abondante en fruits et très-prospère; les pèlerins y séjournent. Elle est à 160 farsakhs de Niçabour, à 17 farsakhs de Qazwin; de Qazwin à Abhar, on compte 12 farsakhs, et d'Abhar à Zendjân, 17 farsakhs. Ptolémée, dans son livre intitulé كتاب الملحمة ou *la Prédiction*, place la ville de Rey par 35° 36′ de longitude. J'ai lu dans les anciennes chroniques de la Perse que le roi Keï-Kaous fit construire une roue (عجلة) qu'il pourvut de l'appareil nécessaire pour s'élever jusqu'au ciel. Dieu permit aux vents de le porter jusqu'aux nuages, puis ils l'abandonnèrent et il tomba dans la mer de Djordjân. Lorsque Keï-Khosrou, fils de Siawukhs, monta sur le trône, il fit réparer cette machine et s'en servit pour aller jusqu'au pays de Babylone; arrivé à l'endroit où s'élève Rey, le peuple dit en le voyant: « Keï-Khosrou est venu avec la roue (بريّ آمد كيخسرو), car le mot *rey* (رَيّ) signifie, en persan, une *roue;* il donna l'ordre de construire une ville sur cet emplacement, et la nomma *Rey*. D'après el-'Amrani, cette ville fut fondée par Firouz, fils de Yezdidjird, qui la nomma *Râm-Firouz* (رام فيروز)[1]. Cet auteur mentionne ensuite la ville de Rey, qui est bien connue,

[1] L'antiquité de Rey est constatée par tous les écrivains orientaux, qui la nomment la mère ou la doyenne des villes (*Oumm el-bilad*, ou *Scheïkh el-bilad*); mais ils ne s'accordent pas sur la date de sa fondation et le nom du fondateur; ils hésitent entre *Raz*, fils d'Isfahân, Houscheng le Pichdadien, etc. et vont même jusqu'à désigner Scheïth, fils de Noé. Mustôfi opte pour Houscheng; mais il croit qu'elle fut agrandie, ou, pour mieux dire, rebâtie par Menoutcheher, petit-fils de Feridoun. Un autre auteur affirme que, sous les Sassanides, les jardins de Rey s'étendaient jusqu'aux premières limites de la province d'Ispahân. Ce qui paraît du moins plus certain, c'est que cette ville était à l'apogée de sa splendeur sous le khalifat de Mehdi. Ahmed Razi, l'auteur des Sept climats, qui cherchait dans le souvenir du passé des consolations à la déchéance de sa ville natale, fait un dénombrement hyperbolique des mosquées, couvents, colléges, etc. de la rivale de Baghdad. Selon lui, Rey était divisée en quatre-vingt-seize quartiers comprenant chacun quarante-six rues, et dans chaque rue, on comptait quatre mille maisons. Jamais, il faut en convenir, l'exagération orientale n'a été poussée plus loin; mais on ne peut douter cependant que Rey, malgré les tremblements de terre, la peste et des discordes civiles plus terribles encore, ne renfermât une population considérable, puisque, lorsqu'elle tomba au pouvoir des Mongols, plus de sept cent mille habitants

et il paraît distinguer ces deux villes; j'ignore où est située la première. J'ai visité Rey; c'est une magnifique cité. Ses maisons sont recouvertes de briques polies et enduites d'un vernis brillant et azuré comme le sont les poteries dans d'autres pays. Elle est placée auprès d'une montagne aride et nue qui la domine; mais cette grande et importante cité venait d'être ruinée lorsque j'y passais, l'an 617, en fuyant devant l'invasion des Tartares. Cependant ses murailles étaient encore intactes et avaient conservé leurs ornements; plusieurs chaires étaient restées debout au milieu des mosquées, car la ruine de la ville était toute récente; mais les deux tiers de ses maisons étaient détruites. J'en demandai l'explication à l'un de ses habitants, homme intelligent et grave, et voici sa réponse : « La cause qui a amené ces désastres est bien légère; mais les volontés de Dieu s'accomplissent toujours. Les habitants de notre ville étaient divisés en trois sectes : les Schaféïtes, qui sont les moins nombreux, les Hanéfites, qui s'élèvent à un certain nombre, et les Schiites, qui forment la majorité de la population; car, parmi les gens de la campagne, il n'y a que très-peu d'Hanéfites et pas un seul Schaféïte. Le fanatisme religieux souffla la discorde parmi les sectes sunnites et les Schiites. Ils se firent longtemps la guerre, et les partisans d''Ali finirent par être anéantis. Alors les sectateurs de Schafey et d'Abou Hanifah tournèrent leurs armes les uns contre les autres; après une lutte longue et sanglante, la victoire resta aux Schaféïtes, malgré leur petit nombre, parce que Dieu les protégeait. Ce fut en vain que les habitants des bourgades voisines, qui étaient Hanéfites, arrivèrent à Rey armés de fourches et prêtèrent main-forte à leurs coreligionnaires; leur parti fut anéanti, et les ruines que vous voyez maintenant sont celles des quartiers habités par ces deux sectes; le seul quartier qui soit encore debout, est celui qui est nommé *quartier des Schaféïtes*. Quant aux partisans des deux autres sectes ri-

furent passés au fil de l'épée. Telle est du moins l'assertion de Scheikh Nedjm ed-Din Razi, auteur de l'Observatoire des serviteurs de Dieu (*Mersad el-'Ibad*), ouvrage cité par Ahmed Razi. Anéantie par cette terrible invasion, Rey parut reprendre une apparence de vie sous le règne de Ghazân Khân, qui la releva de ses ruines et essaya de la repeupler; malgré cette résurrection éphémère, Veramin et Teherân devinrent, sous la dynastie Séfévie, les deux centres principaux de cette riche province, et il ne reste plus aujourd'hui, de la splendide ville des khalifes, que de vastes tumulus inexplorés, et un village pittoresque où repose, sous une coupole de lapis-lazuli, le schah-Zadeh 'Abd el-Azim, un des derniers rejetons de la maison d'Ali. (Voyez, sur Rey, une note importante d'Ét. Quatremère, *Histoire des Mongols*, p. 272, et sur Rhazès, les Recherches du major Rawlinson, *Journal of the geogr. Soc.* t. X, p. 119.)

vales, s'il en reste quelques-uns, ils sont réduits à se cacher[1].» Les maisons de Rey sont construites sous le sol, les rues sont obscures et d'un accès difficile; les habitants ont adopté ce mode de construction pour se prémunir contre le pillage incessant des armées qui envahissaient la ville; sans cette précaution, elle eût été détruite depuis longtemps. Un poëte, critiquant ses habitants, a dit (mètre *redjez*) :

الـــرّيّ دارٌ فارغـــه لـهـا ظلالٌ سـابـغـه
على الخصوص ما لهم في المكـرمات بازغـه
لا ينفع الشعر بها ولو اتاها النّـابغـه

Rey est une ville qui semble déserte et que d'épaisses ténèbres enveloppent. || Mais c'est surtout la générosité qui lui fait défaut; || la poésie n'y recueille rien, fût-ce celle de Nabeghah lui-même.

D'après el-Isthakhri, Rey était plus grande qu'Ispahân, puisqu'il dit en propres termes, «Il n'y a pas dans le Djebal, *à l'exception de Rey,* une ville plus vaste qu'Ispahân,» et il ajoute : «Si l'on excepte Baghdad, on ne trouve pas dans tout l'Orient une ville plus florissante que Rey[2]; quoiqu'elle ait moins d'é-

[1] Ce récit est traduit avec quelques variantes peu importantes par l'auteur persan des Séances des croyants, qui cherche à en démontrer la fausseté. Selon lui, l'explication donnée à Yaqout par ce grave vieillard n'était qu'une politesse de bienvenue faite à un étranger, attaché comme il l'était aux doctrines de Schafey. Pour qui connaît le caractère persan, cette objection ne laisse pas que d'être fondée. Nour Allah Schousteri est moins heureux quand il cherche à prouver que jamais les Schaféïtes n'ont été assez nombreux pour résister aux deux autres sectes rivales coalisées contre eux. L'absence de preuves historiques le force à se jeter dans une foule d'arguments théologiques dans lesquels nous ne le suivrons pas. Mais, au milieu de cette froide controverse, il donne quelques précieux renseignements sur les principales mosquées et les colléges de Rey, tels sont : le collége central de Tadj ed-Din Mohammed Keïki, bâti sous le règne de Thogrul, dans la rue *des Bonnetiers* (*Koulah-douzân*); le collége du Scheikh el-Islam Baboueïh, fondé sous Sulthan Melik Schah, près du palais du gouverneur; la mosquée de la Porte de fer, bâtie à la même époque; le collége de Khadjeh 'Abd el-Djebbar, qui attire des étudiants de tous les pays de l'Orient; le couvent d''Ali 'Othman; le collége *Reschidi,* bâti sous Sulthan Sa'ïd Mohammed, et qui renferme la plus vaste bibliothèque de la ville, etc. (*Medjalis,* édit. de Téhéran, 1re séance, *in fine.*)

[2] Le climat de Rey est réputé insalubre par les auteurs persans, ce que Mustôfi attribue aux montagnes voisines qui font obstacle au passage du vent du nord. Ahmed Razi fait, en revanche, le plus grand éloge de la fertilité du sol. Plusieurs villes du voisinage, Qazwin même, lorsqu'elle était la capitale des Séfévis, Qoum, Qaschân, Savah, y allaient chercher une partie de leurs approvisionnements. «Si la fièvre, dit-il, n'é-

tendue que Niçabour, elle l'emporte sur celle-ci par sa richesse, sa prospérité, et la beauté de ses édifices; elle a 1 farsakh et demi de long sur une largeur pareille. La plupart de ses maisons sont construites en bois et en terre[1].» Les bourgades qui l'avoisinent sont très-importantes, et chacune d'elles est plus grande qu'une ville, telles sont : *Qourhoud* (قرهُد), *Seïd-Âbâd* (سيد آباذ), *Merdjebi* (مرجَبى), et plusieurs autres; leur population dépasse dix mille âmes. Ses principaux cantons sont : *Qasrân l'intérieur* (قصران الداخل), et *Qasrân l'extérieur* (قصران الخارج), *Behnân* (بَهنان), *es-Sinn* (السّن), *Taschawich* (تشاويه), *Donbawend* (*Demavend*), etc. Ibn el-Kelbi explique ainsi qu'il suit le nom de Rey : «Rey, dit-il, était un homme de la famille de Schilân (شيلان), fils d'Ispahân, fils de Feloudj; auprès de la ville était un jardin. Un jour, la fille de Rey, en s'y promenant, vit une perdrix rouge (درّاجة), qui becquetait une figue, et elle s'écria : تهو انجير خورد, la perdrix mange la figue; à cette occasion, le nom primitif de la ville, qui était بورانجير (?), fut changé en celui de تهو رىّ, *la perdrix de Rey*[2].» Voici ce que rapporte Louth, fils de Yahia : «Deux mois après la prise de Nehawend, 'Omar ben el-Khatthab écrivit à 'Ammar ben Yaçer, son lieutenant, à Koufah, et lui ordonna d'envoyer 'Arwah, fils de Zeïd el-Khaïl des Beni-Thay, à la tête de huit mille hommes contre Rey et Destebi. 'Arwah marcha contre ces deux villes; les habitants de Rey appelèrent à leur aide les Deïlemiens et essayèrent de combattre l'invasion; mais Dieu donna la victoire aux musulmans, l'an 20 ou, selon d'autres, l'an 19 de l'hégire. Abou Nedjed, qui faisait partie de cette expédition, fit, à cette occasion, les vers suivants (mètre *thawil*) :

فدعا الى جرجانَ والرىّ دونها سوادٌ فأرضَتْ مَن بها من عشاير
رضينا بريف الرىّ والرىّ بلدةٌ لها زينة فى عيشها المتواتر
لها نشزٌ فى كلّ آخر ليلة تذكّر أعراس الملوك الاكابر

Il somma Djordjân de se rendre, et quant à Rey, qu'une multitude défendait, les tribus qui l'habitent se sont soumises. || Pour nous, nous sommes satisfaits d'habiter la fertile Rey; c'est une ville qui a brillé à tous les âges de sa vie. || Chaque nuit on y célèbre des fêtes qui rappellent les noces des plus puissants monarques.

pargne pas les habitants, elle est du moins peu dangereuse et n'a d'autre cause que l'avidité avec laquelle ils abusent des fruits ex-

[1] *Lib. climat.* p. 88.

[2] Le texte de cette puérile légende est altéré dans tous les manuscrits.

Selon Dja'far ben Mohammed er-Razi, ce fut sous le khalifat de Mansour que Mehdi bâtit la ville actuelle; il fit creuser le fossé qui l'entoure et y éleva une mosquée cathédrale; les travaux furent conduits par 'Ammar, fils d'Abou'l-Khathib, qui inscrivit son nom sur la muraille; ils furent terminés en 158. Il établit aussi une autre enceinte inférieure entourée d'un fossé, et la nomma *Mohammedieh.* Les habitants appellent proprement *la ville* tout ce qui est compris dans la première enceinte, et ils donnent à l'autre le nom de *ville extérieure.* C'est dans la ville ou le faubourg de Mohammedieh que s'élève la citadelle nommée *Reïbendi.* Mehdi la fit réparer et l'habita pendant son séjour à Rey; elle donne sur la mosquée principale et sur le palais du gouverneur. On dit que ces travaux furent entrepris par *Meïçereh et-Tha'lebi*, l'un des principaux agents de Mehdi. Cette citadelle fut ensuite convertie en prison; elle tombait en ruines lorsqu'elle fut réédifiée par Rafy', fils d'Harthamah, l'an 278; après le départ de celui-ci les habitants la démolirent. Le même auteur ajoute : «L'ancienne ville de Rey s'appelait *Arazi* (ارازى); elle a complétement disparu; elle était située à 12 farsakhs de la ville actuelle, sur le chemin de Khowar, entre Mohammedieh et le bourg nommé *Haschemieh de Rey;* on y voit encore des débris de constructions qui témoignent de la grandeur de cette antique cité. On remarque d'autres ruines dans une bourgade nommée *el-Mehdân* (المهدان), à 6 farsakhs de Rey, et on assure que c'est l'emplacement de la ville primitive; en effet, les habitants, en creusant le sol, en retirent souvent des chatons de bague en rubis ou en perles et d'autres antiquités. La forteresse de Rey est nommée *Qal'ah el-Farrokhân* (قلعة الفرّخان); nous en parlerons à l'article spécial [1]. Depuis la conquête, l'impôt de la ville était de douze millions de dirhems; lorsque el-Mamoun y passa en revenant du Khoraçân pour se rendre à Baghdad, les habitants sortirent à sa rencontre et se plaignirent de la gêne à laquelle les réduisait cette lourde redevance; le khalife, touché de leurs plaintes, allégea l'impôt de deux millions de dirhems et leur donna un édit revêtu de son sceau [2]. Ibn el-Faqih tient d'un homme très-érudit qu'il est dit dans le Pentateuque : «Rey est une des portes de la terre et le centre

[1] Cet article est omis dans les exemplaires du *Mo'djem;* mais je crois que la citadelle dont il est question ici n'est autre que celle de *Thabarek* sur laquelle Yaqout donne quelques renseignements historiques. (Voy. le mot طبرك et un fragment de la chronique d'Hafiz-Abrou dans les *Auszüge* de M. Dorn, p. 426.)

[2] Sous la monarchie mongole le district de Rey payait au fisc sept millions de dinars. (*Nouzhet,* fol. 578.)

du commerce des hommes.» El-Asma'yi se sert des mêmes expressions, et il l'appelle *la fiancée du monde* et l'une des plus grandes villes connues. On raconte qu''Obeïd Allah ben Ziad (qu'il soit maudit dans l'éternité!) offrit le gouvernement de Rey à 'Omar ben Sa'd ben Abi Waqas, à condition qu'il prendrait le commandement de l'armée qu'il envoyait contre Huçeïn, fils d''Ali (sur qui soit le salut!). 'Omar ben Sa'd hésita longtemps, ainsi que le prouvent ces vers composés par lui (mètre *thawil*) :

أأترك مُلك الرىّ والرىّ رغبة ام ارجع مذمومًا بقتل حُسين
وفى قتله النّار الّتى ليس دونها حجابٌ ومُلك الرىّ قرّة عين

Posséderai-je le gouvernement de Rey, de cette ville l'objet de mes désirs? Reviendrai-je maudit à cause de la mort d'Huçeïn? || Le meurtre d'Huçeïn me condamne à un feu dont rien ne peut me défendre; mais aussi que de douceurs dans la possession de Rey!

Enfin l'amour des biens de ce monde et l'ambition l'emportèrent; il marcha à la tête de ses troupes, et la mort d'Huçeïn arriva dans les circonstances connues de chacun. On attribue à (l'imam) Sadeq cette parole : Rey, Qazwin et Sawah sont des villes maudites et funestes. Ishaq, fils de Suleïman, dit n'avoir pas connu d'hommes plus vils que les habitants de Rey; il ajoute que cette ville maudite est digne du nom de *Deïlemienne*: sa population est toujours agitée comme les vagues de la mer et se refuse à accepter la vérité; il compte dix-sept cantons autour de Rey, et cite entre autres : *Donbawend, Wimeh, Schelembeh,* etc. Parmi les personnages célèbres de Rey, nous citerons : Abou Bekr Mohammed ben Zakaria er-Razi, le médecin, auteur de plusieurs ouvrages estimés, mort après son retour de Baghdad, l'an 311; — Mohammed ben 'Omar ben Hischam Abou Bekr er-Razi el-Hafez, surnommé *Qanatheri* (قناطرى), docteur accrédité; il enseigna à Merw et mourut vers 290; — 'Abd er-Rahman ben Mohammed ben Edris er-Razi Mohammed ben Abi Hatem, auteur du célèbre traité nommé كتاب الجرح والتعديل, livre d'une grande utilité; cependant la composition lui en a été contestée. Voici ce que dit à cet égard Abou Ahmed Mohammed el-Hakem : «Pendant mon séjour à Rey, je remarquai qu'on lisait aux élèves le *Kitab el-Djerh* comme étant de Mohammed ben Abi Hatem; la lecture terminée, je dis à Ibn 'Abdouïeh : «Que signifie cette plaisanterie? Vous lisez en présence de vos docteurs la chronique de Mohammed ben Isma'il de Bokhara, et vous l'attribuez à Abou Hatem et à Abou Zera'h?» Ibn 'Abdouïeh me répondit : «Lorsque ce livre fut mis entre les mains de ces deux docteurs,

ils le trouvèrent si beau et si indispensable aux études qu'ils convinrent de s'en donner comme les auteurs, et ils se contentèrent de le retoucher.» El-Khalil el-Qazwini dit qu''Abd er-Rahman, fils d'Abou Hatem, élève de son père et d'Abou Zer'ah, et célèbre sectaire de la doctrine des Abdals, est né en 240 et mort en 327; il a laissé de volumineux écrits sur le droit, l'histoire, *sur les différences qui règnent entre les compagnons, les successeurs des compagnons et les docteurs les plus célèbres*, etc. — Isma'il ben 'Ali Abou Sa'd er-Razi, connu sous le nom de *Seman el-Hafez*, soufi en renom, auteur de plusieurs écrits, et bon traditionniste; il recueillit les hadis de quatre mille docteurs, et se voua au célibat pour se consacrer à l'étude et à la dévotion; cependant il avait adopté les opinions des Mo'tazelites; il est mort en 445. — Mohammed ben 'Abd Allah, connu à Rey sous le surnom d'*Abou Roustaqi*, et son fils Temam er-Razi; ce dernier s'est acquis une juste réputation par son érudition et sa prodigieuse mémoire; il connaissait surtout les traditions de l'école de Syrie; il est né vers 350, et mort à la fin de moharrem 414. — Abou Zera'h Ahmed ben Huçeïn, docteur très-connu pour sa science et les nombreux élèves qu'il forma. Il vint professer à Damas, l'an 347, et répandit son enseignement dans tous les pays qu'il visita. Il mourut sur le chemin de la Mecque, l'an 375[1]. Les habitants de Rey furent attachés aux doctrines sunnites et à l'orthodoxie jusqu'au moment où Ahmed ben Haçan *el-Muderâni* sut capter leur esprit par ses flatteries et ses caresses. Ce personnage, qui avait d'abord été au service de Takasch, fils de Satéguin le Turc, profita de l'autorité qu'il avait à Rey pour y propager les opinions des Schiites; il séduisit plusieurs docteurs et leur persuada d'écrire en faveur de ces nouvelles doctrines. Ce fut à cette occasion qu''Abd er-Rahman ben Abi Hatem composa un traité *des mérites de la famille* (du Prophète), et d'autres ouvrages. Ce fut en 275, sous le règne de Mo'temed, que le schiisme fut introduit à Rey, et il s'y est maintenu depuis cette époque. Lorsque Ahmed ben Isma'ïl le Samanide revint du Deïlem, il campa au dehors de Rey et ne voulut pas y entrer. Les habitants vinrent le supplier d'être leur gouverneur et de demander au khalife l'investiture de Rey. Isma'il

[1] Rey a aussi produit quelques poëtes persans : Kemal ed-Din Pendar, panégyriste de Medjd ed-Dôoleh le Bouheide; — Ymadi', qui vécut à la cour des princes Seldjouqides et fut favorisé par Sulthan Thogrul; — Abou Yezid Mohammed Ghaffari, contemporain de Mahmoud le Ghaznévide; — Abou 'Abd Allah ben Mohammed el-Qoreischi, né en 544, mort en 566; — Mir Mohammed Yousef Khalefi, ministre sous Schah-Isma'ïl, mort en 1027, etc. (*Atech-Kedeh.*)

s'y refusa en disant : «Je ne veux pas gouverner cette ville funeste qui fut la cause du meurtre d'Huçeïn, fils d'Ali; c'est un pays *Deïlemien,* toujours ennemi de Dieu et placé sous la constellation du Scorpion [1].» Puis il retourna dans le Khoraçân au mois de zi'l-hiddjeh 289. Ce fut dans cette province que vint le trouver la lettre de Moktafi qui lui donnait le gouvernement de Rey. Il délégua à sa place son frère Abou Saleh Mansour, fils d'Ishaq, fils d'Ahmed, fils d'Açed. Ce dernier gouverna le pays pendant six ans, et ce fut pour lui que le médecin Abou Bekr ben Zakaria er-Razi composa son livre de médecine qu'il intitula en son honneur *Mansouri;* c'est l'ouvrage célèbre connu sous le nom de *Kennasch* ou le Recueil.

ز

زابُلستان *Zaboulistân.*

Grand district qui forme un gouvernement distinct au sud de Balkh et du Thokharistân; la capitale est Ghaznah (voyez pour plus de détails غزنة). On fait remonter son origine à Zaboul, aïeul de Roustem, fils de Dasetân [2]. La terminaison *istân* est, comme on le sait, ajoutée par les Persans pour désigner un nom de pays ou de lieu. Le mot *Zaboul,* pris dans le sens de *Zaboulistân,* se trouve dans les Chroniques de la conquête, où il est dit qu''Abd er-Rahman ben Somrah ben Djendeb conquit le Zaboul par capitulation. Cependant Mohammed ben Schirin nie ce fait et dit qu''Othman ben 'Affan conclut avec ce pays l'engagement nommé en jurisprudence (وَلْث) ou une simple convention (عقد) moindre qu'un pacte.

زاذَقان *Zadeqân.*

Bourg qui a donné naissance à 'Obeïd Allah ben Ahmed, docteur pieux et digne de foi qui vint étudier dans notre pays, dit l'imam Abou Bekr, l'an 444.

[1] Le poëte Khaqâni, qui n'avait pas eu à se louer du séjour de Rey, dit aussi dans une ode où il critique cette ville :

عقرب نهند طالع ری من ندانم ان
دانم که عقرب تن من شد لقای ری

L'horoscope de Rey est, dit-on, le scorpion; je l'ignore. || Ce que je sais c'est que le contact de cette ville est le scorpion qui a blessé mon corps.

[2] Telle est aussi l'opinion de Burnes, qui paraît avoir recueilli cette tradition dans le pays même. (Cf. *Voyage en Boukharie,* t. II, p. 139.)

Schirweïh assure que ce docteur avait emporté de Kerkh une provision de pain sec, qui suffit à sa nourriture pendant tout le temps de son séjour.

زادَك *Zadek.*

1° Bourg près de Thous (Khoraçân); on écrit plus souvent *Zayek* (زايَك). — 2° Un village de la Transoxiane porte le même nom. (Extrait de Sem'ani.)

زاديك *Zadîk.*

Un des bourgs du canton d'Oustouwa, province de Niçabour.

زارجان *Zardjân.*

Quartier d'Ispahân, ou village voisin de cette ville; Mohammed ben Ahmed Abou Mansour en est originaire.

زاريان *Zariân.*

Bourg à 1 farsakh de Merw.

زاغُول *Zaghoul.*

Bourg près de Merw er-roud, où est le tombeau de Mohalleb, fils d'Abou Sofrah, gouverneur du Khoraçân. Ce général, après avoir terminé sa guerre contre les Zendiq, fut nommé émir du Khoraçân par 'Abd el-Melik. Il envoya d'abord son fils Habib, qui gouverna ce pays pendant dix mois et en expulsa Omeyah, fils de Khaled. Mohalleb y arriva au mois de safer, l'an 76, et il y demeura jusqu'à ce qu'il fut tué dans une expédition contre les infidèles, près du bourg de Zaghoul, non loin de Merw er-roud, au mois de zi'l-hiddjeh, l'an 82 de l'hégire; il était alors âgé de soixante et seize ans et avait gouverné pendant huit ans, en comptant la durée du gouvernement intérimaire de Habib.

زالِق *Zaleq.*

Canton important du Sedjestân; il renferme plusieurs places fortes. L'an 30 de l'hégire, 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz envoya Rebi' ben Ziad el-Harethi, qui s'empara de Zaleq par les armes; il fit dix mille prisonniers, parmi lesquels se trouvait un esclave du chef persan de Zarendj, qui était venu pour recevoir une somme de trois cent mille dirhems et la porter à son maître. Interrogé sur la provenance de cet argent, il répondit qu'il était pris sur les récoltes du

canton, ou, pour me servir de ses propres expressions, « qu'il était recueilli avec la pioche et la bêche. » Selon Medaïni, la conquête de Zaleq eut lieu le jour de la fête de *Mehrdjân,* et le chef persan ayant été fait prisonnier, il offrit à Rebi' de payer rançon pour lui et pour sa famille, et promit de donner autant d'or et d'argent qu'il en faut pour couvrir une lance plantée en terre. Cette offre fut acceptée, et Rebi' reçut cette somme importante. Medaïni dit aussi qu'on fit trente mille prisonniers.

زام *Zam* (pour جام *Djam*).

C'est un des principaux districts de la province de Niçabour, dont le chef-lieu est *Bouzdjân,* plus connu sous le nom de *Djam.* Ce mot, qui signifie en persan une coupe et du verre, a été donné à cette ville à cause de sa forme arrondie. Ce district renferme cent quatre-vingts bourgs. Telle est la version d'Abou'l-Haçan Beïhaqi; mais Sem'ani prétend que le nom de *Djam,* dont les Arabes ont fait *Zam,* est donné à deux villes, *Zam* et *Bakherz.* L'opinion de Beïhaqi doit être adoptée de préférence, car Bakherz forme un canton distinct de celui de Djam, et en est assez éloigné. (Voyez aussi جام.)

زاول *Zavil.*

Petite ville du Qouhistân; climat chaud; fruits abondants; les environs sont remplis de gibier. (*Nouzhet.*)

زاوة *Zaweh.*

District de la province de Niçabour [1]; el-Beïhaqi dit que ce nom lui a été donné parce qu'on ne peut y pénétrer que par des défilés étroits; il possède deux cent vingt bourgs ou villages dont quelques-uns sont considérés comme appartenant au territoire de *Rokhh* (voyez رخ), et d'autres au canton de *Schamat* (voyez شامات). En est originaire Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed er-Zawehi [2]. Abou Sa'd place Zaweh dans le canton de Bouschendj, entre Herat et Niçabour, près de Bouzdjân, et y fait naître Abou'l-Haçan Djemil ben Mohammed, qui fut un des maîtres du docteur Abou 'Abd Allah el-Hafez.

[1] D'après le *Nouzhet,* il renferme environ cinquante bourgades dont le chef-lieu est Ahen-Guerân (آهنگران); il produit du blé et quelques fruits.

[2] Zaweh est aussi la patrie du célèbre Qothb ed-Din Haïder, qui fut le directeur du scheikh 'Attar dans la voie spirituelle; il mourut en 597 ou 602 (*Tezkereï-schou'ara.*)

زاه *Zah.*

Bourg du pays de Niçabour; le nom ethnique est *Zahi* et *Azahi* (زاهىّ وازاهىّ). Patrie de Mohammed ben Ishaq ez-Zahi, le dévot, mort le 17 de rebi' oul-akher, l'an 388.

زَبَح *Zabah.*

Abou Sa'd pense que c'est un bourg voisin de Djordjân, où serait né Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed ez-Zabahi el-Djordjâni, mort à Herat, en 408.

زُبيديّة *Zobeïdyeh.*

Bourg du Djebal entre Qirmiçin et Merdj el-Qala'h.

زَبويه *Zebouieh.*

Bourg près de Merw; patrie d'Abou Hamid ben Surour *ez-Zebiwi*, traditionniste.

زُبيلاذان *Zobîladân.*

Bourg près de Balkh.

زُخّ *Zokkh.*

Mohammed ben Mouça dit que Zokkh est un district du Khoraçân où sont nés plusieurs rapporteurs de traditions; mais il se trompe, car il n'y a aucune localité qui porte ce nom; il veut sans doute parler de *Rokkh*, dont il a été fait mention précédemment (voyez رُخّ).

زُرآباذ *Zorâbâd.*

Localité à Serakhs.

زَراوه *Zeraweh.*

Bourgade du pays de Thous (Khoraçân).

زَرجين *Zerdjin.*

Nom d'un vaste quartier à Merw; quelques savants en sont originaires; le plus connu est Zerin ben Abi Zerin es-Sarradj.

زَرد Zerd.

Ce nom, qui signifie jaune en langue persane, est donné à un bourg près d'Esferaïn dans le gouvernement de Niçabour. C'est la patrie d'Ahmed ben Mohammed ez-Zerdi, grammairien et littérateur.

زَرزَم Zerzem.

Bourg à 6 farsakhs de Merw, voisin de Koumsân; il est ruiné, et il n'y reste plus que quelques champs cultivés.

زُرّق Zorraq.

Une bourgade près de Merw [1] et une vallée dans le Hedjaz ou le Yemen portent ce nom. (Extrait de Nasr.)

زَركُون Zerkoun.

Bourgade située au milieu de l'Azerbaïdjân; elle est traversée par le Zab supérieur. (Je ne garantis pas ce renseignement, Dieu sait mieux la vérité.)

زَرنج Zarendj.

Ville principale du Sedjestân (voyez ce mot). On connaît ces vers d'ʿAbd Allah ben Qaïs er-Raqiat, en l'honneur de Moçʿab, fils de Zobeïr (mètre *khafîf*) :

جلب الخيلَ من تهامةَ حتّى   بلغت خيلُه قصورَ زرنجِ
حيث لم تأتِ قبله خيل ذى الاكتاف يرحفنَ بين قُفّ ومرجِ

Il a conduit sa cavalerie hors du Tehamah, et l'a amenée là où s'élèvent les châteaux de Zarendj, || dans une contrée que n'avaient pas explorée avant lui les cavaliers de Dou'l-Aktaf, qui couraient au milieu des collines et des prairies.

Le Sedjestân fut conquis du temps d'ʿOmar par ʿAçem ben ʿAdi et-Temimi.

زَرَند Zarend.

1° Petite ville entre Ispahân et Sawah; patrie d'Abou ʿAbd Allah Mohammed ben ʿAbbas ez-Zarendi, le Schirazien, grammairien et traditionniste connu. —

[1] L'auteur du *Meraçid* ajoute que Yezdidjird, dernier roi de Perse avant la conquête arabe, fut tué près de ce bourg.

2° Grande et ancienne ville du Kermân; elle avait autrefois beaucoup d'importance; elle est à quatre jours de Berdesir.

زَرَنْرُود *Zeren-roud* (pour *Zenderoud*).

Rivière du territoire d'Ispahân, célèbre par la douceur et la salubrité de son eau. Elle sort d'un endroit nommé *Benakân* (بناكان), traverse le bourg de *Derim* (دريم), puis se dirige vers le bourg de *Denba* (دنبا). Là elle reçoit différents affluents; elle s'élargit et arrose les jardins et les bourgades de cette contrée; elle passe ensuite auprès de la ville, et se perd dans les sables qui sont au delà (à l'est); puis elle reparaît dans le Kermân, à 60 farsakhs de l'endroit où elle avait disparu, et va se jeter dans l'Océan indien. On dit qu'on lança un jour dans cette rivière un roseau auquel on avait fait des marques particulières, et qu'il reparut dans le Kermân, à la distance de 60 farsakhs; ce qui prouve que c'est bien la rivière qui coule à Ispahân. (Voyez aussi le mot زندرود.)

زَرِيق *Zariq*.

El-Hazmi donne ce nom à une rivière qui passe à Merw; mais il se trompe et intervertit l'ordre des lettres; le vrai nom de cette rivière est *Raziq* (رزيق). C'est ainsi que je l'ai entendu prononcer par les gens du pays, et à ce titre, es-Sem'ani, qui adopte aussi la leçon *Raziq,* mérite toute confiance. Je n'ai donc mentionné ce mot à la lettre ز que pour mettre le lecteur en garde contre cette erreur d'el-Hazmi.

زَز (ال) (*ez-*) *Zez*.

J'ai interrogé sur ce nom les habitants d'Hamadân les plus instruits, et ils m'ont répondu qu'on appelait ainsi une bourgade dépendante de la province d'Ispahân et située entre cette province et les montagnes des Lours. Es-Selefi dit aussi que c'est une bourgade qui dépend d'Hamadân, et cite parmi les savants qui y sont nés : Abou Mohammed *Mazkil* (مازكيل) ben Mohammed ez-Zezi, et son oncle Abou'l-Fewaris Daoud, personnage pieux et instruit. Le fils de Mazkil, Mohammed, avait sous sa direction cinquante-cinq couvents qu'il administrait, comme le rapporte Selefi. Enfin Abou Sa'd, dans son *Takhbir*, mentionne Abou'l-Futouh Ahmed ben Mohammed ez-Zezi, prédicateur et professeur connu à Ispahân.

زُشك *Zouschk.*

Localité située dans le gouvernement de Niçabour, d'après el-'Amrani.

زعفرانيّة *Za'franieh.*

1° Bourg à un jour de marche d'Hamadân; patrie d'Abou'l-A'la Mohammed ben Huçeïn, surnommé *Abou Meïcerah,* ainsi que du poëte *Za'frani.* — 2° Un bourg voisin de Baghdad porte le même nom; Haçan ben Mohammed, qui en était originaire, vint habiter Baghdad et laissa son nom au quartier appelé depuis *Derb ez-Za'frani;* il mourut en 260. Presque tous les traditionnistes de Baghdad sont originaires de ce quartier.

زغرتان *Zaghertân.*

Bourg voisin d'Herat; en sont originaires : Abou Mohammed ben Khaled el-Medaïni el-Herawi, homme de loi et docteur mentionné dans le Dictionnaire des scheikhs d'Abou Sa'd; — Abou 'Abd Allah Mohammed ez-Zaghertâni, etc.

زَغَندان *Zaghendân.*

Bourg à 6 farsakhs de Merw, dans le voisinage de Sendj.

زَقَوْقا *Zaqawqa.*

Bourgade entre le Fars et le Kermân (d'après Nasr).

زُمّزْم *Zoummazm.*

Localité située sur le territoire de Djoundi-Sabour, dans le Khouzistân.

زُملق *Zoumoulq.*

Bourg voisin de Sendj, dans la province de Merw; il est ruiné maintenant. Es-Sem'ani dit que plusieurs docteurs en sont originaires.

زَملكان *Zemlekân.*

Un bourg près de Balkh porte ce nom; mais le plus connu est celui qui est dans le Ghawthah (verger) de Damas et qui a vu naître plusieurs savants.

زَمّ *Zemm.*

Petite ville sur la route du Djeïhoun (l'Oxus), entre Termed et Amol. En est

originaire Yahia ben Youçef ben Abi Kerimeh Abou Youçef ez-Zemmi, docteur dont l'enseignement mérite toute confiance, mort en 225 ou 226, et selon d'autres en 229. Nasr dit que Zemm est aussi une ville du littoral du golfe, entre Basrah et l''Omân.

زمینداور Zemen-Dawer.

Contrée étendue entre le Sedjestân et le Ghour; on la nomme ordinairement *Dawer* (voyez ce mot). D'autres écrivains disent que c'est une ville entourée de jardins et située dans un pays très-fertile; elle serait voisine de Bost et porterait le surnom de *Adouhi* (ادوهی).

زُمَّيج Zoummaikh.

District du Beïhaq, province de Niçabour.

زنجان Zendjân.

Ville grande et connue dans le Djebal[1], à moitié chemin de cette province et de l'Azerbaïdjân. Elle est voisine d'Abhar et de Qazwin; en Perse, on la nomme *Zengân* (زنگان). Elle a produit plusieurs hommes qui se sont illustrés dans les sciences, les lettres et la tradition. Parmi les anciens, on cite : Ahmed ben Saken, qui recueillit la tradition d'un grand nombre de maîtres; — 'Omar ben 'Ali Abou Hafs ez-Zendjâni, mort à Baghdad, en 459, et enterré près d'Ibn Schoraïh; — Abou'l-Qaçem Sa'd ben 'Ali ben Mohammed ez-Zendjâni; ce scheikh voyagea dans presque tous les pays musulmans et y enseigna la tradition; à

[1] Zendjân fut fondée par Ardeschir Babegân, qui la nomma *Schahin* (شهين); son enceinte avait dix mille pas. Les Mogols la détruisirent, et depuis elle a beaucoup perdu de son importance; son climat est froid. Le sol est arrosé par des canaux et par une rivière qui prend le nom de la ville; elle sort des environs de Sulthanyeh et se jette dans le Sefid-roud. Le blé est la principale production du pays; il y a aussi des rizières et quelques jardins potagers sur les bords de la rivière; mais on n'y trouve point d'arbres fruitiers, et les fruits viennent de Tharemein. Les habitants sont sunnites et schaféites; leur insolence et leur penchant à la raillerie sont connus; l'auteur du *Siver el-Aqalim* les accuse aussi d'être d'un caractère insouciant et léger; *ils parlent le pur pehlevi.* Parmi les tombeaux vénérés de Zendjân, on cite ceux d'Akhi Feredj, de Oustad 'Abd el-Ghaffar Sekkak, de 'Yça Kaschâni, etc. Ce canton comprend cent bourgades et paye au fisc 18,000 dinars. (*Nouzhet.*) Parmi les personnages originaires de Zendjân, on remarque : le célèbre dévot Akhi Feredj, mort en 557; — Sadr ed-Din Ahmed, ministre de Keï-Khatoun issue d'Houlagou Khân; — le juge Beha ed-Din et Kemal ed-Din, qui ont laissé des poésies en langue persane. (*Heft iqlim.*)

la fin de sa vie, il habita près de la Mecque et fut compté parmi les *Modjawir*. Il se fit une grande réputation par sa science et par sa piété. On venait le visiter de fort loin pour s'attirer ses bénédictions, et on cite de lui plusieurs actions miraculeuses. Abou Mohammed Heyadj, imam de la sainte Ka'bah, disait qu'il considérait comme perdu pour son salut chaque jour où il ne voyait pas ce vénérable scheikh. El-Moqaddessi raconte qu'il vint le trouver un jour, très-préoccupé d'une affaire que lui avait suscitée un habitant de Schiraz qu'il ne nomme pas. Il baisa les mains d'Abou'l-Qaçem Sa'd, sans prononcer une parole; mais le vieillard lui dit, comme s'il lisait dans sa pensée : «Ne te tourmente pas, et retiens ce proverbe qui court dans notre pays au sujet des Persans : avare comme un Ahwazien; sot comme un Schirazien; bavard comme un habitant de Rey (بخل اهوازىّ وحماقة شيرازىّ وكثرة كلام رازىّ).» Ce saint personnage est mort en 471.

زُنج Zoundj.

D'après el-'Amrani, c'est un bourg voisin de Niçabour. On lit dans le *Takhbir* d'Abou Sa'd : «Abou Nasr Ahmed ben Mansour es-Saffar ez-Zoundji, docteur de Niçabour, fut le père de l'imam 'Omar es-Saffar. J'ai recueilli la tradition de lui et de sa femme *Wirdaneh*, fille d'Isma'il ben 'Abd el-Ghafer. Il habitait Zoundj, bourgade voisine de Niçabour, et se fit une réputation de vertu et de science qu'il méritait à tous égards. Il était né à Niçabour, au mois de scha'ban 449, et il mourut dans le village de *Reïrewân* (ريروان), voisin de Zoundj, le 1er de ramadhan, l'an 533.»

زندان Zendân.

Bourg près de Merw, d'après el-'Amrani.

زندَجان Zendedjân.

On lit dans le *Takhbir* : «Abou'l-Yemin 'Abd el-Ghani, surnommé *Kerdiar* (كرديار), naquit à Zendedjân, village du district de Bouschendj. C'était un scheikh pieux, qui consacra sa vie à l'étude des hadis; il mourut le mercredi 18 de redjeb 545.»

زندَخان Zendekhân.

Bourg fortifié à 1 farsakh de Serakhs. En sont originaires : Abou Hanifah

No'man ben 'Abd el-Djebbar el-Hanefi, père d'Abou'l-Hareth 'Abd el-Hamid, mort vers l'an 500 ; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben Haçan, parent d'Abou Sa'd; il fut un des gouverneurs et des jurisconsultes célèbres de Serakhs; il périt à l'époque de l'invasion de cette ville par les Ghozzes, l'an 549 ; — Abou'l-Fath Mohammed, docteur, né en 464; il fut l'un des maîtres d'Abou Sa'd.

زَنْدَرود *Zenderoud* (*Zaïendè-roud*).

C'est un des noms de la rivière [1] célèbre qui passe à Ispahân et arrose plusieurs bourgs et campagnes de son territoire. C'est une grande rivière dont les eaux sont douces et fécondantes. Il en est parlé avec plus de détails au mot زرنرود.

زوالَقَنْج *Zewalaqandj*.

Quartier de *Sendj* (voyez سنج), territoire de Merw.

زورابَذ *Zourabed*.

1° Petit canton du pays de Serakhs qui comprend plusieurs bourgs et villages. — 2° Bourg du pays de Niçabour; es-Sem'ani pense qu'il dépend du district de *Tourthith* (طرثيث), que les Persans nomment *Tourschisch* (ترشيش). Abou'l-Fadhl Mohammed ben Ahmed et-Temimi, docteur, mort en 316, est originaire de Zourabed.

زُور *Zour*.

Nom d'une idole d'or [2] enrichie de pierreries, qui était dans le pays de Dawer (Sind).

[1] Le Zenderoud donne naissance à plus de mille cours d'eau qui fertilisent huit districts; le surplus de ses eaux se perd dans les sables, et reparaît à 60 farsakhs de là dans le Kermân. Après avoir arrosé une partie de cette province, il se jette dans la mer. (*Heft iqlim*, au mot *Ispahân*.) Le plus ancien et le plus exact peut-être des géographes de la Perse, Abou'l-Qaçem ibn Khordadbeh, donne sur le cours de cette rivière des détails encore plus précis; voici ses propres paroles: ومخرج زندرود وادى اصبهان منها وبسقى رسانيقها وهى سبعة عشر رستاقًا ثم يغور فى رمل اخرها ثم يخرج بكرمان على ستين فرسخا فيسقى ارض كرمان ثم يصبّ فى البحر الشرقى (Ms. de la Bibliothèque Bodléienne, fol. 162.)

[2] Voyez, sur l'idole et la montagne de Zour (*Kouhé-Zour*), Elphinstone, *Account of the kingdom of Caubul*, II, 220; M. Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 174, et ci-dessus, p. 224.

زَوَزان Zewezân.

Vaste contrée entre les montagnes de l'Arménie, l'Azerbaïdjân, le Diarbekr et Moçoul, à deux jours de cette ville, du côté de Khilath. Sa population se compose de Kurdes et d'Arméniens.

زَوْزَن Zewzen (on prononce aussi *Zouzen*).

Ville et vaste canton entre Niçabour et Herat; on la fait dépendre ordinairement de la province de Niçabour. Elle fut surnommée autrefois *le petit Basrah*, à cause du grand nombre de docteurs, de savants et de littérateurs qu'elle a produits. Selon Abou'l-Haçan el-Beïhaqi, Zewzen est un canton dont le chef-lieu porte le même nom. Ce nom lui fut donné dans les circonstances suivantes : Lorsque les Mages transportèrent le feu qu'ils adoraient de l'Azerbaïdjân dans le Sedjestân et d'autres pays, le chameau qui le portait, étant arrivé sur l'emplacement de la ville actuelle, s'agenouilla et ne voulut plus se relever; son conducteur lui dit alors : *Zoud zen* (زود زن), c'est-à-dire : *hâte-toi* (عجّل); mais il eut beau le frapper et l'exciter, l'animal ne bougea pas. C'est en souvenir de ce miracle qu'on éleva en cet endroit un temple du feu auquel on donna ce nom. Si le fait cité par Beïhaqi est vrai, il donne raison à la prononciation de la première lettre avec un *dhamma;* mais il faut reconnaître que les rapporteurs de hadis et les historiens prononcent toujours *Zewzen*. Ce canton comprend cent vingt-quatre bourgades ou villages, et il a vu naître une foule d'hommes distingués. Les plus connus sont : Abou Hanifah 'Abd er-Rahman ben Haçan, que Schirweïh a connu pendant le pèlerinage de l'an 455. C'était un homme pieux, instruit et très-laborieux; il a copié de sa main quatre cents exemplaires complets du Qoran, qu'il vendait 50 dinars chacun; — Welid ben Ahmed Abou'l-'Abbas ez-Zewzeni, le prédicateur; ce docteur, qui voyagea longtemps, mourut en 376. Il faut citer aussi Abou Nasr Ahmed ben 'Ali ben Abi Bekr ez-Zewzeni, le poëte; il se rendit à Baghdad et se mit au service d''Adhed ed-Dôoleh; il mourut jeune, et, avant de rendre le dernier soupir, il envoya à son père une pièce de vers qui commençait ainsi (mètre *wafir*) :

أَلا هَلْ مِن فتى يهب الهوينا لمؤثرها ويعتسف السهوبا
فيبلغ والامور الى مجارٍ بزوزنَ ذالك الشيخ الاديبا
بانّ يد الردى هصرَتْ بارض العراق من ابنه غصنًا رطيبا

Quel est l'homme qui veut s'aventurer sans guide dans les déserts, pour rendre un service à celui qui l'en récompensera ? || Qu'il annonce, car le temps presse, à ce vénérable scheikh, qui habite Zewzen, || que la main du trépas a renversé son fils sur la terre d'Iraq, comme le vent brise une branche flexible

زُولاب *Zoulab*

Localité située dans le Khoraçân; el-Hazmi cite quelques savants qui en sont originaires.

زُولاه *Zoulah.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw; patrie de Mohammed ben 'Ali, le négociant, connu sous le nom de *Koura'yi,* à cause de sa mère qui était fille d'Abou Ghanem, descendant de Huçeïn el-Koura'yi. Ce docteur très-pieux vécut jusqu'à un âge avancé et forma beaucoup d'élèves. Il naquit, selon Abou Sa'd, le 20 schawal 432, à Merw, et mourut à Zoulah, vers la fin de l'année 524, ou au commencement de 525.

زُويل *Zowil.*

Quartier d'Hamadân; quelques docteurs modernes en sont originaires.

زُوين *Zowin.*

Village près de Djordjân.

زياد آباذ *Ziad-Âbâd.*

Ziad désigne ici un nom d'homme, car on sait que les Persans ont l'habitude d'ajouter le mot *Âbâd* à une localité qu'ils attribuent à tel ou tel personnage. Sem'ani pense que celle dont il est question ici est un bourg du Fars, sur le territoire de Schiraz.

زيتان *Zeïtân.*

Ville située entre le littoral de la mer du Fars (golfe Persique) et Erradjân.

زيدان *Zeïdân.*

Portion assez considérable du territoire d'el-Ahwaz; elle est limitrophe au canal de Mouça ben Mohammed el-Haschemi. El-'Amrani dit que *Zeïdân* est

le nom d'un château [1], et Sem'ani cite une localité du même nom près de Koufah.

زيداوَن *Zeïdawen.*

Bourg du district de Sous, province d'el-Ahwaz (Khouzistân), d'après Sem'ani.

زيرباد *Zirbad* (l'île de).

Elle dépend de la province du Fars. On lit dans la chronique d'Ibn Seïrân : « L'an 309, mourut à Zirbad 'Abd Allah ben A'mareh, maître de l'île de Zirbad, qu'il posséda pendant vingt-cinq ans; son frère Dja'far ben Hamzah lui succéda et régna pendant six mois; il fut tué par ses esclaves, et le pouvoir passa aux mains de Batthal, son neveu, et fils d''Abd Allah. »

زيركّج *Zirkeddj.*

Abou Mouça croit, sans l'affirmer, que c'est un bourg du Khouzistân, et qu'Abou Moslem Ibrahim ben 'Abd Allah *el-Keddji* (*sic*) el-Basri en est originaire.

زيريان *Ziriân.*

Localité dans le Fars.

زيق *Ziq.*

Quartier de Niçabour; Abou'l-Haçan 'Ali ben 'Ali ez-Ziqi, le docteur, mort en 317, en est originaire.

س

سابُر آباد *Sabor-Âbâd.*

Le premier mot de ce nom composé est l'abrégé du nom de *Sabour* (Schapour). Quant à *Âbâd,* nous en avons précédemment expliqué la signification. Une localité du Fars était ainsi appelée.

سابور خواست *Sabour-Khast.*

Province entre le Khouzistân et le territoire d'Ispahân; voici comment on explique cette dénomination : le roi Sabour, fils d'Ardeschir, fut obligé de quit-

[1] Il est possible que l'auteur veuille parler de la ville de Zeïdân dont fait mention Ibn Batoutah après sa sortie de Kazeroun. (Cf. *Voyages,* etc. t. II. p. 92.)

ter sa cour et de sortir de son royaume à cause d'une funeste influence qui pesait sur lui, d'après l'aveu que lui en firent les astrologues. (Nous entrerons dans plus de détails à cet égard au mot منارة الحوافر.) Ses courtisans se mirent alors à sa recherche. Arrivés sans succès à Niçabour, ils dirent : (نيست سابور) *Nist Sabour,* c'est-à-dire, « Sabour n'y est pas, » et ce nom resta à la ville. Puis ils vinrent à Sabour-Khast; interrogés par les habitants sur le but de leur voyage, ils répondirent : (سابور خواست) (*sic*) *Sabour Khawst,* « nous cherchons Sabour. » Arrivés enfin à Djoundi-Sabour, ils trouvèrent leur roi, et s'écrièrent : (جندى سابور) *Djoundi Sabour,* « nous avons trouvé Sabour. » Telle est la version accréditée en Perse[1]. Sabour-Khast est à 22 farsakhs de Nehawend. En effet, de cette dernière ville à *Aschtar* on compte 10 farsakhs, et d'Aschtar à Sabour-Khast, 12 farsakhs. La distance de celle-ci au pays des Lours est de 30 farsakhs, à travers un territoire qui ne renferme ni villes ni villages.

سابور *Sabour.*

C'est-à-dire, en ancien persan, le *fils du roi* (شاه پور), d'après ce que dit el-Azheri, et cette signification se trouve dans le passage suivant d'el-'Aschi (mètre *motéqarib*) :

وساق له شاه بور الجنود   بعامين يضرب فيها العدم

Le fils du roi dirigea vers lui ses troupes pendant des années marquées par la disette.

Le district de Sabour, qui est à 25 farsakhs de Schiraz, est situé dans le IIIe climat, par 78° $\frac{1}{4}$ de longitude et 31° de latitude. Il forme un des principaux gouvernements du Fars, et son chef-lieu, selon Ibn el-Faqih, est *Noubendedjân* ou, d'après Beschari, *Scheristân.* Voici les renseignements donnés par Isthakhri : « Le chef-lieu se nomme aussi *Sabour*[2], bien que d'autres villes du

[1] Ce passage, emprunté à Hamzah d'Ispahân, n'est que la répétition, avec quelques variantes, de ce qui a été dit plus haut (p. 169). Je crois inutile de mettre le lecteur en garde contre ces misérables jeux de mots que les écrivains orientaux accueillent avec la foi la plus aveugle; on ne les rencontrera que trop souvent dans le cours de cet ouvrage. Cette absence complète du sentiment étymologique, dont on retrouve des traces jusque dans les livres saints et dans Homère, est surtout frappante chez les Persans, dont l'orgueil national et la vive imagination suppléent toujours aux notions scientifiques qui leur font défaut. (Voyez, pour des exemples analogues chez d'autres peuples, le Journal des Savants, 1833, p. 21; Lerch, *Sprachphil. der Alten,* t. III, p. 113 et *passim,* et la belle Histoire des langues sémitiques, par M. E. Renan, I, p. 115.)

[2] Cette ville est communément appelée *Nischaour* ou *Nischawer,* et Yaqout nous ap-

district, telles que Noubendedjân et Kazeroun, soient plus grandes; mais on fait remonter son origine au roi Sabour. Cette ville égale à peu près en importance la ville d'Isthakhr; mais elle est mieux bâtie, plus florissante et plus peuplée. Ses maisons sont en pierres et en briques reliées à la chaux. Les villes principales sont : Kazeroun, Djireh (جره), Deschtbarin (دشتبارين), Khomaïdjân (خماىجان) (la supérieure et l'inférieure), Keider (كيدر), Noubendedjân (نوبندجان), Tawaz (توز), el-Akrad (الاكراد), Djounboud (جنبذ), Khast (خست), etc.[1] » Le territoire de Sabour produit beaucoup de plantes balsamiques; en entrant dans cette ville on sent une odeur délicieuse qui provient des jardins et des vergers qui l'entourent. — « Sabour, dit Beschari, est un agréable district. Ses vergers produisent le palmier, l'olivier, le citronnier, le caroubier, ainsi que la noix, l'amande, la figue, la jujube, le lotus, la canne à sucre, la violette, le jasmin, etc. Une foule de cours d'eau arrosent ses jardins, qui sont très-rapprochés les uns des autres, et l'on peut cheminer plusieurs jours à l'ombre de ses arbres, comme dans le *Soghd* de Samarcande; à chaque farsakh on rencontre des boutiques de boulangers et d'épiciers. Ce district est voisin des montagnes. » El-'Amrani, en mentionnant le fleuve qui arrose Sabour, cite ce vers (mètre *wafir*) :

ظللتُ بجسر سابور مقيمًا   يؤارقني أنينُك يا مَعِينُ

Je me suis reposé à l'ombre du pont de Sabour, et ton murmure, ô rivière, me tenait éveillé.

Plusieurs savants sont originaires de Sabour, tels que : Mohammed ben 'Abd

prend que le nom de la capitale du Khoraçân a subi la même altération. Voici la raison qu'en donnent les auteurs persans : « Cette ville doit son origine à Thahomurs, qui la nomma *Din-dila* (دين دلا). Alexandre le Macédonien l'ayant ruinée de fond en comble, Schapour, fils d'Ardeschir Babegân, la rebâtit et lui donna son nom; plus tard ce nom s'altéra et fut changé en *Nischaour*. Ce pays est chaud et malsain, parce qu'il est fermé du côté du nord; il est arrosé par une rivière qui a conservé le nom de *Schahriar-roud* ou rivière du roi; il produit du blé, du riz, des dattes, des oranges, des citrons et, en général, tous les fruits des pays chauds; ils se vendent à très-bas prix, et les passants peuvent même les cueillir sur l'arbre sans recevoir des reproches. Les prairies des environs sont couvertes de violettes, de jasmins, d'iris et de nénuphars. On fabrique de la soie dans ce pays; les habitants sont schaféïtes. Au dehors de la ville on voit une statue représentant un homme de couleur noire et ayant le double de la stature humaine. On croit que c'est un talisman : d'autres disent que c'est le corps d'un infidèle que Dieu a changé en pierre; les rois du pays l'ont en grande vénération, ils s'y rendent en pèlerinage et répandent de l'huile et des parfums sur cette idole. » (*Nouzhet.*)

[1] Cf. *Liber climatum*, p. 57 et 59.

el-Wahid ben Mohammed Abou 'Abd Allah, le jurisconsulte, etc. C'est près de cette ville qu'eurent lieu de sanglantes batailles entre Mohalleb, el-Qatri et les hérétiques. Elles ont été célébrées par plusieurs poëtes; on connaît ce distique de Ka'b el-Asch'ari (mètre *thawil*) :

تساقوا بكاس الموت يوما وليلة بسابور حتى كادت الشمس تطلع
بمعترك رضراضه من رجالهم وعفر يسوى فيها القنى المتجزع

Ils ont bu, à Sabour, le breuvage de la mort pendant le jour et la nuit, et le soleil à son lever éclaira || un champ de bataille pavé de leurs cadavres, et des tronçons de lances épars dans la poussière.

Sabour est aussi une localité du Bahreïn conquise par l'armée d'el-A'la venue du Hadramout sous le khalifat d'Abou Bekr, l'an 12 de l'hégire. (Extrait de Beladori.)

ساج *Sadj*.

Ville importante entre Kaboul et Ghaznah.

ساروق *Sarouq*.

Forme arabe du nom de *Sarou* (سارو)[1], une des anciennes dénominations d'Hamadân, ville bâtie par Djem, fils de Noudjehân, qui l'appela ainsi. On lit dans les Chroniques de la Perse la phrase suivante : سارو جم كرد ودارا كمر بست وبهمن اسفنديار بسر آورد « Sarou fut fondée par Djem, fortifiée par Dara, et terminée par Behmen, fils d'Isfendiar. » — Sarou est aussi une localité de l'Asie Mineure (Roum).

سارية *Sariah*[2].

Ville du Thabarestân, IVe climat; longitude, 77° 50'; latitude, 38°. « Le Thabarestân, dit Beladori, est divisé en huit districts, parmi lesquels est celui de Sariah. C'est là que résidait le gouverneur de la province sous les Thahérides; avant cette époque il résidait à Amol. Sariah fut aussi la capitale des deux princes Alewides, Haçan ben Yezid et Mohammed ben Zeïd. Elle n'est qu'à 3 farsakhs de la mer (Caspienne) et à 8 farsakhs d'Amol. Le nom d'origine est *Sari* (سارى) ou *Sarawi* (سروى). Quant au Thabarestân, c'est la province

[1] M. Juynboll a adopté la leçon *Sarouk* (ساروك) sur la foi d'un seul manuscrit du *Méraçid*.

[2] Son nom persan est *Sari* (سارى); c'est un des plus vastes cantons du Mazenderân; il est peu fertile, et Mohammed Medjdi ajoute

nommée à présent *Mazenderân.* » Selon Mohammed ben Thaher el-Moqaddessi le nom d'origine est *Sarawi.* Ce surnom est porté par plusieurs personnages, entre autres par Abou'l-Huçeïn Mohammed ben Saleh es-Sarawi et-Thabari; ce docteur, dont l'enseignement se répandit dans tous les pays musulmans, fut, au dire d'Abou Dja'far el-Hafez (cité par Schirweïh), obligé de se cacher à Rey, à cause de ses opinions religieuses. Chassé de cette ville et persécuté par le sort, il se réfugia dans l'Ahwaz, où sa présence lui attira de nombreux désagréments. Cependant le savant Dja'far ben Mohammed el-Kerabissi assure n'avoir entendu formuler aucun reproche contre lui.

سارى *Sari.*

Forme abrégée du nom précédent.

ساسان *Sassân.*

Ce nom, qui se prononce comme celui de la dynastie célèbre qui régna sur la Perse, désigne un faubourg extérieur de Merw, près de Derb el-Firouzyeh, (درب الفيروزيّة). Quelques traditionnistes en sont originaires. (Abou Sa'd.)

ساسنجرد *Sassendjird.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw, du côté des Sables; patrie de quelques traditionnistes.

سافردز *Saferdiz.*

Bourg voisin d'Amol, sur le parcours du Djeïhoun, dans la direction du Kharezm.

que son climat est insalubre. L'auteur du *Nouzhet,* pour indiquer la haute antiquité de Sari, en attribue la fondation à Thahomurs; mais Ahmed Razi dit, avec plus de certitude, parce qu'il a sous les yeux la Chronique du Thabarestân de Zehir ed-Din, que Sari doit son origine à Saroueïh, fils du célèbre roi Gavbareh. (Voyez, sur ce dernier, l'article *Thabarestân.*) Cependant on lit dans la Chronique de Zehir ed-Din, publiée par M. Dorn, que Sari fut bâtie sous le règne de Key-Khosrou, par Ferrokhân, qui en donna le gouvernement à son fils Saroueïh, dont cette ville tire son nom. Le même historien nous apprend que la grande mosquée, commencée par Yahia, à l'époque d'Haroun ar-Reschid, fut terminée par Maziar, fils de Qaren. On montre encore un tumulus nommé en persan « les trois coupoles » (*Seh-gounbedân*), qui, d'après une très-ancienne tradition, serait le mausolée des trois rois mythiques Iredj, Selm et Tour. (*Chronique du Thabarestân,* t. Ier, p. 27 et 28, texte.)

سالُوس Salous.

Ville du Thabarestân, IVe climat; longitude, 75° 45′; latitude, 37° 50′. La prononciation la plus régulière est *Schalous* (شالوس) (voyez ce nom).

ساماں Samân.

El-Hazmi dit que Samân est un quartier d'Ispahân d'où Abou'l-'Abbas Ahmed ben 'Ali es-Samâni es-Sahhaf est originaire. — El-Beschari prétend que Samân est un bourg du territoire de Samarcande. « C'est de là, dit-il, que sortent les Samânides, princes originaires de la Transoxiane, et que l'on croit de la race de Behram-Djour (Gour); ce qui justifie cette origine c'est la généalogie suivante, qui est généralement adoptée : Samân-Khoda, fils de Djouba, fils de Tamghas, fils de Nouscherd, fils de Behram. L'orthographe du nom de *Djouba* varie selon les auteurs; Sem'ani l'a adoptée, mais Moustaghferi prononce *Djaba;* d'autres, *Djouta* ou *Khouta,* etc. » — On lit dans la Chronique d'el-Ferghani : « Je tiens d'Abou'l-'Abbas Mohammed ben 'Abbas el-Bokhari que les Samânides tirent leur origine du bourg de Samân, dans la province de Balkh, près de *Beharzeh* (بهارزه). » On peut concilier les deux versions en faisant observer que *Samân-Khodah* (سامان خداه) signifie en persan *le possesseur de Samân;* on aura, dans l'origine, désigné ainsi le chef de cette famille, puis l'usage n'aura conservé que le second de ces noms. Cette composition de mots est fréquente dans leur langue; tels sont, par exemple, les mots *Ermen-Schah* ou roi d'Arménie, *Kharezm-Schah* ou roi du Kharezm, *Dih-Khoda,* possesseur de village, seigneur, etc.

سامِين Samin.

Bourg du pays d'Hamadân[1]. Schirweïh cite Haçan ben Ibrahim Abou 'Ali *es-Samini,* le prédicateur, comme un scheikh digne de confiance.

سانْقان Sanqân.

Bourg à 5 farsakhs de Merw; patrie de quelques savants cités dans le Livre des généalogies, par es-Sem'ani.

[1] Le géographe persan écrit *Samân* (سامان); « c'est, dit-il, un gros bourg aux environs de Kharraqaneïn; la température y est assez froide; il est arrosé par une rivière qui sort de l'Elvend, se mêle à celle de Mezdegân et se dirige vers Savah. Ce lieu produit du blé, des figues et du raisin en petite quantité; il paye au trésor 1,200 dinars.

سانواجرد *Sanou-Djird.*

Nom de plusieurs bourgs près de Merw et Serakhs, où sont nés quelques docteurs.

سان *Sân.*

Un des bourgs du pays de Balkh. Le nom ethnique est *Sandji* (سانجى), porté par le jurisconsulte Abou Zakaria Haçan et d'autres auteurs.

سانين *Sanin.*

Bourg de la montagne de Schehriar, dans le Deïlem; c'est la patrie d'Abou Nasr es-Sanini. Ce personnage, qui fut d'abord un des serviteurs de Scherwin, fils de Rousten, roi du Deïlem, acquit une grande influence, se fit de nombreux partisans et s'empara des deux montagnes, puis de la totalité du Thabarestân, du Qoumès et de ses dépendances. Lorsque Nasr, fils d'Ahmed, fils d'Isma'îl, le Samânide, résolut de s'emparer de Rey, il se dirigea vers la montagne de Schehriar, espérant l'enlever à l'autorité de Scherwin. Mais ce même Abou Nasr se porta dans un endroit nommé *Hezar-Guezi* (هزاركزى), et, pendant quatre mois, il tint le prince Samânide enfermé dans cette montagne, sans lui permettre d'avancer ni de reculer. Enfin, il se laissa séduire par un cadeau de 30,000 dinars et lui livra le passage.

ساوه *Sawah.*

Jolie ville entre Rey et Hamadân, à 30 farsakhs de l'une et de l'autre[1].

[1] «L'emplacement que cette ville occupe formait autrefois un lac, qui disparut le jour de la naissance du Prophète. Saheb Sa'îd Khadjeh Zehir ed-Din 'Ali, fils de Scheref ed-Din Savadji, rebâtit cette ville et l'entoura d'un rempart long de 8,200 coudées, surmonté de bastions et de créneaux en brique. Son fils, Khadjeh Schems ed-Din, ajouta à la ville le bourg de Roudabân, qu'il fortifia. Le climat de Savah est chaud, mais salubre; le sol est arrosé par des cours d'eau et par la rivière de Mezdegân; il produit du coton, du blé et des fruits, mais le pain y est de mauvaise qualité. La ville possède aussi, comme Avah, un grand nombre de glacières. Les habitants sont sunnites et schafeïtes; mais tout le district, à l'exception du bourg de *Velousdjerd*, qui est sunnite, professe les doctrines du schiisme. Ce district est divisé en quatre cantons et renferme 125 bourgades. Près de la ville sont les tombes de Scheikh 'Osman Savadji et de Seïd Ishaq, fils de l'imam Kazim; on voit aussi à 4 farsakhs, à l'ouest, une coupole que l'on croit être le tombeau du prophète Samuel.» (*Nouzhet*, fol. 587.) L'auteur du *'Adjaïb el-Makhlouqat*

Dans son voisinage est une autre ville nommée Awah (اوه), à 2 farsakhs environ. Ses habitants sont schiites, sectateurs des douze imams, tandis que ceux de Sawah sont sunnites et du rite schafeïte; cette différence de secte maintient ces deux villes dans un état permanent d'hostilité. Elles furent très-florissantes jusqu'à l'année 617; à cette époque les Tartares impies les envahirent, et, d'après ce qui m'a été dit, ils les saccagèrent et n'épargnèrent aucun de leurs habitants. Il y avait, à Sawah, une bibliothèque la plus vaste peut-être du monde; les Tartares l'ont incendiée. La longitude de cette ville est 77° 1′ 2″; sa latitude, 35°. Le nom d'origine est *Sawi* (ساوى) et *Sawadji* (ساوجى). Parmi ses savants on cite : Abou Ya'qoub Youçef ben Isma'il es-Sawi; ce docteur, après avoir étudié à Damas, se rendit à Merw, où il enseigna la tradition; il est mort en 346; — Abou Thaher 'Abd er-Rahman ben Ahmed es-Sawi, l'un des principaux imams schafeïtes; il étudia sous 'Abd el-'Aziz en-Nakhschi, demeura longtemps à Baghdad, et mourut en 484; — 'Obeïd Allah ben Mohammed ben 'Abd el-Djelil; son père et son aïeul se sont distingués comme lui dans l'étude des hadis, etc.

سُبران *Soubrân.*

Localité du district de Bamiân, entre Bost et Kaboul. C'est dans ces montagnes que se trouvent certaines sources d'eau qui ne reçoivent pas les objets impurs. Lorsqu'une ordure y est jetée, elle reste à la surface, puis elle est rejetée sur le bord, ou bien elle est enveloppée par un tourbillon et s'engloutit. Ce fait est cité par Nasr.

سبزوار *Sebzevar.*

Ville de moyenne grandeur[1], chef-lieu du district de Beïhaq. Elle jouit

signale, à 1 farsakh de Savah, du côté de Kherraqân, une haute montagne dans laquelle est une caverne qui a la forme d'un portique; «elle renferme plusieurs figures étranges sculptées dans la pierre; au fond de cette caverne est un bassin dans lequel quatre rochers, taillés en forme de mamelles, versent quelques filets d'eau. Cette eau, quoiqu'elle séjourne longtemps dans ce réservoir, n'est nullement malsaine, et on croit, au contraire, qu'elle guérit certaines maladies.»

[1] Plusieurs légendes des âges héroïques de la Perse se rattachent à cette ville. Il y a deux siècles, selon le témoignage d'Ahmed Razi, on montrait encore au milieu de la ville l'endroit où eut lieu le combat de Roustem et de Sohrab; il portait le nom de *Meïdân du Div blanc*. Après avoir joui d'une assez grande importance, Sebzevar fut pillée et entièrement ruinée sous le règne du sulthan mongol Moueyed-Khân. Elle fut rebâtie par les premiers princes Séfévis, et devint le

d'un climat tempéré et d'un territoire fertile. Ses principales productions sont les céréales et plusieurs espèces de fruits. (*Nouzhet.*)

سَبَلان *Sebelân.*

Haute montagne qui domine la ville d'Ardebil dans l'Azerbaïdjân. Elle renferme des villages et de nombreux mausolées où sont enterrés plusieurs saints personnages. La neige couvre éternellement le sommet de la montagne. Cette localité est très-vénérée dans le pays, et elle est le but de pèlerinages fréquents.

سَبوك *Sebouk.*

Localité située dans le Fars.

سجاس *Sedjas*[1].

Ville entre Hamadân et Abhar. En est originaire Abou Dja'far Mohammed ben 'Ali es-Sedjaçi, le littérateur. Es-Selefi, qui reçut ses leçons, dit qu'il est originaire de *Sedjadj,* ville de l'Azerbaïdjân; mais la prononciation que nous donnons ici est généralement adoptée.

سجز *Sedjz.*

Un des noms du Sedjestân. (Voyez l'article suivant.)

سجستان *Sedjestân* (*Seïstân*).

Quelques auteurs disent que ce nom ne s'applique qu'au pays, et que sa capitale se nomme *Zarendj;* elle est au sud d'Herat et à la distance de dix jours de marche ou de 80 farsakhs. Le Sedjestân est un pays aride et sablonneux;

chef-lieu d'un canton de quarante bourgades. Ses habitants ont toujours professé pour la maison d'Ali l'amour le plus fanatique, et le célèbre auteur de l'*Anwari Soheili,* Huçeïn Va'ez, dont le schiisme était cependant de bon aloi, faillit y perdre la vie. Parmi les personnages originaires de cette ville, on cite: l'émir Mahmoud Sebzevari, dernier héritier de la petite dynastie des *Serbedariens;* il dut à son talent poétique et à la protection de Mirza Baïsonkor, fils de Schah-Rokh, la conservation d'une partie de l'héritage paternel; — Haçan Sebzevari, auteur du livre nommé *Beuhdjet el-Menahidj;* — Huçeïn Kerbelayi et Mir Ali Fikri, poëtes, etc.

[1] Cette ville, ainsi que celle de Souhreverd, fut détruite par les Mongols, et, à l'époque où écrivait Mustôfi, elle n'était plus qu'un humble village. (Voyez, pour plus de détails, le mot سهرورد. Cf. aussi, dans le tome XIV des Notices et extraits, un passage du *Matla es-Saadeïn* et la note d'Ét. Quatremère, p. 58.)

le vent y souffle continuellement et avec violence; aussi le sol est couvert de moulins, qui sont mis en mouvement par l'action de l'air[1]. Le Sedjestân est situé dans le IIIe climat par 64° $\frac{1}{4}$ de longitude et 32° $\frac{1}{6}$ de latitude. Hamzah, en expliquant l'étymologie de ce nom et celle d'*Ispahân,* dit qu'en persan les mots *Espah* (اسباه) et *Seg* (سك) ont la même signification[2], et qu'Ispahân, dont le nom était à l'origine *Espah-hân* (اسباه هان), ainsi que le Sedjestân, qui se prononçait primitivement *Segân* ou *Segistân* (سكان سكستان), furent ainsi nommés parce que les troupes y étaient cantonnées[3]. (On trouvera de plus amples détails sur ce sujet au mot *Ispahân.*) «Le sol du Sedjestân, dit el-Isthakhri, est stérile et sablonneux; la chaleur y est très-grande, et le palmier y vient bien; la neige y est inconnue. Le terrain est uni, et on n'y voit pas de montagnes; les plus rapprochées sont celles du canton de Ferreh. Le vent y souffle sans interruption et avec assez de force pour faire tourner les meules que les habitants ont établies de tous les côtés; il transporte aussi d'un lieu à un autre des masses considérables de sable, et, sans les précautions minutieuses des habitants, les villes et les bourgs ne tarderaient pas à être engloutis par le désert. Pour prévenir ce danger, ils élèvent autour des sables des murailles faites avec du bois, des broussailles ou d'autres matériaux, de façon qu'elles dominent la plaine; puis ils pratiquent une porte à l'extrémité inférieure de la muraille; le vent s'y introduit, soulève le sable comme un épais tourbillon et le laisse retomber plus loin hors de portée des endroits habités[4].» La capitale du Sedjestân, avant Zarendj, était *Ram-Schehristân* (voyez ce mot). Les palmiers et les dattiers viennent dans ce pays en abondance. Les indigènes sont d'une constitution robuste et d'humeur belliqueuse; ils sortent dans les rues de leurs villes, un sabre nu à la main. Leur coiffure se compose de trois ou

[1] Maç'oudi, ainsi que le fait remarquer le savant auteur de l'Introduction à la Géographie d'Abou'l-Féda, p. 302, est le premier musulman qui ait parlé de l'usage des moulins à vent, connus seulement deux siècles plus tard en Europe. «Il n'y a pas au monde, ajoute-t-il, un peuple qui sache mieux tirer parti du vent que les Sedjestâniens.» (Suppl. ar. 714, fol. 93 v°.)

[2] Le mot *sipah,* employé dans le sens de *seg,* s'est conservé dans le dialecte talysche, qui est encore usité dans le nord de la Perse. (Voyez Berezine, *Recherches sur les dialectes persans,* Casan, 1853, p. 24, et Chodzko, *Spec. of the popul. poetry,* p. 453.)

[3] Cette étymologie se retrouve dans les géographes persans. (Cf. le *Nouzhet,* fol. 672, Ahmed Razi, au mot *Seïstân,* etc.)

[4] Voyez *Lib. clim.* p. 100, et la version italienne de ce chapitre par M. Madini. (*Il Segistano,* Milan, p. 12.) Hamd Allah Mustôfi dit que la première digue de ce genre fut construite par le roi Guschstasp, près du lac Zareh.

quatre turbans de couleurs variées : rouge, jaune, vert, blanc, etc. Ces turbans s'enroulent autour d'un bonnet qui a la forme de l'instrument nommé مكوك (espèce de cube à mesurer); ils sont superposés les uns sur les autres de façon à laisser voir leurs couleurs différentes; ils sont ordinairement en soie, et ont trois ou quatre coudées de longueur; ils offrent de l'analogie avec les ceintures nommées ميابندات *miabendat*. Les Sedjestâniens sont de race persane; tous leurs docteurs, sauf de rares exceptions, professent le rite hanéfite. Les femmes sont gardées avec une extrême sévérité; elle ne sortent jamais du logis, ou si elles sont obligées d'aller chez leurs plus proches parents, elles s'y rendent de nuit. Il y a dans le Sedjestân un grand nombre de *kharedjites*. Ces hérétiques professent ouvertement leurs doctrines et les font valoir avec orgueil dans leurs rapports avec la population. Voici ce que m'a raconté un négociant : «Je me rendis un jour dans la boutique d'un Sedjestânien pour y faire une emplette; voyant que je débattais le prix, il me dit avec douceur : «Sache, ô mon frère, que je suis kharedjite; je ne m'écarte donc jamais de l'équité et de la justice, et je me ferais scrupule de te causer le moindre préjudice. Si tu ne crois pas à la vérité de mes paroles, va et informe-toi de moi dans la ville.» J'allai en effet aux renseignements, et j'appris, non sans surprise, que ces gens-là se distinguent par la rigidité de leurs principes, et qu'ils jouissent à cet égard de l'estime générale. La petite ville de *Rakoubeh* (ركوبه) est habitée exclusivement par des kharedjites qui se consacrent au jeûne, à la prière et aux pratiques les plus rigoureuses de la dévotion; ils ont des docteurs et des savants spéciaux.» Voici ce que dit Mohammed ben Bahr ed-Dhehbi : «Le Sedjestân est une contrée de l'Orient qui a toujours été préservée des calamités et de la mauvaise fortune; elle se distingue par des qualités et par des signes particuliers qui ne se retrouvent pas dans les autres pays. Ses marchés sont les plus honnêtes du monde, et la tromperie y est inconnue. Partout ailleurs, les marchands aiment mieux avoir affaire à des esclaves ou à des enfants inexpérimentés qu'à un homme entendu et avisé; mais ceux du Sedjestân sont d'un avis contraire. Nulle part le pauvre n'est secouru avec plus d'empressement, le faible protégé avec plus de zèle; la générosité y est considérée comme un devoir, même lorsqu'elle lèse les intérêts de celui qui l'exerce. C'est cette contrée qui a donné naissance à Djerir, fils d'ʿAbd Allah, le compagnon d'Abou ʿAbd Allah Djaʿfar ben Mohammed es-Sadeq, et à Kholeidah, le Sedjestânien, auteur de la Chronique de la famille de Mahomet. Mais son plus beau titre de

gloire c'est qu'Ali, fils d'Abou Thaleb, après avoir prodigué les malédictions à toutes les chaires de l'Orient et de l'Occident, même à celles de la Mecque et de Médine, n'a maudit qu'une fois la chaire du Sedjestân. » Cette contrée est à 130 farsakhs du Kermân; ses villes principales sont : *Zaleq, Kerkouyeh, Hissoum, Zarendj,* et *Bost,* où l'on voit les ruines de l'écurie de Roustem, le Héros. Le fleuve se nomme *Hendmend* (هندمند); les habitants prétendent qu'il reçoit mille cours d'eau, et qu'il en forme un nombre égal sur son parcours, sans que son niveau subisse la moindre différence. A l'époque de la conquête, les Sedjestâniens stipulèrent qu'on ne tuerait pas les hérissons et qu'on ne leur ferait pas la chasse, parce que ces animaux les délivrent des vipères, qui pullulent dans leur pays; aussi chaque maison a son hérisson. Ces renseignements sont fournis par Ibn el-Faqih. Parmi les villes principales de cette province, on remarque encore *Rokkhedj,* le pays de *Dawer,* dont le roi Keïqaous donna l'investiture à Roustem, le Héros. Ibn el-Faqih ajoute que les palmiers croissent en abondance autour des villes et dans les cantons, mais qu'on n'en voit ni dans les montagnes voisines, ni dans Zarendj, qui est la capitale du pays, à cause de la neige qui y tombe pendant l'hiver. Plusieurs poëtes ont critiqué le Sedjestân; nous citerons les deux fragments suivants (mètre *khafif*) :

يا سجستانُ قد بلوناكِ دهرًا ‏ ‏ ‏ ‏ في حَرَمِيك من كِلَى طرفَيك

انت لولا الامير فيك لقلنا ‏ ‏ ‏ ‏ لعنَ اللهُ مَن يصير اليك

Ô Sedjestân! nous t'avons longtemps exploré dans tous les sens (littéralement, nous t'avons essayé des deux côtés). || Si tu n'étais pas le séjour de l'émir (Khalef), nous appellerions les malédictions de Dieu sur ceux qui se dirigent vers toi.

يا سجستانُ لا سقتْكِ السَّحابُ ‏ ‏ ‏ ‏ وعلاكِ الخرابُ ثمّ اليبابُ

انت في القُرِّ غُصّةٌ واكتيابٌ ‏ ‏ ‏ ‏ انت في الصَّيف حيّةٌ وذبابٌ

وبلادٌ موكّلٌ ورياحٌ ‏ ‏ ‏ ‏ ورمالٌ كانّهنّ سقابُ

صاغكِ اللهُ للأنام عذابًا ‏ ‏ ‏ ‏ وقضى أن يكون فيك عذابُ

Ô Sedjestân! que les nuages te refusent leur eau bienfaisante, que les ruines et le désert couvrent ton sol! || L'hiver, tu es un lieu de souffrance et de malheur; l'été, un amas de serpents et d'insectes; || tu es une contrée soumise à un délégué (*wekil*) et à des ouragans violents qui te couvrent d'un linceul de sable. || Dieu t'a créé pour le châtiment des hommes, et il a fait de toi un enfer.

Hommes célèbres : Abou'l-Fadhl Mohammed ben Thaher el-Moqaddessi

cite le témoignage de Mohammed ben Abi Nasr, duquel il résulterait que le célèbre imam *Abou Daoud Sedjestâni* était originaire d'un village voisin de Basrah appelé *Sedjestaneh* (سجستانة), et non de la province du Khoraçân dont il est question ici; il ajoute qu'Abou Daoud étudia la tradition à l'école de Basrah. Cependant on ne connaît pas dans cette ville de localité de ce nom; quelques Basriens m'ont signalé seulement un bourg de l'Ahwaz dont le nom aurait quelque analogie avec celui qui nous occupe; mais ce renseignement est trop vague et trop suspect pour que je l'enregistre dans mon ouvrage. Ce qui est certain, c'est qu'Abou Daoud fut, à Niçabour, le compagnon d'étude du fils d'Ishaq ben Rahweïh, et qu'il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il écrivait (les traditions) sous la dictée de Mohammed ben Aslem, de Thous. En outre, tous les *hafez* s'accordent à dire qu'il était originaire du Sedjestân. On raconte l'anecdote suivante sur le fils d'Abou Daoud, nommé *el-Asch'ath Abou Bekr,* et qui fut aussi un docteur distingué : «Le scheikh Ahmed ben Saleh, pour des raisons d'ordre et de convenance, avait interdit l'entrée de son cours aux adolescents. Abou Daoud, qui suivait alors ses leçons, persécuté par son jeune fils, qui manifestait déjà le goût le plus vif pour l'étude de la tradition, eut recours à une ruse pour le faire admettre auprès du scheikh : il lui attacha au menton une barbe postiche pour faire croire qu'il était parvenu à l'âge de puberté. Ahmed ben Saleh ne tarda pas à s'apercevoir de cette feinte, et il adressa de vifs reproches à Abou Daoud, qui lui répondit : «Scheikh, ma conduite n'est nullement répréhensible; permettez, pour vous en convaincre, que mon fils soutienne une thèse publique contre tous vos docteurs et vos traditionnistes, et s'il ne remporte pas la victoire, éloignez-le alors de votre cours.» L'épreuve eut lieu en effet, et elle fut toute à l'avantage du jeune homme. Néanmoins le scheikh refusa de lui transmettre plus que la première section de son enseignement oral. Le petit-fils d'el-Asch'ath fut aussi un docteur de mérite; son nom était *'Abd Allah ben Suleïman.* Le nom d'origine donné aux Sedjestâniens est *Sedjestâni* et *Sedjzi* (de l'ancien nom du pays, *Sedjz* سجز). Ce dernier est le plus souvent employé, et il est porté par plusieurs imams et docteurs [1]. Un des

[1] Ahmed Razi cite, parmi les notabilités de la littérature persane originaires de cette province, Abou'l-Haçan 'Ali el-Farrokhi, contemporain de Sulthan Mahmoud le Ghaznévide, et lui consacre une longue notice; Abou'l-Feredj Sedjzi, qui vécut à la cour de l'émir Abou 'Ali Simdjour; l'imam Schems ed-Din Mohammed, auteur d'un livre intitulé *Medjma' el-Bahreïn,* sur la loi religieuse et la loi naturelle (ou mystique); Ferid ed-Din Djalous, l'astronome; Naçir ed-Din, poëte favorisé du vizir Ghyas ed-Din, etc.

plus connus est el-Khalil Abou Sa'ïd ben Ahmed ben Mohammed es-Sedjzi, le qadhi hanéfite; il parcourut la Syrie, l'Iraq, le Khoraçân, connut Abou Bekr ben Khozaïmah et les docteurs de cette catégorie; il mourut à Ferghanah, l'an 373, dans le poste d'intendant criminel et de juge. Ces fonctions furent exercées après lui par *Tawadj* (توّاج), qui s'est fait connaître comme littérateur et grammairien. Une des gloires du Sedjestân est l'émir Abou Ahmed Khalef ben Ahmed ben Khalef ben Leïs ben Farqad es-Sedjzi. Ce prince, qui gouverna le Sedjestân en maître absolu, avait une science et une générosité égales à sa puissance. Il étudia aussi la tradition dans l'Iraq et le Khoraçân; ses maîtres furent Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Ali et Abou Bekr le Schafeïte; il transmit son enseignement à el-Hakem Abou 'Abd Allah et à d'autres; il mourut dans l'Inde, au mois de redjeb 399, au fond d'un cachot, et dépouillé de son autorité et de ses richesses; il était né en 326.

سَجَكان *Sedjkân.*

Nom d'une forteresse dans le Qoumès (Comisène).

سِجْوان *Sidjwân.*

Prononciation vulgaire *Sivân* (سيوان); jolie petite ville à 1 farsakh environ de Tebriz.

سَحْنه *Sahneh.*

El-Hazmi nomme ainsi une localité située entre Baghdad et Hamadân. Nasr dit aussi que Sahneh est une ville voisine d'Hamadân. Ibn el-Kelbi prétend que *Sahneh* et *'Adjleh* (عجلة) sont les noms de deux femmes, filles de 'Amr ben 'Adi ben Nasr ibn Rebi'ah ben el-Hareth ben Malek ben Maç'oud ben 'Amim ben Namar, et il ajoute que cette ville est dans le voisinage d'Enbar: d'après le dire des habitants de cette dernière ville, c'est là que ces deux femmes venaient boire du lait (وكانتا تشربان اللبن بها).

سُدّ *Soudd.*

Bourg important à 2 farsakhs de Merw; on y compte douze mille jardins ou enclos. Ce bourg consomme tous les jours cent vingt moutons et douze bœufs ou vaches. (Extrait d'Isthakhri.)

سِدّين *Siddin.*

Ville voisine de la mer et habitée par des Persans. (Nasr.)

سديور *Sidiwer* ou سدّور *Sadawer.*

Bourg près de Merw; patrie de quelques docteurs.

سَرا *Sera.*

1° Nom d'une des portes d'Herat ainsi appelée à cause d'un palais (سراى en persan) qui était dans le voisinage. C'est un des quartiers principaux de la ville, et c'est par là que Ya'qoub ben Leïs fit son entrée. — 2° Bourg aux portes de Nehawend, au dire d'Abou'l-Wefa Sa'd ben 'Ali es-Serayi, qui en attribue la fondation à Abou Ishaq Ibrahim es-Serayi.

سراسكهره *Seraskehreh.*

Cimetière à Hamadân; plusieurs docteurs ou dévots y sont enterrés.

سَراو *Seraw*[1].

Ville de l'Azerbaïdjân entre Ardebil et Tebriz, à trois journées de la première. Les Tartares (que Dieu les maudisse!) l'ont envahie en 617 et ont massacré tous ses habitants. Mohammed ben Thaher el-Moqaddessi écrit *Serw* (سرو), et cite parmi ses habitants Nasr es-Serwi el-Ardebili et Abou 'Abd Allah Nafi' es-Serwi, le jurisconsulte. On lit dans Abou Sa'd : «Le nom ethnique *Serwi* se rapporte à la ville de Serw, dans le voisinage d'Ardebil (Azerbaïdjân);» puis il mentionne les personnages que nous avons cités plus haut. Je pense, quant à moi, que le nom d'origine qui se rapporte à cette ville est *Serawi* par un *fatha,* et que la prononciation *Serwi* est une faute qu'il faut soigneusement éviter.

سَرباز *Serbaz* (c'est-à-dire *la tête du faucon*).

Nom d'une ville du Mokrân: on y fabrique le sucre nommé فانيد en abondance et d'excellente qualité.

[1] Cette ville, selon le géographe persan, est située à l'est du mont Silân, dans la direction de la Mecque; l'air y est froid; une rivière à laquelle elle donne son nom (*Seravroud*) sort de cette montagne, arrose son territoire et se jette dans le lac d'Ourmiah; le blé et les autres céréales y viennent bien: mais les fruits et la vigne y sont rares. Les habitants ont le teint blanc; ils sont sunnite et passent pour de grands mangeurs. Ce canton, composé de quatre grosses bourgades et de cent villages, était imposé à 81,000 dinars sous le règne des Mongols. Un manuscrit de la Bibliothèque impériale porte سراه سراه, ce qui est une mauvaise leçon. L'orthographe indiquée par le *Mo'djem* se retrouve dans le *Zinet el-Medjalis,* dont la partie descriptive est empruntée au *Nouzhet.*

سَرْبان *Serbân.*

Quartier à Rey. Un écrivain a dit que ce qu'il y avait de plus beau dans le monde était la ville de Rey, parce qu'elle renferme *le Serbân* et *le Serw* (السرو); je pense qu'il s'agit de deux rues ou bazars de cette ville. On rapporte que le khalife Haroun er-Reschid disait : « Il y a dans le monde quatre stations (منازل); j'en ai visité trois, Damas, Riqqah, Rey, et j'espère que je verrai la quatrième, Samarcande. Mais je n'ai rien vu dans ces différents pays qui puisse se comparer au Serbân. C'est une magnifique avenue qui traverse toute la ville; au milieu coule une rivière sur les bords de laquelle s'élèvent de beaux arbres qui entrelacent leurs branches et forment au-dessus un dôme de verdure. »

سرجهان *Serdjihân.*

Place forte dans les montagnes, du côté du Deïlem[1]; elle domine la plaine de Qazwin ainsi que Zendjân et Abhar. De l'intérieur, on voit très-bien Zendjân. C'est une des citadelles les plus belles et les mieux fortifiées que j'aie vues.

سُرخ آباذ *Sourkh-Âbâd.*

Bourg près de Rey.

سرخس *Serakhs*, on dit aussi *Serkhas.*

Mais la première prononciation a prévalu; grande et ancienne ville du Khoraçân, à moitié chemin de Niçabour et de Merw, à six jours de l'une et de l'autre. On prétend qu'elle doit son nom à un Bohémien (رجل من الزعار) qui s'établit sur ce territoire et le cultiva du temps de Keïkaous. Alexandre surnommé *Zou'l-Qarneïn* termina la ville et la fortifia; mais les Persans attribuent sa fondation et son nom au roi Keïkaous lui-même[2]. Elle est dans le

[1] « Serdjihân, dit Mustôfi, était une forteresse située sur une montagne faisant face à Tharemein et à 5 farsakhs est de Sulthanyeh; elle était le chef-lieu d'un canton de cinquante villages. Détruite par les Mongols, elle a été remplacée par le bourg de Qohoud, qu'ils nomment le fort de *Saïn* (صائن قلعة). Ce petit canton, grâce au voisinage de Sulthanyeh, est assez florissant; il renferme des vergers et des potagers; le climat est froid. Comme ce canton est placé sur la route principale et soumis à plusieurs corvées, il est exempt d'impôts. » (Fol. 589.)

[2] Cependant Mustôfi et ses copistes affirment que Serakhs fut fondée par Afrasiâb, le Turc. Le climat de cette ville est chaud; le sol, arrosé par une rivière qui vient d'Herat et se dirige sur Thous, produit du raisin et des pastèques. L'enceinte de Serakhs a cinq mille pas de circonférence, et sa forteresse

IVe climat; longitude, 83°: elle manque d'eau et n'a pendant l'été que quelques citernes d'eau douce. Son territoire n'est arrosé que par une rivière provenant des fleuves d'Herat et qui tarit pendant une partie de l'année; aussi les champs donnent d'assez pauvres récoltes; le terroir est bon, et on voit plusieurs prairies aux environs; mais les villages sont rares. On fabrique dans cette ville des voiles de femmes, des rubans brochés d'or et d'autres ornements de ce genre. Plusieurs docteurs et jurisconsultes modernes y sont nés; le plus connu est Abou'l-Feredj 'Abd er-Rahman ben Ahmed, nommé ordinairement *Zaz fils d'Abin* (زاز بن ابين). Ce docteur du rite schafeïte est l'auteur d'un livre de droit intitulé *el-Imla* (كتاب الاملاء), ouvrage plus considérable et, au dire des savants de Merw, plus utile encore que le célèbre traité nommé *Schamil,* composé par Ibn Sabbagh; il mourut à Merw le 12 de rebi' oul-akher, l'an 494. Parmi les anciens, on cite l'imam Abou 'Ali Zaher ben Ahmed, un des principaux scheikhs du Khoraçân, mort le mercredi 30 rebi' oul-akher 389, âgé de quatre-vingt-seize ans.

سُرخَك *Sourkhek,* c'est-à-dire le *petit rouge.*

Car on sait que le ك, ajouté à la fin des mots, a en persan la valeur du diminutif. C'est le nom d'un village aux portes de Niçabour; patrie d'Abou Hamid Ahmed ben 'Abd er-Rahman es-Sourkheki, docteur du rite hanéfite, mort en 310.

سَردرود *Serdroud,* la rivière froide.

Bourg connu près d'Hamadân[1]; il est habité par une communauté de *faqirs*

est une des plus célèbres du Khoraçân. Cette place a joui d'une certaine importance sous les princes Séfévis. Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage d'Ahmed Razi : «A l'époque où Mohammed-Khân Scheibâni s'empara du Khoraçân, Serakhs comptait quatre-vingt mille feux; mais ce chef, informé que Schah Isma'il se dirigeait contre lui avec une force imposante, obligea tous les hommes valides de la ville à se rendre dans la Transoxiane. Cette émigration entraîna la ruine d'une cité qui passait pour une des plus importantes du Khoraçân; elle fut abandonnée pendant vingt-cinq ans. Lors des démêlés d''Obeïd Allah Khân avec Schah Thamasp, ce monarque, qui sentait la nécessité de se fortifier contre une attaque probable, repeupla Serakhs qui, depuis cette époque, n'a pas cessé d'être florissante.» Parmi les personnages connus de cette ville, le même auteur nomme le scheikh Abou'l-Fadhl Serakhsi, qui fut le directeur spirituel du célèbre soufi Abou'l-Kheïr-Khadjeh Ahmed Himadi, et deux poëtes persans, Zahir ed-Din Tadj et Tadj ed-Din Serakhsi.

[1] Bien que les manuscrits du *Mo'djem* portent *Serdoud,* je n'hésite pas à lire *Serdroud* avec Mustôfi, qui nous apprend que

(ordre religieux) dont l'origine remonte à 'Abd er-Rahman ben Ahmed ben el-Djelal.

سَرْدون *Serdoun.*

District dépendant du Fars, entre cette province et le Khouzistân; il renferme des mines de cuivre qui, d'après l'opinion des Persans, sont l'objet d'un commerce important.

سُرّ *Sourr.*

Bourg ou, selon d'autres, canton de la province de Rey; il renferme plusieurs villages; patrie de Ziad ben 'Ali er-Razi es-Sourri, parent et ami de Mohammed ben Moslem. Il recueillit la tradition.

سُرفقان *Sourfaqân.*

Bourg à 3 farsakhs de Serakhs; patrie de plusieurs savants, entre autres du docteur Abou Mohammed ben Abi Bekr es-Sourfaqâni et de son oncle Abou Hafs 'Omar ben Mohammed.

سُرَّق *Sourraq.*

1° Un des cantons de la province d'el-Ahwaz; il est arrosé par une rivière dont le lit fut, dit-on, creusé par Ardeschir Behmen, fils d'Isfendiar l'*ancien*. Le chef-lieu est *Dawraq*. Voici ce que rapporte Ishaq ben Ibrahim el-Moçouli : «Harethah ben Bedr el-Ghadani était l'hôte de l'émir Ziad, son frère consanguin. A la mort de celui-ci, il fut persécuté par le fils de cet émir, 'Obeïd Allah ben Ziad. Il lui dit un jour : «Prince, pourquoi me traitez-vous de la sorte, vous qui savez le rang que j'occupais auprès d'Abou'l-Moghaïrah?» 'Obeïd Allah lui répondit : «Abou'l-Moghaïrah était arrivé à un âge où le vice ne fait plus impression; tandis que moi je suis jeune et susceptible de céder aux suggestions de la jeunesse. Or, tu es adonné au vin, et toutes les fois que tu m'approches, il se répand une odeur qui doit nous faire accuser l'un et l'autre de cette faute; renonce au vin, puis tu auras le droit d'entrer le premier chez

c'est un des cinq cantons de la province d'Hamadân; il se nomme aussi *Berehneh-roud* (برهنه رود), et renferme vingt et un villages dont le principal est *Kouh-Kehlouyeh* (كوه كهلويه) ou *Kilouyeh* comme lit Ét. Quatremère (*Hist. des Mongols*, p. 384, en note). Quant au Serdroud, rivière de l'Azerbaïdjân près de Maragâh, voyez Kazvini, I, 180.

moi et d'en sortir le dernier. » Harethah lui avoua qu'il lui était impossible de surmonter cette passion, et le pria de l'éloigner et de lui donner pour résidence un de ses gouvernements. Le prince lui donna celui de Sourraq dans l'Ahwaz, et Harethah partit avec une suite nombreuse. Parmi ses compagnons était le poëte Abou'l-Aswad ed-Dawli, qui lui adressa ces vers (mètre *thawil*) :

أَحارُ بْنُ بدرٍ قد وليتَ ولايةً فكن حَرِزًا فيها تخون وتسرقُ
فلا تحقرَنْ يا حارُ شيئًا تصيبه فحظّك من ملك العراقين سرّقُ
فانّ جميع الناس امّا مكذّب يقول بما يهوى وامّا مصدّقُ
يقولون اقوالا بظنّ وشبهة وان قيل هاتو احققوا لم يحقّقو
ولا تعجزَنْ فالعجز اخبث مركب فما كلّ مرفوع الى الرزق يرزقُ

Fils de Bedr, mon protecteur, tu as été investi d'un gouvernement; sois prudent dans ton emploi; sois plein de crainte et cache-toi. || Ne méprise pas le lot qui t'échoit en partage, car ton obscurité te fait oublier du roi des deux Iraqs (jeu de mots sur سرّق). || Les hommes se divisent en deux classes : les menteurs, qui déguisent la vérité au profit de leurs passions, et les crédules, || qui parlent d'après leur imagination ou de vaines hypothèses, et se taisent quand on leur demande des preuves. || Ne te livre pas à l'inertie, car c'est la pire des montures; mais sache que les efforts que l'on fait pour atteindre aux biens de ce monde ne réussissent pas toujours.

Harethah lui répondit (même mètre) :

جزاك مليك النّاس خيرَ جزآئه فقد قلتَ معروفًا واوصيتَ كافيًا
امرتَ بحزمٍ لو امرتَ بغيره لا لفيتَني فيه لرائك عاصيًا
ستلقى اخا يصفيك بالودّ خاطرًا ويوليك حفظَ الغيب ما كان نائيًا

Que le roi des hommes t'accorde la plus belle de ses récompenses! Tes conseils sont des bienfaits; ils sont dictés par une sagesse consommée. || Tu m'as recommandé la prudence; mais si tu m'avais donné le conseil contraire, tu m'aurais trouvé également soumis à ton avis. || Tu auras en moi un frère dont le cœur t'a voué l'amitié la plus pure, et qui te confiera tous ses secrets, tant qu'il sera au pouvoir.

2° *Sourraq* est aussi une localité située au dehors de la ville de Sendjar.

سِركان *Serkân.*

Bourg de la province d'Hamadân; patrie de Sekineh, fille d'Abou Bekr Mohammed ben Modhaffer; elle transmit la tradition d'après Abou'l-Waqt 'Abd el-Ewel.

سَرك Serk.

Bourg voisin de Thous dans le Khoraçân; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ibn Mohammed el-Makhzoumi es-Serki, docteur et homme de lettres, mort vers 520.

سرماج Sermadj.

Citadelle entre Hamadân et le Khouzistân: elle appartenait à Bedr ben Houbbouyeh (بن حبّوية), *le Kurde,* qui était maître de Sabour-Khast; c'était une de ses plus importantes possessions.

سرمَقان Sermaqân.

1° Bourg près d'Herat. — 2° Bourg près de Serakhs. — 3° Canton du territoire d'Isthakhr (Fars); il est très-boisé, plus fertile que le canton d'Eberqouh, et la vie y est moins chère[1].

سُرنُو Sournou.

Bourg du district d'Asterâbâd dans le Thabarestân; on le nomme aussi *Sourneh* (سُرنه). C'est la patrie de Mohammed ben Ibrahim el-Ferrokhâni. « Ce docteur, dit Abou Sa'd el-Edriçi dans son Histoire d'Asterâbâd, était aussi instruit que pieux, et on le citait comme un modèle de vertus. Il habita longtemps l'Iraq, se rendit ensuite à Djordjân et de là à Samarcande, où il mourut en odeur de sainteté, en 370; il forma beaucoup d'élèves. »

سَروان Serwân.

Petite ville du Sedjestân; elle produit des fruits et surtout des raisins et des dattes; elle est à deux jours de marche de Bost, sur la route de Firouzmend à Eddou.

سروَر Serwer.

Ville du Qouhistân où est né Abou Bekr Mohammed ben Ya'qoub es-Serweri, juge de Djenzeh. Les Persans la nomment *Djerour* (جرور), et le nom d'origine est *Djerouri*.

[1] Le *Méraçid* porte *Sermaq*, et cette leçon, qui paraît être plus correcte, est confirmée par Abou'l-Féda, p. 321 du texte, et par Firouzâbâdi dans le *Qamous*.

سِيرو *Sirw.*

Bourg près de Merw, d'après el-'Amrani.

سروستان *Serwistân.*

Petit canton du Fars; climat malsain; blé et dattes. (*Nouzhet.*)

سُرَيجان *Soraïdjân.*

Bourg du territoire d'Ispahân.

سرير *Serir.*

Vaste royaume entre le pays des Allans et Bab el-Abwab (Derbend); il n'a que deux voies de communication, l'une avec le pays des Khazars, l'autre avec l'Arménie. *Serir* est le nom de la contrée, mais elle ne possède pas de ville; les habitants sont chrétiens. Entre ce pays et la ville de Semender, en passant par Hedneh, il y a 2 farsakhs. (Extrait du *Meraçid.*)

سعيد آباذ *Sa'id-Âbâd.*

1° Petite ville dans les montagnes du Thabarestân et dans le voisinage de *Kélar* (كلار); elle avait autrefois une chaire. — 2° Forteresse du territoire de Ramdjird, canton d'Isthakhr, province du Fars, sur une montagne escarpée qu'il faut gravir pendant 1 farsakh pour atteindre le fort. Avant l'islamisme elle était appelée *Esqiad* (اسقناد)[1]. Sa'ïd ben Obeyah ben 'Ali ben Abi Thaleb

[1] Je crois qu'il faut lire *Isfendiar* (voir le texte de Gotha, pag. 60). Tout ce qui est dit de cette forteresse est pris textuellement de l'ouvrage d'Isthakhri; mais le manuscrit autographié par M. Moeller présente une lacune que ce passage de notre auteur aidera à combler. Hamd Allah Kazvini la nomme *la forteresse blanche*, et ajoute les détails suivants empruntés au *Fours-Nameh:* «Cette place est si ancienne qu'on n'en connaît pas le fondateur. Elle était tombée en ruine depuis longues années lorsque, sous les premiers sulthans Seldjouqides, l'émir Abou Nasr Pir-Merdâni la releva. Elle est placée au sommet d'une montagne isolée qui a 20 farsakhs de tour, et qu'on ne peut gravir que par un seul chemin. Ce sommet forme un plateau doux et égal où se trouvent des fontaines, des vergers et quelques champs cultivés, ainsi que des puits d'eau douce. L'air y est tempéré et sain; autour de la montagne s'étend une vaste plaine qui renferme beaucoup de gibier. Malgré sa situation, cette forteresse exige une garnison nombreuse pour la défendre, et elle ne peut résister longtemps à une attaque puissante.» Mohammed Medjdi dit en outre qu'elle fut prise et démolie par Tamerlan, et que de son temps l'émir Penah-Allah Veravi-Khân en avait commencé la reconstruction. (*Zinet el-Medjalis,* 9ᵉ partie, édition lithographiée à Teherân.)

s'y fortifia, et elle prit son nom. A la fin du règne des Ommiades, elle tomba au pouvoir de Mansour ben Dja'far, gouverneur du Fars, et elle reçut alors le nom de *Forteresse de Mansour*. Elle fut ensuite abandonnée, et elle tombait en ruine lorsque Mohammed ben Waçil el-Hanzali, qui gouvernait cette province, la fit réparer et lui donna son nom. Lorsque Ya'qoub ben Leïs s'empara du Fars, il ne put entrer dans cette place qu'avec l'aide de Mohammed ben Waçil; il la démantela; mais plus tard, sentant la nécessité de conserver une position aussi forte, il la rebâtit et en fit une prison d'état.

سِفيان *Sifiân.*

Bourg du territoire d'Herat qu'Abou'l-Haçan el-Kharezmi nomme *Safiân*; Abou Sa'd prononce *Sifiân*, et cite Abou Thaher Ahmed ben Mohammed el-Herawi *es-Sifiâni* parmi les traditionnistes. Enfin el-Moqaddessi écrit *Soufiân* par un *dhamma*, et en attribue l'origine à Ibn Soufiân ben Harb, mort vers 380, d'après Sem'ani.

سَقران *Saqrân.*

Nom d'une localité située en Perse, d'après Abou Bekr ben Mouça.

سَقَروان *Saqrawân.*

Bourg voisin de Thous (Khoraçân).

سَقِيذنج *Saqidendj.*

Bourg près de Merw, d'où est originaire Abou Ahmed 'Abd er-Rahman ben Ahmed es-Saqidendji.

سِكر فنا خُسره خُرّه La digue de Fena-Khosrou-Khourreh.

Elle fut élevée par 'Adhed ed-Dôoleh sur le fleuve Kourr, entre Isthakhr et Khorremeh, à 10 farsakhs de Schiraz. Ce prince fertilisa ainsi une assez grande étendue de terrains incultes, y bâtit des villages, y attira des habitants, et en fit un beau canton d'un revenu important; il lui donna son nom de *Fena-Khosrou-Khourreh*[1].

[1] Il s'agit ici de la rivière si célèbre en Perse sous le nom de *Bend-Émir*, dans laquelle Chardin faillit se noyer. (Voir t. VIII, p. 236, de son voyage, et Morier, *Second voyage*, etc. I, p. 164. Voyez aussi l'article *Kird-Fena-Khosrou.*)

سكش Siksch.

Faubourg de Niçabour où est né Abou'l-'Abbas Hamid ben Mahmoud es-Sikschi, connu sous le nom d'*Abou Kolthoum,* docteur mort en 321.

سكلكند Seklekend.

District fertile et bien peuplé du Thokharistân; plusieurs savants y sont nés.

سُكُندان Soukoundân.

Bourg voisin de Merw.

سِلّبرَى وسِلّى *Sillibra* et *Silli* (ou *Soulla*).

(D'après Mohammed ben Mouça.) C'est une montagne des deux cantons de *Menader* (مناذر) dans l'Ahwaz, célèbre par une bataille entre les Kharedjites et Mohalleb ben Abi Sofrah. C'est une des plus sanglantes affaires qui eurent lieu entre les deux partis. Mohalleb eut d'abord le dessous et fut repoussé jusqu'aux environs de Basrah, où la nouvelle de sa mort commençait à se propager. Une partie de la population prit la fuite, craignant de voir les Kharedjites fondre sur la ville; mais Mohalleb reprit courage, il réunit ses troupes et livra aux hérétiques une terrible bataille dans laquelle périt 'Obeïd Allah ben Makhour, leur chef, le même qu'ils avaient surnommé l'*émir des croyants;* sept mille hommes furent tués avec lui, et trois mille se réfugièrent à Ispahân. Un de leurs poëtes a dit en parlant de cette journée (mètre *thawil*) :

وسِلّى وَسِلّبرَى مصارع فتية   كرام وقتلى لم توسَّدْ خدودها

A *Silli* et à *Sillibra* sont étendus des braves qui ont péri, mais non en reposant leur tête sur l'oreiller.

On raconte qu'un Arabe de la tribu des Beni-Temim, ayant vu 'Obeïd Allah ben Makhour étendu sur le champ de bataille, lui trancha la tête et l'emporta à Basrah sans en donner connaissance à Mohalleb; sur la route, il rencontra une troupe de Kharedjites qui venaient se rallier à leur chef et qui lui demandèrent des nouvelles de la bataille; cet Arabe, ne sachant pas qui ils étaient et tirant la tête de leur général du sac où il l'avait mise, leur apprit la défaite des hérétiques; ceux-ci le massacrèrent sur-le-champ, enterrèrent la tête d''Obeïd Allah en ce lieu même, et s'éloignèrent. Le commandement fut ensuite

donné à Zobeïr, fils de Makhour. Un des compagnons de Mohalleb dit en apprenant la mort d'Obeïd Allah (mètre *bassith*) :

ويوم سلّى وسلّبرى احاط بهم   منّا صواعق لا تبقى ولا تذر
حتّى تركنا عبيد الله منجدلاً   كما تجدّل جذع مال منعفر

A la journée de *Silli* et de *Sillibra*, nous les avons enveloppés d'éclairs (épées brillantes) qui fuyaient et revenaient sans cesse; || et nous avons laissé 'Obeïd Allah étendu sans vie comme une brebis égorgée dont les membres mutilés roulent dans la poussière.

سلطان آباذ *Sulthan-Âbâd* ou خلخان *Khalkhân.*

Bourg du Kurdistân au pied du mont Behistoun; il a été bâti par Sulthan Oldjaïtou (Khodabendeh), fils d'Arghoun-Khân; les environs sont boisés et fertiles; le sol donne de belles moissons; l'air y est excellent. (Extrait du *Nouzhet.*)

سُلطانيّة *Sulthanyeh.*

Ville de la province de Qazwin (IV[e] climat), bâtie par le sulthan mongol Arghoun-Khân et achevée par son fils Oldjaïtou Mohammed Khodabendeh, qui lui donna le nom de *ville du Sulthan.* Son ancienne enceinte, due à Arghoun, n'avait que douze cents pas; celle que Oldjaïtou fit construire, et que la mort l'empêcha de terminer, n'avait pas moins de trois mille pas. Parmi les édifices élevés par le même prince, on remarque une forteresse de deux mille pas de circonférence et dans laquelle est son tombeau. Le climat de Sulthanyeh est assez froid, mais il change brusquement à une journée de là; l'eau, fournie par des puits et des canaux, est douce et digestive; le sol est fertile et suffit abondamment à l'alimentation des habitants, qui forment aujourd'hui une population nombreuse; aussi on considère Sulthanyeh comme la ville la plus importante du pays après Tebriz; ses pâturages et ses parcs de chasse sont très-renommés. Sa population est maintenant mêlée d'une foule d'étrangers différents de race, de religion et de langue; mais la langue persane envahit peu à peu leur idiome national. (*Nouzhet.*)

سلماس *Selmas* [1].

Ville de l'Azerbaïdjân, à deux jours d'Ourmiah, à trois jours de Tebriz et à

[1] Selmas est une grande ville dont la muraille, reconstruite par le vizir Khadjeh Tadj ed-Din 'Ali Schah de Tebriz, a huit mille pas de tour. Le climat est assez froid; les

un jour de Khouï; elle est située entre les deux premières. Selmas est en partie ruinée maintenant; sa longitude est 73° $\frac{1}{6}$ et sa latitude 33° $\frac{1}{2}$. En est originaire Mouça ben 'Amrân ben Mouça, docteur mort en 380 et enterré dans sa ville natale. On cite, parmi ses élèves, son neveu Abou'l-Modhaffer ben Haçan Selmassi.

سَلمانان *Selmanân.*

Bourg du pays de Merw. (Abou Sa'd.)

سَلمَقان *Selmaqân* ou *Selmouqân.*

(Les Persans écrivent plutôt سلمكان.) Bourg du territoire de Serakhs où sont nés quelques docteurs, entre autres Akramah ben Thariq Selmaqâni, juge de la partie orientale de Baghdad sous le règne d'el-Mamoun, et disciple d'Abou Youçef ainsi que de Malek ben Anas; il fut révoqué de ses fonctions en 214.

سَلْم *Selm.*

Nom d'un personnage qui a donné son nom à un quartier d'Ispahân, ainsi qu'à une porte de la ville, nommée *Bab-Selm.*

سُليمان آباذ *Suleïman-Âbâd.*

1° Faubourg ou village près de Djordjân (d'après Abou Sa'd). — 2° Bourg voisin d'Hamadân, où sont nés Mohammed ben Ahmed es-Suleïmanâbâdi; — Mohammed ben Ahmed ben Mouça, *le Prédicateur;* — Mouça ben Mohammed; ces deux derniers méritent toute confiance. (Extrait de Schirweïh.)

سِلّي *Silli.* (Voyez سلّبرى.)

سَلِينه *Selîneh.*

Petit canton dépendant du Thabarestân, à 30 farsakhs de Sarieh, par le

nombreux jardins de cette ville, arrosés par une rivière qui sort des montagnes et des vallées du Kurdistân, produisent d'excellents fruits; les récoltes y sont belles. Les habitants, qui sont sunnites, sont dans un état de guerre permanent avec les Kurdes, et comme cette inimitié est pour eux un héritage de famille et comme une condition d'existence, rien ne peut la faire cesser. Les droits du divan de cette ville sont de 39,200 dinars. (*Nouzhet.*) Cf. *Athar el-Bilad,* p. 261, et Weth, *Suppl. ad Lobb.* p. 115.

chemin des montagnes. Sa population se compose en grande partie de gens du Djordjân et d'un petit nombre de familles du Thabarestân.

سمنان *Simnân.*

1° D'après Abou Sa'd et Abou Bekr ben Mouça, c'est une ville et un canton entre Rey et Dameghân. D'autres auteurs la font dépendre du Qoumès[1], mais tous s'accordent sur l'orthographe de son nom. On y fabrique de bonnes toiles pour serviettes (مناديل). J'ai visité cette ville; elle est entourée de jardins et de vergers; plusieurs ruisseaux coulent à travers les maisons, et l'aspect en est très-riant; mais elle est à demi ruinée. Près de là est la petite ville de *Simnek* (سمنك). Sont originaires de Simnân plusieurs juges et imams, tels que Abou 'Abd Allah Huçeïn ben Mohammed, traditionniste en renom, mort, dans cette ville, en 303, etc. — El-'Amrani prétend que le nom d'origine est *Simni* (سمنى). — 2° Abou Sa'd mentionne, auprès de Neça, un autre bourg du nom de *Simnân,* où passe une grande rivière. Abou'l-Fadhl Mohammed ben Ahmed en-Neçawi es-Simnâni, mort en 400, en est originaire.

سمنجان *Semendjân.*

Petit pays enclavé dans le Thokharistân, derrière Balkh et Baghlân, au milieu d'étroits défilés. Il est habité par une branche de la tribu des Beni-Temim. On compte deux jours de marche de Balkh à Khoulm, et cinq de cette ville à Enderabeh, par Semendjân. Le poëte Da'bal ben 'Ali en fut le gouverneur, sous le règne d'el-'Abbas ben Dja'far. Les deux personnages les plus connus, originaires de ce lieu, sont : Abou'l-Haçan 'Ali ben 'Abd er-Rahman, imam d'une grande science et d'une vertu exemplaire; il étudia le droit à Bo-

[1] Telle est, entre autres, la classification adoptée par les auteurs persans. Cette ville, disent-ils, est fort ancienne, entourée de jardins et de cours d'eau; son climat est chaud; on vante ses figues, ses pistaches et ses raisins. Ahmed Razi dit qu'on fait, avec ces raisins desséchés et des amandes, une espèce de pâte douce qu'on envoie, comme cadeau, dans toute la Perse. Cette petite ville a donné naissance à plusieurs personnages politiques; tels sont : 'Emad ed-din Maç'oud, ministre de Tamerlan; — Ghyas ed-din Salar, chef de la chancellerie sous le même règne; — Schems ed-din 'Ali, ministre de Schah-Rokh; — Qouthb ed-din Thaous, qui occupa le même poste sous Mirza Baber et sous Sulthan Abou Sa'ïd; — Nizam el-Mulk Bakhtiar, vizir pendant les premières années du règne de Huçeïn Mirza; etc. Parmi les poëtes on cite : Nedjm ed-din Simnâni; — Émir Yemini et Émir Seïd 'Ali, littérateur et homme d'état, sous Schah 'Abbas de la dynastie séfévie.

khara, auprès d'Abou Sehl el-Abiwerdi, et forma plusieurs élèves; il est mort en 552; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Ahmed es-Semendjâni, etc.

سمنجور *Semendjour.*

Abou Sa'd dit que c'est un des noms donnés à la ville de Niçabour.

سمندر *Semender.*

Ville située à quatre journées de marche au delà de Bab el-Abwab (Derbend), dans le pays des Khazars. Elle doit son origine à Enouschirwân, fils de Qobad. Mais d'après el-Asch'ari, elle tire son nom d'une reine des Khazars, nommée *Semender*. Elle fut conquise à l'islamisme par Selman ben Reby'ah (el-Bahili), qui marcha ensuite contre Itil, capitale des Khazars, à sept jours de marche de celle-ci. Isthakhri place également Semender entre Itil et Bab el-Abwab; elle renferme de nombreux jardins, et on y compte environ quatre mille vergers ou clos de vignes; elle est limitrophe au pays de Serir; le raisin est une de ses principales productions. Les maisons sont construites en bois et ont une toiture inclinée. Parmi les habitants plusieurs sont musulmans, mais le roi est juif et parent du chef des Khazars. Semender est à 2 farsakhs de Serir, à huit jours d'Itil, et à quatre de Derbend.

سمنقان *Semenqân.*

Pays voisin de Djadjerm, dans le gouvernement de Niçabour. C'est un district enfermé entre deux montagnes, qui comprend plusieurs bourgades, dont les premières touchent aux frontières d'Esferaïn, et les dernières à celles de Djordjân et de Djadjerm, du côté de l'ouest. Son chef-lieu est une petite ville nommée *Selmaqân* (سلمقان), située dans le creux d'une montagne. J'y passai lorsque je fuyais devant l'invasion des Tartares, en 617.

سمنك *Simnek.*

Petite ville contiguë au territoire de *Simnân*, dont il a été parlé plus haut. (Voyez ce nom.) Quelques auteurs modernes en sont originaires, entre autres Abou'l-Haçan Alqam ben Mohammed es-Simneki, mort en 531. (Abou Sa'd, *Dictionnaire des scheikhs.*)

سميران *Semirân.*

Place forte, au bord d'une grande rivière qui coule au milieu des montagnes,

dans le district de Tarem. Bien qu'elle ait été anéantie par le possesseur d'Alamout (le chef des Assassins), ses ruines témoignent encore de son importance, ainsi que je m'en suis assuré par moi-même. Voici ce qu'en dit Mo'çer ben Moehlehl. «J'arrivais dans la citadelle du roi du Deïlem, connue sous le nom de *Semirân*; je n'ai rien vu de mieux construit et de plus vaste, parmi les résidences royales; car on y compte plus de 2,850 palais et maisons de différentes dimensions. Son premier possesseur, Mohammed ben Muçafir, avait l'habitude, lorsqu'il voyait un travail bien exécuté et solide, de s'informer du nom de l'ouvrier; il lui envoyait une somme d'argent pour le capter, et lui en promettait le double s'il voulait se rendre à sa cour. Lorsqu'il se l'était attaché, il l'empêchait de sortir de la citadelle pour le reste de ses jours. En outre, il prenait les fils de ses propres sujets et les employait à ces travaux. C'était un prince riche et économe, qui épargnait sur ses dépenses, bien qu'il possédât de gros revenus et des trésors considérables. A la fin ses enfants, mus par un sentiment de pitié à la vue de tous ces hommes qu'il traitait comme des captifs, se révoltèrent contre lui. Un jour qu'il était à la chasse, ils fermèrent les portes de la citadelle et refusèrent de le recevoir; il fut contraint de se retrancher dans un autre de ses châteaux forts. Tous les ouvriers employés par lui, au nombre de cinq mille environ, furent mis en liberté et répandirent les bénédictions sur leurs libérateurs. Cependant le second de ses fils, craignant d'être accusé de rébellion ou d'avoir convoité les trésors de son père, réunit un parti nombreux de Deïlémiens, et se rendit dans l'Azerbaïdjàn.» L'histoire a consigné ses faits et gestes dans ce pays. — Fakhr ed-Dôoleh, fils de Rokn ed-Dôoleh, s'empara de cette place en 379. A cette époque le fils du dernier chef de Semirân, Nouh ben Wehçoudân (نوح بن وهسودان), était un enfant en bas âge et sous la tutelle de sa mère. Fakhr ed-Dôoleh négocia avec celle-ci et l'épousa; il fiança aussi le fils de cette princesse avec une de ses proches parentes, et devint, de la sorte, maître de cette importante citadelle. Précédemment le vizir Saheb (ben 'Abbad) avait envoyé Abou 'Ali el-Haçan ibn Ahmed pour s'en emparer et faire prisonnière la mère du jeune prince. Comme cette expédition traînait en longueur, Saheb écrivit à ce sujet, à cet officier, la dépêche suivante que j'ai transcrite, parce qu'elle prouve l'importance de Semirân[1] : «J'ai reçu la lettre que

[1] Le texte de cette lettre, écrite avec l'élégance et la recherche qui ont immortalisé en Orient la petite académie de Saheb présente plusieurs lacunes et incorrections qu'une révision sévère des manuscrits n'a pu faire disparaître entièrement Le manuscrit

vous m'avez écrite concernant la forteresse de *Semirân;* comme il me semble que vous n'attachez pas assez d'importance à cette affaire, je veux entrer dans quelques détails, afin de stimuler votre zèle et d'appeler toute votre attention et tous vos efforts sur la prise de cette place. Sachez donc que Semirân n'est pas une forteresse, mais une province. Que dis-je? un royaume entier! Je suis convaincu, quant à moi, que la famille de Kenker (آل كنكر) n'a dû qu'à sa possession le maintien de son autorité dans le Deïlem. C'est pour s'en rendre maîtres que ces princes ont détaché le district de Tarem, auquel elle appartient, de la province de Qazwin. Leur ambition les porta ensuite à joindre à cette importante acquisition les états de Wehçoudân, qui régnait depuis quarante ans dans le Deïlem. Ce roi, voyant que Semirân était *la sœur de la forteresse d'Alamout* (أُخت قلعة الموت), consentit à cette annexion, et il conclut une alliance avec eux. Cette habile combinaison donna à la famille de Kenker la suprématie dans tout le Deïlem, et réduisit la dynastie de Wehçoudân à la stricte possession de Lahidjân, c'est-à-dire à la moitié de ce royaume. Maître de cette place, le Merzubân, fils de Mohammed 'Ali, surnommé *le Roi,* entreprit de hardis coups de main et pénétra dans l'Azerbaïdjân, où il sema la révolte, tant était grande la crainte que Semirân répandait sur la terre! Si je suis bien informé, les terreurs de Wehçoudân, sa conduite hostile contre Melik es-Sa'id, n'eurent pas d'autre cause que la possession de Semirân, source éternelle de rivalités pendant la domination des Bathéniens. Pour s'en emparer, 'Emad ed-Dôoleh conclut des alliances et fit la conquête d'Abhar, de Zendjân, de presque tout le district de Qazwin et de tout le canton de Souhrawerd, villes importantes, qui se sont soumises aujourd'hui à notre puissant monarque. Plus tard il prit Semirân, et ajouta ainsi à la souveraineté du Deïlem celle d'une province qui s'étend jusqu'aux dernières limites d'Esfid-Roud, dans le Djebel. Vous voyez l'importance de cette place, la force qu'elle nous donne contre l'ennemi, la gloire qu'elle nous assure; redoublez donc de zèle et d'efforts pour vous en rendre maître. N'épargnez ni l'argent ni les sacrifices, ne reculez devant aucune promesse, et soyez persuadé que, lors même que vous débourseriez un million de dirhems, en échange de cette place, vous feriez encore un marché

de Saint-Pétersbourg, que M. Dorn a seul consulté pour publier le texte de cet article, m'a fourni plus d'une variante heureuse. Je ne puis espérer, cependant, d'avoir saisi et rendu toutes les nuances délicates de ce curieux échantillon du style diplomatique au IV[e] siècle de l'hégire. (Voyez *Auszüge aus Muhammedan. Schriften*, p. ٢٣ et suiv.)

avantageux. Je me borne à vous donner ces quelques détails; mais, lors même que je serais entré dans de plus grands développements, ma lettre aurait été encore incomplète et fautive. Dieu facilite les entreprises! Il m'eût été agréable de m'étendre sur votre mérite et votre valeur. Votre nom répand les parfums des jardins rafraîchis par la pluie du matin et la brise du soir. Mais que sont les étoiles auprès du soleil, la lune auprès de la splendeur du jour, et Semirân auprès de vos belles actions? Si cette forteresse est soumise par votre bras, vous recueillerez une gloire qui ne s'éteindra que lorsque les étoiles cesseront de briller au firmament. Ma confiance est en Dieu, il est le meilleur des auxiliaires. »

سُمَيْرَم *Somaïrem.*

Ville à moitié chemin de Schiraz et d'Ispahân; elle est sur la frontière et dépend de cette deuxième ville. En sont originaires : Mohammed ben el-Haçan, le prédicateur, homme pieux et instruit, mort à Somaïrem, au mois de moharrem, l'an 503, à l'âge de cinquante-cinq ans; — Ahmed ben Ibrahim Abou Bekr es-Somaïremi.

سَنَآباد *Senâbâd.*

Bourg dépendant de Nouqân, dans le pays de Thous; on y voit le tombeau de l'imam 'Ali, fils de Mouça er-Ridha (Riza), et celui de Reschid (sur qui soient les malédictions de Dieu et les tourments de l'enfer!). Ce bourg, situé à un mille de Thous, a donné son nom à Mohammed ben Isma'il Abou'l-Berekat el-Huçeïni, de la famille des 'Alewides, et habitant de Meschhed. Ce docteur, qui fut un des maîtres d'Abou Sa'd et d'Abou'l-Qaçem, est né en 457, et mort à la fin de zil-hiddjeh 541.

سَنَارود *Senaroud.*

Rivière du Sedjestân[1]; elle sort du grand fleuve *Hendmend* (Helmend) et passe à 1 farsakh de la ville de Sedjestân (Zarendj). Pendant la crue des eaux, mais seulement à cette époque, les bâtiments se rendent, par cette voie, de Bost à Sedjestân. Toutes les autres rivières de ce pays proviennent du Sena-

[1] Le nom de cette rivière est toujours écrit *Siaroud* (سياروذ) dans le Livre des climats (p. 101 *et passim*) et marqué, ce qui est rare dans l'ouvrage, de points diacritiques qui en fixent la lecture. (Voyez aussi l'extrait de M. Madini, *Il Segistano*, etc. Milan, p. 13.) Abou'l-Féda (*Prolégomènes*, p. 75) écrit *Senaroud*, d'après Ibn Haukal.

roud; il arrose une grande quantité de bourgades et donne naissance à plusieurs cours d'eau qui fertilisent le pays. Le surplus de ses eaux va rejoindre le fleuve des *Beni-Kerker* (? نهر بنى كركر), où s'élève une digue qui l'empêche de se perdre dans le lac Zereh.

سُنْبُلان *Sounboulân.*

Quartier d'Ispahân, où est né Ahmed ben Yahia Abou Bekr es-Sounboulâni el-Isfahâni. Ce docteur, au dire d'el-Hafez Abou'l-Qaçem, fit ses études et enseigna le droit à Damas.

سَنبيل *Senbîl.*

District du Khouzistân, contigu au Fars. Sous le règne de Mohammed, fils d'Abou's-Sadj, et jusqu'à la fin de la dynastie des Sadjides (315 de l'hégire), il appartenait à la province du Fars; il fut ensuite annexé au Khouzistân.

سنجاباذ *Sendj-Âbâd.*

1° Bourg voisin d'Hamadân, d'une origine très-ancienne; on dit qu'il faisait partie de la ville primitive (Ecbatane), et qu'il était habité par la corporation des changeurs. J'ai trouvé le même renseignement dans des annotations faites par quelques traditionnistes à la Chronique de Schirweïh. Ce bourg est situé aujourd'hui à 2 farsakhs de la ville. En sont originaires : Abou Bekr Mohammed ben Abi'l-Qaçem, prédicateur de cette localité, scheikh vénéré pour ses vertus et sa piété; — 'Omar ben Haçan es-Sendj-Âbâdi, dont l'enseignement est accrédité. — 2° Bourg du canton de Khelkhal, dans la province d'Azerbaïdjân; je l'ai vu, il est situé dans une vallée et possède un minaret. Les habitants prononcent ce nom *Sengawa* (سنگاوا); on écrit aussi *Sendjbâd* (سنجباد).

سنجال *Sendjal.*

Nom d'un bourg dans l'Arménie ou dans l'Azerbaïdjân. Il se retrouve dans ce fragment du poëte *Schemmakh* (mètre *thawîl*) :

ألا يا صحابى قبل غارة سنجالِ وقبل منايا باكرات وآجالِ
وقبل آختلان قومنا بين سائلٍ وآخر مسلوب هوى بين ابدالِ

Ô vous, qui étiez nos amis avant l'expédition de *Sendjal,* la mort prématurée et le trépas rapide, || et avant que notre troupe se partageât en mendiants et en dévots, entraînés par l'amour !

سنجان Sendjân.

Sendjân selon Abou Sa'd, et *Sindjân* selon Ibn Mouça. 1° Bourg aux portes de Merw; on l'appelle aussi *Der-Singân* (در سنگان); patrie du qadhi Abou'l-Haçan 'Ali ben Haçan es-Sendjâni, docteur du rite hanéfite et juge à Niçabour. — 2° Localité dans le pays de *Bab el-Abwab* (Derbend). — 3° Localité située près de Niçabour. — 4° Bourg du district de Khawaf (Khoraçân).

سَنْجَبَذ Sendjbad.

Bourg dépendant de Khelkhal. (Voyez سنجاباذ.)

سَنْجَبَست Sendjebest (سنگبست pour *Sengbest*).

Nom d'une station connue entre Niçabour et Serakhs; quelques docteurs y sont nés. Parmi les modernes, on cite Abou 'Ali Haçan ben Mohammed en-Niçabouri, né en 457, mort en rebi' oul-ewel 548. (Abou Sa'd, *Takhbir*).

سُنْج Soundj.

Bourg du territoire de Bamiân. (Voyez ce mot.)

سِنْج Sindj.

1° Deux bourgs du pays de Merw portent ce nom. L'un est appelé *Sindj 'Abbadân* (سنج عبّادان); c'est la patrie d'Abou Mansour Modhaffer ben Ardeschir, le littérateur, mort en 547. Le second, qui est un des bourgs les plus importants du pays de Merw esch-Schahidjân, est situé sur le bord d'une rivière; il a un farsakh environ de longueur, mais il est très-peu large; ses murailles sont sur le bord même de la rivière; il a été pris par les armes, bien que Merw se soit rendue par capitulation. Plusieurs savants en sont originaires : Abou Dawoud Suleïman ben Moubed es-Sindji est le plus connu. Ce docteur, auteur d'une Chronique estimée, joignait à ses connaissances religieuses le culte des lettres et de la poésie; il est mort en 257. Quatre farsakhs séparent Sindj de Merw. Lorsque les Ghozzes envahirent le Khoraçân et s'emparèrent du pays de Merw, ils furent arrêtés pendant un mois entier devant Sindj, et ils ne purent y entrer que par capitulation, au mois de redjeb 505. — 2° D'après le Livre des conquêtes, Sindj est un canton de la province d'Ispahân, soumis par 'Abd Al-lah esch-Scheibani et el-'Amir, qui commandait le corps d'attaque, sous le khalifat d''Othman ben 'Affan.

سَنْجُرُود *Sendjroud.*

Quartier de la ville de Balkh. On écrit souvent *Sengroud* par un ك.

سِنْجه *Sindjeh.*

Ville et district du Gharschistân ou Ghour.

سِنْد *Sind.*

Pays limitrophe de l'Inde, du Kermân et du Sedjestân; on croit que Sind et Hind étaient deux frères, fils de Bouqir, fils de Yoqtan, fils de Cham, fils de Noé. Le nom d'origine fait au singulier *Sindi* et *Sunoud* (سُنُد) au pluriel, comme *Zindji* et *Zunoudj*, etc. Quelques auteurs comprennent le Kermân dans le ve climat, qu'ils divisent en cinq contrées : Kermân, Thourân, Sind, Serhind et Moultân. La capitale du Sind est Mansoureh (voyez منصورة); les villes principales, Deïboul et Tiz sur le bord de l'Océan indien. Cette contrée fut soumise par les musulmans sous Haddjadj ben Youçef. Le rite dominant est celui d'Abou Hanifah. Parmi les hommes éminents du Sind, on cite : Abou'l-'Abbas, habile jurisconsulte, auteur de plusieurs ouvrages qui sont très-estimés parmi les Dawoudites; il exerça les fonctions de juge à Mansoureh, sa ville natale; — Abou Ma'scher es-Sindi, affranchi du khalife el-Mehdi, auteur du livre des expéditions musulmanes (*Kitab el-Meghazi*); — Abou Nasr el-Fath, fils d''Abd Allah es-Sindi, savant docteur, affranchi de la famille d'Haçan ben Hakem.

سِندبايا *Sindbaïa.*

Localité dans l'Azerbaïdjân, près de Bedd, pays de Babek le Khoremite.

سندرُود *Sind-roud,* ou la rivière du Sind (Pendjâb).

C'est une grande rivière dont les eaux sont douces; elle passe à trois jours de marche du Moultân et se jette dans le fleuve *Mehrân.*

سَندَه *Sendeh.*

Place forte dans les montagnes du Djebal.

سنك سُرخ *Sengué-Sourkh,* la pierre rouge.

Forteresse dans le Ghour, entre Herat et Ghaznah. Melik-Schah y emprisonna

jusqu'à sa mort le dernier descendant des princes de la famille de Sebuktegin. On donne le nom de *Sengué-Sefid*, ou pierre blanche, à une grande montagne de l'Arménie, voisine de Khilath.

سِنّ (ال) (*es-*) *Sinn.*

Localité située dans le gouvernement de Rey; patrie d'Ibrahim ben Mouça es-Sinni er-Razi, et de Hischam ben 'Abd Allah es-Sinni, docteurs cités par el-Hazmi.

سِنْوان *Sinwân*[1].

Place forte dans le Thokharistân; elle fut bloquée et assiégée par el-Ahnef, l'an 32 de l'hégire; ses défenseurs se rendirent à discrétion, et elle prit alors le nom de *forteresse d'el-Ahnef.*

سِنِيخ *Sinikh.*

Ville du Kermân, au milieu du désert qui conduit de cette province dans le Sedjestân; elle est entourée de tous côtés par de vastes solitudes et par des gorges de montagnes arides et sans habitants.

سُوذان *Soudân.*

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou Bekr Mohammed ben Fadhl en-Nadher, lecteur et traditionniste, mort à Ispahân au mois de rebi' oul-ewel 482.

سُوذَرجان *Souderdjân.*

Bourg près d'Ispahân d'où sont originaires quelques docteurs, entre autres Ahmed ben 'Abd Allah Abou'l-Fath es-Souderdjâni, mort dans le mois de safer 496; il enseignait la littérature aux jeunes gens.

سُورآب *Sour-Âb* (pour *Schour-Âb*).

Bourg du pays d'Asterâbâd, dans le Mazenderân; Abou Ahmed 'Amr ben Ahmed, docteur estimé, mort à Asterâbâd le 12 rebi' oul-akher 362, en est originaire.

سورِستان *Souristân.*

Zerdust-Buraderkhor, dont le nom musulman est *Mohammed el-Moutewekkili,*

[1] Elle est nommée *Sinoun* (سنون) par Qazwini, t. II, p. 136.

dit que le mot *Souristân* désigne l'Iraq, et que c'est de là que vient le nom de *Sirianoun* donné aux Nabathéens. « Leur langue, dit-il, est appelée *Sirianieh*, et, à cause de sa douceur et de son élégance, elle était employée à la cour. » Ce renseignement nous est transmis par Hamzah dans son Livre des erreurs كتاب التصحيف. Abou'r-Rihân nous apprend aussi que les Sirianoun sont originaires du Souristân, c'est-à-dire de l'Iraq et de la Syrie. On a voulu, mais à tort, étendre ce mot au Khouzistân. Lorsque *Herqel* (Héraclius), roi du pays de Roum, fut, à l'époque de la conquête, obligé de s'éloigner d'Antioche pour se réfugier à Constantinople, il se retourna et dit : « Salut! terre de Sourya (يا سوريّة), reçois les adieux d'un homme qui n'espère plus te revoir! » Ce fait prouve bien que les mots *Sourya* et *Souristân* désignent réellement la Syrie.

سُورِمِين *Sourmin.*

Ville du Gharschistân, à deux stations de Merw er-Roud.

سُوريان *Souriân.*

Bourg du territoire de Niçabour; patrie d'Abou Ibrahim ben Nasr es-Souriâni en-Niçabouri. (Extrait d'Abou Sa'd.)

سورين *Sourin.*

1° Rivière qui passe à Rey. « J'ai remarqué, dit Mo'çer ben Moehlehl, que les habitants l'ont en horreur et ne s'en approchent jamais; j'en demandai la raison à un scheikh de cette ville, et il me répondit que c'était parce que l'épée qui termina la vie de Zeïd, fils d''Ali, fils de Huçeïn, fils d''Ali, fils d'Abou Thaleb, avait été trempée dans cette rivière. » — 2° Bourg à un demi-farsakh de Niçabour. En sont originaires : Mohammed ben Mohammed Abou Bekr es-Sourini, cousin de Haçan el-Mouzekki, docteur, mort en redjeb 430. On lit dans la Chronique de Damas : « Ibrahim ben Nasr ben Mansour Abou Ishaq es-Sourini ou es-Sourâni était originaire de Sourin, faubourg de la partie supérieure de Niçabour. Il vint en Syrie pour étudier auprès des plus célèbres docteurs, et retourna à Niçabour où il créa une chaire de tradition. Plusieurs écrivains font un grand éloge de sa véracité et de sa science. Mohammed ben el-Hakem dit avoir rencontré ce docteur au camp de Mohammed ben Hamid et-Thoussi, à Dinewer, lors de la guerre contre Babek; il périt l'an 210.

سُوس *Sous.*

Ville du Khouzistân, où est enterré le prophète Daniel. Hamzah dit que le mot *Sous* signifie *une chose belle, bonne, agréable*, et qu'on a raison de donner à cette ville chacune de ces épithètes. Ptolémée place une ville de Sous par 34° de longitude, et mentionne son horoscope; mais j'ignore de quelle ville il veut parler. Selon Ibn el-Moqanna', les premiers murs qui furent élevés après le déluge sont ceux de Sous et de Touster, et l'on ignore le nom de leur fondateur ainsi que celui d'Eïlah et d'autres villes[1]. Ibn el-Kelbi dit que Sous était fils de Sam, fils de Noé. J'ai lu dans quelques chroniques persanes que ce fut Ardeschir, fils de Behmen l'*ancien*, fils d'Isfendiar, fils de Guschtasf, qui en fit un district et y creusa un fleuve. On sait que l'Ahwaz fut conquis sous le khalifat d''Omar ben Khatthab par Abou Mouça el-Asch'ari; la dernière place qui tomba au pouvoir des musulmans est Sous. On y trouva le corps du prophète Daniel, et on en informa 'Omar. Celui-ci questionna plusieurs musulmans à ce sujet; ils lui apprirent que ce prophète était mort dans cette ville, où il avait été transporté après la prise de Jérusalem par Bokht en-Nasr (Nabuchodonosor), et que le peuple invoquait son nom pour obtenir de la pluie pendant les périodes de sécheresse. Par l'ordre d''Omar, on arrêta le cours du fleuve, dans le lit duquel on creusa une fosse, et on y déposa les cendres de Daniel; puis on rendit aux eaux leur première direction, de sorte qu'il est impossible de savoir où est ce tombeau[2]. On lit dans Ibn Thaher el-Moqaddessi : «Sous est une ville du Khouzistân qui a donné naissance à plusieurs savants : Abou'l-A'la ben

[1] «Sous, dit Hamd Allah Mustôfi, est la plus ancienne ville du Khouzistân; elle remonte à Mehabil (*sic*), fils de Qaïnân, fils d'Enosch, fils de Seth, fils d'Adam. Houscheng le Pichdadien la rebâtit et l'entoura d'une citadelle. Schapour (Zou'l-Aktaf), qui la répara et l'agrandit, donna à cette localité le nom de *Schapour-Khourreh;* il reconstruisit, dit-on, cette ville en forme de faucon. Le tombeau de Daniel est à l'ouest de la ville. Les eaux de cette rivière renferment un poisson qui ne craint pas l'approche de l'homme et que personne ne songe à inquiéter.»

[2] El-Isthakhri dit au contraire qu'on peut, en plongeant, distinguer la pierre tumulaire. La tradition, racontée par l'auteur du Livre des climats, présente encore quelques différences. (Cf. édit. de Gotha, p. 53.) Il est possible que Yaqout ait tiré tout ce qui est relatif au tombeau de Daniel du petit traité d'el-Mokri, qui entre à cet égard dans les plus grands détails. (Suppl. ar. 586, fol. 92 et suiv.) Voyez aussi les réflexions inspirées par cette légende au major Rawlinson (*The Journ. of the geogr. Soc.* t. IX, p. 88) et un fragment d'el-Bekri dans le tome XII des Notices et Extraits, p. 620 et suiv.

'Abd er-Rahman el-Khazzar es-Soussi dit *le Grammairien;* — Ahmed ben Yahia es-Soussi; — Mohammed ben Ishaq Abou Bekr es-Soussi, etc.

سوسقان *Sousqân.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw, au milieu des sables et dans la direction du désert; patrie de Thalhah ben Mohammed ben Ahmed es-Sousqâni, mort en 527.

سوق الاربعاء *Souq el-Arba'.*

Petite ville de l'Ahwaz, à 6 farsakhs d''Asker-Mokrem. (Voy. le mot اربعاء.)

سوق الاهواز *Souq el-Ahwaz.* (Voyez ci-dessus, pages 58-60.)

سوق بحر *Souq-bahr*, le marché de la mer.

Localité de l'Ahwaz, où se payait une contribution qui fut abolie par 'Ali ben 'Yça ben Daoud ben Djerrah pendant son premier vézirat.

سولاف *Soulaf.*

Bourg du Khouzistân, à l'ouest du *petit Tigre* (دُجيل), près de Menader *la grande.* C'est près de là qu'eut lieu une bataille entre les habitants de Basrah et les hérétiques nommés *Zendiq* (Manichéens). Le poëte 'Abd Allah ben Qaïs er-Raqiat en a fait mention (mètre *thawil*) :

نبيتُ وارض السوس بينى وبينها وسولاف رستاقٌ حَمَتْه الازادقه
اذا نحن شبنا صادقتنا عصابةٌ خرميّة اضحت من الدين مارقه

La nuit vient, et entre mon amie et moi s'étend le pays de Sous, et de Soulaf, cette bourgade remplie de *Zendiq;* || c'est quand nous avons vieilli que des liens d'amitié nous ont unis à cette troupe de *Khoremites* (partisans de Babek) qui se sont révoltés contre la religion.

سُوَيقة الرَّزيق *Souaïqah er-Raziq.*

On appelle *Souaïqah* un monticule ou un rocher qui ressemble un peu par sa forme à une jambe (ساق). Quant au nom de la rivière de *Raziq,* nous en avons fixé la prononciation et signalé l'erreur commise par el-Hazmi. Abou Sa'd nous apprend que Souaïqah er-Raziq est une localité près de cette rivière (pays de Merw), où est né Abou 'Amr Mohammed ben Ahmed es-Souaïqi, élève d'Abou Daoud, le Sedjestânien.

سهر Sehr.

Grosse bourgade du canton de *Khânlendjân* (خانلنجان), province d'Ispahân; elle possède une belle mosquée ornée d'un minaret. El-Mouhibb, fils de Neddjar, y enseigna la tradition.

سُهْرج Souhroudj.

Bourg voisin de Bestham, dans le district de Qoumès; patrie d'Abou'l-Fath 'Abd el-Melik ben Scha'bah es-Souhroudji el-Besthami, scheikh célèbre par l'intelligence et le zèle qu'il mit à rechercher les hadis; il est mort après l'an 520.

سُهْرَوَرْد Souhreverd[1].

Ville voisine de Zendjân, dans le Djebal, célèbre par le nombre des docteurs et des dévots auxquels elle a donné naissance. Le plus illustre est Abou'l-Nedjib 'Abd el-Qaher ben 'Abd Allah ben Mohammed, descendant en ligne directe du khalife Abou Bekr; ses surnoms sont el-Bekri es-Souhrewerdi, le docteur, le soufi, le prédicateur. Il se rendit dans sa jeunesse à Baghdad et se consacra avec ardeur à l'étude de la tradition et du droit. Puis il alla continuer ses études à Ispahân et se voua pendant longtemps à la prière et aux austérités; il s'imposa par mortification la tâche de distribuer de l'eau dans les rues, et vécut avec le faible salaire qu'il recueillait. C'est pendant son séjour dans cette

[1] Cette ville, située dans le voisinage de Sedjas, avait une assez grande importance avant l'invasion des Mongols. Ruinée par eux, elle était devenue au VIIIe siècle de l'hégire un bourg habité par les Mongols et chef-lieu d'un canton de cent villages. «Le climat, dit Mustôfi, est froid; le sol produit du blé et quelques fruits. C'est dans une montagne voisine de Sedjas que fut enterré Arghoun-Khân; suivant la coutume des Mongols, la place de ce tombeau était cachée et les défilés de la montagne avaient été bouchés, ce qui gênait beaucoup les voyageurs. La fille d'Arghoun, lorsqu'elle devint la femme de Sulthân Khodabendeh, fit découvrir l'emplacement de cette tombe, et construisit dans le voisinage un couvent. Les habitants de ce petit pays sont presque tous hanéfites.» (*Nouzhet*, fol. 588.) Non loin de là est le village d'*Andjeroud*, que les Mongols ont nommé *Saqourtouq*; on y remarque les ruines d'un palais construit par Keï-Khosrou et un vaste réservoir ou plutôt un petit lac dont on n'a pu trouver le fond. Les Persans font à ce sujet de merveilleux récits. (*Zinet.*) Ces ruines sont celles que les voyageurs modernes décrivent sous le nom de *Takhté Suleïmân*, et le major Rawlinson y retrouve les débris de la célèbre Ecbatane de la Médie Atropatène. (Voyez son savant mémoire *On the site of the Atrop. Ecb.* dans le *Journ. of the geogr. Soc.* t. X, p. 65-159.) Dans le tome XIV des Notices et Extraits, 1re part. p. 58, M. Quatremère, trompé par une mauvaise leçon d'un des manuscrits du *Nouzhet*, lit *Sehroud* au lieu de *Sohraverd*.

ville qu'il commença à se consacrer au *zikr* (mention de Dieu), et s'attira par cette pratique la faveur publique; on construisit pour lui et ses disciples plusieurs couvents de soufis. De retour à Baghdad, il eut la direction du collége *Nizamieh* et y dicta la tradition. Il se rendit à Damas en 558, avec l'intention de faire le pèlerinage de Jérusalem; mais la rupture de l'armistice entre les musulmans et les chrétiens l'empêcha de poursuivre son voyage. Il ne resta que peu de temps à Damas, où il fut comblé d'honneurs et de marques de respect de la part de Nour ed-Din Mahmoud ben Zengui, et il y fonda une congrégation de soufis; puis il retourna à Baghdad et s'y fixa. Abou'l-Qaçem, qui le connut dans cette ville et suivit ses leçons, tient de lui-même qu'il était né à Souhreward en 490. Son neveu, Schehab ed-Din Abou Nasr 'Omar ben Mohammed es-Souhrewerdi, né en 539, fut une des notabilités de son siècle par ses talents et sa piété. Il se rendit à Baghdad pour y enseigner la tradition et exhorter le peuple. Le khalife Naçer lé-Din Allah le mit à la tête des scheikhs de la capitale et lui confia des missions importantes. C'est pour ce prince que Schehab ed-din a composé son livre intitulé كتاب عوارف المعارف ou *Notions sur les principales sciences.*

سُهرياج *Sohriadj.*

Ville du Fars; la tradition suivante est rapportée par Fadhïl ben Zeïd er-Raqaschi : « Lorsque 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz fit la conquête du Fars, nous arrivâmes devant Sohriadj et nous jurâmes de pousser vigoureusement le siége. Après quelques rencontres avec l'ennemi, nous retournions un jour vers notre campement, lorsqu'un esclave de notre armée écrivit une lettre d'*amân,* qu'il lança dans la ville au moyen d'une flèche; nous revenions au combat, lorsque nous vîmes les assiégés sortir de leurs remparts en tenant à la main la lettre d'amân. Nous envoyâmes un message à 'Omar pour le consulter sur la conduite à suivre, et sa réponse fut que les stipulations contractées par un esclave musulman ont la même valeur que celles d'un homme libre. Nous obéîmes à cet ordre, et les conditions de paix furent reconnues en faveur de la ville. » Certains auteurs disent que l'ancien nom de la citadelle de *Sirân* (سيران) était *Souhriandj* (سوريانج), dont les Arabes ont fait *Sohriadj.*

سَهَنْد *Sehend.*

Montagne de l'Azerbaïdjân, près de Tebriz et de Meraghah; elle a 25 farsakhs de tour. (Extrait du *Tahqiq.*)

سياورد *Siawerd.*

Localité située dans l'Azerbaïdjân.

سياه كوه *Siah-Kouh,* la montagne noire.

1° On donne ce nom à une île de la mer Caspienne ou mer de Djordjân; elle est grande, fertile, couverte d'arbres et arrosée par une foule de sources d'eau douce; cependant elle est déserte; elle renferme une grande quantité de chevaux sauvages. Le lieu nommé plus particulièrement *Siah-Kouh* est habité maintenant, mais depuis peu de temps, par quelques familles de Ghozzes qui vinrent s'y établir à la suite de dissensions qui éclatèrent parmi les tribus turques; elles y possèdent quelques champs et des pâturages. Cette île est voisine du rivage oriental de la mer. — 2° Nom d'une longue montagne entre Rey et Ispahân; elle s'étend jusqu'au pays du Djebal même; c'est un lieu sauvage et aride, habité par des voleurs qui infestent le pays situé entre ces deux villes.

سيدآباذ *Seïd-Âbâd.*

Nom d'un château à Rey et d'un bourg dans les environs, fondés l'un et l'autre par Seïdeh Schirin, fille de Roustem l'*Ispehbed,* et mère de Medjd ed-Dôoleh ben Fakhr ed-Dôoleh ben Boueïh. Le château fut construit par l'ordre de cette princesse en 394.

سيدين *Sidin.*

Ville de la province du Fars.

سيراف *Siraf.*

Ville du littoral du golfe Persique; IIIe climat; longit. 99° ½; latit. 29° ½. On lit dans l'ancien livre des Perses nommé *el-Inschâ* (*sic*) (الانشاء)[1], qui est pour eux ce que l'Ancien Testament est pour les juifs et l'Évangile pour les chrétiens, que le roi Keï-Kaous voulut s'élever jusqu'au ciel. Lorsqu'il se fut dérobé aux regards des hommes, Dieu ordonna aux vents de ne plus le soutenir; Keï-Kaous tomba dans le pays de Siraf, et après sa chute il demanda aux habitants de lui apporter du lait et de l'eau pour apaiser sa soif. Ces deux mots شير,

[1] Il faut lire sans doute *el-Abestaq* comme ci-dessus, page 8.

lait, et آب, eau, restèrent à la ville qui s'éleva ensuite en cet endroit, et l'usage en a fait *Siraf* par le changement du *schin* en *sin* et du *ba* en *fa*. Siraf, autrefois le port des marchands venus de l'Inde, était une grande et belle ville [1], et, selon quelques auteurs, le chef-lieu du canton d'Ardeschir-Khourreh. Les marchands l'appellent *Schilaw* (شيلاو); je l'ai visitée, et j'y ai vu des restes d'édifices remarquables ainsi qu'une belle mosquée ornée de colonnes en bois de *teck* (ساج). La ville est située dans le creux d'une montagne très-élevée; elle n'a pas de port, et les navires qui viennent dans ces parages ne sont en sûreté que lorsqu'ils abordent dans un endroit nommé *Nabed* (نابد), situé à 2 farsakhs de là; c'est un bras de mer resserré entre deux montagnes et qui offre aux bâtiments un excellent abri contre le vent. Il faut sept jours pour aller de Basrah à Siraf par un beau temps. Abou Sa'ïd Haçan ben 'Abd Allah es-Sirafi est originaire de cette ville. L'eau que boivent les habitants est fournie par d'excellentes sources. Voici la description que fait de cette ville Abou Zeïd : «On arrive ensuite à Siraf, le port principal du Fars; la ville est grande, et les maisons couvrent une vaste étendue de terrain; mais on n'y trouve ni vêtements, ni vivres, ni boissons, tout cela est porté des pays voisins; le sol n'offre aussi aucune trace de culture. Cette ville n'en est pas moins la plus riche du Fars.» Telle elle était sans doute à l'époque d'Abou Zeïd; mais depuis que l'île de Qaïs ben 'Omaïrah est colonisée et qu'elle est devenue l'entrepôt du commerce de l'Inde, Siraf est déchue de son ancienne splendeur; je n'y ai vu que quelques pauvres familles qu'y retient l'amour du sol natal. De Siraf à Schiraz on compte 60 farsakhs. «La ville la plus importante du canton d'Ardeschir-Khourreh après Schiraz, dit el-Isthakhri, est Siraf. Celle-ci est presque aussi grande que Schiraz; ses maisons sont en bois de *teck* ou d'autres bois venus du Zanguebar; elles ont plusieurs étages. La ville est située sur le bord de la mer, couverte de beaux édifices, et très-peuplée. Les habitants mettent beaucoup d'amour-propre dans l'élégance de leur demeure, à ce point que tel d'entre eux dépense 30,000 dinars pour se construire une maison et l'entourer de jardins. La meilleure eau pour l'irrigation ou l'alimentation, ainsi que les meilleurs fruits, proviennent d'une

[1] C'est ce que dit Mustôfi : «Sous le règne des Bouhcides, c'était une ville importante à laquelle le commerce maritime avait donné une grande prospérité; cependant elle est située sous un ciel brûlant; elle n'a que deux ou trois sources, et on y recueille l'eau de pluie dans de vastes citernes. Elle produit du blé et des dattes.» (Voyez aussi *Relations des voyages dans l'Inde*, etc. t. I, pag. XLIII et suiv.)

montagne nommée *Houm* (حُم), qui la domine et qui est le point culminant dans cette latitude. Siraf est la ville la plus chaude de la contrée [1]. » Sans vouloir contredire le récit d'el-Isthakhri, je ferai observer que Siraf est tellement resserrée entre la mer et les montagnes qu'il n'y a entre elles deux, tout au plus, qu'une portée de flèche; il est donc difficile d'admettre comme vraie la description faite par cet auteur, à moins de supposer que le temps a singulièrement changé la nature du pays. Dieu sait la vérité!

سيراوند *Sirawend.*

Je suppose que c'est une des bourgades qui avoisinent Hamadân. On lit dans Schirweïh : « *Yasmineh* (ياسمينة), fille de Sa'd ben Mohammed es-Sirawendi, étudia la tradition auprès des docteurs d'Hamadân et d'autres maîtres étrangers; elle se rendit célèbre par ses prédications, ses commentaires du Qoran, ses connaissances littéraires et la beauté de son écriture; son enseignement mérite confiance. Elle mourut l'an 502.

سيرجان *Sirdjân.*

Ville entre le Kermân et le Fars; IIIe climat par 83° ½ de longitude. D'après Ibn el-Faqih, elle est située à 24 farsakhs de Schiraz; son nom ancien était *el-Qasreïn,* les deux châteaux. Ibn el-Benna el-Beschari dit que Sirdjân est la capitale du pays de Kermân, et la plus importante de ses villes par la science et l'intelligence de ses habitants; elle a un grand nombre de jardins bien arrosés; ses rues sont larges, et la ville est plus belle que Schiraz. L'air y est sain et tempéré. 'Adhed ed-Dôoleh y éleva un palais ainsi qu'une mosquée cathédrale surmontée d'un grand minaret. L'eau est fournie à la ville par des canaux qui la traversent en tous sens [2] et en font le tour à l'extérieur; ils furent creusés par les soins d''Amr et de Thaher, fils de Leïs. Ibn er-Rohni cite parmi ses habitants Harb ben Isma'ïl, contemporain de Ahmed ben Hanbel et de ses disciples, auteur du livre intitulé كتاب السنة والجماعة, *Traité de législation orthodoxe.*

[1] Cf. *Lib. climat.* p. 64.

[2] Isthakhri et Ibn Haukal ajoutent que les bourgs du voisinage n'ont pas d'autre eau que celle des puits. Le bois y est rare, et toutes les maisons ont des voûtes en briques. (Cf. *Lib. climat.* p. 74.) Mustôfi dit que Sirdjân possède une forteresse, et que le pays produit du blé, du coton et des dattes. M. Juynboll lit *Siradjân* d'après le Supplément de Wetli, p. 120.

سيروان *Sirawân.*

1° El-Emini dit que c'est une bourgade du Djebal; un autre auteur en fait un canton du Djebal dépendant du district de *Maçebedân*[1]; un autre enfin assure qu'il est limitrophe de celui-ci, mais qu'il forme un district particulier. On lit dans Abou Bekr ben Mouça : «Sirawân est une bourgade du Djebal. Sa'd ben Abi Waqqas, ayant appris que les Persans, après la prise de Houlwân, avaient réuni une armée considérable sous les ordres de Adin (ادين), fils de l'Hormuzân, et qu'ils étaient descendus dans la plaine, envoya contre eux Dharrar, fils de Khatthab, qui périt dans la première rencontre et fut remplacé par un autre chef (mètre *thawil*) :

اقول له والرمح بينى وبينه   أأدين ما ذا الفعل مثل الذى تبدى
فقال ولم احفل لما قال اننى   اذين لكسرى غير مدخر جهدى
فصارت الينا السيروان واهلها   وماسبذان كلها يوم ذى الوبد

Je lui dis, lorsque la lance était entre moi et lui : «Adin, tes prouesses ne peuvent égaler les miennes;» || il me répondit, mais je ne tins aucun compte de ces propos : «Je suis Adin, et tout mon zèle est pour la cause de Kosroès.» || Sirawân et ses habitants, le Maçebedân tout entier, se sont donnés à nous au jour de *Dhou'l-Webd.*

2° Bourg près de Nesef; patrie d'Abou 'Ali ibn Ibrahim Mo'add es-Sirawâni. — 3° Bourg du pays de Schiraz, d'après le même el-Emini. — 4° Localité près de Rey. El-Mehdi y vint lorsque el-Mansour l'envoya dans le Khoraçân; il y éleva des édifices dont les ruines se voient encore.

سيزج *Sizedj.*

Bourgade du Sedjestân; patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed es-Sizedji.

سيسبان *Sisebân.*

Les Persans nomment cette ville *Sisewân*, سيسوان. Ville du pays d'Errân, à 4 milles de Beïlaqân d'après ce que m'a dit un homme de ce pays.

[1] D'après le major Rawlinson, Sirwân est aujourd'hui désignée par les Lours sous le nom de *Schehré-Keïloun* (*Journ. of the geogr. Soc.* t. IX, p. 53 et 55. Voyez aussi sur la citadelle de Sirevân, qui est plus d'une fois mentionnée dans les Chroniques orientales, une note de M. Defrémery dans son mémoire sur la famille des Sadjides, *Journ. asiat.* 1847.)

سيسجان *Sisdjân* ou *Seïsdjân.*

Ville au delà d'Errân; v^e climat; longitude, 71°; latitude, 41° 20'; conquise par Habib ben Moslemah, qui termina la conquête de la première Arménie sous le khalife 'Othman; il imposa le kharadj aux habitants. Sisdjân est à 16 farsakhs d'Ardebil.

سيسر *Siser.*

Pays voisin d'Hamadân; on dit qu'il est ainsi nommé parce qu'il est situé dans un bas-fond où sont trente mamelons, car *si-ser* signifie en persan trente têtes. Il est entre la province d'Hamadân et celle d'Azerbaïdjân. La ville et les remparts datent de l'époque d'Emin, fils d'Haroun er-Reschid. Les sources y sont innombrables, aussi on lui donne encore le nom de *sed tchechmeh* (صد چشمه). Siser et ses environs ne furent longtemps que des pâturages occupés par des Kurdes ou d'autres peuplades. Le khalife Mehdi y envoya un intendant nommé *Selmân ben Qirath*, fils de celui qui gouvernait la plaine dite de *Qirath* (صحرا قيراط) près de Baghdad. Selmân avait pour compagnon un individu nommé *Selam et-Thaïfouri;* ces deux délégués se rendirent dans les pâturages de Siser, occupés alors par des tribus nomades et des bohémiens; comme ils avaient avec eux un grand nombre de bêtes de somme, ils écrivirent au khalife, et obtinrent la permission de construire une citadelle pour l'habiter avec leur petite troupe. C'est alors qu'ils bâtirent la ville de Siser et qu'ils la fortifièrent; ils lui annexèrent comme dépendances une partie du canton de Dinewer, le canton de Djeroumeh et celui de Djanedjerd, dépendants de l'Azerbaïdjân. Tout ce territoire forma un district qui fut soumis à un agent spécial. Sous le règne d'Haroun er-Reschid, les tribus nomades pullulaient encore dans ces parages. Pendant la querelle d'Emin et de Mamoun, Mourreh el-'Adjeli s'empara de Siser et lutta contre les Kharedjites. Mamoun, délivré des dangers que lui avait fait courir son frère, retira Siser des mains de Mourreh et l'annexa au domaine du khalifat. Là s'arrêtent les renseignements que j'ai recueillis sur cette ville.

سيسمر باذ *Sisemer-bâd*[1].

Bourg du territoire de Niçabour.

[1] Ce nom est diversement écrit dans les manuscrits. J'ai adopté la leçon du *Meraçid* et du *Lobb el-Lobab.*

سيف بنى زُهَير *Sif Beni-Zoheïr*, la côte des Beni-Zoheïr.

Sur le littoral du golfe Persique. El-Isthakhri[1] nous apprend que ces parages doivent leur nom aux enfants de Zoheïr, fils d'Oçamah, fils de Lowayi, fils de Ghaleb, qui régnèrent sur cette partie du littoral et s'y rendirent redoutables par leur nombre et leur puissance. L'un d'eux, Abou Oçamah, fils de Lowayi, s'empara du Fars et s'y rendit indépendant. Le khalife Mamoun envoya contre lui, du Khoraçân, Mohammed ben el-Ach'ath, qui lui livra bataille dans la plaine de *Kesch* (كَش), dépendance de Schiraz, et le défit. Le gouverneur de la province, à cette époque, était Yezid ben 'Aqqal; c'est de la même tribu que sortait Dja'far ben Abi Zoheïr, dont Haroun er-Reschid disait : «Si cet homme n'était pas adonné au vin, j'en ferais mon vézir.» Le territoire des Beni-Zoheïr s'étend depuis Modjeïrem jusqu'au pays des Beni-'Amarah. Leur résidence est *Keïwân* (كيوان).

سيف بنى عمارة (بنى الصفّار) *La côte des Beni-'Amarah* (ou des Beni-Saffar).

Ils descendent de Djoulendi, et possèdent une certaine partie du littoral sur le golfe Persique. On trouvera quelques détails à ce sujet au mot *Dikdân* (voyez ديكدان).

سيف آل مظفّر *La côte de la tribu de Modhaffer.*

Ce Modhaffer était issu de la famille de Zoheïr, citée un peu plus haut; il s'empara d'une assez grande étendue de littoral et s'y rendit indépendant. Son nom était *Modhaffer ben Dja'far ben Abi Zoheïr*. Cette tribu possède le pays compris entre Djemm jusqu'à Modjeïrem. Elle réside sur le rivage même de la mer.

سيوَدَنج *Siwadendj*[2].

Bourg à 4 farsakhs de Merw.

سينان *Sinân.*

Bourg près de Merw. En sont originaires : el-Mouflis ben 'Abd Allah ez-Zabi es-Sinâni el-Merwazi, qui est compté parmi les *Tabi's* (successeurs des Compagnons); — Abou 'Abd Allah el-Fadhl ben Mouça es-Sinâni, une des gloires de

[1] *Lib. clim.* p. 59. — [2] *Sifadendj*, suivant l'auteur du *Meraçid*, et *Siqadendj*, d'après le *Lobb el-Lobab*.

l'école traditionniste et ami d''Abd Allah ben el-Mubarek, dont il était le contemporain et l'émule. Sa réputation, la multitude d'élèves que son enseignement attirait, excitèrent la jalousie et la méfiance des habitants de la bourgade; ils gagnèrent une femme, qui se plaignit que le savant docteur avait cherché à la séduire. Abou 'Abd Allah se retira alors dans le bourg de *Ramischah*. Cette même année Dieu permit que la sécheresse anéantît la récolte de ce pays; les habitants, attribuant ce malheur à leur mauvaise action, vinrent trouver le scheikh, et le supplièrent de retourner parmi eux; il leur dit qu'il n'y consentirait pas à moins qu'ils ne se reconnussent pour menteurs. Ceux-ci ayant avoué leur calomnie, Abou 'Abd Allah s'écria : «Je ne me soucie pas de demeurer au milieu de menteurs tels que vous!»

سينئين *Sineïn*.

Nom d'un quartier de Rey.

سينيز *Siniz*.

Cette ville est située sur le rivage de la mer du Fars, dans le IIIe climat, par 76° 3/4 de longitude et 30° de latitude. Elle est plus rapprochée de Basrah que Siraf, et dans son voisinage est Djennabeh. J'ai passé par Siniz, et j'y ai remarqué des débris d'édifices qui prouvent qu'elle était jadis florissante; aujourd'hui elle tombe en ruines et n'est habitée que par quelques pauvres familles. Voici ce que j'ai lu dans la Chronique d'Abou Mohammed 'Abd Allah ibn 'Abd el-Medjid ben Serân el-Ahwazi : «L'an 321, les Qarmathes, au nombre de mille, dont trente cavaliers, arrivèrent devant Siniz, venant de la côte; ils envahirent la ville, la pillèrent et la réduisirent en cendres; douze cent quatre-vingts de ses habitants furent massacrés, et un petit nombre seulement échappa à la mort.» Es-Sem'ani dit que Siniz est une bourgade de l'Ahwaz; il ne faut tenir aucun compte de cette assertion; ce qui a sans doute égaré cet auteur, c'est que Abou Bekr Ahmed ben Mahmoud el-Ahwazi porte aussi le surnom de *Sinizi*. Ce docteur, qui fut juge à el-Ahwaz, mourut dans cette ville au mois de zil-qa'deh, l'an 356. On cite encore Abou Suleïman Dawoud ben Habib es-Sinizi, qui fut le maître de Daraqothni à Basrah; — Abou Suleïman ben Ma'rouf es-Sinizi, dont Ibn Mokhalled, dans son Histoire des scheikhs, place la mort au mois de moharrem, l'an 302, à 'Askereh; — le qadhi Abou'l-Haçan Ahmed ben 'Abd Allah es-Sinizi, etc.

سِين *Sin.*

Bourg à 4 farsakhs d'Ispahân; patrie d'Abou Mansour Mohammed ben Zakaria ibn el-Haçan *es-Sini,* le littérateur. Il étudia la tradition et fut le dernier qui recueillit l'enseignement d'Abou 'Ali, de Baghdad. Il fut qadhi de Sin, fit le voyage de Basrah, et mourut au mois de scha'ban 432; il était né en 393. (Extrait des recueils de Sema'ni et d'Ibn Mendeh.) Abou'l-Haçan el-Kharezmi dit que *Sin* est également le nom d'une montagne.

ش

شاباى *Schabaï.*

Bourg du pays de Merw; patrie d''Ali ben Ibrahim esch-Schabayi, de l'école d'Ibn el-Mubarek; ses traditions se sont surtout répandues dans le Kharezm.

شابَرآباذ *Schaber-Âbâd.*

Bourgade à 5 farsakhs de Merw; quelques traditionnistes en sont originaires.

شابران *Schaberân* [1].

Ville du district d'Errân fondée par Enouschirwân; elle est, dit-on, à 20 farsakhs environ de Derbend (ou Bab el-Abwab), et à trois journées de Schirwân.

شابُر خواست *Schabor-Khâwst.*

On écrit plus ordinairement سابُر خواست *Sabor-Khâwst,* et il en a été fait mention à la lettre *sin.* Le surnom de *Schabor-Khâwsti* est donné à Abou'l-Qaçem 'Ali ben Huçeïn, élève d'Abou'l-Huçeïn, qadhi de Siniz.

شابرزان *Schaberzân.*

Petite ville du Khouzistân entre Sous et Thyb.

شابَرنج *Schaberendj.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw, dans les sables; patrie de quelques auteurs de traditions.

[1] Mustôfi dit que le climat en est chaud et l'eau mauvaise, mais que ce pays abonde en céréales. (Fol. 620.)

شابسه *Schabseh.*

Bourg à 2 farsakhs de Merw; le nom d'origine est *Schabsaqi* (شابسقى).

شابُور *Schabour.*

El-'Amrani dit, sur l'autorité d'Abou Sa'd, que *Schabour-Tezeh* (شابور تزه) est un bourg voisin de Merw où sont nés certains traditionnistes.

شابَهار *Schabehar.*

Un des bourgs près de Balkh; patrie de quelques traditionnistes, d'après es-Sem'ani.

شاذ بهمن *Schad-Behmen.*

Schad signifie, en persan, la joie, et *Behmen* est le nom d'un ancien roi de Perse. On désigne ainsi un district du Tigre comprenant les cantons de Meïçân, de Dest-Meïçân ou d'Obollah, et celui de Ebez-Qobad.

شاذ شابور *Schad-Schabour,* c'est-à-dire la joie de Schapour.

Ce district comprend plusieurs cantons, tels que celui de Kesker, dont le chef-lieu est Basrah; celui de Zendè-roud, dont Djewadez fait partie, etc.

شاذ قباد *Schad-Qobad.*

Ce district est à l'orient du Tigre; il comprend huit cantons ou *thassoudj:* 1° Roustaqbâd; — 2° Mehrouz; — 3° Selsel; — 4° Djaloula; — 5° Bendbendjeïn; — 6° Berad er-Roud; — 7° Deskereh; — 8° Reçaqin (?). Mais d'après une autre version Schad-Qobad est le district connu sous le nom de *el-Açitân el-'Ali* et comprend quatre subdivisions : 1° Firouz-Sabour ou Elenbar; — 2° Hit et le canton d'el-'Anat; — 3° Qatrabboul; — 4° Mesken.

شاذكان *Schadekân.*

1° Ville du Khouzistân. — 2° Fleuve du Fars; il sort des montagnes de Descht-Barin, passe dans le canton de Sabour, de Ghoundidjân, etc. et se jette dans le golfe Persique après s'être réuni au Senaroud (ou Siaroud); son parcours est de 19 farsakhs. (*Lib. clim.* p. 61, — *Nouzhet,* fol. 757.)

شاذ كوه *Schad-Kouh* ou la montagne de la joie.

Nom d'une localité près de Djordjân.

شاذمانه *Schadmaneh.*

Ville à un demi-farsakh d'Herat; patrie d'Abou Sa'd 'Obeïd Allah ibn Abi Ahmed esch-Schadmani, du rite hanéfite, mort après l'an 480.

شاذمِهر *Schade-Mihr.*

Ville ou localité près de Niçabour.

شاذهُرمُز *Schad-Hormuz.*

Ce district de la province de Baghdad commence au-dessous de Samarra et comprend sept cantons : 1° Buzurg-Sabour; — 2° Nehr-Bouq; — 3° Kelwada; — 4° Nehr-Bîn; — 5° Khazer; — 6° la vieille ville en face de Medaïn, qui renferme le canton du Radhân supérieur; — 7° le Radhân inférieur.

شاذياخ *Schadiakh.*

1° Bourg du territoire de Balkh, nommé aussi *Schadbakh* (شاذباخ). — 2° Nom d'une ville près de Niçabour, qui est de nos jours la capitale du Khoraçân. C'était autrefois un jardin appartenant à 'Abd Allah ben Thaher ben Huçeïn et contigu à la ville même. On lit à la fin de la Chronique de Niçabour par el-Hakem Abou 'Abd Allah ben el-Yeça' : « Lorsque 'Abd Allah ben Thaher se rendit à Niçabour en qualité de gouverneur du Khoraçân, il s'établit dans ce jardin; comme ses troupes ne pouvaient s'y loger, elles se répandirent dans la ville, entrèrent de force dans les demeures particulières et maltraitèrent les habitants. Un soldat se présenta chez un homme marié à une jeune femme d'une grande beauté, dont il était si jaloux qu'il ne quittait jamais le logis et ne permettait à personne de l'approcher. Le soldat lui ordonna d'aller abreuver son cheval. Cet homme, partagé entre la crainte de désobéir et le danger de s'éloigner de sa femme, dit à celle-ci : « Va toi-même t'acquitter de ce soin, pendant que je veillerai sur la maison et sur ce qu'elle renferme. » Au moment où elle sortait de la maison 'Abd Allah ben Thaher passait à cheval; il fut frappé de sa beauté et de sa grâce, il l'appela et lui dit : « Comment se fait-il que, belle et séduisante comme vous êtes, vous soyez employée à mener un cheval à l'abreuvoir ? » — « C'est grâce, dit-elle, à 'Abd Allah ben Thaher, puisse Dieu le maudire ! » puis elle lui raconta tout ce qui s'était passé dans sa maison. Le gouverneur fut ému et irrité de ce récit; il se reprocha les maux que sa négli-

gence causait à la ville, et, s'éloignant en secret, il fit aussitôt proclamer parmi les troupes que quiconque passerait la nuit chez un habitant de Niçabour serait puni de mort et ses biens confisqués. Puis il se rendit à Schadiakh, s'y fit construire une maison, et ordonna à ses soldats de se bâtir des habitations autour de la sienne. Cet emplacement fut bientôt converti en un vaste quartier contigu à la ville, dont il devint l'un des principaux faubourgs. Plus tard les habitants y élevèrent des édifices publics et des palais. » Tel est en substance le récit d'el-Hakem; je le cite de mémoire, n'ayant pas le texte sous les yeux. C'est à ce même 'Abd Allah que sont adressés ces deux vers (mètre *bassith*) :

اشربْ هنيًّا عليك التاج مرتفعا   بالشاذياخ ودَعْ غُمدان باليَمَنِ
فانت أُولى بتاج المُلك تلبسُه   من هودة ٱبْنِ علىّ وٱبْنِ ذى يَزَنِ

Bois tranquillement à Schadiakh, le front paré de ta couronne, et laisse au Yémen son château de Ghoumdân; || car tu es plus digne de porter la couronne royale que Houdah, fils d''Ali, et que le fils de Dou-Yezen.

Il est question de Schadiakh dans les vers suivants (mètre *thawil*) :

فتلك قصور الشاذياخَ بلاقعُ   خرابٌ يبابٌ والمِيان مزارعُ
وأُمحَتْ خلاء شاذَ مِهر واصبحت   معطّلة فى الارض تلك المصانعُ

Ces châteaux de Schadiakh sont vides, déserts et ruinés; Miân n'est plus qu'un champ de blé. || Schade-Mihr est abandonné, et ces splendides édifices jonchent le sol de leurs débris.

Le célèbre poëte 'Awf ben Mohallim a également mentionné Schadiakh dans une pièce de vers, dont je donnerai un plus long extrait au mot *Miân* (voyez ميان) (mètre *sery'*) :

سقى قصور الشّاذياخَ الحيا   من بعد عهدى وقصور المِيانِ
فكم وكم من دعوة لى بها   ما إن تحاصاها صروف الزّمانِ

Que la pluie rafraîchisse après ma mort les palais de Schadiakh et de Miân, || ces deux séjours où j'ai vu plus de fêtes que les vicissitudes du sort n'en sauraient compter!

En 613, j'arrivai à Niçabour et je fixai ma résidence à Schadiakh. Pendant mon séjour dans cette ville le destin sembla me traiter avec une douceur à laquelle il ne m'avait pas habitué. J'achetai une esclave turque, si belle et si parfaite, que je ne crois pas qu'un autre chef-d'œuvre aussi merveilleux soit sorti des mains du Créateur. Elle sut m'inspirer une violente passion, et je dé-

pensai pour elle tous les biens que j'avais acquis. Bientôt la gêne à laquelle je me trouvais réduit m'obligea à prendre une résolution désespérée; je vendis cette jeune fille. Mais à peine fut-elle loin de moi que je tombai dans une agitation extrême; je ne me sentis plus le courage de me vêtir ou de prendre des aliments, et le sommeil m'abandonna. Je tombai dans un désespoir qui mit mon existence en péril. Mes amis, voyant mon état déplorable, m'engagèrent à reprendre cette esclave. Ce conseil me rendit un peu d'énergie; je courus chez son nouveau maître et je mis tout en œuvre pour le fléchir, mais sans succès. C'était un homme riche, qui avait été encore plus impressionné que moi par les charmes de cette belle personne, et toutes mes prières le trouvèrent inflexible. Je le suppliai de m'infliger tous les tourments qu'il pourrait inventer, pourvu qu'il me la rendît; je n'obtins rien de lui. Ce qui rendait mes souffrances plus cruelles, c'est que, de son côté, elle avait pour moi une inclination qu'elle ne cherchait pas à déguiser. C'est au milieu de ces pénibles émotions que je composai l'élégie suivante[1]... Quand les Ghozzes envahirent le Khoraçân, en 548[2], et le ravagèrent, ils arrivèrent à Niçabour, la livrèrent au pillage et à l'incendie, et ne laissèrent derrière eux qu'un monceau de cendres. Les habitants se transportèrent à Schadiakh, l'agrandirent, et ce faubourg devint la ville actuelle de Niçabour. En 617, les Tartares l'ont envahie et n'ont pas laissé une seule muraille debout[3]. D'après ce qui m'a été dit, le spectacle désolant qu'offrent ses tertres inhabités arracherait des larmes aux rochers et ferait naître dans les cœurs des regrets dévorants.

شارك *Scharek.*

Petite ville du gouvernement de Balkh. Abou Sa'd dit que quelques savants en sont originaires, entre autres, Abou Mansour ben Nasr esch-Scharcki, désigné par le sobriquet d'*el-Misbah* (le flambeau). Ce poëte, après de longs voyages, se fixa en Égypte et y mourut. On cite de lui ce distique, extrait d'une élégie où il se plaint du sort qui l'a exilé loin de son pays natal (mètre *khafîf*) :

[1] Je me suis dispensé de traduire cette longue et froide déclamation rimée, qui fait peu d'honneur au talent poétique de l'auteur et n'ajoute aucun renseignement nouveau à sa biographie.

[2] Ou 549, selon Ibn el-Athir qui raconte avec son exactitude ordinaire les atroces excès commis par ces dignes précurseurs de Djenghiz-Khân. (Voyez *Kamil,* suppl. arabe, n° 537, t. V, p. 189, et Abou'l-Féda, t. III, p. 530.)

[3] Voyez, sur le siége de Nischabour, l'*Histoire de Gengizcan,* par Pétis de la Croix, p. 378.

دقّ عيشى لانّ فضلى درٌّ وترى الدرّ نظمه فى النّصاح
وحوانى ظلام دهرى ولكن ما يضرّ الظلام بالمصباح

Mon existence est bien fragile; mais mon mérite est une perle, et les perles, on le sait, ne tiennent qu'à un fil. || C'est en vain que le sort m'enveloppe de ténèbres; les ténèbres ne peuvent rien contre la lumière *du flambeau* (allusion à son surnom).

On trouve dans d'autres vers du même poëte la preuve qu'un de ses ancêtres s'appelait *Scharek* ben *Sinân,* ce qui contredit l'assertion d'Abou Sa'd.

شاش *Schasch.*

Une bourgade voisine de Rey est ainsi nommée; mais la plupart des savants qui ont le surnom de *Schaschi* tirent leur origine de la grande et célèbre ville du même nom dans la Transoxiane.

شالُوس *Schalous.*

Ville située dans le Djebal et sur la frontière du Thabarestân, à 8 farsakhs de Rey. Ibn el-Faqih ajoute : « En face de Schalous est une ville nommée *el-Kethireh* (الكثيرة), auprès de *Keddjeh,* résidence du gouverneur. De Schalous à Amol, dans la direction des montagnes du Deïlem, on compte 20 farsakhs. » De cette ville est originaire Abou Bekr Mohammed ben Huçeïn et-Thabari esch-Schaloussi dont le nom le plus connu est *Abou Dja'far,* le Soufi, et le prédicateur. Ce docteur fut aussi estimable par sa piété que par son zèle à recueillir la tradition; il l'étudia à Niçabour, et son âge avancé n'interrompit pas ses travaux; il est né à Schalous en 477, et mort à Amol au mois de moharrem 543.

شامات *Schamat.*

Pluriel de *Schamet,* mot qui désigne une couleur qui tranche sur les autres, et notamment le noir; c'est le surnom donné à la Syrie. 1° On dit que Schamat est un canton du Kermân, à 6 farsakhs de Sirdjân, où est né Mohammed ben 'Ammar esch-Schamati. — 2° *Schamat* est un district de la province de Niçabour; on dit qu'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz vit, en le traversant, des terres incultes, et s'écria : « Qu'est-ce que ces taches noires (*Schamat*)? » De là le nom qui est resté à ce pays. Il a 16 farsakhs de long dans la direction de la *Qiblah* (sud-ouest), depuis la mosquée de Niçabour (Djamé) jusqu'aux frontières de Bost,

et 14 farsakhs de large dans la même direction, depuis les limites du Beïhaq jusqu'à celles de Rokkh. Il renferme plus de trois cents bourgades, et a donné naissance à plusieurs savants et littérateurs. El-Beïhaqi compte dans ce district deux cent vingt bourgades, et cite parmi ses hommes célèbres Dja'far ben Ahmed esch-Schamati, mort dans le mois de zil-qa'deh 292.

شامستيان *Schamistiân.*

Bourg du pays de Balkh, canton de *Nehr-Gharbenki* (نهر غربنكى); patrie d'Abou Zeïd el-Balkhi, le métaphysicien, dont le nom est *Ahmed ben Sehl.*

شامكان *Schamekân.*

1° Bourg du pays de Niçabour, où est né Abou'l-Moutahher 'Abd el-Mounim ben Nasr el-Hourrâni. — 2° Bourg près d'Ispahân.

شاوان *Schawân.*

Bourg à 6 farsakhs de Merw; patrie d'Abou Hamid Ahmed ben Mohammed esch-Schawâni et de son neveu Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed. Ce dernier docteur vécut jusqu'à un âge fort avancé; il est né en 463 et mort le 16 de rebi' oul-ewel 549.

شاوُشاباذ *Schaousch-Âbâd.*

Bourgade aux environs de Merw.

شاوَشكان *Schawaschkân.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw, dont quelques savants du pays de Roum portent le surnom; j'ai passé par cette localité; on y fabrique de la soie d'excellente qualité.

شاهدِز *Schah-diz*, c'est-à-dire la reine des forteresses (ملك القلاع).

1° C'est une citadelle construite dans la montagne d'Ispahân par ordre de Sulthan Melik-Schah, l'an 500; elle servit de prison à Ahmed ben 'Abd Allah, chef des Bathéniens. — 2° Forteresse du même nom, bâtie dans la montagne de Schahriar (Deïlem) par Nasr ben Haçan ben Firouz, le Deïlemien, vers l'an 360.

شاهرود *Schahroud.*

Canton de l'Azerbaïdjân, qui comprend trente villages dont les principaux

sont : *Schâl, Kelour, Dour* et *Kilevân*. Climat assez chaud; productions : blé et fruits. Les habitants se donnent pour schafeïtes; mais en réalité, ils n'ont aucune religion et sont les plus méchants des hommes. (*Nouzhet.*)

شاهَنبر *Schahenber.*

Nom d'un quartier d'Ispahân.

شَبديز *Schebdiz.*

Deux localités portent ce nom : l'une est un vaste palais construit par le khalife Moutewekkil dans la ville de *Sourra-men-râ*. La seconde est une station située entre Houlwân et Qirmiçin, dans une gorge de la montagne de *Bisoutoun*. Ce nom lui vient d'un célèbre cheval du roi Perwiz. (Extrait de Nasr.) — Voici ce que dit Moç'er ben Moehlehl : «Le monument de Schebdiz est à 1 farsakh de la ville de Qirmiçin. On y voit un cavalier creusé dans le roc; sa tête est surmontée d'un casque, et son corps couvert d'une cotte de mailles. Le travail de cette armure est si achevé que l'on dirait que les pointes fixées dans cette cotte sont mobiles et qu'elles remuent devant les yeux qui l'examinent. Cette figure est celle de Perwiz, monté sur son cheval Schebdiz; il n'y a rien dans le monde qui soit comparable à cette sculpture. Dans la même arcade, on remarque plusieurs figures d'hommes, de femmes, de cavaliers et de fantassins. Devant le roi se tient un homme qui a l'apparence d'un ouvrier; sur sa tête est un bonnet de forme conique, une ceinture serre ses hanches, et il tient à la main une bêche avec laquelle il creuse la terre; l'eau semble couler sous ses pieds.» — «Une des merveilles de Qirmiçin, dit Ahmed ben Mohammed el-Hamadâni, ou, pour mieux dire, une des merveilles du monde, est le bas-relief de Schebdiz, qui se voit dans un village nommé *Khatân* (خاتان). C'est l'œuvre de *Qathous*, fils de *Sennamar* (قطوس بن سنّمار); ce dernier a bâti le palais de *Kharwarnaq*, à Koufah. Voici ce qui a donné lieu à la construction de ce monument en cet endroit : Schebdiz était un admirable cheval, grand, robuste, et d'une force égale à sa beauté; c'était un présent que le roi de l'Inde avait fait à Perwiz. Ce cheval, qui semblait ne pas connaître la fatigue, avait de précieuses qualités; il ne satisfaisait à aucun besoin de la nature lorsqu'il était sellé et bridé; il ne hennissait même pas. La corne de son sabot avait, dit-on, six palmes de circonférence. Un jour, Schebdiz tomba malade, et son mal ne tarda pas à empirer; le roi, qui en fut informé, jura qu'il mettrait à mort celui qui lui annoncerait

que son cheval favori n'existait plus. Lorsque Schebdiz fut mort, le chef des écuries royales se trouva dans un cruel embarras, car il ne pouvait se dispenser de faire connaître au roi ce triste événement, et il craignait qu'il n'exécutât sa menace. Il alla trouver *Pehlid* (بَرْبِلِيذ), le musicien du roi; c'était l'homme le plus habile qu'on ait jamais vu à jouer des instruments de musique et à chanter. C'est ce qui a fait dire que le roi Perwiz possédait trois choses qu'aucun monarque n'avait eues avant lui : un cheval tel que Schebdiz, une maîtresse belle comme Schirin, et un musicien comparable à Pehlid. Le chef des écuries se présenta à lui, lui fit connaître le châtiment dont le roi avait menacé celui qui lui annoncerait la mort de son cheval, et le pria de mettre en œuvre quelque stratagème pour sauver sa tête; le musicien le lui promit. En effet, quand il fut en présence du roi, il entonna un chant de circonstance, dans lequel il faisait des allusions assez claires à ce qui venait d'arriver; le roi n'eut pas de peine à le comprendre, et lui dit avec anxiété : « Hélas! Schebdiz est-il mort? — « C'est le roi qui l'a dit, » reprit le musicien. Le monarque, malgré sa douleur, ne put s'empêcher d'applaudir au moyen employé par Pehlid pour sauver ses jours et ceux des autres; et afin d'adoucir les regrets que lui causait cet événement, il ordonna à Qathous, fils de Sennamar, de reproduire avec son ciseau l'image de Schebdiz. L'artiste mit tant d'habileté dans l'exécution de son œuvre que, sauf l'absence de la vie, il n'y avait aucune différence entre l'original et la copie. Lorsque le roi vit cette sculpture, il soupira et versa d'abondantes larmes; puis il dit : « Rien ne me fait penser avec plus de force à l'heure de la mort que la vue de cette image; rien ne me rappelle mieux l'anéantissement auquel nous sommes condamnés. Certes, parmi les choses humaines, la meilleure preuve de la vie future, c'est que, tout en reconnaissant que notre corps est destiné à périr, et que notre image extérieure doit s'effacer, nous en voulons autant que possible perpétuer le souvenir par une copie qui, elle-même, n'est pas à l'abri des outrages du temps. En contemplant cette sculpture, je pense à la gloire qui en rejaillira sur mon nom, et il me semble que je suis un de ceux qui la contempleront dans les âges à venir. » Ahmed el-Hamadâni ajoute : « Ce bas-relief est, en effet, digne d'admiration, et rien de semblable ne peut se voir dans le monde; depuis qu'il existe, tous les hommes d'un esprit judicieux et expérimenté qui l'ont examiné ont conçu des doutes sur son origine, et j'ai entendu moi-même des gens du métier assurer et prêts à affirmer par serment que cette œuvre n'était pas faite par la main de l'homme, et qu'il y avait là

un secret que Dieu dévoilerait un jour. Je me souviens d'avoir entendu dire à un docteur des Mo'tazélites : « Si deux hommes partaient, l'un de Ferghaneh, l'autre de Sous, ces deux extrémités du monde, pour visiter les sculptures de Schebdiz, ils n'auraient pas à regretter leur voyage. » En effet, quand on les examine avec soin, on est obligé de donner raison à ce Mo'tazélite. On est forcé de convenir que si c'est un homme qui a exécuté un pareil travail, il a été favorisé par un merveilleux concours de circonstances, et que la pierre semblait obéir aux volontés de son ciseau; à tel point que là où il lui fallait du noir, il rencontrait un bloc noir; un bloc rouge, s'il lui fallait du rouge, et de même pour toutes les autres couleurs. » Sur ce dernier point, je ne suis pas de l'avis d'Hamadâni, et je ne doute pas que les diverses couleurs qui ornent ces sculptures ne soient dues à une habile préparation. Non loin du bas-relief équestre on voit l'image de Schirin, l'esclave favorite de Perwiz, et le sculpteur s'est représenté lui-même monté sur un cheval aux formes vigoureuses [1]. Le monument de Schebdiz a été chanté par plusieurs poëtes; voici un fragment d'une élégie par Abou 'Amrân (mètre *thawil*) :

وهم نقروا شبديزَ فى الصّخر عبرةً وراكبه برويزُ كالبدر طالعُ
عليه بهآء المُلك والرّفد واقعٌ يُخال به فخرٌ من الأفْق ساطعُ
تلاحظه شيرينُ واللحظ فاتنٌ ويعطو بكفّ خشنها الأشاجعُ
يدوم على كرّ الجديدَيْن شخصُه ويلقَى قويم الجسم واللون ناصعُ

Ils ont sculpté dans le roc Schebdiz comme un modèle; il porte Perwiz aussi brillant que la lune. || Sur son front rayonnent la majesté du trône et la puissance. On dirait que la gloire du monde resplendit sur sa personne. || Schirin le regarde d'un œil languissant, et la rude main du roi saisit ses doigts flexibles. || Cette image a résisté aux outrages du temps, et elle est restée droite et parée de ses couleurs.

On dit qu'un roi passa un jour près du monument de Schebdiz; il s'y arrêta et but copieusement. Le repas terminé, il se fit apporter du carmin et du safran, et passa ces deux teintes sur l'image de Schebdiz, de Schirin et du roi. C'est ce qui a fait dire à un poëte (mètre *khafif*) :

[1] Yaqout a scindé la description des ruines de Bisoutoun et de Thaké-bostân et rejeté le reste de ces détails au mot قصر شيرين. Ces magnifiques débris, qui ont tant exercé la sagacité des érudits depuis quelques années, sont parfaitement décrits dans le beau Voyage de Ker Porter, et on en trouvera un fidèle résumé dans *la Perse* (*Univers pittoresque*), par M. L. Dubeux, p. 31. (Cf. *Mém. sur diverses antiquités de la Perse*, par S. de Sacy.)

كاد شبديز ان يُحَمحِم لمّا خُلِق الوجهُ منه بالزعفرانِ
وكأنّ الهمام كسرى وشيريـــنُ مع الشّيخ موبد الموبدانِ
من خلوق قد ضمّخوهم جميعا اصبحوا فى مطارف الارجوانِ

Schebdiz a failli hennir lorsque l'on a teint de safran son visage. || Le vaillant Cosroës, Schirin et le grand-prêtre des mages, || grâce à la couleur dont ils ont été couverts, semblent revêtus de vêtements de pourpre.

J'ai encore copié d'autres vers composés au sujet des bas-reliefs de Schebdiz; mais je me dispense de les citer pour ne pas allonger cette description.

شُبُرُقان *Schoubrouqân.*

Petite ville florissante et peuplée à une ou deux journées de Balkh; on la nomme aussi *Schoufrouqân* (شفرقان).

شبورَقان *Schebouraqân.*

Ville florissante[1] du Djouzdjân, dans le voisinage de Balkh. Elle est à une journée d'Enbar, au sud, et à deux journées de Yahoudieh, ville principale du Djouzdjân, en se dirigeant vers Fariab, au nord. Fariab est à une journée de Yahoudieh. De Schebouraqân à Enderab, on compte deux jours, trois jours pour aller à Balkh, et trois jours jusqu'à Fariab.

شَتَر *Scheter.*

Forteresse du pays d'Errân, entre Berda'h et Guendjeh.

شِرِّز *Schirriz.*

Montagne du Deïlem où se réfugia le Merzubân de Rey lorsque 'Attab ben Warqa s'empara de cette ville.

شرّى *Scherra.*

District important de la province d'Hamadân; plusieurs savants en sont originaires. (Extrait d'el-Hazmi.)

شَرماخ *Schermakh*[2].

Citadelle qui domine le bourg de Ba-Eyyoub (voyez ce mot), dans le voi-

[1] D'après Mustôfi, le climat est chaud; mais le sol y est très-fertile et les céréales s'y vendent à bas prix. (Fol. 683.) Voyez aussi une savante note d'Ét. Quatremère, *Histoire des Mongols,* p. 169. Cette ville est souvent nommée *Esfourqân.*

[2] L'éditeur du *Méraçid* lit شرمان, leçon confirmée par le *Qamous.*

sinage de Nehawend; elle fut bâtie par des Kurdes avec les matériaux de ce bourg.

شَرمَغُول *Schermeghoul.*

Place forte du Khoraçân, à 4 farsakhs de Neça; les Persans la nomment *Djemghoun* (جَمغون). C'est la patrie d'Abou Nasr Mohammed ben Ahmed esch-Schermeghouli en-Neçawi, le littérateur, qui étudia les hadis dans le Khoraçân et la Syrie. Il eut pour élève, en 388, son compatriote Abou Maç'oud Ahmed ben Mohammed el-Bedjli esch-Schermeghouli, dont l'enseignement est accrédité.

شَرمَقان *Schermaqân.*

Les Persans l'appellent *Djermaqân* (جَرمَقان). Petite ville du district d'Esferaïn, dans les montagnes (Khoraçân); elle est à quatre journées de Niçabour. Elle a produit plusieurs hommes remarquables : Abou Sa'd Ahmed ben Mohammed esch-Schermaqâni, prédicateur de la mosquée de Bost, mort en 538. — Ahmed ben Mohammed ben Hamdoun Abou'l-Fadhl esch-Schermaqâni fut, au dire d'el-Hakem, un des docteurs et des littérateurs les plus distingués du Khoraçân. Il recueillit un nombre considérable de traditions dans cette province; dans les deux Iraqs, la Syrie et l'el-Djezireh, il assista à la lecture du *Mesned el-Kebir* et du *Kitab el-Oummhat* d'Abou Bekr ben Scheïbeh, et mourut l'an 366.

شَرواذ *Scherwad.*

Canton du Sedjestân, mentionné dans l'Histoire des conquêtes (de Beladori); il fut pris par Rebi' ben Ziad el-Harethi, l'an 30 de l'hégire, sous le khalifat d'Othman; les musulmans perdirent beaucoup de monde, et un de leurs chefs, nommé Abou Saleh ben 'Abd er-Rahman, périt dans cette expédition.

شِروان *Schirwân.*

Ville du Bab el-Abwab, que les Persans appellent *Derbend;* elle fut fondée par le roi Enouschirwân, qui lui donna son nom; l'usage a supprimé la première moitié de ce nom. Elle est à 10 farsakhs de Derbend; plusieurs savants y sont nés. On dit que dans le voisinage est le *rocher de Moïse,* où fut oublié le poisson, et que ce passage du Qoran : « Lorsque nous nous sommes arrêtés sur le rocher, j'ai oublié le poisson, etc. » se rapporte à ce rocher voisin de Schirwân;

que la mer dont il est fait mention est la mer du Guilân (mer Caspienne), et que le village dont il est parlé dans le même chapitre se nomme *Badjrewân* (باجَروان) ou, selon d'autres, *Djizân* (جيزان)[1]. Tout ce territoire, voisin du Derbend, fait partie de l'Arménie. On dit que la ville principale du district de Schirwân est *Schamakhi.*

شَروز *Scherouz.*

Place forte du territoire de Qazwin entre cette ville et les montagnes de Tharm.

شروين *Scherwin* (les montagnes de).

Sur la frontière du Thabarestân, dans le voisinage du Deïlem et du Djilân (Guilân). Elles font partie du territoire de *Ben Qaren* (بن قارن); elles sont escarpées et d'un accès difficile; aucune autre montagne de cette contrée ne renferme des gorges plus profondes et de plus épais fourrés. On lit dans Ibn el-Faqih : «Le premier qui se rendit maître de ces parages fut *Serwin* (ou *Scherwin*) ben Sohrab; jusque-là, ce pays était occupé par les Deïlemiens. Ce fut sous le règne de Mamoun qu'il tomba au pouvoir des musulmans avec l'aide de Mouça, fils de Hafs, fils de 'Amr, fils d'el-A'la. Cet 'Amr, fils d'el-A'la, était boucher à Rey; il réunit une troupe d'hommes de bonne volonté et fit, avec eux, une expédition dans le Deïlem. Cette entreprise fut couronnée de succès, et le gouverneur de Rey envoya 'Amr à la cour de Mansour. Le khalife le combla d'honneurs et de dignités, et lui donna plus tard le gouvernement du Thabarestân. 'Amr périt sous le khalifat d'el-Mehdi. Ce fut son petit-fils Mouça ben Hafs, *maziar* du pays de Ben-Qaren, qui fit la conquête de Scherwin, les montagnes les plus dangereuses et les plus sauvages du Thabarestân. Le khalife el-Mamoun confirma son titre de *maziar,* et lui accorda l'investiture de sa nouvelle conquête, ainsi que du Thabarestân, de Rouïân et de Donbawend (Demavend). Il lui donna aussi le nom musulman de *Mohammed* avec la dignité d'*Ispehbed* (général en chef). Il occupa ces fonctions pendant le règne de Mamoun; lorsque el-Mo'taçem monta sur le trône, il maintint le pouvoir et les

[1] Qoran, sur. xviii, verset 62. L'auteur du *Siver el-Aqalîm* croit que cette tradition se rapporte à Bakou; mais Mustôfi (ms. 139, fol. 618) assure que l'opinion la plus vraisemblable est celle des commentateurs du Qoran qui placent cette légende au confluent des deux mers. (Voyez aussi le texte de Qazwini, t. II, p. 303, et Weth, *Suppl. ad Lobbo'l-Lobab,* p. 127.)

titres de Mouça; mais celui-ci, deux ans après l'avénement de ce prince, se lança dans les intrigues, et finit par se révolter. Le récit de tous les événements qui suivirent est consigné dans les chroniques.

شُستر *Schouster.*

Ville du Khouzistân. (Voyez تُستر.)

شَستَق *Schestaq.*

Nom d'un canton de l'Ahwaz, comme l'indiquent ces vers de Yezid ben Moqra' (mètre *thawîl*) :

سقى هزمة الارعاد مجبس العرى   منازلها من مُسرقان وسُرّقا
الى الكرج الأعلى الى رام هرمز   الى قريات الشيخ من فوق شستقا

Que le tonnerre retentissant tombe sur ces arides parages, dont les stations s'étendent depuis *Mousriqân* et *Sourraq*, || jusqu'au *Keredj supérieur*, *Ram-Hormuz* et *Qariat esch-scheikh*, au-dessus de *Schestaq*.

شعب بوّان *Scha'b-Bewân.*

Lieu célèbre par une bataille entre Mohalleb ben Abi Sofrah et les Zendiq. Nous avons donné au mot *Bewân* (voyez بوّان) des détails qui nous dispensent d'y revenir.

شعب خرّاه *Scha'b-Khourrah.*

Vaste district dans les montagnes voisines de Balkh; il renferme des défilés d'un accès difficile et plusieurs châteaux forts.

شَعران *Scha'rân.*

Montagne près de Moçoul, selon les uns; dans le district de Schehrzour, selon les autres. Ibn es-Sikkit dit que cette montagne est dans le canton de *Badjerma* (باجرمى), qu'elle se nomme جبل القنديل, montagne de la Lampe, et en persan *le trône de Schirouïeh* (تخت شيرويه). Elle est très-boisée, couverte de fruits et d'oiseaux. La neige y séjourne été comme hiver; une partie de cette neige, en fondant, forme la source du *petit Zâb*, près du canton du même nom, dans le district de Schehrzour.

شَفت *Scheft.*

Petite ville du Guilân; IVe climat.

شُفْرُقان *Schoufrouqân.*

Petite ville à deux jours de Balkh. En 617, elle était florissante[1], bien peuplée, et le commerce y attirait beaucoup d'étrangers. On l'appelle aussi *Schoubrouqân* (voyez شبرقان).

شِقّان *Schiqqân.*

Bourg près de Niçabour; il paraît qu'il a reçu ce nom parce que dans le voisinage sont deux montagnes dans lesquelles est une crevasse (شقّ), d'où sortent les cours d'eau qui arrosent cette localité. D'après cela, le nom d'origine régulier est *Schiqqâni;* mais l'usage a prévalu en faveur de la prononciation *Schaqqâni.* On considère aussi comme originaires de ce bourg ceux qui portent le surnom de *Schaqâni* (شاقانّ), que l'on ne peut expliquer autrement. L'imam Abou Bekr Mohammed ben el-'Abbas esch-Schiqqâni, docteur cité à Niçabour pour sa science et ses vertus, en est originaire. (Abou Sa'd, *Takhbir.*)

شقلاباد *Schaqlâbâd.*

Gros bourg à 8 farsakhs d'Irbil, dans le creux d'une montagne qui domine cette ville. On y recueille pendant toute l'année une qualité de raisin très-estimée.

شَكلان *Scheklân.*

Village à 1 farsakh de Merw.

شلانجرد *Schelandjird.*

Bourgade aux environs de Thous. En sont originaires : Abou'l-Fadhl Ahmed ben Mohammed et-Thoussi esch-Schelandjirdi, docteur du rite schafeïte et soufi connu; il résida à Alexandrie et y mourut en djemadi oul-ewel 533; il était né en 447; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed esch-Schelandjirdi, et d'autres encore.

شَلَمبه *Schelembeh.*

Petit canton du district de Demawend, dont le bourg principal est *Wimeh*

[1] Les géographes persans, qui écrivent *Esfourqân* (اسفرقان), disent que c'est une ville sans importance de la province de Merw et dont le territoire ne produit que du blé. (Ms. 139, fol. 682.) Cette localité doit être identifiée avec *Schebourqân*, ci-dessus 348.

(ويمه). Il renferme de vastes jardins qui produisent du raisin et des noix; le froid y est très-rigoureux. Lorsque les habitants du Thabarestân veulent parler d'un homme laid et disgracieux, ils le comparent proverbialement au qadhi de Schelembeh. Tel est le sens de ces deux vers (mètre *modjtas*) :

رأيتُ راساً كدبّة ولحيةً كمذبّة
فقلت ذا ليس من هو فقيل قاضى شلمبَة

A l'aspect de cette tête, semblable à une cruche, de cette barbe taillée en chasse-mouche, || j'ai dit : Ce n'est pas un homme; qu'est-ce donc? — C'est, m'a-t-on répondu, le qadhi de Schelembeh !

On écrit aussi *Schekembeh* (شكمبه)[1]; mais la première prononciation est plus correcte.

شماخى Schamakhi.

Ville florissante[2]; chef-lieu du pays de Schirwân, du côté d'Errân; gouvernement de Bab el-Abwab (Derbend). Le chef de ce pays a le titre de *Schirwân-Schah*, et il ne faut pas le confondre avec le maître de Derbend (*Saheb-Derbend*). On trouve dans le passage suivant d'el-Isthakhri la preuve que la ville de Schamakhi a acquis une importance assez récente. «De Berda'h à Berzendj il y a 18 farsakhs; puis on passe le Kourr, et on se rend à Schamakhi, *ville qui n'a point de chaire;* 14 farsakhs. De là à Schaberân on compte trois jours de marche; cette ville est petite, mais elle a une chaire[3].»

شمكُور Schemkour.

Place forte du pays d'Errân, à 10 farsakhs ou une journée de marche de Kendjeh. Schemkour est une ville ancienne; elle fut conquise par l'ordre de Selman ben Rebi'ah el-Bahili après la prise de Berda'h, sous le khalifat d''Othman. Elle continua à être florissante et peuplée jusqu'à ce qu'elle tombât au pouvoir des *Senawerdieh* (سناورديّة), qui la ruinèrent. On donne ce nom à une

[1] Telle est, en effet, l'orthographe adoptée par l'auteur de l'*Athar el-Bilad*, t. II, p. 266. (Voyez aussi Uylenbroek, *De Ibn Hauk.* etc. p. 42 *et passim.*)

[2] Elle fut bâtie par Enouschirvân *le Juste*, dans un pays très-fertile; le climat en est assez chaud et l'eau mauvaise; elle abonde en céréales. (*Nouzhet.*) Ahmed Razi dit que de son temps la fabrication de la soie y avait pris une telle extension qu'on en exportait tous les ans vingt mille charges de mulet. (v[e] *climat.*)

[3] *Lib. clim.* p. 83. (Cf. *Journ. asiat.* février 1851, p. 122.)

troupe d'hommes qui se réunirent lorsque Yezid ben Oçeïd eut quitté l'Arménie; ils se répandirent dans cette contrée et y exercèrent de grands ravages. Schemkour fut relevée en 240 par Arbogha, intendant de Mo'taçem dans l'Arménie, l'Azerbaidjân et Schemschath; il lui donna le nom de *Moutewekkilieh* (متوكّلية).

شِمِن *Schimen.*

(Abou Sa'd écrit *Schemen.*) Bourgade du territoire d'Asterâbâd (Mazenderân); patrie d'Abou'l-Huçeïn ou Abou 'Ali ben Dja'far el-Asterâbâdi dont les traditions sont pleines de confusion.

شمهار *Schemhar.*

On lit dans el-Isthakhri : «Le pays de Qaren, dans le Deilem, renferme plusieurs bourgades; mais il n'a que deux villes, *Schemhar* et *Firim,* à une journée de marche de Sariah. (Voyez فريم.)

شميران *Schemirân.*

1° Canton de l'Arménie. — 2° Bourg aux environs de Merw esch-Schahidjân.

شميكان *Schemikân.*

Quartier d'Ispahân qui a donné son nom à quelques traditionnistes. (Abou Sa'd.)

شَميلان *Schemilân.*

Forteresse célèbre dans le voisinage de Thous (Khoraçân).

شَميهن *Schemihen.*

Bourg à 2 farsakhs de Merw; patrie de quelques traditionnistes. (Es-Sem'ani.)

شَناباذ *Schenâbâd.*

Bourg près de Balkh; patrie de quelques traditionnistes.

شِنّا *Schinnâ.*

1° Canton de la province d'el-Ahwaz. — 2° Canton du gouvernement du Tigre inférieur, au-dessous de Basrah. (Extrait de Nasr.)

شنشت *Schenascht* (?).

Bourg près de Rey, aussi grand qu'une ville: célèbre par plusieurs batailles entre les troupes du sulthan et les partisans d'Ali, depuis le règne de Moutewekkil jusqu'à celui de Mo'tadhed.

شوال *Schawal.*

Bourg connu près de Merw, au-dessus du bourg de Fachân et à 3 farsakhs de Merw; patrie d'Abou Thaher Mohammed ben Abi'n-Nedjm, le prédicateur, né vers 460, mort en 532. (Abou Sa'd, *Vie des scheikhs.*)

شواهيق *Schawahiq.*

L'un des cinq cantons de la province d'Hamadân; il renferme quarante bourgs, dont les principaux sont : *Aschvend* (اشوند), *Der-Hemin* (در هيمن), *Qamvin* (قاموين), *Kouhendjân* (كوهنجان), *Milav* (ميلاو), etc. (*Nouzhet.*)

شُوذَبان *Schoudebân.*

Bourg près d'Herat; patrie d'Abou'l-Dhou (ابو الضوء) Schehab ben Mahmoud, le martyr, traditionniste en renom.

شُورَب *Schoureb* (pour شوراب, eau saumâtre).

Rivière du Khouzistân dont un bras passe près de la ville d'el-Ahwaz: l'eau de cette rivière est douce et ne justifie pas son nom. C'est peut-être la même que les Arabes appellent *Schoulab* (شولاب).

شُوش *Schousch.*

1° Localité voisine de l'île de Ibn 'Omar dans l'el-Djezireh. — 2° Quartier de Djordjân, voisin de la *Porte de l'Arcade* (باب الطّاق). — 3° Une place forte du territoire de Moçoul porte le même nom.

شَوكان *Schawkân.*

Petite ville du district de Khaberân entre Serakhs et Abiwerd; patrie d'Atiq ben Mohammed ben 'Obaïs Abou'l-Wefa esch-Schawkâni. Le père de ce docteur, Abou Thaher Mohammed, fut un des scheikhs les plus considérés parmi les traditionnistes du Khoraçân: il mourut le samedi 8 de scha'bân, l'an 542. (Abou Sa'd.)

شَهارسُوج Schehar Soudj.

Ce nom signifie, en persan, un *carrefour* (چهارسو); c'est un quartier de Basrah nommé *carrefour de Bedjleh* (بَجْلة); Bedjleh était la fille de Malek ben Wehm el-Azdi. Les Benou-Bedjleh y demeurent avec leurs cousins les Benou-Azd.

شهرآباذ Schehr-Âbâd.

Ancienne ville du pays de Babylone[1]; c'est la ville d'Abraham, l'ami de Dieu; elle était située sur le bord *de la mer* (c'est-à-dire de l'Euphrate), et avait de l'importance et de la splendeur; mais elle fut abandonnée lorsque le fleuve se retira pour suivre son cours actuel.

شهربابك Schehr Babek.

Ville du Kermân fondée par Babek, l'aïeul d'Ardeschir. (*Nouzhet.*)

شَهرزُور Schehr-Zour et Schehrè-Zour.

Ville du Djebal, IVe climat, longitude 70°, entre Irbil et Hamadân. Elle fut fondée, dit-on, par Zour, fils de Zohhaq[2]. *Schehr,* en persan, signifie *ville.* Sa population est entièrement composée de Kurdes. Voici ce qu'on lit dans le traité de Mo'çer, fils de Moehlehl, le littérateur : «Le pays de Schehrzour comprend plusieurs villes et bourgades; la principale et le chef-lieu actuel est *Nîm-Azraï* (نيم ازراى)[3], dont les habitants se sont souvent signalés par leur insubordination et leur esprit de révolte. Cette ville est située au milieu d'une plaine, et elle s'est toujours défendue avec énergie contre les attaques du dehors; ses murailles ont huit coudées de largeur. Elle est remplie de scorpions dont la mor-

[1] On donne aussi, d'après le *Nouzhet,* le nom de *Schehr-Âbâd* à une ancienne ville du Mazenderân, qui fut bâtie par Qobad, fils de Firouz; du temps de Mustôfi, ce n'était plus qu'un bourg à demi ruiné. (Ms. 139, fol. 685.)

[2] D'après les géographes persans, son fondateur aurait été le roi Sassanide Qobad, fils de Firouz. (*Nouzhet,* fol. 636, *Zinet el-Medjalis,* etc.) L'auteur du *Siver el-Aqalim* propose une autre origine au nom de Schehrzour; elle aurait été ainsi désignée (la ville de la force) parce que, lorsqu'elle était au pouvoir des Kurdes, le plus robuste de ses habitants en devenait le gouverneur. On sait le cas qu'il faut faire de ces étymologies orientales, et l'un des reproches qu'on peut adresser à Yaqout, c'est de ne pas les avoir toujours écartées.

[3] Ce nom est une altération des mots persans نيم از راه. «La ville de Schehrzour, dit Kazwini, était autrefois nommée *Nim ez-Râh,* parce qu'elle était à la moitié du chemin de Medaïn au grand Pyrée de l'Azerbaïdjân.»

sure est encore plus dangereuse que celle des scorpions de Niçibin. Elle a été presque toujours gouvernée par des chefs originaires de ce pays et issus des compagnons d'Omar ben 'Abd el-'Aziz. Ils ont été continuellement poussés à se révolter contre les khalifes et les émirs par l'influence des Kurdes, leurs voisins. Ce territoire est, en effet, le quartier d'hiver de soixante mille tentes ou familles kurdes de diverses tribus, telles que *les Djelalieh* (جلاليّة), *les Hukmieh* (حكميّة), *les Schawalieh* (شواليّة), etc. Ils cultivent une certaine étendue de terrain, et leur récolte suffit à leur subsistance. Dans le voisinage de la ville est une montagne nommée *Scha'rân* (شعران), qui produit une plante douée de vertus aphrodisiaques; je ne pense pas qu'on la trouve ailleurs. On compte 7 farsakhs de là à *Deïlemschar* (ديلمشار). Une autre ville importante est *Schiz*, dont les habitants ont l'humeur moins belliqueuse que ceux de Schehrzour. Ils sont schiites et partisans de Zeïd, car c'est Zeïd, fils d'Ali, qui les a convertis à l'islamisme. La population ne se compose cependant que d'aventuriers et de maraudeurs. Le fanatisme religieux alluma la discorde entre ceux-ci et les habitants de Schehrzour, qui sont sunnites; l'an 341, la ville de Schiz tomba au pouvoir des gens de Schehrzour et fut livrée au pillage et à l'incendie. Entre ces deux localités est la petite ville de *Duzdân* (des voleurs), bâtie dans le genre de *Schiz*. Elle renferme un vaste étang, qui déverse ses eaux au dehors; ses murailles sont assez larges pour que plusieurs chevaux y puissent passer de front. Cette petite ville a su toujours maintenir son indépendance contre les Kurdes ou les gouverneurs étrangers. J'ai vu plus d'une fois son chef assis au sommet d'une tour construite sur la porte de la ville et assez élevée pour que la vue pût s'étendre à la distance de plusieurs farsakhs. Il tenait à la main une épée nue; lorsqu'il apercevait au loin des chevaux ou des voyageurs, il agitait son épée, et aussitôt ses gens sortaient et allaient s'emparer des bêtes de somme et des bagages de ces étrangers. Cette ville possède une mosquée cathédrale, et elle passe pour imprenable, ce qu'on attribue aux bénédictions que David a répandues sur elle. On prétend que Thalout (Saül) est sorti de cette ville; on ajoute que c'est là que les Israélites obtinrent la victoire dans le combat entre David, venu de l'Occident, et Djalout (Goliath), venu de l'Orient. Duzdân a été, dit-on, fondée par Dara, fils de Dara; Alexandre l'assiégea sans pouvoir s'en emparer, et elle ne se rendit aux musulmans qu'après des efforts désespérés. Plusieurs de ses principaux habitants se vantent encore d'être de la race de Thalout. Ce territoire est limitrophe de celui de *Khaniqin* et de *Kourkh-Djeddân*; il

produit une excellente espèce de raisin nommée *sounâbâ* (سونابا), et il est exempt de deux maladies qui font ailleurs de grands ravages, les ophthalmies et la petite vérole. Quand on se rend à Khaniqin, on traverse une rivière qui sort de ce pays.» Ici finit le récit de Mo'çer; il ne s'accorde pas avec l'état actuel du pays de Schehrzour, mais je l'ai cité pour qu'on juge des modifications profondes que les vicissitudes du temps apportent dans les sociétés humaines. Aujourd'hui ce pays obéit avec un ordre parfait à l'autorité de Modhaffer ed-din Koukberi (fils) d'"Ali Geurdjek, souverain d'Irbil. Toutefois les Kurdes, cantonnés dans les montagnes voisines, sont restés fidèles à leurs habitudes de vol et de brigandage; ils continuent, comme par le passé, à infester les routes et à détrousser les caravanes. Les plus sévères représailles, la prison et la mort, ne peuvent les intimider, car ce goût pour le vol à main armée et pour le pillage est inné chez ce peuple. On raconte dans les recueils de facéties qu'un plaisant dénaturait ainsi le passage suivant du Qoran : «*Les Kurdes* sont les plus impies et les plus faux des hommes.» On le reprit en lui faisant observer qu'il y avait *les Arabes*. — «C'est que Dieu, répondit-il, n'a jamais été à Schehrzour.» Le nombre des personnages célèbres par leurs dignités et leur talent que ce pays a vus naître, la réputation de ses imams, de ses qadhis et de ses docteurs, sont tels, que la mémoire la mieux exercée ne peut les connaître tous. Je me bornerai à citer parmi ses qadhis les *Benou esch-Schehrzouri*, justement estimés à cause de leur noblesse, de leurs vertus, et de leur zèle pour la religion (je ne connais pas dans les pays musulmans une famille dont les membres aient exercé plus souvent ces nobles fonctions); les *Benou-'Asroun*, qui furent juges en Syrie, et dont le nom brillera toujours parmi ceux qui ont à discerner le juste de l'injuste. Je renonce à en mentionner beaucoup d'autres qui ont répandu un vif éclat sur l'école de Schafey; nos colléges et nos chaires témoignent de leur talent.

شهرستان *Schehristân.*

Ce nom est commun à plusieurs localités de la Perse. 1° Ville du Fars et chef-lieu du district de Sabour, appelée aussi par abréviation *Scheristân* (شَرِستان). Ce nom est composé de شهر, ville, et de آستان, qui désigne un district (ناحية). «Cette ville, dit Beschari, a été florissante et peuplée; mais elle est en décadence et presque ruinée. Cependant le sol est fertile et riche en productions diverses; les jardins y sont bien arrosés et donnent avec abondance des limons, la canne à sucre, des olives et du raisin; le prix des denrées y est très-

bas. Cette ville a de belles mosquées entourées de murs; elle a quatre portes principales : la porte d'*Hormuz*, la porte de *Mihr*, celle de *Behram*, et *la porte de la ville;* elle est entourée d'un large fossé, une rivière en fait le tour et arrose tout son territoire. Au-dessus de la ville est une citadelle nommée *Denbela* (دُنبلا), qui renferme une mosquée où l'on prétend que le Prophète fit sa prière. Dans le voisinage, au fond d'une gorge de montagne, est la *mosquée d'Élie;* elle est environnée de jardins. Non loin, on voit les restes d'un pont qui fut détruit lorsqu'on commença à bâtir Kazeroun. Du reste, le climat est assez insalubre et les habitants ont le teint jaune et bilieux. » — 2° On donne le nom de *Schehristân* à l'ancienne ville de *Djey*, qui est à un mille environ de la grande cité nommée *Yahoudieh* (voir pour plus de détails l'article *Ispahân*). Cette ancienne portion de la ville moderne d'Ispahân avait trois noms : la ville (*Medîneh*), *Djey* et *Schehristân*. — 3° Ville du Khoraçân, à trois jours de Neça, entre le Kharezm et Niçabour, à l'extrémité du désert de sable qui sépare le Kharezm de cette partie du Khoraçân. Je l'ai vue, l'an 617, au moment où les Tartares avaient envahi le Kharezm, qu'ils mirent à feu et à sang. Elle était située au milieu d'une plaine sablonneuse privée de végétation, et se trouvait assez éloignée de ses champs cultivés. Elle commençait déjà à décliner, et une partie de ses habitants l'avaient abandonnée pour échapper à l'invasion des conquérants. C'est là que se fabriquaient ces longs turbans connus sous le nom de *reqa'* (رقاع); à part cette industrie, la ville n'offrait rien d'intéressant. Quelques savants en sont originaires; le plus connu est Mohammed ben 'Abd el-Kerim ben Ahmed Abou'l-Fath Schehristâni, surnommé le Dialecticien et le Philosophe, auteur d'ouvrages estimés. On lit dans l'Histoire de Kharezm, par Abou Mohammed Mahmoud ben Mohammed el-Kharezmi : « Ce savant arriva dans le Kharezm, y acheta une maison, et s'y fixa pendant quelque temps; de là il passa dans le Khoraçân. C'était un homme d'une vaste érudition, excellent calligraphe, agréable dans sa conversation, poli dans la discussion, et d'un commerce plein de charme; il étudia le droit à Niçabour sous Ahmed el-Khawafi et Abou Nasr el-Qoschaïri; il apprit les principes de la jurisprudence sous la direction d'Abou'l-Qaçem el-Ansari, et recueillit la tradition de la bouche d'Abou'l-Haçan 'Ali el-Medini et d'autres maîtres; s'il n'avait pas adopté avec passion les rêveries des Ismaéliens[1], il eût été la gloire de son siècle. Nous nous

[1] D'après Ibn Khallikan, Schehristâni avait embrassé les doctrines des Ascherites. (Cf. sur cette croyance le Livre des sectes, publié par M. Cureton, Londres, 1846, t. I, p. 65.)

sommes souvent demandé comment un homme doué d'une aussi belle intelligence et d'une science si solide avait pu se laisser séduire par des doctrines sans fondement et qui ne sont soutenues ni par la raison ni par la tradition. Que Dieu nous préserve d'un tel malheur, et qu'il ne nous retire pas le flambeau de la foi ! Cette déplorable faiblesse ne peut s'expliquer que par le peu de cas qu'il faisait de la loi écrite et par son goût pour les ténèbres de la philosophie. Nous eûmes plusieurs fois des entretiens ou des controverses, et nous remarquâmes qu'il ne pensait qu'à défendre certains principes philosophiques ou à réfuter ceux des écoles opposées. Dans ses conférences, auxquelles j'assistai souvent, il n'invoquait jamais la parole de Dieu ou de son Prophète, et il écartait toute discussion relative à la loi religieuse ou civile. Il sortit du Kharezm en 510, et fit le pèlerinage pendant cette même année. Puis il habita Baghdad pendant trois ans; il fit dans cette ville, au collége de la *Nizamieh,* des conférences qui lui valurent le suffrage du public; une amitié étroite régnait entre lui et le directeur de ce collége, qui était, à cette époque, Aç'ad el-Mounhi, et cette amitié remontait à son séjour dans le Kharezm. » (Extrait du livre d'es-Sem'ani.) Il a écrit beaucoup d'ouvrages de métaphysique et de théologie. Voici le titre des principaux : كتاب نهاية الاقدام, Le terme des efforts, ou Traité de métaphysique [1]; — كتاب الملل والنحل, Livre des religions et des sectes [2]; — كتاب غاية المرام في علم الكلام, Le but des désirs dans la science de la théologie; — كتاب دقايق الاوهام, Subtilités des conjectures; — كتاب الارشاد الى عقايد العباد, Guide vers les croyances des serviteurs de Dieu; — كتاب المبدآء والمعاد, Livre de la vie présente et future; — كتاب شرح سورة يوسف, Commentaire sur la surate de Joseph (*Qoran*); — كتاب الاقطار في الاصول, Traité des principes de la loi [3]. — Sur la fin de ses jours, il revint à Schehristân, sa patrie, où il mourut vers l'an 549. Il était né en 479 [4].

شهر قباذ *Schehr-Qobad*, ou la ville de Qobad.

C'est à tort que certains auteurs écrivent *Qabad;* ville du Fars bâtie par le roi Qobad, fils de Firouz. Elle est entre Erradjân et Eberqouh.

[1] La bibliothèque Bodléienne possède un exemplaire de ce livre, fonds Marsh, 356.

[2] Publié par W. Cureton, Londres, 1846.

[3] M. W. Cureton cite encore quelques ouvrages du même auteur. (Cf. *ibid.* préf. p. II.)

[4] Ibn Khallikan donne aussi la date de 467 d'après un autre historien, et ajoute qu'il mourut en 548 (1153). (Cf. M. de Slane, t. II, p. 675.)

شهميل *Schehmil.*

Bourg du pays de Merw.

شيان *Schiân.*

Canton dépendant de Bost.

شيخ *Scheikh* (Le bourg du).

Dans un des districts de la province d'Ispahân. Voici ce qui a donné lieu à cette dénomination : Par suite des ordres du khalife 'Omar, 'Abd Allah ben 'Othbân marcha sur Ispahân où s'était réuni le gros de l'armée persane sous les ordres de l'*espidar* (chef de la cavalerie). Parmi ses principaux généraux était un scheikh puissant, qui commandait à de nombreux bataillons. Son nom était Schehr-Beraz Djadouïeh (شهر براز جاذويه). Ce fut auprès d'une bourgade du territoire d'Ispahân que les musulmans et les infidèles se rencontrèrent; au milieu de l'action le scheikh Schehr-Beraz sortit des rangs et provoqua les musulmans à un combat singulier; 'Abd Allah ben Warqa accepta le défi, se mesura contre lui et le tua. Ce succès décida de la retraite des Persans, et les Arabes, vainqueurs, appelèrent ce lieu *le bourg du Scheikh,* nom qu'il a conservé jusqu'à nos jours. 'Abd Allah ben 'Othbân lui-même a rappelé cette circonstance dans les vers suivants (mètre *wafir*) :

الم يسمع وقد اودى ذميمًا   بمنعرج السّراة بإصفهانِ
عميد القوم اذ ساروا الينا   بشيخ غير مسترخ العنانِ
فساجلنى وكنتُ به كفيلاً   فلم يسنو وخرّ على الحرّانِ
برستاق له يُدعَى اليه   طوال الدّهر فى عقد الزمانِ

N'avait-il donc pas entendu lorsqu'il périt honteusement dans la vallée de Serat près d'Ispahân, || ce chef, l'espoir du peuple? Ils marchèrent contre nous, guidés par un scheikh qui n'abandonnait pas les rênes de son cheval. || Il me défia, et je répondis à son appel; mais, loin d'être vainqueur, il tomba mort au milieu des cailloux du champ de bataille, || près d'un bourg qui conservera son nom dans la suite des temps et jusqu'aux âges les plus reculés.

شير *Schîr.* (Voyez شيرز.)

شيراز *Schiraz.*

1° Grande et célèbre ville, capitale[1] de la province du Fars; III[e] climat;

[1] Voici les renseignements fournis par les auteurs persans, et notamment par Mustôfi, sur cette ville célèbre : «Une tradition rapporte qu'elle fut fondée par Schiraz, fils de

longitude, 78° $\frac{1}{2}$; latitude, 32°. On croit qu'elle doit son nom à Schiraz, fils de Thaomurs. Selon les grammairiens, sa forme primitive est *Scherraz* (شرّاز), fai-

Thahomurs; mais, selon d'autres, la capitale de ce pays, dans les âges reculés, était appelée *Fars* du nom d'un fils de Maçour issu de Sam, fils de Noé. L'opinion la plus vraisemblable est que cette ville fut fondée ou rebâtie après l'islamisme par Mohammed, fils de Youçef Thaqefi, frère de Haddjadj. Cependant quelques historiens en attribuent l'origine à son cousin Mohammed ben Qaçem ben Abou 'Oqaïl, l'an 74 de l'hégire. Sous le règne d'Azed ed-Dôoleh le Deïlemien, elle était si peuplée que la garnison ne put trouver à s'y loger. Ce prince cantonna ses troupes dans un bourg du voisinage qu'il nomma *Guirdé-Fenna-Khosrou*, et que le peuple appela simplement *le Bazar de l'émir*. Ce bourg, si florissant alors, et qui payait au fisc environ 20,000 dinars, est complétement ruiné aujourd'hui; il était enclavé dans le canton d'Houmeh. Schiraz ne fut pas fortifiée avant le règne de Samsam ed-Dôoleh, fils d'Azed ed-Dôoleh. Ce roi, voulant la défendre contre les attaques du dehors, l'entoura d'une muraille de douze mille cinq cents pas de circuit; plus tard, Scheref eddin Mahmoud Schah Indjou répara cette enceinte, et, pour protéger la garnison qui la gardait, il y ajouta plusieurs bastions en briques cuites. On compte à Schiraz dix-sept quartiers et neuf portes dont voici les noms : 1° Porte d'Isthakhr; 2° de Darek-Mouça; 3° de Beïdha; 4° de Kazeroun; 5° de Soulm; 6° de Qana; 7° Porte Neuve; 8° Porte du Bonheur; 9° Porte de la Félicité. La ville est grande et bien bâtie; mais les habitants ayant négligé d'y creuser des conduits et des latrines, les rues sont ordinairement fort sales, et un homme pieux ne peut s'y aventurer qu'avec la plus grande attention; le climat est sain et tempéré; une foule de plantes aromatiques croissent en toute saison, même au milieu des marchés. Plusieurs cours d'eau alimentent la ville; le principal est le *Rokn-Âbâd*, creusé par Rokn ed-Dôoleh Haçan, fils de Boueïh. Le canal le plus important est le *Kischti Sa'di*, qui n'a jamais eu besoin, dit-on, de réparations; en outre, plusieurs petites rivières descendent au printemps du mont Derak, voisin de Schiraz, et se jettent dans le lac de Ma-Helouneh (?). Le sol est d'une fertilité médiocre, et les vivres y sont toujours fort chers. Le meilleur de ses fruits est le raisin nommé *misqali;* les cyprès de Schiraz sont également célèbres par leur vigueur et leur beauté. Les habitants sont maigres et bruns; ils suivent la secte de Schafey, mais on compte parmi eux un certain nombre de schiites et d'hanéfites. On cite aussi quelques familles issues du Prophète (*scherifs*), qui se distinguent par leur piété. En général, les Schiraziens sont sobres et attachés à leurs convictions religieuses; bien qu'ils n'aient pas d'éloignement pour le commerce, ils consacrent plutôt leur temps aux pratiques de la religion, et la plupart des riches marchands sont étrangers. Aussi la multitude de dévots qui ont illustré cette ville lui avait-elle mérité le nom de *Station des saints* (*bordj el-ewlia*); mais de nos jours la corruption de ses habitants lui a valu le nom de *repaire de brigands* (*mekmen el-aschqia*). Ses principaux édifices sont : la vieille mosquée, bâtie par 'Amr ben Leïs; la mosquée Neuve, due à l'atabek Sa'd ben Zengui; la mosquée de Sonqor, bâtie par l'atabek Sonqor ben Merdoud Selghari, dans la cour des Barbiers; l'hôpital d'Azed ed-Dôoleh, etc. On compte encore une foule de mosquées, de chapelles, de fontaines, de fondations pieuses, dues à des hommes riches et bienfaisants. Ces édifices, qui dépassent le nombre de cinq cents,

sant au pluriel *Scherariz;* la lettre ى aurait, dans ce singulier, remplacé le redoublement du ر comme dans les mots *dibadj* (ديباج), *dinar* (دينار), *diwân*

sont généreusement dotés, mais administrés pour la plupart par des gens injustes et avides. Il faut citer aussi plusieurs tombeaux vénérés, tels que ceux d'Ahmed et de Mohammed, fils tous deux de l'imam Mouça el-Kazim; du scheikh Abou 'Abd Allah Khafif, bâti et doté par l'atabek Sa'd ben Zengui; du scheikh Behloul; de Baba Koummi; des scheikhs Rouz-Behân, Sa'di, Haçan Keya, Hadji Rokn ed-din Raz-Gouï, etc. En outre, presque tous les couvents, oratoires et chapelles de la ville possèdent des tombes de dévots morts en odeur de sainteté. Les droits du divan sur cette ville ont été fixés à un *tomgha*, c'est-à-dire, en monnaie courante, à 450,000 dinars. Schiraz est la capitale de tout le Fars; mais le territoire qui lui est particulièrement annexé se nomme *Houmeh;* il renferme dix-huit bourgades arrosées par des canaux, et produit du blé, du coton et diverses espèces de fruits, mais en petite quantité.» (Extrait du *Nouzhet*, du *Heft iqlim*, du *Zinet el-Medjalis*, etc.) Hommes célèbres originaires de Schiraz: Mohammed ben Abou Nasr el-Baqli, connu sous le nom de *Rouz-Behân;* il passa cinquante ans dans l'oratoire de la vieille mosquée; il composa un commentaire sur le *Kitab el-'Araïs*, et un livre soufite intitulé *La lumière pour la découverte des secrets;* — Ibn Moqlah, ministre des khalifes Qaher Billah et Radhi Billah, mis à mort par ce dernier en 327; — Abou'l-Fath Mansour ben Darasp; après avoir vécu à la cour et dans l'intimité d'Abou Kalendjar le Deïlemien, il devint ministre de Qaïm Billah; son mérite inspira de la jalousie à Amid ed-Dôoleh, vézir de Thogrul-Bek, qui le fit exiler; — Ahmed ben 'Abd es-Samed, d'abord trésorier d'Altoun Tasch, *le chambellan;* il devint ministre de Sulthân Maç'oud le Ghaznévide après la mort du célèbre Mimendi; il occupa ce poste pendant vingt ans et périt empoisonné, la troisième année du règne de Sulthân Mevdoud; son fils 'Abd el-Hamid fut pendant vingt-deux ans vézir de Sulthân Ibrahim, et de Sulthân Maç'oud pendant onze ans; — son fils Nasr Allah fut un des principaux agents du roi Khosrou, fils de Behram Schah; on lui doit une traduction de *Kalileh et Dimneh*, très-estimée; — Abou'l-Qayam Moslem ben Mahmoud, qui vécut à la cour du Soudan d'Égypte Naçir, et composa pour ce prince le livre des Merveilles des voyages, et les Merveilles des chroniques; — Khadjeh Qawam ed-din, ministre qui jouit d'un pouvoir absolu sous Sulthân Schah Schudja'; — Khadjeh Ghiyas ed-din Seïdi, ministre de Schah-Rokh et gouverneur de Schiraz; — Zya ed-din Farsi, poëte célèbre qui vécut à la cour des Seldjouqides; — Refi' Merzubân, poëte contemporain du précédent; — Scheikh Sa'di, le plus grand poëte de la Perse, né vers 580, mort en 691; — Khadjeh Medj ed-din Hemguer, poëte estimé de la même époque; — Qothb ed-din 'Allameh, qui vécut sous Houlagou Khân et Sulthân Oldjaïtou (Khodabendeh); il est auteur du Cadeau royal, d'un commentaire sur *la clef des sciences*, etc. — Mohammed Schems ed-din Hafez, l'immortel auteur des Ghazels, né vers 740, mort en 791 (ou 794 d'après Dôolet-Schah); — Fadhl Allah Vassaf, historiographe de Sulthân Khodabendeh, auteur du *Tarikhè mo'djem;* — Abou Ishaq Schirazi, contemporain de Sulthân Iskender Scheikh Behadour, et auteur d'un poëme gastronomique qui eut un grand succès; — l'émir Sadr ed-din Mohammed, auteur d'un commentaire du *Kitab Schemsyeh*, et d'autres écrits, mort peu après Sulthân Ya'qoub; — Schems ed-din 'Ali Farsi, historiographe de Sulthân

(ديوان), *qirath* (قيراط), etc. qui sont pour *debbadj* (دبّاج), *dennar* (دنّار), etc. Quant à la forme plurielle *schewariz* (شواريز), ils lui donnent pour singulier *schourez* (شورز). Cette ville a été fondée et s'est développée depuis la naissance de l'islamisme. On dit que son fondateur fut Mohammed ben Qaçem ben Abou 'Oqaïl; quelques auteurs veulent que ce nom de *Schiraz* signifie *ventre de lion* (جوف الاسد), parce qu'elle absorbe les produits des autres pays et qu'on ne retire rien d'elle. Plusieurs *tabi's* y sont enterrés. Elle est située au centre du Fars, et 210 farsakhs la séparent de Niçabour. El-Beschari en fait une description peu flatteuse : Ses rues, dit-il, sont étroites et ses fenêtres trop rapprochées du sol; elle est aussi sale qu'elle est étroite et resserrée. La licence et le désordre y règnent sans cesse; les docteurs et les gens de lettres n'y jouissent d'aucune considération. On dit même que les souvenirs de l'ancien magisme y sont encore vivants. La violence et l'injustice pèsent sur le peuple; le sang y coule sans cesse; la concussion et la corruption la plus effrénée existent dans toutes les classes. Les immondices qui couvrent ses rues ne laissent pas les hommes les plus purs et les plus pieux exempts de souillure, et on est suffoqué par les miasmes pestilentiels qui se répandent partout. Les habitants sont inexcusables de ne pas creuser des fosses et des égouts, de ne pas nettoyer leurs rues et les toits de leurs maisons, car l'air de la contrée est pur, l'eau est douce et le sol très-fertile. Les canaux s'y croisent en tous sens; mais la négligence du peuple les laisse se remplir d'ordures. La meilleure eau de la ville provient des canaux de Hawim (خويم); les puits ont peu de profondeur, et les montagnes sont très-rapprochées. Une de ses productions les plus singulières est la pomme dite de Schiraz, dont une moitié est très-savoureuse et l'autre moitié d'une extrême acidité. Ses murailles et ses travaux de

Huçeïn Abou'l-Ghazi; — Scheref ed-din 'Ali, auteur de divers ouvrages ascétiques; — Açil ed-din 'Abd Allah, prédicateur de Sulthân Abou Sa'id à Herat; on lui doit un Livre de l'exposition (*Kitab Ifadet*), et une description des tombeaux célèbres d'Herat; — Mevla Lissâni, bon poëte, mort à Tebriz en 941; — Baba Fighâni, connu par la verve et le sel de ses poésies, mort en 925; — Mevla Ehli, poëte mort sous Sulthân Isma'il Sefevi, etc. Parmi les nombreuses relations modernes concernant Schiraz, nous devons citer, en première ligne, celle de Chardin, tom. VIII, p. 414, etc. avec les annotations de Langlès; — Franklin, t. II, p. 56 de la Collection des voyages, trad. — Scott Waring, *A Tour to Sheeras*, p. 29 et suiv. — Morier, *Second voyage en Perse*, chap. IV; — Buckingham, *Travels*, chap. XIX. On trouve aussi dans les Voyages d'Ibn Batoutah, traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti (tom. II, p. 52 et suiv.), une curieuse description de cette ville et de ses mausolées.

défense sont dus au roi Abou Kalendjar Sulthân ed-Dôoleh, le Bouïhide, qui les commença en 436 et les termina l'an 440. L'étendue de ce rempart était autrefois de 12,000 coudées, et le mur avait 8 coudées d'épaisseur et onze portes. Toutes les sciences y ont été cultivées avec succès. On cite, parmi ses savants, Abou Ishaq Ibrahim ben 'Ali ben Youçef el-Firouzâbâdi esch-Schirazi, la gloire de son siècle par sa piété et son savoir. Il étudia le droit avec le qadhi Abou Thayeb ben Thaher et-Thabari, avec Abou 'Abd Allah el-Beïdhawi, Abou Hatem el-Qazwini, etc. il consacra trente ans de sa vie à l'enseignement et rédigea des *fetvas* pendant cinquante ans. Un de ses maîtres en tradition fut Abou Bekr el-Borqâni. Il mourut à Baghdad au mois de djemadi oul-akher 476, et le khalife Moqtader Billah pria sur sa tombe. Parmi les traditionnistes, on nomme Haçan ben 'Othman Abou Haçan ez-Ziadi, le qadhi; il fut juge du quartier oriental de Baghdad sous le règne de Moutewekkil, et composa une chronique; ses maîtres furent Mohammed ben Edris esch-Schafey, Weki' ben Djerrah, etc. il mourut en 272. (Extrait de Thabari.) Parmi les dévots, on cite Abou 'Abd Allah Mohammed ben Khafif esch-Schirazi; il fut le chef des soufis du Fars et le guide le plus sûr de son siècle dans la voie spirituelle; il n'en possédait pas moins à fond toutes les sciences humaines; mort en 371 à l'âge de cent quatre ans. Les juifs et les chrétiens suivirent son convoi, aussi bien que les musulmans. Parmi les récitateurs du Qoran : el-Hafez Abou Bekr esch-Schirazi, célèbre par la richesse de sa mémoire et la véracité de ses traditions. Après un long séjour à Hamadân, il vint à Schiraz en 404, et l'habita jusqu'à sa mort, arrivée en 411. On lui doit un livre sur les *sobriquets* (كتاب القاب النّاس); — Ahmed ben Mansour el-Hafez esch-Schirazi, que l'on compte au nombre des *ridjals* et des soufis célèbres; il s'occupa longtemps de tradition. Il se rendit à Niçabour en 338, y demeura plusieurs années, et composa différents ouvrages, tels que le Livre des scheikhs, le Livre des chapitres, etc. Après avoir parcouru l'Iraq et la Syrie, il retourna à Schiraz, sa patrie; sa réputation lui valut la faveur publique, et son nom est encore cité avec éloge. Il est mort au mois de scha'ban 382. — 2° Bourgade[1] située à 4 farsakhs de Samarcande, vers le nord.

[1] Cf. sur cette localité une note d'Ét. Quatremère, *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XIV, p. 490; Al. Burnes, *Voyages à Boukhara*, t. III, p. 207, et *Journal asiatique*, janvier 1852, p. 83, *Hist. des khans mongols du Turkestan*, etc. par C. Defrémery.

شيرجان *Schirdjân.*

Je crois que c'est la capitale du Kermân, plus connue sous le nom de *Sirdjân* (voyez سيرجان). S'il s'agit d'une autre localité, je ne puis en parler faute de renseignements. El-'Amrani se contente de citer *Schirdjân* comme un nom de lieu, et n'entre dans aucun détail. Quant au mot *schir,* il signifie, en persan, *lait* et *lion.*

شيرز *Schirez.*

L'orthographe véritable de ce nom est *Schir* (شير), et la lettre ز n'a été ajoutée que pour former le nom d'origine. On trouve des exemples analogues dans le nom de رازى *Razi,* donné aux habitants de Rey, de مروزى *Merwazi,* à ceux de Merw, etc. C'est une grosse bourgade située à deux jours de marche de Serakhs pour les caravanes; elle est sur la route qui mène à Herat. Elle a toute l'importance d'une ville; son marché est fréquenté et sa population est nombreuse; mais l'eau ne lui est fournie que par quelques citernes qui sont dans le voisinage. Je l'ai visitée. On cite, parmi ses personnages célèbres, Abou Dja'far 'Omar ben Mohammed es-Serakhsi esch-Schirezi, imam instruit, lecteur du Qoran, poëte, grammairien et littérateur; sa mémoire était très-ornée, et sa conversation attrayante. Passionné pour l'étude, à laquelle il consacrait une partie de ses nuits, il employa toute son existence à acquérir de nouvelles connaissances et à les propager. Il écrivit plusieurs livres de controverse, tels que le كتاب الاعتصام والاعتصار *Livre complémentaire et abrégé,* et le كتاب السؤلة *Livre des questions.* Il fit ses études de droit d'abord à Serakhs, chez l'imam Abou Hamid esch-Schedja'yi, et auprès d'Abou'l-Modhaffer es-Sem'ani à Merw. Il habita cette ville jusqu'à sa mort. Son habileté dans la controverse est devenue proverbiale. Esch-Schehab disait de lui : «Si on saignait 'Omar de Serakhs, la science du droit coulerait de ses veines au lieu de sang.» C'est principalement dans l'Iraq qu'il se signala dans des discussions contre les docteurs des sectes dissidentes, et il les réduisit au silence. Il est né dans le bourg de Schirez au mois de redjeb 449, et mort à Merw le 5 de ramadhân, l'an 529. Abou Sa'd fut un de ses élèves. — Son fils, Abou'l-Fath Mohammed es-Serakhsi, le docteur, se fit connaître également par son talent dans la controverse et surtout par ses connaissances en linguistique; il naquit au mois de zil-qa'deh 489 à Merw, et périt dans cette même ville lors de l'invasion des Ghozz, le jeudi 10 de redjeb 548.

شير نخجير *Schir-Nakhdjir.*

Bourgade près de Merw; patrie de quelques personnages connus. Ce nom s'écrit aussi *Schir-Nakhschir* (شير نخشير).

شيرين *Schirin.*

1° Château de ce nom, dans le voisinage de Qirmiçin, entre Houlwân et Hamadân. On en trouvera la description au mot قصر. (Voyez aussi l'article *Schebdiz.*) — 2° Le fleuve *Schirin,* dans le Fars; il sort de la montagne de Dinar dans le canton de *Descht-Barin* (ou *Bariq*), arrose le territoire de *Gouherkân* (گهركان), et se partage en plusieurs branches; puis il se jette dans la mer du côté de Djennabeh. Il est assez large, et les bêtes de somme ont de la peine à le traverser. (Cf. *Lib. clim.* p. 61, *Nouzhet,* ms. 139, fol. 757.)

شيز *Schiz.*

District de l'Azerbaïdjân, dont Moghaïrah ben Scha'bah s'empara par capitulation. Son vrai nom, en persan, est *Djezn* جزن ou *Guezn,* dont les Arabes ont fait *Schiz.* On croit que c'est la patrie de Zeraduscht (Zoroastre), le prophète des adorateurs du feu. Le chef-lieu de ce district est Ourmiah (voyez ارمية). Le khalife Moutewekkil en avait donné le gouvernement à l'un de ses familiers, Hamdoun ben Ism'aïl, *le Courtisan.* Celui-ci, peu satisfait de son nouveau poste, demanda au prince son rappel dans une pièce de vers où il disait (mètre *modjtas*) :

ولاية الشيز عزل والعزل منها ولايه
فولني العزل عنها إن كنت بي ذا عنايه

Le gouvernement de Schiz, c'est l'exil; l'exil loin d'elle vaut un gouvernement. || Accorde-moi donc cet exil, si tu as pour moi quelque bienveillance.

Voici ce que raconte Mo'çer, fils de Mochlehl : « Lorsque d'honorables fonctions et les exigences d'un commerce avantageux me firent entreprendre de longs voyages et des pérégrinations lointaines, mon esprit conçut des doutes relativement aux trésors renfermés dans le sein de la terre, et je résolus de faire l'acquisition des pierres et des métaux précieux; je me rendis dans ce but à Schiz, muni de tous les renseignements nécessaires. Cette ville est située entre Meraghah et Zendjân, voisine de Schehrzour et de Dinewer, au milieu

de montagnes qui renferment des mines d'or, de vif-argent, de plomb, d'argent, d'orpiment, ainsi que des améthystes (جمست). L'or de cette contrée est de trois espèces : l'une est appelée *Qoumeçi* (قومسى); elle est mélangée de terre, que l'on dégage par le lavage, et renferme des parcelles d'or semblables à des perles et mêlées de vif-argent. Cet or est rouge et pur, lisse, flexible et malléable; il résiste à l'action du feu. La seconde espèce, nommée *sehraqi* (سهرقة), se trouve à l'état de petits lingots, qui pèsent jusqu'à dix *misqals;* elle est moins pure et plus dure que la première, mais beaucoup plus sèche. La troisième est l'or nommé *sehandi* (سهاندى); il est blanchâtre, et le contact le rend rouge; il est très-malléable et mélangé de sulfate de fer (زاج). L'orpiment de ces mines est de belle qualité et à peu près dégagé de matières terreuses; on l'emploie pour la dorure des maisons; les orfévres d'Ispahân en font aussi des chatons de bague. L'arsenic rouge ne s'y trouve pas. Le mercure de ce pays est préférable à celui du Khoraçân, plus léger et plus pur, ne contenant qu'une partie d'éléments hétérogènes sur trente, qualité que n'a pas celui de l'Orient. Quant à l'argent, il n'a pas pour eux plus de prix que le charbon. Les murs de cette ville entourent un lac situé au centre et dont on ne connaît pas la profondeur; j'ai voulu m'en assurer par moi-même; je l'ai sondé à une profondeur de plus de quatorze mille brasses[1], sans que le plomb s'arrêtât. Le contour de ce lac est d'environ un arpent *haschemi.* La terre trempée dans ses eaux se pétrifie à l'instant. De ce lac sortent sept cours d'eau qui, après avoir fait tourner chacun un moulin, s'éloignent de l'enceinte des murs. On remarque aussi à Schiz un temple du feu, qui est pour les habitants l'objet d'une grande vénération[2]. Il alimente tous les foyers sacrés des Guèbres de l'orient à l'occident. Le dôme est surmonté d'un croissant d'argent, considéré comme un talisman et que plusieurs princes ont essayé vainement d'arracher de sa base. Ce qu'il y a de remarquable en cet endroit, c'est que ce feu, allumé

[1] Telle est la leçon donnée par tous les manuscrits et adoptée par Zakarya Kazvini dans son *Athar el-Bilad;* mais l'auteur de la petite géographie persane *Seir el-Bilad* traduit quatre mille brasses. (Voyez l'extrait donné par Deguignes, *Notices et Extraits,* t. II, p. 386.)

[2] On sait que le pyrée de Schiz a été identifié par le colonel Rawlinson avec les ruines connues sous le nom de *Takhté Suleimân,* près de Sohreverd, et par conséquent avec l'ancienne Ecbatane de l'Azerbaïdjân. Il est regrettable que le savant archéologue n'ait pas recouru au texte même du *Mo'djem,* qui eût jeté plus de clarté sur la thèse développée par lui avec tant de talent. (Cf. *Journ. of the geographical Society of London,* t. X, p. 71.)